

HISTOIRE
DES
ROUMAINS
ET DE LA
ROMANITÉ ORIENTALE
PAR
N. IORGA

PUBLIÉE SOUS LES AUSPICES DE
SA MAJESTÉ LE ROI CHARLES II
PAR
L'ACADÉMIE ROUMAINE

VOL. III
LES FONDATEURS D'ÉTAT

B U C A R E S T

1937

LES FONDATEURS D'ÉTAT

LIVRE I
LES COLLABORATEURS

CHAPITRE I

LES ROUMAINS ET L'ÉTAT MACÉDONIEN

La première manifestation militaire et politique des Roumains du moyen-âge a lieu simultanément, et non sans des liens bien naturels, sur toute l'étendue des habitations de la race, le Danube n'étant pas et ne pouvant pas être une frontière ¹.

En effet, au moment où l'Occident balcanique donne les quatre « fils de boïars », Moïse ², Aaron, David et Samuel, ce qui ne signifie autre chose que des « tchelniks », en rapport aussi avec les tribus albanaises, et que se forme le nouvel « Empire » de Samuel, qui, par-dessus l'Ochrida bulgare, où l'Église slave lui donne la forme, la tradition, la chancellerie, les souvenirs historiques, le droit, tend vers le grand camp de pâtres vlaques de la Thessalie, à cette même époque, sur le Bas-Danube, au gué de Saccea, sur une carte qui va de Durostorum jusqu'aux embouchures du Danube, on rencontre, avec un caractère unitaire, comme aussi à l'époque des Romains, ce que nous avons appelé « les premières cristallisations d'État des Roumains ».

Les noms des chefs du premier mouvement sont bibliques et en rapport avec un phénomène religieux inconnu, qui n'est pas cependant le manichéisme, opposé à la Bible.

¹ Cf. cette citation chez Victor Duruy, *Introduction générale à l'Histoire de France*, Paris 1865: « Les grands fleuves, disait Napoléon, ne sont à la guerre que des obstacles de troisième ordre après les déserts et les hautes montagnes »; p. 155.

² David, ὁ ἀπὸ Ἀχρῖδῶν, général à Samos, plus tard; Cédrene-Sky-litzès. p. 479.

Mais des noms pareils se trouvent en Valachie, dans le district de Muscel et dans tout le pays de l'Olt transylvain; si on les retrouve aussi chez les Șzekler, c'est certainement parce qu'ils les ont empruntés aux Roumains, car les noms bibliques chez les Hongrois ne viennent qu'en même temps que le calvinisme. Il faut en tirer la conclusion que les chefs du mouvement balcanique étaient des Roumains.

Que les Roumains emploient des noms hébreux dans cette région du Sud balcanique, ceci est rapporté par le rabbin Benjamin de Tudèle, au XI-e siècle, qui ajoute que c'est pour cela que certains les croient d'origine juive et ils se seraient intitulés eux-mêmes « frères » de ces Juifs qu'ils pillent, mais ne tuent pas, comme ils en agissent à l'égard des Grecs ¹.

Ces fils d'un « boïar » de l'Occident des Balkans, Sichman, lèvent à la fin de ce siècle *le drapeau de l'anti-byzantinisme, mais avec le même caractère impérial*, immanquable, dans une région où le nom de *Καλαί Δρυς* ² pour l'endroit où a été tué l'un des frères montre l'existence d'un district de pâtres. Dans le même passage il est dit que les assassins étaient des *Βλάχοι ὄδιται*, et on a déjà expliqué que cela ne signifie pas des brigands de grand chemin, mais des chefs de caravanes, des *kervanadchis*, — occupation éminemment respectable dans tout l'Orient, — car Mahomet lui-même avait été, en Arabie chez lui, un « kervanadchi ». Il existe des rapports avec la Thessalie où celui des frères qui a hérité des autres, Samuel, a un enfant d'une femme

¹ « Christianorum instituta non observant suisque judaica nomina impo-
nunt; unde nonnulli Judaeos fuisse asserunt Judaeosque appellare fratres
suos, quumque hos offendunt, eos spoliare, sed non occidere, quemadmodum
occidunt Graecos. » Beaucoup d'éditions, aussi chez Hasdeu, *Arch. Istorică*,
II, pp. 25—26, chez Tafel, *De Thessalonica*, p. 473 (aussi une édition N.
Adler, Jérusalem, 1903: *Die Reisebeschreibungen des Benjamin von Tudela*).

² Voy. Cédrene-Skylitzès, pp. 434—435. Pour les combats contre les
Byzantins, *ibid.*, pp. 435—452. Cf. aussi Jireček, *Gesch. der Bulgaren*, pp.
188 et suiv., 196; Iorga, *Notele unui istoric cu privire la evenimentele din Bal-
cani*, dans les *Mem. Ac. Rom.* de 1913. Tomaschek identifie (*Zeitschrift für
österr. Gymn.*, 1876, p. 345) *Καλαί Δρυς* avec « Kladoruby, nördlich von
Wlachoklissura ».

indigène, sans doute de caractère vlaque. Les noms bibliques, sont, du reste, inexistantes chez les Bulgares aussi dans toute leur histoire.

De leurs nids macédoniens, près du lac d'Ochrida, viennent se mettre à leur disposition des multitudes vlaques et albanaises, qui montrent, pour la première fois, leur valeur. Ces « nouveaux Bulgares » pilleront toute la partie occidentale de l'Empire au cours de combats qui dureront des dizaines d'années et dans lesquels on voit le caractère vlaque de *guerilla*, qui est décrit, avec l'escalade des rochers, par le même rabbin Benjamin de Tudèle.

Dès l'année 971, la résidence du Patriarcat avait été transportée à Sofia, à Vidine, à Ochrida¹, ce qui signifie un accroissement de vitalité dans ces régions. Car les Sièges épiscopaux, malgré leur caractère conservateur, suivent les fidèles.

Naturellement, l'Église slave, persécutée, a dû mettre à la disposition des révoltés tous ses moyens, laissant sans appui la nouvelle organisation hiérarchique imposée par l'Empire, dont le premier chef grec, à Durostorum, a été un Damien², nommé par l'empereur Romain Lécapène et destitué par Tzimiskès.

En expéditions de surprise, ces montagnards vont jusque très loin, aussi dans la direction du Nord, où ils atteignent Vidine et même Sirmium, car un chef bulgare, Sermon, se retrouve, portant le titre de stratélate, imité des Byzantins, de même que, du reste, il emploie sur son sceau la langue grecque: il est tué, d'après Cédreus, en 1019³.

On ne peut pas parler, au commencement, d'une capitale. On n'a à faire qu'à des châteaux, ainsi qu'on le verra au cours du XI-e siècle, et à des chefs qui dominant toute une région de villages terrorisés et soumis, ainsi que le faisaient jadis les seigneurs de Mycène, sur la mer occidentale des

¹ Gelzer, *Patriarcat von Achrida*, Leipzig, 1902.

² Le Quien, *Oriens Christianus*, II, c. 290.

³ Schlumberger, *Monnaies d'or d'un chef bulgare du XI-e siècle, Sermon, gouverneur de Sirmium*; *Revue Archéologique*, 1877: Θεότοκε, δοῦθει, ζεφυρο στρατηλατ. Aussi: Σιρμιόλον κρατῶν Σέρμων. Cf. dans l'*Épopée byzantine* du même.

Hellènes. Jamais, — ainsi qu'on le verra à l'occasion de la révolte et de la fondation des chefs d'Empire appartenant à la dynastie des Assénides —, on n'est parti d'un centre et, dans ce cas du « second Empire bulgare », il n'a pu se fixer ni à cette époque, ni plus tard. Comme un point central peut être considérée la résidence du Patriarche, restaurée à cette place, sur les bords du lac de Prespa, et ce prélat, en tant que Patriarche, devait, par le rapport naturel et indissoluble entre les deux dignités, créer un Tzar. Mais, à l'époque où l'État de la révolte est plus puissant, les combats sont livrés pour telle ou telle cité.

En ce qui concerne la région, le noyau de cet État, qui a été toujours si dispersé, sans aucune Cour, sans une chancellerie, doit être cherché là où s'est livrée la grande bataille de l'empereur Basile contre les Bulgares ¹, du côté de Zagora (*εἰς τὸ δέμα (sic) τῶν Ζαγορίων*) ². Mais cette Zagora et la Zagora des Assénides sont une seule et même chose: non pas le point de départ du mouvement, mais celui jusqu'où il a pu arriver. Des combats de l'empereur Michel IV contre les mêmes Bulgares se livrent à Boïana (*Βοϊάνος*), près de Triaditza, qui est défendue par un Votko, évidemment Bulgare³.

Donc, ce n'est que plus tard seulement, et certainement à cause du besoin de trouver un appui sur la rive gauche, chez les anciens habitants ou chez leurs maîtres, surtout dans la steppe valaque, qui étaient les Petchénègues, que s'est produite, après la première orientation, qui est l'essentielle, vers la Thessalie, une seconde vers le Sud et l'Est, sautant du Pinde aux Balcans: vers la moitié du XI-e siècle, quand, après la mort de Samuel et de son fils avec cette Vlaque de Thessalie, Gabriel Romain, « l'État » vivait seulement sous la forme d'usurpations, comme celles d'un Délianos, d'un Alousianos ⁴.

¹ Kékauménos, éd. Wassiliewsky et Jernstädt, pp. 32—33: *εἰς χιλιάδας...*

² *Ibid.*, p. 18.

³ *Ibid.*, p. 32.

⁴ Les combats de Basile II contre les Bulgares, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, V—XII (1912), p. 569.

Après la répression cruelle par l'empereur Basile, qui fit disparaître cet État bulgare établi sur une base polyethnique, la Bulgarie orientale, soumise de nouveau à un archevêque grec à la place du patriarche slave, est puissamment fortifiée. La forteresse de Bourgas, dont le nom montre un ancien « bourg » romain, a été ainsi restaurée sous les empereurs Basile et Constantin ¹.

Si, en Occident, la formation des rebelles n'existe plus, la couche vlaque de base reste. Son existence est prouvée, non pas par une simple mention de kervanadchis dans tel passage de chronique générale byzantine, mais par des chapitres entiers d'une authenticité parfaite dans un des rares récits locaux que Byzance nous ait transmis ².

Nous voyons à Larissa de Thessalie le puissant Nikoulitza, *Νικουλιτζᾶς*, probablement lui aussi originaire de Delvino (*Δελφινᾶς*) ³, de même que son petit-fils de même nom (l'accent est tout aussi indifférent que pour le nom de Tatos de Silistrie dont il a été question dans le premier volume), chef de montagnards, ayant ses hommes et son peuple à lui, avec une cité et avec un « pays ». C'est un homme « qui a beaucoup peiné pour la Romanie », devenant duc de l'Hellade, avec le droit héréditaire (*ἀδιάδοχον*) et qui fut « domestique des exkoubités de l'Hellade ». L'empereur Basile, accordant cet honneur à son hôte Pierre, « fils du frère du roi de France » ou d'« Allemagne », fait de l'ancien serviteur de sa dynastie un « chef des Vlaques de l'Hellade ⁴ » (*δωρεῖται σοι τὴν ἀρχὴν τῶν Βλάχων Ἑλλάδος*).

A côté, à Trikala, on trouve des « Vlaques » avec un tchelnik comme Berivoiu (*Βεριβόης ὁ Βλάχος*). Il est question, chez tous, de Roumains: ceci est prouvé par l'objection que soulève le nouveau Nikoulitza, lorsqu'on lui propose de soutenir une révolte: « Maintenant, c'est le mois de juin et comment pourrons-nous passer notre été si nous provoquons

¹ *Arch.-ep. Mitt.*, XVII, p. 55.

² Pour Kékauménos voir aussi Onciul, *Teoria lui Rösler*, loc. cit., p. 272.

³ P. 68. Cf. Anne Comnène, éd. Bonn, I, p. 245 (les jardins de Delphina). Nous croyons qu'il s'agit d'un nom de localité.

⁴ *Νουθετικὸς πρὸς βασιλέα*, *ibid.*, p. 96.

des troubles ? ». Et il interroge à côté ses Vlaques : « Où sont vos troupeaux et vos femmes maintenant ? ». Ils dirent : « Dans les montagnes de Bulgarie ». Ils ont cette coutume que leurs troupeaux et leurs familles sont, à partir du mois d'avril, jusqu'au mois de septembre, dans les hautes montagnes et dans des endroits très froids. Et, a-t-il ajouté, « ne seront-ils pas saisis par ceux qui sont là, c'est-à-dire tous ceux qui sont restés fidèles à l'empereur ? ». Du reste, Nikoulitza II était forcé de collaborer avec un Slavota Karmalakis, avec un Grégoire Babaca (*Βαμβακά*) et avec d'autres dans une action qui était contraire à ses premières pensées ¹.

Nous voyons le parent de Nikoulitza si puissant qu'il empêche Samuel de se saisir de la ville de Larissa ². Nous le mettrions à côté de Saint Séverin, qui, par des dons et par des menaces, avait défendu aux Ruges de s'enraciner dans sa cité du Norique. De même que les citoyens du Danube à l'époque de l'empereur Maurice, il fait « proclamer », « saluer » (*εὐφημίζειν*) comme empereur, ce Samuel, Vlaque de même origine que lui, mais il n'oublie pas d'écrire à l'empereur Basile pour lui montrer qu'il a été obligé par les menaces du « rebelle », de « l'apostat ». Sous sa protection, on sème et on fait la récolte et vivent en paix les gens qui forment son « peuple » ³. Situation qui dure quatre ans, jusqu'à ce que ceux de Larissa redeviennent esclaves (*δοῦλοι*) de l'empereur. Quand un autre est établi comme « stratège » et que Kékaumenos doit rester à Constantinople, Samuel permet, pendant trois autres années, de semer, mais il ordonne que la récolte soit pour lui. Les habitants de Larissa sont ainsi forcés de manger de la viande de chien, d'âne et d'homme même, pour finir par capituler et, les ramenant sous son autorité, le Tzar de la révolte dit aux habitants qu'il est reconnaissant à Basile d'avoir appelé à lui son parent ⁴

¹ *Ibid.*, p. 66 et suivantes.

² *Ibid.*, p. 65.

³ *Ταῦτα ποιῶν, τὴν τέγην ἐν ἀδείᾳ σπειρών, ἐθέριζε καὶ τὸν ἴδιον λαὸν περιέσφιν ἀνταρκείᾳ* ; p. 65.

⁴ p. 65—66. Pour montrer les rapports entre les deux ayant le même nom, voici les passages qui les concerne : p. 65, ligne 10 : *οἱ γονεῖς τοῦ Νικουλιτζᾶ* ;

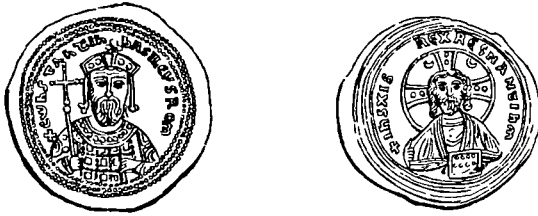


Fig. 1. — Monnaie de l'empereur byzantin
Constantin le Monomaque.



Fig. 2. — Monnaie d'argent de l'empereur byzantin
Romain IV.

(*συμπένθερος*). Mais, quant aux partisans de Nikoulitza — ou peut-être, car son vrai nom est rendu d'une façon approximative en grec, Niculce, — il les transporte seulement d'une place à l'autre, sans toucher, par sympathie vlaque, leur avoir et leur personne. Slavota Karmalakis sera arrêté, pour l'exemple, de même que tel chef des Grecs de Larissa ¹.

Dans le chroniqueur Skylitzès, reproduit plus tard par Zonaras (qui écrit *Νικολιτζας*; dans la traduction slave: Nikolitza), Nikoulitza est représenté comme portant ce nom, de forme définitive, à cause de son jeune âge; il obtient de Samuel la garde de la localité Serbia, mais il est pris et mené à Byzance, qui en fait un patrice, puis il passe de nouveau sous les drapeaux de Samuel ². Nouvelle prison, et de nouveau il échappe pour tenter une résistance dans des montagnes qu'on a cru être celles de Grammos ³, — où l'on rencontrera, à l'époque moderne, les solides Roumains grammostènes, — pour arriver, ensuite, à être enfermé pendant quelque temps

p. 66, 7: Γενεὰ τοῦ Νικουλιτζᾶ; p. 66, 19: ὁ Νικουλιτζᾶς ὁ Λαρισσαῖος (sous l'empereur Doukas); p. 68, 17: ὁ πρωτοσπαθᾶριος Νικουλιτζᾶς ὁ Δελφινᾶς; p. 96, ὁ πάππος τοῦ, ὁ Νικουλιτζᾶς (dit le petit-fils de Kékauménos). (Cf. notre étude sur les autonomies dans la *Rev. hist. du S.-E. européen*, janvier-mars 1937.)

¹ Pp. 71—72. Pour Kékauménos, voy. aussi Siméon Mangiuca, dans la *Romanische Revue*, V, p. 178 et suiv. Le même sur l'origine du mot « Valaque », *ibid.*, p. 214 et suiv. Cf. Georgina Buckler, dans la *Byz. Zeitschr.*, 1936.

² Ὁ δὲ τὰ Σέρβια φυλάττων Νικόλαος, ὃν Νικουλιτζᾶν ὑποκοριζόμενοι διὰ τὸ βραχὺ τῆς ἡλικίας ἐκάλουν, ἐνθύμως ἀντεῖχε καὶ τὴν ἐπενηγιμένην αὐτῷ γεγηθότως ὑπέφερε πολιορκίαν, φιλοτίμως δὲ τοῦ βασιλέως χρησαμένου αὐτῆ, ἐάλω τὸ φρούριον καὶ αὐτὸς ὁ Νικουλιτζᾶς, καί, μετοικίσας ἐκεῖθεν τοὺς Βουλγάρους . . . ἐπάνεισι πρὸς τὴν βασιλῖδα, ἐπαγόμενος μεθ' ἑαυτῶ καὶ τὸν Νικουλιτζᾶν, ὃν καὶ πατρικίῳ ἐτίμησεν; Cédrene-Skylitzès, II, p. 452. Τὰ μέντοι Σέρβια πολιορκία ἐάλω καὶ ὁ τὴν αὐτῶν φυλακὴν ἐμπιστευμένος Νικόλαος, ὃν Νικουλιτζᾶν, ὡς βραχὺν τὴν ἡλικίαν ὀνόμαζον, ὅς, καίτοι πατρῷος τιμηθεὶς, ἀπέδρα πάλιν καὶ πρὸς τὸν Σαμουὴλ ἀπελήλυθεν; Zonaras, p. 118. Signalé aussi par Zlatarski, *loc. cit.*, I², p. 719, note 1. Nous avons cité aussi, dans notre *Gesch. der Rumänen*, I, des noms comme Zaritzis, Nestoritzis. Sur ce nom s'arrête aussi Zlatarski, *ibid.*, p. 778, note (il admettrait aussi le nom de Lazaritzis).

³ D'après M. G. Murnu *Vlahia Mare (980—1259)*, Bucarest, 1913, p. 33 et suiv. Un Berivoiu de Cheia, d'après Cédrene Skylitzès (II, p. 484); *ibid.*, p. 86, note 1.

à Thessalonique et devenir, d'après Kékauménos, officier dans la marine impériale.

Borila Le Long (*Βορίλα Λόγκος*) est citée comme localité en Macédoine par Anne Comnène à la même époque¹. Dans l'armée de Délíanos, on trouve ce Litovoïu² (*Λιτοβόης*) de Diavoli, que le « Tzar » place comme commandant à Démétrias, ville riche, mais il perd cette cité que le duc de Thessalonique arrive à occuper³.

Le rôle joué par Vidine dans les combats de Basile II contre les Bulgares fait croire qu'il y avait *une formation locale* sujette seulement dans certaines conditions au Tzar de la si lointaine Ochrida, qui n'aurait pu que difficilement y envoyer un commandant. Et cette formation qui montre la vitalité particulière de la région, dut avoir, immanquablement, une autorité, plutôt qu'une immixtion, dans les contrées au-delà du Danube.

Lorsque l'empereur vainqueur organise la Bulgarie, un seul archevêque étant établi près de ce surveillant (*προνοήτης*), auquel on confie tout l'héritage de Samuel, le chef de l'Église de Vidine a un rôle totalement distinct qui montre qu'il

¹ Pp. 179—80.

² Pour le nom, Zlatarski, ouvr. cité, II, p. 48, note 2. Cf. aussi *ibid.*, p. 77, note 1.

³ Kékauménos, p. 28. Pour une attaque d'Alousianos à Thessalonique; *ibid.*, p. 22. Pour le nom, Zlatarski, *loc. cit.*, p. 60, note 1. Ce qui est curieux, c'est que ni Délíanos, ni Alousianos ne répètent les anciens noms bibliques et qu'on ne leur connaît pas un nom chrétien. Du reste, on ne les trouve que dans la forme byzantine qui a pu éviter le titre dynastique. Plus tard, on rencontre, comme beau-frère de l'empereur romain Digénès « Samuel Alousianos » (*Ἀλουσιάνος*); Cédrene-Skylitzès, p. 68. Il se fait appeler sur son sceau Alousianos (*Ἀλουσιάνος*); Zlatarski, dans les *Izvestia* de l'Institut d'Archéologie de Sofia, I (1922). Cf. le même, *Histoire*, II, p. 128 et suiv. (où est poursuivie toute la série des descendants de cette dynastie macédonienne). De pareils noms roumains aussi dans les « Églises blanches », dans Calarlii (« les Cavaliers »); Anne Comnène, éd. de Bonn, V, 5; VIII, 6; pp. 243, 405. Cf. Diehl, *La civilisation balkanique à l'époque byzantine*, dans la *Revue internationale des études balkaniques*, années II, I, II (3—4) (1936), p. 376 et suiv. Voy. aussi notre article *ibid.*, p. 398 et suiv. Cf. Skabalonovitch, *L'État byzantin et l'Église au XI-e siècle*, Pétersbourg, 1884, et Moutaftchiev, dans la *Byz. Zeitschr.*, XXV, p. 211.

devait cette situation au rôle qu'il avait dans la soumission du pays ¹.

Les commencements d'une organisation plus élevée des régions de l'Olt roumain sont sans doute en rapport avec cette situation.

¹ Pour l'évêque de Vidine et sa part dans la soumission de la Bulgarie, Schlumberger, ouvr. cité, II, p. 430.

CHAPITRE II

LES ROUMAINS ET LA COURONNE DE HONGRIE

L'État magyar n'a pas été fondé, — du reste c'est le cas pour n'importe quel autre, — comme une formation nationale. L'association de pillards a reçu une mission de croisade dans la royauté apostolique ¹. Elle a duré dans l'ancien sens autant que la dynastie des Arpadiens. Avec les Angevins apparaîtra l'idée française de la croisade pour qu'ensuite le rôle du royaume soit intégré dans le problème de l'Empire, puis dans le problème de la Bohême et de l'Autriche.

Du reste, l'orientation naturelle des Hongrois, arrêtés dans leur élan vers l'Occident, a dû être vers Byzance par l'ambassade de Gylas et de Bolosoudès ², qui sont allés demander à l'empereur d'entrer dans le giron de la chrétienté orientale. C'est de là qu'on leur a donné l'évêque grec Hiérothée, dont il a été question aussi dans le volume précédent.

On ne pourrait pas nier une influence des captifs, dans le même sens oriental, chez les Hongrois, pour leur christianisation. Une lettre qui prétend être authentique, datant du moment même de la conversion, les présente comme venus « de toutes les parties du monde » ³. La source parle aussi du danger que ces « néophytes » ne deviennent la proie des « hérétiques », donc des orthodoxes ⁴.

¹ Les tentatives récentes de nier ce fait, tentatives faites d'ailleurs chez les Roumains aussi, ne s'appuient pas assez sur la connaissance nécessaire du milieu d'histoire universelle.

² Cédrene-Skylitzès, II, p. 328.

³ *Pilgrinus laureacensis*, dans Endlicher, *Monumenta*, p. 131.

⁴ *Ibid.*, p. 133: « varie ac perverse hereticorum secte timende sunt ». Pour l'orthodoxie chez les Hongrois Pič, ouvr. cité, p. 206 et suiv., qui rassemble les renseignements suivants: le diplôme pour le couvent de Veszprém,

Par un effort réussi, le Pape a accordé cependant une couronne au chef, portant le titre de voévode, des Hongrois qui, en se baptisant, prit le nom du protomartyr Étienne. Mais le sceau du roi Géza porte encore le titre de *dux Magnus*¹. Néanmoins, à côté du catholicisme initial, dont l'influence s'accroît continuellement, passant du patronage primitif à des tendances de complète absorption, se manifeste encore l'influence de Byzance.

Une autre formation, roumaine, celle du voévodat de Transylvanie, devra se rencontrer avec la pénétration de cette royauté « apostolique » des Hongrois. Mais le roi catholique Étienne s'intitule, sous l'influence de Byzance, seulement *kral* de toute la Hongrie, *καὶ πάσης Οὐγγρείας*²; ni Étienne, ni ses successeurs n'ajoutent, jusqu'à ce qu'ils arrivent à hériter des rois de Croatie, organisation royale slave plus ancienne, la mention de quelque autre territoire.

Un peu plus tard, sur la Sainte Couronne, qui porte en haut une inscription latine, au-dessus du nom de Géza, intitulé *κράλης Τουρκίας*, « roi de Turquie » — « *kral* » et pas même *ῥῆξ* et d'autant moins *basileus*, et d'ailleurs sa couronne ne porte pas de pendants, sa main ne tient pas le « *labarum* », mais seulement la croix double — l'empereur Michel Dukas, intitulé lui aussi *πιστός*, « fidèle », figure sur un registre supérieur, en caractères plus gros. Le fait que le nom de Constantin,

dans Fejér, ouvr. cité, I², p. 312 et suiv.; Chartuitius, *Vita S. Stephani*, dans Schwandtner, *Scriptores*, II, p. 16 (vision de l'évêque grec); Bielowski, *Chron. Hung.*, p. 510. Voy. pour Viségrad, Fejér, ouvr. cité, III, pp. 310—311 (1221) et *ibid.*, II, pp. 929—930 (1204); IX², p. 224 (ann. 1341): monastère de St. Démètre (Machovitza). Il est question du « pays » des *filii Bele Knese* (le knèse Bela) (*ibid.*, II, p. 460, c. 1205) et d'une église sujette à Constantinople. Pour le monastère de St. Étienne en Pannonie, Fejér, ouvr. cité, I², p. 312 et suiv., an. 1025. On rencontre dans le document, qui est traduit du grec, pour les nonnes de Veszprém des noms de localité de très ancienne origine slave. On a facilement écarté l'idée d'un chef religieux grec, dont se serait conservé une pièce d'art, qui aurait conduit au point de vue religieux les Hongrois. Du reste, le titre de *ἀρχιεπίσκοπος* était employé couramment pour les évêques au XVIII^e siècle; *Bull. corr. hell.*, XX, p. 501.

¹ Marczali, ouvr. cité, p. 90.

² Wenzel, *Arpádokor új okmánytár*, I, p. 377; Timon, ouvr. cité, p. 238.

son fils, est ajouté, montre de quelle façon, façon dynastique, définitive, politique, et non comme un acte de reconnaissance ou de simple hommage, on comprenait la situation de cette « Turquie », Hongrie pour ses rois, « Pannonie » pour les latinisants¹. Le nom du roi est rendu Γεωβιτζᾶς, ce qui correspondrait à un nom comme Iovitza, qu'on rencontre dans les vallées slavo-roumaines de la Macédoine, et ce qualificatif de πιστός signifie naturellement l'orthodoxie. La couronne, donnée par Constantin le Monomaque, empereur de Byzance, couronne qui est aujourd'hui au Musée de Budapest, présente les mêmes saints et saintes byzantins².

Ce n'est donc pas pour honorer les rois de Hongrie, qui sont depuis longtemps de dépendance impériale, mais pour consacrer l'attachement à Byzance, qu'on a envoyé dès avant cette époque des Comnènes les couronnes qui sont conservées, et on ne pouvait pas donner une couronne byzantine portant des saints byzantins et des inscriptions en grec à un dominateur catholique qui aurait été considéré comme tel. *Le don des couronnes avait un grand sens politique*, et il faut rapprocher le sens que la couronne avait chez les Hongrois de celui qu'on retrouve aussi chez les Arméniens, lorsque Byzance et Rome l'offrent en même temps au premier roi arménien Léon³.

Du reste, le caractère de cette royauté était encore si incertain que même le roi St. Ladislas, s'adressant aux célèbres moines lettrés du Mont Cassin, — et c'est de là que vient aussi l'éducation « littéraire » de son fils, Coloman, — se présente d'un côté comme chef des tribus (*Ungarorum*), et non du

¹ Büdinger, *Ein Buch ungarischer Geschichte (1058—1100)*, Leipzig, 1866 (c'est le travail le plus solide sur cette époque), p. 56 et suiv. Pour la date de 1075 du couronnement, d'après la chronique de Presbourg, *ibid.*, p. 59, note 2, *Le mariage avec la fille du Grec Synadénos*, d'après Cédreus-Skylitzès; *ibid.*, pp. 60—61. Cf. Marczali, ouvr. cité, p. 105, note 1.

² Aussi dans Marczali, ouvr. cité, p. 78. Celle de Michel Dukas, *ibid.*, p. 103 et, en couleurs, comme planche, au commencement du volume. D'autres reliques byzantines, *ibid.*, p. 229. Voy. aussi Moravcsik, *A magyar szent korona görög feliratai*, dans les *Mém. Ac. Magyare*, XXV², 1935.

³ Voy. Iorga, *Brève Histoire de la Petite Arménie*, Paris, 1913.

pays même, et, de l'autre côté, et séparément, comme « roi par la grâce du « Messie Dieu » (*item Messie Dei gracia rex*)¹.

Dans la Vie de St.-Étienne par Chartvicus², les saints patrons, le Byzantin Georges et l'Occidental Martin, sont à côté, et l'abbé Ascricus s'appelle aussi, à la byzantine, Anastase. A Constantinople, de même qu'à Rome et à Jérusalem, il y avait des couvents fondés par le premier roi des Hongrois³.

L'iconostase de l'église de Pécs, « Les cinq églises » (Fünfkirchen), a, sous une frise d'emprunt, bizarre, le caractère des églises byzantines⁴.

Comme, dans la Vie de St. Gérard⁵, Achtoum, qui paraît avoir été un seigneur local, au nom touranien, plutôt magyar, arrête le passage du sel royal sur la rivière de Murăș, il y a une évidente confusion entre la situation de ce Banat, lorsqu'il y avait encore une vie religieuse influencée par les Grecs,— car il est question d'un couvent avec des moines orthodoxes —, et la situation à l'époque où sur le Murăș venaient des vaisseaux portant le sel de Transylvanie pour le roi. Le nom même de la cité de « Morisena » paraît être inventé et l'explication du nom de localité Cianad (la forme hongroise est Csanad) par un Csanadinus, qui l'aurait fondée, fait partie du même système que pour la chronique de l'Anonyme, du commencement du XIII-e siècle, dont il sera question d'une façon plus large : celui de créer toute une histoire du passé transylvain d'après les noms de localité. C'est l'époque où Hartwig, qui aurait écrit sous le roi Coloman⁶, mentionne les soixante Besses qui viennent « des régions de la Bulgarie » chez le

¹ Lud. Karl, dans la *Rev. Arch.*, XXI (1925), p. 309, note 2. Voy. aussi Pič, ouvr. cité, p. 206 et suiv.

² Dans Endlicher, ouvr. cité, p. 172. Aussi le couvent de St. Martin; *ibid.*, p. 175.

³ *Ibid.*, p. 177. Pour la vision de St. Émeric montant au ciel, mentionnée par St. Eusèbe de Césarée, voy. la Légende du même roi, *ibid.*, p. 198.

⁴ Marczali, ouvr. cité, p. 9. Voy. aussi *ibid.*, p. 43.

⁵ Voy. plus haut, p. 16, note 2.

⁶ Voy. aussi Katona, *Historia critica*, I, p. 277.

roi hongrois, apportant beaucoup d'or et d'argent dans des chars ornés.

Après un siècle, le Pape se plaindra qu'en Hongrie il n'y ait qu'un seul monastère latin et beaucoup de monastères grecs, *multa Graecorum* ¹.

Du reste, Bury observait que « les rois barbares, pendant plusieurs siècles, n'ont pas employé de titres territoriaux » et ce système a continué jusqu'à Henri IV pour la France ². Ce n'était donc pas les chefs d'une simple horde de pillards et d'exploiteurs qui auraient pu agir autrement. Le caractère incertain, imposé par les étrangers, de la royauté hongroise du X-e siècle apparaît aussi par l'inscription sur les monnaies des rois Pierre et Samuel, intitulés « reges Pannoniae » ³, et cette inscription se continue aussi sous le roi André, sous Béla I-er, sous Solomon ⁴. Cette forme cesse seulement avec le règne de St. Ladislas ⁵. Le sceau de Coloman porte pour la première fois *rex Ungariae* ⁶.

Jadis ces rois étaient donc, *dans la nomenclature latine différente de la grecque*, et aussi de la conception traditionnelle turque, sans terme, *seigneurs de Pannonie*; après que la

¹ Fejér, ouvr. cité, II, p. 447. Voy aussi Pič, ouvr. cité, p. 208, note 8, sur le carême grec sous St. Ladislas.

² The barbarian kings did not for several centuries employ territorial titles; the title « King of France », for instance was first used by Henry IV; *Later Roman Empire*, II.

³ Marczali, ouvr. cité, pp. 8,20. Le titre se rencontre aussi pour « le duc » Béla sous les Comnènes; *ibid.*, p. 60.

⁴ *Ibid.*, pp. 109—110, 114. Voy le manteau de couronnement d'Étienne I-er, d'un caractère archaïque byzantin: dalmatique, couronne, globe, dans Schlumberger, ouvr. cité, III, p. 701. Le baptistère rond d'Alba-Julia, Petranu, dans les *Actes du IV-e congrès d'études historiques* (à Varsovie), II, p. 199, le reliquaire byzantin de Gran (XI-e siècle), dans Schlumberger, ouvr. cité, I, p. 81 (les Saints Constantin et Hélène, le chemin de la croix, la Descente de croix).

⁵ Marczali, ouvr. cité, p. 147. Pour Coloman voy. *ibid.*, p. 218. Pour le titre de « regni pannonis optimates »; *ibid.*, p. 143. Aussi pour les historiens des croisades, la Hongrie est encore une « Pannonie »; *ibid.*, p. 199 et note 1. Cf. aussi *ibid.* p. 202.

⁶ *Ibid.*, p. 221.

royauté ne fut plus restée seulement pannonienne, le titre de Pannonie réapparaît uniquement sur les petits deniers de St. Ladislas ¹. Le titre même de « rex totius Hungariae » (*πάσης Ουγγρίας*) peut avoir été influencé par Byzance ².

Le pays des Szekler, avec des personnages portant des noms comme Moïse etc., conserve pendant longtemps cette coutume, qui est orientale, byzantine, et qui passe chez les Roumains, et se continue jusqu'à nos jours par des noms comme ceux de Moïse Nicoară, Samuel Clain, Aron Densușianu, Avram Iancu, David Ursu.

Ce christianisme à deux fronts, pour une royauté qui ne fait que présider la vie de tribus, subit, du reste, des influences balcaniques. En Hongrie aussi, on trouve des noms doubles. Au nom païen, « national » s'ajoute un autre nom qu'on a cherché dans la Bible. Ainsi pour le roi Aba, qui est en même temps Samuel, à une époque où un Samuel est empereur des Balcans; l'aveuglement du roi Pierre, par son adversaire André, est aussi un des emprunts faits à Byzance.

En tout cas, cette sympathie des rois hongrois du XII-e siècle pour les noms bibliques est curieuse. Si, pendant quelque temps, avec les rois Étienne et Pierre, on avait conservé la ligne de l'Église romaine, après la révolte païenne d'Aba et la persécution des chrétiens, André, qui porte un nom d'apôtre, fait baptiser ses fils, en dehors de la tradition romaine, de noms bibliques: Samson ³ et Salomon. Ensuite, cependant, avec les rois Béla et Géza, avec Coloman, auquel correspond le roumain Căliman, et Almos, qui est l'« Alimoș » des ballades populaires roumaines, les noms traditionnels païens reviennent et les noms slaves apparaissent eux aussi, avec un Ladislas qui n'est que le slave Vladislas.

Fixés une fois de façon territoriale et religieuse par de longs et difficiles efforts, les Hongrois cherchent maintenant dans

¹ *Ibid.*, pp. 140, 684.

² Pič, *Kampf*, p. 34, note 38.

³ *Chronicon Posoniense*, dans Endlicher, ouvr. cité, p. 54.

d'autres régions. Les duchés voisins, qui veulent s'élever eux aussi à la situation de royaumes, celui de Bohême, celui de Pologne, les attirent dans ces régions à une époque de confusion, pendant laquelle une seule chose unit d'une dynastie à l'autre, d'un pays à l'autre : le catholicisme en mission de croisade.

Pendant ce XI-e siècle, le roi Béla est battu par Boleslas II le Polonais (« Le Brave », Chrabry), qui étend son autorité aussi sur la Bohême, d'un côté, sur la Russie de Kiev, de l'autre, et prend une couronne royale qui ne lui a pas été donnée par Grégoire VII. Mais sa querelle avec l'évêque de Cracovie, Stanislas, qu'il fait tuer, le force à s'enfuir excommunié en Hongrie, et il mourra à Wilach, dans un couvent. Imposé par les Tchèques, Vladislav, qui porte le sobriquet allemand d'Hermann, aura une couronne donnée par l'empereur en 1086, mais il sera forcé d'abdiquer et ses États seront partagés entre ses fils. Un nouveau Boleslas, qui est vainqueur dans quarante-sept combats, voudra avoir aussi le Danemarck et attaquera la Silésie, bien que sans succès. Enfin, une nouvelle division détruira cette unité aussi ¹.

La Hongrie reste, devant cette impossibilité de réunir des pays si différents, malgré le caractère commun catholique, entière, même si, au XI-e siècle, la régénération byzantine la prend dans ses filets. *Mais une extension de ce pays, d'autant plus une pénétration vers l'Orient, sont totalement exclues.* Le royaume reste sur la place où il s'est consolidé, par l'absorption des prédécesseurs et initiateurs slaves, dans cette Pannonie où, même si on admet les étymologies proposées par un philologue roumain, M. Drăganu ² il est question d'un autre élément roman que celui des Roumains eux-mêmes.

Le roi Salomon (1063—1074) apparaît, attaquant « la Bulgarie et les frontières de la Grèce », avec « les brigands cu-

¹ Voy aussi l'exposition honnête, plus ancienne, de Hauréau, traduite, en 1847, en italien, à Capolago (*Storia della Polonia dai primi tempi insino all'anno 1846*).

² Contre Drăganu, Kniezsa István, *Pseudorumänen in Pannonien und in den Nordkarpathen*, dans l'*Archivum Europae centro-orientalis*, I, p. 97 et suiv.

mans », qui sont effrayés à la vue de l'armée couverte de cuirasses de l'empereur ¹, et conquérant « la cité des Bulgares », qui est reprise grâce à une ruse par les « mêmes Bulgares et Grecs » ²; et le combat continue contre Byzance. Les Hongrois, passent par le gué de Semlin pour arriver jusqu'à la clef des Balcans, à Nich, et à cette occasion ³ sont pillées aussi les villes du Danube jusqu'à Vidine (*καὶ αἱ παρλοτρικαὶ πόλεις αἱ μέχρι Βυδίνης κακῶς διετλήεντο*), mais il est question d'un simple incident à la veille des deux couronnements byzantins du roi Géza, appelé aussi Magnus.

Au-delà de la Tisa, la citadelle de Nagy-Varád (Oradea-Mare) gagne de l'importance seulement par le rapport tardif avec St. Ladislas, et c'est là qu'est enterré, en 1131, Étienne et que le roi lettré Coloman fait ses études.

C'est l'époque où se forme un évêché catholique à cette place. Il correspond peut-être à celui de cette Morisena qui ne peut être qu'une Murășana, « la cité de la rivière du Murăș », transformée ensuite en Cianad (cf. le nom de localité d'Arad pour les Hongrois, ayant la même finale que Várad elle-même), évêché sans doute d'abord orthodoxe, et on cite ⁴ dès environ l'an 1050 le monastère grec de Trnovo, élevé par la reine de Hongrie d'origine russe. La domination ecclésiastique sur ces régions se serait arrêtée là, s'il n'y avait pas eu au-delà des montagnes le « grade blanc » ou Belgrade (en roumain : Bălgrad) et, d'après le système inauguré par Charlemagne, tout bourg demande un évêque. L'évêché de la Biharie, dans

¹ « Cum latrunculis Cumanorum invasit Bulgariam et confinia Grecie »: *Chronicum pictum*, p. 195.

² Civitas Bulgarorum a rege Salomone capitur rursusque ab iisdem Bulgaris et Grecis dolo recipitur; *Chronicon Posoniense*, chez Endlicher, ouvr. cité, p. 56. D'après Büdinger, ouvr. cité, p. 27 et suiv., il serait question de Belgrade. Combats contre les Byzantins, *ibid.*, p. 32 et suiv. — Pour l'invasion des Petchénègues ou Cumans, mentionnée par le chroniqueur Túroc, pour le règne du roi Ladislas, vers la fin du XI-e siècle, voy. aussi Büdinger, ouvr. cité, pp. 71—80 (du côté du Bihor). Mais la chronique vénitienne de Dandolo renvoie cette attaque à l'an 1071.

³ D'après Nicéphore Bryennius, p. 100.

⁴ Augustin Bunea, *Ierarhia*, p. 92.

la « cité quadrangulaire », peut-être d'origine romaine, qui aurait été fondée après la victoire du roi Étienne par un seigneur local « Procloui », d'après le chanoine Karacsónyi, est totalement suspect ¹.

Du reste, de l'autre côté, chez les Roumains, qui ne seraient pas venus par une miraculeuse descente en masse, on ne peut pas admettre des prêtres qui n'auraient pas été consacrés par ces chorévêques dont les successeurs sont les « protopopes » de plus tard, appelés ainsi après l'introduction d'une hiérarchie canonique, car le terme, grec, n'était pas populaire (le paysan les appelle : des « dominateurs », des « vladiques »). La seule existence de ce protopopiat d'origine populaire renvoie à l'existence, dès le début, d'une population chrétienne, pour laquelle s'élevait le modeste siège épiscopal qui n'a pu être fixé ailleurs que dans les skites d'origine immémoriale, qui ne seront détruits que sous les Habsbourg, au XVIII-e siècle.

¹ Voy. *Crișana, Album*, p. 16.

CHAPITRE III

PREMIERS RAPPORTS DE CULTURE ET DE LANGUE AVEC LES HONGROIS ¹

Donc, malgré toutes les tentatives de trouver des Roumains — et non des Romans — en Pannonie, on ne rencontre pas les ancêtres des Roumains, en rapport avec la pénétration hongroise, avant le commencement du XII-e siècle.

Les Hongrois appellent les Roumains Oláh par distinction de Olász, qui sont les Italiens. Les documents plus anciens, de même que l'Anonyme, emploient cependant la forme *Blacci*, d'après le modèle du byzantin *Βλάχοι*, qui a dû être emprunté depuis longtemps, si on tient compte de la transformation phonétique, ultérieure, du *b* byzantin en *v*.

Cet emprunt, qui n'a pas pu se faire par les croisés latins, eux-mêmes informés de la même façon, montre *que la première connaissance des Roumains a été faite par les Hongrois, non pas en Transylvanie, pays qu'ils connaîtront si tard, mais dans la péninsule des Balcons, au cours de leurs premières invasions et de leurs rapports avec l'Empire.*

¹ En général, les observations présentées à différentes occasions par Húnfalvy, bien informé. Cf. sa bibliographie par Friedrich Riedl, dans la *Oest.-ung. Revue*, 1891 (XII); *A roman nyelvöl és népröl*, 1867; *Ethnographie von Ungarn*, 1877; *Die Ungarn oder Magyarern* (Vienne-Teschen, 1881); *Neuere Erscheinungen der rumänischen Geschichtsschreibung*, Vienne-Teschen, 1886; *Der Ursprung der Rumänen*, Vienne, 1888. « Ein grosses Werk über die älteste Geschichte der Rumänen ist im Manuskript zurückgeblieben »; Riedl, *loc. cit.*, p. 329. Aussi sur l'origine des Szekler et des Roumains (en hongrois, 1880—1881). Riedl considère Húnfalvy comme « le fondateur de l'ethnographie et comme un grand chercheur de la langue des Hongrois »; p. 323. Voy. aussi sur Húnfalvy, dans l'*Ausland*, 1880, p. 1040; Pauler, dans la *Ungarische Revue*, 1883.

Du côté roumain, de même que le nom de *Leși* pour les Polonais (les Hongrois les appellent « Lengyel » et les Polonais eux-mêmes ont employé, du reste, le terme ancien de « Lech »), celui de *Unguri* pour les Magyars paraît montrer aussi un âge ancien. Mais les Hongrois semblent avoir été connus aux Roumains d'abord par l'intermédiaire des Slaves, donc *sans aucun contact direct avec eux*.

Du reste, au moment de l'invasion hongroise, les éléments romans étaient ceux de Pannonie, et ces éléments, comme jadis les Ladins, furent projetés par l'invasion vers l'Ouest. C'est pourquoi on trouve des « Valaques » dans le Syrmium¹ et non seulement en Moravie.

Quoi qu'il en soit, la rencontre ultérieure, sur les deux rives de la Tisa, avec une population qui a dû être la même que celle du Danube et du Dniestr, donc avec l'élément roman qui est maintenant roumain, n'a pu manquer, bien que la plupart des résultats de ce contact se soient produits en Transylvanie après l'annexion, au XII-e siècle, de cette province. Certains noms latins qui se rencontrent chez les Hongrois ont pu venir aussi du latin médiéval et du roman parlés en Pannonie². Certains de ces mots, comme *cofă* (seau), *păstor* (pâtre), *mioară* (agnelle), *rață* (canard), *berbec* (bélier), méritent d'être retenus, de même qu'en dehors des mots d'origine latine, d'autres mots roumains: *bordeiu* (chaumière), *sarică* (jaquette du pâtre), *samar* (bât). La plupart sont pris cependant directement des Slaves.

La pénétration hongroise dans les régions au-delà de la Tisa a été retardée par la longue lutte entre chrétiens et païens —, les premiers étant considérés avec inimitié à cause des évêques d'origine étrangère, des Allemands comme Artric, et le patron même fut, à Gran (Esztergom), le grand propagandiste allemand sur la Baltique, St. Adalbert, ou des Italiens, comme Gérard sur le Murăș, à Morisena, cette cité, ce *vâr*, d'après le *burg* carolingien, le *grad* slave, dont le nom n'a

¹ Pič, *Kampf*, p. 230, note 82.

² Voy. chez Xénopol, *Teoria lui Rösler*, p. 249 et suiv.

rien de magyar, mais correspond, dans la Vie du Saint, comme nous venons de le dire, au nom roumain, putatif, de Murășana. Et tout rapport avec le monde allemand semblait aux Hongrois une menace d'abdication politique. Difficilement on était arrivé *au second bourg-grad*, au *vár* d'Oradea (Várad), où a été enterré le roi Ladislas, canonisé comme son prédécesseur Étienne.

Une nouvelle province, celle des rivières du Criș, s'est formée ainsi à côté de celles situées sur les bords des rivières de Murăș, de Timiș (où une Temesvár devait apparaître plus tard)¹. On arriva ainsi à un nouveau « château blanc » de Transylvanie, au-delà des défilés des montagnes occidentales, à une nouvelle Fehérvár, à côté de la Fehérvár-capitale, Szekes-Fehérvár, et de la Fehérvár « grecque » de Belgrade, du commencement du XII-e siècle, quand le problème religieux était déjà réglé à l'avantage du christianisme. Le *vár* du roi Ladislas avait maintenant comme boulevard sur le cours moyen du Murăș le bourg d'un certain Gyula, qui n'est pas, certainement, celui qui avait envoyé ses ambassadeurs à Constantinople, car celui-là représentait la tendance « grecque », byzantine.

Lorsque les croisés apparurent, avant l'an 1100, sous le roi Coloman (Kalmán, en hongrois) le Lettré, la Hongrie n'avait pas trouvé encore son orientation vers cet Orient, de déserts et de dangers, devant la menace des Petchénègues redoutés. Ce qui occupait alors la royauté hongroise, c'était la recherche, à travers la Dalmatie, riche de cités autonomes, florissantes, d'un lien avec l'Occident catholique. Même après cela, la Hongrie étant en danger d'être absorbée par Byzance sous les Comnènes belliqueux, d'esprit chevaleresque, latin, qui, après le mariage de Jean Comnène avec une princesse magyare, la mère du célèbre Manuel (Isaac l'Ange,

¹ M. Drăganu, dans son ouvrage déjà plusieurs fois cité et qui a été très souvent attaqué, *Românii în sec. IX—XIV pe basa toponimiei și a onomasticeii*, signale plusieurs noms de « Oláhs » en Pannonie. Cf. aussi E. Moor, *Die slavischen Ortsnamen in der Theissebene*, dans la *Zeitschr. für Ortsnamenforschung*, VI (1930). Près de Pest, en 1483, « Johannes wolahus seu pastor »; Tremly-Tamás, *Archivum*, I, p. 50, note. Hasdeu, dans *Strat și Substrat* cherchait des noms roumains aussi en Moravie, en 1052.

un de ses successeurs prendra aussi femme chez les Hongrois), se servaient de princes hongrois qui avaient conclu un mariage à Constantinople et qui étaient donc byzantinisés, comme celui qui devint, de Béla, un Alexis. La Transylvanie n'avait donc qu'une très maigre importance pour le royaume. Les problèmes qui s'y présentaient pour la royauté sont indiqués par le fait qu'« un archevêque magyar et quatre ou cinq évêques s'unirent publiquement à l'orthodoxie et couronnèrent facilement les rois nommés par Manuel en dépit des anathèmes de leurs frères catholiques ¹ ».

Húnfalvy se demandait sans aucune raison : pourquoi n'y a-t-il pas d'éléments roumains dans la langue hongroise ² ? Il est possible que dans le parler populaire des Hongrois de Transylvanie il y en ait, mais, au moment de l'arrivée si tardive de l'élément magyar en Transylvanie, cet élément avait déjà une langue pleinement cultivée par suite des emprunts faits aux Slaves. Le fait, auquel il faut penser aussi, à savoir que même la Bible traduite à Totruş, en 1466, n'a guère de mots roumains ³, montre bien que la langue magyare avait été saturée des notions culturelles dont la nation avait besoin.

Et, lorsque parurent, dans des conditions qui seront montrées plus loin, les nouveaux colons allemands de la Transylvanie, les « Saxons », à un moment où on ne peut pas dire qu'il n'y avait pas de Roumains les ayant précédés, les emprunts faits par les nouveaux venus ont été très rares, et certains d'entre eux même tardifs. Il faut ajouter aussi que les Hongrois ne sont venus, ni comme pâtres, ni comme agriculteurs, mais comme fonctionnaires du roi et comme soldats. Or, on n'emprunte des termes que lorsqu'on se trouve dans les mêmes conditions de vie.

Cependant, nous avons vu que l'on a trouvé les Roumains, avant l'apparition des Magyars en Transylvanie, dans les provinces occidentales de leur établissement, c'est-à-dire dans

¹ Emil Reich, dans l'*Encyclopaedia Britannica*, XIII, p. 903.

² *Die Rumänen und ihre Ansprüche*, p. 295.

³ *Ibid.*, p. 224.

le Banat et dans la région arrosée par les Criş : dans les deux régions se conserve l'ancienne nomenclature géographique, qui n'a pas le caractère magyar. Les Roumains de cette contrée étaient prisés comme soldats du burgrave, du *porkoláb*, — d'où vient le *pârcălab* roumain, — et comme défenseurs de l'évêque.

Nous considérons maintenant comme inadmissible l'authenticité du document de 1075 qui aurait donné aux Bénédictins des environs de Gran du sel venant de la Turda transylvaine ¹ : il suffirait, pour prouver la fabrication, de passages comme celui-ci : « Magnus, qui et Geiza, supremus Ungrorum dux, postea veri gratia Dei rex consecratus », et la définition de la rivière de l'Aranyos, l'Arieş roumain : « Aranyos, latine autem Aureus ».

Mais, pour le moment, il est question plutôt *d'un simple voisinage entre deux territoires différents* ².

¹ Fejér, ouvr. cité, I, pp. 428—439. Il cite Húnfalvy, ouvr. cité, p. 31. Cependant, dans cet acte, qui est évidemment fabriqué, il y a des éléments qui ont dû être pris dans le milieu contemporain, comme les mots pour les serfs, les « juges », les « udvornici », du slave « dvornik », de fait « portier » ou « huissier », comme le « fluvius qui nuncupatur Crys » (à noter la forme roumaine du nom de la rivière), avec « la montagne Sorul », ce qui signifierait Montagne Grise, en roumain « Surul », avec la « piscina que vocatur Rotunda », en roumain « rotund », avec le « Cernigrade » (la Cité Noire), sur la rivière de la Tisa. Voy. aussi Iorga, *Istoria Românilor din Ardeal și Ungaria*, I, Bucarest, 1915, pp. 27—29.

² Nous ne cherchons pas par ces observations à fortifier la base même de la domination roumaine au-delà des Carpathes : elle est imposée par le principe national de droit, dominant chez les Hongrois eux-mêmes. Voy. aussi Húnfalvy, *Die Landesnamen Siebenbürgens*, dans le *Korrespondenzblatt des Vereins f. sieb. Landesk.*, X (1887), p. 37 et suiv.; aussi Húnfalvy sur Obedenaru, etc. (*Ungarn und Rumänen* et *Les forces productives de la Roumanie par M. Lesage*, *Bul. Soc. geogr. rom.*, 1876), dans les *Lit. Berichte aus Ungarn*, 1877, p. 224 et suiv. Du côté roumain, Onciul, *Zur rumänischen Streitfrage*, dans les *Mitt. des öst. Inst., Ergänzungsband*, II². Pour l'impossibilité d'une pénétration hongroise jusque bien loin en Transylvanie et pour « l'incertitude » même après une pénétration, « jusqu'à la moitié du XII-e siècle » : Friedrich Müller, *König Stephan I. von Ungarn und das siebenbürgische Bisthum, eine Revision der Quellen*, dans l'*Archiv f. siebenb. Landesk.*, *Neue Folge*, II, p. 313 et suiv.; aussi dans Iorga, ouvr. cité, p. 32, note 1. Voy. aussi dans la *Rom. Revue*, II (1886), Xenopol, *Meine Antwort für Herrn Hunfalvi Pál*, p. 354 et suiv.

Lorsque la royauté hongroise a été libre de chercher un nouveau champ d'activité pour son caractère missionnaire, qui ne pouvait pas s'exercer dans la Péninsule des Balkans, maintenant puissamment gardée par les Comnènes, *elle a trouvé sur son chemin, — ce qu'on ne peut pas contester —, un voévodat qui n'était pas seulement celui de la seule Transylvanie, — lequel, en rapport avec la forêt de chasse (erdő), pareille à celle des rois normands en Angleterre, aurait été créé par cette royauté même, — mais le voévodat, c'est-à-dire le domaine politique indépendant, de tout le Pays Roumain, au-delà de la rivière de la Tisa, sans cette diminution, au Sud, qui ne sera imposée que par la conquête hongroise elle-même.*

Cela a été cependant d'abord une formation politique, mais non encore un État.

Il est facile de se rendre compte de la raison pour laquelle les Roumains ont retardé dans l'apparition de leur État. Celui-ci se forme environ deux cents ans après la création de l'État magyar, mais, s'il est question d'un établissement définitif des Hongrois sous la forme chrétienne, avec toutes ses conséquences politiques et sociales, la différence de date pour la création des États des deux nations est, — si on tient compte aussi des luttes civiles en Hongrie, — *d'un seul siècle.*

Pour expliquer ce retard d'une nation nombreuse, enracinée dans le territoire où les circonstances l'avaient confinée, il faut tenir compte de la physionomie politique de l'Orient européen.

En Occident, les Allemands, maintenant même l'idée de l'Empire légitime et nécessaire, forment leurs royautes, qui s'appuient sur une nation et qui arriveront à être nationales. En Orient se conserve l'Empire romain orientalisé. Et la steppe envoie un troisième empire, conforme à celui des Chinois: l'Empire des races ouralo-altaïques, des Huns aux Hongrois, aux Petchénègues, aux Cumans et aux Tatars. Sous les ondes d'internationalisme héritée ou sorti de la conquête, les terres vives ne peuvent pas percer à la surface.

Mais la force de ces dominations non nationales s'épuise peu à peu. Des régions de l'Occident viennent deux poussées pour de nouvelles formes politiques.

D'autre part, la conquête carolingienne crée dans ces régions des duchés, qui seront pour les Slaves, et aussi pour les Magyars, très mélangés avec des Slaves, des voévodats.

Or, la Papauté, après avoir admis l'autre forme impériale de l'universalité, l'Empire carolingien, qu'elle avait béni, descend à des réalités et, poursuivant pour elle-même la possession exclusive de cette universalité, distribue des couronnes de rois en Hongrie, en Bohême, en Pologne, faisant des rois slaves et arméniens qui sont, chez les Slaves, d'après le grand Charles, des *krals*, ou, en roumain, d'après le même terme slave, des « *crai* », (pour les Hongrois aussi, d'après le même modèle slave, des « *király* »).

Les Roumains acceptent donc dans leur vie patriarcale de village la notion carolingienne du duché, l'adoptant pour eux, mais leur orthodoxie les empêche d'avoir aussi le don d'une couronne royale venue de la part du Pape ou même de l'empereur d'Occident qui, pour la création des rois, est en concurrence avec le Saint-Père.

Ce qui restera donc aux Roumains ce sera la seule possibilité d'élever leur voévodat *de lui-même* à un rang plus haut, et pour cela ils se serviront de la persistance chez eux de l'idée impériale, qui mène à un *Domn* (*dominus noster imperator*), et de l'exemple des dominations touraniennes à peine disparues, qui dirigent vers l'autocratie monarchique.

Il faut suivre dorénavant les deux éléments pour comprendre ce qui leur est dû dans l'acte décisif de la fondation de l'État.

Dans cette oeuvre, lente, mais solide, les Roumains procèdent comme héritiers des plus anciennes fondations sur leur terre ancestrale.

Sur l'emplacement de toutes les anciennes cités s'élèvent, jusqu'à nos jours, des établissements humains, des villes, des villages. Les anciens sanctuaires sont continués par la cathédrale romane d'Alba-Julia, par la cathédrale gothique de Cluj. Une permanence d'habitation est évidente, bien que le nom eût disparu, et qui aurait pu mieux la garder que les descendants des anciens fondateurs? Si on fait des recherches sur ce phénomène de transmission partout où

il est constaté, on reconnaîtra facilement dans les habitants d'aujourd'hui la nation première.

L'idée de ce voévodat nous amène à observer les conditions politiques dans lesquelles pouvait exister et se développer une vie roumaine aussi entre les Carpathes, le Danube et le Dniester.

Lorsque Rome s'est retirée de certaines régions, les conditions nécessaires pour une création d'État national ne se sont pas produites partout. L'opposition entre la Moesie et la Thrace a persisté et, alors que la seconde de ces provinces est restée inséparable de la nouvelle capitale romaine de Byzance, l'autre est devenue d'elle-même un nid pour les établissements bulgares du VII-e siècle. Mais la grande étendue de l'Esclavonie verticale, qui suivait la côte de la Mer Adriatique, s'est brisée en morceaux, malgré l'ancienne unité de race illyre et l'unité nouvelle de langue des Serbes, qui ne sont que les anciens Slaves, par l'existence des bassins isolés qui n'étaient reliés que d'une manière très faible par les cours d'eau.

Il en a été autrement au Nord du Danube. Au-delà du fleuve, il y avait comme théorie l'État d'imitation byzantine, mais il n'avait pas pu être réalisé d'une façon durable. *Ici, sur la rive gauche, la notion précise de l'État avait disparu, mais le territoire la réclamait.*

Certainement, c'est un territoire ouvert du côté de la steppe, du côté de la puszta hongroise, vers l'Occident. Mais le désert y fixe des limites plus fortes que n'importe quelle rivière et n'importe quelle chaîne de montagnes, par la séparation naturelle entre le territoire habité et l'autre. Les Roumains ont été des isolés, dans l'ancienne Dacie, de l'Asie, de même que de la vie occidentale qui était au-delà de la Pannonie. Seulement sur les deux rives de l'Olt un pays parfaitement unitaire, ayant en même temps montagnes, vergers, plaines fécondes et marais recouverts de forêts, offrait de lui-même l'emplacement pour une vie politique d'autorité.

Mais les Carpathes de Valachie sont ouvertes vers la Transylvanie par plusieurs défilés, et, vers les vallées de la

Moldavie, dont les cours d'eau coulent vers le Danube, l'embouchure du Dniestr lui-même dans la Mer étant si près, il n'y a pas un élément de séparation. La Tisa recueille et ramène au même Danube les eaux de Transylvanie qui se dirigent vers l'Occident. Et le pâtre transhumant, attendant le marchand saxon qui ira vers l'Orient, forme par ses voyages périodiques la liaison entre les éléments d'apparence isolés de la nation.

De plus en plus, devant les nouvelles nations qui trouvent si difficilement leur établissement définitif, ce développement se précise.

Dès environ 1103 ou 1111—1113, un chef de la Transylvanie, Mercurius, apparaît dans le privilège du roi Coloman pour l'abbaye de Zobor¹. Il serait vain de suspecter l'authenticité de cet acte, qui a été acceptée aussi par l'historiographie magyare contemporaine.

Cette mention ne paraît pas être quelque chose qui se présente pour la première fois. *C'est seulement le premier chef de province qu'on rencontre après l'occupation magyare.*

Examinons la situation générale en ce moment, quand, du reste, *toute l'attention de la royauté hongroise est dirigée vers la Croatie et la Dalmatie, l'ancienne « Pannonie » risquant d'être désormais, malgré le souvenir sacré des deux saints rois, un simple appendice pour les nouvelles possessions splendides, imprégnées profondément par la civilisation, du Sud-Ouest.*

¹ « Mercurius princeps ultransylvanus. » Cf. *Chronicum pictum*, éd. Florianus, II, p. 141; Timon, ouvr. cité, p. 239 (d'après L. Fejérpataky, *Kálmán király oklevelei*, pp. 44, 62). Le texte, sous différentes dates, chez Fejér, ouvr. cité, II, pp. 41—43, 58—59; V, p. 309 et suiv.; VII, pp. 57—59, 84—90. M. Émile C. Lăzărescu nous montre qu'il a trouvé comme faux « les éléments de chronologie ». Cf. l'étude récente du père Lupaș, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1936 (avec un facsimilé) Voy. aussi Marczali, ouvr. cité, p. 251.

CHAPITRE IV

SYMBIOSE ROUMANO-TURQUE AU XI-e SIÈCLE

Les Petchénègues sont maintenant brisés. Les Byzantins conservent certainement, mais sans une domination effective plus large sur la rive gauche, le cours du Danube, car l'Empire se tourne à l'époque des Comnènes vers l'Asie, où il peut reconquérir ce qu'il avait perdu au profit des Turcs seldjoucides.

Donc, les Petchénègues, qui, jusque-là, avaient été divisés en treize tribus, cherchent à former, de même que les Avars et les Huns, — mais non les Bulgares —, qui eux aussi avaient commencé par une vie de tribu, *un seul État*. Mais pour la conduite suprême contre celui qui s'était levé le premier, Tyrach (Turas), fils d'un père, Chiltère, mentionné seulement en raison de ces combats, se lève un concurrent, Kéguen, fils de Baltzar. C'était le moment où les flots des barbares s'étendaient du Dniéper jusqu'en Pannonie¹. Kéguen est cependant vaincu par un nouveau grand effort du grand Khan légitime qui l'avait enfermé d'abord dans des marais², plutôt ceux du Bas-Danube, du côté du bras de Borcea, que les lacs du Boudchak. A ce moment, à Durostorum commandait Michel, fils d'Anastase³.

Les vaincus sont expulsés du côté de Byzance, de même que jadis les Goths par les Huns du IV-e siècle. Le passage

¹ *Νέμονται δὲ τὰς πέραν Ἰστροῦ ἀπὸ τοῦ Βορυσθέου ποταμοῦ καὶ μέχρι Παννονίας ἠπλομέναις πεδιάδας*; Cédrene-Skylitzès, II, p. 581, chez lequel on trouve tout le récit, d'après des rapports contemporains, de ces agitations.

² *Τὰ παρὰ τῷ Ἰστροῦ ἔλη καὶ τὰς λίμνας . . . Ἐν ταῖς ἔλεσι . . . Ποταμίᾳ νησίς* (près de Durostorum).

³ *Ibid.*, p. 583. Il est *τῆς χώρας ἄρχων*. Cf. *ibid.*, p. 581: *τὸν ἄρχοντα τῶν παριστροῦν πόλεων*. Auparavant, comme stratège à Durostorum, Tzitzikios, un Ibère, fils du patrice Théodat; *ibid.*, p. 465.

se fait naturellement dans les conditions qui avaient été accordées alors aux émigrés, vers ce gué de Durostorum.

Du côté de l'Empire, on tente donc une grande chose qui ne réussira pas. Il était question de former avec ces barbares réfugiés ce qui avait été fait jadis avec les Bulgares, et maintenant dans des conditions meilleures pour les Byzantins, dont la situation était à ce moment si supérieure à l'égard de ces exilés. Le Khan vint à Constantinople se prosterner devant l'empereur, de même que l'avait fait jadis un Sabinus chez les Bulgares et il reçut le baptême. Les Impériaux demandaient cependant que tous les siens fassent la même chose, et ceux qui étaient chargés de les amener au christianisme arrivèrent déjà sur le Danube. On leur donna donc un territoire, et même trois des cités de la rive droite leur furent cédées pour y faire la garde de l'Empire.

Il n'y avait eu de choc qu'avec un chef appelé Selté, qui s'était fortifié sur un rocher aux embouchures du fleuve ¹. Ce ne peut être que la colline qu'on voit de loin à Isacceia, l'ancienne Sacce, plutôt que celle de Tulcea.

Mais, puisqu'il est question aussi des champs qu'on leur avait attribués ², comme il ne peut pas être question de Petchénègues menant la charrue, il faut admettre qu'ils avaient entraîné avec eux une partie de la population soumise à leurs tribus.

Les conséquences furent incalculables. Dans l'exposition bien informée du Byzantin contemporain on trouve la révélation de tout un état de choses qui apparaît d'une façon inattendue, pareille à celle que nous avons constatée sur la même rive droite du Danube dans le récit d'environ 600 de Théophylacte et de Théophane.

Les expéditions contre Samuel n'avaient pas été sans résultat. Il y avait maintenant sur cette rive de la Moesie, où les cités avaient été refaites en partie par l'empereur Tzimiskès, puis attaquées, mais peut-être pas gagnées, par Samuel, et en tout cas fortifiées enfin par le premier des Commènes, non seule-

¹ Ὁ πρὸς τῷ τοῦ Ἰστρου χελλεῖ περιουσιῶν καὶ ἀπότονον πέτραν κεκτημένος προσφύγεται, Σελτὲ τῷ βαρβάρῳ τὸ ὄνομα; l'Attaliote, p. 67.

² Γῆς πολλὰ στάδια; *ibid.*, p. 584.

ment des murs, mais aussi plusieurs « commandants des cités de l'Ister », et, pour les aider dans leur œuvre de défense, pouvaient venir non seulement les vaisseaux de la flotte rétablie avec une centaine de petits vaisseaux¹, mais aussi des éléments « de l'Ouest », de la région de Vidine.

Cependant, les Petchénègues de Tyrach passèrent, continuant leur guerre civile sur le Danube glacé; la source parle d'une masse de « 800.000 » hommes. Mais, sans possibilité de se nourrir et harcelés par les avant-gardes « romaines », ils furent contraints d'accepter, avec leur Khan, un nouvel établissement dans différentes régions, de Serdica à Nich, et même en Asie, pour terminer, rebelles de nouveau, sous le sabre des Byzantins².

L'Empire byzantin, sous l'énergique empereur Isaac, qui tombera bientôt, écrasé par la mission difficile qu'il s'était attribuée, — et ceci le fera quitter aussi la couronne impériale —, cherche, vers l'an 1070, à fortifier cette ligne du Danube. Une expédition sur la rive gauche, de concert avec les Hongrois, mène jusqu'à ces marais de Durostorum-Silistrie, où le gué est fortifié³.

Dans la Péninsule des Balkans, les Petchénègues qui étaient restés se mêlent aux luttes pour le trône à la fin du XI-e siècle, soutenant le Botaniate contre la révolte d'un

¹ *Ibid.*, p. 585.

² Cédre-ne-Skylitzès, II, pp. 412—413, 465—466, 483, 514—515, 581 et suiv., 597 et suiv. (mention de Kékauménos, ancien commandant des « cités de l'Ister »), 602 et suiv. Cf. aussi Iorga, *Droits nationaux des Roumains dans la Dobrogea, considérations historiques*, Jassy, 1917, p. 25 et suiv. Les combats contre ces bandes, de tous points pareils à ceux de Valens et de Théodose contre les Goths, s'étendent jusqu'à Andrinople et, vers le Nord, jusqu'à Preslav. Voy. aussi Psellos, éd. Sathas, *Bibl. graeca medii aevi*, IV, p. 247 (pour les Gètes devant lesquels s'enfuient les Petchénègues) et l'Attaliote (sous Isaac le Comnène), pp. 67 et suiv., 483 et suiv. (sous Nicéphore le Botaniate). Chez Cédre-ne-Skylitzès, p. 486: Παζζωακλα. Cf. Rassowski, dans le *Seminarium Kondakovianum*, VIII, 1936.

³ Cédre-ne-Skylitzès, II, pp. 645—647. L'attaque petchénègue sous l'empereur Constantin le Monomaque, en très grand nombre, et la grande défaite du recteur Constantin; Kékauménos, pp. 22—23. Aussi une autre, p. 24, avec les cris de guerre des barbares. Il apparaît avec le même caractère ailleurs également; p. 17.

Bryennius ¹. De même, les Cumans soutiendront, arrivant jusqu'à Andrinople et Anchiale, le prétendant Léon Digène ². La grande victoire, sous Jean Comnène, mettra fin, elle seule, à cette attitude de perpétuelle offensive ³.

Presqu'à la même date, la chronique islandaise de Snorri Sturleson (1179—1241) montre une expédition d'Alexis Comnène (*Kirialax*) dans le *Blökumannaland*, où il y a les *Pezinavollu*. Les Petchénègues apparaissent donc sur des chars, entourés de fossés, devant la cavalerie impériale; le chef était aveugle. La cavalerie des barbares sort de ses fossés et gagne la victoire. La situation n'est pas sauvée par les Francs et les *Flamingi* (les Flamands), mais par les Varègues, dont le chef, Thorer Helsing, s'offre à passer même par les flammes. On lui demande d'invoquer St. Olaf le roi, et les quatre cents guerriers promettent d'élever en son honneur une église à Byzance. Le saint paraît à cheval, monté sur un cheval blanc, et il gagne la victoire, captivant aussi le roi aveugle ⁴. *Malheureusement, il est question de la « Valachie » des Balcans, et le « Blaland » du Scandinave Snorri n'est pas sans doute l'Éthiopie, « Le Pays Noir »* ⁵.

De même que les Petchénègues de Transylvanie se sont perdus au milieu des Roumains, *la même chose arrivera avec ceux qui, passant dans les Balcans, ont été vaincus par les Byzantins*. La synthèse balcanique se continue par leur apport, beaucoup d'entre eux se fondant aux Roumains de cette région.

Le chroniqueur byzantin Zonaras montre de quelle façon, après la défaite des Petchénègues sous Alexis Comnène, les barbares ont été colonisés dans leur Méglène. « L'empereur, choisissant une quantité d'hommes jeunes et solides, les a colonisés avec leurs femmes et leurs enfants dans le thème des Moglènes et les y a fixés comme une catégorie militaire spéciale, qui est restée jusqu'ici, d'une génération à l'autre,

¹ Cf. l'Attaliatè, pp. 290—291, avec Kékauménos, pp. 17, 22—24.

² Anne Comnène, II, pp. 7 et suiv., 12 et suiv.

³ Choniate, p. 19 et suiv.; cf. aussi *ibid.*, p. 104 (combats de Manuel Comnène contre les Petchénègues, qui passent le Danube).

⁴ Élie Gherghel, *Zur Geschichte Siebenbürgens*, Vienne, 1891, pp. 28—30.

⁵ Cf. Élie Gherghel, *Urheimat*, p. 34, note 4; dans la revue *Tinerimea Română*, nouvelle série III, 3.

conservant leur nom même d'après l'endroit où ils ont été fixés, et ils s'appellent les Petchénègues Moglénites »¹.

Les Roumains du Vardar, ces Meglénites (le terme est slave et signifie : colline), sont certainement en grande partie aussi les descendants de ces colonisés ; ils se sont perdus aujourd'hui dans l'Asie Mineure, sur la base de la convention d'échange de population entre Turcs et Grecs, sans qu'on eût fait sur eux, à côté de l'admirable recherche de folklore de M. Papahagi², des recherches d'ethnographie³.

Le passage d'autres Petchénègues au-delà des Carpathes⁴ s'est fait par simple glissement à travers les forêts du pays des Szekler, sans l'autorisation de l'État hongrois, lequel *n'avait pas encore la Transylvanie*, et sans qu'un statut leur eût été accordé.

Ils ont aussi leur forêt, mêlée à celles des Roumains (*silva Blaccorum et Bissenorum*) que mentionne un document d'une époque ultérieure⁵. Cette forêt ne peut être que sur le versant transylvain des Carpathes de Moldavie, vers lesquelles s'étaient dirigés ceux qui s'étaient enfuis de la steppe du Boudchak et du Covurluiu, sur la ligne qui mène aux

¹ Ὁ δὲ αὐτοκράτωρ, πλῆθος ἐπιλεξάμενος σφριγώντων καὶ ῥωμαλέων, εἰς τὸ τῶν Μογλέων θέμα τοῦτους σὺν γυναιξὶ καὶ τέκνοις κατόκισε· καὶ τάγμα τοῦτους κατέστησεν ἰδιαίτατον, οἱ καὶ μέχρι τοῦ δεῦρο κατὰ διαδοχὰς διαμένονσιν, εἰς ἐπίθετον οὐκ ὄντες τὸν τόπον ἐν ᾧ κατοκίσθησαν, καὶ Πατζινάκοι Μογλενίται καλούμενοι ; XVIII, 22, p. 741. Cf., pour la valeur de cette source, Heinemann, *Quaestiones Zonarae*, I, 1895 ; Sauerbrei, *De fontibus Zonarae quaestiones selectae*. Pour le sens du passage, Jireček, *Über die Wlachen von Moglena*, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, XV (1893), p. 980. Pour les Vardariotes, aussi Zlatarski, ouvr. cité, II, p. 276, note 2. Un tableau de combat à Niaousta ; *Rev. Arch.*, XVII (1891), p. 114 (Heuzey).

² Éd. Ac. Rom. D'après *Wlacho-Meglen*, étude de Gustave Weigand.

³ Voy. aussi Gelzer, sur les « wardariotische Türken », dans *Patriarchat von Achrida*, Leipzig, 1902, p. II.

⁴ Pour les Petchénègues en Hongrie, M. Szokolai, *Föld es Ember*, IV (1929), pp. 65—90. Cet ouvrage nous a été inaccessible.

⁵ Zimmermann-Werner, *Urkundenbuch*, I, p. 35, n° 43 (ann. 1224). La forme *Pichenati* = *Pichenaci*, dans N. Densusianu, dans la collection de *Documents Hurmuzaki*, loc. cit. = p. 32, no. xxv, paraît montrer l'emploi par la chancellerie hongroise de la prononciation roumaine : *Pecenegi*.

défilés de Ghimeş (Gymes) et d'Oituz, dont le premier rappelle un « cerf » (comparez l'allemand *gems*), et Oituz, en hongrois Ojtuz, est « la Porte des Ouzes », c'est-à-dire des Cumans, un troisième défilé, celui de Tulgheş (Tulgyes), ayant la même origine (« le défilé aux chênes »). Le village de Beşenău, qui correspond à la forme hongroise pour Petchénègues : *Bessenyo*, d'où vient le latin médiéval de *Bissenus*, montre lui aussi cette présence des barbares. Des Hongrois parlant « un hongrois inintelligible » sont constatés de l'autre côté de la montagne, dans le district moldave de Roman.

Cette camaraderie avec les Petchénègues, qui n'a pu être établie qu'au X-e et au XI-e siècles, suffirait pour montrer combien est ancienne la population roumaine en Transylvanie.

La Transylvanie devait donc se défendre par elle-même. Il n'y a aucune preuve que la royauté hongroise ait voulu, alors, l'occuper. Il était de toute nécessité qu'elle trouve en elle-même les éléments nécessaires pour cette défensive à l'égard des Petchénègues, de même que, plus tard, envers les Cumans, qui se prononçaient à l'horizon. Mais, comme alors il n'y avait, ni Hongrois déjà fixés, d'autant moins une noblesse hongroise, et, ainsi que nous l'avons vu, pas même un délégué de la Couronne, mais seulement ce voévode roumain mentionné plus haut, — bien que, tout récemment, à l'Académie Roumaine, le père Lupaş ait pensé à un Italien qui se serait appelé « Mercurio » —, le caractère roumain de cette défense s'impose. Nous pouvons penser aussi aux localités de Transylvanie qui s'appelaient « Miercuri » (Mercredi); il y en a deux, qui sont très anciennes : l'une au Sud-Ouest de la province (Reussmarkt), l'autre, dans la province du Ciuc (en hongrois Csik) (comparez le nom donné aux Roumains d'Istrie, les Cici), au pays des Szekler.

L'apparition du voévode dans le vide petchénègue de Transylvanie est, du reste, parallèle à celle, dans l'autre vide, de la Dobrogea, dont il sera question plus loin, de chefs roumains comme Tatul et ses voisins. D'un côté et de l'autre, la création politique roumaine s'appuierait sur une symbiose avec les Petchénègues et aurait comme résultat la confusion partielle, qui devra continuer avec d'autres Turcs, de date plus récente, les Cumans.

Si, d'après la chronique de Presbourg, en 1071, ou d'après d'autres sources, — car tout n'est que conjecture —, vers 1087, ou même, ainsi que nous l'avons montré plus haut, seulement vers la fin de ce XI-e siècle, le roi Salomon bat « l'armée des Petchénègues », qui l'aideront cependant dans son combat pour le trône, *ce qui signifie que certaines tribus barbares, après leur grande transposition dans les Balcons, étaient encore les maîtres de la Transylvanie*, nous avons vu que, pendant les années suivantes, à cette époque décadente de l'Empire byzantin, retenu par le combat contre les Turcs d'Asie Mineure, le roi hongrois reprend la lutte contre les Bulgares, qui étaient, dans une guerre antérieure, à côté de ces « Romains » de Byzance, que l'ancienne chronique authentique qualifie de « Grecs »¹.

Mais Salomon, conduisant une « armée dace », *δακικοῦ στρατεύματος*, en 1088, qui aide le Petchénègue Tzelgou sur le Danube, n'est autre que le roi de Hongrie lui-même².

Il est question, en général, de cette même race des Petchénègues que ces « latrunculi Byssenorum », qui, en « 1092 », attaquent la Transylvanie sous un chef qui s'appelle « Kopolchor »³ ou « Copulch, filius Krul »⁴, qui revient par la

¹ *Chron. Poseniense*, p. 56: « bulgariense regnum », p. 57: « de Grecia revertentes », « Soror ejus nupsit in Grecia »; *ibid.* « Mater regis in exilium in Grecia mittitur ». — Il faut observer cependant qu'il ne pouvait pas être question d'une autre région que les Montagnes Occidentales de la Transylvanie, pour une vraie guerre contre les Petchénègues qui, en ce moment, dans la première croisade, remplissaient, dans le monde byzantin, envers ces Occidentaux indésirables, une modeste fonction de gendarmerie barbare. Voy., du reste, pour ces luttes de Vidine jusqu'à Niche, ici même, plus haut, page 23 et note 2.

² Voy. Anne Comnène, VII, p. 331 (éd. de Bonn). Pour la date de 1087, Élie Gherghel, *Zur Gesch. Sieb.*, p. 39 et suiv. (d'après le même Büdinger, *Ein Buch ungarischer Geschichte*, Leipzig, 1866, p. 74). Voy. aussi le même, *Pascua Romanorum; Tabula Iulii Caesaris, un capitul din nomenclatura istorică română*, dans la *Rev. Arhivelor*, I (1926), n° 3.

³ Fejér, ouvr. cité, I, p. 476.

⁴ Turócz, chap. LVII. Il serait question d'une invasion de Cumans dans leurs combats du côté de la rivière du Timiș, contre le roi. Et à ces événements est reliée (chap. LIX) aussi la création, qu'entourent des légendes, de l'église de Nagy-Varád (Orade). Keza (p. 87) voit dans ces barbares les vaincus de la « montagne qui s'appelle Kyrioleis », des *Bessi*, des Petchénègues. Cf. Thomas de Spalato, chez Schwandtner, *Scriptores*, III, p. 556.

région du Bihor. A son retour d'Esclavonie, le roi Ladislas gagne la victoire près du Timiș. La longue guerre des Hongrois contre les Petchénègues et les Cumans se livre jusque dans des régions plus profondes, mais seulement par des assauts isolés : ainsi à la cité de Doboca, avec une retraite vers la montagne dont le nom n'a pas été jusqu'ici expliqué, « Kyrioleys »¹.

Le biographe médiéval, d'origine germanique, du roi Étienne le Saint, Hartwig², mentionne les soixante Petchénègues, « viri Bessorum », qui viennent vers St. Étienne des « régions » dominées par les Bulgares, *de partibus Bulgarorum*, avec beaucoup d'or et d'argent et d'autres ornements sur des chars. Ils ne cherchent pas à prêter l'hommage comme chefs d'une nation libre, mais se présentent uniquement comme des réfugiés. Il est question donc, sans doute, de choses reliées à cette défaite.

En ce qui concerne le souvenir qu'aurait laissé, du côté des Roumains, cette race de Turcs, qui, il ne faut pas l'oublier, *ne s'appelaient peut-être pas eux-mêmes de cette façon*, Xénopol croyait que, dans des noms géographiques comme celui de Peceneaga, il y aurait eu un rappel de ces barbares. Mais on peut objecter qu'ils ont été connus par les Hongrois, donc par l'intermédiaire des plus anciens habitants, sous le nom de Bissènes (cf. cette localité de Beșinău du côté de Bistrița). Dans le nom de localité de Petchénievtza, de Serbie, il peut y avoir cependant, sous une influence byzantine de caractère grec, un souvenir des Petchénègues³.

Mais, de ces Petchénègues, sinon des anciens Scythes touraniens, viennent, pour nommer les différents aspects du désert, des termes comme « bărăgan⁴ » et « kourgan ». Dans

¹ Büdinger, ouvr. cité, p. 26 et suiv.; Gherghel, *Zur Gesch. Sieb.*, p. 36.

² Cf. 17, éd. Endlicher, pp. 181—182. Cf. ch. 15, *ibid.*, p. 179. Voy. les *latrunculi Byssenorum*, dans la Vie de St. Ladislas; *ibid.*, p. 239 (ch. 6).

³ Voyez d'abord chez Élie Gherghel, *Zur Gesch. Siebenbürgens*, et aussi Jireček, *Ueberreste der Petschenegen*, p. 45, note 1, des prétendues traces petchénègues dans la nomenclature.

⁴ Voy. N. Drăganu, dans la *Dacoromania* de Cluj, an VIII (1934—1935), Bucarest, 1936, pp. 133—135 (il est impossible d'admettre la dérivation d'un nom de personne pour celui qui représente une steppe).

la Moldavie méridionale aussi le terme touranien de « Covurluiu », qui serait ou bien « le désert » (donc un Bărăgan) ou bien une « région de sécheresse », désigne un coin de cette symbiose ancienne ou nouvelle ¹. La forêt du *Deliorman* dobrogéen, avec ses liaisons : *Borcea* (voy. le Borz cuman, *Borzea*, le village de Borzești et le nom de personne Borș), *Toutrakan-Turtucaia* et, le long de la plaine, en Occident, tout ce qui s'étend jusqu'à l'autre *Déliorman*, dans le district qui s'appelle aujourd'hui *Teleorman*, avec sa « Cité noire » (nous avons vu que les Petchénègues recevaient des Byzantins le droit de s'établir dans des cités) : *Caracâl* (qui correspond au turc *Kara-kaleh*) ².

Mais c'est ici que doit s'arrêter une poursuite prudente de ces restes de domination turque par les Petchénègues ³.

¹ Voy. Weigand, *Jahresbericht*, XXVI—IX, p. 98; Philippide, ouvr. cité, p. 373. Pour une tentative récente magyare de trouver des turcismes aussi en Olténie, voy. Cornélie Bodea, dans la *Rev. Ist.* de 1936.

² Pour Bărăgan, aussi Rasonyi, dans l'*Archivum* cité de Budapest, I, p. 266, note 12. Voy. aussi M. Costăchescu, *Arderea Târgului de Floci*, pp. 174—175. Curieux, le « puits de Bărăgan », ce qui signifierait un nom d'homme, en Olténie, dans un acte de 1615, cité aussi par Hasdeu, *Magnum Etymologicum*. Ne pas confondre avec la *Beregova* (*Bregova*) des Balkans; voy. Bury, *Later Roman Empire*, II, p. 471.

³ J. Bogdan, *Dipl. Bârlădeană*, admet des Bârladnici et une ancienne ville de Bârlad; Philippide lui trouve une origine arabe; II, p. 366 (« le noyau de la domination cumane en Moldavie »). Berlad en Transylvanie, sur la rivière du « Sayo ? »; p. 367 (« qui, autrefois, a été certainement une ville »). Et Philippide « prouve » que « cela est possible au point de vue du phonétisme (*sic*) »; p. 38. Pour la localité de Fălciiu, sur le Pruth, Philippide avait trouvé une origine pareille à celle de la felouque (barque), parce que « les habitants du district de Fălciiu, et spécialement ceux de la commune (?) de Fălciiu faisaient le service de marins, à l'époque de la domination des anciens Turcs dans ces régions »; ouvr. cité, p. 375. Il met en parallèle le nom de la localité de Dubăsari, sur le Dniestr, qui signifie: ceux qui emploient, pour le passage de la rivière, des outres. — Cf. aussi pour les noms de rivière *Bahluiu*, *Berheciu*, qui, étant une rivière, signifie « route raboteuse! », *Pereschiv*, autre rivière, qui serait « bord d'une chose »... Mérite d'être citée aussi son étymologie pour le mot *mire* (fiancé), qui ne serait qu'*émir*, parce que le fiancé est ... couronné. Le mot *răzeș* (« participant à la possession d'une terre ») est pour Philippide dérivé de l'arabe *arzési*, qui aurait le même sens; *ibid.* Si, pour le nom de localité *Tecuciu*, J. Bogdan, *Dipl. Bârlădeană*, p. 107, cherchait une origine slave: *тикжци* (« eau qui coule »), Philippide, II, p. 372, croit trouver

Cependant, quelque ethnographe s'est laissé attirer, lui aussi, sur de pareilles pentes séduisantes. Ainsi Tomaschek ¹ croyait que les Houtzoules étaient des Ouzes. De fait, Miklosich ² également trouvait un caractère roumain au nom des Houtzoules de la Bucovine, et une note absolument roumaine à tous les noms de leurs montagnes, ainsi qu'à leur façon de vivre, à leur technique pour la préparation du fromage.

Mais il paraît que des Petchénègues, que l'on rencontre donc aussi dans la plaine, comme dans les Carpathes entre la Moldavie et la Transylvanie, viennent droit toute une population sur le versant oriental de la montagne: les Ceangăi du district de Bacău, le mot hongrois Csangó, ayant le sens de « résonnant ». Ceci suppose un sobriquet donné par d'autres « Turcs » à ceux dont il leur semblait que le parler « ré-

pour le nom de rivière une étymologie *tehek cutchou*, persanne (!), qui signifierait « le bout du pays », « le marché en marge de la domination cumane qui avait comme ville principale Bârlad »; le nom de Teleorman « est la localité en marge de la domination des Cumans dans le district de Teleorman ». Il n'y a que le village de Tekučitz, de Bosnie, auquel il n'eût trouvé une origine cumane.

Avec de pareilles fantaisies, une certaine philologie prétend écarter les constatations des historiens. Du reste, pour Philippide, le nom de Vasluiu représenterait « le pays du Nord » du côté des montagnes, d'après le persan *vala sou*; ouvr. cité, II, p. 372, la forme de Vasluiu, dérivée de Valsuiu, étant « une métathèse roumaine ». Pour le même, le nom de localité Tighinea serait aussi cuman; ouvr. cité, II, p. 272. Pour Galatz, J. Bogdan avait trouvé une étymologie slave (*Dipl. Bârl.*, p. 108), alors que, pour Philippide, c'est tout simplement le *kalhat* arabe (ouvr. cité, p. 374)! Et il le met en rapport avec je ne sais quel lac de Galațiuu, oubliant un Galați de Transylvanie qui, bien entendu, ne peut pas avoir été cuman. La ressemblance avec les noms yougoslaves terminés en *-af*, comme pour Romanaf, s'impose. Quant à la racine *gal*, elle n'est pas inconnue aux Roumains. — La langue cumane est connue par le manuscrit de 1307 (contenant les dix commandements, le Crédo et l'Évangile), qui a été publié par Geza Kúun, et par un dictionnaire non daté qui contient des renvois au persan. — La rivière moldave d'Agăș, « rivière embranchée », viendrait des Tatars (!), d'après Weigand, *Flussnamen*, pp. 87 et suiv., 98, 99, 100.

¹ *Sitzungsberichte* de Vienne, 1882, p. 486. Voy. aussi Kaindl, *Bei den Huzulen im Pruththal*. Aussi la revue polonaise *Tribune des jeunes générations*, IX (1936), pp. 12 (66), 25—27 (on reconnaît le sang roumain).

² *Wanderungen der Rumänen*.

sonne bien »¹. L'impossibilité de prononcer le *ch* crée une différence entre ces Ciangăi et les Szekler. Il faut admettre de fait une couche de population plus ancienne, qui ne pourrait être que petché-nègue. Nous avons déjà dit que dans le district de Roman certains Hongrois, surtout les femmes, parlent eux aussi une « langue inintelligible »².

S'il est question d'une influence asiatique, ainsi que tendent à le montrer les dernières recherches, qui écartent l'opinion qu'il pourrait s'agir d'une déviation des lettres slaves, la façon d'écrire des Szekler sur des morceaux de bois ne peut venir ni des Hongrois, qui l'auraient eue partout, mais des Petchénègues, ou plutôt de leurs successeurs, les Cumans, qui ont créé, avec force et éclat, ainsi qu'on le verra, une vraie vie d'État, à symbiose roumaine, dans ces endroits, sinon aussi dans d'autres³.

Dans ces régions de Transylvanie, on trouve aussi après l'an 1300 un comte des « Bissènes »⁴. Miklosich ne peut pas s'expliquer, pour l'orientation géographique, ainsi qu'il le faudrait, les termes de « blanc » et « noir », qui ont passé aussi aux Slaves et aux Roumains⁵. Ils ne peuvent venir que d'une pareille influence turque.

¹ Şaineanu, *Semasiologia*, p. 171.

² Communication du général Rosetti, qui la tenait d'un chercheur hongrois de la région.

³ Pour les lettres des Szekler, Toppeltinus, *Origines*, p. 69; Iorga, dans la *Rev. Ist.*, XVII, pp. 283—285. Cf. *ibid.*, V, pp. 198—199; *Rev. hist. du S.-E. eur.*, VII, pp. 134—135.

⁴ Un *comes Bissenorum* au XIV-e siècle; Szekfü, *Südostdeutsche Forschungen*, I, p. 24 (avec la bibliographie aussi pour les Cumans).

⁵ *Slav. Elem.*, p. 2, note 3.

CHAPITRE V

CONTACT DES ROUMAINS AVEC LES HONGROIS EN TRANSYLVANIE ¹

La base de l'argumentation contre la théorie d'une Transylvanie ancienne sans Roumains, réside dans l'existence, ici et pas ailleurs, du *voévode*, et sous une forme qui ne correspond pas au mot slave entier, mais à son abréviation et à sa transformation roumaine, *Vodă*, en hongrois « *Vajda* » ². Nous ne pouvons pas expliquer, naturellement, l'existence du voévode en Transylvanie, d'une façon enfantine, comme on l'a essayé, par le fait du caractère lointain de son territoire ³.

Voyons quelle est la situation de ce voévode, telle qu'elle se présente au cours d'un long développement.

Pour les Roumains, le voévode transylvain, dont dépend aussi la province du Szolnok (dont le nom vient du terme slave pour le sel) et celle de la Doboka ⁴, s'appelait d'abord *duce*, — ainsi que l'a proposé Jean Bogdan, — le mot, devenu plus tard, d'après le grec: *ducă*, n'ayant pas été conservé pour éviter une homonymie; les Hongrois l'appellent *dux*, seulement quand il y a une délégation ⁵. Du reste, un

¹ Pour les Roumains en Transylvanie en 1182, voy Karacsónyi, dans le *Szazadok*, année 1912, p. 171. Melich, dans *A Honfoglalásköri Magyarország* (p. 314), les admet aussi pour le X-e siècle. Cf. Péetrov, *Les plus anciens diplômes* (en russe; voy. plus loin).

² Voy. plus haut, p. 111. Des mots avec cette formation n'existent pas en hongrois. La liste des voévodes, maintenant des Hongrois, pendant le XIII-e siècle, dans Lupaş, *loc. cit.*, p. 13 et suiv.

³ Timon, ouvr. cité, pp. 237—238.

⁴ Le nom est slave; cf. Doboş.

⁵ Timon, ouvr. cité, p. 239.

membre de la dynastie, Bela, à l'époque des Comnène, conserve, sur sa monnaie, le titre de *dux*¹. *Le voévode a le droit de se nommer un vice-voévode*².

Le voévode n'est pas un gouverneur de province, mais un chef de nation.

C'est pourquoi il n'a pas — et ses successeurs séparés de la Couronne de Hongrie ne l'auront pas non plus — une résidence, une Cour, un registre d'administration et de comptes, des archives. Ce « prince » transylvain n'administre pas et n'a pas d'autres finances que celles qui viennent des présents accordés par les diètes de la province. Son revenu vient du sel transporté par la rivière du Murăș, plus un tiers de ce qui est dû au roi³. Il est itinérant, « descendant de cheval » (en roumain « descălecând ») pour distribuer la justice, jusqu'aux condamnations capitales, et recevoir des dons, ce *descensus* qui est hérité des demi-nomades⁴.

Dès 1300, le voévode réapparaîtra par un développement naturel de sa mission, comme *princeps*⁵. Les Angevins reconnaissent sa puissance; à partir de 1324 il a aussi le droit de juger le clergé et les privilégiés⁶.

Du reste, le roi Coloman (1095—1114) accorde un privilège à un certain « Mesta », « prince dans la cité de Crasna », sise dans la « planities bubalorum », dans la « plaine des buffles », mentionnant aussi son neveu Neagu, puis un Vâlcan, un Mîcu⁷.

Non seulement « le duché » a été emprunté aux Roumains, pour lesquels c'est une vraie « Domnie », mais,

¹ Marczali, ouvr. cité, p. 60. Curieuse l'opinion concernant deux voévodes en Transylvanie; Pič, dans *Kampf*, p. 219, note 66, admet un pour les Roumains, un autre pour les Hongrois ?!

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 77.

⁵ *Ibid.*, p. 729.

⁶ *Ibid.*, p. 239.

⁷ Hurmuzaki-Densusianu, I, pp. 106—107, n° LXXX. Mesta, qui paraîtrait être un nom de localité ajouté à Crasna, doit être, malgré ce «... pus» au commencement, celui du voévode lui-même. Voy. en général, aussi Melich, *A Honfolgalásköri Magyarország*, déjà cité.

par ce contact en Transylvanie, les Hongrois ont reçu aussi le sens militaire du mot « civitas » en roumain *cetate* ¹.

Car, en Transylvanie, il y a tout un cercle de cités *presque toujours sur l'emplacement de l'ancien établissement romain, qui lui-même avait succédé à la fortification dace, laquelle a son origine dans les collines fortifiées des préhistoriques*, — ainsi que le prouverait toute fouille plus profonde et plus patiente — et, dirigées contre les restes des Petchénègues, ces cités formant comme un front de défense. Elles partent de Hațeg, avec ses habitants qui s'appellent en roumain les Hășegani, près de l'ancienne cité dace, la Grădiște, elles passent la rivière du Murăș au bout de laquelle il y a la localité de Dobra, au nom slave, et là s'élève une autre localité, Simeria, dont la forme et l'accentuation renvoient, non pas à une Sainte-Marie, une Sârnăria des Roumains, mais à une « Sancta Maria ² », peut-être celle de l'évêque, d'où viendrait l'autre nom de cette localité: Piski. Puis cette ligne passe sous la forêt, où les Roumains avaient depuis des siècles la garde, comme dans les « clausurae » des Balcans, d'où viennent les *klissoures* byzantines, et elle se prolonge au-delà de Cluj (la forme Kolozs du nom hongrois de Kolozsvár est plus récente, alors que les documents font mention d'un monastère de *Klus* : Klusmonostor), pour atteindre la rivière du Someș à Dej, cité de Desiderius ³. Mais, plus loin, Rodna et Bistritz-Bistrița l'ancienne Nijna des Slaves, d'où les Saxons ont fait leur Nösen, renvoient à d'anciens établissements slaves en rapport, comme pour le bourg de Baïa, au-delà des Carpathes en Moldavie, avec l'exploitation des mines ⁴.

¹ « Civitas ist noch gleich bedeutend mit castrum »; Pič, *loc. cit.*, p. 163 et suiv. Il présente aussi: « civis, ursprüngliche Burgmann », « civilis, die Benennung des Burgholden ».

² Il y a une localité de St. Georges sur la rivière du Streiu, ainsi que deux autres dans le pays des Szekler: le St. Georges nommé Sf. Gheorghé dans la nomenclature officielle est le Sângiordz de Bistrița.

³ Le nom vient de Denes, en Hongrois, Denis, d'après Richard Huss; *Arch. des Vereins für sieb. Landesk.*, XLII (1926), p. 51.

⁴ Le nom de la localité Cârlibaba n'est pas roumain dans cette forme: c'est une « austriacisation » du nom de Gârla Babei (« la rivière de la Vieille »).

Quant aux *comtés* hongrois, qui peuvent être assez anciens même en Transylvanie, ils viennent en totalité des Moraves de Pannonie qui, eux-mêmes, les avaient empruntés aux Carolingiens.

L'élément roumain a été donc dès le début employé autour des cités, qui, comme on l'a vu, sont toutes antérieures à la « descente » des Hongrois — cette descente, le *descensus*, étant un phénomène en rapport avec la horde qui, en terre roumaine, a passé seulement en Moldavie, en raison des conditions spéciales dans lesquelles s'est formé le pays — ; *il a combattu pour une terre que ses habitants avaient tout intérêt et toute disposition à défendre.*

Seulement en Transylvanie, — et ceci à cause des cours, en roumain *curți*, des *dvor* (nom slave), — on trouve de nombreux *vornics* ou, ainsi que les appellent les nouveaux venus, des *udvornici*¹.

Les Roumains non seulement n'ont pas été absents, ainsi qu'on le voit, mais pas même écrasés ou diminués sous un certain rapport par l'invasion.

Il ne peut pas être question donc d'une prédominance de la population magyare, qui, d'elle-même ou aidée par l'État, se serait jetée d'une façon abrupte sur la Transylvanie. Sauf l'évêque et sa cité de résidence, sauf les groupes autour des mines et des salines, les troupes de garde dans les cités, *tout le reste vient de petites pénétrations isolées.*

Un chercheur allemand plus récent, connaisseur des localités, Traugott Tamm, allait si loin qu'il voyait dans la population villageoise des Magyars de Transylvanie des éléments semés en leur chemin par les seuls Szekler².

Voyons maintenant ce qu'ont pu donner encore les Roumains de Transylvanie, en tant qu'élément de base, au nouvel ordre de choses établi par la pénétration des Magyars. Insistons, en les soulignant, sur ces éléments.

¹ Pour les *udvornici*, voy. aussi Kéza (tout un chapitre).

² Ouvr. cité, p. 41.

D'abord, ils ont donné, comme on vient de le voir, ces combattants sous les burgraves fixés dans les cités, les anciens « grads » slaves, qui sont maintenant les « várs » du roi (d'où viennent les « varasdiés » hongroises, qui ont donné aux Roumains les *orăștii*, lesquelles seraient presque impossibles sans cette transmission roumaine). Ces défenseurs des cités sont les *iobagyones* des documents¹, dont la forme roumaine: *iobagi*, ayant le *ğ* et pas le *g* dur, montre une certaine ancienneté. Avec l'illusion d'une simple invasion de pâtres roumains, le mot, qui a passé aussi chez les Roumains au Sud des Carpathes, n'aurait pas eu le sens auquel il s'est arrêté.

Puis de là viennent, à côté du grand nombre de *villages (sate)* restés intacts, les marchés (*târg* en roumain), que les Hongrois n'ont pas appelés, comme leurs prédécesseurs slavo-roumains, ainsi que l'ont fait aussi les Suédois, empruntant le « torg » russe, dont ils ont fait leur *torp*, mais ont introduit le terme, dérivé et confus, de *vasarhély* (« emplacement de marché »), avec ce suffixe de *hély*, et il y a pour le mot entier la forme roumaine de Orheiu². On a ainsi le marché de la rivière du Murăș (en hongrois: Maros-Vasarhély), puis le marché de la « cour », du *dvor* (d'où vient le nom roumain de *dveră*), qui a passé chez les Hongrois sous la forme d'*udvor*, ainsi que les *dvorniks*, comme nous venons de le dire, dans la forme de *udvornici*, dans le nom de localité Udvarhély, qui a été transformé par les Roumains en Odorheiu, et enfin le marché de Samedi (Szombathély), — formations qu'on ne trouve pas ailleurs, en Hongrie.

Tous ces marchés étaient pour les *paysans* —, et les paysans de Transylvanie étaient des Roumains, ayant l'occasion de se rendre à de pareilles rencontres hebdomadaires, ainsi qu'on le fait encore aujourd'hui, l'indication des foires étant toujours

¹ Pour l'origine du mot *iobag*, du hongrois, *iobagyó* en latin de Hongrie, défenseur de cité, voy. Timon, ouvr. cité, p. 143 et suiv.

² Cf. aussi la locution « *cât e hăul și vovicul* » (pour montrer l'éternité d'une chose), dans laquelle le mot « *vovicul* » n'a rien à faire avec le mot « *veacul* », siècle, mais avec le terme roumain de *vidic*, qui vient du hongrois *videke* et signifie une contrée.

un devoir pour quiconque compose en Transylvanie un calendrier populaire. Sans ces paysans, les villages saxons ultérieurs, de cette Transylvanie ne se seraient pas transformés en villes, puis en cités fortifiées, à côté de quelques anciens nids slaves, de quelques anciennes « Esclavonies » « Şchei » (cf. le latin *sclavinum*), comme à Braşov.

L'unité de district pour les Roumains était le *judeţ*, c'est-à-dire le *scaun* (« siège »), de justice. Les Hongrois l'emprunteront pour des *établissements ruraux* comme ceux des Saxons (pour les Allemands *Stuhl*, pour les Hongrois, *szék*). Comme sièges de juges roumains, sont restés ceux qui servaient à la défense du cours inférieur du Murăş (*sedes olachales*). Mais les Hongrois ont apporté leur *span* (roum. *şpan*), qui remplace l'ancien *joupan* d'origine slavo-avare.

C'est encore par les Roumains qu'est transmis le « long-champ », le *Câmpulung*, comme celui du Maramurăş.

Piç a observé avec raison qu'en Transylvanie il n'est question que d'un *parallélisme* des Hongrois avec les Roumains, chaque nation conservant ses conditions de droit ¹.

Pendant longtemps, le droit du roi, gagné par les armes, mais sans une vraie guerre et sans les exploits héroïques qu'ont inventés ensuite les chroniqueurs sur la base des légendes et des anciennes chansons magyares, s'est borné à la garnison de ces cités, des passages de montagnes ou des mines, à la tête desquels restait, à l'entrée même de la province, le Belgrade, « la cité blanche », revêtue, on ne pourrait pas dire quand et pour quelle raison, du nom de Gyula, qui est évidemment le Gylas des Byzantins, sans qu'il soit question, bien entendu, de la même personne. Et, s'il en est ainsi, on peut s'expliquer aussi d'une autre façon que par la coutume carolingienne de relier l'évêque au burgrave, l'évêché d'Alba-Julia, qui a été la conséquence immédiate de la pénétration des Hongrois en Transylvanie ².

¹ *Kampf*, p. 80, note 11.

² Pour l'Église d'Alba-Julia, voy. Fried. Müller, Mémoires de la Commission Centrale de Vienne, III; Henzlmann, dans la *Rev. Arch.*, XXXV

*Maintenant, ce qui se pose, ce n'est pas le problème de la permanence roumaine en Transylvanie, dont il a fallu parler au commencement à cause du caractère opiniâtre d'une polémique vaine, mais celui du rapport qui s'établit entre les deux nations*¹.

Car toute objection contre la permanence roumaine est, comme on le verra, enfantine et parfois même inintelligible.

Ainsi l'argument de Húnfalvy que, si le roumain se serait formé au Nord du Danube², il y aurait ou bien la forme d'*ecclesia* ou bien celle de la *tzrkva* slave, n'a pas de valeur : les éléments grecs ne pouvaient pas avoir une influence au Nord, et c'est précisément *tzrkva* qui prouverait l'origine au Sud d'une langue qui, du reste, n'a pas pu trouver une frontière sur le Danube.

De son côté, Rösler³ avait l'imprudence de relever le petit nombre d'éléments magyars dans le roumain, éléments que nous soumettrons bientôt à une recherche qui ne sera pas influencée par des préjugés. Mais ceci montre seulement que les Roumains avaient déjà gagné tout leur capital culturel, sans que les nouveaux venus aient eu à faire connaître à leurs prédécesseurs de Transylvanie un autre domaine de civilisation. Au point de vue historique, du reste, c'est Rösler même — nous avons donc la reconnaissance du fait — qui dit que la Transylvanie ne pouvait pas attirer les Hongrois⁴, qui étaient restés des nomades aimant la steppe, mais pas les montagnes et les vallées ; il admet aussi la mention de « la province au-delà des forêts » — *provincia ultrasilvana* ou *transilvana* —

(1878), pp. 82—83. Pour l'entrée des Hongrois par la rivière du Murăș, *Korrespondenzblatt*, XI, p. 78. Cf. Friedrich et Heinrich Müller, *Arch. f. sieb. Landesk.*, XVI, p. 279 et suiv.

¹ D'après Marczali, le passage vers le Nord aurait été fait... comme prisonniers des Petchénègues, des Cumans et même des Hongrois ; chez Briebrecher, dans le *Programm* du Gymnase de Sibiiu, 1897, p. 24.

² Ouvr. cité, p. 211.

³ Ouvr. cité, p. 124.

⁴ « Sie blieben Nomaden und flaches Weideboden war das Land das sie am meisten schätzten. Schon aus diesem Grunde lockte sie es nicht nach Siebenbürgen, dem Lande der Berge und Hochthäler » ; *Dacier und Romänen*, p. 43. Voir plus loin : « Erst unter Ladislaus dem Heiligen wird Siebenbürgen als provincia ultrasilvana oder transilvana ein Theil des ungarischen Reiches » ; *ibid.*, p. 44.

à peine sous St. Ladislas (1077—1095) et observe qu'avant Simon, en 1103¹, il n'y a pas d'évêque, alors que Pič signalait, pendant les luttes pour le trône, Ladislas comme évêque seulement dans la province du Bihor². Si Rösler se demande pourquoi les Hongrois ont dû recevoir des Byzantins et non pas des Roumains leur christianisme³, la réponse est facile : il fallait non pas le christianisme lui-même, et lui seul, mais *la hiérarchie et l'autorité*. Le cas des Bulgares est sous ce rapport particulièrement probant.

Retenons aussi un témoignage de la plus grande importance celui d'un professeur saxon, à savoir que « pendant la seconde moitié du XII-e siècle seulement s'est organisée la chancellerie des rois de Hongrie » et que « seulement à partir de ce moment, ils ont donné de nombreux documents alors qu'auparavant beaucoup de choses ne se sont faites que d'une façon verbale »⁴, de sorte que l'absence de documents peut être invoquée aussi à l'égard des premiers colons saxons, sur le compte desquels de fait on ne sait rien.

Le besoin d'expliquer le nombre et le rôle des Roumains dans ces régions a préoccupé aussi les premiers historiens des Magyars.

Voici de quelle façon les sources hongroises présentent la « descente » en Transylvanie. La chronique de Bude montre Gyula, « le grand et puissant duc », découvrant, comme plus tard dans la légende de Dragoş, fondateur du pays de Moldavie, au cours d'une chasse (*in venatione*), la ville d'Albe »⁵.

¹ Fejér, ouvr. cité, II, p. 43.

² Ouvr. cité, p. 96, note 33. Différence entre *regnum* et *ducatus* ; Rösler, ouvr. cité, p. 33 ; cf. *ibid.*, p. 97, note 35 ; p. 96, note.

³ *Ibid.*, p. 47.

⁴ Die Kanzlei der ungarischen Könige erst in der zweiten Hälfte des 12. Jahrhunderts entsprechend organisiert wurde, von da an erst zahlreiche Urkunden ausstellte, während früher vieles nur mündlich abgemacht wurde » ; Rudolf David, dans la *Kronstädter Zeitung*, an. 1936, n° 184. Cf. Ch. F. Maurer, *Die Besitzergreifung Siebenbürgens durch die das Land jetzt bewohnenden Nationen*, Berlin, 1882.

⁵ Éd. Podhradczky, p. 41. Voy. aussi *Marci Chronica de gestis Hungarorum* (éd. Toldy, Schaedel), Pest, 1867.

Il occupe ensuite tout le pays, *totum regnum*, qui, jusque là, a été séparé de la royauté hongroise¹; en l'an « 1002 », le roi, neveu du conquérant², lui ravit cette conquête, parce qu'il était resté païen et constituait par son agitation un danger pour la Hongrie. De fait, il semble que *l'entrée en Transylvanie s'est faite par la seule initiative d'un chef insoumis* (de même que, dans cette Moldavie du XIV-e siècle, cet autre émigré du Maramurăș hongrois, Bogdan, en agira à l'égard de la couronne de Hongrie). *On aurait tenté une espèce de voévodat de synthèse avec les anciens habitants, conservant aussi des sympathies pour l'orthodoxie, et c'est de là que viendrait la perpétuation de cette idée voévodale, avec son autonomie presque totale*³.

Ces données viennent de chroniques dont aucune n'est contemporaine, ainsi que de certaines mentions documentaires. « Le Notaire anonyme du roi Béla »⁴, clerc formé en France, et ceci suffirait pour fixer l'époque, qui a été transportée du XI-e siècle jusqu'au XIII-e, qui, est, comme on le verra, la vraie, car ce n'est que vers 1200 que l'Université de Paris attirait une clientèle étrangère, forme, employant des chansons épiques et exploitant d'une façon pleine d'imagination le nom des localités, toute une pseudo-histoire de « ducs », ce qui rappelle l'époque voévodale, qui, sous un régime ainsi-dit bulgare (ce qui renvoie à une époque postérieure à 1200)⁵, défendent leur patrie contre des chefs hongrois, dont l'un, qui porte le nom de Tuhutum, pourrait être tout simplement l'Achtoum de la *Vie de St. Gérard*⁶.

¹ *Ibid.*, p. 65.

² Il était son *proavunculus*. Voy. aussi la contradiction de la page 42 au sujet des deux Gyula. — Pič croit à l'orthodoxie initiale de ce Gyula; *Kampf*, p. 80, note 10.

³ Voy. Acsady, dans *Magyarország három részre osztásának története*, dans la *Magyar nemzet tört.* de Szilágy, Budapest, 1893.

⁴ Une analyse attentive chez Onciul, *Teoria lui Rösler*.

⁵ Les Bulgares de Cerghed appartiendraient « au XIII-e siècle (1) »; Pič, ouvr. cité, p. 111, n° 20 (d'après Kotchoubinschi, dans les *Zapiski* de l'Université de la Nouvelle Russie, XX (1876), p. 126—127.

⁶ Pič croit que l'Anonyme appartient à l'époque de Béla III, ouvr. cité, p. 123. Il remplace l'État morave par l'État de Bohême. Il paraît être de la

L'Anonyme lui-même parle, du reste, de ces *jongleurs* hongrois qu'il voit d'après le modèle de ceux qu'il avait connus en France et de ces « récits menteurs des paysans » que l'ancien étudiant de Paris méprise, tout en les utilisant, de même qu'en Valachie du XVII^e siècle, essayant d'écrire l'histoire de sa patrie, le stolnic (échanson) Constantin Cantacuzène qui avait été un des élèves de Padoue. Il trouvait sans doute un rapport entre la chanson concernant l'apparition des héros magyars devant la Porte Dorée de Constantinople, dont ils frappent le bois de la lance et la chanson française de Charlemagne arrivant impérialement devant la Byzance des Orientaux ¹.

Les « *pascua romanorum* » ², les « régions de pacage des Romains », mentionnées par cette source dans un passage si longtemps discuté, n'ont de sens, à côté de l'accoutumance des Occidentaux avec l'information contenue dans les *Gesta Romanorum*, que si l'on considère la tendance archaïque de tous les chroniqueurs aux environs de 1200, disposés à inventer là où ils n'ont pas d'informations et à adopter, bien naturellement, le « sens romain » de l'Empire d'Occident à l'époque de l'écrivain. Du reste, dans ces passages controversés, il est question des « Romains » de Pannonie, — car ce n'est que là qu'existe une vie pastorale de steppe, barbare, magyare, — et non pas de la transhumance transylvaine, la seule qui aurait du poids.

région d'Erlau, où il connaît tout (de même, jusqu'à un certain point, que celle de la Tisa); pp. 124—125.

¹ « *Garruli cantus jocularum et falsae fabulae rusticorum qui fortia facta et bella Hungarorum usque in hodiernum diem oblivioni non tradunt, sed quidam dicunt eos ivisse usque ad Constantinopolim et portam auream Constantinopolis Botondium (peut-être Bocholeum) cum dolabro suo incidisse* ». Pour l'époque d'un contact avec la France, rappelons l'ouvrage de Villard de Honnecourt en Hongrie. *Voy. Rev. Arch.*, VI ² (1849), pp. 38—41, 61 et suiv., 208 et suiv. Des rapports entre Élisabeth de Hongrie (morte en 1237) et l'église de la Vierge à Cambrai; cf. Alfred Dancel, *Album de Villard de Honnecourt*, Paris, 1858.

² Voy. aussi Konrad Schünemann, dans les *Ungarische Jahrbücher*, VI, 4.

Donc, dans cette chronique anonyme, très discutée, étant attribuée tour à tour à l'un de ces trois rois au nom de Béla, tout semble indiquer un état de choses des environs de 1200, alors que, ainsi que nous le verrons, un « empereur romain », de nationalité vlaque, de titre, de religion et de culture bulgares, demeure en face des Hongrois de religion et de mission latines.

Lorsqu'on parle de Menumorouth, prétendu duc roumano-bulgare, il faut penser, naturellement, à « Moimorus, dux Moravorum », dont il est question dans les Annales de Carinthie ¹. Un autre nom de duc, celui de Salan, est pris, évidemment, de la localité de Szalankemen. Il faut penser aussi qu'une localité du nom de Zobor, en Slovaquie, est interprétée par l'auteur comme un nom d'homme, et il est question même de son supplice ².

Dans le passage de l'Anonyme ³ sur un « Loborcy », qui dans leur langue s'appelle un « duce » (pas *dux* — *comes ejusdem castris nomine Loborcy, qui in lingua eorum duce vocabatur*) —, il serait question d'un duc byzantin, car le nom roumain archaïque a disparu : *duce* est impossible, et, quant à « Loborcy », ce nom n'a pas pu être expliqué.

Mais appliquons aussi plus loin le procédé qui a permis à M. Boissonnade de fixer l'époque où on a écrit, beaucoup plus tard qu'on ne le croyait, la Chanson de Roland ⁴.

¹ *Ann. de conv. Carantaniae*; chez Pič, ouvr. cité, p. 47. note 7.

² Voy. *ibid.*, p. 19, note 36.

³ Ch. 15.

⁴ Nous ne connaissons pas cette contribution importante à la connaissance de la littérature française du moyen-âge lorsque, écrivant sur les anciennes chroniques hongroises, nous arrivions à la même conclusion. Voyez aussi Hünfalvy, ouvr. cité, p. 246 et suiv.: « Der Anonymus, der überhaupt keine Kenntnis von den politischen Verhältnissen des Landes um 888—896 zeigt, überträgt sociale Verhältnisse, Besitzungen, Eigennamen aus der ersten Hälfte des XIII. Jahrhunderts in die Zeit der ungarischen Occupation »; *ibid.*, p. 246: « er stellt, mit einem Worte, die ethnographischen und socialen Verhältnisse seiner Zeit, so weit sie ihm bekannt sind, in das Ende des neunten Jahrhunderts, und bildet aus Ortsnamen, Eigennamen seiner Helden, oder Schauplätze der Ereignisse » (*ibid.*) et puis, aussi en ce qui concerne les Bulgares: « Um diese Zeit konnte jeder königliche Notar auch von Bul-

Les combats de Kean, « duc des Bulgares et des Slaves », sont tirés par l'Anonyme de la tradition de l'Église royale d'Albe, où sont transportés les trésors du vaincu¹, mais il est question d'une rencontre avec les Bulgares du Sud danubien².

Aussi en matière d'histoire générale, les preuves abondent pour fixer la rédaction de l'Anonyme « vers l'année 1200 ». La prétendue domination des Hongrois sur la ville de Spalato renvoie à l'époque où le royaume était en lutte contre Venise pour la possession de la Dalmatie³.

l'Anonyme mêle ensuite, pour le moment de l'apparition des Hongrois, le nom de l'empereur Conrad et le souvenir de cet Atho (Otto), « rex Teotonicorum »⁴. Il cherche même à montrer comme très ancienne la prise de possession de la Croatie⁵.

Mais en définitive, nous pouvons nous en tenir seulement à ce qu'observait déjà Tomaschek, à savoir que, si l'Anonyme avait cru que les Roumains étaient des parvenus, il n'aurait pas manqué de le dire⁶.

La question peut être considérée, du reste, aussi du côté de la simple logique.

garien soviel Kenntniss besitzen als unsere Chronik verräth » (*ibid.*, p. 249). Húnfalvy attire aussi l'attention sur la connaissance d'un groupe de Bulgares qui ont un autre caractère et qu'il appelle les Chopes; *ibid.*, pp. 247—248. Aussi le rôle des Cumans à côté des Bulgares et des Valaques (voy., *ibid.*, p. 248) correspond à ce seul moment.

¹ Keza et Hartvicus, *Vita S. Stephani*, ch. 12, puis, d'après le *Chron. Budense*, Túrocz, II, ch. 30. La « principauté » de Kean aurait été donnée à un certain Zoltan, qui aurait conquis ensuite la Transylvanie; *Chron. Budense*, p. 66; aussi Túrocz, *loc. cit.* « Erdeeli Zoltan » paraît représenter « le Sultan de Transylvanie » d'après quelques chansons hongroises.

² Kean ne serait-ce pas la localité elle-même de Karan, le Căvâran du Banat ?

³ Ch. 57.

⁴ Ch. 55—56.

⁵ Ch. 43.

⁶ Hätte er (der Anonymus) letztere (die Walachen) nur im entfernsten als hergelaufene Gäste betrachten dürfen, er hätte ihnen diese üble Nachrede nicht erspart »; *Zeitschr. f. österr. Gymn.*, 1872, p. 152. Aussi les passages concernant les *Pascua romanorum* d'après les « gesta Ungarorum christianorum », dans « De acto Ungariae magnae invento ». Les *Ismaélites* qui sont venus « de terra Bular » désignent clairement le roi Béla IV, pour

Les contributions exigées des Slovaques ¹ sont pareilles à celles qui pèsent sur les Roumains, mais on peut se demander d'où seraient venus, comme immigrants, ces derniers. Et surtout, si les Roumains étaient venus d'ailleurs, à une date où le système politique hongrois aurait été terminé et la chancellerie royale organisée, *ils auraient un statut*, de même qu'on en a donné un, à leur arrivée, vers la fin du XIV-e siècle, avec ou sans documents, aux Tziganes eux-mêmes. Il ne peut pas y avoir une preuve plus concluante dans ce sens que l'existence de privilèges royaux solennels de la part des rois de Serbie pour les Vlaques de ce pays. Sont accordés des privilèges correspondants de la part des rois de Pologne aux « Valaques » établis sous les montagnes de la Galicie. Pour ces derniers, il y a tout un groupe de documents fixant avec détail leur situation et mentionnant les chefs de colonisation, en même temps que les conditions où les nouveaux venus devaient désormais vivre ².

En ce qui concerne la situation elle-même de la population, les conditions dans lesquelles les Vlaques en territoire serbe paient leurs contributions sont les mêmes que pour les Roumains de Hongrie: la *quinguesima* des troupeaux et des bestiaux, mais les Vlaques de Serbie sont employés aussi

une époque encore ultérieure (p. 153). Pour la date à laquelle il faut renvoyer l'Anonyme, voy. aussi l'observation du biographe de ce roi, J. Vass, dans Rösler, *Rom. St.*, p. 79, note 2, à savoir que sous Béla IV on n'aurait plus dit: « terra ultrasilvana », mais « transilvana ». Pour la bibliographie de l'Anonyme, aussi Jung, *Rom. Landschaften*, p. 479, note 1. Pour la valeur de cette source, Onciul, *Teoria lui Rösler, loc. cit.*, p. 258 et suiv. (il croit que l'Anonyme aurait écrit au XII-e siècle, sous le second Béla; et c'est pour cela que, chaque fois qu'il est question d'un rôle des Bulgares sur la rive gauche du Danube, il est forcé de recourir à « l'ancienne suzeraineté de l'Empire bulgare », p. 269). Il montre aussi les emprunts faits au célèbre ouvrage populaire de Darès Phrygius, concernant la date duquel voy. Iorga, *Livres populaires*, dans le *Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine*, p. 111 et suiv. Pour Gyla et Gelou, Onciul, *Teoria lui Rösler, loc. cit.*, pp. 266—267. Pour Onciul, *Kean serait « Kan », le Khan* (p. 267, note 2; p. 333), ce qui est inadmissible.

¹ Pič, *Kampf*, p. 205, note 51.

² Pour les régions serbes, Hasdeu, dans l'*Arch. Istorică*, III, p. 85 et suiv.; J. Bogdan, dans les *Mem. Ac. Rom.*; pour la Galicie, Hasdeu, ouvr. cité, IV.

comme pâtres et comme rouliers ¹. La *quinquagesima* doit être une ancienne dîme trace.

Pour recourir aussi à des opinions prises dans un autre camp historique, on reconnaît aujourd'hui aussi de la part de l'historiographie saxonne de Transylvanie le rôle de défenseurs de la frontière que remplissaient, à l'arrivée des colonnes saxonnes, les Szekler (qui ne sont venus cependant que plus tard), les Roumains et les Petchénègues, depuis longtemps pacifiés et encadrés dans un statut ².

Si cependant la permanence roumaine ne peut pas être prouvée de façon à ce que la mauvaise foi n'ait plus rien à objecter, *leur retour*, sans aucune mention dans les chroniques, sans aucune observation dans les documents, sans des défenses ou des privilèges pour les nouveaux venus, ne peut trouver aucun argument ³. Remarquons que la forme roumaine pour la ville de Braşov se trouve aussi chez le Byzantin Chalkokondylas, au XV^e siècle; comment donc les Roumains seraient-ils à cette époque venus depuis peu? De même les habitants roumains du village de Răşinari (« fabricants de résine ») n'ont pas pu remplacer à une époque tardive les étrangers, des Saxons, qui se seraient établis les premiers dans la localité de Reotel-Rivetel (Răuşel?) ⁴. Nous avons affaire donc à une activité archaïque des Roumains dans la montagne, ainsi qu'on la trouve, sur l'autre versant, pour ces habitants du village de Cremenari, qui, pour le travail du silex, continuaient de fait, eux aussi, une activité préhistorique.

¹ Voy. Pič, *Abstammung*, pp. 58—59 (d'après les privilèges des rois de Serbie).

² Ein Grenzschutzgürtel, dessen Verteidigung den Szeklern, Rumänen und Petschenegen anvertraut war; David, dans *Kronstädter Zeitung*, ann. 1936, n^o 184.

³ Onciul avait observé depuis longtemps que les documents et les chroniques roumaines se taisent sur la seule prétendue arrivée des Roumains; *Rom. Rev.*, VI, p. 96; et Sacerdoţeanu, *Considérations sur l'histoire des Roumains au moyen-âge* dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France*, 1928, pp. 105—245.

⁴ Voy. *Siebenb. Vierteljahrschrift*, LIX, pp. 113—114; aussi G. Müller, *Die ursprüngliche Rechtslage der Rumänen im Siebenbürger Sachsenlande, Sibiiu*, 1912.

Tout afflux de population en Hongrie devait amener, comme nous l'avons dit, ou bien le privilège pour les occupants, comme pour les Saxons, ou leur organisation militaire, comme on la trouve pour les Cumans. Pour le premier cas, on peut citer aussi l'exemple de cette même politique des rois de Pologne envers ces quelques knèzes roumains auxquels on a créé, par écrit, la situation la plus honorable; pour le second, on parle de l'importance, bien que païens, que se sont gagnés, dès le début, les chefs cumans sous le roi Ladislas.

Mais, plus récemment, les études de M. D. A. Rassovsky sur « les Petchénègues, les Tosques et les Bérendes en Russie et en Hongrie¹ » montrent de quelle façon procédait la royauté hongroise en ce qui regarde ou bien la large dispersion ou bien l'établissement précis accordés aux hôtes qui venaient de la steppe et qui, immédiatement, d'après la même norme, ont été fixés dans des rôles que, jusqu'à la fin, ils se sont conservés. Et le savant russe, naturellement, n'a aucun intérêt national ou politique à présenter une situation qui s'appuie seulement sur des documents d'une authenticité incontestable.

La théorie du nouveau désert donc, des *indagines* (*gyepü*, terme hongrois qui correspond à la *prisaka* slave), qui a été soulevée d'abord par un Thallóczy, suivi par un Tagaryi², acceptée aussi par les Saxons, ne peut reposer sur quelque nouvel et véridique argument³.

Ce qui reste donc de l'Anonyme c'est seulement la présence des Roumains dans les chants populaires de l'occupation.

La nomenclature de la Transylvanie et des régions voisines, sans parler de celles au Sud des Carpathes, constitue

¹ *Seminarium Kondakovianum*, ann. 1933 et 1935.

² Pour le document qui parle du rappel de ces *universi Olaci*, de la localité de Szekes, qui étaient disposés à partir, voy. Treml-Tamás, *Archivum*, p. 12. Il est question, de fait, d'un seul petit groupe.

³ Et même M. David (*Kronstädter Zeitung*, année 1936, n° 160) croit que des montagnes même (qui auraient donc dû être habitées!) rentraient dans ce système et il invoque le nom de la montagne Siriul, qui, en cuman, signifierait « désert ». Le nom cependant doit être expliqué par une origine magyare, se trouvant dans une région où les villages s'appellent Chiojduri (Kövesd).

cependant l'argument le plus puissant pour la conservation, non seulement de certains restes de population « slave », « slavo-roumaine », ou purement roumaine, comprenant, elles aussi, les restes d'un slavisme depuis longtemps disparu comme tel, mais aussi pour la conservation d'une nombreuse population qui était répandue sur toutes ces régions.

En effet, il n'y a pas de doute que les éléments magyars de population, parsemés, tels qu'ils le sont, en simples oasis, sans suivre la ligne d'une rivière ou avoir descendu le versant d'une montagne, ne viennent pas d'une pénétration populaire, qui serait dûe à un surplus de population, car, dans ce cas, les rois n'auraient pas eu recours à une colonisation avec des « Allemands », comme à Sătmar, avec des « Flandres », comme en Transylvanie, mais ils sont dûs uniquement à l'envoi d'un certain nombre de soldats et de quelques fonctionnaires.

Si ceux-ci avaient trouvé un pays vraiment désert, ils auraient donné des noms comme ceux de la région de l'Amérique du Nord et du Sud où des indigènes n'ont pas été trouvés. Mais les noms sont, au contraire, pareils à ceux que les colons anglais ont conservés aux eaux et aux montagnes dans les contrées où les indigènes existaient en nombre considérable. On trouve en Transylvanie des noms de la catégorie de ceux que donnent surtout les pâtres ou, par ci, par là, les agriculteurs aussi. Du reste, il n'y a rien d'officiel, de conséquent, de logique; aucun souvenir de l'ancienne patrie magyare, quelque chose comme dans certaines parties du Banat, pillées et dévastées par les Turcs, ou comme dans ce Sud de la Bessarabie où le Tzar Alexandre I-er a commémoré dans les noms de villages ses victoires en Occident.

Un chercheur allemand, A. Schmidt, observait, en 1863 ¹, que les montagnes de Transylvanie sont toutes pleines de noms purement roumains. Ainsi: Rătezatul, c'est-à-dire la cime coupée, Paringul (nous avons vu qu'on l'a mise en rapport avec le terme grec *φάριγγξ*, les Roumains conservent aussi la locution « prendre quelqu'un dans la *părângă*, a lua

¹ *Das Bihargebirge.*

în părăngă »), Găina (la poule), Buceciul (terme slave, dont le correspondant se trouve aussi en polonais), Surul (le gris), Subcunună (« sous la couronne »)¹. Comment pourrait-on penser que les nouveaux venus seraient accourus se cacher dans la montagne, fût-ce même pour conduire des troupeaux, eux dont le départ de l'ancienne patrie supposée au Sud du Danube n'aurait pas été permis par les souverains du pays ! Quelquefois le nom des montagnes montre aussi une ancienne propriété roumaine, comme c'est le cas pour Vârful lui Petru (« la cime de Pierre »)².

Les noms turcs, Ceahlăul (le Vautour), Rarăul, Tartarăul, Tinăul, Copăul, de même que ceux de Feneş, de Hideg sont plus anciens que l'arrivée des Hongrois. (Tartarău signifierait : « montagne ayant des fosses »)³.

Dans les régions de montagnes à l'Ouest de la Transylvanie, les pâtres, qui s'appellent Mocani ou Moțogani⁴, de vieux bergers transhumants allant jusqu'au Danube et au-delà du Dniestr, ne pouvaient pas être transplantés. Du reste, des hôtes aussi incommodes ne sont acceptés volontiers par personne.

En ce qui concerne les rivières, *sous le roi Ladislas*⁵, en 1279, on écrivait encore *Titia et Kriss*, pour les rivières de Tisa et de Criş, dont la forme hongroise, Kőrös, n'est pas employée dans les documents⁶.

En ce qui concerne la nomenclature générale des rivières, des noms comme Totruş (Trotuş) et Urmeniş sont, bien entendu, magyars, mais tout autour on ne trouve que des villages de colonisation portant les noms des fondateurs : Coman, Văsiu, Vierme, et celui même d'une fondatrice, Lăloaia (la femme de Lalu).

¹ Goos, *Chronik*, p. 89.

² Voy. aussi, vol. II, vers la fin.

³ Xénopol, *Teoria lui Rösler*, p. 202; cf., *ibid.* pp. 205—206. Voy. aussi Giuglea, chez J. Conea, dans le *Bul. Soc. Geogr.*, 1933, p. 90, note 1.

⁴ Voy. Slavici, *Die Romänen*, p. 120.

⁵ Fejér, ouvr. cité, V², p. 514.

⁶ Pour Tisa, voy. aussi Budimir, dans le *Glasnik* de Novisad, II (1929), pp. 1—5.

Entre les noms magyars de rivière, que Húnfalvy lui-même présente¹, on trouve, à côté d'Aranyos, incontestablement magyar, qui est l'Arieș des Roumains,— et il y aurait une discussion sur la priorité entre les deux noms, d'origine romane au fond, car un nom comme Aurariul a pu être proposé —, à côté d'Homorod, qui est certainement slave — et nous avons déjà cité son origine dans le terme slave de *holm*, colline, Homoricu sur la rivière du Teleajen —, cet Argeș de Transylvanie qui ne peut pas signifier « la rivière de l'orge » !

Poursuivant ces noms de rivière, celui du Sebeș, qui signifie le « rapide », est hongrois: on le rencontre aux deux bouts du territoire dace, et le nom de localité Săghișoara, Sebeșoara, est en rapport avec lui.

Le nom touranien des rivières les Târnave, Küküllő, qui peut être magyar, mais aussi petchénègue, a aussi une importance spéciale. On ne peut pas admettre la traduction par les Roumains d'un nom hongrois dans une langue qu'ils ne parlaient pas: le slavon, dans lequel Târnava signifie: rivière qui court parmi les ronces, de même que pour les noms correspondants dans les Balkans. Il faut admettre donc nécessairement la traduction en hongrois d'un nom slave transmis par les Roumains. La même chose aussi pour Cernavoda, rivière du pays des Szekler, que les Hongrois ont appelée Fekete Úgy². La traduction du slavon en roumain et vice-versa peut être observée aussi dans les régions valaques pour Stari- Chiojd, Chiojdul Mare et pour Suhodol-Valea Seacă: il ne faut pas penser à des influences de chancellerie, comme dans d'autres cas, qui sont évidents.

Comme *noms de localités*, Cluj, « Klus », dans sa première forme, à laquelle est attaché ensuite le nom de *vár*³, peut avoir un rapport, que nous avons indiqué, aussi avec ces *clusae* qui fermaient aux barbares le passage par les montagnes

¹ Ouvr. cité, p. 39.

² *Ibid.*, pp. 39—40.

³ Cf. plus haut. Voy. aussi dans le *Liber Pontificalis*, Vie du Pape Adrien: « clusae ».

en Italie aussi et qui ont leur correspondant dans les clissures balcaniques gardées par les Valaques (cf. Vlachoklissoura, de même qu'un village roumain de garde à l'orée de la forêt, sur le chemin de Cluj).

La plupart des noms roumains de Transylvanie ¹ ne sont cependant pas de nouvel établissement, mais de caractère pastoral. Et nous avons déjà dit que personne n'a jamais pensé à *faire venir* le pâtre comme tel, qui porte dommage aux semailles. Certains noms montrent seulement une autre origine, d'un point occupé lui-même par des Roumains, comme pour le village de Petroșani, dont le nom vient de Pietroasa. Le nom si fréquent de Poiana (clairière) montre, lui aussi, comme origine, des haltes de bergers.

On ne peut plus invoquer l'argument que les Hongrois et les Saxons ont dû donner des noms nouveaux aux localités de Transylvanie, n'ayant pas trouvé de noms roumains, parce que beaucoup de ces noms anciens se sont conservés, à partir de ce Belgrade slavo-roumain, *dont le nom ne peut être qu'une traduction ; autrement, comme les Roumains ne parlaient pas le slavon au XIII-e et au XIV-e siècles, époque de leur prétendu « retour », on aurait dû traduire en roumain Belgrad par Cetatea-Albă, la cité blanche* — il en est ainsi pour Moigrad et Grădiște, et d'autres noms anciens. De même jusqu'aux noms de Turda, de Cluj et de Dej, sans mentionner encore ceux de Bistrița et de Zlatna, indiqués par Rösler lui-même ², puis celui de Râșnov ³, avec la même finale slavonne, enfin Sebeș, Hărina et une quantité de noms du Banat, comme Media, Tăpia, Lugoj, qui n'ont aucun sens en hongrois, de même que le nom de Zebin, de Brașov n'en ont aucun en saxon. Il faut dire la même chose de beaucoup

¹ Voy. aussi Walter Scheiner, *Die Ortsnamen im mittleren Teile des südlichen Siebenbürgens*, dans le *Balkan-Archiv*, II—III.

² *Anfänge*, pp. 38—40. Cf. des noms comme Cărcinov, etc., au-delà des montagnes, et *dans le même rayon*. Aussi les noms slaves terminés en *-ova* (Moldova, Orșova), même au Sud des Carpathes, Glogova, Craiova, et en face les noms serbes correspondants.

³ Pour des noms en Hongrie avec la racine *holm*, voy. aussi Onciul, *Teoria lui Rösler, loc. cit.*, p. 72, note 1.

d'autres noms qui ne signifient que ces étapes de pâtres en mouvement.

La base slave, étroitement liée à la transmission roumaine, se trouve partout. Le nom de Homorod de Transylvanie vient de *holm* (colline), cité plus haut, et aussi le nom de la localité voisine de Cohalm, qui signifie, avec un préfixe slavons, le «holm de pierre»; nous avons cité Hălmagiu, qui doit être mis en rapport avec le Chlm de Dalmatie; on peut citer aussi des noms comme Draos et Drajna.

Comme fondations très anciennes, ayant le même caractère, on peut présenter ce Sebeş, nom qu'on rencontre dans le pays des Szekler, au milieu des établissements saxons, et jusqu'au centre de la Transylvanie, nom qui, dans le Banat, est réuni à Căvăran, de plus ancienne origine, qui n'est que le Haram des Byzantins. Le nom de *Russe* se retrouve aussi dans les régions de Doboca, à l'Ouest de la Transylvanie.

Si le nom de Belenyés, localité à l'Ouest de la Transylvanie, pourrait venir de l'appellation hongroise pour le bison¹, le Nyen de Transylvanie doit être mis nécessairement en rapport avec le village de Năeni, dans le district de Buzău qui pourrait venir d'un diminutif de Nicolas, Nae, ou du terme Nou, «nouveau», et dans ce cas ce serait Noieni.

Alors que la plupart des noms hongrois en Transylvanie finissent avec *falva* (*falú*), ce qui signifie village, ou *haza*, ayant la signification de maison, ce qui prouve qu'il s'agit de nouvelles colonisations, d'autres noms, comme celui de Vajdaszeg, montrent d'anciens établissements de voévodes roumains. Ceci sans mentionner les noms de villages avec *sânt* (saint) pour les Roumains qui, dans ce cas, pourraient venir aussi du magyar *szent*, mais dont la ressemblance avec le mot roumain, mais surtout avec le *sanctus* latin, ne manque pas d'être curieuse. Il en est ainsi avec les dénominations évidemment plus récentes, de *Sântana*, *Sântimre* (Sainte-Anne, Saint-Éméric)².

¹ Húnfalvy, ouvr. cité, p. 2.

² Cf. Iorga, *Place des Roumains dans l'histoire universelle*, I, p. 132.

Traugott Tamm donne une bonne définition des anciens rapports des Roumains et des Magyars lorsqu'il dit qu'ils ressemblent aux dents d'une machine qui rentrent les unes dans les autres ¹.

Le roi magyar se réserve cependant la forêt, une espèce de *foresta regis*, pareille à celle du roi normand d'Angleterre, mais le sens est totalement différent et l'emploi donné aux régions de la forêt tout autre. Ce qui est au-delà, « chez les Petchénègues », ne l'intéressera que plus tard, car, pendant longtemps, il n'aura pas la conscience de l'existence d'un « pays » proprement dit, distingué d'après les cours d'eau (les Criș, la Bârsa), mais d'une vague région « ultrasylvaine » qui est devenue ensuite « transylvaine » ².

Quelques observations encore pour montrer ce qui, s'il n'y avait pas eu la passion nationale, aurait été depuis longtemps reconnu.

Nous avons déjà vu que les anciens marchés se conservent avec l'indication du jour de la semaine: mercredi (*Miercurea*, qui est appelé par les Saxons le marché des Russes: Reussmarkt) et samedi (*Sâmbăta*).

Les formes des *comtés* ne sont pas carrées, comme celles des districts de Moldavie, venant d'une conquête, mais, présentant les lignes les plus variées, comme c'est le cas pour les districts de Valachie, qui se sont réunis plus tard sans intervention d'aucune conquête, elles montrent bien des organisations politiques autonomes que la prise de possession par le roi de Hongrie n'a fait que conserver.

Au-delà de la Tisa, la nomenclature slave, bien que des Slaves y eussent vécu, et en grand nombre, est rare. À peine trouvons-nous des localités qui s'appellent Hrevistye, Zsolna, Tepliz, Tolna. La nomenclature de la Hongrie est donc, au Nord, de même qu'au Sud du lac Balaton (« marais », slave),

¹ Húnfalvy, ouvr. cité, p. 40.

² Pour le terme d'« Ardeal », employé pour cette région, voy. J. Wolf, *Programm* de Sassebeș, 1885—1886. Cf. l'*Erdelska Banitza*, dans la poésie populaire serbe rassemblée par Karadchitch; *Jahrbücher der Literatur*, XLV (1829), p. 213.

tout autre, beaucoup plus dénuée d'éléments slaves, bien qu'on y découvre çà et là un Köhalom, un Rekinetz, un Sebracz, une Morava, une Ozora, en dehors des « grads » et des « várads ».

Mais le nom de Gyemes, amené par des invasions petché-nègues ou cumanes, est noté au Nord de Balaton, et c'est des Slaves qu'on a pris une Szombáth (samedi) à l'extrême Ouest et une autre un peu plus bas. — Et c'est tout.

En ce qui concerne *les éléments ordinaires de vocabulaire*, voici quels sont les domaines, dont il a été question, des emprunts :

Celui de la guerre : *a întâlni* (rencontrer), *a birui* (vaincre), *şir* (série), *hotnog* (capitaine), *tobă* (tambour).

Celui de la chasse : *şoim* (gerfault); *coruiu*, *uliu* (même sens), *vindereu* (hibou).

Celui de l'organisation politique : *neam* (nation), *oraş* (ville), *pârcălab* (burgrave), *şoltuz* (maire), *pârgar* (échevin; emprunté aux Allemands).

Celui du droit : *a îngădui* (permettre), *a bănuî* (suspecter), *a bizui* (s'appuyer sur), *a chibzui* (calculer), *a mistui* (dans le sens de cacher), *a făgădui* (promettre), *a tăgădui* (nier; et aussi le substantif *tăgădă*), *pildă* (exemple), *aldămaş* (coût du repas à l'occasion d'un contrat), *holdă* (champ de semailles), *hotar* (frontière), *chezăş* (garant), *chin* (torture), *chip* (figure), *viclean* (en hongrois *hitlén*; traître), *nemeş* (noble), *răvaş* (lettre), *uric* (document), peut-être *pără* et *părăş*¹ (dénonciation et dénonciateur), *a da în vileag* (cf. le hongrois *világ*: monde; manifester).

Celui de l'administration et de la vie de cour : *varme-ghie* (district), *vidic* (même terme), *vamă* (douane), *rând* (rang).

¹ Voy. Hünfalvy, dans *Literarische Berichte aus Ungarn*, hggb. von Paul Hunfalvy, II, 1878: *Rumänische Geschichtsschreibung und Sprachwissenschaft*, p. 357 et suiv. Cf. *ibid.*, I, pp. 224—236. Les termes *lăcui* et *lăcaş* (habité et habitation) ont remplacé les anciennes formes latines ressemblantes. Voy. aussi chez Şaineanu, ouvr. cité, pp. 190—191.

Celui des artisans et celui des métiers: *a alcătui* (former), *a altoi* (greffer), *ilău* (enclume), *ic* (coin), *lacăt* (loquet), *lepedeu* (trappe), *talpă* (semelle), *a sârgui* (s'efforcer).

Celui des outils: par exemple *ham* (bride), *fierăstrău* (scie), *hărdău* (seau), *sicriu* (cercueil).

Celui des occupations domestiques: *a urlui* (moudre gros), *heleşteu* (étang), *tău* (étang, petit lac), *sălaş* (maison), *giulgiu* (linceul).

Celui du commerce: *bâlciu* (foire), *felie* (tranche), *fel* (espèce), *gazdă* (hôte), *samă* (compte), *a socoti* (compter), *bielşug* (abondance).

Celui des paroles d'insulte: *a sudui* (malédiction inconvenante).

En matière de médecine: *beteag* (malade, infirme), *gingaş* (délicat), *a tămădui* (guérir).

Différents mots: *ciurdă* (troupeau), *imaş* (place de pacage), *ciotor* (seau), *dărab* (morceau), *ciocălău* (épi de maïs sans graines).

Il n'y a pas, de loin, une pénétration de la langue de l'élément indigène dans le vocabulaire de celui qui est venu d'ailleurs.

Les suffixes montrent des idées abstraites (comme *-şag* et *-şug*), l'accomplissement d'un travail (*-uş*), une épithète (*-eş*, comme dans *gureş*, beau parleur), *aş* (*abraş*, gauche); pour les verbes, les suffixes *-alni*, *-elni*, *-olni*, se modifiant en *a -ui* (*a boncăhui*, faire du bruit; mais aussi *a alcătui*¹)

¹ Voy. O. Densusianu, ouvr. cité, p. 373. Aussi la liste des mots dans son *Histoire de la langue roumaine*.

CHAPITRE VI

LA SYMBIOSE ROUMANO-CUMANE

A côté de l'interpénétration romano-magyare se continue cependant en Occident, sous une forme différente, la symbiose avec d'autres Touraniens.

En ce moment, les Cumans, les Ouzes, d'une autre formation que les Petchénègues, bien que de la même race, plantent leur horde dans la plaine valaque pour arriver ensuite à une vie commune avec les anciens habitants, qui deviennent leur associés militaires et reçoivent aussi de ces maîtres des institutions fondamentales dans lesquelles ils vivront encore dans la suite. Il paraît même que le nom de Valvi, qui est devenu ensuite « Falbi », qu'on attribue en général aux Cumans, pourrait venir de cette population avec laquelle les nouveaux barbares se trouvaient en collaboration.

Ce nom, qui se présente aussi sous la forme de « Falones », est en rapport également avec les Petchénègues, auxquels cependant les Cumans n'ont jamais été associés, chez le chroniqueur allemand de Frédéric Barberousse, Otto de Freisingen, qui *connaît aussi celui de Cumans*. Les Annales allemandes de Pölde parlent, en 954, de *Valwi* à côté des Hongrois, au moment où les Cumans n'avaient pas paru dans ces régions. On rencontre aussi ce nom ensuite chez Henri Lebonus, chez Arnold de Lübeck, chez l'Anonyme de Lüneburg (« Valewen »; ailleurs, d'après Zeuss¹: « Falawa », à côté des « Falones », dont Ruysbroek, le voyageur en Tatarie, fera des « Valans », dans leur « Valanie »), chez le poète Ottokar (« Falbi »)².

¹ Ouvr. cité, pp. 743—745. Cf. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, VI, p. 196.

² Pour les Valwen, Élie Gherghel, *Urheimat*, p. 43, note 2. Aussi *ibid.*,

Nous avons cité ailleurs aussi, pour montrer ce que signifiait de fait la domination de la horde, ce passage d'un écrivain piémontais du XIV-e siècle: « Le grand Can... demeure toudiz aux champs, pour les tourbez qui le sievent car en cité ne pourroient ester la quarte partie: tellement va de pays en autre, et ses femmes et enfants mayne »¹.

Pour le moment, les nouveaux venus se retrouvent dans les régions qui avaient été la première base des Petchénègues après avoir abrité les Bulgares et les Hongrois. Ceci est démontré par le nom de « lac des Ouzes », qui est donné ou bien aux régions du Boudchak, avec son prolongement au-delà du Danube, ou bien aux marais du bras danubien de Borcea, mentionnés par les mêmes Byzantins: Ozolimna².

Il semble cependant que dès le début les Cumans se glissent d'un Déliorman (d'une grande forêt) à l'autre, de celui de la Dobrogea à celui du district actuel de Teleorman, le long de la rive gauche du Danube, par cette région de la Borcea dont nous avons déjà montré le sens, avec les localités de Toutrakan-Turtucaia et Bărăgan. Nous avons ainsi, avec les noms de Boudchak et Covurluiu, déjà cités, non sans de très anciennes traces scythes, toute la carte de la Cumanie.

C'est à cause de cela qu'une nouvelle guerre entre Byzantins et Cumans a lieu du côté de Branitchévo et qu'Alexis Comnène doit arrêter les Cumans du côté de Vidine, où précisément, beaucoup plus tard, un document roumain parlera du « gué des Cumans ».

Mais les Cumans sont encore dans la phase des invasions, venant avec des chars qui portent leur famille. L'empereur

p. 44 et suiv. Pendant l'attaque des Tatars, ils sont mentionnés *avant* les Russes.

¹ Thomas de Saluces, dans *Le Chevalier errant*; Iorga, *Thomas III de Saluces*, p. 180. Voy. Iorga, *România în câteva noi izvoare apusene*, dans la *Rev. Ist.*, VI, p. 193—194 (où il y a aussi une description analogue dans le quasi-contemporain Philippe de Mézières).

² Cf. *Οἰζον* chez Cinnamus, V, I, p. 203. Pour Ozolimna, voy. aussi N. Grămadă, dans le *Codrul Cosminului*, II—III (1925—1926), p. 83 et suiv. Puis aussi Bănescu, dans le *Byzantion*, IV, p. 505, et Zlatarski, ouvr. cité, II, p. 498—499.

Jean Comnène, successeur d'Alexis, les trouvera dans la péninsule, devant hiverner à Béroé¹.

Leurs centres restent, tout de même, les anciens, non pas dans le Boudchak et dans la Dobrogea, mais vers l'Ouest. C'est pourquoi l'empereur Manuel Comnène les attaque à Demnitzikos, qui n'est que la Zimnicea actuelle. Et *leur chef, Lazare, qui tombe dans cette expédition, est maintenant un chrétien*². *Lazare doit être donc un représentant de la population soumise ou un barbare christianisé sous son influence.*

Les Cumans, combattant aussi contre le Normand Bohémond, qui a débarqué à Durazzo, apparaissent dans les Balcans tout d'abord comme de simples mercenaires³. Ils montrent cependant dès le début un penchant vers une vie établie, naturellement à côté des Vlaques et avec eux. La preuve qu'il y a un fonds de population locale pastorale dans les régions où s'agitent Petchénègues, Cumans et Byzantins, est fournie par le nom de la localité des Beaux Arbres⁴ (*Kalà dévδρα*). Nous avons observé aussi ailleurs que, pendant le XI-e siècle, dans les luttes de ces régions, on emploie le renversement des arbres de la forêt, ce qui fait partie du système défensif traditionnel des Roumains.

Comme localités, quand les Byzantins représentent le passage du Danube par un des chefs barbares, Tzelgou, il est question d'une « petite ville », dont le nom vient du touranien *koulé*, tour, qui pourrait être aussi l'ancienne Turrus de Justinien, la Petite Nicopolis de plus tard⁵, bien qu'une autre hypothèse, ramenant cette localité beaucoup plus vers l'Est, ait été déjà présentée. Cette liaison avec les Cumans se fait aussi par Demnitzikos, si bien conservée dans Zimnicea, où aura lieu l'expédition de Manuel en 1148⁶.

¹ Cinnamus, III, p. 93.

² *Ibid.*, p. 95: *Λάζαρος φύλαρχος*. En général, *ibid.*, pp. 93 et suiv., 95. Autre campagne contre les Cumans, qui s'enfuient; *ibid.*, p. 201 et suiv.

³ Anne Comnène, I, p. 254—255.

⁴ Cédrene; Anne Comnène, I, p. 409.

⁵ *Ibid.*, p. 331. Il y a aussi un ruisseau Skoteinos; *ibid.*, p. 332.

⁶ Cinnamus, III, III, p. 64. Identification par Tomaschek. Il parle aussi

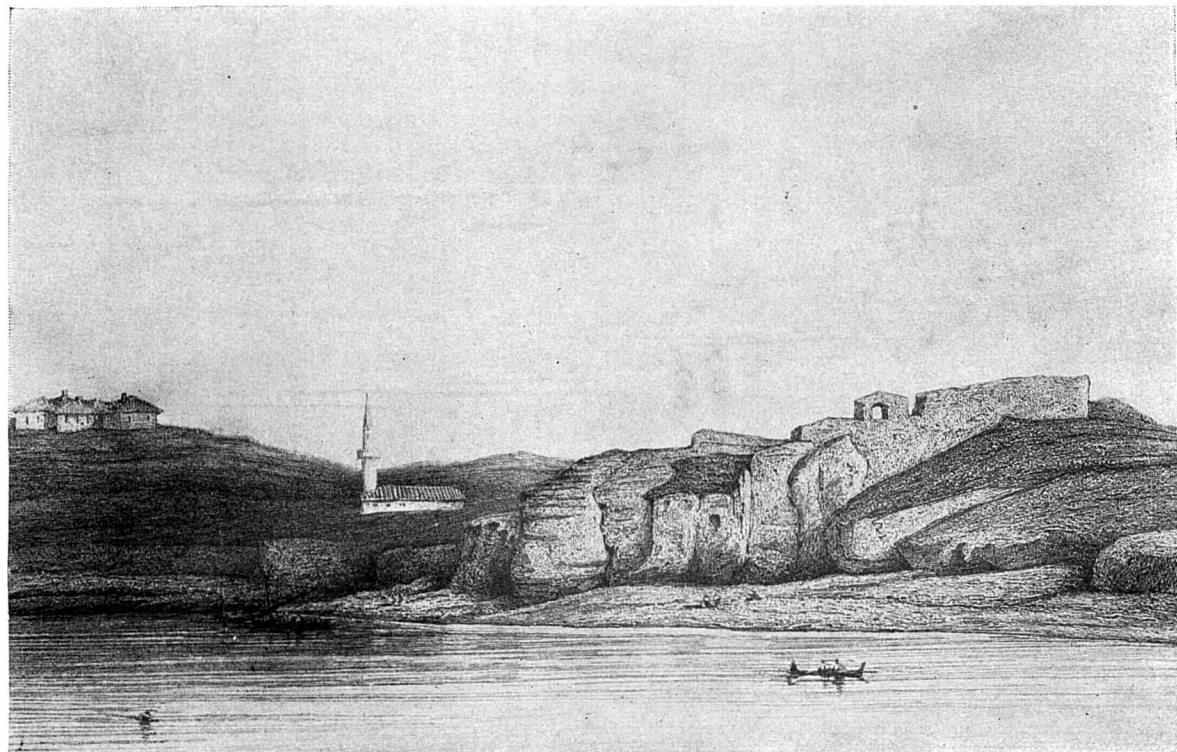


Fig. 3. — Ancienne vue des ruines de Hârșova.

Mais le Danube est traversé par les vaisseaux byzantins et Alexis apparaît du côté des embouchures, où se trouve la rivière de « Bitzina » (la Vicina de plus tard), comme une branche du fleuve; et à cette occasion réapparaît l'ancien nom bulgare de Pliskova et du Grand Preslav ¹.

Un combat se livre à cette époque entre ces deux espèces de Turcs: Petchénègues et Cumans, et Anne Comnène y mêle les anciens Sarmates, avec des noms turcs comme Ouzas et Karadcha, comme Maniak ou Mamak ². Le point où l'on combat est du côté d'Ozolimna.

Ces conflits sont du reste contemporains de l'installation en terre byzantine des Petchénègues du côté de Rousion (voy. le nom de Ruși, donné par les Roumains à Roustchouk) et de Polybotos, ce qui signifie une plaine de pâturages. De là ils s'étendent jusque dans les environs de Constantinople, brûlant l'église de Saint-Théodore ³.

Envers le royaume de Hongrie, les Cumans ont continué, mais avec moins d'énergie, car maintenant leurs établissements sont autres, la ligne guerrière des Petchénègues. On rencontre des conflits avec les «Couni» aussi pendant le commencement du XII-e siècle ⁴.

Qu'à côté on ait pratiqué l'agriculture à la même époque aux embouchures du Danube, ceci est prouvé par le cas d'un Génois qui vient en 1180 avec du blé qu'il y avait chargé ⁵.

En 1170, Manuel Comnène permettait aux Génois d'aller en «Russie» et à Matrega, en Crimée, s'ils ont une permission

de ce prince Lazare «le Cuman» et affirme la symbiose roumano-cumane: «Wenn es galt die benachbarten Ungarn zu züchtigen und auf ungarischem Gebiet Beute zu machen, mochten die Kumanen sowie die ihnen unterstehenden und benachbarten Völkerschaften gerne mitthun, namentlich die Walachen»; p. 305.

¹ Anne Comnène, pp. 340, 343—344.

² *Ibid.*, pp. 344, 353—354, 396—397, 412—413; II, p. 24. Le nom de Mamak est aussi celui d'un chef tatar au XV-e siècle.

³ *Ibid.*, I, pp. 369, 373—374, 393. Des ruses de guerre employées par eux; *ibid.*, p. 390—391.

⁴ Élie Gherghel, *Zur Gesch. Siebenbürgens*, p. 47, note 2.

⁵ D'après Ottobono Scriba, dans Muratori, *Rer. Ital. Scriptores*, à cette date.

de sa part, et, après quatre ans, ils voulaient même une liberté de commerce entière « à Matrega et ailleurs »¹.

Le contact de ces barbares avec la population indigène sur la rive gauche du Danube, à travers la plaine qui permettait un développement plus large des membres de la horde, a été beaucoup plus profond, en même temps que se préparaient d'autres rapports avec l'élément roumain des Balcons, qui en arrivera lui-même bientôt à être créateur d'État.

Le *Koumanski Brod*, dans un document de Mircea I-er², prince de Valachie, signifie sans doute le gué de Vidine, où s'est formé un vrai centre cuman, du côté où, au XIII-e siècle, s'est élevée une nouvelle dynastie des Bulgares, celle des Tertérides, sinon celle aussi des Sichmaniches. Cet endroit n'est pas loin de la « Tour Noire » des mêmes Cumans, qui est le Caracâl d'aujourd'hui. Ainsi ils paraissent avoir occupé toute la plaine valaque vers l'Ouest jusqu'à Vidine, avant de laisser des traces aussi dans la nomenclature balcanique, comme pour le village de Koumanovo.

Du reste, *les Cumans représentent beaucoup plus que les Petchénègues : ils sont arrivés à l'idée de l'établissement d'un État, comme celui des Huns et des Avars.*

Les vrais rapports dans ces régions ont été déjà entrevus par Tomaschek, lorsque, parlant du livre de Jung sur les Roumains, et analysant le rapport byzantin sur la fuite du prétendant Andronic Comnène, il écrivait : « A cette époque, malgré les invasions des Cumans, qui, probablement, se contentaient facilement du paiement d'un *yassak* en nature, différents éléments ethniques et culturels pouvaient végéter paisiblement à côté, au Nord du Danube³ ». Et, plus loin : « Petchénègues et Cumans pouvaient prendre beaucoup d'éléments de leur langue à leurs tributaires et frères d'armes et enfin

¹ Sanguineti-Bertelotto, *Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll'Impero bizantino*, vol. XXVIII des *Atti della società ligure di storia patria*, pp. 348, 351, 355, 360, 432. Cf. Camillo Manfroni, *Le relazioni fra Genova, l'Impero Bizantino e i Turchi*, dans le même volume, pp. 617, 683 et suiv.

² Stoica Nicolaescu, *Buletinul Museului Municipiului București*, I², p. 306.

³ Dass zu jener Zeit, trotz der Einfälle der Komanen, welche sich wahr-

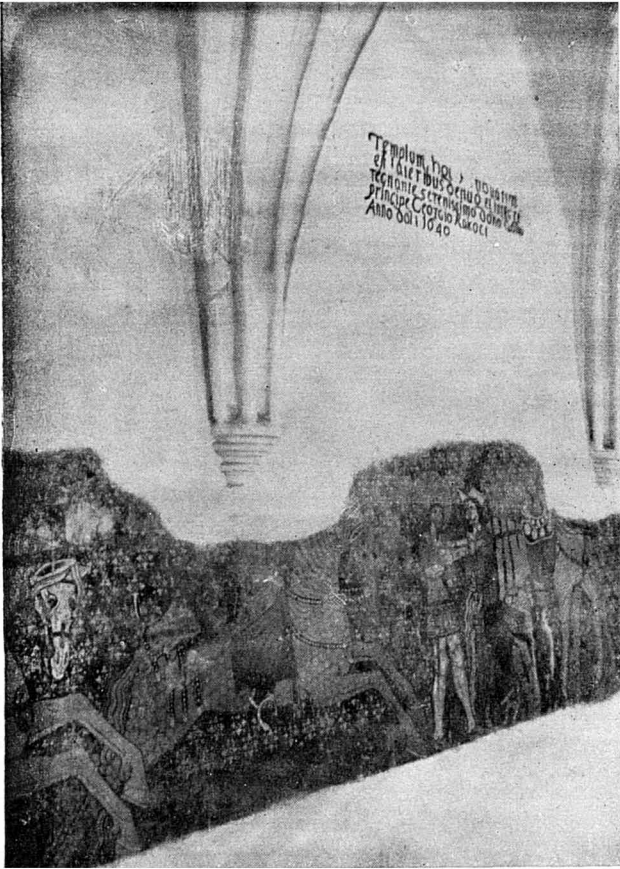


Fig. 4. — Fresques de l'église des Szekler à Dârjiu, près d'Odorheiu.

lorsque leur propre puissance est tombée, s'assimile à eux »¹.

Du reste, Tomaschek aussi admet que les Roumains, qui connaissaient parfaitement la montagne, ont dû servir comme guides aux Petchénègues et aux Cumans².

Une extension de la domination du roi apostolique — et pas national, ni territorial — de la Hongrie a été arrêtée donc jusque vers 1200 par l'existence au-delà des montagnes du patronat d'une autre horde, qui s'était conservée comme telle, restant en grande partie païenne et adonnée uniquement à la guerre.

Une trace des rapports étroits avec celle-ci ne doit pas être cherchée dans des noms de localité, ainsi qu'on l'a cru pour les villages de Comana et Comănești, qui rappellent seulement les noms de leurs fondateurs, un Coman et une Comana, quelle que soit l'origine, peut-être très ancienne, de ces dénominations, mais, dans un domaine plus profond, celui des coutumes, bien que la fraternisation des « cousinettes », « vărute », avec « l'échange du gâteau de blé mûr » le jour de la Sainte Théodore et la coutume de tourner autour de l'arbre dans le jardin paraissent avoir été plutôt un usage purement roumain³.

Mais, en général, la fraternisation par la croix pratiquée aussi par les Cumans⁴ est certainement un point commun.

scheinlich unter Entrichtung eines Jassak's in Naturalien leicht abfinden lassen mochten, verschiedenartige Volks- und Culturelemente im Norden der Donau friedlich nebeneinander vegetieren mochten; *loc. cit.*, p. 344.

¹ Pecenegen und Komanen mochten manches aus der Sprache ihrer Tributpflichtigen und Waffenbrüder entnehmen und später, bei dem Sinken der eigenen Macht, sich dieses assimilieren; p. 148.

² *Loc. cit.*, I, p. 76. — Pour les efforts de l'archevêque Bruno d'introduire chez eux vers 1007 le christianisme (catholique), voy. Rösler, *Rom. St.*, pp. 91—92. En général, Gherghel, *Cercetări privitoare la istoria Cumanilor*, dans la *Tinerimea Română*, n. s., II, pp. 263—269; III, pp. 387—392; IV, pp. 114—118.

³ Voy. I. Agârbiceanu, *Minunea*, p. 95.

⁴ Voir ce qu'en dit, pour arriver à des conclusions fausses, Hasdeu, dans les *Originile Craiovei* (extrait de la Revue *Columna lui Traian*, 1878), pp. 5—11. Pour la fraternisation par la croix, aussi Rhally, dans l' *Ἐπετηρίς τοῦ πανεπιστημίου*, Athènes, 1908, pp. 293—306.

Les chevaux rapides, ces *Wallachen* des Allemands, qui sont pour les Français des *hongres* (chevaux châtrés) ¹, et le tir à l'arc viennent des Cumans bien avant une autre initiation des indigènes par les Tatars.

De cette symbiose plus étendue avec les Petchénègues sont sortis aussi ces noms que l'éditeur du « Codex cuman » ² reconnaît comme roumains: Umul, Gubul, Olaka. Comme emprunt de costume et la façon de porter les cheveux longs et les moustaches recourbées en bas, les Cumans dans une fresque de Gelencze ont l'aspect des paysans roumains d'aujourd'hui ³. Dans le *Chronicon pictum* ils apparaissent avec des bonnets blancs et de larges habits ⁴. On voit dans des miniatures hongroises un chapeau tatar chez les Cumans, mais, dans d'autres, ils ont le même couvre-chef que les Roumains ⁵.

L'idée que les Gagauzes seraient des Cumans ⁶ doit être cependant abandonnée. Le nom de ces chrétiens parlant aujourd'hui le turc ne signifie que le fait qu'ils emploient une langue intelligible (cf. les « barbares » chez les Grecs, les *zomzomim* chez les Hébreux, les *Nemtzi* chez les Slaves), c'est à-dire qu'ils « ne parlent pas », par opposition aux Slaves, qui « savent parler ». Le type physique n'a rien à faire avec celui de la race touranienne. La ressemblance avec les Karamanlis d'Asie Mineure, chez lesquels on trouve des livres d'église en langue turque, mais avec des caractères grecs, et qui sont certainement Grecs, éclaircit le problème. Nous avons affaire à de nombreux éléments helléniques sur les bords de la Mer Noire qui n'ont pas pu disparaître (nous avons trouvé à Mangalia et dans la Dobrogea une belle pierre tombale de Grec appartenant au XVII-e siècle).

¹ Dans Guernerius Happelius, *Thesaurus exoticorum*, Hambourg, I, 688, pp. 4—5: « Man achtet die Pferde dieses Landes die besten in Europa ».

² P. LIII et suiv. Voy. aussi Tomaschek, *Sitzungsberichte* de Vienne, 1882, p. 485—486.

³ Marczali, ouvr. cité, p. 82. Mais leurs chefs ont des couvre-chefs très curieux. Voy. *ibid.*, p. 83.

⁴ *Ibid.*, p. 167.

⁵ Marczali, ouvr. cité, p. 463. Ils tirent à l'arc.

⁶ Jireček, dans les *Arch.,-ep. Mitt.*, X, p. 130, note 1.

LIVRE II
FONDATION DANUBIENNE ET
BALCANIQUE

CHAPITRE I

LA « VLAȘCA » DE DUROSTORUM

Nous avons vu comment Byzance était arrivée à dominer tout le Danube. A cette occasion, écartant la hiérarchie religieuse slave qu'elle remplace par une autre, grecque celle-là ¹, on reconnaît l'existence d'une population roumaine nombreuse et qui s'étendait partout, « à travers toute la Bulgarie », ce qui — il ne faut pas l'oublier — veut dire, à cette époque, (ainsi qu'on le voit par Kékauménos) : dans toute la Thessalie, du reste voisine de cette région où avaient été établis les Petchénègues. C'est aussi le pays où les trouve le rabbin espagnol Benjamin de Tudèle, qui, nous l'avons vu, les décrit grimant comme des chèvres sur les rochers, et reproduit l'opinion courante chez les Grecs concernant leur caractère moral ².

En effet, en 1019 (confirmation en 1272), on confie à l'archevêché d'Ochrida les Vlaques de toute la Bulgarie (*οἱ ἀνὰ πᾶσαν Βουλγαρίαν Βλάχοι*) et les Turcs du Vardar, qui seront bientôt hellénisés, eux aussi ³.

Ces rapports avec Byzance ont dû subsister par l'Église, non seulement dans ces régions, mais aussi plus haut, vers le Nord et jusqu'au Danube : parmi les mots grecs qui sont venus par cette voie, il y a aussi la *camilafca* ⁴ (bonnet de moine).

¹ Voy. les *Sitzungsberichte* de Munich, 1892, p. 771 et suiv.; Friedrich, *Über die Sammlung der Kirche von Thessalonich und der päpstliche Vicariat für Illyricum*.

² Nous avons cité plusieurs éditions du texte latin et la traduction, par Hasdeu, dans l'*Archiva Istorică*.

³ Gelzer, dans *Byz. Zeitschrift*, III, p. 16.

⁴ Voy. Suidas, *καμηλαύκιον*.

Cette distinction, si nettement nationale, entre les « Vlaques » et les « Turcs » dans l'acte pour l'archevêché d'Ochrida infirme la définition d'Anne Comnène, qui considère comme Grecs « tous ceux qui, adonnés à une vie nomade, sont appelés dans le langage commun : Vlaques »¹.

Ces Vlaques, dont la valeur avait été prouvée au cours de la longue et difficile lutte de guerilla des soldats agiles du Tzar Samuel, sont maintenant — ce qu'ils n'avaient jamais été — un vrai dépôt de combattants pour les empereurs de Constantinople, de même que, du reste, leurs anciens associés pour la résurrection de l'Empire de nation bulgare, les Albanais. On trouve ainsi des soldats albanais en Italie. A côté, dès 1027, on voit côte à côte des Vlaques avec des Russes, avec des « Vandales », avec des Polonais, des Turcs, des Bulgares, des Macédoniens, dans l'armée byzantine de cette Italie méridionale, d'après les Annales de Bari². Les Roumains combattent aussi sous le commandement de l'eunuque Oreste, en Sicile, vers la moitié de ce même XI-e siècle³.

Si les Vlaques, qui du reste avaient paru dans l'armée byzantine dès le règne de Basile le Bulgaroctone, après la répression de la révolte sous le nom bulgare, en Macédoine, puis, par-dessus d'autres manifestations bulgares, sous Alexis Comnène, en Thessalie⁴, ont joué ce rôle, celà est dû à un changement essentiel dans l'organisation de l'armée byzantine, qui, abandonnant l'ancien système unitaire, recourt aux pâtres de l'Empire, de même qu'aux aventuriers étrangers allemands : « Némitzes », Normands, Francs, Norvégiens, Turcs même. On voit des Albanais qui servent dans l'armée du rebelle Georges Maniakès⁵. C'est la bande des montagnards,

¹ Καὶ ὅποιοι τὸν νομάδα βίον εἰλοντο (Βλάχους τούτους ἢ κοπή καλεῖν οἶδε διάλεκτος); VIII, 3; I, p. 395. Cf. les Blachernes, c'est-à-dire le quartier des bergers, à Constantinople.

² Voy. Lupus Protospatharius, dans *Mon. Germ. Hist.*, V, p. 53 (an. 1028); *Annales Barenses*, an 1027 et 1042; Cédrene-Skylitzès, II, p. 479; l'Attaliote, p. 18.

³ Voy. note précédente.

⁴ Anne Comnène, II, v, p. 245.

⁵ L'Attaliote, pp. 9, 18. Cf. Tomaschek, dans la *Zeitschr. f. österr. Gymn.*, 1877, pp. 680—682.

prête à descendre dans les vallées avec leurs chefs et leur système de combattre, décrit par le rabin Benjamin ¹. Nous trouvons chez Anne Comnène une localité vlaque qui s'appelle « Ézévan » ². On n'a pas observé jusqu'à présent cette « strounga » des brebis, localité qui se rencontre aussi dans une autre région sur le chemin vers Ochrida ³.

A cette époque, la rive droite du Danube inférieur est en pleine sécurité et prospérité. Nous trouvons aussi un gouverneur de la Thrace « en partant du grand pays de Durostorum » ⁴. Un Théodore, stratège de Durostorum, apparaît presque au même moment ⁵.

Une province byzantine des rives du Danube a dû en résulter, comme aussi une garde contre les Petchénègues dès l'époque du Bulgaroctone. Cette province du Paristrion, qui *comprendait certainement les deux rives*, se conserve, du catépan Siméon, qui est un *vestès*, à Katakalon Kékauménos (c. 1040),

¹ Nous reproduisons ici son témoignage: « Haec Valachiae initium, cujus incolae montes incolunt: gens ipsa Valachorum nomen gerit celeritate cum capreolis conferendi, e montibus in Graecorum regionem descendunt ut spoliū et praedam auferant. Nemo illos bello lacessere potest, neque rex ullus eos domare potest. Christianorum instituta non observant suisque judaica nomina imponunt ». Voy. aussi notre vol. II, dernier chapitre. Cf. *Notice historique sur Benjamin de Tudèle par E. Carmoly, nouvelle édition, suivie de l'examen géographique de ses voyages, par J. Lelewel, 1852.*

² Κατήλθεν εἰς Ἐζεβάν: χωρίον δὲ τοῦτο βλαχικόν, τῆς Ἀνδρωελίας ἔγγιστα διακειμενός. Voy. chap. 5; éd. de Bonn, p. 245. Le nom, qui paraît être petchénègue, en tout cas touranien (voy. Erivan), s'explique mieux par le changement paléographique: Τζοβάν, les *tchobans* (pâtres). Voy. plus loin des noms comme cette *strungă* (bercaïl des brebis); le nom de *Plăvița* (blonde) est en rapport avec les mêmes brebis. La version Ἐξεβάν montre l'indécision pour rendre le son de *tz*. Ézévan est près de Plăvița, qui est une *κωμόπολις* d'après la coutume « vlaque ».

³ Διὰ τῶν Στρογγῶν διελθὼν εἰς Ἀχελῶδας; *ibid.*, p. 239 (V, 4).

⁴ Στρατηλάτης Θροάκης ἀπὸ χώρας μεγάλης Δωροστώλου; mort le 7 novembre, l'année ayant disparu; *Sylogos* de Constantinople, XIV (1881—1882), Annexe, p. 16.

⁵ *Byzantion*, V, p. 633. Pour la nouvelle Silistrie, Moutaftchiev, dans le *Sbornik* pour la Dobrogea, 1927, pp. 102—106. Pour un Jean Sermon, mentionné aussi plus haut, Zlatarski, ouvr. cité, I^a, p. 788, note 2. Un Kroum à Silistrie; Iorga, *Rev. Hist. du S.-E. eur.*, VIII, pp. 226—227.

à Michel (1048), à Romain Diogène¹, à Basile Apokapès (sous l'empereur Isaac), à Nestor le vestarque (sous Michel Dukas), à Léon Nikeritès (sous Alexis), précédé, à Durostorum seule, par l'Ibère Tzitzikios et par le primicère Théodore².

Tout cela mènera cependant les indigènes à la tentation de fonder un État leur appartenant en propre, État qui ne pouvait être ni petchénegue, ni bulgare, ni russe.

En rapport sans doute aussi avec la campagne d'Isaac Comnène (1057—1059), l'empereur guerrier, dans la région du Bas Danube, contre les Cumans³, un nouvel ordre de choses, avec des organisations locales soumises à l'autorité supérieure du commandant byzantin, s'établit dans ces régions, où non seulement le géographe arabe Édrisi, mais les Byzantins aussi, signalent « beaucoup de grandes villes » qui comprennent donc des éléments autonomes : « une multitude rassemblée dans toutes les langues et entretenant une armée qui n'est pas insignifiante⁴ ». Vers elles viennent, pour prendre leurs provisions, des « Scythes » aussi, c'est-à-dire des Turcs petchénego-cumans, qui sont les voisins. Lorsque le logothète Nicéphore veut s'en prendre à cette autonomie des villes, celles-ci refusent de lui obéir, préférant se livrer aux Petchénegues. Un autre commandant byzantin, Nestor, tente de s'en saisir, employant dans ce but des traîtres trouvés à Durostorum même. Nestor lui-même se révoltera ensuite, cherchant à obtenir pour lui ce riche coin de liberté⁵. Sur l'autre rive, il y a les « Scythes » qui combattent contre des « Sarmates », d'après l'affirmation d'Anne Comnène, et les premiers, s'étant réfugiés au-delà du Danube, s'occupent

¹ L'Attaliote, pp. 97, 19.

² Bănescu, dans la *Byz. Zeitschr.*, XXX, p. 439 et suiv. (cf. aussi dans le *Bull. de la sect. hist. de l'Ac. Roum.*, X, 1913). Aussi sa récente communication à l'Académie Roumaine (1936) (encore un chef de cette région d'après le sceau).

³ Voy. plus haut, chap. IV.

⁴ Ἔθ. υλλεῖτο δὲ καὶ τὸ παρὰ τὸν Ἰστρον κατοικοῦν μισοβόραρον; παράκεινται γὰρ τῇ ὄχθῃ τούτου πολλαὶ καὶ μεγάλαι πόλεις, ἐκ πάσης γλώσσης συνηγμένον ἔχουσαι πλῆθος καὶ ὀπλιτικὸν οὐ μικρὸν ἀποτρέφουσαι; l'Attaliote, p. 204.

⁵ *Ibid.*, p. 205.

d'agriculture a du millet et du blé ¹, *ce qui ne peut se rapporter aux Petchénègues, qui étaient restés bande du camp* ².

L'expédition d'Isaac Comnène vers le Danube, contre la coalition entre Hongrois et Petchénègues, combattue aussi par les Cumans, n'était pas allée plus loin que Sofia et de Lovtcha. Une tempête, un hêtre foudroyé près de l'empereur auraient été considérés comme un mauvais augure, seul motif capable d'arrêter un pareil empereur, sans doute guerrier, mais d'un équilibre déjà ébranlé ³.

« Les cités de l'Ister » sont mentionnées ensuite aussi d'une autre façon pour la première moitié du XI-e siècle. Ainsi le futur empereur roman Digénis y fait son stage, protégeant leur autonomie et combattant contre les mêmes « Sarmates » d'au-delà du fleuve, c'est-à-dire les Petchénègues ⁴; il fut aussi à tel moment en grand danger, étant sauvé seulement par un autre futur empereur, qui n'était alors que le *magister* Nicéphore le « Jardinier » (Botaneiatès).

Aussi, au moment de la révolte de Nicéphore Bryennios, réunie aux pillages de la part des Petchénègues, et quand la nation des Slaves, qui refusent de rester dans l'esclavage des Romains, envahit « le pays des Bulgares » — on voit, dans cette action, des Slaves, peut-être douteux, mais *dont la*

¹ Ἀροτριῶνες, ἔσπειρον κέγχρους τε καὶ πυρός; VI, 14, p. 323. Cf. l'Attaliote, pp. 204—205; Cédreus-Skylitzès, p. 719, et Zonaras, p. 223.

² Otto de Freisingen (éd. Muratori), VI, p. 665, écrit: « Inter Aquilonem et inter Orientem Pecenatorum et Falorum maximam venationum copiam habente, sed vomere ac rastro pene experti, campania ».

³ Anne Comnène, livre III, 8; éd. de Bonn, I, p. 166 et suiv.

⁴ L'Attaliote, p. 97: Ἐβουλεύσατο τοὺς Σαυρομάτας προσλαβέσθαι συνεργούς...: ἐπέβητο γὰρ ἐκεῖνοι τῷ ἀνδρὶ τούτῳ διὰ τὸ ἐκ τῆς ἀχιδύρου στρατηγίας προσεπιγνώσκεισθαι τοῦτον αὐτοῖς, ὅπῃ τῶν περὶ τὸν Ἰστρον ἄρχων πόλεων, τοῦτοις ἀντεπολέμησε καὶ πρὸς ἐκινδύνευσεν, εἰ μὴ ἐξέλειτο τοῦτον ἀκαταγωνίστῳ ἔνυμν καὶ ἑώμην Νικήφορος μάγιστρος ὁ Βοτανειάτης. Zlatarski (ouvr. cité, II, p. 113, note 1) cite le passage de la page 66 du même écrivain, dans lequel est faite la distinction entre « les Scythes de l'Ister, que le commun appelle des Patzinaces » et les « Sarmates de l'Est », et il cite l'opinion du Russe Skabalanovitch, chercheur attentif, mais manquant de compréhension pour la situation sur le Danube au point de croire que les barbares contre lesquels auraient combattu les Romains auraient été des Hongrois, les combats ayant été donc livrés du côté des anciens gués avars vers l'Ouest.

*persistance après des siècles de domination bulgare montre combien pouvaient se conserver les éléments soumis*¹, donc aussi l'élément roman —, la source byzantine énumère parmi les cités qui furent dévastées, non seulement Skoupi et Naïssus, mais aussi les « cités du Paristrion jusqu'à Vidine »².

La coalition danubienne est pendant quelque temps victorieuse. Il n'est donc pas question d'un petit incident obscur dans une région de frontière. Il fallut appeler le domestique de l'Occident, un Arménien, Pakourianos, lequel, venant avec le célèbre général Branass, cherche à supprimer le foyer macédonien, mais un de ces deux chefs est tué, l'autre blessé. Une intervention des Français au service de l'Empire est plus heureuse³.

C'est une vraie ligue avec ceux dont le titre de *ἐκκριτοι*⁴ dans Anne Comnène, qui avoue mépriser profondément ces « êtres grossiers »⁵, est le même que celui donné aux tchelniks de Macédoine. Il s'agit de Tatos, puis de « celui qu'on appelle Chalis »⁶ — l'accent sur la dernière syllabe est tout aussi erroné que pour Tatos, qui, en arménien aussi, a l'accent sur la première syllabe⁷ —, Seslav, qui rappelle Seneslav d'Argeș, que nous trouverons dans les montagnes de la Valachie au XIII-e siècle, et Satzass, dont le nom ne peut être que Saccea, ce qui renvoie à l'ancien nom d'Isaccea, qui, chez les Turcs, n'a rien à faire avec Isak, de même que Brăila, avec le même *i* préposé, n'a rien de commun avec Ibrahim. L'un avait

¹ Τοῦ τε Σθλαβίνων ἔθνος τῆς δουλείας Ῥωμαίων ἀφηγιάσαντος καὶ τὴν Βουλγάρων δηοῦντός τε καὶ ληΐζομένου; Nicéphore Bryennios, p. 100.

² Αἱ παριστριαὶ πόλεις αἱ μέχρι Βυθῆνης κακῶς διέθεντο; *ibid.*

³ *Ibid.*, p. 324 et suiv.

⁴ *Ibid.*, p. 323.

⁵ Ἀριστῶν ἀνδρῶν.

⁶ [Τοῦ] καὶ Χαλῆ ὀνομαζομένου; IV, 14, p. 323. Un procès enfantin, plein de mauvaise foi, nous a été fait pour ce passage que nous avons expliqué par une proposition hypothétique (« Chalis qui ne paraît pas être identifiable avec Tatos »), dès le moment où nous avons signalé ce texte dans la *Rev. Ist.*, V, p. 107. Cette proposition venait de la difficulté d'admettre qu'un homme eût deux noms d'origine si différente, et nous la maintenons.

⁷ Καὶ τοῦ Σεοθλάβου καὶ τοῦ Σατζᾶ.

Silistrie, l'autre la cité de Vicina et les autres ¹ —, ce qui signifie tout le Danube de la Dobrogea et des régions voisines.

Observons que, chez l'Attaliote, il n'y a rien d'ajouté au nom, présenté comme un Tatus, de Tatos, dont l'équivalence avec Chalis manque dans cette seconde source ².

Il n'y a pas de doute qu'il y a eu, à un moment, une synthèse sur le Danube.

Nous n'avons jamais rejeté l'idée d'une imitation de l'ordre et de l'obédience turque, prise chez les Petchénègues, d'où viennent aussi des noms comme celui de Chalis à côté d'anciens souvenirs slaves conservés par leurs remplaçants. Le témoignage byzantin de l'Attaliote, qui s'ajoute à celui, déjà cité, d'Anne Comnène, est de toute évidence et s'appuie sur une connaissance vraie et approfondie des localités.

¹ Τοῦ μὲν τὴν Δρόστραν κατέχοντος, τῶν δὲ τὴν Βιτζίαν καὶ τᾶλλα; *ibid.* Siège à Vicina, *ibid.*, p. 340.

² Un Tatos aussi chez Priskos. Voy. aussi les villages roumains de Tătești, Tătulești, dont l'appellation vient de l'ancêtre Tatul. Un autre Tatul; *Cat. ms. Ac. Rom.*, II, p. 67. M. Moutaftchiev se lève contre Zlatarski (dans les *Izvestia de la Société d'Histoire bulgare*, XI—XII (1931—1932), pp. 71—82). Mentionnant Ozolimna, il est, sur ce point, pour une formation impossible, du moment qu'il est question de villes, de Petchénègues et de Russes, ces derniers n'étant plus là depuis tant d'années. Il renvoie aussi à Zlatarski, dans le *Létopis* de l'Académie Bulgare, XI (1928—1929), p. 67. Cf. Bănescu, *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*, dans Bées, *Jahrbücher*, III, p. 287 et suiv., et la réponse aux attaques violentes de M. Moutaftchiev, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, III pp. 321—325. En même temps, Bănescu, dans *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'empire de Samuel (1018). Nouveaux duchés byzantins; Bulgarie et Paristrion*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, X (1923), p. 58 et suiv.; *La question du Paristrion ou la conclusion d'un long débat*, dans le *Byzantion*, III (1933), pp. 277—300. Les arguments de M. Drăganu, qui s'appuient sur une interprétation fautive de Zonaras (source si tardive) et sur l'accent d'une des formes sous lesquelles apparaît Tatos (voyez son ouvrage *Români în veacurile IX—XIV*), n'ont pas de valeur. Zlatarski citait M. Bănescu seul et évitait la question elle-même (*Hist. Bulg.*, II, pp. 9 et suiv., 155 et suiv.) se rapportant à Moutaftchiev, pp. 215—225, mais il croit pouvoir transformer le nom de Tatos en « Tatouch ».

Du reste, vis-à-vis des « Scythes » voisins, Petchénègues et Cumans ¹, l'attitude de ces cités est celle du marchand qui vend, qui se rachète parfois, en donnant des cadeaux; l'Attaliote le dit de la façon la plus claire: « ils viennent pour des provisions ». *Il faut admettre de même une clientèle au-delà du Danube, dans une région qui donc a dû être habitée.*

A l'égard de l'Empire qui domine ainsi le Danube, avec ses douanes, une domination directe par autorité militaire est tentée à cette époque, mais, au moment des efforts faits par Nestor « l'Illyrien », ceux de Durostorum préfèrent se soumettre à ce Tatos, que le chroniqueur byzantin qualifie de « chef » de leur région ². *Il ne s'agit donc pas d'un chef de tribu qui se serait arrêté avec sa horde dans le voisinage, à une époque où, du reste, les Petchénègues étaient en pleine liquidation ³, mais d'un dominateur ayant demeure fixe.*

Toute la métaphysique historique et philologique qui s'est agitée, pendant des années, — après que nous eussions signalé ces passages, étant immédiatement complété par M. Bănescu —, contre l'idée d'une participation roumaine à cette vie d'autonomie urbaine, patronée, comme tant d'autres à travers les siècles, par les « barbares » en grande partie assimilés, tombe. Nous verrons comment contre Tatos il a fallu que l'empereur entreprenne une campagne, attaquant la cité de Durostorum, défendue par deux boulevards, ce qui permettra aux rebelles de pouvoir se maintenir.

¹ Voy. aussi Blau, *Über Volksthum und Sprache der Kumanen*, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, XXIX (1875).

² L'Attaliote, p. 205.

³ Chez l'Arabe Aboulgasi on lit que le chef des Petchénègues obtient d'Ogouz-Khan des troupes pour combattre contre « les Vlaques, les Magyars et les Bachkirs »; *Histoire généalogique des Tatars, traduite par D**** (De Guignes), Leyde, 1726: « Dès que ce garçon fut parvenu à un âge convenable Ogus-Chan luy donna une armée considérable pour aller faire la guerre aux Urusses, Ulakes, Madshares et Bashkirs »; cité par Barbovescu, *Die Basch-Araba und die Anfänge des rumänischen Staates*, dans la *Rom. Rev.*, VII, p. 47, note 1. Il cite aussi dans Rubruquis, éd. Bergeron, p. 312: « A eux s'opposèrent les Blaches, Bulgares et Vandales » (là aussi l'équivalence Ilac = Blac). Cf. Sacerdoțeanu, ouvr. cité.

Il faudra que l'expédition de Tzimiskès contre Sviatoslav enfermée dans la même Silistrie ¹ se renouvelle, cette ville ne restant jamais sans maître et ayant conservé, ainsi que nous venons de le dire, aussi les deux « acropoles » défendues par les « congénères de Tatos » ². De même que, après un siècle, à l'époque de la dynastie des Assénides, le capitaine de Silistrie va au-delà du Danube chercher l'appui des Scythes, qui sont appelés maintenant de leur vrai nom, Petchénègues, les chefs cumans Ouza et Karadcha ³ y sont déjà mentionnés. La résistance de ceux qui étaient restés à la défense de la ville, est, d'après les indications précises qui nous ont été conservées, opiniâtre. Tout autour, des semailles de millet ⁴, ce qui prouve qu'il n'y avait pas de Petchénègues, gens qui sont toujours représentés comme vivant dans leurs chars avec leurs familles, ni de Cumans, établis du côté de leurs marécages à Ozolimna, qui ne peut pas être le lac Razelm, dans la Dobrogea, mais, avec ses « cent monticules » et la possibilité de faire avancer des « vaisseaux nombreux et lourds », le delta du Danube lui-même.

La guerre contre l'empereur se poursuit des deux côtés, de l'Ouest et de ce Nord, par des pillages. Mais, chose de la plus grande importance, les ennemis ne se contentent pas de si peu : *ils occupent les « cités voisines »* ⁵, *rétablissant l'ancienne ligne d'autonomie sans cesse constatée* et, sous les chefs d'une nation établie et non pas comme une plèbe mouvante du désert, « les agriculteurs sèment le millet », qui est une céréale roumaine traditionnelle, et « du blé » comme nous l'avons observé plus haut.

Nous avons signalé depuis longtemps que le nom de « pays roumain », de *Vlașca*, est donné par les Serbes à toute la Roumanie et aux régions roumaines du côté du Torontal, dans le Banat ⁶.

¹ Voy. maintenant Göllner, dans la *Rev. hist. du Sud-Est européen*, 1936.

² Περὶ τῶν συγγενῶν κατελήχοντο τοῦ καλουμένου Τατοῦ; VII³, p. 341. Il faut observer que là aussi l'équivalence avec Chalis ne réapparaît plus.

³ *Ibid.*, p. 344.

⁴ Κατὰ τῶν κέγχρων ἐξήλασαν; p. 343.

⁵ VII, 5; éd. citée, pp. 353—355. Ὡς καὶ πόλιν τινα κατασχῆν; p. 323.

⁶ *Rev. Ist.*, V, p. 113.

Et nous pouvons confirmer notre opinion d'il y a vingt ans « que ces États ont duré, à ce qu'il paraît, aussi pendant le XII-e siècle », — quand l'attention de l'Empire était dirigée à l'Ouest, vers Durazzo, attaquée par les Normands —, *non sans que dans ces régions aussi les Roumains eussent été employés à côté d'autres* —, et à l'Est, à cause du danger turc. Peut-être même jusqu'à la restauration, par l'empereur Manuel Comnène, de la frontière danubienne, ainsi que des autres, *comme celle du Banat, où le besoin de résister, à Semlin, à Haram (le Căvâran actuel, d'où la ville de Căvâran-Sebeș), aux troupes de frontière byzantines a imposé à la royauté hongroise, dès lors, la nécessité d'organiser d'une façon militaire l'élément roumain de cette marche*¹.

Au cours de ces combats, des Cumans et des Hongrois arrivent aussi avec une armée « mêlée » (σύνμικτον), puis le Khan cuman Tzelgou et *un chef qui s'appelle Salomon*². Ce nom chrétien, mais biblique, renvoie à la région hungaro-transylvaine: un *roi de Hongrie, une vingtaine d'années à peine en arrière, portait ce nom*, et la Transylvanie avec les régions valaques voisines, même le côté Nord-Est transylvain, conservent encore aujourd'hui une prédilection pour ces noms de l'Ancien Testament (par exemple, notre contemporain Salomon Halița; voy. aussi, dans le Banat, les noms, sans doute d'origine transylvaine, de Moïse Nicoară ou, dans le pays de l'Olt, d'Aaron Densusianu). Cette tentative ne réussit pas: le Cuman, *venu d'au-delà du Danube, et traînant donc après lui tous les éléments qui s'y trouvaient, succombe*³. Mais, même après cette catastrophe, les pillages cumans sur le Danube continuent.

Lorsqu'intervient l'empereur Alexis lui-même, l'avant-garde, sous le commandement de Georges Euphorbéos, cherche à reconquérir le Paristrion, empruntant aussi la

¹ Voy. Iorga, *Locul Românilor în desvoltarea vieții sufletești a popoarelor romanice*, dans la *Rev. Ist.*, V, p. 116.

² Pour un Jean Salomon, peut-être d'origine barbare, de l'époque d'Alexis, *ibid.*, II, p. 735.

³ VII, 1; éd. citée, pp. 330—331.

flotte composée de gros vaisseaux. Alexis lui-même, repoussant les offres de ces barbares, passe par la cité de fer « Sidéra » et arrive à la rivière de Vicina, c'est-à-dire sur la ligne du Danube inférieur, en amont de l'embouchure. Il est question ensuite de Pliska, avec l'ancienne capitale bulgare de « la colline de Siméon », l'ancien Tzar, et de « la place de rencontre », le « conventus » des Scythes cumans ¹.

Lorsque réapparaît Tatos, il trouve l'empereur Alexis en fuite. Si, bientôt, la pénétration hardie, dans les Balcons, des Petchénègues est punie par leur défaite décisive et par le massacre de Lébonion, Tatos, qu'on peut appeler Tatul ², reste, bien qu'Alexis puisse envoyer au duc des régions d'au-delà du Danube (δοῦκα τῶν περὶ Δουναβίου) Léon Nikéritès, et, comme auxiliaire, Georges, fils de Dékanos ³. Comme il est question aussi de places d'exil pour des officiers byzantins infidèles ⁴, on peut penser plutôt à Chilia, sur l'embouchure du Nord du Danube.

Le mouvement sur le Danube, où il y a ces « cités de frontière » (παρακειμένα πόλεις) et, non des provinces, mais des « pays » (χώραι) autonomes, que nous voyons florissantes dans la tradition des marchands arabes, rapportée par ce grand géographe, connaisseur sérieux de tant de pays, Édrisi ⁵, est en rapport avec quelque chose de plus vaste. Les Manichéens de Macédoine, de Véliatova, se soulèvent, *paraissant vouloir ressusciter, ainsi que le feront plus tard les Assénides, l'État « bulgare » à peine détruit*, et ils pillent jusqu'à Philippopolis. Un Traulus, « celui qui balbutie », dont le nom a dû, naturellement, être autre, cherche des rapports dans le « Paristrion », où il y a des « chefs (ἡγεμόνες) « élus », (λογάδες) ⁶, et pas

¹ Βουλευτήριον τῶν Σκυθῶν; *ibid.*, p. 340.

² Pour son nom et sa qualité nationale, voy. notre étude citée, p. 110 et suiv., où est examinée toute la nomenclature ethnique, quelquefois archaïque, d'autres fois contemporaine, de la princesse Anne, qui emploie et reproduit des sources différentes.

³ VIII, 9; éd. cit., p. 422.

⁴ *Ibid.*

⁵ Voy. notre étude, citée plus haut.

⁶ Pour ce terme, voy. la table alphabétique de l'édition de Bonn, p. 790.

seulement en Silistrie, mais aussi dans une localité disparue ensuite, Glavitza; il épouse même la fille d'un de ces chefs ¹. Une intervention militaire de l'empereur empêche la continuation de cette révolte: *il sera donc impossible d'établir le lien d'autrefois entre le Pinde et le Danube, jusqu'à l'époque des Assénides.*

A ce moment, deux « Scythes » ou « Slaves » Borilă et Germain —, qui ne paraissent donc pas être ni de vrais Scythes, c'est-à-dire des Petchénégo-Cumans, qui ne peuvent avoir été établis là, ni des Slaves non-bulgares, à une époque où, à l'Occident, sur l'Adriatique, une autre concentration slave se produit avec des chefs de caractère royal, comme Bodin et Michailas, — le nom de ce dernier rappelant la forme roumaine Mihăilaș ²—, essaient une révolte. Le premier, dont le nom rappelle celui de l'ancien Boris, pense même à s'arroger le titre d'empereur, dans la même région et sous les mêmes conditions que le Traulos ³.

On ne peut pas négliger non plus ces « gens hardis des régions situées plus haut dans la montagne, ces autonomes », qu'Anne Comnène appelle des Arimani, Ἀρειμάνοιοι, Ἀρειμάνειοι ⁴ et qui, au nombre de 5.000, viennent aider l'empereur dans le combat de Léboundion. *Que peuvent être ces gens de la montagne, qui jouissent d'une autonomie parfaite, sinon ces Aroumains ou Roumains dont le nom est rendu de cette façon absolument exacte?* Non seulement aucune autre explication n'a été présentée, mais celui qui a étudié de la façon la plus attentive ces circonstances, le biographe français des Comnènes, Chalandon, parlait de « nomades vlaques ou turcs » (*sic*) établis dans les vallées du Vardar et de la Strouma ⁵. Nous continuons à

¹ Anne Comnène, livre VI, 4; éd. Bonn, I, p. 279 et suiv.

² *Ibid.*, p. 80.

³ *Ibid.*, pp. 38, 76, 83—84, surtout, p. 95. Cf. notre étude déjà citée, p. 112, note 2.

⁴ Κατέλαβον πρὸς αὐτὸν τῶν δρεινοτέρων μερῶν ἄνδρες τολμηταὶ καὶ Ἀρειμάνειου αὐτόμολοι πρὸς σνασισμὸν αὐτοῦ; VIII, 5; ed. citée, p. 102.

⁵ *Essai sur le règne d'Alexis Comnène*, p. 132. Cf. les observations de notre étude déjà citée, p. 112, note 5. Dans Anne Comnène à cet endroit apparaît la localité mentionnée plus haut « des beaux arbres » pour les pâtres à côté



Fig. 5. — Perpère d'or d'Alexis Comnène.

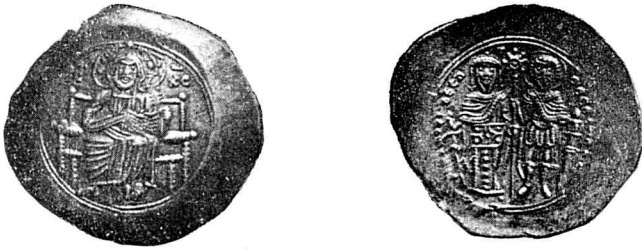


Fig. 6. — Perpère d'or de Manuel Comnène.

croire que les Alains, qui sont mentionnés à côté ¹, ne sont que les mêmes Roumains.

Nous avons affaire donc, non pas à des incidents insignifiants ou à de pauvres faits de caractère local, mais à une élévation dès ce moment de l'élément roumain que n'avaient pas pu atteindre et détruire les guerres contre le Tzar « bulgare » d'usurpation, d'un bout de la péninsule à l'autre.

Le nom même des Bulgares, si réduits à cette époque dans ces régions de l'Est, n'est pas mentionné une seule fois par la princesse qui donne l'histoire de cette époque. Il faut observer aussi que les Bulgares, s'ils avaient été là, auraient tendu immédiatement vers la restauration de leur Tzarat, alors que les Roumains imitaient la forme du Paristrion, de même qu'ils accepteront ensuite des Hongrois une autre forme, celle du Banat.

Seul Zonaras, appartenant à une époque bien postérieure, intitule Tatos de Silistrie « seigneur des Petchénègues » (*ἀρχηγὸς Πατζινάκων*), dont le pays (*ἡ τῶν Πατζινάκων*) est présenté comme existant, ce qui est évidemment une impossibilité. Tatos et le rebelle Nestor, dont nous avons parlé déjà, vont jusqu'à Constantinople et, voyant que leurs prétentions sont rejetées, pillent jusqu'en Macédoine et en Bulgarie ².

Il faut considérer comme intéressante aussi la tentative de ce Nestor lui-même de se substituer à Tatos, par sa révolte, qui pourrait être comparée à celle des Pachas du Danube contre le Sultan, pendant le XVIII-e siècle ³. S'il avait réussi, la présidence de cet ordre de choses synthétique lui serait revenue.

La zone occupée par cette formation passait sur la rive gauche, dont les habitants entretenaient l'existence de pareilles villes; ceci est prouvé par le nom, que nous avons du reste déjà

d'une *Χοιτηνὰ*, qui signifie la place où l'on mène paître les cochons; I, p. 409.

¹ II, 4, p. 95; VIII, 9, p. 418; XIII, 6, p. 404; XV, 2, p. 304.

² Zonaras, III, p. 713—714.

³ Voy. aussi Cédrene-Skylitzès, p. 719 et suiv.; Zonaras, *loc. cit.*

mentionné, de Vlachka qui, pour les pâtres, s'étend entre les deux « Teleorman » (« grandes forêts ») cumanes, et c'est de l'existence de cette même forme politique d'un « pays roumain » sur le Danube inférieur que vient aussi le nom, conservé jusqu'à nos jours, de la forêt de la *Vlăşia*, dans le district d'Ilfov. Mais la langue employée dans l'autonomie citadine dont nous occupons ne pouvait être que celle héritée de l'État bulgare précédent: le slavon. Sans ce qu'a pu laisser cette vie consolidée, d'une prospérité économique qui est mentionnée avec éloge aussi par le géographe arabe, *vie qui n'a pu être interrompue pendant toute l'époque des Comnènes, maîtres de la Mer Noire et du Danube et sous lesquels s'est passé un seul changement: à savoir le remplacement du chef « mixobarbare » par l'officier byzantin du thème de la Paradounavie, sans tout cela l'expansion rapide de la principauté de Valachie vers le Sud, dès le XIII-e siècle, aussitôt après le départ des dits Cumans, eût été impossible.*

Du reste, dans le voisinage, le nom de la Mostişte, « région de ponts », montre qu'à l'époque slave un commerce très vivant, qui ne pouvait que se diriger vers les cités du Bas-Danube, existait déjà. De même que la forêt de cette Vlaşca est une Vlăşia, et Vlăşia signifie aussi « pays roumain », une autre Vlăşia se rencontre aussi, et pour les mêmes motifs, dans les montagnes de la Cerna, du côté du Danube ¹.

Ce même géographe arabe, Édrisi, connaît à cette époque, vers l'an 1100, de même que Belgrade et Vidine, ce « Durostorum » dont les rues sont larges, les boutiques nombreuses et les sources de revenus abondantes: une civilisation déjà consolidée; et il sait que de là on va chez « les Turcs bulgares » de « Berisklava », c'est-à-dire Preslav ². La distinction entre les nations est donc tracée: toutes les peuplades turques se trouvent dans les camps et elles sont fixées beaucoup plus bas, près du rivage de la Mer, à l'endroit où avait été jadis le centre des Bulgares, alors que la population environnante reste ce qu'elle a toujours été.

¹ J. Conea, dans le *Bul. Inst. de Geogr.*, 1933, p. 89, note 3.

² *Géographie d'Édrisi*, II, Paris, 1836, pp. 380—386.

Sur la rive gauche du Danube, Chilia (déjà mentionnée, qui, dans son nouveau sens, signifie cellules byzantines, *κελλία*) peut avoir été, dès lors, en rapport avec l'Empire: au XIV^e siècle, elle est, de même que toutes les cités vers le Sud, jusqu'à Kranéa, soumise au Patriarcat œcuménique ¹, qui se gagnera ensuite aussi les revenus de l'ancienne Durostorum. Comme cette Chilia est présentée équivalente à Lykostomon, qui signifie « la bouche du loup », pour un des bras du Danube, et que Vâlcov, centre de pêcheries même aujourd'hui, a, en slavon, le même sens de « loup », emprunté au même bras du Danube, on peut admettre une équivalence de ces trois termes dans deux langues différentes et à trois époques qui se suivent.

Le nom de Tulcea, ainsi que nous l'avons déjà dit, mis en rapport avec un château des environs de 1400, dans une interprétation de la *Notitia dignitatum*, n'est pas un nom étranger, ni un nom nouveau (cf., dans le district de Covurluiu, le nom du village de Tuluțești): on admettrait aussi au-delà du Danube une origine ancienne pour le nom de la ville de Smil (Ismail) ².

On pourrait invoquer aussi le cas intéressant, qui peut appuyer, lui aussi, ces preuves de la vitalité roumaine, que, en 1095, on trouve un « juge des Vlaques », Budilă (Poudilos), qui annonce à l'empereur que le Danube a été passé par les Cumans. Ici, il ne peut pas être question d'un Vlaque de Thessalie, mais d'un Roumain de ce Danube lui-même, et à savoir de la Scythie Mineure, car le gué des Cumans était de ce côté-ci et pas vers Silistrie ³.

Byzance a gardé après la victoire sur les rebelles son duc de Paristrion ⁴, qui correspond à la Paradounavie dans

¹ Pour *Χίλια*, Bănescu, dans la *Byz. Zeitschr.*, XXVIII, pp. 68—72 (contre notre ancienne hypothèse, dans *Chilia și Cetatea-Albă*, 1900, pp. 32—34).

² Le nom de Smil se rencontre aussi chez les Serbes; Jireček, *Sitzungsberichte*, II, p. 29.

³ Anne Comnène, X, éd. de Bonn, II, p. 10.

⁴ Pour Constantin Digène, premier duc du Paristrion, voy. aussi

les titres slaves, serbes, d'une époque ultérieure, et à la « Parathalassie » de l'Adriatique, mais ceci n'exclut ni l'autonomie citadine, conservée probablement jusqu'à la restauration de l'État bulgare, ni la protection dominante de pareils seigneurs locaux.

Les circonstances politiques dans ces régions auront été telles qu'en Dalmatie, où l'on a les mêmes patronats du Pape, de l'empereur au-dessus même du roi local ¹.

Laurent, *Échos d'Orient*, XXXVII (1934), pp. 413—427, mais surtout les études approfondies, amenant des résultats importants, de M. Bănescu.

¹ Voy. Lucius, ch. 26, an. 1059: « Beatissimo pape Nicolao universaliter mundo apostolicante, in Orientis partibus, Constantinopoleos scilicet, Comneno imperante ac Belgradi Theodosio praesulante ibidemque Dragosino priorante. . . Ego Cresimyr, Stephani regis filius, divina favente clementia rex Dalmatiae Croatiacae » (p. 96). Ailleurs seulement mention du roi Kréchimir et de l'héritage de Dragosine et de l'évêque Théodose; p. 97. Puis: « Ego Svonimir qui et Demetrius »; p. 98. En 1064: « regnante domino nostro ac piissimo Aug. Constantino Duca et magno Imperatore, civitatis vero Tragurii regente cathedram Johanne, venerabili Comneno, Croatiae Dalmatiaeque regimen d. gubernante Petro »; p. 103.

CHAPITRE II

LES ROUMAINS DE TRANSYLVANIE ET LES NOUVELLES COLONISATIONS ROYALES: LES SAXONS

Au moment où cette Vlaşca, Vlăşia, naissait sur le Danube du côté de Silistrie et au gué de la Dobrogea, l'élément roumain de Transylvanie et des régions voisines était compris dans un nouveau cadre forcé après l'année 1100.

Une première question, pour le roi hongrois qui était venu avec son hégémonie, se pose: Quel avenir pourrait attendre la royauté hongroise, qui avait passé par delà les montagnes occidentales de Transylvanie, passage qui, certainement, a été fait, *non pas pour occuper un pays de forêts, de pacages, ayant çà et là un peu d'agriculture dans les clairières, mais en vue d'une grande action de croisade en Orient.*

Un des historiens les plus intelligents de la Hongrie, M. Marczali, intitule « époque de l'influence grecque » ce qui se passe pendant le XII-e siècle de l'histoire de la Hongrie. *De fait, la Hongrie entre, ainsi qu'on le verra, ayant été expulsée de Dalmatie par l'accroissement de la puissance vénitienne au cours du XII-e siècle*¹, *dans le domaine de la nouvelle œcuménicité byzantine qui affirmait du reste son droit par les deux couronnements royaux venus l'un après l'autre, dans ce cercle de la politique impériale, les mariages même à Byzance des héritiers du trône n'étant que des traces caractéristiques de cette dépendance.* De difficiles combats pour la frontière du Banat

¹ Voy. Iorga, *I. Venezia e la Penisola dei Balcani*, 2. *Il problema balcanico e l'Italia. Due conferenze all'Ateneo Veneto (marzo 1914)*, Bucarest, 1914; *Les commencements de Venise*, dans le *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, 1931; *Deux siècles d'histoire de Venise* (dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, 1933).

sous le grand Comnène, Manuel, lui aussi maître de l'Adriatique, qui est interdite de ce côté également aux rois de Hongrie, attireront vers cette mer les forces militaires du royaume.

On voit donc de cette façon combien était faible le caractère de cette prétendue conquête de la Transylvanie. La colonisation hongroise se réduit à l'occupation des mines et à la fondation des cités: Belgrade (Alba-Julia), Turda, Cluj, Dej, la frontière de l'Est se perdant dans des forêts impénétrables.

L'invitation faite aux Saxons, premier acte de l'établissement d'étrangers, tout d'abord paysans, est la preuve même de l'incapacité d'imposer une domination réelle, qui aurait été impossible du reste aussi à cause du nombre très réduit des Hongrois.

Pendant ce siècle, la Hongrie est de fait une province byzantine. Il est évident que l'empereur Manuel apparaît auprès de ce client magyar dans la situation de Néron ou de Trajan à l'égard des rois régnant dans une situation clientélaire sur le rivage du Pont-Euxin ¹.

Quelquefois cette dépendance est reconnue, d'autres fois des combats se livrent, ordinairement du côté du Danube. Le « Haram » de cette région, où l'on combat sous l'empereur Jean, n'est autre que ce Căvăran, comme nous l'avons déjà dit, qui s'est conservé ensuite par les Roumains dans le nom d'une ville qui porte aussi l'appellation de Sebeş ².

Une seule fois seulement, lorsque Manuel, dans un de ses actes d'inimitié, a cru pouvoir encercler les Hongrois par les défilés de la Moldavie, il est venu par le gué d'Oblucița, cherchant les défilés du pays des Szekler et, en chemin, il prend avec lui les Vlaques qui sont les mêmes que les habitants des gués, les *Brodnici*, que nous rencontrerons plus tard au passage des grands cours d'eau en rapport avec les anciennes formations de la Dobrogea et de Silistrie; comme la source

¹ Dans la *Rev. Arch.*, V², sur la monnaie du roi Béla: *Καισαρος Βαλα [Α]οστου Βασιλε[ος] Μανουη[λ]*.

² Cinnamus, p. 11 et *passim*. Cf., pour l'établissement, Marczali, ouvr. cité.



Fig. 7. — Église saxonne de Sas-Sebeș (Mühlbach).

byzantine montre leur descendance romaine, ceci suppose une initiation prolongée et solide dans les réalités roumaines¹.

Du reste, c'est le moment où la grande politique de Manuel, qui s'étend de Gênes jusqu'au fond de l'Orient, cherche aussi des rapports avec les lointains Russes d'Hałicz dont la descente naturelle vers le Danube, célébrée par l'épopée russe, — bien que le chant d'Igor soit marqué du romantisme de la première moitié du XIX-e siècle, et nous croyons qu'il n'y a pas d'ancien manuscrit —, a pu provoquer la falsification d'un document venant d'un chef de Berladniks (il s'agit d'un *autre* Bârlad que celui de la Moldavie méridionale), Ivanko Rotislavovitch, qui aurait donné, mentionnant aussi un Petit Hałicz, qu'on a cru être le port danubien de Galatz, un privilège aux marchands de Mésembrie, lesquels à cette époque ne jouaient aucun rôle².

L'introduction des Saxons en Transylvanie s'accomplit pendant ce même XII-e siècle par petits paquets de *hospites*, en rapport avec ce *Drang nach Osten* du siècle, dont le premier chapitre correspond à l'époque de la première croisade. Tout récemment, un philologue saxon a cherché et trouvé, au point de départ même, dans la région de la Moselle, les conditions qui déterminaient un passage continu d'éléments de ces contrées vers l'Orient³, où les Allemands ont été appelés ordinairement pour les mines jusqu'au XIII-e siècle⁴.

¹ Ils ne peuvent pas venir, ainsi qu'on l'a proposé, d'une autre région, car il n'y avait pas de groupements nombreux de Roumains le long du rivage maritime. Cf. aussi Büdinger, ouvr. cité, et aussi *Nachrichten zur österr. Geschichte*.

² Au point de vue diplomatique Jean Bogdan a prouvé, dans les Mémoires de l'Académie Roumaine, la non authenticité de ce diplôme qui égale l'impossibilité de la situation historique qui s'y réfléchit. Voy. aussi plus loin.

³ David, *loc. cit.* Voy. un compte-rendu de M. Sacerdoțeanu, *Andreanum și alte acte*, dans la revue *Țara Bârsei*, 1935. Des observations de détail de la part de M. Joseph Schiopul, *ibid.*, p. 239 et suiv.

⁴ Húnfalvy, dans l'*Ung. Revue*, 1885, p. 252. Pour les Saxons de Dalmatie, *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, LX (1868), LXI 1869, p. 171 et suiv.

L'origine des Saxons, qui sont appelés, dans les premiers documents, *Flandrenses*, « gens de Flandre¹ », ou *Theotonic*, c'est-à-dire Allemands, a été, dans ces derniers temps, très discutée. Le professeur Kisch, comme, du reste, certains érudits d'une époque plus ancienne, a examiné les ressemblances évidentes avec le dialecte du Luxembourg².

D'autres, plus récemment, dominés par les théories nationales actuelles dans le monde allemand, voudraient que le groupe primitif, parti des rives de la Moselle—et on a cherché dans les ainsi-dits *Flurnamen* du détail géographique des similitudes dans la nomenclature —, eût recueilli en chemin des éléments appartenant à toutes les régions de l'Allemagne, de sorte que le germanisme de Transylvanie serait une espèce de synthèse germanique — mais, *dans ce cas, jamais on ne serait arrivé à un dialecte aussi nettement défini* que celui que parlent aujourd'hui les descendants de ces invités, de ces « hôtes », privilégiés du roi de Hongrie. De l'autre côté, on sait qu'en Bosnie, les Allemands, qui ont été appelés pour le travail des mines de Srbnica, des spécialistes comme les anciens Pirustes, maintenant disparus, étant originaires de Saxe, étaient appelés Sassis. Il faut admettre donc que, avant les groupes de paysans venus avec leurs « comtes », les *gerebs* (cf. *Graf*), — plus tard il y a eu aussi un *comes* pour tout le monde saxon —, on a amené aussi un nombre restreint de travailleurs allemands pour les mines de Transylvanie.

Du reste, les Saxons de la contrée de Bistritz présentent certains caractères bavarois que, les ayant reconnus, on a essayé de mettre en rapport, — ce qui est impossible, — avec un établissement d'époque beaucoup plus ancienne³.

¹ Les Roumains de Transylvanie parlent de « Blandări din Floandra »; G. Kiss, *Siebenbürgen im Lichte der Sprache*, Sibiu, 1929; cité par Sacerdoțeanu, dans la *Țara Bârsei*, 1935, p. 246, note 3. Cf. V. Jireček, *Die Bergwerke Bosniens*; aussi Friedrich Müller Langenthal, *Die Gesch. unseres Volkes*, p. 8.

² Cf. aussi *Die Martin Felmer's Handschrift*, hgg. von Gottlieb Brandsch, Berlin-Leipzig, 1935.

³ Des tentatives de présenter un seul type saxon du Nord et même sur une base gépide, faite, par M. Victor Lebzelter, dans la *Sieb. Vierteljahrschrift*,

Bientôt se présentèrent cependant des nécessités de colonisation dans un pays dont ne pouvait pas se contenter, avec la tradition patriarcale d'habitations rares et pauvres dans de petits villages dispersés, une royauté ambitieuse désirant s'étendre. Dès 1103, un certain Anselme de la forêt des Ardennes voulait vendre tout son avoir et passer en Hongrie¹. En 1052, des « Flandres », chassés par la famine, se fixent du côté d'Erlau². Des éléments « saxons » viennent se fixer à côté des Hongrois à Hust, à Tecsö et à Câmpulung³, région du futur comté de Marmoros (en roumain: Maramurăș). Mais à la même époque se prononce aussi un mouvement de cette région hongroise vers l'Occident: un Humbert le Hungre se trouve à Melète en 1192⁴. L'économie en argent a contribué, naturellement, elle aussi, à cette colonisation des Saxons en Transylvanie⁵. Du reste, l'idée d'amener des groupes entiers a dû venir d'elle-même, à un moment où d'autres groupes germaniques colonisaient l'Est européen au-delà de l'Elbe.

1896, pp. 102—122. Pour cet auteur les Roumains de Moldavie eux-mêmes ne seraient que des « restes goths et même des Bastarnes romanisés ». Et, ailleurs, M. Lebzelter croit que le même type saxon se rencontre à Sibiiu et sur les Târnavé; *Forschungen und Fortschritte*, XII, p. 203. Il admet cependant aussi un plus ancien fonds germanique, et même aussi en Moldavie. Au Nord de la Transylvanie, des noms comme ceux des localités Reghin (Reen), Techea (Teke) et Bayerdorf prouveraient que des éléments pareils seraient venus d'autres régions germaniques, de même que certaines formes, de langue bavaroise. Voy. Richard Huss, dans les *Südostdeutsche Forschungen* I, p. 147 et suiv. (où aussi la bibliographie); le même, *Luxenburg und Siebenbürgen*; Hermine Klein, *Die Bistritzer Mundart*, dans la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, p. 190.

¹ Manner, *Die Besitzergreifung Siebenbürgens*, p. 38.

² Fejér, ouvr. cité, VIII, p. 59.

³ Considerantes fidelitates hospitem nostrorum fidelium de Maramorusio, Saxonum et Hungarorum, videlicet in villis Visk, Huszth, Teocsö et Hosszumezö; *ibid.*, VIII³, p. 353 (an. 1329). Le document n'est-il pas faux? Pour d'autres immigrations flamandes, vers l'Orient, pendant ce même XII-e siècle, Joseph Schiopul, dans la *Țara Bârsei*, 1934, p. 246.

⁴ *Rev. Arch.*, XV³ (1859), p. 643.

⁵ Article cité de M. David, dans la *Kronstädter Zeitung*, an. 1936, n° 168.

Là aussi se trouvait une population indigène, la seule qui pouvait transmettre la connaissance des qualités, des nécessités et des dangers du pays. De même qu'on ne peut pas parler d'un désert sur l'Elbe, il ne faut pas non plus prendre à la lettre quelques mentions de *desertum* en Transylvanie.

Toute une série d'exemples, de Bavière, de Carinthie, de Pologne, qui ont été cités par Jung ¹, montre quel est le sens du « désert », du « désert terrible et non cultivé », « au bout de toutes les routes », « sans habitants ».

Il ne peut pas être question d'une entente préalable entre les différents courants. Chaque comte, chaque « *gereb* » amène les siens, de la façon qu'il le sait et qu'il le peut, employant les éléments qu'il avait sous la main. De là viennent aussi les distinctions dialectales ².

Il y avait aussi des distinctions dans les conditions de fait du territoire colonisé. Ainsi, le territoire au Nord-Est de la Transylvanie, de même que celui, opposé, de Sätmar, appartenait à la reine ³. Mais c'est une erreur de croire que la terre royale représentait une vraie frontière. De fait, elle s'arrêtait en marge de la forêt des montagnes occidentales de Transylvanie, au-delà desquelles il y avait une vague terre « ultrasylvaine », qui a été nommée ensuite « transylvaine ». Il n'y avait pas une forêt de chasse, comme celle des rois normands d'Angleterre que nous avons déjà citée, mais, avec des *indagines* (*gyepü*), terrains inhabités, ou sans ces terrains, un moyen de sécurité. On appelait ce qui était au-delà de cette forêt *Erdö-él*, d'où le nom roumain *Ardeal*, représentant pour les Roumains, — qui l'ont accepté, de même qu'ils l'ont fait pour d'autres noms étrangers, comme

¹ *Römer u. Rom.*, p. 268 et suiv.

² Cf. Fr. Kramer, *Idiotismen des Bistritzen Dialektes*, dans le *Programm* de Bistritz, 1876. Cf. K. Reissenberg, dans la *Zeitschrift f. österr. Gymnasien*, 1877, p. 76 et suiv.

³ David, *loc. cit.* D'après lui, la colonisation avec les Bavaois serait en rapport avec l'origine bavaroise de la reine Gisèle, femme de St. Étienne. Cf. Keinzel, *Über die Herkunft der Siebenbürger Sachsen*, et même Wattenbach, *Die Siebenbürger Sachsen, ein Vortrag*, Heidelberg 1860; Schenkel, dans l'*Allgem. Kirchliche Zeitschrift*, 1870.

Bessarabie, Bucovine, — seulement la région sous la forêt, cette bande de territoire qui a compris seulement peu à peu leurs « terres » de caractère politique ¹.

Les Saxons appellent, d'après le nom des localités qu'ils ont trouvées à leur arrivée, les villes de Braşov ² (Brassó pour les Hongrois), Sibiiu (pour la finale comparez Fălciiu, Sibiciu), Bistriţa, Mediaş, la cité du Sebeş ou Sighişoara, Râşnov.

Les noms roumains de personnes ne manquent pas dans cette Transylvanie du XII-e siècle. On en trouve en 1138 dans telle donation faite à la Maison de Sainte-Marguerite de Demes: Socol, Siméon, Isaac ³.

Les noms nouveaux qu'ont donné les Saxons ⁴ ont un caractère populaire pareil à celui de la descente paysanne chez les Roumains. Dans Hermannstadt, — qui s'appelait jadis *villa Hermanni*, — il y a le nom du fondateur qui a amené le groupe. Dans d'autres noms analogues, il a fallu recourir à des subtilités étymologiques pour trouver une racine douteuse, ce qui fait supposer une ancienne origine étrangère. Ce sont encore les Roumains, entrant dans des villages jadis saxons, qui ont procédé à la création des nouveaux noms par analogie, donnant des formes qui sont parfois bizarres; certaines règles phonétiques même sont observées: Rotbach

¹ Pour *gyepü* et *gyepü-elve*, voy. les observations de caractère polémique de M. Joseph Schiopul dans la *Ţara Bârsei*, 1935, pp. 248—250.

² Un document de 1669 présente la localité de Braşeuţi, en Valachie.

³ Teutsch et Firnhaber, *Regesten*, p. xiv.

⁴ Voy. une étude récente sur leur premier établissement à Krapundorf (Grabendorf; cf. avec *fossatum*, « sat » pour les Roumains; le mot hongrois Igen a le même sens de fossé) et Krakau (en roumain Cricău; voy. aussi la Cracovie galicienne), avec la mention de la géographie d'alentour (aussi Suhodol, en slavon, correspondant au roumain Valeaseacă), par M. Franz Michaelis, dans la *Siebenbürgische Vierteljahrsschrift*, LIX (1936), p. 277 et suiv. Là aussi une discussion en rapport avec les dénégations de M. Schiopul; voy. aussi Zimmermann, *Die Urkunde König Andreas aus dem Jahr 1206 für die Siebenbürgen Sachsen*; des *Mitt. des öst. Inst.* Voy. aussi Georg Müller, *Das Deutschtum und die sekundären Siedlungen in Siebenbürgen*, dans le *Korrespondenzblatt*, LII (1929); le même, *Ist das Andreanum vom Jahre 1224 eine Fälschung?*, dans la *Sieb. Vierteljahrsschrift*, LVIII (1935).

devient Rodbav (voy. Ghimbav, avec ses habitants, les Ghimbășeni, à cause de l'oscillation entre *h* et *v*). Il paraît curieux que le nom de *Sas* se rencontre chez les Hongrois, de même que chez les Roumains.

En ce qui concerne la mission attribuée aux Saxons, la nouvelle science saxonne est arrivée à reconnaître que, les colons n'étant pas fixés sur la frontière, « la ceinture de défense des frontières était confiée aux Szekler, aux Roumains et aux Petchénègues »¹, et on appuie sur le fait que ces derniers étaient maintenant un élément paisible et utile après avoir donné au royaume un roi même, Samuel Aba (1040--1047). Le fait de la préexistence d'une population roumaine ayant à la frontière aussi un rôle militaire, reconnue ainsi par la science historique saxonne elle-même, pendant les dernières années, permet de tirer des conclusions sur les relations entre les « hôtes » et les indigènes².

D'après le même érudit saxon, plus dénué de préjugés³, la formule *ad retinendam coronam*⁴ employée par la royauté pour définir la mission des nouveaux venus, représentait aussi une façon d'assurer le roi et la dynastie devant des compétitions incessantes.

Loin de constater donc une absence des Roumains dans la Transylvanie, même à cette époque, et au-delà des montagnes, on observe, au contraire, un afflux de vie roumaine. Déjà Rösler avait essayé de placer ailleurs, sur la rive de la Mer Noire et plus bas, les auxiliaires vlaques très nombreux qui sont invités par l'empereur byzantin à attaquer en 1064, les Hongrois⁵. On a cherché à donner aussi une autre inter-

¹ Ein Grenzschutzgürtel, dessen Verteidigung den Szeklern, Rumänen und Petschenegen anvertraut war; David, *loc. cit.*

² Le nom de *Bloch*, donné par les Saxons aux Roumains, montre la connaissance de cette nation par des frères romans de l'Occident, et pas par les Hongrois, qui employaient le terme de *Oláh*.

³ David, *loc. cit.*

⁴ Cf. Schlözer, *Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, Göttingen 1795; Teutsch, *Geschichte der Siebenbürger Sachsen*, 2-e éd., I.

⁵ Cinnamus, p. 260: *Λέοντα δέ τῶα Βατάτζην ἐπιβλήσων ἐτέρωθεν στράτευμα*

prétation à ce passage de Cinnamus, mais il est question de gens nombreux, de nouvelles connaissances sur une population qui méritait que l'on montre son origine et une origine qui est noble à une époque où justement ressuscitait en Orient la notion de la romanité occidentale, et enfin d'une région par laquelle jamais, « dans tout le siècle », les Hongrois n'avaient été attaqués.

Donc, lorsque le protostrator Alexis fait semblant d'attaquer sur l'Ister (*ἐπὶ τὸν Ἰστρον*), avec son camarade Léon Batatzès, une autre expédition est entreprise « sur les rives de la Mer Noire », donc, ainsi que l'a observé aussi M. Bănescu, avec les mêmes habitants des gués, avec les mêmes « Brodnici » dont nous parlions plus haut.

Ce témoignage précis et souligné ne pouvait signifier que les régions de la future Moldavie, vers le défilé carpathique occupé jadis par les Petchénègues, du côté de la localité actuelle de Palanca¹. Il est évident que ces Vlaques représentaient une force et, comme ils connaissaient les localités, ils forment la base même de l'expédition dans ces endroits qui étaient parcourus par eux seuls : leur rôle est donc pareil à celui de ce Budilă qui conduisait, comme nous l'avons vu, les impériaux contre les Cumans, bien connus de lui.

Si cependant, à une époque antérieure, la Chronique russe d'Hypatius² mentionne en 1150 une localité de Bolochovo sur le Boug, et, en 1231, « les Bolochovsques, entre Kiev, Halicz et la Volhynie »³, nous pouvons ou non les admettre comme Roumains. Mais on l'a fait en général jusqu'ici. De fait, les

ἐπαγόμενον, ἄλλο τε συχνόν, καὶ δὴ καὶ Βλάχων πολὺν ὄμιλον, οἱ τῶν ἐξ Ἰταλίας ἄποικοι πάλαι εἶναι λέγονται, ἐκ τῶν πρὸς τῷ Εὐξείνῳ καλουμένῳ Πόντῳ χωρίων ἐκβαλεῖν ἐκέλευεν εἰς τὴν Οὐννικὴν, ὅθεν οὐδεὶς οὐδέποτε τοῦ παντός αἰῶνος ἐπέδραμε τοῦτοισι.

¹ Voy. les observations irritées de Zlatarski, ouvr. cité, II, p. 397 et surtout (contre M. Bănescu, *Changements politiques*, p. 72, aussi *Les premiers témoignages*, p. 305) p. 519 et suiv. Pour les événements de 1197, voyez aussi la continuation citée du chroniqueur Cosmas; *Mon. Germ. Hist.*, IX, p. 143.

² Voy. aussi Isidor Szaraniewitz, *Die Hypatioschronik*.

³ Voy. Kafuzniacki, dans les *Denkschriften* de Vienne, XXX (1879). Cf. aussi Tomaschek, *ibid.*, XCIX (1882), p. 478 et suiv.

Bolochovènes paraissent avoir été en effet seulement des chefs « de fort petits pourtours de villes » ¹.

Si on réunit ces trois constatations, qui n'admettent pas d'opposition : l'existence de formations d'État sur le Danube inférieur, constatées vers 1100 et s'étendant naturellement autant que le nom de Vlașca, puis la mention des gens des gués, les « Brodnici », chez les Hongrois, de même que chez les Russes, on comprendra pourquoi les troupes de Manuel Comnène ont pu trouver des Roumains sur leur chemin vers Halicz. C'est là, et non dans les régions de la Mer Noire, où *l'élément roumain s'était slavisé depuis longtemps*, qu'il faut placer cette population.

Si ces Roumains n'ont pas pu créer de voévodats et de judicatures à caractère politique et militaire comme ceux que nous trouverons en Olténie, c'est parce que, alors que ces formations étaient là des auxiliaires désirés et bien accueillis par la royauté hongroise en lutte avec l'État bulgare, de l'autre côté, à l'Est, s'étend, de plus en plus, à cette époque même, sur l'emplacement laissé libre par le départ des Petchénègues, l'Empire cuman, qui, lui, a admis une symbiose avec les Roumains au cours du XIII-e siècle, mais sans que ces derniers eussent réussi à avoir leurs chefs propres.

On ne peut pas admettre une soumission des premiers « Moldaves » envers on ne sait quels Russes descendus sur le Dniestr ou sur le Pruth.

Pič lui-même a constaté qu'entre la glorification d'Igor dans cette épopée russe dont les manuscrits sont très tardifs et très douteux et le style d'un caractère romantique tout à fait contemporain, qui contient des passages comme ceux où il est dit que les guerriers « s'appuient sur les montagnes de Hongrie » et que la route du roi de Hongrie est coupée, « fermant la porte du Danube », un tel « exerçant des fonctions de juge jusqu'au Danube », — et ce que dit le prétendu diplôme d'Ivanko Rostislavovitch —, il y a une ressemblance ². Mais

¹ Hruševskij, ouvr. cité, p. 378. Voy. pour eux aussi plus loin.

² *Abstammung*, p. 109.

quelqu'un qui connaît tout aussi bien ces anciennes circonstances de la vie russe, Tomaschek, observait que *la race ruthène n'a gagné de l'extension qu'à une époque beaucoup plus récente ; au Sud, elle n'est jamais arrivée jusqu'au Danube*¹».

¹ Dans la *Zeitschrift f. österr. Geschichte*, 1872, p. 149: « Der rutenische Stamm hat erst in später Zeit an Ausbreitung zugenommen nach Süden, bis an die Donau hat er sich nie erstreckt ». Pour le soi-disant Ivanko Rotislavovitch, voyez encore Pič, *Abstammung*, p. 107, note 15. Pour le chroniqueur russe Nestor, dont les données sur les Roumains, d'un caractère général et légendaire, ne méritent pas, ainsi que nous l'avons dit dans le volume précédent, d'être discutées, voy. aussi Sčepkin, dans l'*Arch. f. slav. Philol.*, XIX (1897), pp. 498—554; Iorga, *Istoria Slavilor răsăriteni*. Pour les événements de 1197, voy. aussi la continuation de Cosmas; *Mon. Germ. Hist.*, IX, p. 143.

CHAPITRE III

NOUVELLE CRÉATION ROUMAINE DANS LES BALCANS DU XIII-e SIÈCLE: LES ASSÉNIDES

Alors que les Hongrois se consolidaient, en Transylvanie, *par des colonisations d'étrangers auxquels, pour le moment, on ne donnait aucun statut, car telles étaient dans toutes choses l'incertitude et la confusion de la royauté entrée dans un « pays » populaire, de caractère paysan, des Roumains*, l'élément roumain des Balcans se met en mouvement par les révoltes des frères Pierre, à tendances impériales, se faisant appeler Kalopétros, Assen, avec le nom petchénégo-cuman (de fait le même que Hassan), et Jean, appelé, d'après la coutume pastorale de la Thessalie de Nikoulitza: Ionitza.

Dans ces Balcans, l'Église officielle, bien que rongée par les hérésies, était restée byzantine, sans que, pendant cette période aussi, on eût pu écarter ce qui tenait aux anciennes traditions slaves¹. Même le fait² que Jean Comnène, archevêque d'Ochrida, signe comme « archevêque de la Première Justiniana et de toute la Bulgarie » prouve la reprise de la grande politique d'un Justinien.

Mais la vie morale laïque, en rapport avec l'École de Constantinople et avec l'influence de Psellos, aperçoit maintenant aussi autre chose que la tradition de l'orthodoxie immuable. Pendant ce siècle de haute culture byzantine ayant

¹ Pour l'histoire de l'Église d'Ochrida, J. Radonič, dans l'*Arch. f. slav. phil.*, XXVI, pp. 468—473 (en rapport avec Gelzer, *Der Patriarchat von Ochrida*, dans les *Abhandlungen* de la Société saxonne, XX, Leipzig, 1902, p. 5.

² Signalé par Litzica, *Procopie de Cesarea*, p. 23.

de l'intérêt également pour l'Occident, le chroniqueur Cinnamus connaît déjà l'origine latine des Roumains¹. Cette affirmation décisive doit être placée à côté de celle qui est contenue dans le traité de morale et de technique politique du successeur de Kékauménos et avec la légende qui s'incorpore dans le traité sur Saint Démètre de Salonique².

Ceci expliquera aussi les mentions de la romanité des Roumains dans la correspondance du troisième des frères, Ionitza, avec la Rome Pontificale.

A cause de leur origine romaine, les Roumains commencent donc à mériter une attention qui ne pouvait pas se diriger autrement vers les conditions si modestes de leur vie actuelle. A la même époque, « les Vlaques » apparaissent aussi dans la vie intérieure, populaire, de Byzance. Ainsi chez le poète satyrique Prodrome est mentionné le fromage vlaque, qu'achetaient à Constantinople aussi les savetiers³. Le Danube lui-même commence à être reconnu et cité par le poète qui accumule les épithètes le concernant⁴.

Ailleurs, le récit de cette vie de Saint Démètre sur le passage des Roumains au-delà du Danube sous la pression des Avars, qui leur donnent aussi un chef du nom de Koubar (cf. Koubrat), qui, cependant, finit par battre le Khan et ramène les exilés dans leur patrie, n'est qu'une forme populaire confuse sur la base de renseignements oraux concernant ces régions qui rentrent dans le cercle d'intérêt de l'Empire, des éléments d'imagination s'y étant ajoutés⁵. La source ne peut

¹ P. 261.

² Sur laquelle a insisté tant, et même trop, Onciul, dans la critique de la *Teoria lui Rösler* de Xénopol.

³ *Βλάχικον σταμενασάν τρωπίζαν*; *Rev. Arch.* XXVII (1874²), p. 368.

⁴ Voy. aussi *ibid.*, XXVI (1873), pp. 251 et suiv., 344 et suiv.: *Βοῦ κωπηλατούμενον Δαννούβεως τὸ ξεῦμα* (p. 348); *Δεῦτε, συρρεῦσατε κοινὸν πρὸς Δάννουβιν τὸ ξεῦμα καὶ βλέψατε παράδοξον τεθρολλημένον θαῦμα. Ἐφρατικὸν γὰρ χούσειον ἐξ ἀνακτόρων θέλων. Ῥεῦμα μεγάλου ποταμοῦ καὶ κλάδος τετρατάϊος. Δαννουβικῆς δὲξότητος τὴν ἔδμην περιθρούει* (*ibid.*); p. 414 et suiv.; XXXVII, pp. 123 et suiv., 153 et suiv. Il dit que toute l'« Illyride » s'est soumise (p. 300): *Παύσανων τοῦς ὀλίθρους* (p. 306).

⁵ Migne, *Patr. Graeca*, CXVI, col. 1095. Cf. Élie Gherghel, *Zur Frage der Urheimat*, p. 6 et suiv. Il est question d'une région Kéramésios sur le Danube (n'est-il pas question de Kermésos, le « Khan » bulgare?).

être du IX-e siècle, car il est question des Bulgares comme d'un élément appartenant au passé, et les « Rhomées » ne sont en aucun cas des Roumains. Cette mention est cependant intéressante, car elle montre, ainsi que nous venons de le dire, la résurrection de l'intérêt pour les régions danubiennes.

Le mouvement des Roumains au-delà du Danube ¹, créateurs d'un nouvel État, n'est pas, ainsi qu'on l'a cru et affirmé même tout dernièrement, avec une opiniâtreté non intelligente, un phénomène balcanique; il est en rapport avec une plus large vitalité de la nation, de la Thessalie jusqu'au Danube. En effet, vers 1200, Étienne Némania donne au couvent de Chilandari cent soixante-dix familles de Vlaques avec leurs chefs, les juges. Sous le roi Étienne Ouroch, trente familles sur le Drin s'y ajoutent. Des donations, comprenant des familles roumaines, sont faites par centaines par le premier roi (pour le couvent de Jiča), de même que par Étienne Ouroch, à partir de 1330, pour le couvent de Dečani, puis par Étienne Ouroch II, pour un autre couvent et aussi pour Gratchanitzza, par le Tzar Douchane, pour un monastère près de Prizren. On trouve à cette époque des Vlaques du côté de la mer, dans la région de la Zenta et du côté de Prichtina ².

Le mouvement contre l'Empire abusif, qui violait les anciens privilèges locaux, empiétant sur la coutume, est, au

¹ Tomaschek, devant la révolte de Pierre et d'Assen, ajoute qu'elle s'est produite, « obwohl bereits zahlreiche Wlachenschaaren ihre alten Wohnsitze verlassen hatten »; *Sitzungsberichte* de Vienne, 1882, p. 486. Sur St. Démètre de Thésalonique, *Rev. Arch.*, XIV (1909²), p. 380 et suiv. La forme Mitré pour Démètre chez les Slaves et la forme romane Medru dans le nom de la localité Semendria, prouverait un rapport entre le Saint « dont s'écoule l'huile sainte » et le bloc massif des Roumains de Thessalie et de « Valachie ». Pour Saint Démètre aussi l'*Annuaire de l'Institut de philol. et d'hist. orientales*, Bruxelles, 1934, *Mélanges (Bidez)*, pp. 861—868 (Şiadbei). Voy. aussi Tafari, dans la *Rev. Arch.*, XIII (1909¹), p. 83 et suiv.

² Miklosich, *Mon. serbica*, pp. 12, 59, 71, 79, 88, 564; rassemblés par Pič, *Abstammung*, p. 57. Cf. Hasdeu, dans l'*Arch. Istorică*, III, p. 85 et suiv. Que Vlaques et Serbes soient les uns en face des autres dès le commencement du XIII-e siècle, ce fait a été observé aussi par M. Dragomir, *Vlahii și Morlaci*, p. 52.

commencement, un simple soulèvement, dont personne ne tient compte. Les chefs, les tchelniks, se sont plaints aux organes de l'administration byzantine, et l'un d'entre eux a été souffleté: ce soufflet de dignitaire impérial a été comme une consécration d'un chef d'État. On aura cru cependant, à Constantinople, que ce n'était qu'un de ces «tumultes» qui étaient coutumiers¹.

Le chroniqueur de l'expédition de l'empereur Frédéric Barberousse en Orient, Ansbert², parle aussi des Vlaques et des Cumans pris au service de l'empereur Isaac l'Ange au moment où passent les bandes des croisés. La révolte s'était produite déjà, et *dans toutes ses formes on voit le caractère populaire roumain*³. Une coutume vlaque est aussi mentionnée par le chroniqueur byzantin Georges l'Acropolite, suivant laquelle Assen avait donné à son frère Pierre, en sa qualité de premier chef du mouvement, la rive de la mer, qui serait devenue «un pays de Pierre», ainsi qu'on continuait à l'appeler⁴: Πέτρου χώρα.

¹ Pour Μοῦλτα, *Byz. Zeitschr.*, XXVIII, p. 60.

² P. 48. La dernière édition est celle de Chroust, dans les *Mon. Germ. Hist.*, série nouvelle.

³ Voy. aussi Pseudo-Codinus, pp. 160—161, qui mentionne cette révolte.

⁴ P. 20. Mais ne serait-il pas question de *Pierre appartenant à la première dynastie?* Le nom d'Assen qui, ainsi que nous l'avons vu (voy. aussi Zlatarski, ouvr. cité, II, p. 426, note 5) peut être rapproché de Hassan, paraît être en rapport aussi avec le nom de Iasses, donné par les Hongrois aux Cumans. La qualification de «jaquette blanche» *Béalgoun*, dans le synodique du Tzar Borila serait, d'après Zlatarski contre Jireček, un terme cuman signifiant «fier, intelligent» (1) (*loc. cit.*, p. 427, note 1. Cf. *ibid.*, p. 478, note 3). Zlatarski, naturellement, s'appuie sur l'équivalence donnée par Anne Comnène: «Vlaques» = nomades, pour nier toute immixtion roumaine dans le mouvement qu'il qualifie de libération bulgare; ouvr. cité, p. 416 et suiv. Dans la *Zeitschrift für Politik*, XI, 4 (1919), Dietrich écrivait: «nach 200 Jahren, als es mit der byzantinischen Weltmacht rückwärts ging, erhob sich mit walachischer Hilfe das Bulgarenreich auf neuer Grundlage». M. Const. J. Amantos admet que les Assénides sont des Cumans, appuyés par des «Vlaques»; οἱ βορσίου γελτονες τῆς Ἑλλάδος (*Βούλγαροι, Ἀλβάνοι, Νοτιόλαβοι*), Athènes, 1923, pp. 41—48. Des *Blaci* apparaissent comme combattants contre les Latins aussi dans la Chronique du Génois Ogerio Pane; Iorga, dans la *Rev. ist.*, VI, pp. 196—197. Voy. Höfler, *Die Walachen als Begründer des zweiten bulgarischen Reiches der Aseniden*, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne, 1879.

Il semble qu'une divergence religieuse eût été, elle aussi, au commencement du mouvement. Les sources parlent de Saint Démètre auquel est reliée l'action de Ionitza, le futur « empereur », qui terminera sous les murs de la cité du saint et qui apparaît aux Grecs comme un punisseur ¹, mais il y a aussi une attitude de rébellion religieuse en rapport avec ce manichéisme qui avait été apporté en Thrace d'Asie Mineure et qu'on nommera plus tard, d'après un vague et très mystérieux prédicateur dont on ne pourrait pas donner la biographie: *bogomilisme*, la religion des deux puissances: du dieu blanc et du dieu noir qui se disputent la domination sur le monde, création de ce dernier. En effet, jusqu'au XV^e siècle, ces *bogomiles*, ayant leurs cimetières séparés, se conservent en Bosnie, avec leur *died* et leur *gost*. Cet appel à Saint Démètre, protecteur, sa présentation comme patron de la révolte renvoie à la même Thessalie ².

¹ Voy. aussi Marie Golescu, dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, 1937, janvier-mars.

² Voy. Anitchkov, *Manichéens et Bogomiles*, dans le *Glasnik* de Sofia, V (1929), pp. 137—156. Pour le rôle des sorciers, d'après Nicéas Choniata (p. 481 et suiv.), qui auraient excité la population, voy. aussi Murnu, ouvr. cité. M. Murnu a traduit le passage dans les *Mem. Ac. Rom.* de l'Académie Roumaine, XXVII. Cf. les observations polémiques de C. C. Giurescu, dans la *Noua Revistă Istorică Română*. C'est une étude d'écolier de quelqu'un qui ne peut pas voir le problème dans toute son étendue. Pour le manichéisme, voy. aussi Anne Comnène et Euthyme Zygabénos, dont l'ouvrage a été imprimé en Valachie sous le règne de Constantin Brâncoveanu et en plus les notes sur le règne de Manuel Comnène dans la Chronique de Choniata. Comme bibliographie, Em. de Stoop, *Essai*, Gand, 1909; Milétitch, *Les Pauliciens* en bulgare, Sofia, 1903. Pour l'hérésie bulgare en Occident (« qui cognomento Bugre dicebantur ») Paul Fredericq, *Corpus documentorum inquisitionis haereticae pravitatis neerlandicae*, I, Gand-La Haye 1889, p. 97, an. 1234—1236, aussi d'après Mathieu de Paris: « Paterini et Bugares ». Aussi « Cataphrygi », *ibid.*, p. 40 (an. 1163). Pour le bogomilisme chez les Serbes, Jireček, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, II, p. 65. Chez les Roumains, grâce à Hasdeu, en rapport avec les livres populaires, traduits très tard, mais aussi avec la pénétration orale des superstitions (voy. Iorga, *La création religieuse dans le Sud-Est européen*), on a cru à un rôle tout-puissant du bogomilisme. Beaucoup de fables sur lesquelles s'appuie cette hypothèse appartiennent à une origine beaucoup plus ancienne. Aussi Ciuhandu, *Bogomilismul și Români* dans la *Revista Teologică*, 1933.

Il faut ajouter aussi tous les souvenirs de séparatisme de cet Ouest balcanique à partir du second Tzar, qui s'était appuyé, ainsi que nous l'avons montré, sur les Vlaques et les Albanais, puis ceux des révoltes de Georges Maniakès et des incitations normandes en Italie Méridionale et en Sicile.

Les origines du mouvement, dans lesquelles certains voient une opposition des pâtres roumains, d'autres une résurrection avec des chefs bulgares de la forme politique de la Bulgarie, ne sont donc ni si simples, ni si sûres.

En ce qui concerne le point de départ, nous croyons aujourd'hui encore qu'on ne peut pas parler, seulement parce que les sources byzantines mentionnent un Hémus, qui est aussi peut-être le Pinde et tout le système des montagnes occidentales de la péninsule, d'un mouvement dans les Balcans mêmes.

Là, même si l'on admettrait une faible population de pâtres, laissant des noms comme ceux des cimes de montagnes Durmitor, Visitor, *il n'y a pas un régime bien délimité ayant des privilèges séculaires*, comme en Thessalie, avec ses annexes dans l'Anovlachie, « la Vlachie Supérieure », « la Petite Vlachie » et « la Grande Vlachie »; il n'y a pas la transhumance millénaire qui, décrite par tant de voyageurs, s'est conservée jusqu'à notre époque, avec des pâtres grecisés comme les Saracatchanes; il n'y a pas cette pénétration vers l'Est jusqu'au Mont Athos, vers le Sud jusqu'en Morée; il n'y a pas l'aristocratie des tchelniks qui existe, ainsi qu'on l'a vu, chez les Roumains, comme chez les Serbes, mais pas comme chez les Bulgares; il n'y a pas tout ce que décrit cet anonyme du XI-e siècle qu'on a relié au nom du « seigneur » local Kékauménos; il n'y a pas enfin cette féodalité, grecque, mais aussi vlaque, qui a joué un si grand rôle, parallèle à celui de l'État des Assénides, pendant les luttes des croisés contre les seigneurs locaux dans cette même Thessalie¹.

La Trnovo des Balcans apparaît seulement avec le triomphe des rebelles, alors que le Tyrnavon de Thessalie est

¹ Voy. *Chronique de Morée*, éd. Longnon, *passim*. Nous reviendrons sur la situation dans ces régions.

de très ancienne origine slavo-byzantine ¹. La *Terra Blacorum* par laquelle passent les croisés à l'époque de Frédéric Barberousse ² est toujours la Thessalie. *Lorsqu'on trouve donc ce terme en Transylvanie, il a le même sens large et bien défini.*

Nicétas Choniata parle aussi des « villes du côté de l'Hémus qui sont nombreuses et toutes sur des rochers ravinés et à des hauteurs qui s'élèvent jusqu'aux nues » ³. Mais, dans les Balcons déserts, y a-t-il eu de pareilles cités, lorsque toute la région de luttas de la Thessalie en a été pleine ? Du reste, Frédéric Barberousse aussi trouve des Vlaques sur son chemin, qui menait par Nich à Thessalonique, alors que de la Trnovo des Balcons il aurait dû prendre la route directement vers Constantinople ⁴.

Le rapport avec l'ancien Samuel n'aurait pas pu être fait par Pierre, s'il était venu des Balcons, où, même en admettant une certaine population pastorale, plutôt non transhumante, enfermée dans la montagne, on ne constate aucune organisation avec des chefs ayant la prétention d'une descendance généalogique des anciens empereurs, alors que Samuel, dont le fils était né de ses rapports avec une Vlaque de ces régions, est un hôte de la Thessalie roumaine. Ionitza, de son côté, s'intitulant Tzar, ce qui'il traduit par « Imperator Bulgarorum », souligne d'abord le fait qu'il est « dans son pays » (*in terra mea*) ⁵.

¹ Mais voyez la description chez Nicétas Choniata de l'ordre nouveau, pp. 619—626.

² Ansbert, p. 48.

³ P. 487: ταῖς ἐκεῖσε πόλεσιν, αἱ πολλαὶ μὲν εἰσι κατὰ τὸν Αἴμον, αἱ δὲ πλείους, ἤγρον ἅπασαι σχεδόν, ἐπὶ πετρῶν ἀποτόμων καὶ περινεφῶν γηλόφων πεπολισμέναι.

⁴ Ansbert, qui reconnaît que Pierre, « Kalopetrus », est un « Flachus », régnant sur des « Flachi », le montre dominant « la plus grande partie de la Bulgarie et du côté du Danube (« in Bulgarie maxima parte ac versus Danubium »), sur la plus grande partie des Bulgares en Thrace (« Blacorum et maxime partis Bulgarorum in hortis ») — il s'agit du germanique *Ort* —, (« Tracie dominus »), dans « la partie de la Bulgarie près du Danube et les régions de la Thrace, (« partem Bulgarie circa Danubium et partem Thracie »); pp. 33, 58, 153, dans l'éd. Chroust, *Mon. Germ. Hist.*

⁵ P. 156.

Ce lien entre Vlaques et Bulgares a trouvé un large écho dans l'Occident préoccupé par l'idée de croisade. Parlant de « Bougres et Vlaques » comme « gent averse », la « Chanson de Roland¹ » ne peut être datée que de la fin du XII-e siècle comme date plus ancienne.

Si la nouvelle formation avait surgi dans les Balkans, — et Pič a montré qu'il n'y a pas d'anciens Vlaques dans la Bulgarie du Nord² —, elle aurait tendu vers l'ancienne capitale de Preslav, alors qu'il est évident que les attaques, même si elles n'arrivaient pas dans la région de Vidine, se dirigeaient vers la Thrace par les vallées de Macédoine et cherchaient avant tout la Thessalie, avec la route de Thessalonique. Le rapport avec la partie occidentale des Balkans mènera les Vlaques, plus tard, vers le Nord, du côté de ce Vidine qui chez Suidas a la forme roumaine de *Bidúvη*³.

L'Empire était, naturellement, *romain*, comme celui des anciens Bulgares. Pour cela suffiraient les titres impériaux de Kalopétros (chez Ansbert) et de Kaloïoannès. Du reste, Ansbert dit d'une façon claire que Pierre était appelé par les siens empereur de la « Grèce », les Occidentaux de cet autre empereur traitant de « Grecs » les Romains d'Orient⁴. Mais, d'après une ancienne coutume patriarcale des pâtres, les deux frères Pierre et Ionitza prétendent descendre des anciens Tzars, et on voit dans toute leur dynastie la tendance à affirmer cette descendance⁵.

¹ V. 2922. Il parle aussi des Turcs comme un danger; v. 3240, 3284, 3518. Cf. P. Boissonnade, *Du nouveau sur la Chanson de Roland*. Paris 1923, p. 185 et suiv.

² *Abstammung*, p. 63 et suiv.

³ *Sub v.*

⁴ « Kalopetrus, Blachorum dominus itemque (= idemque) a suis dictus imperator Grecie »; éd. des *Mon. Germ. Hist.*, p. 69. Zlatarski cite Benoît de Peterborough et Raoul de Diceto (dans l'édition des *Rerum Britannicarum Scriptores*, II, 1867, pp. 57 et 60), qui raconte que Assan, « vir ille probissimus », est mort empoisonné « in veste imperiali ».

⁵ Duo fratres, videlicet Petrus et Joannitius, de priori regum prosapia descendentes; Ansbert, p. 413 et suiv. Comme prédécesseurs apparaissent Pierre et Samuel.

La tradition bulgare vivait cependant dans l'Église, et cette Église représentait la culture, la vie des villes, l'ancienne et seule opposition de principe, dans cette même conception impériale, contre le grécisme vainqueur à Byzance. Les révoltés furent acceptés chaleureusement par cette revanche slave, et eux-mêmes se sentirent fortifiés et rehaussés par une pareille consécration.

Les relations avec l'Occident avaient été commencées par Pierre, lorsque, s'intitulant empereur, il demanda, comme c'était le droit au moyen-âge, à Frédéric, son « collègue » de l'Occident, qui venait en croisade, lui-même avec des projets byzantins, la couronne de la Rome orientale ¹.

Le Pape a dû apprendre aussitôt cette tentative d'une puissance oecuménique rivale. Il s'est offert à faire pour cet État, qui était de fait romain, mais que, en raison des négociations avec la dynastie des Anges pour arriver à l'union des Églises, il avait intérêt à délimiter sous le rapport territorial, correspondant aux idées qui se formaient alors en Occident ², ce qu'il avait fait pour Chypre et pour l'Arménie, auxquelles avaient été distribuées des couronnes royales. Lorsque les premiers envoyés du Saint-Siège apprirent que les fondateurs de cet État s'appelaient des Roumains, Innocent II trouva dans ce caractère « romain » une nouvelle base pour sa tentative de mettre la main sur la nouvelle fondation politique ³.

En ce qui concerne la façon de comprendre des Occidentaux, le Pape écrit à « Calojoannes », titre impérial, mais à côté il dit seulement : « illustris Bulgarorum et Blacorum rex », et non, comme on le disait depuis longtemps à Rome, dans le *Liber Pontificalis, rex* de l'ancienne Bulgarie ⁴.

¹ Les anciens Tzars n'ont ajouté à leur Empire aucune dénomination de nation ou de pays.

² Sa correspondance aussi dans Migne, *Patr. lat.*, CCXV, p. 13 et suiv.

³ On dit ensuite : « populis Bulgarorum et Blacorum », « Bulgariae quam Blaciae provinciae »; *ibid.* p. 277, 280. Aussi « regnum Bulgarorum et Blacorum ». Puis « Ecclesia Bulgariae quam Blaciae ». Aussi « in Bulgariam et Blachiam »; p. 410. Reproduction aussi par N. Densusianu, dans Hurmuzaki, I.

⁴ *Ibid.*, p. 411.



Fig. 8.



Fig. 9.



Fig. 10. — Monnaies d'Assène II (1218—41).
D'après Mouchmov, dans les *Izvestia* de
Sofia, 1914.

De même on demandait au « megajupanus Serviae » de se soumettre au Pape et d'« accepter le diadème royal » : *regium susciperet diadema*. De fait, dans ce pays le roi de Hongrie, en sa qualité de missionnaire apostolique, avait établi Vlk à la place d'Étienne.

Pierre avait disparu. Son frère et successeur, Ionitza, — la finale slavo-roumaine, pareille à celle de Nikolitza, renvoie à la Thessalie, — devait naturellement accepter très volontiers une offre lui venant d'un autre côté que Byzance. Il ne faut pas oublier que *dès 1201 avait commencé l'agitation populaire pour une nouvelle croisade*, qu'en 1202 les croisés étaient à Venise, que *les nouveaux rois de Chypre et d'Arménie sont créés en 1197*.

Ionitza apparaît aussi comme « imperator Bulgarorum ¹ ». Alors, en 1203, il rappelle qu'on lui a envoyé dix ambassadeurs, qu'on lui a demandé ceci : « Viens vers nous, nous te couronnerons empereur et nous te donnerons un patriarche, parce que l'Empire ne peut pas être sans patriarche » ². La conception touranienne du Pape, « maître de tout le monde », (*magister totius mundi*) est retenue par Ionitza ³.

L'insistance avec laquelle la Chancellerie Pontificale ajoute les termes de *Blaci*, *Blacia*, montre combien les croisés de passage, dont *venait certainement l'information*, étaient habitués à ces dénominations. Par cette façon de souligner, Rome cherche, par considération à l'égard des Byzantins, à borner dans des limites « barbares » ce nouveau pouvoir. Mais le Pape entend que « la royauté » et pas plus que cela, vienne de lui-même, alors que, jusqu'à ce moment, il n'y avait eu qu'une domination et un « dominus ». On le voit dans sa lettre adressée au patriarche Basile : « nous avons établi sur cette nation notre très-chéri en Christ fils Kalojoannès, qui était jusque-là leur maître » « *charissimum in Christo filium nostrum Calojoannem, hactenus ipsorum dominum, regem statuimus super eos* » ⁴. C'est donc un roi de même que le Carolingien, que

¹ *Ibid.*, pp. 155—156 (ann. 1203).

² *Ibid.*, p. 156.

³ *Ibid.*, p. 290.

⁴ *Ibid.*, p. 280.

l'Arpadien, que l'Arménien et le Chypriote, que celui qu'on est en train de reconnaître aux Serbes.

La preuve que pour les actes concernant les Assénides le Pape a dû avoir quelque chose d'écrit, de même que pour le privilège donné aux Chevaliers Hospitaliers un peu plus tard, est dans cette forme de « Brandizuber » pour Branichévo, le *b* grec étant pris comme un *v* et *z* étant à la place de *tz*, le *d* supplétif en rapport avec la racine occidentale fréquente *Brand* (voy. Brandenbourg, Brandileone).

De son côté, jouant sur le double sens du *basileus*, qu'il écrivait ainsi, et auquel on répondait par un simple « rex », Ionitza ne se laisse pas vaincre : « Puisqu'il a plu à notre Dieu Jésus-Christ de me faire seigneur et empereur de toute la Bulgarie et de la Vlachie ¹ » — le terme de *dominus* pouvant venir aussi du vocabulaire politique qu'on rencontre plus tard chez les Roumains, il n'a pas le sens de diminution qu'on trouve dans les lettres pontificales. Il est « *imperator omnium Bulgarorum et Blacorum* » ². Et le patriarche parle de son *dominus*, l'empereur ³.

Une naïveté absolument vlaque se réfléchit en tout cas dans la correspondance de Ionitza. Le Pape lui envoie des pièces de soie travaillées, sans doute, du côté de Thèbes ⁴, et un chameau. Ionitza déclare : « Ici, nous n'avons pas de secrétaire qui puisse traduire les lettres que vous nous envoyez », de sorte qu'il envoie à Rome deux jeunes gens, Basile et Bethléem, qui « doivent apprendre dans les écoles les lettres latines » ⁵, et la formule par laquelle termine Basile,

¹ Cum placuit domino nostro Jhesu Christo me dominum et imperatorem totius Bulgariae et Blaciae facere »; *ibid.*, p. 280. Cette précision de « tout » est prise à la pratique diplomatique de Byzance. Voy. aussi *ibid.*, pp. 551—554 : « imperium meum », « regnum meum ».

² *Ibid.*, p. 290.

³ Dominus meus imperator; *ibid.*, p. 288. Il prétend avoir sous lui cinq évêchés; *ibid.*, p. 291. Il est question de Preslav, Velboujd, Scoplié et Nich; *ibid.*, p. 289.

⁴ « Examita episime » (Migne, *loc. cit.*, CCXII, c. 553) est certainement ἐξάμιτα ἐπισημα, « pièces choisies ».

⁵ *Ibid.*: « Unus vero nominatur Basilius, alius Bethlehem, et dentur ex praecepto ejus (= praeceptores eis) ut addiscant in scholis litteras latinas,

souhaitant « avec beaucoup d'*inclinations* beaucoup de santé » est celle que nous trouvons chez les Roumains le long des siècles, de même que cette autre: « avec santé et bonnes dispositions »¹.

De son côté, le roi de Hongrie, qui est en guerre avec Ionitza, parce que celui-ci occupait des terres de la soeur de Béla, attaquant aussi la Serbie (*terram Serviae tuae coronae subjectam*) et jetant sur ce pays une « grande multitude d'infidèles »² — c'est-à-dire ses alliés, les Cumans —, déclare que celui-ci « n'a nulle part aucun droit » (*nullius terrae de jure sit dominus*). A peine a-t-il permis au légat d'aller assister au couronnement de celui qui, même après cet acte, reste pour les Hongrois un simple *dominus*³. Ionitza, de son côté, déclare qu'il n'a rien à faire avec ce voisin, tout en demandant la permission d'aller le battre⁴.

Mais le sens et l'importance des Vlaques et de la Vlachie dans la Péninsule des Balcans au XIII-e siècle ne sont pas si clairs — et que de puissances, que d'intérêts balcaniques se mêlent pour les rendre plus confus !, — pour qu'une nouvelle étude sur les sources ne soit profitable. Il ne s'agira plus des sources grecques, depuis longtemps connues et analysées plus d'une fois, mais des sources latines, lettres et chroniques, sur lesquelles l'attention s'est peu arrêtée.

Deux définitions de la Vlachie se rencontrent dans cette catégorie de sources: l'une, chez Robert de Clari, le chroniqueur des chevaliers pauvres, « les sergents » de la croisade, se présente en ces termes: « Si est Blakie une moult forte, qui toute est enclose d'ons montaignes si que on n'i puet entrer, ne issir par un destrois ». C'est un pays ayant

quoniam hic grammaticos non habemus qui possint litteras quas mittitis nobis transferre ».

¹ Multas inclinationes et multas sanitates a me, Basilio, humili Bulgarorum et Blachorum primate . . . Cum sanitate et sospitate inveniatis vos scriptum meae humilitatis. Dominus omnium Bulgarorum atque Blachorum »; *ibid.*, p. 554.

² « Paganorum multitudine copiosa »; *ibid.*, p. 413 și urm.

³ *Ibid.*, pp. 413, 429.

⁴ *Ibid.*, pp. 551—554.

une aristocratie, «haus hommes de Blakie», que Ionitza a su gagner, après que, frappé au visage d'une courroie par un *scolarios*, «escoulliers», il s'est levé contre l'Empire¹. L'empereur Henri montre que la région du côté d'Andrinople est voisine des montagnes qui la séparent de la Vlachie: «*montibus tantum interpositis Blachorum affinem (pas: affinibus) populis*»². Il est question, évidemment, d'une contrée à l'Ouest de la Thrace.

Le nom donné, aux maîtres de la région, où l'Empire, dans sa forme française, rencontre une résistance invincible, vient de l'empereur Henri lui-même, qui avait épousé une fille de Ionitza, donnant à celui-ci une de ses belles-filles³, à savoir: *Blaci* ou *Blanci*⁴, à côté desquels se trouvent naturellement leurs alliés permanents, les Cumans, que décrit d'une façon si pittoresque et si personnelle, avec leur façon de combattre, Robert de Clari. Ionitza est pour l'empereur: «*Jannicius, Blanchorum dominus*»⁵. On dit que les «*Blaci*» se sont entendus avec les Turcs par des lettres écrites dans les deux langues (*in utraque lingua*; mais il est certainement question du slavon)⁶. Ailleurs, ceux qui «huent et glapissent» sont les «Blas et Commains», avec leurs archers⁷.

La chronique en vers de l'Occident français, travail ultérieur de Philippe Mouskes, connaît, elle aussi, les «Blaks» et les «Comins»; du reste, dans cette source, Assen, Jean Assen, *Anseus*, est un «roi de Serbie»⁸. Parmi ceux qui ont eu, eux aussi, à faire sur le champ de bataille avec ces ennemis Henri de Valenciennes cite les «Blancois»⁹.

Le seul chroniqueur qui parle, non pas de Bulgares, mais d'une Bulgarie dans le titre de Ionitza: «rois de Blaque et de

¹ Éd. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, pp. 51—53.

² Migne, *Patr. lat.*, CCXVII, c. 294—295.

³ Baudoin d'Avesnes, dans l'édition Natalis de Wailly de Villehardouin, p. 423.

⁴ Migne, *loc. cit.*, pp. 294—295.

⁵ *Ibid.*

⁶ *Ibid.*

⁷ Baudoin d'Avesnes, même chronique, p. 314.

⁸ Éd. Buchon, *Collection de chroniques nationales et étrangères*, III, p. 349.

⁹ Éd. Natalis de Wailly, p. 306.

Bougrie », est *Villehardouin* ¹. Mais nous sommes en présence de quelqu'un qui a joué un rôle officiel après la réconciliation d'Henri avec Ionitza.

L'attitude du Pape, dans sa correspondance, en dehors de celle échangée avec Ionitza, n'est pas conséquente en matière de titres, et on voit facilement comment une *chancellerie mal informée se dirige d'après les lettres même qui lui sont adressées*. On commence avec le « rex Blachorum et Bulgarorum », qui mène avec lui « des Cumans, des Turcs » (de fait, ces derniers sont les Cumans eux-mêmes) et « des Grecs » ². Quand il est question du patriarche de Ionitza, il est « *le primat des Bulgares et des Vlaques* » (*Bulgarorum et Vlachorum primas* ³). Mais nous avons dit que l'Église était certainement l'ancienne Église bulgare dont on a fait l'appui puissant et durable pour le nouvel État. Plus tard, l'espoir de gagner les Bulgares à la foi catholique mène le Saint-Siège si loin que Ionitza devient, — *encore une fois comme dans les missives reçues à Rome*, — l'empereur, « Calojoannès », qui est « *le roi illustre des Bulgares et des Vlaques* » (« rex Bulgarorum et Blachorum illustris »), et l'opposition politique s'établit, passant par-dessus le dernier terme national, entre *Bulgares et Latins* (*inter Bulgaros et Latinos*), qui sont également soumis à la Rome sacerdotale ⁴.

On n'a pas accordé toute l'attention dûe au passage où Ionitza réclame « les évêchés de Hongrie », tombés entre les « mains de certains Grecs dépravés, qui les détruisent ⁵ ».

¹ Éd. citée, pp. 116, 118.

² Migne, *Patr. Lat.*, CCXVIII, c. 698.

³ *Ibid.*, c. 705—706.

⁴ *Ibid.*, c. 710.

⁵ Quaedam ecclesiae monachorum graecorum in regno Ungariae constitutas, per incuriam dioecesanorum episcoporum et per ipsos Graecorum, qui valde sunt, sicut asserit dissoluti, penitus destruuntur»; p. 332 (an. 1204). Il demande que des évêques y soient établis, fût-ce même des Latins. De son côté, le roi de Hongrie arrête le légat qui venait vers Ionitza. Voy. aussi: « de Latinis quoque, qui Constantinopolim introierunt, scribo Sanctitati Vestrae ut eis scribatis quatenus distent ab imperio meo, et, sicut imperium meum nullum malum eis fecit, neque ipsi nobis parvipendant. Si forte ipsi conati fuerunt contra imperium meum et parvipenderint eum (*sic*), et occidetur ex

Il est évident qu'il pense au pays de ses alliés cumans, ou qu'il prétend, sous la dépendance d'Église¹, des droits politiques *dans la Batchka, dans le Banat ou dans la contrée de Severin*. Mais ce ne sont pas ces « pseudo-évêques » dont se plaint le Pape dans une missive au roi de Hongrie presque au même moment et dont il sera question plus loin.

Ionitza considère les Latins, venus avec des prétentions byzantines légitimes, bien que non orthodoxes, au beau milieu de ses négociations avec le Saint-Siège, en 1204, comme de simples voisins: il ne leur a fait aucun mal, ils ne doivent pas lui en faire aucun; si cependant ils attaquent, que le Pape, leur patron, ne soit pas offensé par sa réplique².

Un conflit avec le Latin de Constantinople était cependant inévitable. Pris par Ionitza, Baudoin expira dans la prison bulgare³. Et le Pape recommandera Ionitza, après la catastrophe de Baudouin, au nouvel empereur Henri comme « notre très-aimé fils Calojoannès, roi illustre des Bulgares et des Vlaques »⁴. Mais dans des lettres moins solennelles il est seulement question de « Vlaques », et de leur chef « vlaque ».

Le vainqueur en arrivera à une coalition avec les Cumans, — *tirant après eux l'élément qui leur est soumis sur la rive gauche*, — et avec des Grecs, même avec des Turcs⁵.

Toute cette action n'est qu'une tentative inconsciente de synthèse, contenant le Pinde, la rive droite du Danube, ainsi que la rive gauche, avec une tendance vers Constantinople, mais aussi vers la Mer occidentale, tentative qui, très vaste,

eis, non habeat Sanctitas Vestra imperium meum despectum, sed sint universa libera »; *ibid.*, pp. 551—554. C'est évidemment la traduction d'un texte slavons qui aura été dicté.

¹ Voy. Iorga, *France de Constantinople et de Morée* (dans la *Revue hist. du S.-E. européen*, XII (1935), p. 188).

² Charissimo filio nostro Calojanni, regi Bulgarorum et Blachorum illustri ». « Bulgares » et « Latins » lui paraissent les deux termes politiques; p. 710 et suiv. Aussi pp. 1162—1163 (1207): « rex Bulgarorum illustris ».

³ *Ibid.*, 1037 (an. 1206).

⁴ Rex quoque Blachorum et Bulgarorum, cum Cumanis, Turcis et Graecis adversus Latinos pugnantes, Domino permittente, vicerunt; *ibid.*, p. 698.

⁵ Blachis, Cummannis et aliis; lettre de Henri; *ibid.*, p. 706 et suiv.

n'a pas pu aboutir à cause surtout de l'opposition des Grecs d'Asie Mineure et d'Épire, qui sont les « légitimistes » byzantins. Le nouveau Tzar Borila, dont le nom, avec la finale archaïque gothe, adoptée par les Slaves comme par les Roumains, est seulement un « Vorilla » pour Henri, qui le présente comme un « iniquissimus persecutor Ecclesiae Dei »¹, ce Tzar a les possessions de son prédécesseur, mais le prestige de Ionitza, mort devant la cité de Saint-Démètre, Thessalonique, *le port naturel de sa Thessalie à lui, nouvelle preuve de l'origine locale de l'Empire*, a disparu². Si Pierre avait été « romain », Jean Assen I-er s'intitulera « empereur des Bulgares et des Grecs », terminologie nationale moderne³.

L'Empire de la dynastie vlaque s'est toujours tenu en dehors de toute tentative envers le monde romain de l'Adriatique, bien que des liens de ce côté avec l'Occident n'ont pas pu manquer. Ceci surtout par les éléments romans qui s'y trouvaient.

Dans des sources comme Lucius, comme Thomas de Salone et dans tels mémoires de patriciens locaux, comme le *Memoriale Pauli de Paulo*, nous trouvons des noms comme Franculus, Francolius, Marculus⁴. Jusqu'aujourd'hui des noms comme Cosulich, qui vient de Cosul, montrent l'origine ancestrale. En raison de cet isolement complet des Vlaques, qu'on observe aussi à leur égard au Mont Athos, les renseignements sur la façon de vivre d'une partie si nombreuse et si intéressante de la race roumaine manquent. Un chercheur italien, M. Achille Tamaro⁵, a trouvé cependant un certain nombre de noms roumains aussi dans les Archives de Zara, la Iadera des Slaves.

¹ *Ibid.*, p. 1522.

² Pour les Assénides, voy. aussi Vassilievski, dans l'*Arch. f. slavische Phil.*, IV, p. 627 et suiv.

³ Българщинъ и грѣкомъ; Ljubić, *Opis jugoslavenskih novaca*, Zagreb, 1875, p. 4.

⁴ Jireček, dans les *Sitzungsberichte* de Vienne citées, pp. 435, 438.

⁵ *Italiens et Slaves dans l'Adriatique*, traduit de l'italien par France Donat, Zürich, 1918. Cf. le compte-rendu dans le *Bulletin de l'Institut pour l'étude du Sud-Est européen*, VII, pp. 37—41.

Ici le slavisme continuait son œuvre d'amalgame, bien que les villes ferment leurs portes devant des chefs auxquels elles paient, comme prix de rachat, un tribut annuel, appelé *mogarich*, *magarixium*, et qu'elles reçoivent solennellement l'« hôte », lui faisant plus tard présent d'une maison. Cet isolement des villes de Dalmatie, comme moyen de défense, s'étend aussi sur « les Vlaques de la montagne », qui continuent à vendre dans certaines conditions leur fromage vlaque, et c'est tout. Les noms évidemment roumains ne manquent pas non plus dans d'autres sources précieuses, ainsi chez le « prêtre de Doclée ».

Dans les environs, sur la base des mêmes conceptions, à travers lesquelles on entrevoit l'idée nationale, se forme cependant, sur la même base de l'archaïque élément populaire, slavisé, non slavisé, plus tard italianisé, la vie des différentes régions au Sud du Danube. Ainsi dans le royaume serbe, dont l'origine est dans un privilège du Pape pour les Serbes de l'Adriatique, poursuivis aussi par le souvenir de l'Empire slave des Bulgares. Le premier roi serbe s'intitule : « de la Terre serbe, de Dioclée, de la Dalmatie, et du pays de Hlm »¹.

¹ Miklosich, ouvr. cité, p. 9. Quelquefois aussi de la « Marina » (il emploie un sceau grec comme grand joupant; Lucius, V, 3). Le titre principal s'impose sous ses successeurs (en latin Étienne Ouroch n'est qu'un *rex*). Les régions grecques apparaissent sous Étienne Milioutine; Miklosich, ouvr. cité, p. 561. Douchane est sur ses monnaies latines *Stefanus Imperator*. Étienne Ouroch de même (aussi sur sa monnaie pour Cattaro). Sous le roi Doukachine, on trouve aussi la mention de la « Grèce ». Lazare qui fut tué à la bataille de Cossovo est un « knèze », mais aussi un « autocrate de tout le pays serbe », même un « knèze de Serbie » et de la « Podounavie ». Étienne, son fils, est aussi maître de la Posavie, des « régions des pays hongrois et bosniaque », de « la rive de la Zéta ». Sur ses monnaies, il appuie sur son titre de « despote ». Vouk Brancovitch est intitulé « gospodar » des Serbes et de la « Podounavie ». Georges, son fils, « seigneur de Serbie » et despote, sans oublier la « Podounavie ». Le despote Constantin de Kustendil apparaît comme « roi »; Ljubić, ouvr. cité, p. 177. De simples joupants font frapper monnaie, de même que des villes comme Prizren, Scoplié. Un seul « Voevoda Albaniae »; *ibid.*, p. 181. Aussi les Bosniaques « totius Bosnie »; p. 189. Puis des « rois de Serbie, de Bosnie et de la Marina », même aussi du Chlm, des régions inférieures, de la Ouzora, de la Sola, du Podrine. Dans le titre du Bosniaque

La Bosnie, en rapport plus étroit avec la Hongrie, obtiendra seulement à la fin du XIII-e siècle une autre couronne serbe, et un « grand voévode du royaume de Bosnie », Chrvoïé, apparaît jouant un rôle très important vers l'an 1400¹.

Donc l'Empire, à la fondation duquel avaient travaillé, avec leur bravoure et leur intelligence, les Assénides, n'a pu changer en rien la vie des petites communautés isolées des Roumains dans l'Ouest de la péninsule des Balcans. Ceux qui restent ont les mêmes points d'arrêt des pâtres sous l'autorité des mêmes tchelniks. Ainsi pour ce « village vlaque », d'Ézévan, que cite Anne Comnène².

En revanche, à la Cour, si l'on peut parler d'une Cour, sous l'influence du clergé bulgare des villes et des monastères et en rapport avec les anciennes traditions historiques, le caractère vlaque a dû disparaître immédiatement.

Car il se forme sous la Couronne « impériale » reprise, de petits fiefs dynastiques dans des régions qui cherchent, sur la base d'anciennes traditions, à se séparer. Tel est le cas de Hârsu, d'où la forme grécisée Chrysos chez les Byzantins³, dont l'histoire, de bravoure, d'agitation et de crimes, nous est connue jusqu'en détail⁴.

Étienne Tomachévitch apparaissent la Dalmatie et la Croatie. Chez tous aussi la mention des « pays de l'Ouest » (ЗАПАДНИИ). En latin cependant ce titre est « rex Bosne ». Aussi Io (*Ions Tomas*); pp. 207—208. Ils ont sur les monnaies aussi le portrait de Saint Grégoire de Nazianze, celui du Pape Grégoire (*ibid.*, pp. 208, 210).

¹ Ljubić, ouvr. cité, p. 213. A la même époque il s'intitule cependant « hertzeg de Spalato et knèze des pays de l'Ouest et grand protogère du royaume de Bosnie » (*ibid.*). En latin, il est *dux Spolethii*; *ibid.*, p. 214.

² Pour 'Εζλοβα, puis 'Εζεβατ, voy. aussi plus haut et Bées, dans les *Jahrbücher*, VIII, p. 380. Nous maintenons l'explication Τζοβατ, Les Pâtres.

³ Pour Chrysos-Chers, *Analele Dobrogii*, II (1921), pp. 33—34.

⁴ Pour ces détails, de même que pour tout ce qui concerne les Roumains au Sud du Danube, Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, I (aussi une édition roumaine).

CHAPITRE IV

MISE EN VALEUR DES ROUMAINS SUR LA RIVE GAUCHE DU DANUBE

Dès l'époque où se préparait dans les Balcans la série de mouvements qui devaient attirer vers des actions politiques l'élément vlaque si mêlé à la vie journalière de tous, les circonstances demandaient en Hongrie une nouvelle orientation.

D'abord, en même temps que la pénétration, encore si timide, en Transylvanie, dont les forêts ne mènent à rien, la royauté hongroise avait été prise par le grand problème de l'Occident balcanique, que l'offensive de Manuel Comnène réclamait pour lui, tandis que cet État serbe se développait, partant des joupanats locaux de jusque-là, oscillant entre l'empereur du Sud et le roi du Nord. Elle aussi arrivera bientôt à être, non plus la concurrente des nouveaux *basileis* guerriers, mais leur cliente, la vassale du Siègne romain d'Orient, lequel accepte ses princes, les élève, les prépare à être des prétendants, les impose comme rois, leur accorde de vieilles couronnes byzantines et les amène à être propagateurs de cette orthodoxie qui est inséparable de Byzance.

Au XII-e siècle, les rois de Hongrie prennent aussi le titre de Croatie, qui s'impose sur les sceaux¹. Sous Béla III, celui de Dalmatie précède celui de la Rama serbe².

Étienne III (1162—1173), en lutte avec Étienne IV, détrôné par lui, ira si loin dans cette imitation que, sur sa monnaie, avec la *Sancta Maria*, il apparaît portant un diadème

¹ Marczali, ouvr. cité, p. 304.

² *Ibid.*, pp. 325, 344, 352.

de perles, assis sur un siège comme le siège byzantin, tenant de la main une lance, alors que sur le revers, avec la mention, paraît-il, de Sainte Élisabeth, on voit les deux figures habituelles sur les monnaies byzantines et slaves du Sud ¹.

Bientôt ici même, comme dans la Byzance apparentée, la mission de chevaliers vaincra, sous Béla III (1173—1196), et l'esprit chevaleresque amènera sur les monnaies le type du chevalier couronné portant l'épervier ².

Un retour plus prononcé vers les Balkans se produit par le mariage de la princesse Piroška, mère de Manuel Comnène, mariage qui fut suivi par celui de la seconde femme de l'empereur Isaac l'Ange, au cours du XII-e siècle, qui est pour la Hongrie une époque de grande incertitude, *les croisades passant à côté du royaume sans que la royauté eût rempli son premier devoir de missionnaire apostolique*. Lorsque le mouvement des Vlaques se produit, menaçant aussi la Serbie à peine formée, à laquelle le Pape n'a pas donné encore une couronne royale, la légalisant ainsi pour les Hongrois même, le roi, Éméric, avec un nom de croisade (Almericus, Amaury), s'intitule: roi de Bulgarie et même de Serbie.

Lorsque les Latins montrent, par le succès de la quatrième croisade, que la cité de Constantin n'est pas invincible, cette cité où, avec Baudoin de Flandre, s'établit une dynastie catholique française dont la faiblesse est avérée aussitôt par la défaite et la mort dans la prison de Trnovo du premier empereur latin, les rois de Hongrie, délégués permanents de croisade, devront prendre en considération l'existence de ce Sud-Est européen sous un autre rapport: *celui de la possibilité de se créer eux-mêmes une monarchie latine d'Orient*, avec une base beaucoup plus puissante et une légitimité incontestable. Le second héritier du roi Éméric, portant le nom d'André, entreprendra ainsi, comme nous le verrons, une croisade à lui, qui devait, dans sa première confiance, téméraire et naïve, l'établir sur le Siègne impérial de Constantinople, à la place du Latin qui depuis quelque temps s'était montré incapable de se défendre.

¹ *Ibid.*, p. 300.

² *Ibid.*, p. 323.

Le rôle de roi « sud-est oriental », de candidat à Byzance, apparaît aussi sur le sceau d'André II, avec les titres de la Serbie et de la Galicie ¹. A son époque, les costumes mêmes des rois qui ploient le genou devant les saints sont ceux de Byzance ². Le soleil et la lune de l'ancien Orient apparaissent dans les sceaux royaux ³. Car la Hongrie arpadienne ne pouvait pas rester enfermée chez elle à l'époque où les chevaliers occidentaux de Boniface de Montferrat et de Baudouin paraissent lui ravir le rôle de croisade perpétuelle en Orient. Parmi les signes de l'orientation vers les Balcons du roi André il y a aussi le mariage de sa fille Marie avec le Tzar balcanique, Jean Assen ⁴.

C'est de là que vient aussi le chapitre inscrit par les Chevaliers Teutons en Transylvanie.

L'appel des chevaliers est en rapport avec un pacte conclu en Orient par le roi André II, celui qui a fait du métropolitain de Monembasie un exarque de Morée ⁵. Croisé, allant jusqu'en Égypte, il a vu dans les Lieux Saints ces moines armés germaniques et il a cru que dans son pays, *ancien territoire de croisade*, ils pourraient mener mieux leur lutte contre les Infidèles que dans ces régions d'Asie qui devaient être bientôt totalement perdues.

Du reste, avant que la royauté hongroise eût pensé à créer un statut pour les Roumains vivant encore libres sur la rive gauche du Danube, un Banat se forme ayant *sa monnaie*

¹ Fejér, ouvr. cité, II, pp. 380, 389, 391, 405—408, 411; Marczali, ouvr. cité, p. 377.

² *Ibid.*, p. 376.

³ *Ibid.*, p. 377.

⁴ Voy. aussi Aurel Mureşianu, *Temeiurile istorice ale politiceii noastre nationale*, Braşov, 1928—1930.

⁵ Heisenberg, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit*, Munich, 1920. Pour le rôle d'avant-garde de la croisade, et non de défenseurs de frontière, — mais qu'est-ce que la frontière?, — des Teutons, voy. aussi Rudolf David, dans la *Kronstädter Zeitung*, 1936, n° 184: « Es handelte sich darum, diese Gebiete dem kirchlichen und politischen Einfluss von Byzanz zu entziehen und *einen unabhängigen Ordensstaat unter päpstlicher Oberhoheit zu gründen* ». Aussi tirage à part: *Die Frage der Herkunft der Siebenbürger Sachsen*.

a lui, — imitation sous un titre avare du voévodat de Transylvanie, — pour certaines régions slaves du Sud qui avaient été jadis reliées, mais seulement dans des conditions de très ancienne autonomie, à la couronne de Croatie. Nous trouvons ainsi, jouissant de tous ses droits, nettement séparés, un Ban d'Esclavonie, de cette large et puissante Esclavonie, vers l'an 1200¹.

Le spectacle du monde byzantin, avec sa précision admirable, a amené le roi croisé à tenter quelque chose de pareil dans les pays où tout était à peine commencé, les blocs de même que les oasis de population hongroise étant seulement le résultat du hasard, sans aucun plan général et sans aucun système. Ainsi doit être expliquée, malgré le manque de forme constaté et la nécessité d'être suppléé par des témoignages oraux, la conception comprise dans le grand privilège de 1222 du roi André, accordé aux groupes de Saxons répandus, et dont il voulait faire, — mais on n'a pas pu poursuivre sur cette voie, car les réformes royales de ce moment sont tombées en même temps que ces grands projets de croisade, — « un seul peuple », *unus populus*, comme dans les Lieux Saints, avec un terriroire précis et cohérent, « de Waras à Baraolt » (d'Orăştie (?) à Baraolt), avec un seul chef pour remplir une mission militaire, fixant aussi quel est le concours armé que doivent donner les Roumains et les Petchénègues, qui ne rentrent pas dans ce système. On laisse à ces derniers la « silva », la forêt de l'Est dans les Carpathes, avec ses clairières, les Szekler seuls, organisés à la roumaine par sièges de justice (*szék*), c'est-à-dire par judicatures, devant faire la garde, non pas dans cette forêt, mais seulement aux défilés².

De même qu'auparavant, en rapport également avec les projets de croisade du roi André, qui cherche à consolider de cette façon le rôle des Saxons, la Transylvanie méridionale et la partie correspondante au-delà des Carpathes arrivent à être confiées aux Teutons.

¹ Marczali, ouvr. cité, p. 404.

² Éd. dans Zimmermann-Werner, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, I, Sibiu, 1892, pp. 18—20, 31. Voy. Friedrich Philippi, *Die deutschen Ritter im Burzenlande*, Programm de Braşov, 1880.

Pour comprendre ce que signifie cet appel de la part du roi de Hongrie, il faut se rappeler aussi la situation de l'Ordre après la perte de Jérusalem et la résurrection du royaume sur cette côte de Syrie où, à côté des Italiens, dominaient les moines latins et surtout les Hospitaliers. Et, pour se rendre compte des motifs qu'on a eu d'aller trouver ces chevaliers d'Henri de Salza, de vrais seigneurs,— avec leur habit monacal tel qu'il est décrit ensuite lorsqu'ils se sont fixés d'une façon permanente en Prusse,— ainsi que du système qu'ils ont appliqué aux indigènes, il faut penser à ce qu'ils ont fait avec les Syriens,— *sans l'existence desquels ils n'auraient pas pu vivre*, — dans leur ancienne patrie et ce qu'ils y feront désormais là où ils ont trouvé aussi une nombreuse population indigène.

Aux Teutons sera dûe sans doute aussi *la colonisation intensive du pays des Szekler*, dans lequel cette milice hongroise *ne se retrouve jusque-là dans aucun document et où les noms des saints*¹, — *et surtout le culte de la Vierge, dans le Marienbourg de la Feldioara actuelle, qui correspond à l'autre Marienbourg, de Prusse,— est le sceau même de leur présence et de leur domination*².

¹ Un Saint Nicolas, un Saint Martin, aussi dans le Bihor, dans l'Occident de la Transylvanie.

² D'après Timon, Szekler aurait signifié « ceux qui sont établis », de *székelve*, au-delà des « Sitze der Stämme und Geschlechter »; ouvr. cité, p. 84 (mais voy. aussi, p. 87: « Szék heisst im Altungarischen unter andern auch Grenzmark, Ende », ou la tribu Essege, « ein Stamm der Donaubulgaren »; mais, aux pages 240—241: *sedesszék*). Il croit avoir trouvé chez eux des « uralte Stämme und Geschlechtsverfassung », et même « ein den Ungarn nahe verwandtes und verbündetes Volk, das in Folge dessen an der Gränze des Landesgebietes sich niederliess », conservant l'organisation qui a été remplacée ailleurs par celle du comté royal; p. 87. Voy. Vintilă Mihăilescu, *Câteva observații asupra Românilor din Secuime*, dans le *Bul. Soc. Geogr.*, XLI (1922), p. 112 et suiv. Cf. Orbán Bl., *A székely földrások*, Pest, 1868—1873. Aussi, sur d'autres Szekler, *Revue de Transylvanie*, II, p. 242, note 2. Voy. aussi Geza Fehér, *Bulgarisch-ungarische Beziehungen in den V. — XI. Jahrhunderten*, Budapest, 1921; Schünemann, *Zur Herkunft der siebenbürgischen Szekler*, dans les *Ungarische Jahrbücher*, 1920, pp. 405, 407 (aussi *ibid.*, VI (1908), pp. 335—338). Les Szekler seraient venus par le défilé d'Oituz, les défilés du Sud demandant un plus grand nombre de gardiens; les Saxons se défendent contre leur

De fait, le premier comte des Szekler a le nom slave de Bogomer (1235)¹. Ce sont encore les Roumains qui ont amené la transmission de pareils noms et leurs traces ne se trouvent pas seulement dans cette nomenclature locale².

Il faudrait rechercher aussi le rôle des Szekler du côté d'Oedenburg et de Bratislava³. Leur caractère ultérieur magyar est indubitable, bien que, d'une façon absurde, les Szekler aient pu apparaître comme Avars à un historien comme M. Hóman⁴.

Mais l'existence de la base roumaine n'est pas indiquée seulement par la nomenclature de la montagne et par quelques villages comme Vlăhița. Chez les Szekler aussi, les capitaines et les juges, tous deux élus, correspondent⁵, et le jugement est fait, chez eux aussi, sous un *arbor frondosa*⁶. Aussi le siège de justice des Szekler, avec douze membres

intrusion. Quoi qu'il en soit, ils sont en rapport avec la colonisation germanique d'abord dans la première moitié du XII-e siècle (*sic*), d'après Jung, *Pässe*, pp. 24—25. Cf. enfin Wislocki, *Die Szekler und Ungarn in Siebenbürgen*, 1891. L'écriture des Szekler paraît de plus en plus avoir été amenée d'Asie. Observations intéressantes sur les lettres des Szekler, dans Katancsich, *De Istro ejusque adcolis*, Bude, 1798, p. 306 et suiv. Des monnaies fausses aussi ont été présentées. Voy. notre propre notice dans la *Rev. Hist. du S.-E. européen*, 1930, pp. 134—135 et suiv.; *Ung. Jahrbücher*, 1936.— Est curieux aussi le nom de *Kemgar* (petchénegue?) qu'on donne aux non-Szekler; voy. Sabin Oprean, dans *Lucrările Inst. de Geografie al Universității din Cluj*, III (1929), pp. 48—49. Enfin G. Popa-Lisseanu, *Date privitoare la maghiari-sarea Românilor*, Bucarest 1937.

¹ Timon, ouvr. cité, p. 241, note 11.

² Pour la commune et la lignée Surcea et l'église de pierre, pour les fresques de Ghelnița, voy. *Neamul nostru*, III, n° 16. Voy. aussi, dans le *Balkan-Archiv*, III (1927), Otto Liebhart, *Die Ortsnamen des Szeklergebietes in Siebenbürgen*, p. 1 et suiv. Buda, p. 11. Szemeria, p. 67. Turda (Tvrda), donc d'abord les Slaves, p. 75. Roumains seraient seulement des noms comme Albu, Szacsva; pp. 84. Cf. Weigand, *Jahresbericht*, IX, p. 138. Contre Oprean, pp. 84—85. On reconnaît que *l'élément slavon étymologique est mieux conservé par les Roumains, mais ce serait seulement à cause du lourd conservatisme magyar*; p. 85. Cf. *ibid.*, p. 310, et *Zeitschrift f. Ortsnamenforschung*, III, p. 159.

³ Voy. Húnfalvy, ouvr. cité, p. 46.

⁴ *Ung. Jahrbücher*, II (1922), pp. 9—36. Voy. aussi Popa-Lisseanu, ouvr. cité.

⁵ Timon, ouvr. cité, p. 241.

⁶ *Ibid.*, pp. 240—241.

en dehors des fonctionnaires d'État et l'élection d'un tiers, le reste venant d'une élection générale, est identique à celui des Roumains ¹. Un *jus siculicale* ² se trouve à côté du *jus valachicale*, ce qui montre l'existence d'une population séparée avant la prise de possession de la Transylvanie par le roi de Hongrie. Chez les Szekler aussi la terre de labour est restée pendant longtemps en commun ³. Et ces ressemblances ne s'arrêtent pas à la vie populaire. Le passage en revue des boïars au XIV-e siècle dans le pays de Făgăraş et la *collustratio generalis* chez les Szekler sont une seule et même chose ⁴.

Pour les Teutons le roi de Hongrie était dans la même situation que le roi de Jérusalem ⁵. Il ne peut pas leur imposer son évêque à lui, comme le second n'a pas pu le faire en pays de croisade. Ses officiers n'ont rien à chercher chez les nouveaux hôtes. Ils ne veulent pas, bien entendu, former un État, qu'ils n'avaient eu ni de l'autre côté, bien que dès lors se soient déjà formées les tendances qui ont pris corps sur les rives de la Baltique. Ils cherchent cependant partout des châteaux et la création de « commandatures » (*Komthur*) pour leurs « commandeurs », passant aussi les Carpathes dans les districts actuels de Muscel et de Buzău, pour fortifier aussi l'autre partie du défilé que les Roumains appellent *gură* (bouche) ou *mâneciu* (manche). C'est de là que viennent certaines ruines du côté de Buzău et au milieu même du « Câmpulung », du Longchamp roumain, où ils élèvent un *cloașter*, — dont le nom est conservé même après la ruine de l'édifice, une nouvelle église étant fondée ailleurs —, à l'époque où la puissance était pour cette ville entre les mains du *comes* saxon, comme Laurent, qui y est enterré ⁶. Excité par l'évêque de Transylvanie, le roi

¹ *Ibid.*, pp. 741—742.

² *Ibid.*, p. 741. Cf. *consuetudo regis Croaciae, ibid.*, p. 762.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 732.

⁵ R. Rosetti, dans *Rev. Nouă*, III (1890). De même, *Despre Unguri și episcopie catolică din Moldova*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXVII, p. 261 et suiv.

⁶ Iorga, *Inscripții*, I, p. 273, n^o 1 : « comes Laurentius de Longo Campo ».

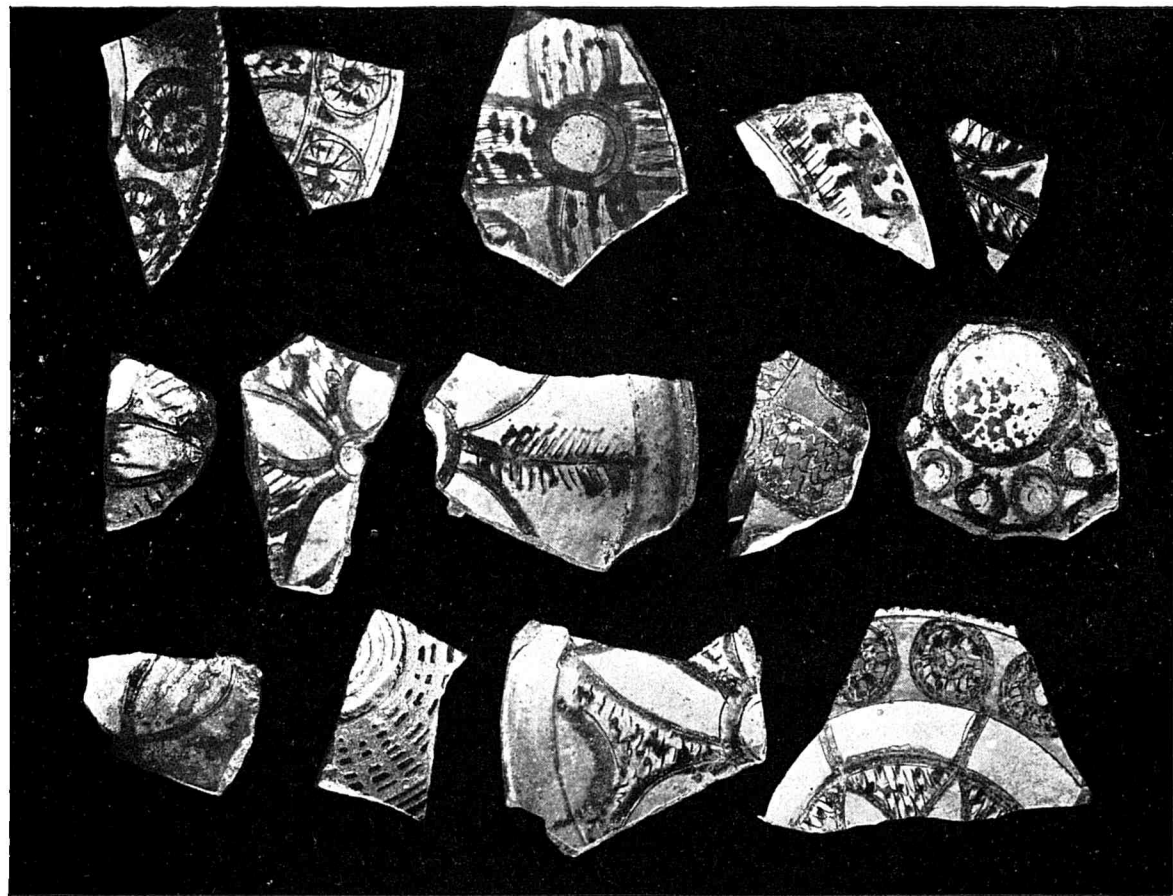


Fig. 11. — Terres-cuites de Curtea-de-Arges.

commencera une courte guerre contre ces insoumis soutenus par le Saint-Siège et les forcera à s'en aller ¹.

Les établissements des « Chevaliers de la Vierge des Teutons de Jérusalem », de ces moines guerriers, chargés des hôpitaux, patrons des pèlerins, auxiliaires précieux, en rivalité avec les chevaliers français du Temple de Salomon, les Templiers, et avec ceux de St. Jean l'Élémosinaire, le Charitable, les Hospitaliers, constituent un fait de la plus grande importance pour le rôle des Roumains au commencement du XIII-e siècle, devant le grand changement qui s'est produit dans les Balcons, de sorte qu'il mérite d'être examiné de nouveau, en détail, d'autant plus qu'on a essayé, avec beaucoup de talent d'argumentation, d'écarter cet épisode, qui n'est pas resté sans conséquences dans l'histoire de la Transylvanie ².

Nous avons dit qu'en Palestine, André II avait trouvé un état de choses déjà fixé par le contact avec la civilisation byzantine ancienne et qu'il a pensé à transporter dans son

¹ Voy. F. Obert, *Hermann v. Salza und die Besiedlung des Burzenlandes*, Vienne, 1905; Reissig, dans le *Századok*, XXXV (1911). Pour les rapports pécuniaires de l'Église des Teutons avec le Pape, Endlicher, ouvr. cité, p. 247.

² Iosif Schiopul, *Contribuțiuni la istoria Transilvaniei în secolele XII și XIII. I. Țara Bârsei și Cavalerii Teutoni. II. Invasiunea Mongolilor din 1241*, Cluj, 1932. Voy. le même, *Diploma Andreiană din 1224 și alte documente false sau fals interpretate*. Cluj, 1934. — Le travail, basé sur beaucoup de recherches et plein d'une ingéniosité extrêmement subtile, de M. Schiopul pêche par l'admission de certaines règles de diplomatie inviolables pour une chancellerie à peine commençante et par conséquent capricieuse: comme si l'on avait affaire à cette bureaucratie autrichienne que l'auteur a connue. Cf. Émile C. Lăzărescu, *Note despre documentele Țării Bârsei și Cavalerii Teutoni*, extrait de la revue *Țara Bârsei*, VI, Brașov, 1934 (« Cruceburg » ne pourrait pas être Câmpulung, p. 19); du même, *Cavalerii Teutoni în Țara Bârsei*, dans la même revue (réponse à Schiopul, *Cavalerii Teutoni și Țara Bârsei*; *ibid.*, VI, 1934). — Voy. aussi Max Perlbach, *Der deutsche Orden in Siebenbürgen* (dans les *Mitt. des Institututs für öst. Gesch.*, XXVI, 1905); G. E. Müller, *Die Ursachen der Vertreibung des Deutschen Ordens aus dem Burzenland und Kumanien im Jahre 1225*, dans le *Korrespondenzblatt* de Sibiu, XLVIII (1925), pp. 41—68; G. Rösler, *Der Deutsche Ritterorden im Burzenland*, dans les *Ostdeutsche Monatshefte*, VII (1926), pp. 225—238; Jean Ferent, *Cumanii și episcopii lor*, Blaj, 1931.

pays, composé pour le moment de tant de stratifications non encore bien établies, d'où est venue l'idée de réunir les colons saxons de Transylvanie dans ce seul système, avec cet *unus populus*¹ qui a été si discuté, et l'on a proposé aussi de voir une falsification dans le document à l'appui, à cause du caractère vague de la confirmation par le roi Charles-Robert, au commencement du XIV-e siècle, et pour d'autres motifs, de caractère extérieur². De là aussi l'idée de s'appuyer à la frontière sur une milice de chevaliers, et peut-être que dès lors, en relation avec les cités de cet Orient latin, on encouragea en Transylvanie la transformation de cet établissement rural des Saxons dans des villes.

Dès le commencement, le roi entend que les nouveaux hôtes recherchent surtout, dans les Carpathes qu'il leur a attribuées, des mines d'or et d'argent. En 1222, on leur accorde aussi le droit de transporter sur les rivières du Murăș et de l'Olt leur sel à vendre, de Ocna, saline qui leur avait été donnée. Ils emploient le chemin par le pays des Szekler, qui, donc, commençait à se former, et par le pays des Roumains³, cette «Terre Roumaine» que le roi n'a pas cherché à écarter, et qui était ainsi autre chose que, comme cherche à la présenter une école de falsification hongroise, un nombre d'établissements passagers de caractère pastoral; le mot même pour vaisseau (*kerep*)⁴, qui est employé en 1248⁵, ne paraît pas avoir été apporté par les Hongrois, qui ont pour les vaisseaux des termes venant de leur propre trésor linguistique. Donnant aux Teutons la moitié du produit des mines, le roi décide qu'ils ne pourront élever, «du côté des Cumans»,

¹ Zimmermann-Werner, *Urkundenbuch der Deutschen in Siebenbürgen*, I. p. 34, n^o 43.

² Voy. les travaux cités de Schiopul et les ripostes qu'il a provoquées. La carte de la Transylvanie telle qu'elle est présentée par le privilège est cependant certainement de 1300.

³ Item concessimus quod nullum tributum debeant persolvere, nec populi eorum cum transierint per terram Siculorum aut per terram Blacorum; *ibid.*, pp. 19—20.

⁴ Voy. aussi Iorga, *Gesch. des rum. Volkes*, I, p. 214.

⁵ Densusianu, *loc. cit.*, I, p. 245; Zimmermann-Werner, *ouvr. cité*, I, p. 77.

que des cités et des marchés (*urbes*) en bois, comme ce Kreutzburg qui était prêt un an après, en 1212, ceci leur étant confirmé par un nouveau diplôme royal.

Le roi Béla IV déclarera, à la moitié du XIII-e siècle, que les Hongrois ne savaient pas encore bâtir des fortifications en pierre et le karak des Lieux Saints, correspondant à la technique des Chevaliers, pouvait leur servir pour une résistance invincible, de même que dans leur ancienne patrie. En dehors de cela, les Chevaliers avaient demandé une situation comme celle de leur Syrie, se mettant à l'abri des « descentes » du voévode, de l'obligation d'employer la monnaie et les mesures du royaume. Le roi André, qui connaît la coutume du pays, admet pour les jugements de leur *populus* de sujets, — les Chevaliers n'étant soumis qu'à un appel devant sa couronne, — un *judex*, un « juge ».

Dans ces conditions, le *pristald*, dont le nom correspond au slavo-roumain *pristav*, Jean le Noir (Fecate Juna = Fekete János), les mène entre les frontières tracées par le voévode Michel, entre les trois cités fortifiées, probablement en bois, des *indagines*, à partir de la localité Hálmeag, de la « Noilgiant », dont le nom n'a pas été expliqué d'une façon satisfaisante¹, et de la cité de Nicolas, jusqu'à la rivière-du Tortilov (*Tortillou*), qui est de nom slave, la Tartlau ultérieure des Saxons, et, pour les Roumains, avec un autre terme slave, Tărlung, jusqu'à la rivière de l'Olt et au cours d'eau du Timiș, qui est nommé à la roumaine dans le document: « Timis » et de la Bârsa (« Borsa »), ainsi que, naturellement, jusque dans la montagne.

Cette terre ne pouvait donc pas être, et nous l'avons dit au commencement, un pays « désert » et « inhabité » (*deserta et inhabitata*²).

¹ L'explication du « château de Nicolas », par Micoșoara (dont le nom vient de Miklos, Nicolas), qui est au loin, dans le pays des Szekler, celui de « Noilgiant » par le nom saxon actuel de Neu-Galt, qui est impossible à cette époque, dans cette forme allemande (Galt = Ugra, qui est plus loin sur les rivières des Târnavé), chez Schiopul, *Contribuții*, p. 41. Ce serait plutôt le village de Năeni.

² Tout est « au-delà des forêts » (*ultra silvas*).

Nous avons dit que dans le voisinage il y avait, fixés dans des judicatures, des *szék*, d'après la coutume roumaine, adoptée également par les Saxons, les ainsi-dits Szekler. Le reste des Slaves, qui jadis vivaient dispersés par petits groupes à l'Est des Carpathes, ainsi que le prouve les noms de villages, d'une forme ancienne si caractéristique, de la Vrancea, avait disparu, se confondant avec la masse roumaine ou passant aux Szekler¹.

Le capitaine royal qui accompagna le roi pendant sa croisade apparaît, lui aussi, ayant probablement de cette façon le quart des revenus de ce pays de la Bârsa².

De ce premier établissement, les Chevaliers devaient s'étendre plus largement, — considérant ce nouveau suzerain comme l'ancien, de Jérusalem et d'Acres —, pour pouvoir rester plus longtemps. En 1212, déjà, des mesures étaient prises pour la façon dont on donnera aux « croisés » de Théodoric, leur chef, les monnaies d'argent³.

Les Chevaliers commencent à travailler et jusqu'en 1218 ils transforment en luttant une simple concession en un beau domaine. Les Szekler et les Hongrois des villages accourent vers eux, trouvant leur défense plus sûre, ce qui inquiète l'évêque de Transylvanie, à ce moment un Allemand, Guillaume⁴, qui se réserve ces sujets, c'est-à-dire leur dîme, le jugement surtout pour les crimes et même un certain nombre de fiefs (*equitaturae*). En 1222 les frères étaient

¹ Le premier privilège, dans la meilleure édition, chez Zimmermann-Werner, ouvr. cité, pp. 11—12, n° 19. Voy. aussi *ibid.*, p. 17, n° 29; p. 20 (parmi les témoins, un comte de Bodrog, un autre de Bihor, un troisième de Keve, dans le Banat; cf. aussi *ibid.*, p. 14); le second privilège, *ibid.*, à la date de 1222. Le sel de la rivière du Murăș avait été assuré à la reine; *ibid.*, p. 17, n° 29. Curieuses les formes et les noms grecs dès cette époque: *iconomus*, *cathapanus*; *ibid.*, pp. 14, 16, n° 27. Ils ont pu être apportés par les Teutons.

² *Ibid.*, p. 18, n° 30.

³ *Ibid.*, p. 14. Plus tard, on décide que les Teutons ne peuvent pas faire frapper de monnaie sans la permission du roi; *ibid.*, p. 20.

⁴ *Ibid.*, p. 16, n° 27. Il est curieux qu'il s'intitule « *transilvanus episcopus* », et, dans le texte: « *ultrasilvanus episcopus* », à la troisième personne. On voit combien peu était fixée en général à cette époque la chancellerie hongroise. Dans la confirmation du Pape (*ibid.*, pp. 16—17, n° 28) c'est la dernière forme qu'on rencontre.

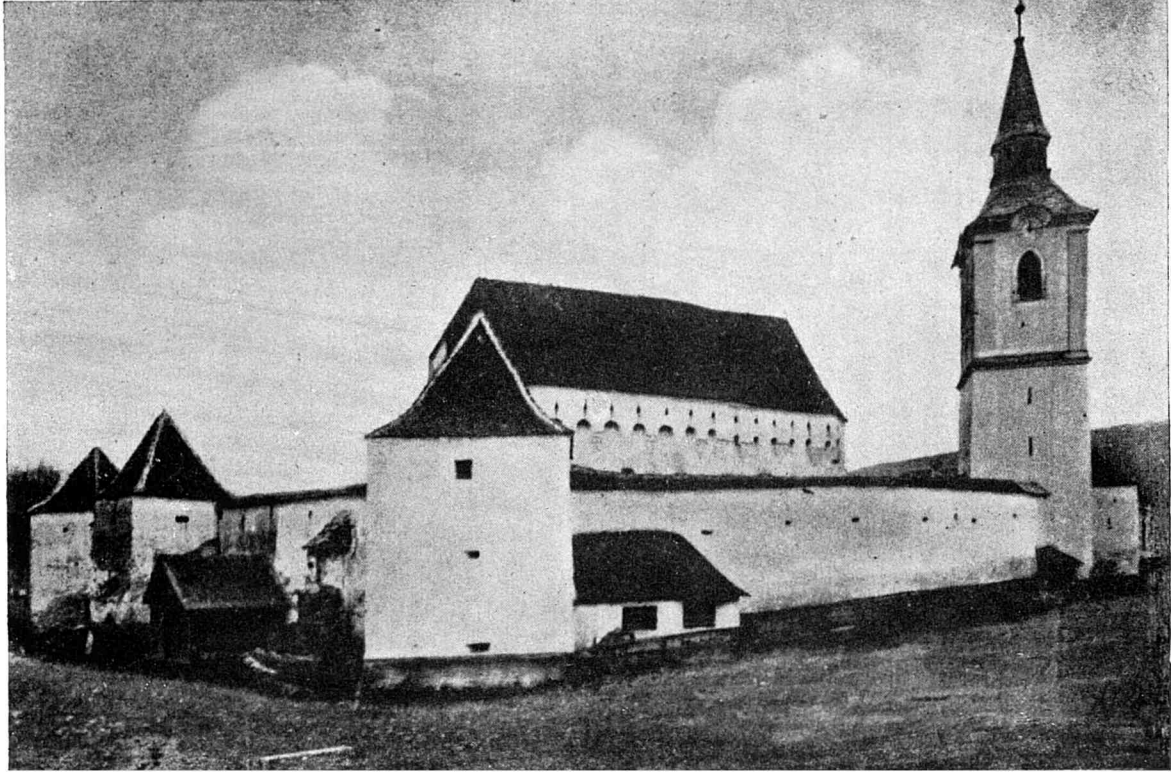


Fig. 12. — Église des Szekler de Dârjiu, près d'Odorheiu.

gouvernés par un Hermann, qui, différent de Théodoric, prend le titre de *magister* ¹.

Dans ce nouvel acte, de 1222, sont mentionnées, à côté du « pays » nouvellement conquis, qui s'appelle Kreuzburg, — ce qui nous fait croire qu'il n'est pas question d'une localité en Transylvanie, mais probablement du Longchamp valaque, qui est composé de tout un groupe de villages se succédant le long d'un cours d'eau, donc un vrai « pays » —, les frontières des « Brodnici » (*fines Prodnicorum*), qui sont donc plus loin, et, à partir d'Hälmeag, la domination depuis peu assurée ou devant l'être au dépens des Cumans descendant jusqu'au Danube ².

Nous avons prouvé ailleurs que ces gens des *brods*, c'est-à-dire des gués, ne pouvaient être que ceux du même Danube où avait été un État leur appartenant, et qui doit être admis comme existant jusqu'à ce moment, cette Vlaşca dont l'étendue allait en effet jusque sous la montagne ³. De fait, ceci signifiait une inféodation avec toute la Cumanie. Un nouveau *pristaldus* vient établir solennellement les frères dans la possession qu'ils avaient récemment conquise.

Mais l'État des Chevaliers sous la protection du Saint-Siège, en tant que « propriété de Saint Pierre », se butta, précisément à cause de ses succès, à la résistance de cet évêque de Transylvanie qui provoqua l'intervention du roi et leur exclusion, en 1225, par une vraie guerre ⁴. *Les soldats du roi se saisirent aussi du pays qui avait été conquis par les Chevaliers au-delà de la montagne, chez les Cumans* ⁵.

¹ *Ibid.*, p. 19. Confirmation papale; *ibid.*, pp. 22—24, n^o 34.

² Le Pape aussi parle en 1224 de la « terra ultra montes nivium »; *ibid.*, p. 29, n^o 40. Aussi *ibid.*, p. 30, n^o 41, et plus loin.

³ Nous avons constaté depuis longtemps que ce nom de Vlaşca est donné par les Serbes à toute la Roumanie et aux parties roumaines du comté de Torontal; *Rev. ist.*, V, p. 113. Pour les *brodnici*, voy. aussi Iorga, *Brodnicii și Români*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, VIII. Mais, pour d'autres opinions qui ne s'appuient pas sur des témoignages bien interprétés, R. Rosetti, *Brodnicii*, dans la *Revista Nouă*, III (1890); Victor Motogna, *Țara Brodnicilor și Vrancea*, dans la *Rev. Ist.*, VIII (1923), pp. 56—62. Une région « Borothnik » près de Sibiu (an. 1223); N. Densusianu, dans Hurmuzaki, I, p. 79.

⁴ Zimmermann-Werner, *loc. cit.*, p. 25 et suiv.

⁵ *Ibid.*, p. 37.

Et l'abbé de Cârța (Kerz), autre voisin, dans le beau couvent d'origine française cistercienne, aujourd'hui dans un triste état de ruine, mais qui continuait à vivre, avec des revenus considérables, protégeant et amenant à un état de culture plus élevé le pays de Făgăraș¹, avait été chargé de vérifier les frontières que la Couronne prétendait avoir été dépassées², l'évêque d'Orade (Nagy-Várad) devant ensuite avoir cette mission³.

Les Cisterciens donnèrent raison au roi, constatant qu'on avait en effet dépassé les trente *aratra*⁴ de la conquête, que les chevaliers ne s'en tiennent pas à la clause concernant les monnaies, qu'ils envahissent les possessions des gens du roi et surtout qu'ils préfèrent la mort à une restitution de ce qu'ils ont usurpé⁵. Cependant le Pape essaya une dernière intervention pour amener la restitution des territoires déjà confisqués par le roi⁶.

La décision avec laquelle André lutte pour l'expulsion des Chevaliers, sous le prétexte qu'ils ont passé au-delà des frontières du territoire deux fois fixé par les pristaldes royaux, s'explique aussi par le fait que la *résolution pontificale, répétée avec tant d'insistance, retirait à la Couronne de Hongrie, qui tirait tant de prestige de cette situation, le rôle d'instrument de permanente croisade, pour le donner à l'Ordre lui-même*. Ainsi, aussitôt après la faillite de cette tentative des Teutons, le roi reprendra lui-même la mission qui, pour un moment, avait été usurpée.

Mais, pour expliquer complètement l'attitude du roi de Hongrie, non seulement envers l'Ordre, mais aussi envers

¹ Voy. Reissenberger, *Die Kerzer Abtei* (surtout au point de vue de l'art de l'édifice gothique). Cf. Duzinchevici, *Propaganda cistercită printre Români*; extrait des *Cercetări istorice*, IV² (1928).

² Zimmermann-Werner, *loc. cit.*, pp. 38—39, n^{os} 45—46.

³ *Ibid.*, pp. 40—41, n^o 49.

⁴ *Aratrum* s'applique à une parcelle d'un territoire beaucoup plus vaste.

⁵ *Ibid.*, p. 41, n^o 49.

⁶ *Ibid.*, pp. 42—43, n^o 51; pp. 44—46, n^o 53. Des interventions aussi auprès de prélats influents du royaume (*ibid.*, p. 46, n^o 54) et même auprès de la reine Yolande (*ibid.*, p. 47, n^o 55). Ces efforts continueront pendant longtemps. Du reste, les clercs de Brașov eux-mêmes sont en conflit avec l'évêque; *ibid.*, pp. 62—65, n^{os} 71—73.

le Saint-Siège, il faut penser à ce que signifiaient en 1228 et quelque temps auparavant les rapports entre la Rome pontificale et l'empereur Frédéric II. Après avoir insisté longuement et dans des conditions difficiles, l'empereur, croisé depuis longtemps, se dirige vers les Lieux Saints, où il obtiendra pour lui-même la conquête de Jérusalem, dans cette même année où fut fermé le chapitre des Teutons en Transylvanie¹. La royauté hongroise a pu donc croire qu'elle était menacée, elle aussi, par les prétentions de ce Pape-Empereur, et c'est de là que viendrait la décision de ne pas tolérer à ses côtés un fief pontifical, une province de Saint-Pierre.

Du reste, toute la politique intérieure du roi André envers les Teutons se dessine, comme nous l'avons vu, sur ce fond de croisade de 1217, de même que sur celui des efforts du Pape Innocent III pour réunir dans une vraie expédition en Orient toutes les forces chrétiennes².

Les Teutons avaient été mis en rapport dès le début, — rapport qu'ils ont compris d'une façon erronée comme étant pareil à celui existant entre les Ordres chevaleresques de Palestine et la pauvre population syrienne de serfs, sans tradition, sans liberté, sans indépendance et sans initiative — avec l'héritage territorial des Roumains.

Mais, dans ce pays de la Bârsa, ils avaient trouvé la vie en commun de cette même population, connue depuis longtemps, avec ces Cisterciens, qui, n'étant pas militaires, étaient défendus par les Roumains suivant la coutume en vigueur pour les monastères.

On trouve une donation sur la rivière du Murăș en 1228, dans une région où un village s'appelle « Mogorreun », un autre Radus et telle rivière « sèche »: Secul (« Zeku »)³, des territoires appartenant à quelque *magister*, à quelque Ban,

¹ Voy. Iorga, *Essai d'une synthèse de l'histoire de l'humanité*, II, pp. 394-395.

² Les difficultés d'André avec les Russes de Haïicz cherchant à établir Danilo, fils de Roumain; Schiopul, *Contribuțiuni*, pp. 110-111. En 1226 l'expédition personnelle du roi dans ces régions, où il avait fait entrer son fils Coloman, qui fut pris par les Kïévites de Mstislav: un autre fils du roi André épouse la fille de ce Mstislav pour pouvoir conserver Haïicz.

³ « Pczteruha » rappelle Bistrița ou Peștera, qu'on a cru reconnaître aussi dans « Pastorenn »; voy. Franz Michaelis, dans la *Siebenbürgische Vierteljahrschrift*, LIX, p. 282. Là aussi des localités comme « Bodagd » (Bogat ?) et « Ruscia ».

comme Simon, dont le fils, Georges, combatta ensuite à quelque « comte »¹. Ce sont le voévode Litovoïu, du côté de l'Olténie, des Roumains arrivés à une situation officielle plus élevée comme presque tous ces *magistri* et ces bans.

De ce « pays roumain » se détache, avant 1223, une partie² pour être donnée à ces moines de Cârța, eux aussi tout prêts à se mettre en garde envers des intrus soutenus d'une façon si énergique par la protection du Saint-Siège, et les frontières de ce pays roumain sont fixées dans la région de l'Olt, où n'est pas encore mentionné le nom de la forteresse de Făgăraș (le nom vient de *fag*, du latin *fagus*, en ancien français *faye*, avec l'intercallation de *ar*, comme dans le nom de « Vlădăreni », pour les habitants du village de Vlădeni, ou dans certaines finales de chansons populaires, où il y a un *ar* supplétif). Il est question du village d'Arpaș (le nom vient du nom hongrois de l'orge; voyez aussi « arpacaș » pour les flocons d'orge employés dans les soupes), où il y a un petit lac, dans les environs de la rivière « Eguer » (*Eguerpatak*), et les grands hêtres des pâtres (« Nogebik »; *bükk* qui signifiait en hongrois: hêtre)³.

L'élément germanique, qui pouvait changer essentiellement le caractère de ces régions, a disparu avec l'exclusion des Teutons. Il est vrai que les « Allemands » de Sătmar, dans la partie occidentale de la région, sont mentionnés en 1230 comme d'anciens hôtes de la reine « Keyzla », Gisèle, mais pour ces « Teutons » un pareil degré d'ancienneté ne peut pas être admis⁴.

Désormais cependant la royauté hongroise cherchera à travailler pour son propre compte.

En Prusse, où les Chevaliers furent appelés par un des princes séparatistes de l'ancien royaume de Pologne, qui ne se

¹ Zimmermann-Werner, *loc. cit.*, pp. 47—49, n° 56.

² Terram . . . exemptam de Blaccis; *ibid.*, pp. 27—28, n° 38.

³ *Ibid.* Parmi les témoins, Botez, « le baptisé », et un « Buzad » (Buzat, « le Lippu »), ont des noms suggestifs.

⁴ Éd. Endlicher, *ouvr. cité*, pp. 426—427. Un autre privilège, en 1264, *ibid.*, pp. 545—546. Il y avait aussi des vigneron.

refera que plus tard, ces colonisateurs, guidés par les mêmes souvenirs de Terre Sainte, où étaient restés encore leurs frères, réaliseront le même programme de fondation urbaine, avec le même système de rassembler sous leur protection des éléments ruraux cueillis de partout ¹.

Mais, alors que les Cisterciens obtenaient des droits aussi sur les églises de cette contrée de la Bârsa ², les Roumains au Sud des Carpathes, où la pénétration des chevaliers avait provoqué toute une nouvelle vie autour du *kloster (cloașter)* de Câmpulung, dont le nom subsiste aujourd'hui encore dans le parler populaire, ces autres Roumains, restés autonomes, commencèrent une oeuvre de dénationalisation bien naturelle sur les hôtes qui avaient été amenés par les Teutons dans leur région. Ceci provoqua l'immixtion du Pape, qui demanda l'appui du roi contre « ces gens qu'on appelle Valaques » ³ — et non *Olaci* (en hongrois *Oláh*), mais, d'après l'allemand, car il était question d'une information venue des moines, maintenant allemands, du couvent —, pour éviter que « certains éléments du royaume de Hongrie, autant Hongrois qu'Allemands, et autres orthodoxes » ⁴, ne soient pas conquis dans la suite par les « pseudo-évêques » de ce pays.

Ces pseudo-évêques sont de la plus grande importance. Il ne peut être question, naturellement, que de « chorévêques », vivant dans des skites de bois, tels qu'on en trouvera en Moldavie à l'époque d'Alexandre-le-Bon, au commencement du XV-e siècle, à côté des hégoumènes qui administraient les couvents en pierre fondés par les princes. Ces supérieurs de skites n'avaient pas pu être établis par le Khan des Cumans, qui étaient encore païens. *Ils venaient cependant, avec leur manque de « canonicité », même pour l'Église d'Orient, d'un déve-*

¹ Pour toute l'histoire de l'aventure des braves Chevaliers dans ce pays de la Bârsa, nous ne faisons que présenter, après trente-six ans, les conclusions d'une préface, oubliée par presque tous, de notre volume I—II des *Studii și documente*.

² Zimmermann-Werner, *loc. cit.*, pp. 68—69, n° 76.

³ Quidam populi qui Walati (= Walaci) vocantur; *ibid.*, p. 60, n° 69. Aussi « Walathi » (= Walachi).

⁴ Nonnulli de regno Ungariae, tam Ungari quam Teutonici et alii orthodoxi; *ibid.*

loppement organique de la population locale. Mais leur maintien était impossible sans une autre protection que celle du chef touranien qui n'était pas de leur religion. « L'évêque », quel que soit son caractère, suppose donc aussi l'existence d'un chef politique, d'un guerrier défenseur, ou même de plusieurs. La domination cumane n'écartait pas un pareil chef, car la horde n'avait pas un caractère fixé et se contentait de la dîme et des dons que lui envoyaient les indigènes soumis.

Le Pape, considérait cela comme une séduction de la part de l'Église orientale; le roi doit tenir compte de sa promesse de ramener à la vraie foi les schismatiques, et son devoir est d'imposer à ces « Valaques » eux-mêmes un évêque catholique.

L'appel aux Teutons, la création de l'unité saxonne, de leur « université », sont ainsi des chapitres de la même politique, à laquelle s'ajoute ensuite, par le christianisme, *la création d'une Cumanie vassale.*

Alors que, pendant cette première moitié du XIII^e siècle, *les deux Valachies tenaient à se réunir, par une double voie: par le rapport des Assénides avec les chefs cumans et par les missions hongroises armées du Sud*, une chronique belge montre d'une façon tout à fait claire comment « le fils du chef de la Cumanie » a demandé, en 1227, à Robert de Veszprém, archevêque de Gran, chef de la propagande catholique dans cet Orient de païens et de schismatiques, à être baptisé avec tous les siens, son père lui-même devant venir en Transylvanie (*ultra silvas*) avec deux mille des siens. Ce clerc belge s'en va donc en Cumanie et y christianise 15.000 païens ¹.

Mais ce qui est sûr, c'est que, lorsque les Cumans soutiennent la lutte des nouveaux empereurs bulgares dans les Balcans, on voit un chef cuman du nom de Borz — à comparer Bors parmi les boïars du prince de Valachie Mircea

¹ *Magnum Chronicon Belgicum*, dans Pistorius, *Scriptores rerum germanicarum*, III, p. 242; Knauz, *Monumenta ecclesiae strigoniensis*; Katona, *Historia critica*, à la même date. Voy. aussi Iorga, *Studii și doc.*, I, p. XI et suiv.

I-er, à la fin du XIV-e siècle, le nom de famille roumain Borș et celui de Borzea (aussi dans le village de Borzești), et même Borcea (qui est le nom d'un bras du Danube) —, on voit donc ce chef cuman Borz s'adresser, lui aussi, au roi de Hongrie, demandant à être baptisé avec les siens; il est question également de l'envoi d'un évêque pour s'opposer à ces « pseudo-évêques » selon le Pape, d'une si grande influence et qui gagnent même certains catholiques.

Il semblerait que Théodoric¹, « Cumanorum humilis minister », qui ne paraissant pas être un Hongrois, a été envoyé en 1228 au-delà des montagnes, n'aurait été ni le premier, ni le seul prédicateur chez les Cumans,—du reste on a essayé de renvoyer à 1283 ou 1299 la date de cet acte —², et l'évêque des Cumans qui accomplit un acte de consécration en Bosnie en l'an 1238 est certainement celui de Côme en Italie³.

Le Pape écrit au prier de ces Prédicateurs en Hongrie d'envoyer au-delà des montagnes aussi des frères prêts à combattre le schisme⁴. Le roi de Hongrie est félicité pour la grande réalisation dont il s'était montré capable, gagnant à la vraie foi « une si grande multitude ». Naturellement, il n'est question que des infidèles de la Horde, que cette conversion aurait pu rapprocher des Roumains chrétiens et, *si n'était pas intervenue l'invasion des Tatars, on aurait pu faire de cette Cumanie, de simple hégémonie touranienne, un vrai pays consolidé et durable, comme la Hongrie elle-même.*

¹ Pour l'évêque Théodoric, Albericus, *Chronicon*, p. 527; Steiner, *Monumenta Hungariae sacra*, I, pp. 87—88, Barbovescu, *Die Basch-Araba*, p. 209. note 4.

² R. Căndea, *Katholizismus*, p. 6, note 5.

³ N. Densusianu, I, p. 172, n° cxxx. Cf. aussi Căndea, ouvr. cit., p. 6. On a prouvé que sa lettre adressée aux Szekler est un faux. Corriger dans Iorga, *St. și doc.*, I—II, p. XIX, note 2: 1089 en 1096 et 1389 en 1396. Cf. Căndea, *ibid.* Par rapport aux Cumans, voy. surtout Élie Gherghel, *Zur Geschichte Siebenbürgens*, et dans la revue *Tinerimea Română*, série nouvelle, I—II. Voy. aussi Jean Ferent, *Cumanii și episcopia lor*, cité plus haut. Pour le *codex cumanicus*, en rapport avec cette christianisation, Salaville, dans les *Échos d'Orient*, XIV (1911), pp. 278—286.

⁴ *Ibid.*, p. 107, n° 82.

Une autre lettre pontificale adressée au légat montre, après quelques mois seulement, qu'une lutte avait éclaté entre les Cumans conquis — il n'est plus question des « Brodnici » — et ceux qui les attaquent ¹.

On voit ainsi le sens que la royauté cherchait à donner à une vraie conquête accomplie sous le drapeau du christianisme occidental, lorsque les Cumans sont présentés comme étant restés une nation errante et instable, qui n'a jamais eu d'« établissements certains ² ». Et, dans la suite, la lettre de Grégoire IX dit qu'il est question de fonder maintenant des « cités et marchés », de bâtir des églises, d'appeler des habitants, auxquels on accorde des privilèges de croisade. En échange, une protection spéciale de la part du Saint Siège était assurée aux « ducs » *c'est-à-dire aux voévodes*, — *qui n'étaient pas cumans*, — et au « peuple des Cumans » ³.

Un statut des Cumans avait été élaboré, du reste, par le roi et par son fils ⁴. Un nouvel afflux vers le baptême, avec des *principes et alii nobiles*, s'était produit déjà en 1231 ⁵.

Nous avons déjà mentionné l'idée énoncée en 1234, que, séparant les « Valaques » des Cumans, on aurait dû donner aux premiers un évêque suffragant, à une époque où l'œuvre d'offensive catholique s'étendait jusqu'en Bosnie, chez les anciens habitants chrétiens d'une autre nuance ⁶.

En 1235 les Hongrois, dans le même élan d'expansion qui les avait amenés à Câmpulung et sur la route des « Brodnici », s'attaquaient aussi aux Bulgares, pendant le règne glorieux du Tzar Assen. Des combats sont livrés à Vidine entre les gens du roi, parmi lesquels se trouvaient certainement des Roumains, sous le commandement d'un Szekler au nom slave, Bogomir, fils de Subuslav, et entre les bandes bulgares, dont le chef était un certain Alexandre, frère du maître des

¹ Contra illos qui Cumanos conversos impugnant; *ibid.*, p. III.

² Gens predicta vaga et instabilis hactenus nusquam certas habuerit mansiones; *ibid.*, p. III.

³ *Ibid.*, pp. 112—113, n° XXXVIII. Cf. *ibid.*, n° LXXXVII.

⁴ *Ibid.*, p. 113, n° LXXXVIII.

⁵ *Ibid.*, p. 113—114, n° LXXXIX.

⁶ *Ibid.*, pp. 172—173, n° CXXX.

Balcans. Une revanche hongroise suivit la défaite ¹, qui n'empêcha pas le Pape d'essayer de convertir le prince bulgare ².

Quoi qu'il en soit, l'existence d'un évêque des Cumans jusqu'à l'exclusion des Chevaliers Teutons en 1225 est une impossibilité, car ceux-ci entendaient conserver leur autonomie exclusive aussi sous le rapport religieux également, et ils entretenaient leur « archiprêtre du pays de la Bârsa et du pays au-delà des montagnes » ³. Nous avons déjà dit que les mentions d'évêque et de chapitre en 1217—1218 regardent Côme en Italie, et non les Cumans et la Cumanie.

Mais, en même temps que la pénétration des troupes royales jusqu'à Câmpulung, les Dominicains, qu'on trouvera ensuite en Transylvanie, Ordre créé à ce moment même —, donc milice disciplinée du Saint-Siège, en plein mouvement d'expansion —, commencèrent leur œuvre de propagande parmi les infidèles qui, cependant, avaient dû connaître probablement la loi du Christ par leur contact continu avec les anciens habitants ⁴.

Ceci amena le roi à penser à la création de ce nouvel évêché pour ce qu'il considérait comme étant « dans sa province ». Pour le moment, la christianisation devait être menée jusqu'au bout, et rien ne fut épargné pour cela. Cumans et « Brodnici » ⁵, avec leurs voisins, furent amenés à la vraie foi par toute une armée que conduisait le fils du roi Béla, qui fit ainsi la connaissance de ces régions transalpines qu'il cherchera, avec d'autres moines guerriers de Palestine, les Hospitaliers, à organiser comme roi, une vingtaine d'années plus tard. Il accompagnait l'archevêque Robert, qui poursuivait ainsi sa mission de croisé sur cet autre terrain.

¹ *Ibid.*, p. 134.

² *Ibid.*, pp. 164—165, n^o CXXIII: il est question aussi de *Blachia* et de *Blacci*. Voy. le numéro suivant.

³ Zimmermann-Werner, *loc. cit.*, p. 28, n^o 39; p. 32, n^o 42.

⁴ Le nom de deux de ces Dominicains, un Hongrois et un Polonais, dans Pray, *Specimen Hierarchiae hungaricae*, Presbourg-Cassovie, 1776, p. 417.

⁵ Voy. N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 102. Le Pape écrit d'après les informations hongroises: « Cumania et Brodnic, terra illa vicina ».

Mais, dans les régions de la rive gauche du Danube a dû exister aussi un groupe autonome roumain, avec un autre système que celui de la Cumanie dont nous venons de parler.

Un « pays » dit de la « Loviște » apparaît en 1233 comme ayant été donné par le fils du roi Béla à un comte Conrad, dont la famille peut être suivie longtemps au cours du XIV-e siècle, mais qui ne paraît qu'à la date de cet acte de donation; on ne parle ni avant, ni après, d'un pareil « pays », que les Roumains seuls auraient pu créer, et on a vu qu'ils ont la coutume d'appeler leurs créations politiques exclusivement d'après les rivières. Des recherches sur le texte de ce diplôme ont révélé des discordances flagrantes avec l'état contemporain des dignitaires hongrois, et la présentation même, dans un vidimus d'après l'an 1300, offre des variations curieuses à l'égard de la façon d'écrire de l'époque. Il a été donc attaqué, par des arguments qui paraissent vraiment décisifs, au cours d'une campagne générale contre les archives de droit des Saxons de Transylvanie¹. Il faudrait donc renoncer à l'un des plus anciens témoignages concernant les territoires au Sud des montagnes.

Quoi qu'il en soit, la falsification des diplômes pour le pays de Loviște, du côté du district de l'Argeș ou de celui du district de l'Olt, n'a pu être faite que lorsque, par la fondation de l'État d'Argeș, ces régions sont devenues intéressantes.

A la suite de la création et de la consolidation d'un État impérial bulgare réuni aux Cumans, donc aussi à leurs sujets roumains, la réponse hongroise à la provocation dont nous venons de parler, ne tarda pas. Une tentative de les attaquer

¹ Voy., à côté des études qui ont été déjà citées auparavant, comme celles de M. Schiopul, *Diploma Andreană din 1224 și alte documente false sau fals interpretate*; Aurélien Sacerdoțianu, *Andreanum și alte acte*, dans la revue *Țara Bârsei*, VII (1935); J. Conea, *Țara Loviștei*, Bucarest 1935; voy. aussi le même, dans la revue *Rânduiala*, I, n° 2, puis dans le *Buletinul Societății geografice*, LIV (1935), p. 227 et suiv.; Jean Moga, *Problema țării Loviștei și ducatul Almașului*, Cluj, 1936 (extrait de l'Annuaire de l'Institut d'Histoire nationale de Cluj, VI). — Pour une prétendue description en grec de la vie des Roumains vers 1240, voy. Iorga, dans la *Rev. ist.*, V, p. 139.

du côté de Vidine, avec des « Saxons, Roumains, Szekler et Petchénègues », sous la direction du comte de Sibiu (Hermannstadt), Joaquin, — si le document est authentique, — ne réussit pas. Puis, après environ une vingtaine d'années, apparaît le projet de conquérir la Bulgarie elle-même, établissant à l'ancien gué de Trajan, d'abord un évêque de Severin, puis un nouveau Ban de système avare ¹.

A cette époque, il y avait en effet un « pays de Severin » (*terra Cevrin*), et, s'il est question du « pays », et non du château, qui a dû être construit ensuite par les Hospitaliers seuls, après l'invasion des Tatars, ceci signifie une fondation des Roumains. Il y avait là « une population nombreuse » (*multitudo gentium*), qui demandait, d'après le Pape, à être rebaptisée comme catholique ². Là aussi se jetèrent à l'assaut les troupes fanatiques des Dominicains. Les Roumains étaient pris donc de deux côtés, dans leurs deux régions au-delà des montagnes, alors qu'en Transylvanie on les laissait dans leurs anciennes coutumes. Il y a là une explication : elle réside dans le fait qu'au Sud des montagnes le catholicisme était un instrument de conquête politique.

Une Cumanie, dans les anciennes conditions, ne pourra plus être admise après le passage de ces barbares qui furent effrayés, puis poursuivis par les Tatars, en Hongrie. Mais, en 1253, on rencontre encore des Dominicains « in Cumanie partibus », — et le Pape croyait qu'il était question vraiment de Cumans authentiques. On ne peut pas admettre, ainsi que nous le proposons autrefois ³, des Tatars, mais plutôt des habitants roumains, du pays que nous verrons avoir été gouverné par un chef de leur race, Séneslav ⁴. L'expédition préparée l'année suivante par le roi Béla, poursuivi par la

¹ Pour les bans et la *terra banalis*, voy. Timon, ouvr. cité, p. 246 (aussi en Slavonie et dans la « Maritima »). — Pour les Roumains du Banat en général, Onciul, dans la *Rev. Ist.*, V, p. 41 et suiv; Frédéric Pesty, *Szörenyi banság és vármegeye története*, 1877—1878.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 53, n^o cxv. Aussi dans le numéro suivant : « multitudo gentium terre Cevrin ». Dans le n^o. cxvii (pp. 154 — 155), il est question de « neophiti in Chevrin et locis adjacentibus constituti ».

³ Voy. Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. xvi.

⁴ N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 255, n^o cxcv.

crainte d'une nouvelle invasion tatarre contre « les Cumans, les Brodnici, les Russes », — le terme de Valaques étant réservé maintenant pour ceux de Transylvanie seuls —, expédition mentionnée par le Pape dans une lettre, et qu'il a bénie ¹, *ne peut être, elle aussi, dirigée contre un autre que le voévode d'Argeş en premier lieu, et contre la future Moldavie qui était à côté*: cette fois aussi les Dominicains avaient été l'avant-garde religieuse de la Hongrie. On revenait en même temps à l'idée de fortifier par les châteaux des Hospitaliers le Danube du côté où, selon le roi, serait venue, mais, bien entendu, pas en traversant le Danube, une des attaques des Tatars ².

Suit une longue lacune, après laquelle sera mentionnée seulement en 1278 une prédication chez les Cumans, mais cette fois il est question des Cumans de Transylvanie, et ceux qui ont la charge de les convertir ne sont plus les Dominicains, mais les Franciscains ³. C'est un autre chapitre de propagande, qui ne nous concerne pas.

Pour le moment, dès 1238, on avait obtenu l'acquiescement du Pape pour une croisade dans ces régions contre les orthodoxes opiniâtres qu'étaient les Bulgares ⁴. Comme point de départ devait être consolidée cette « terra que Zemrem (Zeurem) nominatur » — encore « un pays » —, où tant de monde s'était groupé d'après le désir du roi, un évêque avait été installé. Mais ce Grégoire, évêque « geurinensis » ⁵, qui est placé en tête des témoins dans un registre de 1246, ne peut pas être de Severin, donc le chef religieux de ce Banat, qui est de création ultérieure, après l'arrivée des Hospitaliers; du reste, le document lui-même paraît faux, car, sinon les évêques, du moins les témoins sont différents de ceux qui sont invoqués dans le document de 1247 pour les Hospitaliers. Ce sont ceux-ci qui, ainsi que le prouve l'acte concernant la croisade, préparée après l'invasion tatarre du roi Béla,

¹ Voy. aussi *ibid.*, p. 260: « Ruscia, Cumania, Brodnici, Bulgaria ». Voy. aussi les numéros précédents.

² *Ibid.*, p. 261. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. XVI.

³ *Ibid.*, pp. 417—418, n^o CCCCXXXVII.

⁴ *Ibid.*, p. 166 et suiv.

⁵ *Ibid.*, p. 175.



Fig. 13. — Terres-cuites de Curtea-de-Arges.

qui dit que les Hongrois ne connaissaient pas la façon d'élever des cités de pierre ¹, ce sont eux donc les fondateurs de la forteresse, dont le style peut être comparé à celui des « karaks » de Syrie. *Les Chevaliers connaissaient, ainsi que nous l'avons dit, ce métier à cause de l'école technique qu'ils avaient faite dans les provinces de l'Empire byzantin et qui a donné dans tout l'Occident une forme plus durable aux édifices.*

LES ROUMAINS ET L'INVASION DES TATARS

Le cataclysme tatar ² brisa l'impérialisme des Arpa-diens et détruisit leur projet d'Empire latin par la Hongrie. *Il délivra les Roumains qui, jusque-là, avaient collaboré sur cette même rive gauche du Danube à une activité militaire qui n'était pas la leur.*

Les Mongols, recouvrant de leur poussée tout l'Est européen, et, au milieu de ruines accumulées consciemment et d'une façon systématique, de sang-froid, pour terrifier quiconque ne reconnaîtrait pas dès le début le Khan, maître de tout le monde, recueillant ainsi l'hommage des Russes, brisant l'effort de résistance du roi de Pologne, ne viennent sans doute pas par ces régions d'en bas qui les auraient mis en rapport avec des formations roumaines qui n'ont pas même souffert de leur fait. Leur déversement a dû se produire par dessus les Carpathes Beskides, chemin que, naturellement, les Russes de la grande guerre, venant de la même steppe, ont cherché au-dessus du Maramurăș pour se diriger vers la nouvelle capitale de la Hongrie nationale ³. Roger montre clairement comment, par dessus le Séreth,

¹ *Ibid.*, p. 240, n° CLXXXI. Voy.: « castrorum que circa Danubium edificari facimus, cum gens nostra ad hoc extiterit insueta » *ibid.*, p. 261.

² Pour l'invasion des Tatars, voy. aussi *Mon. Germ. Hist.*, XXIV, p. 65; Strakosch-Grassmann, *Der Einfall des Mongolen in Mitteleuropa in den Jahren 1241 und 1242*, 1893; Sacerdoțeanu, *Marea invasie tătară și Sud-Estul european*, Bucarest, 1933.

³ Les Tatars à Szent-Lelek, dans le pays des Szeckler; *ibid.* p. 255, n° cxcv. Sur l'invasion des Tatars en Transylvanie, aussi Schiopul, *Contribuțiuni* p. 133 et suiv. (est reproduite la notice d'Epternach sur le pillage à Rodna,

avec un Bochetor, ils sont arrivés au pays des Cumans¹, alors qu'avec Cadam ils passent par des forêts larges de trois jours entre la Russie et la Cumanie, pour arriver à Rodna². Et ce chef prend avec lui six cents Saxons avec le pristald³.

Le contact tatar avec les Roumains est avéré aussi par le fait que, les Tziganes ayant été amenés comme maréchaux-ferrants et comme musiciens par les Mongols, leur nom même est en rapport avec celui de la brebis noire, à poil frisé, que les Roumains appellent « tzigaië » (*ṭigae*)⁴.

Ces Tziganes, habitués, déjà en Asie-Mineure, au milieu grec, qui leur a donné tant de mots et même leur autre nom de « Roms », ont été amenés à adopter l'organisation des Roumains, vers la seconde moitié du XIII-e siècle, avec leurs juges, avec leurs voévodes, à l'autorité autocratique, ayant le droit de condamner aussi à mort. Leur costume, que l'on rencontre chez les princes roumains à partir du XIV-e siècle, — et sans doute un Litovoïu, un Seneslav se revêtaient de la même façon —, s'est conservé jusqu'à nos jours chez les chefs des Tziganes, comme un document vivant des coutumes des anciens princes roumains: les longs cheveux crépus, les bottes rouges. Des noms comme celui de Dan (Danciul), qui est employé communément pour nommer les enfants des Tziganes, comme celui

à Bistrița, dans le pays de la Bârsa, à Sibiiu, Cluj, Alba-Julia et Orade. Seul « Kummelburch » reste inexplicable.

¹ Rogerius, éd. Endlicher, ouvr. cité, p. 268: « Bochetor autem, cum aliis regibus, fluvium qui Zerech dicitur transeuntes, pervenerunt ad terram episcopi Comanorum et, expugnatis hominibus qui ad pugnam convenerunt, ceperunt terram totaliter occupare ».

² « Rex Cadam inter Rusciam et Comaniam, per silvas trium dierum habens iter sive viam, pervenit ad dictam Rudnam, inter magnos montes positam, Theutonicorum villam ».

³ « Sed Cadam, sub sua protectione villa recepta, Ariscaldum Asie, comitem ville, cum electis sexcentis armatis Theutonicis suis militibus associavit sibi, venere cum eis incipiens citra silvas » (aussi Barbovescu, *Die Basch-Araba*, dans la *Rom. Rev.*, VII, p. 211 note 1, avait observé qu'il est question du pristald).

⁴ *Ἀθιγγάνοι ce ne sont pas les Tziganes, d'après Michtchenko, *Byz. Zeitschr.*, XXVII, p. 457. Cf. aussi Bury, *Later Roman Empire*, II, p. 397, note.

de Vlad et d'autres encore montrent que bien avant 1300 ces noms, venus des Balcans, qui sont abrégés de Daniel et de Vladislav, mais harmonisés, comme les Roumains ont harmonisé le mot de «voévode» dans la forme de «vodă», étaient employés par les contemporains et les prédécesseurs de ce Seneslav et de ce Litovoïu dans le Gorj et le Haşeg.

A l'arrivée des Tatars, Rodna, la ville de mines de Transylvanie, était une «cité riche», pleine de Saxons armés; la population se disperse devant les envahisseurs, puis ose les attaquer, mais finit par être vaincue. Le chef tatar Kadar prend avec lui le «gereb», le comte, le *pristaldus* de la ville¹. *Il s'agit de l'association coutumière des Tatars et de tous ceux qui se sont soumis dès le début à leur autorité.* Ils procèdent de cette même façon avec les «Ruthènes», avec les Cumans, avec les Ismaélites, qui ne sont que les Petchénègues². En même temps, la bande tatare de Bochétor arrive sur la rivière du Séreth, en «terre de l'évêque des Cumans» (*ad terram episcopi Comanorum*), dont les défenseurs sont battus³. C'est alors que fut détruite la cité de Milcov, centre de l'évêché⁴.

Sur les rives du Murăş, les Tatars permettent aux villages de choisir comme patrons des «rois» tatars. Pour se procurer des provisions, ces envahisseurs, expérimentés pour ce qui concerne la façon de procéder avec la population soumise, établissent des knèzes au nombre de cent, un d'entre eux étant leur supérieur pour «mille villages»⁵. On comprend que ces knèzes ne peuvent signifier, tout en étant tatars,

¹ Chez Rogerius, éd. Endlicher, p. 268 (ch. 20): «Ariscaldus». Voy. aussi p. 282 (ch. 34). Cf. le décret du roi Coloman; *ibid.*, p. 364.

² *Ibid.*, p. 289 (ch. 37). Mais dans le décret de St. Ladislav ils apparaissent comme des marchands d'Orient; *ibid.*, pp. 327—328. Comme paysans du côté d'Orade; *ibid.*, p. 649, n° 41.

³ *Ibid.*

⁴ Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. XIX, note 2. Pour la prise d'Orade, Rogerius, *loc. cit.*, p. 281 et suiv. (ch. 34).

⁵ Constituerunt canesios, id est balivos, qui justiciam facerent et eis equos, animalia, arma, xenia et vestimenta utilia procurarent, et sic procurator meus de istis dominis erat unus et pene mille villas regebat, et erant canesii fere centum; *ibid.*, p. 287, ch. 35.

qu'un emprunt aux Roumains. Ces knèzes se rassemblent presque chaque semaine¹. On voit même des jeunes filles envoyées aux *canesii* pour gagner la faveur des Mongols². La présence de ces Valaques parmi les Tatars qui descendirent jusqu'en Italie est avérée aussi par un récit contemporain³.

Du reste, la symbiose pendant deux siècles avec d'autres Turcs, les Petchénègues et les Cumans, avait habitué les Roumains à tout ce que comprend, comme façon de travailler et de dominer, la coutume asiatique du touranisme, conquérant par l'invasion et dominateur par la horde. Les Roumains du pays des Szekler surtout, descendants de ceux qui avaient vécu avec les Petchénègues, ont consenti facilement à aider les Tatars.

Le fait seul qu'ils étaient devenus chrétiens a empêché les Cumans de se mettre de compagnie avec leurs frères turcs, ces Tatars. Ils préférèrent passer en Hongrie comme groupe privilégié au début, puis comme noyau barbare ayant la plus grande influence, cherchant ensuite à cumanser le pays qui les avait abrités. *Le départ des Cumans en Hongrie libère lui aussi les Roumains qui s'étaient élevés à l'ombre de ce Khanat turc, dont ils ont hérité aussi la notion de l'unité territoriale entre les Carpathes et le Danube*, de même que les Russes, libérés par les Tatars, hériteront de la carte politique de ces derniers, et non pas de celle de leurs propres

¹ *Ibid.*

² Voy. l'édition des *Mon. Germ. Hist.*, XXIX, p. 559.

³ Nous laissons suivre le passage lui-même de Golubovich, *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente franciscano*, II, Quaracchi 1913, II, pp. 507—508: « Il cronista francescano umbro, frate Elemosina, che ci rifà la storia del duplice assedio di S. Damiano (1240) e di Assisi (1241) attingendo alla fonte di Celano (Pennacchi prof. Francesco, *Legenda S. Clarae Virginis*, Assisi, 1910, cap. 21—23, pp. 30—33) e alle Suore di S. Damiano — *sicut nobis sorores retulerunt* — riferisce che nell' esercito comandato da Vitale di Aversa, oltre la truppa di Saracini, v'erano anche de' Valacchi e de' Cumani, tribù tartare stazionate tra le foci del Danubio e del Dnieper; Cod. Assisano, n° 341, fol. 117. Vedi il testo da noi pubblicato nel n° unico *Assisi S. Damiano*, 22 sett. 1912, pp. 33—35 ». Dans les *Annales Cracovienses breves* on voit la conquête par les Tatars de Sandomir après la défaite des « Barsabènes, des

ancêtres. Les Cumans étaient fixés également, près de la rivière du Criș (*Kriș*) ou entre les rivières du Murăș et du Criș, ou des deux côtés de la même rivière, ou entre les rivières du Timiș et du Murăș¹.

La mission même de convertir la Cumanie avec un « mandat apostolique » a été l'origine des prétentions hongroises sur le versant méridional des Carpathes. Mais, devant les Tatars, les Cumans, menacés, rendent hommage au roi de Hongrie, chez lequel ils s'étaient réfugiés, pour leur ancienne patrie². C'est de là, et non pas de nous ne savons quel remplacement d'anciens droits bulgares, qui n'ont jamais existé, que viennent donc les rapports entre les Roumains, comme État, et la Couronne de Hongrie. Les princes roumains eux-mêmes sont, du reste, dans le sens intime de leur autorité, les continuateurs des Khans cumans dont ils empruntent certains noms même, comme celui de Băsărabă, de même que les princes russes vainqueurs des Mongols entrent aussitôt dans la notion d'État de ceux-ci. Sur la Tisa, des Cumans apparaissent avec leurs dons de vassaux.

Les Cumans, passés en Hongrie, d'abord comme des réfugiés à privilèges, se sentiront bientôt les maîtres par des mariages et par l'emprunt de leurs modes, devenant ainsi ce qu'ont été les chefs germaniques envers l'ancienne Rome ou la garde turque envers les kalifes de Bagdad.

Mais, dans leur nouvelle patrie, ces guerriers portant des bonnets roumains conservent beaucoup de souvenirs de la partie de leur vie passée au Sud des Carpathes. Le titre même de « juge des Cumans » que porte un Mathieu Csák, palatin, comte de Presbourg³, ne vient-il pas des anciennes judicatures roumaines ?

Lithuaniens, des Ruthènes, etc. ». Mais il ne peut pas être question de gens appartenant à un Băsărabă, bien ultérieur; *Mon. Germ. Hist.*, SS., XIX, p. 666.

¹ *Ibid.*, XXIX, p. 561. Il y avait sept lignées (*generaciones*); *ibid.*, p. 562. Voy. aussi Fejér, ouvr. cité, V², p. 514; Iorga, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1928: *Imperiul Cumanilor și Domnia lui Băsărabă*.

² Ainsi disparaît l'argument de Húnfalvy, ouvr. cit., p. 87, note 1, que Béla se fait appeler « roi de Cumanie » dès 1233, alors que la fuite des Cumans en Hongrie est seulement de 1238—1239.

³ Marczali, ouvr. cité, p. 647.

En Hongrie, les Cumans paraissent avec d'énormes troupeaux qui gâtent les récoltes¹. Mais ils conservent leurs tentes de feutre². Ils sont restés là jusqu'à leur organisation définitive, imposée par l'Église, en 1279³.

LA FRANCE DE CROISADE DES HOSPITALIERS ET LES ROUMAINS

Les Tatars s'étaient retirés aussi vite qu'ils s'étaient jetés sur ces régions. Mais on voit les souvenirs qu'ils ont laissés chez les Bulgares par une notice où ils sont présentés comme des « athées »⁴. Le roi de Hongrie, revenu de son équipée de fuite jusqu'au rivage de l'Adriatique, désirant refaire son royaume, a repris ensuite la politique d'André II, qu'il copie entièrement.

Nous voyons donc le même souci pour la formation unitaire des Saxons de Transylvanie, la même préoccupation de ce qui se passe en Orient, le même choix de Severin comme point de départ pour une nouvelle offensive dans les Balkans.

Mais il lui semble que l'évêque et le ban ne sont pas capables de remplir une fonction militaire aussi difficile⁵. Il lui faut une milice depuis longtemps organisée, avec une discipline sûre et habituée à travailler en Orient avec les hétérodoxes et les « Grecs ».

L'Ordre Teutonique était maintenant en Prusse, et ce qu'il avait accompli là a dû donner au roi Béla IV, jeune, mais ayant

¹ Rogerius, chez Endlicher, ouvr. cité, p. 258, p. 3.

² *Ibid.*, p. 261, ch. 8.

³ *Mon. Germ. Hist.*, *loc. ult. cit.*, p. 554 et suiv. Ils finirent par faire couper leurs longs cheveux et leur barbe.

⁴ Dans Franchi de Cavalieri et J. Litzmann, *Specimena codicum graecorum vaticanorum*, Berlin-Leipzig, p. XII, n° 24: ἡγοράσθη ἡ παρούσα βίβλος διὰ Θεωδόρου γραμματικῆς μετὰ τὴν ἐπιδρομὴν τῶν ἀθέων Τατάρων, βασιλεύοντος ἐν τῇ Βουλγαρίᾳ Καλλιμάνου τοῦ Ἀσάν, υἱοῦ Ἰωάννου τοῦ Ἀσάν, εἰς ὑπέρπερον, ἐν ἔτη ,σψνα [1243], [ἰνδικτιῶνος] δ'.

⁵ La carte de M. Hóman, *loc. cit.*, p. 208, a dans la présentation de « la Hongrie oligarchique, 1301—1310 », un « Baszaraba », comme « oligarque » hongrois sur toute la Valachie et au-delà du Milcov, et, en Olténie, un « Vejtschi Tivadar », le tout étant du plus parfait ridicule.



Fig. 14. — Fragment d'inscription de l'église ruinée de la cité de Severin.

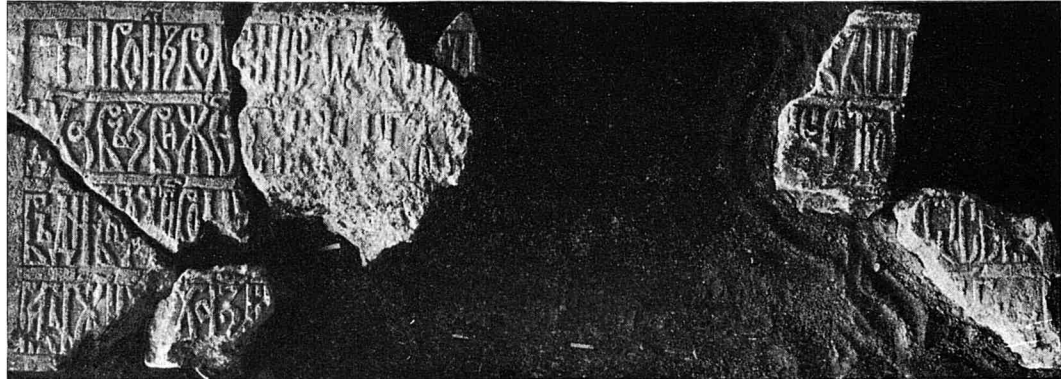


Fig. 15. — Inscription de l'église conventuelle de Ccșuștea (Motru).

une douloureuse expérience, le regret que l'ancien pacte d'André II eût été rompu. Les Templiers enrichis, qui seront bientôt détruits pour leur immoralité, n'étaient plus utiles. Mais, comme les choses marchaient vers une destruction entière de l'État de croisade en Asie, les Hospitaliers, ces chevaliers français de Saint-Jean, étaient disposés à envoyer au moins une partie d'entre eux pour d'autres croisades. Le projet d'établissement des Hospitaliers à Severin doit être mis en rapport aussi avec les donations que leur fait à la même époque le roi Przemysl Ottokar en Bohême ¹.

Étudions dans tous ces détails ce contrat.

L'acte de juin 1247, scellé d'une bulle d'or et confirmé par le Pape en 1250, concerne « tout le pays de Severin » (*totam terram de Zevrino*), « avec les montagnes qui lui appartiennent et tout ce qui en dépend » ², « avec les kénézates » (*kenezatus*), c'est-à-dire les judicatures. Ceux de Jean et de Fărcaș vont jusqu'à la rivière de l'Olt ³, mais la moitié des revenus restera désormais au roi. Cependant on laisse au milieu « la terre du kénézate » (*terra kenezatus*), « du voévode Litovoïu », *qui est reconnue comme ne pouvant pas être donnée*: « que nous laissons aux Roumains » ⁴. Ce pays est relié à celui de Hațeg ⁵ et on cède aux Chevaliers la moitié des revenus qui de ce côté reviennent à la Couronne. « Dans les mêmes conditions », au cas d'une conquête de la Cumanie, — *programme d'avenir* —, se trouve aussi le « pays de Seneslav », qui est intitulé « voévode des Roumains » (*terra Szeneslai Vaivodae Olatorum*), qualification nationale qui manque pour Litovoïu: là, après la conquête, pendant un

¹ Delaville de Roulx, *Cartulaire Général de l'Ordre des Hospitaliers*, pp. 660—661. Pierre, roi d'Aragon, leur donne « corpus et animam meam... in vita et morte » (an. 1200); *ibid.*, p. 690.

² Cum Alpibus ad ipsam pertinentibus et aliis attinentiis omnibus.

³ « Usque ad fluvium Olth » (*la forme du nom est roumaine*).

⁴ « Quam Olatis (= Olacis) relinquimus. » Aussi ailleurs: « praeterquam in terra Lytvoi » (pas « intra Lytva »).

⁵ Ab Olatis terram Lytvoi habitantibus, excepta terra Harszoc (= Hatszoc).

quart de siècle, l'Ordre devra recueillir tous les revenus, qui reviendront ensuite à la Couronne. Des cités y seront élevées.

Donc, l'Olténie devait être transformée en un territoire de croisade comme celui de Syrie, en une nouvelle France Orientale, ainsi que peu après on en fondera une dans l'île de Rhodes, par les mêmes Hospitaliers ¹.

La conquête de Constantinople par Michel Paléologue et l'action d'entente avec l'Occident catholique du basileus restauré rendent vaine l'idée du Saint-Empire romain de nation hongroise en Orient. Et ce royaume de Hongrie trouve en Occident un rival redouté en ce grand roi tchèque, maître des territoires autrichiens, qui reprend envers la Hongrie la politique agressive de l'empereur Henri IV. Loin de pouvoir faire disparaître les Roumains libres par une croisade des Hospitaliers, le roi de Hongrie doit recourir à l'élément roumain, mais, surtout, aux éléments qui lui sont sujets en Transylvanie, comme on le voit par la participation roumaine à la bataille de Kressenbrunn. Il y a eu aussi un moment où l'on pouvait croire que le royaume des Arpadiens était sur le point de disparaître.

Cette situation a procuré naturellement plus d'aisance aux chefs des Roumains qui, pendant les derniers temps du règne de Litovoiu ² et de son frère, Bărbat, — d'où vient le nom de Râul-lui-Bărbat (« la rivière de Bărbat »), qui rappelle évidemment, non pas une propriété, mais un combat qui se serait livré en cet endroit —, auront devant eux, non plus de puissantes forces royales, mais, comme s'était ajoutée aussi la rivalité entre le roi Ladislas et son fils Étienne, installé comme chef séparatiste dans cette Transylvanie, dominée par toute espèce de *magistri*, d'après la coutume des Teutons et des Hospitaliers eux-mêmes, seulement de pareils éléments périphériques, locaux.

¹ Voyez aussi Iorga, *Olteni afară din Oltenia*, dans la *Rev. Ist.*, XIV, p. 1 et suiv.

² M. J. Conea, dans son livre que nous venons de citer, croit qu'il faudrait admettre deux voévodes de ce nom. Mais celui qui pouvait avoir une trentaine d'années vers 1250 aurait eu moins de soixante-dix ans après 1272.

Maître Raimbaud conclut donc une entente avec Béla, par laquelle on lui donne la cité, ce « karak », — comme dans les anciennes dominations syriennes de d'Ordre —, de Severin, avec les droits de la royauté sur les juges et voévodes locaux, Litovoïu du Gorj, Jean et Farçaș (d'où le nom du district, voisin, de Vâlcea en slavon, correspondant au hongrois Farkás, avec le même sens de : loup¹ ; on ne mentionne pas ce Romain qui a donné son nom au district de Romanâți), avec des revenus sur les pêcheries de Celeiu, ce qui montre une exploitation systématique du poisson, des voyages continuels des chars vers Hațeg, et le roi met en vue les avantages dérivant de la production de grains, avec la mention des moulins, ce qui prouve une phase perfectionnée d'exploitation agricole. Les boïars de cette région seront soumis aux Chevaliers. Ils pourront attendre aussi un secours militaire de la part de Sănislav d'Argeș².

Il est question donc *d'un rôle militaire des Roumains*, qui combattront côté à côté avec les Chevaliers et ils ont à leur tête des boïars, des nobles, des « majores terrae ».

Il y a là des moulins à côté des maisons (*aedificia*), des champs (*agriculturae*) qu'on pourrait labourer, « des places de pêcheries dans le Danube et le centre de pêche de Celeiu »³. Les salines ne sont pas cependant exploitées, car on prévoit le droit de transporter du sel de Transylvanie « vers la Bulgarie, la Grèce et la Cumanie ».

Les Chevaliers doivent coloniser, dans les limites de leurs donations et ailleurs, mais sans attirer à eux les Saxons ou autres Allemands du roi.

On voit que la carte de cette province est danubienne : partant du débouché vers l'Adriatique, Scardona, qui est donnée avec des terres voisines, puis de Semlin (« Zenilen » = Zemlen), où il y a une « terra Woyla », dont le nom est

¹ M. J. Conea « inclinait à voir la perpétuation du nom de Fărcaș du diplôme de 1247 » dans celui du défilé de Vâlcan; *Bul. soc. de geogr.*, 1933, p. 88, note 3.

² Dans le passage: « super judiciis ad inhabitandum terram iam dictam aliunde venientibus » il semble être question des « juges », des « knèzes » colonisateurs.

³ Piscationes Danubii ac piscinae de Cheley.

identique à celui de la Voila du district de Făgăraș, en Transylvanie (elle était jusque-là sujette à la cité de Caraș). Elle rencontre ces pêcheries qui produisaient des revenus. La frontière s'élève ensuite vers les défilés du district de Vâlcea et tend vers Bran, autre défilé des Carpathes, ainsi que le prouve le point d'appui de « Feketig », qui paraît être « Fekethalom », la « colline noire » de Codlea (dont le nom vient du paysan roumain qui a fondé le village; cf. Prăslea, etc.).

Une centaine de chevaliers, naturellement avec leurs écuyers aussi, devaient accourir immédiatement. Le roi s'assurerait, au cas où il serait attaqué, le secours d'une cinquième des guerriers de ce « pays »; en cas de campagne royale, non seulement en Bulgarie, mais aussi dans ce qu'on appelle la « Grèce », même la « Cumanie », qui n'est que le pays roumain de Sănislav, les Chevaliers auront leur part de droits correspondant à leur apport militaire, et on prévoit qu'ils figureront dans l'avant-garde, comme soldats expérimentés, avec un tiers de la force militaire de cette province de l'Olt. Le droit sur la Cumanie qui serait conquise passe à l'Ordre en entier, en dehors du pays de Sănislav, — qui s'étendrait ainsi jusqu'aux Bouches du Danube¹. Au-delà de la Cumanie, il y a les Tatars, contre une éventuelle invasion desquels seront envoyés soixante chevaliers (et cinquante-deux seulement pour défendre les cités de frontière contre des ennemis chrétiens).

Comme l'Ordre dépendait du Pape, celui-ci, faisant copier le pacte, avec les immanquables erreurs², accorde, après quelques années, sa bénédiction. Le Pape Innocent IV a pu être même l'initiateur de ce pacte, car, dans sa lutte contre l'empereur Frédéric II, il représente un nouvel élan agressif de la Papauté, qui envoie des émissaires jusque

¹ La forme est celle qui semble donner aux Chevaliers la Cumanie, de même que le district olténien: « contulimus praeceptorum », etc.

² C'est de là que vient *lituon* pour *lituoy* et *terra litua* pour *terra lituoi*. L'édition N. Densusianu, *loc. cit.*, aussi Zimmermann-Werner, à cette date de 1251, n'apportent pas la correction à laquelle, dès la première vue du document, nous avons pensé. Cf. aussi Iorga, dans la *Rev. Ist.*, XIV, p. 1—8.

chez les Mongols, comme Jean de Plan Carpin. Il faut remarquer aussi la concordance chronologique par laquelle le même Pape, en 1245, partage la Prusse conquise par les Chevaliers Teutons encore en guerre avec les Lithuaniens de Mindog, *les « litve » des Moldaves de plus tard, qui étaient donc en ce moment dans leur pays à eux, travaillant pour la christianisation de ces païens, dont le chef est créé roi par le Saint-Siège*, entre les Chevaliers eux-mêmes et les évêques, qui conservent leurs droits, évitant de cette façon un conflit comme celui qui avait amené le départ de l'Ordre du pays de la Bârsa; le Pape le faisait aussi parce que sur ces Chevaliers s'étendaient à ce moment les privilèges du grand ennemi de la Rome Pontificale qu'était l'empereur. Et, encore, c'est le moment où Louis IX est invité à faire sa croisade de Syrie et d'Égypte¹.

Il semble que les Hospitaliers, — pour lesquels les Roumains n'ont jamais eu de nom, alors que les Teutons, qui ne sont pas considérés par eux comme Allemands, ainsi qu'on l'a cru, sont nommés dans les chroniques ultérieures, d'après le polonais, *Crijaci*, c'est-à-dire Croisés, — n'ont pas pu venir en grand nombre, en raison de motifs d'histoire générale dont on n'a pas tenu compte jusqu'ici.

En effet, jusqu'à la croisade française, les Hospitaliers se trouvaient en conflit le plus aigu avec les Teutons, qui cherchaient à les chasser d'Orient. Mais Saint Louis commence en Égypte, où il avait retenu jusqu'en 1253 toutes les forces des Hospitaliers, une réconciliation entre les deux milices. D'un autre côté, l'action mondiale du Saint-Siège cesse avec la mort d'Innocent, dont les faibles successeurs vont se soumettre à la force du nouveau roi français de Naples, Charles d'Anjou, et préparer Avignon. En 1269, les Hospitaliers étaient cependant encore en lutte opiniâtre contre les Templiers, qu'ils réussissent à battre.

¹ Lorsque les Hospitaliers français cherchaient un établissement après avoir perdu leur situation de Terre Sainte et n'avaient pas encore trouvé celui, définitif, de l'île de Rhodes, un privilège de l'empereur Rodolphe I-er leur fut accordé; *Arch. für Kunde österr. Gesch.-Quellen*, XIV¹, p. 344, n^o 155.

CHAPITRE V

CIRCONSTANCES TRANSYLVAINES AU XIII-e SIÈCLE

En rapport surtout avec les nouvelles campagnes contre la Bulgarie en agonie, vers 1270, la Transylvanie, puis aussi d'autres régions habitées par les Roumains, tendent à se détacher comme des formations autonomes. La Transylvanie elle-même, s'arrête à la phase d'autonomie *qu'elle conservera jusqu'au changement de la dynastie hongroise, les autres régions allant jusqu'à l'indépendance.*

Pour la Transylvanie, la scission était du reste plus ancienne. Le roi Béla IV (1235—1270) apparaît comme un « Dei gratia et voluntate patris rex »¹. *Avec le titre de roi de la Cumanie*², *sur son sceau d'or, il est évident que ce roi se croyait maître des deux versants des Carpathes.* Le titre de la « Bulgarie » apparaît avec Étienne V (1270—1272³), mais Ladislas IV (1272—1290)⁴ ne l'a pas, pas plus qu'André III (1290—1301)⁵, le dernier de sa race, pauvre étranger, Vénitien, qui avait été appelé à cause de son droit héréditaire.

Mais, sous peu, dans ces régions du Sud, après la tentative passagère du nouvel empire du Serbe Étienne Douchane, commencera une époque de concessions et d'anarchie, alors qu'au Nord, malgré la disparition, non seulement de l'autorité royale hongroise, mais de la dynastie elle-même, qui est

¹ Marczali, ouvr. cité, p. 420.

² *Ibid.*, pp. 450—451, 506—507.

³ *Ibid.*, pp. 548—549.

⁴ *Ibid.*, pp. 564—565.

⁵ *Ibid.*, p. 657.

remplacée par ce surrogat d'André III, resté Italien dans l'âme, qui tire ses droits des femmes, des formations secondaires pourront se développer, évoluant vers l'indépendance.

Les rapports avec les Bulgares, chez lesquels arrivera à dominer un pâtre vlaque, Cucurbătă ou Lachanas¹, sous la protection des Tatars, sont donc ceux d'une continuelle offensive hongroise. Après quelque temps se produit même une symbiose serbo-hongroise: le Serbe Étienne Dragoutine est le beau-frère de Ladislas IV².

A l'Est, il y a la lutte contre les Tatars à l'époque d'Étienne V, « sub castro Turozkev », les Cumans étant unis aux envahisseurs³. Cependant, du liman du Dniester jusqu'en Bulgarie danubienne, les Tatars sont restés⁴, et la nouvelle Byzance, rapidement déchuë, les tolère et les choie.

Elle trompait aussi souvent les barbares, leur donnant comme épouses des femmes de basse naissance⁵; comme prétend, au XVIII-e siècle, un chroniqueur valaque, Denis l'Ecclésiarque, qu'on l'aurait fait à Bucarest avec tel Turc qui voulait connaître des femmes de boïars et a obtenu des femmes de la rue. Les Bulgares se soulèvent contre leurs opresseurs par suite d'intrigues byzantines ou par des révoltes populaires, et ce pâtre qui prend le trône de Bulgarie représente une tentative pour revenir à ce qu'avaient été les Assénides. Dans cette Bulgarie, du reste, les pâtres *n'ont jusqu'à ce moment* aucune autonomie de groupe, alors qu'ils apparaissent comme des « Vlaques » en mouvement dans les diplômes des rois serbes⁶.

¹ Voy., sur lui, Hurmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, I, p. 138 et suiv. D'après Canini, *laxava* (« kordokouba »), signifie « toutes les plantes comestibles », en opposition avec les herbes sauvages, qui ne sont d'aucune utilité, et avec les herbes toxiques; *Ét. Etym.*, p. 48, note 2. Une cime du nom de Cucurbete dans le Banat; Aurel Tripou, *Crişana*, 1936, p. 139.

² Jireček, dans la *Byz. Zeitschrift*, XVII, p. 181.

³ Zimmermann-Werner, ouvr. cité, I, p. 163, n° 230.

⁴ Voy. aussi G. Brătianu, *Vicina*, du « Bulletin de la section historique de la Académie Roumaine ».

⁵ *Loc. cit.*, 39.

⁶ Hasdeu, *Arch. ist.*, III, p. 85 et suiv.; cf. Húnfalvy, ouvr. cité, p. 73.

On peut dire qu'à la fin du XIII-e siècle, dans cette Hongrie cumanisée, qui n'est plus appuyée sur une seule nation, les Roumains jouent déjà un rôle et ont même une situation de parité avec les Hongrois colonisés.

Toute l'histoire de la plaine valaque, après que la colonisation française à Severin eût échoué, est déterminée ainsi par la décadence de l'État bulgare, ce qui provoque en même temps une expansion vers l'Est de celui des Serbes, qui ont obtenu une couronne royale, donnée d'abord par le Pape et une descente vers le Sud d'une Hongrie, avec deux rois, l'un vieux, l'autre jeune, ce qui fit que la Transylvanie, tenant compte des possibilités, se créa, pour la première fois, une importante situation politique.

Devant les campagnes qui menèrent jusqu'à Plevna, — ce qui suppose un lien avec la région du Teleorman valaque —, les armées d'Étienne « le jeune », Litovoiu avait dû prendre position. Obtenant, paraît-il, la promesse qu'on lui cède le pays de Hațeg, il arrivera à un conflit avec le roi, pour cette possession même, et sera battu, de même que son frère Bărbat ¹.

Il semble que la principauté d'Argeș, des successeurs de Sănislav, n'était pas entrée dans ce conflit, et ceci lui permit une consolidation par laquelle elle put arriver à s'adjoindre dès ce moment les districts au-delà de l'Olt.

Du reste, on emploie de fait, dans cette lutte pour la possession de Hațeg et de la région d'Inidoara, des Roumains contre des Roumains. Ainsi, après 1270, Litovoiu ² et ses frères, comme ce Bărbat, ont été attaqués et battus, le voévode lui-même restant sur le champ de bataille, par un *magister* du nom de Georges, fils d'un autre *magister*, Simon, ayant leurs possessions le long de la rivière de Târnave, tous deux pouvant être des *kénézes*.

Du reste, les nombreux *magistri* du royaume hongrois au XIII-e siècle restent encore une énigme. En Italie méridionale, des *maestri dei borghesi* jouent un rôle dans les villes ³.

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 454—456, 457—459, 483—484, nos CCCXVI, CCCXVII, CCCLXXXIX.

² Un Litu, chez Michel Costăchescu, *Doc. moldovenesti*, I, p. 4.

³ Amari, *Storia dei Musulmani*, III, p. 289.

Quelle était en ce moment la situation de la Transylvanie ?

Pendant les derniers temps du règne du roi Étienne et au commencement de celui du roi mineur, on rencontre des dignitaires transylvains qui ont une haute situation dans le royaume. Ainsi, après le Saxon Albert, comte de Sibiiu, qui est aussi *magister agasonum*, un Ladislas, Hongrois, comte de Baranya, en première ligne, remplit les mêmes fonctions à Sibiiu et surtout arrive à être juge de la Cour royale¹. Suit un Alexandre, qui est seulement comte des Saxons². A Rodna et à Bistrița, il y a un autre comte Paul, qui porte ce qualificatif, pris aux Ordres d'Orient, de *magister*³. Du reste, à Turda, on a une maison des chevaliers « cruciferi »⁴. Alors qu'un Pierre, lui aussi *magister agasonum*, est comte de Sibiiu⁵, à Severin il y a comme bans Paul et Laurent⁶. Les voévodes de Transylvanie apparaissent plus rarement, la place étant occupée en 1276 par un Mathieu⁷. La ville de Cluj appartient en ce moment à l'Église d'Alba-Julia⁸.

A cet état de choses troubles s'ajoute le fait que Laurent ou Roland, fils d'un Marc (March), ayant un beau-frère du nom orthodoxe de Grégoire, s'était levé contre le roi dans le pays du Zips, au Nord-Est de la Transylvanie, et, aidé par un Ban portant le nom slave de « Gylmich », avait occupé « le pays de Nyr, au-delà de la partie de la Tisa, jusque dans les régions de Transylvanie »⁹.

Il se pourrait que Litovoiu¹⁰ eût déclenché une attaque contre le roi d'accord avec ces Cumans rebelles que, comme

¹ Voy. Zimmermann-Werner, ouvr. cit., I, aux dates de 1272—1273.

² *Ibid.*, p. 124, n^o 170.

³ *Ibid.*, p. 171.

⁴ *Ibid.*, p. 129, n^o 180.

⁵ *Ibid.*, pp. 135—136, n^{os} 190—191.

⁶ *Ibid.*, p. 135, n^o 189; pp. 136—137, n^o 192.

⁷ *Ibid.*, p. 129, n^o 182. Un Opour (Apor) en 1283; *ibid.*, p. 146, n^o 205, Puis Roland.

⁸ *Ibid.*, pp. 127—128, n^o 178. D'autres dons faits à la même église; *ibid.*, p. 132 et suiv.

⁹ Terram Nyr, ultra partem de Tyza usque ad partem transylvaniam; N. Densusianu, *loc. cit.*, I, p. 454. Pour un Dorman, *ibid.*, p. 355 et suiv.

¹⁰ D'autres Litovoiu du côté de Clopotiva, dans les mêmes régions d'Hațeg;

on le verra, le roi poursuit jusque dans ces régions des Carpathes où sera fondée la Moldavie.

La lutte contre Litovoïu se place dans les premières années du règne de Ladislas IV, encore mineur¹. Dans l'acte royal qui rappelle cette bataille, Litovoïu, maître d'un « pays » qui comprenait toute la vallée du Jiu, n'est pas présenté du tout comme un fonctionnaire rebelle, mais comme un adversaire redouté, comme le chef d'une famille d'apparence dynastique: l'ancien qualificatif de « knèze voévodal » a disparu. Litovoïu est un voévode —, et pas un de ces chefs de village de Transylvanie déchus de leurs anciens pouvoirs ou créés, avec ce titre même, par le roi de Hongrie, ainsi que l'ancienne Rome créait des rois germains lui appartenant, — un voévode de la qualité de celui qui était jusqu'alors si puissant en Transylvanie. Litovoïu est à la tête de ses frères²: il gouverne « une certaine partie de notre royaume au-delà des Carpathes »³.

Lorsqu'il disparaît dans le combat, — *premier prince roumain tombé en défendant son pays*, — le roi n'envoie pas ses officiers dans cette « certaine partie de son royaume ». Bărbat, prisonnier, est amené devant Ladislas et obtient l'inféodation avec son pays héréditaire, en échange de ce tribut que son frère, se croyant délivré de tout lien et à l'abri de toute menace, à cause de la minorité du roi, avait refusé. On lui arrache aussi une forte rançon.

La situation de la Transylvanie restait tout à fait incertaine. En 1277, les Saxons détruisent Alba-Julia, tuant les clercs de cette ville⁴. En 1288, le roi Ladislas est à Braşov, qui n'est pas qualifiée de ville (« Braso »)⁵.

Iacob Radu, *Istoria vicariatului greco-catolic al Haşegului*, Lugoj, 1913, p. 184. Du reste, comme nous venons de le voir, on trouve aussi en Moldavie des personnages de ce nom.

¹ « Dum regni sumus gubernacula adepti »; « cum nos in etate puerili post obitum carissimi patris nostri regnare cepissemus »; N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 454. Cf. *ibid.*, p. 57. Son règne commence en 1272; l'acte est de 1285.

² Cum fratribus suis; *ibid.*, p. 457.

³ Aliquam partem de regno nostro ultra alpes existentem; *ibid.*, pp. 454, 457.

⁴ Le passage est reproduit aussi chez Schiopul, *Contribuţiuni*, p. 154.

⁵ *Ibid.*, p. 56.

En échange les régions danubiennes de l'Olténie se consolident. Au XIII-e siècle, Saint Sabbas, dans le typique du monastère de Stoudénitza, recommande d'acheter non seulement du poisson de la Zéta balcanique, mais aussi sur le Danube. Donc le Danube était en 1200 le motif d'un grand commerce de poisson, ce qui signifie une activité de pêche sur les deux rives¹. Du reste, aussi une multitude sans évêque est constatée dans le pays de Severin².

Donc un nouveau point de départ pour la soumission du Sud-Est européen à la Couronne de Hongrie avait été la fondation du nouveau Banat de Severin, ce qui signifiait une préparation à l'occupation de la Bulgarie qui, après le grand Tzar Jean Assen, s'affaiblissait rapidement³.

Ce Banat contenait en lui-même aussi une tentative de soumettre des formations roumaines voévodales, celles que nous avons rencontrées après 1240, mais qui sont évidemment plus anciennes par le fait même qu'elles ne rentrent pas dans de pareilles innovations de système hongrois. Par conséquent, les prédécesseurs de Litovoiu, du futur district de Gorj et de Hațeg, de Jean, dont le territoire correspond au district de Dolj, de Farcaș-Vâlcea, sur la rivière de l'Olt, de Romain qui a donné le nom de Romanai (voy. Kragouievatz, Krouchévatz, etc.), ceux de Seneslav ou Sănislav au-delà de cette rivière de l'Olt, — dont nous nous occuperons dans un autre chapitre, à la lumière des documents hongrois —, dominaient depuis lors dans ces régions. La preuve en est aussi dans l'action, contemporaine, du Saint Siège, qui cherche à arrêter ces « pseudo-évêques » orthodoxes qui séduisent des fidèles catholiques, lesquels ne peuvent être que dans ce territoire de voisinage et de rivalité. Mais nous avons fait observer qu'un évêque sans le maître laïc est de toute impossibilité.

¹ *Spisi Sv. Save*, ed. Ćorović, Belgrade, 1928, p. 125, chez Miloš M. Vasič, dans la *Revue internationale des études balcaniques*, an. II, tome I—II (3—4), 1936, p. 93.

² Theiner, *Mon. Hung.*, I, p. 166 (an. 1238).

³ M. Hóman, *ouvr. cit.*, II, à la page 144, étend le Banat de Severin sur toute l'Olténie, ayant à l'Est la Cumanie. Voy. aussi *ibid.*, pp. 146—147.

Quelque évêque catholique de Severin nous est connu¹. L'histoire du Banat a été écrite, à partir du premier ban, Luc, en 1233, qui combat contre les Bulgares, perdant à un certain moment la cité, qui fut reprise en 1238. Dès lors, il y avait, sans doute, tout autour, des knèzes autonomes, dont nous nous occuperons². Seulement à partir de 1260 la guerre contre les Bulgares, d'une autre dynastie, ayant son centre à Vidine, sera reprise³; pendant la même année, en 1260, nous voyons les Roumains combattre contre le roi de Bohême, Ottokar, à côté des soldats du roi de Hongrie⁴, et nous avons déjà montré ailleurs que, parmi les Cumans qui, à cette époque, représentaient un des grands moyens militaires, en vue de l'offensive de la royauté hongroise, il pouvait y avoir eu aussi des Roumains.

Mais, conquérant la Cumanie, s'étendant en Bulgarie, cette royauté devient elle-même *barbare*. Comme preuve, nous citerons le bonnet pointu cuman avec lequel est représenté dans le *Chronicon Pictum* le roi Ladislas le Cuman⁵.

A cette époque, les Cumans veulent, du reste, passer, en totalité, au christianisme. Leur façon de vivre dans la horde, même avec certaines modifications, demandait nécessairement une population soumise qui eût travaillé pour eux. Celle-ci a dû jouer envers ses maîtres le rôle des chrétiens romans slavisés sur la rive droite du Danube dans la christianisation des Bulgares.

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 240, n° CLXXXI. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, I, II, Préface, p. XVIII, et Căndea, *ouvr. cité*.

² Voy. Kemény, *Über die ehemaligen Knesen und Kenesiate der Walachen in Siebenbürgen*, dans le *Magazin für die Geschichte Siebenbürgens*, II (1846), et J. Bogdan, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, XXV, et dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1903 (aussi pour ceux de Serbie).

³ Pesty, *Szörény Bánság*. Cf. aussi Joh. Heinrich Schwicker, dans les *Literarische Berichte aus Ungarn*, II, p. 609 et suiv., ainsi que le bon résumé de Dragalina, *Ist. Banatului de Severin*.

⁴ Voy. Iorga, *Acte și fragmente*, III, p. 76 et note 1.

⁵ Marczali, *ouvr. cité*, p. 567. Aussi *ibid.*, p. 572.

De nouveau, dans cette région, *le commandement étant maintenant hongrois, on cherche évidemment à employer l'élément roumain, de base. On ne peut pas s'empêcher de mettre en rapport ces manifestations concordantes des différentes parties de la race roumaine* ¹.

Du reste, avec un Rostislav de Tchnigov, — *Ῥώσος Οὔρος* (*úr* hongrois, dans un écrit de l'empereur Théodore Laskaris) —, avec ce gendre du roi Béla IV, l'action de cette royauté, qui a aussi ses vassaux, tend vers l'Est, par-dessus le territoire qui formera ensuite la Moldavie ².

Essayons de fixer le champ de ces habitations roumaines dont l'histoire ne fait pas mention.

Les « Brodnici », « les gens des gués » ³, étaient encore là où la domination directe byzantine de Manuel Comnène ne les avait pas remplacés, ce même Manuel Comnène qui, jadis, avait passé par cette route *vers la future Moldavie, voulant employer les éléments indigènes, en rapport avec la vie politique des Russes de Halicz, contre les Hongrois.*

Lorsqu'on voit en Olténie non pas se créer, mais *entrer dans la carte connue de la chrétienté occidentale* les judicatures, et à côté, au-delà de l'Olt, cette principauté d'Argeș, il s'agit évidemment de tout autre chose que d'une improvisation après le départ des Tatars, qui, comme on le verra, n'ont jamais traversé, terrorisé et dévasté cette région.

De même, lorsque, dans le Pinde, la révolte des pâtres s'était produite, les chefs s'adressèrent, suivant le même courant des Occidentaux vers l'Orient, à l'empereur et au Pape. *La solidarité n'est pas seulement dans la manifestation énergique de la race, mais aussi dans l'orientation du mouvement.*

¹ Reiszig, IV. *Béla Király és a Jánoslovagrend Magyarországon*, dans le *Századok*, XXXV (1901), pp. 534—535; Maurice Wertner, *Az első havasalföldi vajdak*, *ibid.*, p. 675. Employés par Aurèle Sacerdoțeanu, dans les *Arhivele Olteniei*, XIII (1934), p. 276 și urm.

² *Arch. f. sl. Phil.*, XI, p. 622 și urm.; *Byz. Zeitschr.*, IX, p. 569.

³ Voy. N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 74—76, n^o LIV; p. 102, n^o LXX, et pp. 259—262, n^o CXCIX.

Du côté de Vidine, où il faut admettre cette établissement des Cumans que montre le nom de localité « *gué des Cumans* », ce qui signifie leur domination permanente sur ce gué, ce rapport avec l'empire « vlaque » continue, complétant la carte.

Il est donc naturel que depuis longtemps aient dû naître dans ces régions olténiennes, disputées entre les Byzantins, puis les Vlachos-Bulgares, leurs successeurs, d'un côté, et la Hongrie, de mission apostolique latine, de l'autre, ces organisations locales autonomes qui apparaissent, dans le privilège accordé par le roi de Hongrie aux Chevaliers français après 1240, mais qui résultent en réalité d'un passé bien plus ancien. Car, nous le répétons, si les voévodats et judicatures de 1240 avaient été créés après les Tatars, ils auraient représenté une forme hongroise, alors que l'existence de la forme roumaine montre leur grande ancienneté, considérée comme indestructible.

Cependant, partout l'élément roumain surgit. Entre 1201 et 1235, nous trouvons dans le registre de l'évêque d'Orade¹ (Nagy-Varád) la « terra Bogdan », puis plusieurs individus du nom de Bogdan, un Ludomir, un juge Simon, intitulé voévode (Uoyanada = Uoyavada)², un Costa, un « Voévode Neuca » (« Uaiuoda »), un Joachim (« Ioacyn »), un Zoboslav, « un puissant appelé le voévode » (« potens nomine Voia-voda »)³, un Miloş, un Bucioc (« Buchuk »), un Bot (aussi Bota), un Jourdain, un Prodan, un Micu (« Micus »), un Cosma, un Ponici (« filius Poneci »), un Budu, un Ban « Ocyus », un Leca, un Vid, une Draga (« Deraga »), un Romain (« Roma »), un Mogoş (« Mogus »), un Stan, un André, fils de Şerban (« Scerben »), — qui voulait aller à Jérusalem, et commence par se séparer de sa femme⁴ —, un Giurgiu (« Gyurg »), « voévode-comte de Doboka »⁵, un Man, un Buda,

¹ Pour le registre d'Orade, Hóman, ouvr. cité, III, pp. 451—452.

² Endlicher, ouvr. cit., p. 648, n° 35.

³ *Ibid.*, p. 650, n° 44.

⁴ *Ibid.*, pp. 699—700, n° 240.

⁵ *Ibid.*, p. 716, n° 304.

un « Voda, fils de Farcaș », un Moga (« Mog »), un Tihomir (« Thohmer »), un Crăciun (« Crachium », aussi « Crachinus »), un Ciorna (« Ghurna »), un Scorcomir (« Scorcomer »), un autre Micu. Les chasseurs de bisons dans le village d'« Ypu » paraissent avoir été des Roumains ¹.

Dans ces régions, il y a aussi le monastère, devenu catholique, de Toplița (« Taplucia ») ², un village Bogata (« Bogad ») ³, un autre, Dâmbul (*Dumbul*) ⁴, un Crasna (« Carazna ») ⁵, un village « Qestet » ⁶, un autre « Cornust » ⁷, donc Costești, Cornești, un « Beșineu » (« Beseneu ») ⁸, un « Guernezt » ⁹ (Gârnești), un « Mogos Mortu » ¹⁰.

D'après le statut de 1370 du chapitre de cette même Orade, les Roumains donnent la dîme de leurs troupeaux, avec la brebis pour chaque jour de la Sainte-Vierge, un cheval pour chaque Nouvel-An, mais aussi une autre dîme sur les porcs et sur les abeilles et, à côté du fromage frais, ils envoient à l'évêque des tapis et des pièces de feutre, *ce qui prouve qu'ils sont une population établie* ¹¹.

On croirait que, dans les régions au Nord de la future Moldavie, une autre tentative de création politique était sur le point de se former. Mais cette opinion a encore moins de base que celle qui accordait un rôle historique aux « Bolochovènes ».

Il suffit de voir que dans la célèbre chanson germanique du *Nibelungenlied* il y a comme nations: les Russes de Kiev, les Grecs, les Polonais, les Petchénègues, « die wilden

¹ *Ibid.*, p. 723, n^o 330.

² *Ibid.*, p. 650, n^o 41.

³ *Ibid.*, p. 654, n^o 54.

⁴ *Ibid.*, p. 663, n^o 95.

⁵ *Ibid.*, p. 667, n^o 111.

⁶ *Ibid.*, p. 669, n^o 117.

⁷ *Ibid.*, p. 679, n^o 147.

⁸ *Ibid.*, p. 682, n^o 158.

⁹ *Ibid.*, p. 687, n^o 183.

¹⁰ *Ibid.*, p. 687, n^o 184.

¹¹ Iorga, dans la *Rev. Ist.*, VI, p. 199.

Pescenaere», les Vlaques, pour comprendre qu'il est question dans ce « herzog Ramunc uzer Vlâchen lant », qui vient « avec 700 hommes », non pas d'un Roumain, mais d'un prince au nom byzantino-russe de Romain, c'est-à-dire du prince de Galicie, qui aurait pu avoir emmené avec lui les Vlaques que nous trouverons dans ces montagnes¹. Comme, d'un autre côté, cette épopée germanique des Burgondes est évidemment postérieure à la Chanson de Roland et que celle-ci, qui connaît elle-même de semblables nations, est du XII-e siècle, et non du commencement de ce siècle, le *Nibelungenlied* doit être placé au XIII-e, époque aussi féconde pour la formation des légendes que celle qui est rendue par le notaire hongrois anonyme. Les plus anciens manuscrits du Lied sont de fait postérieurs à l'année 1200. Tout cela ne sert qu'à montrer l'élargissement d'un horizon qui comprend aussi les Roumains.

Cependant, les influences du monde nord-danubien sur les Balcans ne cessent pas au cours de ce XIII-e siècle. Car, chez les Bulgares aussi, on trouve le nom du roi Coloman dans la forme de Căliman et, dans cette forme, *la vocalisation étant roumaine, le mot hongrois a dû passer chez les Bulgares par un canal roumain.*

Pour la formation de l'État roumain, nous avons donc : l'ancienne époque du voévodat transylvain libre (jusqu'au XII-e siècle), puis l'apparition des seigneurs de Silistrie et du Danube, l'époque des Tatars, où des knèzes fixés par ces Tatars, fût-ce même des chefs choisis dans leur milieu, dans le Banat, correspondent aux knèzes roumains d'Olténie, et cette « Vlăsia » qui est mentionnée aussi dans le nom d'une rivière du côté de la Cerna.

Mais à partir de la moitié du XIII-e siècle et après la réfection plus rapide de la Hongrie, grâce aussi à l'énergie roumaine en marche, le Nord roumain arrive, employant aussi les restes des Tatars de la steppe valaque, à exercer une influence sur les Balcans en décadence.

¹ Voy. aussi Iorga, *ibid.*, XIX, p. 114.

L'État olténien reste aussi après la défaite de Litovoïu.

Un autre vaincu, dans le Zips, est condamné à mort par le roi, alors que Bărbat est confirmé dans sa situation héréditaire.

Le vainqueur, ce « magister Georges, fils de Simon », qu'on voit remplir des fonctions militaires ailleurs, jusqu'en Bohême, avait eu autour de lui une espèce d'armée qui lui est propre, avec des camarades qu'il intitule « comtes » et auxquels il fait des donations, comme un Pierre dit « Pirus »¹. Nous avons cherché déjà à l'identifier avec ce Pierre, fils de « Dorogh » (le nom est slavon; cf. Dorohoiu), ayant une propriété au « Pont des Szekler », qui lui avait été prise par le comte Paul, probablement le Ban de Severin². Georges a aussi tout un groupe de frères, qui portent les noms de Thomas, Denis, Théodoric et Simon, mais l'un d'entre eux s'appelle Bocşa (« Boxa »), ce qui a un air roumain³. Georges obtient d'autres terres du côté des rivières de Lăpuş et des Criş⁴. Dans l'acte de donation, il est question d'une localité Mogoshid, « le pont de Mogoş », et d'une rivière appelée Mogoshidpotoka, à côté des localités de Topola, de Delna, de Remetea, de Sebeş, du cours d'eau de Laz, de Bistra, de cette rivière de Bărbat (« Borbuthpotoka »; ici aussi), de la rivière et du lac de Rednic, de la hauteur dite Moghila⁵. Parmi ceux qui combattent alors contre les ennemis du roi, on trouve un *magister* dont le nom de Finta correspond à celui d'un village de ce nom sur la Ialomiţa, appelé ainsi d'après celui de son fondateur⁶.

Parmi les Roumains de cette époque, on pourrait classer ce Ban Paul de Severin, qui combat aussi contre les Bulgares

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 483—484, n° CCCLXXXIX.

² *Ibid.*, p. 410, n° CCCXXIX. Cf. Iorga, *Carpații în luptele dintre Români și Unguri*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVIII, p. 80, note 3.

³ *Ibid.*, p. 455.

⁴ *Ibid.*

⁵ « Ad montem qui vocatur Moglech »; *ibid.*, p. 455: « Ad monticulum Mogluk »; *ibid.*, p. 459. Nous pouvons reconnaître même ce que les Roumains appellent un *laz*, c'est-à-dire une terre à peine défrichée: « Berkuslaza »; *ibid.*, p. 458.

⁶ *Ibid.*, p. 454.

à Vidine et dont les fils s'appellent Étienne et Nicolas, mais aussi Gherghin.

De la domination transylvaine de Litovoiu et de ses frères des traces sont restées non seulement dans le nom de cette rivière de Bărbat, mais aussi dans le caractère double, présentant des différences profondes, des habitants de ces régions en arrière d'Hațeg: d'un côté, des gens solides, vivant dans des maisons comme celles des riches Saxons, leurs voisins, de l'autre, dans la plupart des établissements ruraux, une race malheureuse, en pleine déchéance physique: on voit bien d'un côté les maîtres et de l'autre les sujets de jadis.

Mais, du côté de l'Est, vers la future Moldavie, il y a encore la montagne déserte avec les grandes forêts: chez les Szekler, en 1291 encore, est mentionnée une « magna silva »¹.

Du côté de la steppe russe, qui était restée sujette au Khan, persiste donc un reste de province tatare dans cette future Moldavie, ayant même une place de douane, à Cetatea-Albă, mentionnée comme appartenant aux Tatars dans le récit de la Passion de Saint-Jean Le Nouveau. Un seul grand État, des monts Altaï jusqu'aux Carpathes, ne pouvait être que profitable à ces régions, le grand commerce entre Constantinople et Kiev, à travers le pays des Tatars, ainsi qu'il est défini par Jean de Plan Carpin², explorateur de l'Asie, ne pouvant être fait qu'à travers des régions roumaines. Et, *pour ces relations, il faudra avoir du côté roumain une garantie militaire et un ordre d'État.*

Pendant cette époque, les mentions des Roumains dans ces régions hongroises commencent à être plus fréquentes.

¹ Fejér, ouvr. cit., VI¹, p. 159. Aussi, *ibid.*, p. 264. Pour le district du Maramurăș, *ibid.*, pp. 192—193. Chez Sommersberg, *Silesiacarum rerum scriptores*, II, Leipzig, 1730, p. 82: « MCCLIX, Thartari, subjugatis Bassarabensis, Lithuanis, Ruthenis et aliis gentibus », doit être d'une époque plus récente. Voy. aussi plus haut.

² Sunt et testes mercatores de Constantinopoli qui per Tartaros in Rusciam venerunt et erant in Kiovia cum de terra reversi fuimus Tartarorum; *Relation des Mongoles ou Tartares par le frère Jean du Plan de Carpin*, ed. d'Avezac, p. 375, D'autres marchands de Breslau suivaient la même route; *ibid.*

En 1283 un village Oláhtelek est mentionné dans le Banat¹. En 1293², donation au chapitre d'Albe pour les *mansiones Olacorum in Fylesd et Enud*. En 1294 on parle des « sive Ungari sive Vlachi » dans la région d'Orade³.

En Serbie même, il y a un évident relèvement de l'élément roumain vers la fin de ce XIII-e siècle.

Les privilèges accordés par les rois serbes aux groupes de Roumains sous les knèzes ne représentent pas la nécessité d'empêcher la vie anarchique de ces maîtres de troupeaux qui, dans leur marche périodique, peuvent gêner les semailles; ni celle de gagner des ouvriers à bon marché pour l'agriculture, en dehors de certaines transmissions que nous devons considérer comme à peine commençantes, ni, non plus, un acte de charité envers des groupes de vagabonds, mais tout autre chose: *la participation comme fondateurs, en tant qu'associés des anciens grands joupans qui portent maintenant une couronne royale, de cet élément précieux comme nombre, comme courage et intelligence, comme force active*. En les « dédiant » aux monastères qui étaient destinés à être des points de consolidation et le moyen le plus important de la défense, on n'accordait pas à ces gens qui, partout et à toute époque, se sont montrés capables de s'assimiler dans le terme le plus bref des occupations qui leur avaient été jusque là totalement étrangères, — dans ce qu'on appelle le « quadrilatère » dobrogien d'aujourd'hui, des Roumains de Macédoine sont devenus d'excellents pêcheurs —, on ne leur accordait donc pas des terres qui, jusque-là, avaient été exploitées par d'autres et qui pouvaient fournir des récoltes quels que fussent les habitants, mais *la mission de former ces terres mêmes, de créer, à la place des forêts, la friche nourricière qui s'appelle en roumain runc, du latin averrunco, signifiant précisément ôter les racines, était confiée à ces gens laborieux et constants au travail*.

¹ Voy. Densusianu, *loc. cit.*, p. 446, n^o CCCLIX.

² *Cod. Dipl. Arpad.*, V, p. 83, ou Teutsch-Firnhaber, *ouvr. cité*, II, p. 188.

³ *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XVIII, p. 153.

Ces Roumains revenaient du reste aux endroits où avaient été leurs prédécesseurs romains, sur la carte aux noms uniquement latins, de caractère à la fois *agricole* et *pastoral*, qui est donnée par Procope au VI-e siècle ¹.

Enfin, l'Empire byzantin, pendant ses difficultés au commencement du XIV-e siècle, lorsqu'il était en lutte avec les nouveaux Turcs d'Asie Mineure, recourra aux Alains descendus du Danube, où ils avaient vécu jusque-là sous la protection des Tatars, avec leurs chars à eux, et à toute espèce de « Vlaques ». Mais les Vlaques qui ont été transportés en Asie vers l'an 1300, et dont parle le chroniqueur Pachymère, sont probablement sans aucun caractère national ².

¹ Des Vlaques dans un chrysobulle de 1321. Voy. aussi Tomaschek, dans les *Sitzungsber.* de Vienne, 1862, p. 495.

² II, p. 106. Un «escusiokrator» d'Alanie, dans la *Rev. Arch.*, II (1883), p. 111.

LIVRE III

LA CRÉATION INDÉPENDANTE
PREMIÈRE SYNTHÈSE AU XIV^E SIÈCLE

CHAPITRE I

LES CONDITIONS TRANSYLVAINES POUR LA CONSOLIDATION D'UN ÉTAT DU PAYS ROUMAIN.

Les circonstances que l'on trouve en Transylvanie, au moment du changement de la dynastie, que nous rappellerons maintenant, n'ont pas créé un État du Pays Roumain, mais elles ont favorisé son développement.

On observe alors ce double phénomène: après qu'une noblesse anarchique se fût agitée selon ses caprices sous le faible règne du roi mineur qui en était arrivé à être le jouet des Cumans conduits par son propre beau-frère, *les chefs nationaux, comme tels, acquièrent, d'après l'exemple des Cumans, une importance qu'ils n'avaient pas eue jusqu'alors et, en second lieu, les provinces, la Transylvanie en tête, tendent à se séparer, commençant une vie particulière conforme à leurs propres intérêts.*

Dès l'époque où en Transylvanie commandait le futur roi Étienne, celui qui se faisait appeler « le jeune roi » s'intitule « duc transylvain » (*dux transilvanus*) et « seigneur des Cumans » (*dominus Comanorum*)¹. Encore une fois, maintenant chez un membre de la dynastie, il y a une séparation de ces trois rôles: la Hongrie étant une chose, le « duché transylvain » une autre, une troisième domination étant celle exercée sur les Cumans, comme nation, comme groupe militaire, mais peut-être aussi avec une allusion aux territoires qu'ils avait eus. Sous Étienne, on voit un « ancien Voévode transylvain », maintenant comte de Wolkow, Laurent,

¹ Zimmermann-Werner, ouvr. cité, I, p. 95. Un duc cuman, Menk; *ibid.*, p. 138 et suiv.

personnage bien connu, qui a près de lui un *vice-judex*¹, puis un voévode nouveau, Nicolas, aussi comte de Szolnok², et enfin un Mathieu³.

Pendant la longue lutte entre le roi Béla IV et ce fils réfugié en Transylvanie, la Transylvanie gagne donc une importance toute spéciale. Nous avons vu des guerriers roumains prenant part à la bataille de Kressenbrunn contre le roi tchèque voisin⁴.

Si, comme nous l'avons vu, on a mis en doute⁵ le rôle du comte Corlard, qui est présenté dans un document contesté comme seigneur du château de Tălmăciu, c'est-à-dire : de l'interprète employé à la place de douane du côté des Cumans d'une autre langue, et du défilé de la Tour-Rouge, on ne peut pas ne pas souligner que dans cette Transylvanie qui frémit d'une vie nouvelle, à laquelle participent tous les éléments locaux, apparaît une série de « bans » portant des noms qui ont un caractère évidemment roumain, comme Ponich (Ponici, de Ponea; voy. le nom d'un Pierre Poni, savant roumain du XIX-e siècle: Pierre Poni était de fait un Ponea) ou Mykud, nom qui n'a aucune racine magyare et, se continuant jusqu'à notre époque comme Mikó, n'est que le Micul roumain, c'est-à-dire Le Petit⁶, à côté d'un Ernerius, Ernő en hongrois, de l'Allemand Ernst⁷. Un comte de Sopron et de Sibiiu, qui deviendra Palatin du royaume, porte le nom de Moïse, coutumier chez les Szekler et chez les Roumains⁸. Des « magistri », en roumain des « meșteri », d'après les Ordres de Terre Sainte, car il

¹ *Ibid.*, pp. 95—98, n^{os} 110, 113. Cf., pour d'autres dignitaires hongrois autour de lui, Iorga, *Place des Roumains*, I, p. 178.

² Zimmermann-Werner, ouvr. cité, I, p. 103, n^o 123.

³ *Ibid.*, p. 111, n^o 140.

⁴ Iorga, *Acte și fragmente*, III, p. 76 et note 1.

⁵ Voy. Joseph Schiopul, ouvr. cité, et les critiques citées dans la revue *Țara Bârsei*: celles de M. M. Em. Lăzărescu et Aurélien Sacerdoțeanu.

⁶ *Ibid.*, n^o 136.

⁷ Autres grands et petits potentats, dans Iorga, *Place des Roumains*, I, p. 179 et notes.

⁸ Zimmermann-Werner, ouvr. cité, p. 108, n^o 134. Le nom de Lodomer (Vladimir) et Subuslav; *ibid.*, p. 111, n^o 140; p. 144, n^o 202.

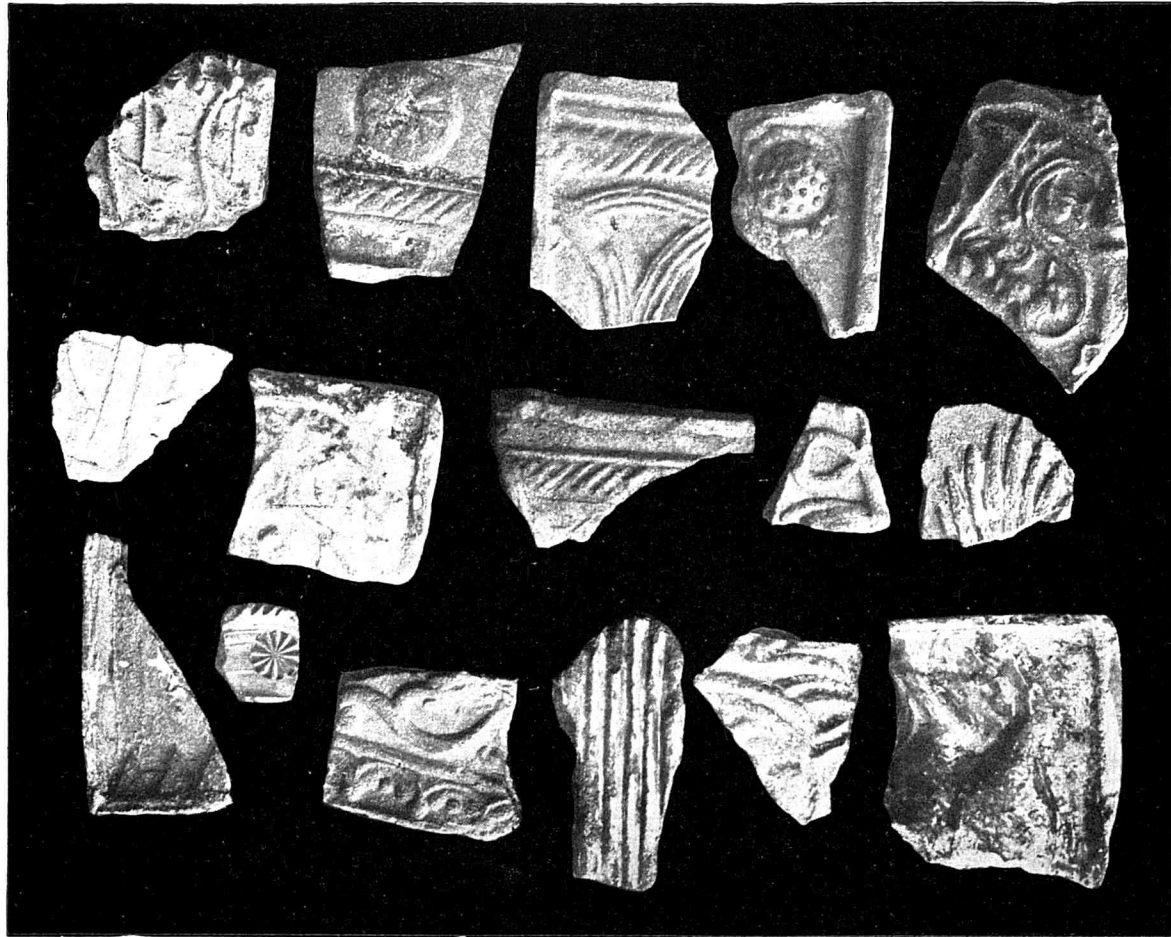


Fig. 16. — Terres-cuites de Curtea-de-Argheș.

ne peut pas être question de leur savoir, mais de leur rang, apparaîtront à côté des bans. A Severin est établi un Alexandre, fils de « Drug », qui ne peut être qu'un « Dragu »¹. C'est avec ces éléments que sont entreprises les campagnes au-delà du Danube, qui mènent, ainsi que nous l'avons dit, Étienne jusqu'à Plevna et lui permettent de prendre aussi le titre de « roi de Bulgarie »². Des gens de Severin, sous l'autorité du ban Mykud, fils de Mykud, combattent aussi en Bohême, pays resté ennemi³.

Cette Transylvanie, qui abrite si longtemps un futur roi, jouira, ensuite, d'une surveillance particulière de la part du maître: au Nord-Est, dans la région de Rodna, de Bistrița, de Năsăud, à l'Ouest, où est fortifiée Inidoara (« Hunod »), enfin dans les régions de l'Olt, où est refait l'ancien couvent cistercien, de belle forme gothique, à Cârța⁴. Des changements importants, bien que parfois sans durée, s'y produisent.

D'un côté, la Couronne essaie de créer de nouvelles formations locales. Ainsi Laurent, qui regagne Severin, est en même temps comte de Caraș et de « Keve » (de Kö, qui signifie en hongrois pierre, plutôt que du mot roumain « Cheia », comme nous l'avons proposé autrefois). Du côté de l'Ouest, on réunit la région de Sătmar et celle de Bodrog, où existait depuis longtemps le couvent roumain de Hodoș, refait en pierre au XV-e siècle, — et il y avait aussi un voévode⁵.

Devant de pareilles innovations capricieuses le rôle du comte des Saxons, de même que celui de l'évêque de Transylvanie, sont, bien entendu, en diminution⁶.

D'un autre côté, des puissances locales, — jusqu'au Maramurăș usurpé par l'évêque⁷ —, vivant en pleine anarchie, veulent tout ramener à leur pouvoir: châteaux, autorité,

¹ *Ibid.*, p. 100, n° 119; pp. 102—103, n° 121.

² Iorga, *loc. cit.*, p. 179.

³ N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 425.

⁴ Iorga, *loc. cit.*, pp. 180—182.

⁵ N. Densusianu, *loc. cit.*, n° CCCCXX.

⁶ Zimmermann-Werner, *ouvr. cité*, I, p. 191, n° 259.

⁷ N. Densusianu, *loc. cit.*, n° CCCCXXXIV.

serfs. Tels sont le voévode Roland et sa famille¹, ainsi que le ban « Mykud », avec ses trois fils, Nicolas, Démètre et Pierre². Dans l'angle entre Tălmăciu, déjà mentionné, et le gros village roumain de Săliște, près de Sibiu, il y a cette lignée du comte Corlard³.

Piç avait observé la situation autonome vers l'an 1300 de Laurand de Zips, voévode de Transylvanie, de son frère, le Palatin Kopus ou Kopaz, fils du comte Thomas « au-delà de la Tisa », de leur parent Dausa, qui disposait de cinq comtés sur la même rivière, étant comte du Bihor et de Szabolcs, ainsi que juge spécial dans les comtés de Sătmar, Szolnok et Crasna⁴.

Il y avait, évidemment, une véritable dislocation du royaume dans ces régions, ce qui pourra être admis, étant donné ses idées et ses origines féodales occidentales, par le nouveau roi de Hongrie, Charles-Robert, à l'époque où le roi Jean brisera la France en grands fiefs pour ses fils.

Nous avons montré que le pouls de la nouvelle vie, sous la dynastie ou contre elle, peut être perçu aussi par des révoltes, comme celle de Lorand, fils de March, sur la Tisa, que nous avons vu réprimer par Georges, fils de Simon⁵. En 1284, les Cumans, qui étaient de fait les maîtres du pays, se lèvent en masse, sous le commandement de chefs dont l'un porte le nom touranien de Arbouz, qui a passé aussi chez les Roumains (signifiant: melon; ainsi « la rue de Harbuz » à Botoșani en Moldavie). L'évêque même de Transylvanie ose travailler de sa propre inspiration et il ordonne d'arrêter ce chef de bande redouté⁶.

¹ *Ibid.*, p. 524 et n° CCCCXXVIII.

² *Ibid.*, n°s CCCCXXVII, CCCCXXX—CCCCXXXI.

³ *Ibid.*, n° CCCCLXI.

⁴ *Kampf*, p. 109 et suiv. (aussi d'après Fejér, ouvr. cité, VI^a, p. 26, an. 1296). Il apparaît aussi comme « judex per quinque comitatus »; VII^a, p. 311; VIII^a, p. 98, an. 1317; ou « quinque comitatum »; *ibid.*, pp. 285, 309; 394. A Sătmar il y avait un autre comte, Eleus; *ibid.*, p. 394, an. 1322. — De même les germanisés de l'Ouest, qui regardaient plutôt du côté du candidat bavarois; *ibid.*, p. 112 et suiv. Aussi ceux du Sud, pp. 114—115.

⁵ N. Densușianu, *loc. cit.*, I, p. 454.

⁶ *Ibid.*, p. 502.

Du reste, la mention, dans le chroniqueur Simon de Keza, d'Oldamour, le chef au nom touranien des Cumans, comme « duc » de ces barbares ou même duc de la « Cumanie » territoriale, prouverait un emprunt fait aux Roumains pour ce voévode à caractère territorial, qu'on trouve en 1282. Les nouveaux hôtes prétentieux apparaissent aussi dans une intervention du Pape comme portant, au pair des Roumains, les cheveux et la barbe longs et un bonnet (*pilei cumanici*)¹.

Mais il y a alors aussi des manifestations révolutionnaires, qui ne peuvent venir que des Roumains, ainsi que le montrent les noms des chefs et l'endroit où se produit le mouvement.

Très intéressante, pour la situation générale en Transylvanie et pour le rôle des Roumains, est la révolte de *Dormanus*, qui est de fait, en roumain, un Dârman, d'où le nom du village de Dărmănești², — révolte mentionnée dans un acte royal de 1285. Cet acte contenait une donation, pour ce *magister Georgius* de Transylvanie, bien connu, qui avait accompagné le roi Ladislas IV dans une « rencontre pour la paix » (*ad colloquium sub spe pacis*) avec les rebelles et qui s'était saisi d'« un des compagnons de Dorman », lequel se présente aussitôt avec les Bulgares, étant attaqué par les Cumans du roi (*cum Cumanis nostris contra Dormanum et Bulgaros*)³. Il est certainement question d'un habitant du Banat ou même de l'Olténie.

En 1291, le roi André rassemble un Conseil transylvain, une *Assemblée constitutionnelle*, en vue de réformes, dans le sens qu'il avait voulu, avec « tous les nobles, Saxons, Szekler et Roumains dans les régions de la Transylvanie »⁴.

¹ Simon de Keza.

² Cf. aussi le nom de Marghiloman.

³ Fejér, ouvr. cité, V³, p. 276; Engel, *Gesch. des ungarischen Reiches*, I, p. 433; Onciul, *Zur Geschichte der Rumänen in Marmaros*, dans la *Rom. Revue*, VI, pp. 24 et suiv., 91 et suiv. (réponse à Szilágyi István, *Mármarosmegye általános történelméből. A XII. és XIII. század*, et Czanky Dezső, *Mármarosmegye és az Oláhság a XV. században*, dans *A magyar történelmi társulat, 1889, Aug. 25—31 -ik évi, kirándulása Máramaros vármegyébe és Nagy-Bánya városába*, Budapest, 1889).

⁴ *Universis nobilibus, Saxonibus, Syculis et Olachis, in partibus transilvanis*; Zimmermann-Werner, ouvr. cité, p. 177, n^o 244.

C'est une vraie révolution. Les Saxons ne sont plus seulement une « universitas » comprenant les successeurs de toutes classes et de toutes catégories des anciens colons à diplôme. De même, il n'y a pas de Szekler pris comme tels, mais seulement ceux d'entre eux qui peuvent être assimilés avec les nobles. Les Roumains, placés à côté des corps privilégiés, ont le même rang politique, et ceci suppose, non pas une assemblée de pâtres et d'agriculteurs ruraux, mais uniquement celle d'un certain nombre de chefs. Parmi les Hongrois, dont le nom national même n'est pas prononcé, on tient compte exclusivement de ceux qui font partie de la classe dominante. Et des hommes séparés si complètement et, à ce qu'il paraissait, d'une façon définitive, par leur situation juridique, sont appelés ainsi à collaborer.

Le roi préside leur assemblée, mais *plutôt d'une façon « dogale » que royale*. Dans cette province où chaque catégorie nationale, considérée sous le rapport du droit, a été habituée à vivre par elle-même, chez elle, maintenant, par le choix fait du siège épiscopal d'Alba-Julia comme place de réunion, on tente évidemment à créer une capitale.

Mais cette grande transformation constitutionnelle est encore mieux définie par un acte de 1292. Cette fois, les Hongrois, en tant que nobles, sont mentionnés, les Saxons ne manquent pas, mais, à la place des Roumains, apparaissent les Cumans¹. Le motif peut être ou bien une exclusion des Roumains pour accepter en échange ces émigrés barbares prétentieux auxquels le royaume depuis peu était ouvert jusqu'à faire périr le caractère énergique magyar et le caractère religieux chrétien, ou bien il était question uniquement de la différence du but, qui n'intéressait pas les Roumains, mais présentait un intérêt à l'égard des Cumans, pour lesquels l'assemblée avait été convoquée.

On a observé aussi que, après la diète de Transylvanie, convoquée par André, s'étend, jusqu'en 1293, la révolte du

¹ Universitas nobilium Ongarorum, Sicularum, Saxonum et Cumanorum; *ibid.*, p. 193. La forme « Ongarorum » prouverait un secrétaire étranger, italien ou français.

voévode Lorand, et qu'à partir de 1297 l'anarchie est complètement maîtresse de la province ¹.

Il serait donc enfantin de croire qu'à une époque où la couche roumaine apparaît partout, les villages roumains ayant des knèzes qui sont protégés contre leurs voisins szekler, et où partout on constate des serfs roumains que leurs maîtres cherchent à ramener à leur champ, que tout le rôle de la nation ait été borné à quelques « mas », dans le sens français, *mansiones*, sur terre d'Église ².

Une question se pose maintenant. André le Vénitien, le nouveau roi, avait été *appelé dans le pays*. Une aristocratie locale lui a sans doute posé des conditions et a cherché à s'entendre pour cela avec le roi. D'un autre côté, le roi lui-même, un Morosini par sa mère — son père était le fils d'Étienne, lui-même fils posthume du premier André, et, restant sans père, il avait été mené à la Cour des marquis d'Este et à celle de Jacques d'Aragon, devenant même podestat pour la république de Venise à Ravenne —, est venu en Hongrie avec les conceptions de sa patrie. Pour lui, le gouvernement était une collaboration entre le souverain, considéré, ainsi que nous l'avons déjà dit, comme un doge, et les Conseils, jusqu'au Grand Conseil, qui comprenait, à Venise, tous les membres de l'ancienne noblesse. De même que, plus tard, les Angevins viendront avec des idées politiques françaises qu'ils introduiront, sans aucune considération pour le passé, dans le nouveau pays, des idées politiques vénitiennes ont pu ainsi s'imposer par ce descendant de la vieille noblesse de Venise dans ces régions de l'Est où depuis longtemps les grandes familles n'attendaient que de pareilles occasions.

¹ Barbovescu, *Die Basch-Araba*, dans la *Rom. Revue*, *loc. cit.*, p. 323 (d'après Fejér, ouvr. cité, IV¹, p. 163; V⁵, p. 434, et Fessler, *Gesch. v. Ungarn*). Cf. aussi Lupaş, *Voevodatul Transilvaniei în sec. XII și XIII*, *Mem. Ac. Rom.*, 1936 (cité aussi plus haut), p. 22.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, nos CCCXXIII, CCCLXII, CCCCLVII. Lorand, voévode de Transylvanie, donne un passeport « Olachis, *sive nostris*, sive ecclesie »; *Cod. dipl. Arp.*, X, p. 153; *Arch. f. sieb. Landes.*, XVI, p. 288. Pour plusieurs voévodes en Transylvanie et près de Transylvanie, vers 1290—1300, voy. aussi Pič, *Kampf*, p. 127, note 59.

D'un autre côté, un Transylvain, le *magister* Ugrinus, Ugrin, le puissant seigneur transylvain, reste, même après les dernières recherches, énigmatique ; mais la forme Ugrin est absolument sud-slave, représentant en serbe : le Hongrois¹. Réuni à deux autres Transylvains, un ban Henri et son fils, Jean, et à Mathieu, fils d'Hamadeus, sans doute un Amadeo italien, mais dont le père avait été comte de Sibiiu, celui-ci a amené dans le pays le fils de Venceslas de Bohême, l'enfant qu'il croyait pouvoir protéger et conduire². Il trouve comme adversaires les évêques, y compris celui d'Orade³. mais celui de Csánád se rangera du côté du candidat bavarois.

Ce dernier s'occupe aussitôt de la Transylvanie, où il entre du côté de Szegedin, s'intitulant aussi roi de Cumanie, de Bulgarie, *s'intégrant donc dans ces traditions arpadiennes que les Angevins auront le courage d'abandonner*. Il accorde un privilège au monastère cistercien de Cârța, dans le pays de Făgăraș⁴. Les « fils d'Henri », des nobles peut-être d'origine germanique, se mettent à sa disposition. Protecteur de la noblesse, devenue autonome, ami des Saxons, cet autre roi pénètre jusqu'à Bistrița, mais ne peut pas y rester, parce que la Transylvanie n'a pas seulement ces « magistri » et ces bans au rôle d'imitation si peu clair, mais un vrai maître, un seigneur, Ladislas Apor⁵.

Nous verrons comment, bloqué de tous côtés, l'étranger sera forcé de passer les montagnes chez le voévode, autrement inconnu, des Roumains libres.

En même temps se prononce une action militaire vers la future Moldavie, et cela non pas tant du fait de l'initiative

¹ Jireček, *Staat u. Gesellschaft*, III, p. 28. Mais il apparaît comme membre de la famille Chak, fils d'un Baarch et frère d'un Michel et d'un autre Barch; Fejér, ouvr. cité, VI¹, p. 118. Cf. une large étude dans la revue *Țara Bârsei*, an. 1934—1935.

² Florianus, ouvr. cité, III, p. 111. Pour l'origine cependant magyare, malgré ce nom extraordinaire d'Ugrin, voy. l'article cité dans la *Țara Bârsei*.

³ D'après les sources narratives hongroises, Iorga, dans la *Rev. Ist.*, VI, p. 12.

⁴ Zimmermann-Werner, *loc. cit.*, p. 231.

⁵ Voy. J. Lupaș, *Un voevod al Transilvaniei în luptă cu regatul ungar*, dans *Fraților Alexandru și Ion I. Lapedatu*, Bucarest, 1936, p. 397 et suiv.

d'un roi comme Ladislas, occupé ailleurs et ayant beaucoup de difficultés chez lui, qu'en raison de *l'accroissement de la population locale*, ce qui pouvait soulever chez les Hongrois des appétits de domination.

En 1279, d'après le rapport du provincial des Franciscains de Hongrie, qui, lui, parlait d'une action de ses moines au-delà des Carpathes, « parmi les Tatars », dont les « frontières » sont tout près (*in confinibus Tartarorum*)¹, — la future Moldavie est un pays tatar —, le Pape Nicolas III ordonne de faire des recherches au profit du fisc pontifical pour savoir s'il n'y a rien à recueillir dans cet évêché abandonné et sans « habitants catholiques », depuis quarante ans, ce qui peut fixer la date du pillage tatar en 1239.

Il est possible qu'une suggestion fût venue du roi lui-même, qui, après quelques années, en 1288, récompensant un Thomas, dit « Tholpos » (de fait, en roumain: Tălpaș), mentionne sa grande expédition, avec les « barons et les nobles de notre royaume », dans « les frontières des Tatars, que personne de ses prédécesseurs n'avait passées, au-delà des Carpathes ». Le prétexte, car il ne pouvait être question que de cela, était la poursuite des Cumans fuyards².

¹ C'est le passage où « civitas de Mylco » a été transcrit: « de multo » (N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 429, n° CCCXLV) et que nous avons restitué dans nos *Studii și doc.*, I—II, p. XIX, note 2.— Pour Auner (*Rev. Cat.*, III, p. 62), il serait question d'un rétablissement de l'évêché, ce qui ne ressort pas de ce document, qui ne parle pas non plus de « Tatars convertis ». Enfin, Philippe, évêque de Fermo, n'est pas « de Hongrie », mais « légat en Hongrie ».

² Pro reducendis Cumanis qui clandestine de regno nostro aufugerant, de finibus et terminis Tartarorum, quos nemo praedecessorum peragraverat, ultra Alpes »; *ibid.*, pp. 484—485. On se demande d'où est sortie chez Auner l'assertion que « de cette façon l'évêque de Transylvanie a assez de temps pour étendre sa juridiction sur le pays roumain, de sorte que cette juridiction resta même après sa restauration nominale » (*loc. cit.*, p. 62). Le récit de la victoire « des Szekler et des Hongrois », contre les Tatars, avec un miracle de Saint-Ladislas qui y est intercalé, s'applique certainement à cette expédition-ci; voy. Florianus, ouvr. cité, III, p. 152. Cf. Onciul, dans la *Rom. Revue*, VI, p. 28, note 2. Pour Auner, qui cherche à écarter les Roumains, il ne serait resté, à cet endroit, après la destruction de la cité de Milcov, que des Cumans païens. Et il ajoute: « probablement aussi dans les bulles papales de l'époque sont mentionnés entre autres peuples soumis à son autorité » (celle des évêques)

Aussi au loin, dans le Sud-Est, les mêmes tressaillements de vie peuvent être observés. L'évêché de Vicina, pour une population danubienne où ne pouvaient pas manquer les Roumains, avait en 1285 comme chef un Théodore¹.

A ce moment et longtemps ensuite, la Transylvanie est un vrai royaume, de domination voévodale.

Le voévode Apor, Hongrois, certainement, d'ancienne lignée², catholique fidèle à son Église, paraît avoir voulu renouveler l'histoire du fils du roi Étienne, avec une royauté sans couronne de la Transylvanie, appuyée non seulement sur tout élément militaire de la province, mais aussi sur les voisins d'une autre confession.

Une chronique bavaroise le qualifie de « l'un des plus influents voévodes hongrois ». Originaire des Târnave³, d'où tirait son origine le *magister* Georges, fils de Simon, et d'où partira, protégé par lui, le chroniqueur de l'époque, Jean de Küküllö, — c'est-à-dire des Târnave aussi —, il a de fait entre ses mains, comme, plus tard, au XV-e siècle, le célèbre Jean Hunyadi, qui suit, après un siècle et plus, les mêmes traces, le comté de Sibiiu et celui de la Bistrița (donc la suprématie sur la plupart des Saxons), le comté des Szekler, avec la province du Ciuc, les mines de Rodna et il dis-

« les Valaques, comme c'est le cas pour la bulle du 3 septembre 1288 » (*Episcopia Milcoviei în veacul al XIV-lea*, dans la *Rev. catolică*, loc. cit., pp. 60—61). De fait, dans N. Densusianu, loc. cit., p. 483, n° CCCLXXXVIII, il n'est question que d'une patente qui permet aux Dominicains de prêcher chez les « Valaques » entre autres nations, donc d'une nouvelle confirmation de leur mission. De pareils privilèges pour les Franciscains, cités dans cet article, d'après la même collection roumaine, n'ont pas plus de rapport avec la réalité. Les « Brutènes », qui sont mentionnés à côté des « Blaci », puis contre eux, dans les luttes d'Ottokar de Bohême par une source assez confuse ne peuvent pas être les Ruthènes de Galicie (voy. Aurélien Sacerdoțeanu, dans les *Arch. Olteniei*, 1934, p. 283 et suiv., qui a trouvé la source), mais, tout au plus, les « Brodnici » de Moldavie.

¹ *Échos d'Orient*, 1927, p. 147, note 35.

² Voy. Lupaș, loc. cit., p. 399, note 2, d'après Antoine Pór, dans l'*Erdélyi Museum*, 1891.

³ Zimmermann-Werner, loc. cit., pp. 110, 219. Nous avons cité (*Rev. Ist.*, VIII, p. 13, note 5) aussi un comte Bozonch, peut-être, en roumain, Boșoancă, dans les mêmes régions.

pose, parmi les cités, de Dej et de Cluj. Il détient même à un certain moment la couronne du royaume. Sûr de lui-même, et pouvant nourrir de grands projets, ce voévode, qui était descendu peut-être à Alba-Julia, devenue depuis peu une résidence, et aura cherché à introduire, dans le sens moderne, un certain ordre dans ce chaos de privilèges et de rébellions qu'était la Transylvanie, recherche des parentés de haut rang qui puissent ajouter à son prestige. Il réussit même à gagner pour sa fille le fils du roi de Serbie, cet Étienne Ouroch qui est le père du Tzar Étienne Douchane¹.

L'arrivée du roi Otto lui inspire de grands projets. Il ne lui est pas difficile de se saisir de ce roi sans armée proprement dite et de le retenir « plusieurs jours » dans « sa cité » sur les mêmes Târnave, certainement. Mais il se montre prêt à le délivrer si seulement on lui donne comme femme la fille du Bavarois.

Cet honneur lui est refusé, et Apor, décidé maintenant à appuyer l'autre candidat, le Napolitain Charles-Robert, laisse échapper ou fait échapper en Valachie son précieux prisonnier, qui *peut même avoir été confié par le voévode de Transylvanie à ce voisin et ami, qui était peut-être aussi un parent*².

Ce potentat inconnu aurait été celui qui a marié sa fille, d'après le témoignage des Byzantins Pachymère et Nicéphore Grégoras, au roi serbe Étienne Milioutine, qui changeait souvent de femmes et qui, se préparant pour un mariage byzantin plus important, avec une Paléologue impériale, renvoya la pauvre princesse chez ses parents³. Il est question évidemment de la Valachie thessalienne avec un chef grec, car le pays danubien est intitulé toujours Hongro-Valachie.

Nous ne savons pas par quelle voie Otto arriva donc dans ce pays roumain, chez le prince de la région, que ne nomme pas le poète germanique des épreuves du prétendant. Ce sei-

¹ La chronique de Dubnicza, p. 115. Voy. aussi les passages du Diplomataire saxon que nous avons cité dans la *Rev. ist.*, VIII, pp. 12—13.

² Cf. Onciul, *Originile* citées.

³ Nicéphore Grégoras, I, p. 204: *τῆ γὰρ πρώτη, θυγατρὶ τῷ τῆς Βλαχίας ἄρχοντος ὄσση, χροόνον τινὰ συνοικήσας, εἶτε αὐτὴν μὲν ἀπέπεμψεν εἰς τὴν θρῆσφάμενην.*

gneur était un homme dur, fort à l'arc, qui en agit avec ce prince exilé de la même façon que le Transylvain Apor. Dans un moment de colère, il est sur le point de le tuer, mais Otto est sauvé par l'âme charitable de la princesse. Il fallut une maladie génératrice de remords pour qu'on permette de partir à ce prince allemand que son ambition stérile avait mené dans des régions aussi lointaines et aussi sauvages.

Mais le chemin de retour de celui qui avait regagné ainsi sa liberté est intéressant pour l'histoire des Roumains. Se transformant en jongleur, d'un château à l'autre, « vagabond ou jongleur », dit la source elle-même, il passe par la Russie et par la Prusse vers la Silésie où, de même que jadis Richard Coeur de Lion, lui-même un voyageur travesti, il rencontre une troisième prison : celle du roi de Pologne. *Mais, pour suivre cette route, Otto a dû traverser un pays habité et offrant une certaine garantie aux voyageurs. Donc, à cette époque, il y avait un ordre quelconque dans la partie orientale du pays roumain et dans la future Moldavie*¹.

Apparenté aussi à la dynastie serbe, ainsi que nous l'avons vu, Apor, au nom hongrois ou cuman, aurait pu fonder sous une dynastie étrangère un État des deux côtés de la montagne, comprenant aussi le comté de Szolnok, ce qui aurait empêché des fondations roumaines. De côté serait resté seulement le Banat de Severin, où, après le chaos d'environ 1279, avec ses nombreuses usurpations, s'était établi d'une façon solide le ban Lorand, fils de voévode transylvain, qui défendait dans ses cités, parmi lesquelles Cheia-Keve et Caraș, ce coin de pays contre la dynastie bulgare de Vidine. Ce puissant knèze Dorman, dont nous avons parlé, montre, lui aussi, la vitalité de la noblesse roumaine, orthodoxe ou catholicisée, qui résista pendant des siècles, jusqu'à ce qu'un nouvel afflux roumain, au XVIII-e siècle, soit venu la renforcer, mettant à côté d'elle les deux groupes roumains, celui des Frătuți, c'est-à-dire des « petits frères »,

¹ Voy. Ottokar, dans *Mon. Germ. Hist., Deutsche Chronisten* ; cf. Iorga, dans la *Rev. Ist.*, VI, p. 199.

et celui des « Bufani », c'est-à-dire des habitants des forêts où sont les hiboux (bufne) ¹.

Ladislas Apor, qu'on appelle aussi « Borsa » ², ce qui prouverait chez lui aussi une origine roumaine, cherche, dans *sa tendance correspondant à l'esprit du temps, à créer la monarchie transylvaine*, à dépouiller les Saxons, prenant une partie de leurs possessions, jusqu'à ce que le nouveau roi vint les lui arracher en 1315 ³. Même après que le premier Angevin l'ait forcé à abandonner le vaste territoire qu'il avait usurpé, ses fils et lui ont affaire avec le nouveau maître du côté du défilé de l'Olt, où cependant ils rencontrent la puissance qui, pendant quelque temps, s'était étendue largement, d'un autre noble hongrois, maître de la cité de Tălmăciu, « le comte Nicolas », qui semble avoir cherché aussi par de vieux parchemins falsifiés la base légale de sa situation ⁴.

La chronique, pour le changement de dynastie est, elle aussi, transylvaine, à une époque où un pareil récit manque pour la Hongrie elle-même, ce qui montre le changement du centre de gravité ⁵.

¹ Voy. aussi ce que nous entrevoyions dès 1905, dans notre *Gesch. des rumänischen Volkes*, I, pp. 145—147.

² Voy. Lupaş, *loc. cit.*, p. 397, note 2.

³ D'après la même étude du biographe de Louis-le-Grand, Antoine Pór, sur « Ladislas, voévode transylvain », (*Erdélyi Múzeum*, 1891), Jean Moga, dans *Problema țării Loviștei și ducatul Amlaşului*, Cluj, 1936.

⁴ *Ibid.*, p. 7. Pour Ladislas (aussi dans le Szolnok), Féjer, *ouvr. cité.*, V ³, p. 434; VI ¹, p. 163; VII ³, p. 70; VIII ¹, pp. 389, 564.

⁵ Sur la chronique ainsi-dite de Dubnicza, Iorga, dans la *Rev. Ist.*, VI, p. 11.

CHAPITRE II

LES PREMIERS « DOMNI » ROUMAINS

BĂSĂRABĂ (BASSARABA)

Nous avons vu qu'en deçà des Carpathes on ne peut fixer ni le nom, ni la qualité de ce descendant de Sănislav¹ qui, vers 1300, a abrité le roi germanique exilé de Hongrie, le Bavarois Otto². Il dominait certainement, dès lors, les « juges »³, knèzes, maîtres des judicatures ou districts.

Soumis au voévode-Domn, certains de ces juges sont restés, mais surtout dans les régions de l'Olténie, comme un juge de la vallée du Jiu, jusque vers 1406⁴. Des juges des vallées du Motru, du Jaleş, du Gilort se conservent encore vers 1415 et même, pour certains d'entre eux, jusqu'en 1502⁵.

Le monarque qui *porte un nom*, dont nous n'avons cependant aucun document, car une chancellerie n'était pas encore organisée, bien que, comme le montre le vêtement, les ornements dans le tombeau de l'église princière d'Argeş, il s'agisse d'un prince riche et fier, de mode occidentale, apparaît presque seulement dans des actes pontificaux et hongrois où, une fois, il est intitulé Băsărabă, fils de « Tocomerius »⁶.

Il est question ici du nom qui, dans les Balkans, s'appelle Tihomir (voy. aussi le Tzar Constantin Tich), mais qui se

¹ Un Sănislav, juge du Maramurăş, en 1326; N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 596, n° CCCCLXXII.

² Voy. Henri de Muglen, *Chron.* (aussi éd. Kovachich, Bude, 1805).

³ La forme première a été *juduce*; Onciul, *Fasele istorice ale poporului și Statului român.*

⁴ Hasdeu, *Arch. ist.*, I¹, 98, n° 134.

⁵ N. Gh. Dinculescu, dans les *Arhivele Olteniei*, II, p. 7.

⁶ N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 624, n° CCCXXIV.

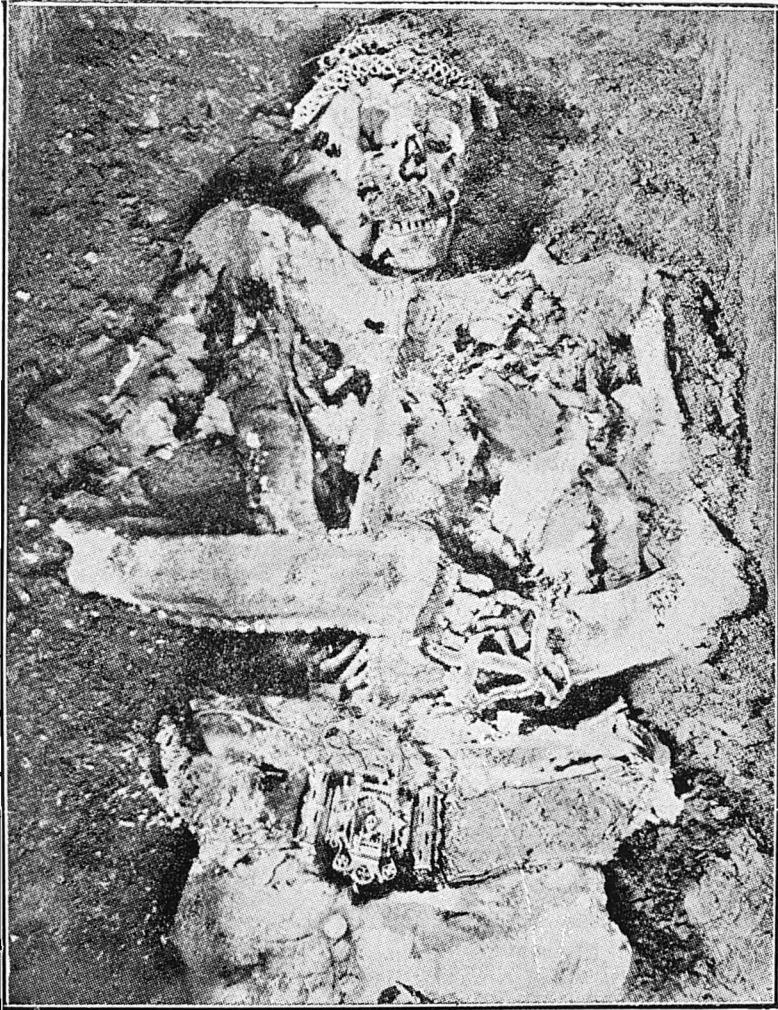


Fig. 17. — Restes de Bășărabă I-er, prince de Valachie.

présente, sous un consonnantisme russe dans cette région, avec des Lodomir, des Subuslav, des Moïse, qui s'étend du pays des Szekler jusqu'au pays de l'Olt, ayant des prolongations dans les districts de Buzău et de Muscel, et qui se glisse aussi dans les régions au-delà des montagnes occidentales de Transylvanie (l'écrivain Moïse Nicoară, du XIX-e siècle, était né à Bekes-Csaba) ce qui montre deux choses: le caractère russe des Slaves de l'Est transylvain et la transmission de leur nom aux Szekler par un canal roumain. Le nom de Tihomir se rencontre donc chez les Szekler également, bien qu'on trouve pour *Tocomerius* chez les Serbes les formes: Toug, Tougomiritch ¹.

Quant au nom de Băsărabă (des Băsărabă, plus tard, se rencontrent aussi dans la région de Hațeg ² et dans beaucoup d'autres régions ³), il est certainement cuman (venant du mot *aba*, père) ⁴. Le nom *aba* se rencontre, du reste,

¹ Jireček, *Staat u. Gesellsch.*, I, p. 27. La discussion en ce qui concerne les formes Tugomir et Tihomir pourrait être tranchée aussi par l'existence du village olténien de Tihomiri. Des cas dans la Moldavie du XV-e siècle; voy. M. Costăchescu, *Documente moldovenești*, table des noms. Cf. aussi un Tugomir, maître des « Hévèdes », dans la chronique de Widukind, c. 940.

² Et même en Moldavie, chez les Tziganes qui aimaient à recueillir les noms historiques. Voy. aussi Hélène Nicolîță-Voronca, *Studii în folclor*, II, 1912—1913, p. 182.

³ Voy. aussi Iorga, dans la *Rev. Ist.*, 1919, p. 138; cf. la revue *Neamul Româncsc literar*, 1909, p. 973.

⁴ Pour le sens de ἀββάς, Granić, dans la *Byz. Zeitschr.*, XXIX, p. 19. Une bizarre théorie cumanisant les Basarabes est celle de László Rasonyi, qui déclare être tout aussi familier pour les choses de Budapest que pour celles d'Ankara, mais, en ce qui concerne ce sujet lui-même, certainement non; *Archivum Europae centro-orientalis*, I, p. 221 et suiv. Pour le nom de Băsărabă, voy. encore Fejér, ouvr. cité, X⁸, p. 447; Barițiu, dans la *Transilvania*, VI, p. 127, et, à côté des nombreux cas transylvains apportés par M. Jean Conea, dans le *Bul. Soc. Geogr.* de 1936, notre note dans la *Rev. Ist.*, p. 538. Voy. aussi Onciul, *Radu Negru și Originile Principatului Terü-Românești*, dans les *Conv. lit.*, 1891. Pour « Radu Negru », Kropf, dans *Századok*, XXXI; Szádeczky, *ibid.*, XXXII. Cf. aussi Jean Barbovescu, *loc. cit.*, dans la *Rom. Rev.*, VII, pp. 41 et suiv., 201 et suiv. Sur l'origine de la principauté de Valachie, il ne peut y avoir quelque chose de plus absurde et de plus haineux que ce que publie M. Veress Endre (*Originea Statelor*

chez le roi hongrois Samuel Aba du XI-e siècle, qu'on reconnaît maintenant comme Petchénègue.

Băsărabă ne doit pas être confondu avec la personnalité légendaire, ancrée profondément dans la conscience du peuple, qu'est « Negru-Vodă », « le prince noir », prétendu fondateur venu de Făgăraș, région qui n'a été colonisée et organisée d'une façon politique que pendant la seconde moitié de ce XIV-e siècle.

La légende de ce « Negru-Vodă » n'a rien à voir avec la personnalité historique du vrai prince Radu-Vodă, régnant pendant la seconde moitié de ce XIV-e siècle, prince d'une certaine importance pour les moines qu'il avait protégés, et dont il ne nous est resté aucun document. Pour « Negru » il s'agit de Neagoe Băsărabă, qui, étant un grand bâtisseur, en est arrivé à être considéré par le peuple comme celui qui aurait élevé tous les anciens murs. Nous trouvons ainsi une « cité de Negru-Vodă », *Cetatea lui Negru-Vodă*, non seulement sur le cours supérieur de la rivière de l'Argeș, avec laquelle ne semble avoir eu rien à faire le Radu historique, fondateur de couvents dans la région de l'Olténie, de même que son frère Vladislav et de même que Mircea I-er lui-même, des princes qui gravitent par Severin vers l'Occident, mais aussi une autre cité, dans le pays de l'Olt transylvain, près du village de Breaza ¹.

Băsărabă n'est pas un fondateur, mais un continuateur et, à la fin de son règne, un libérateur.

Nous avons montré jusqu'ici dans quel état trouble se trouvait alors la Transylvanie. Les Saxons avaient refusé le roi angevin, Charles-Robert, venu de Naples, membre de la dynastie française de ce royaume et client du Pape.

Țărilor Române, dans la *Rev. Ist. Română* (1931), p. 230: « A la fin du XIII-e siècle, la famille des Bassarabes, avec un groupe de guerriers des plaines entre le Prut et le Séréth, où ils avaient habité on ne sait combien de siècles dans une symbiose avec les Cumans, conquièrent la nation roumaine qui se trouvait dans la plaine du Danube, y formant un État ».

¹ *Transilvania*, LIX, 5. Cf. la bizarre étude de Jean Barbovescu, *Basch-Araba*, loc. cit., pp. 41 et suiv., 201 et suiv.

Les Roumains ont profité, eux aussi, de cet état de choses, dans lequel le localisme s'unissait à l'anarchie nobiliaire, provoquant aussi l'incendie de l'ancienne et belle église d'Alba-Julia.

Parmi ces manifestations d'initiative roumaine, au moment où était disputée avec tant d'acharnement la couronne de Hongrie, doit être placée aussi *la révolte dans le Banat* de Jean, fils du ban Théodore, nom nettement oriental (les Hongrois ont la forme de Tivádár), qui occupe la forteresse de Media ou de Mehadia. Le nouveau roi, qui fixera, en vue d'une croisade future, sa capitale dans la nouvelle cité de la rivière du Timiș, Temesvár (Timișoara), jugea cette révolte assez dangereuse pour se mettre lui-même à la tête des troupes d'assaut, employant aussi des gens venus d'ailleurs, comme un Martin, fils de « Bugar »¹.

Du reste, comme une simple vie paysanne, qui se continuait sans interruption d'un siècle à l'autre, le « juge » roumain de Transylvanie même n'avait pas déchu en tant qu'autorité autant qu'on se l'imagine. Des knèzes roumains apparaissent en 1326 jusqu'à Presbourg, ayant leurs « yobages »².

Un acte de 1263, qui présente les querelles de famille entre « Ivan Voévode de Beiuș », avec ses frères Bocu et Balica (« Boch et Balk »), d'un côté, et, de l'autre, Nicolas, fils de Cândea (Kend) de Zlatna, avec ses frères, Jean, « Denning », Blaise, Vladislav, Tatamir et Stoïan (« Stosyan »), — noms d'autre Roumains, — à cause de « l'assassinat d'un Bikach » (cf. Bihać, en Bosnie) et de Romain, pour en arriver à s'entendre grâce à l'intervention du chapitre d'Orade³, montre une situation extrêmement intéressante, dans laquelle, de fait, il s'agit de la lutte entre *deux dynasties de voévodes appartenant à deux petits « pays » roumains*. Ensuite, partout, en 1415, en 1445, on trouve dans les villages de Crișcior, Bolea, Valea Bradului, là, dans cet Ouest de

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 532, n° CCCCLXVII.

² *Ibid.*, p. 597, n° CCCCLXXII.

³ *Ibid.*, *loc. cit.*, pp. 304—305 (d'après Fejér, ouvr. cité). D'après l'original cependant, ailleurs, la date est 1363 (*ibid.*, IX³, p. 364; d'où, chez Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 75). Il nous semble que la première date serait plus acceptable.

Transylvanie, et dans le comté de Zarand, des voévodes roumains, comme Moga, Vladislav, Étienne, Şerban, Jean ¹.

Ce ne sont pas des chefs de village, mais de district, de « pays ». C'est la région où se trouvent les anciennes églises, avec des fresques d'un caractère particulier qui, tout récemment, ont surgi de sous l'enduit qui les recouvrait. Cette région de large autonomie roumaine s'étendra aussi au-delà de Beiuş. Nous maintenons ce que nous écrivions il y a un quart de siècle: « Par la multitude et la pureté de l'élément roumain dans ces contrées, dès l'époque la plus ancienne, il en résulte l'existence, jusqu'à une date qu'on ne peut pas fixer, d'un second voévodat roumain dans ces régions du Bihor » ².

Enfin, pour en finir avec cette manifestation sporadique d'une vie sans caractère historique, nous trouvons, à la même époque, en Transylvanie, un voévode Negul « résidant » ³ dans le village de Hodoş ⁴. Il ne s'ensuit pas du tout que nous ayons affaire, dans ce cas, ainsi qu'on l'a cru, à un voévode qui en serait arrivé à n'être qu'un « maire de village », mais peut-être à un élément qui se serait détaché du monde, encore assez peu fixé, de la principauté roumaine.

Profitant de ces mouvements, *Băsărabă lui-même occupa, en dehors de son héritage, des terres appartenant au roi.* C'est de là que résulta une guerre inconnue, puis la conclusion de la paix.

En 1324, en effet, le roi dit que ce Martin, fils de « Bugar », donc le Bulgare, comte du Sălagiu, a été envoyé plusieurs fois chez Băsărabă pour la pacification ⁵.

En 1327, le comte de Braşov, Salomon, nom szekler ou roumain — un Moïse, fils de Moïse, avait soulevé contre le

¹ Iorga, *Ist. Armatei*, I, 1-ère éd., p. 51.

² *Ibid.*, p. 52.

³ Hudus vocatam, populosam, in qua Negul woyvoda considet et comoratur.

⁴ N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 598, n° CCCCLXXIV.

⁵ In deferendo pluribus vicibus nostras rogaciones ad Basarab, Wayvodam nostrum transalpinum; *ibid.*, p. 591, n° CCCCLXVII.

roi Charles-Robert les mêmes régions ¹, cherchant à occuper toute la Transylvanie ², — fait savoir au Pape que Băsarabă a de bons sentiments à l'égard de la foi catholique, ce qui amène une lettre pontificale de remerciement envers les deux ³. Salomon est présenté comme un « prince » (*princeps devotus catholicus*) différent du voévode de Transylvanie Thomas, qui est qualifié, lui aussi, de combattant contre « les ennemis de la croix » (*hostes crucis*), qui ne peuvent être que les Tatars.

Dans l'autorité du prince roumain *d'Argeș*, qu'entoure un grand prestige intérieur, il faut distinguer plusieurs éléments.

C'est certainement, ainsi qu'on l'a déjà affirmé, mais d'une façon trop exclusive, le chef de ces paysans libres, dans la tradition desquels il vit lui-même, et qui constitue le fondement de sa puissance.

Il n'est plus besoin, après les explications qui ont été données dans le volume précédent, de montrer de quelle conception de la population aborigène vient ce nom de « pays roumain » ⁴.

Il y a ensuite le souvenir de l'empereur qui vient du fond de la légende, du « Domn » (*dominus*), qui domine, *domnește*, et au-dessus duquel il ne peut pas y avoir un autre pouvoir.

Il y a enfin, — comme pour les Russes de Moscou envers l'empire, à peine disparu, du Khan des Tatars, auquel on emprunte le vêtement de cérémonies et le système de gouvernement, — l'exemple du Khan cuman ⁵, maître de la montagne à la mer, ainsi que de ces mêmes Cumans, plutôt que des Tatars auxquels les Roumains ont emprunté les coutumes des guerriers chasseurs à l'arc, dont le nom vient cependant de la tradition roumaine.

Dès ce moment, à partir de 1330, une série de documents et de mentions, de chroniques concerne cette « *Domnia* » des Roumains. Nous n'avons pas cependant affaire à une création

¹ *Ibid.*, p. 589, n° CCCCLXV.

² Terram nostram transsylvanam suis conatibus occupare niteretur; *ibid.*

³ *Ibid.*, p. 600, n° CCCCLXXVI.

⁴ Voy. des *Romani* non conquis en Gaule, chez Lot, dans les *Mélanges Jeanroy*, 1928, p. 93 et note 3.

⁵ Voy. Iorga, dans les *Mem. Ac. Rom.*, VIII (1928).

d'État, mais à la possibilité d'affranchir, dans les conditions créées par l'État d'agglomérations locales que venaient de créer, de *façon féodale, et non arpadienne*, les Angevins, des territoires dont la vie politique avait été jusque-là recouverte par les intentions impérialistes des Arpadiens.

Maintenant, lorsque *la Transylvanie elle-même est presque autonome*, d'autant moins peuvent être empêchées, dans leur développement, les régions, d'une archaïque organisation ignorée, qui sont au Sud des Carpathes. Il faut admettre même, pour la création de l'État valaque, la collaboration avec la noblesse transylvaine d'origine roumaine, que nous avons cherché à découvrir plus haut ¹.

En dehors de la mention dans les documents hongrois et dans quelques sources au Sud du Danube, qui se rapportent aux deux guerres qu'il a portées et auxquelles nous arriverons bientôt, nous n'avons aucun moyen pour essayer de dessiner la figure de ce prince. La monnaie de Băsărabă est, en effet, d'après M. Moisil, celle d'un autre Băsărabă, le Second, au XV-e siècle ².

Pour le moment, il faut essayer de fixer la carte de cet État roumain.

Dans un monde de vallées où les Roumains avaient vécu jusque-là isolés, malgré la formation, plutôt théorique, par « pays », la vallée de l'Argeș est arrivée à imposer son voévode, qui est maintenant souverain des Roumains, ayant la tendance d'occuper tout le territoire habité par la nation.

Par distinction de la vallée de l'Olt, dans le district de l'ancien Vâlcea, où, par la Tour Rouge, qu'il a fallu défendre par une fortification, le chemin est ouvert, du côté du défilé de Câineni ³, à l'envahisseur, du côté de l'Argeș on

¹ Voy. Moisil, *Monetăria*, dans *l'An. Inst. Ist. Nat.*, 1914 (Cluj, 1924), pp. 19—20.

² C. Moisil, dans la *Cron. Numismatică*, mai 1920.

³ Le nom du village, en *-eni*, ne semble pas venir d'un Câine (Chien), comme de Porcu (le porc) vient le nom du village voisin, Porcești. Il faut donc soupçonner un nom d'origine étrangère que l'analogie populaire aura transformé de cette façon.

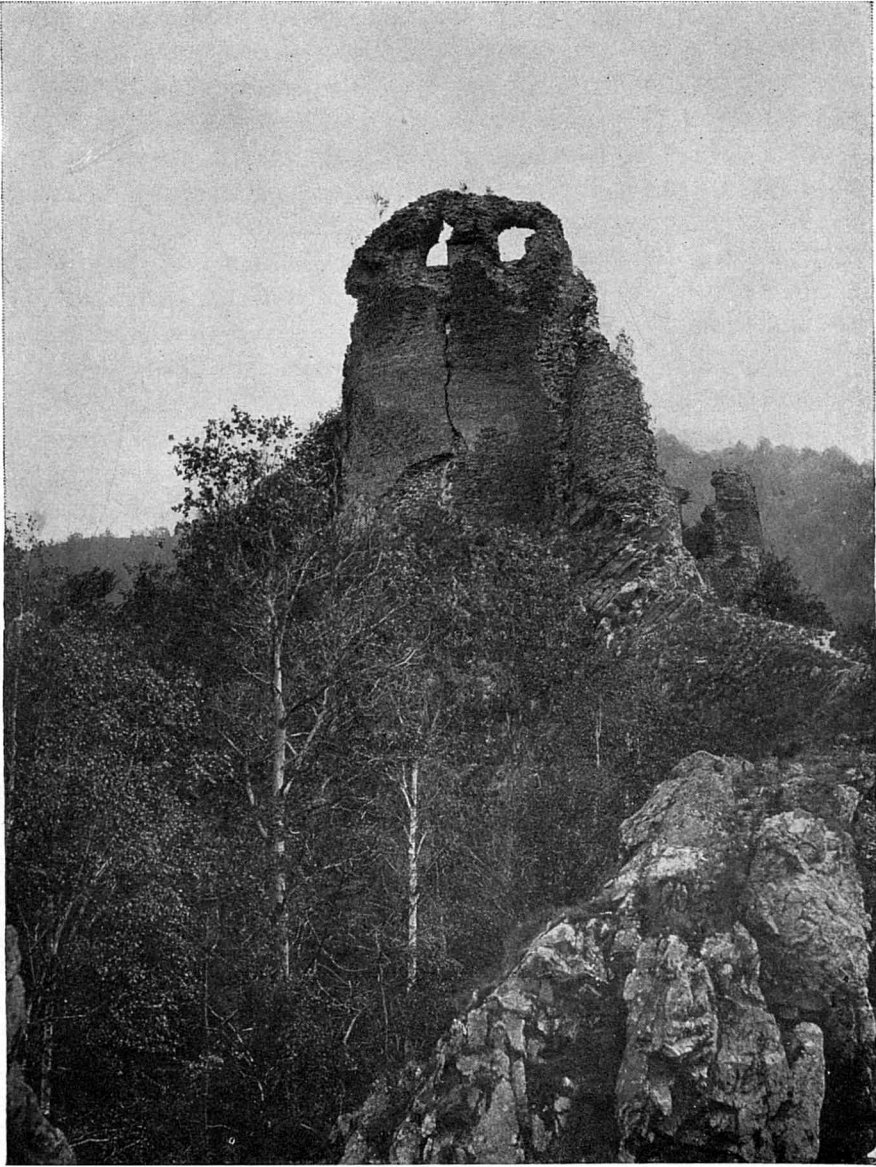


Fig. 18. Forteresse de Poienari, dans le district d'Argeş.

pénètre difficilement par les sentiers de montagne de Titești. C'est une Mésopotamie fermée, recouverte de forêts épaisses, jadis impénétrables, entre le large cours droit de l'Olt et celui, capricieux et contourné, de l'Argeș. Sur les rochers s'élèvent encore de nos jours, entre de vieux arbres, les murs, — qui n'ont pas été encore explorés pour trouver leur origine, au-delà des réfections du commencement de ce XVI-e siècle lorsqu'il y avait des burgraves, — et l'enceinte de défense de cette « cité » (*cetate*) qui, au début, a dû s'appeler « d'Argeș »; — d'autres fortifications se trouvent aussi au village de Stoieniști, où a cru pouvoir résister aux Turcs, à la fin du XVI-e siècle, Michel-le-Brave; cette « cité » a pris ensuite, le nom des Poienari paysans, c'est-à-dire des paysans originaires de la clairière de Poiana en Transylvanie, des gens de la frontière, des « mărgineni », descendus à cet endroit.

Plus bas, la vallée s'élargit au milieu de collines arrondies, largement éclairées par le soleil, et là s'établira une cour (*Curte*), Curtea-de-Argeș, ou « la Cour d'Argeș », la seule place de la Roumanie qui porte ce nom de « Cour », représentant une résidence princière.

Mais à l'Est on rentre de nouveau dans les forêts. Pour arriver à Câmpulung, celui qui ne veut pas descendre jusqu'au village de l'ancêtre Pit, d'où Pitești (cf. le nom de famille Pitulescu, aussi Titu-Titești), qui, étant au carrefour, est devenu plus tard un marché et ensuite une ville, doit passer par-dessus l'échine de collines qui se suivent, jusqu'à ce que, sous l'une d'entre elles, il voie surgir la haute tour puissante de veille et de défense du couvent princier, fixé comme pour montrer qu'enfin la principauté d'Argeș a pénétré jusqu'à ce nid des anciens colons saxons et hongrois amenés par les Chevaliers Teutons dans cette vallée de villages qui est le Longchamp des « muscele » (le nom n'est pas présenté comme les « muncele », les « monceaux », d'ailleurs). Cette tour a fini par vaincre l'autre, portant l'image d'un Saint Nicolas ou, pour parler la langue de cette province, d'un Sânicosă, catholique d'aspect, portant la mitre fendue, mais ayant, sous l'influence du milieu roumain, au-dessus, une inscription slavonne. Dans l'église on voit la pierre sculptée, la

plus ancienne du pays, sur le tombeau d'un *Laurentius, comes de Campolongo*, le « géreb » saxon de la localité, et plus loin il y avait la tour, depuis longtemps disparue, du « kloster » (*cloașter*) où jadis s'élevaient en latin les prières vers les saints occidentaux, parmi lesquels ce Saint André dont les os du pied étaient conservés là comme reliques ¹.

On a même un type humain, mêlé à celui des catholiques, qui ont persisté avec leur organisation spéciale jusque sous le règne du prince Șerban Cantacuzène ² (seconde moitié du XVII-e siècle), un autre type que celui des fondateurs de la principauté d'Argeș, gens au long visage brun, aux yeux noirs, brillants, tels qu'on les voit dans les fresques représentant les anciens voévodes, de même que dans la figure, de caractère si local, de l'important homme politique qu'a été, au XIX-e siècle, Jean C. Brătianu. Mais, au-delà de Câmpulung, il y a un autre marché, celui de la Dâmbovița, avec ce qui s'y rapporte: Târgoviște; ensuite, la descente dans la steppe touranienne du Bărăgan, colonisée avec des pâtres mocans de Transylvanie; mais, ici, on ne cherchera pas à fixer des franchises, des « slobozies », d'origine peut-être maramorésienne, que, dès le commencement, aura la coutume de créer, dans les endroits mal habités, la principauté voisine de Moldavie.

De la rive gauche de la Dâmbovița et de la Ialomița, dont la dernière aussi a un marché, pour la laine non cardée, les « flocs » (*floci*) de laine des mêmes Mocans, tout au fond, au point où la rivière se jette dans le Danube, avec le souvenir d'un Pierre, qui y avait sa *piuă* (*pillula*, en latin), d'où le nom de Piua Petrei, — on arrive à ce qu'on pourrait nommer « la route du roi »: elle mène au Danube, vers le village de pêcheurs de grand avenir dont l'ancêtre est un Brăilă (du mot de Brae, d'où vient le nom de famille Brăiloiu et le village de Brăești), considéré par le roi Louis comme une possession royale pour laquelle il a le droit de donner un privilège aux gens de Brașov. Cette route mène à travers

¹ Voy. le voyage de Pierre Sparnau et Ulrich de Tennstädt, à la fin du XIV-e siècle, dans nos *Acte și fragmente*, III, n^o 2, p. 1.

² Voy. Iorga, *Studii și doc.*, I—II: documents de Câmpulung.

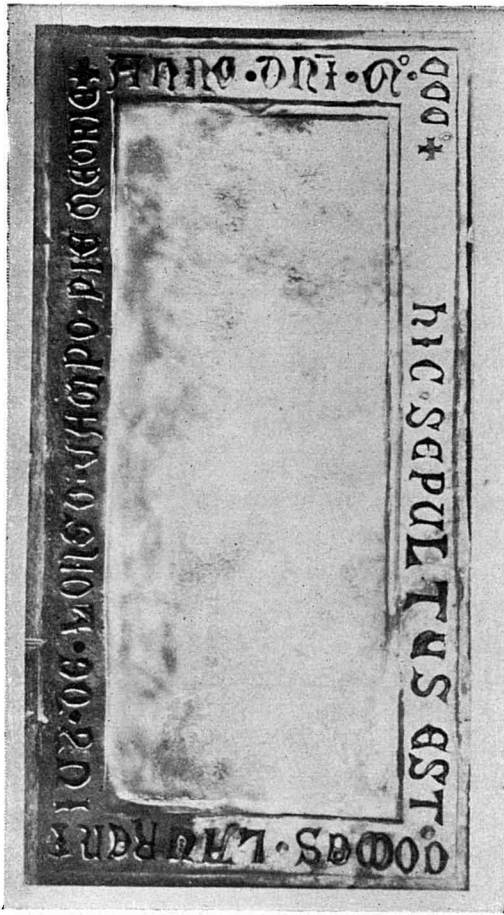


Fig. 19. — Pierre tombale du « comte » saxon
Laurent de Câmpulung.

des endroits souvent colonisés par des Hongrois, ainsi que le montrent encore aujourd'hui les noms des Chioajde, avec l'ancienne distinction slavonne de Stari (« l'ancien »), à côté du roumain « Mare »; voy. aussi les Cuejduri du district de Neamț, en Moldavie), puis des Pătărlage (Peterlak; nous dirions en roumain: Petreștii), des localités de Cislău et de Tisău, jusqu'à Buzău, dont le nom vient de la rivière et celle-ci est de très ancienne origine slave (en roumain, il y aurait eu autrement, pour le nom de la ville, une origine venant de Buzea, Le Lippu: le marché de Buzea, mais, chez les Hongrois, *buză* signifie le blé).

Dans ces régions, il y a l'ancienne possession de l'évêque des Cumans, qui se continue vers la Moldavie par le noeud montagneux slave de la Vrancea, qui prolonge sa slavisation dans le pays des Szekler.

De ce côté-ci, le Danube n'est pas slave. Les noms d'origine slave sont rares. Au contraire, sur toute une région au Sud du Danube, le pâtre, aussi celui venant de Transylvanie, — comme on le voit par le privilège accordé à ceux de Cisnădie par Mircea I-er et confirmé par son fils, Michel¹, — fixera son sceau, continuant sa descente, qui est restée sans conséquences politiques, le long de la vallée du Timoc. Nous avons ainsi, sur le territoire serbe, comme sur celui bulgare d'aujourd'hui, une longue série d'habitations roumaines dans lesquelles plusieurs couches sont superposées, les plus anciennes, qui ont été poussées par les nouvelles pénétrations, se trouvant tout au fond, où les villageois ne peuvent plus se souvenir d'où ils sont venus: nous l'avons constaté nous-mêmes, pendant la campagne roumaine en Bulgarie, sur la ligne de Vidine-Nicopolis.

Cette arrivée rapide au Danube n'est pas un cas exceptionnel, dû à un prince hardi et à des circonstances favorables, mais, ainsi que le disait si bien un géographe plus jeune, au fait que « la population des Carpathes a représenté toujours la continuité et la prépondérance d'un seul et même élément, qui *revenait régulièrement au fleuve, aussitôt que le calme*

¹ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, pp. 118—119 no. 168.

se rétablissait, même d'une façon approximative, le long du Danube¹. Georges Vâlsan, chez lequel s'est formé M. Mihăilescu, avait déjà lancé la formule heureuse de « *la collaboration de ces deux grandes individualités géographiques* » que sont la Montagne et le Danube².

De l'autre côté de l'Olt, le prince d'Argeș, conquérant des régions olténiennes, a rencontré tout un héritage culturel qu'il n'avait pas pu avoir dans les régions élevées de sa « Muntenia » (« pays des montagnes »). Il y avait des marchés, comme celui de la rivière du Gilort, sur l'emplacement du village de Cărbunești (c'est-à-dire du village de Cărbune, charbon), et celui du Jiu, alors que la partie de la principauté à l'Est de l'Olt connaît d'anciens marchés seulement à Târgoviște, qui montre par son nom, avec la finale *-iște*, la disparition d'un ancien centre, qui sera remplacé pendant quelque temps par le « petit marché » (Târgșor), resté important jusqu'en 1590, lorsqu'il figure dans des géographies italiennes (*Trescorto*), et même, mais d'une importance qui va en diminuant, sous le règne du prince Antoine de Popești, seconde moitié du XVII-e siècle.

Au Râmnic olténien, il n'y a pas, comme au Râmnic Salé (*Sărat*), du côté de la Moldavie, un lac, comme l'indique le nom. Il est question donc d'un ancien lac artificiel qu'on avait créé pour les pêcheries. Il paraît avoir été en rapport, non pas avec le district de Vâlcea, mais avec l'État, beaucoup mieux organisé, d'Argeș.

Mais, surtout, cet État a hérité du groupe ancien de villages reliés à la forteresse de Vidine, que les Roumains avaient comprise dans leur nomenclature, faisant du nom étranger un Diiu, et de ses habitants des Diens. Là, il y a un groupe de villages datant de l'époque de l'ancienne communauté slavo-roumaine, avec tous les suffixes qu'on rencontre aussi au-delà du Danube, en *-ova* et en *-ov* (Brabova, Ganciova, Cleanov), jusqu'à Craiova, ou en *-ița* (Plenița, Terpezița), en *-cea* (Șegarcea, Cârcea), en *-mir* (Cujmir), en *-aț* et *-ăț* (Bucovăț),

¹ Vintilă Mihăilescu, dans le *Buletinul soc. regale române de geografie*, LIV (1935), p. 14.

² *Ibid.*

en *-icea* (Galicea et Galicînica), à côté de mots qui sont entièrement slaves, comme Vâlcan et Vela. Au-dessus, il y a seulement des villages d'anciens propriétaires et des haltes pour les pâtres.

Plus précieuse que n'importe quelle autre région était cependant, dans ces districts de l'Olténie, la région des pêcheries, vers laquelle se dirige, dès le début, le désir du voévode d'Argeş d'accroître ses revenus. C'est là qu'on trouvera les matériaux pour les dons de poisson faits aux nouveaux couvents. Aussi les rapports de commerce avec la Transylvanie, déterminés par ce riche produit des eaux, sont-ils entrés dans les moyens de gain et dans les possibilités de progrès de l'État maintenant établi sur les deux rives de l'Olt.

C'est donc d'elle-même, sans aucune « descente », — idée transylvaine, venant de la présence, ultérieure, de ces Valaques à Făgăraş, — que cette Valachie s'étendra. C'est une pénétration lente, pareille, mais sans combats, à celle des Espagnols de la Navarre, de la Castille et de l'Aragon vers les régions lumineuses des sierras du Midi ¹.

L'ordre d'Église que nous avons constaté dans ces régions dès 1234, entourait, protégeait, consacrait cet État.

L'existence d'évêques à Argeş, avant Băsărabă, est aujourd'hui hors de doute. *Qui d'autre, à partir de Sănislav, aurait-il pu consacrer le prince?* Du reste, M. Sacerdoţeanu a trouvé près de l'église du XIV-e siècle les traces d'une bâtisse plus ancienne, en pierre et de proportions assez étendues ².

Et, de même qu'il a trouvé ces traces d'un bâtiment plus ancien à l'église d'Argeş, des substructions de palais, sous les murs de celui d'aujourd'hui, avaient été signalées dès le début par M. Drăghiceanu ³.

Gelzer a cherché à montrer comment, plus tard, le fils de Băsărabă, qui lui-même n'avait pas pu être dénué, dans son indépendance de fait, d'un prestige épiscopal, Nicolas

¹ Voy., pour l'Espagne, L. Barrau-Dihigo, *Recherches sur l'histoire politique du royaume asturien*, 1921.

² *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1934.

³ *Rev. Ist.*, VI, p. 258.

Alexandre, consacré, sans doute, lui aussi, par un évêque local, a pu arriver à connaître le métropolitain de Vicina, portant le titre de Sotériopolis, l'amenant à se transporter, comme « exarque » patriarcal de ces « plaiuri » (πλαίρια) en « Hongro-Vlachie ». En 1347, cet évêque du Boudchak, sans doute en rapport avec la tentative des Byzantins de christianiser tour à tour les barbares amenés sur le Danube moyen, comme, maintenant, les Alains, avait vu son diocèse réuni à celui de ces Alains, au moment où ils apparaissent aussi sur les rives du fleuve. *Lui-même*, — et non le prince —, cet évêque qui en était arrivé à être « sans moyens d'existence et forcé à errer d'une place à l'autre », comme « un clerc rassemblant des aumônes », se serait offert au maître du pays ¹.

Comme, à ce moment, il y avait dans le Pinde un évêque des « Vlaques », c'est de là qu'était parti ce terme de « Hongro-Vlachie », qui s'est étendu aussi sur l'État.

Le rapport seul avec le Patriarcat œcuménique, devenu envahissant à ce moment, a empêché le développement d'une forme de hiérarchie propre. Si on a conservé le siège de Râmnic, c'est également en rapport avec le caractère politique distinct de l'Olténie, mais aussi, croyons-nous, avec l'existence d'un autre ancien évêché autonome, qui a dû consacrer des chefs comme Litovoiu et Bărbat.

Une fois arrivé à établir son autorité entière sur les métropolitains valaques, Hyacinthe et Athanase Kritopoulos, le Patriarcat *donnera des titres « in partibus » à ces simples délégués provisoires*, les plaçant à la tête des diocèses, d'existence purement nominale, de Sébastia, de Nicomédie ou d'Amasie.

Mais dans la formation des pays roumains a manqué toujours cet élément d'initiative de l'Église qui fait que les

¹ Der Metropolit von Bitzine war dadurch dass Patriarch und Synode 1347 seine Metropolis unter ihrem griechischen Namen Soteropolis mit Alania vereinigt hatten, existenzlos geworden und auf Wanderschaft gegangen. Offenbar als geistlicher Almosensammler hatte er sich daher zu dem frommen Woiewoden von Ungrovlachien begeben»; *Ungedruckte... Texte*, pp. 610—611. Gelzer se moque de son prédécesseur Hurmuzaki: « ueber die kirchlichen Verhältnisse spricht Hurmuzaki bisweilen mit grotesker Verständnisslosigkeit »; *ibid.*, p. 610, n° 2.

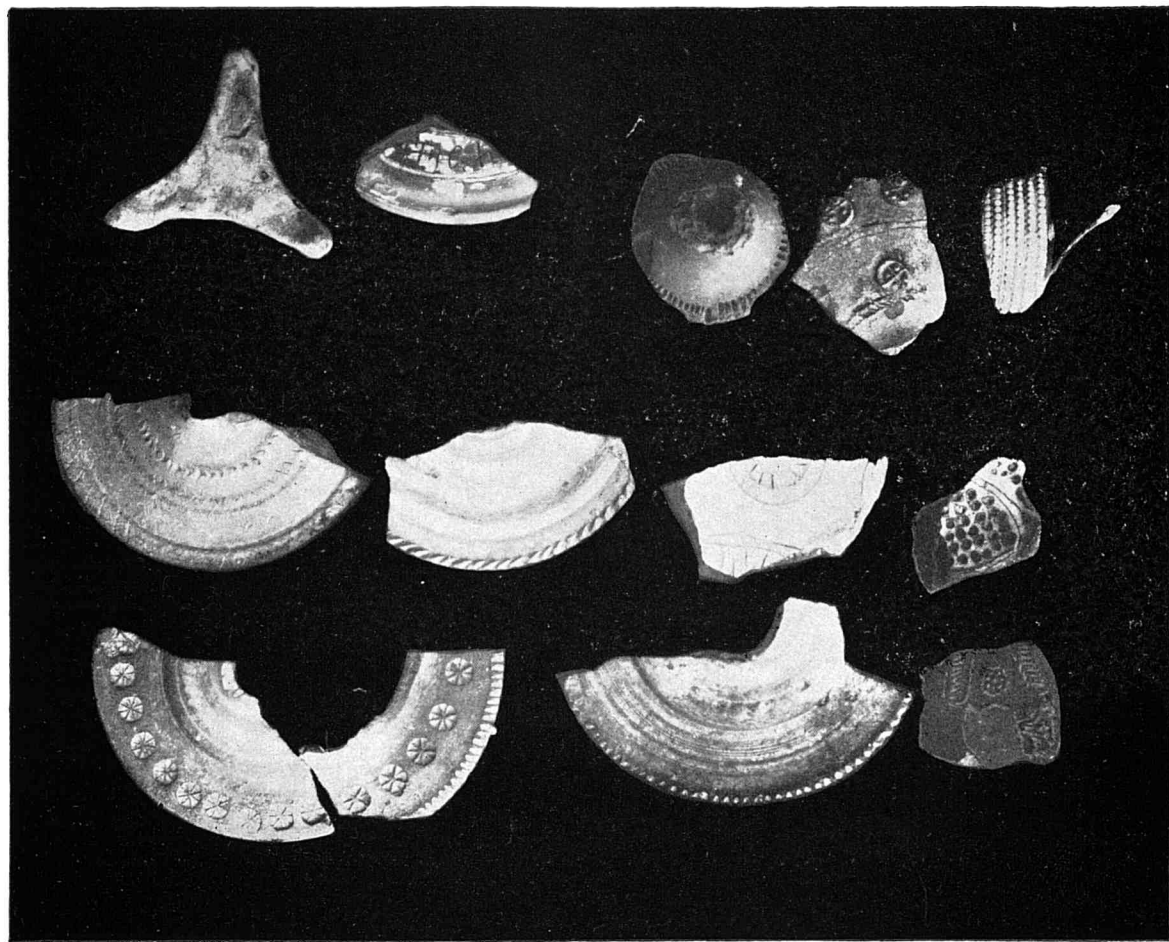


Fig. 20. — Terres-cuites de Curtea-de-Arges.

Serbes doivent tant à Saint Sabbas¹. Aucun des anciens princes roumains n'a fini moine, comme le fondateur de la dynastie serbe, Némania: il faut arriver jusqu'au prince moldave Alexandre Lăpuşeanu, qui avait épousé une demi-Serbe, au XVI-e siècle, pour que nous voyons un prince roumain revêtir l'habit noir des inreclus.

Sous Charles-Robert, il ne pouvait pas être question d'un *évêché catholique* à Argeş: celui de Severin même avait été abandonné. L'idée d'un évêché latin dans la capitale de la principauté et représentant la reconnaissance de l'existence même de l'État, vint seulement de la part du nouveau roi Louis, étant plutôt une *condition* pour cette reconnaissance².

Comme la langue nationale est partout une condition pour les fondations politiques modernes, avec ou sans chancellerie slave à ce moment, la langue du pays était tout prête, disposant d'anciennes expressions, qui correspondent à celles, des autres pays latins où, par exemple, en Italie, un document de l'an 600, du monastère de Farfa, contient la formule *rectum nobis paruit*, ce qui correspond au roumain *ni-a părut drept*³.

Mais, avant tout autre fondement, sauf celui de la tradition immobile, il y avait un ordre économique qui, après que, par la chute de l'empire d'Étienne Douchane, en Serbie et jusqu'en Thessalie, l'ancienne « route de l'armée et du commerce⁴ » du côté de Nich, eût été coupée, était en rapport avec cette autre route, de plus en plus parcourue, vers l'Orient, bien que pour le moment une monnaie propre manque comme signe d'indépendance et surtout comme source de revenus. A l'intérieur, la monnaie (en roumain: *ban*, non pas d'après le ban de Severin, qui n'a jamais fait frapper de pièces, mais

¹ Voy. Étienne Stanoïévitch, *Sveti Sava*, Belgrade, 1935.

² Par ses rapports avec la Cour pontificale, par l'intermédiaire du missionnaire Antonio de Finale, est parvenu à Pétrarque le dictionnaire cuman de 1303, qui sera édité par Geza Kuun. Voy. *Échos d'Orient*, XIV, p. 278 et suiv.

³ Voy. Giardina, *I boni homines*, Bologne, 1932, p. 66.

⁴ Voy. Jireček, *Die Heer- und Handelstrasse*.

d'après celui d'un plus ancien ban hongrois¹), était employée à la place de l'ancien troc. Pour l'intérêt on emploie plus tard aussi un terme slave qui signifie de fait fatigue: *osteneala*².

L'État s'appuie sur des *paysans libres*, qui vivent, non pas dans des communautés de famille gouvernées par des starostes, comme chez les Slaves, mais dans des formations individuelles³. *Du reste, on ne peut pas voir qui aurait été en état de soumettre les paysans, les amenant à cette situation de serfs.*

Comme rapports avec les pays voisins de plus ancienne organisation, rien n'était changé pour le moment dans l'attitude de la royauté arpadienne envers ce qui était depuis longtemps l'État roumain, avec tout ce que peut comprendre, comme frontières actuelles ou futures, ce terme. Le roi apostolique a accepté la soumission religieuse des Cumans, auxquels il a donné un évêque dépendant de la hiérarchie hongroise. La terre dominée par les Cumans est, à partir de ce moment, la sienne. Il est donc roi des Cumans, qui n'avaient pas jusque-là un roi et pas même, d'après la coutume touranienne, un Khan. L'ancienne famille régnante finit avec cette illusion.

Il en est autrement des Angevins. Chevaliers de croisade, ils hériteront de la mission des conversions par l'épée. Mais ils représentent la féodalité occidentale, avec ses liens infinis, entortillés, entre les suzerains et les vassaux. *Reconnaître un État, du moment où son chef a prêté l'hommage, ne constituait pas une difficulté pour cette nouvelle dynastie. Cet hommage a-t-il dû être prêté par les princes valaques dès le moment où Charles-Robert, non sans de grands*

¹ Ce qui a été montré à plusieurs reprises par M. C. Moisil.

² « Banii de mai sus arătați, cu « osteneala » lor »; Iorga, dans la *Rev. Ist.*, II, p. 150, n° xxii.

³ Cf. l'*Europa Orientale*, I, pp. 162—163. Sur l'hypothèse de C. Giurescu, que l'État valaque a commencé avec des paysans serfs (dans les *Mem. Ac. Rom.* et dans son étude *Despre Boieri*, Bucarest (1920,)) voy. nos observations dans la *Rev. Ist.*, VI, p. 185.

empêchements, avait soumis la Transylvanie? Les prétentions royales pouvaient venir très bien d'un passé qui avait accompli maintenant un siècle. Mais il est certain qu'aucun acte semblable n'a été fait par les Roumains libres sous les Arpadiens, qui ne l'auraient du reste pas accepté, parce que, dans leur façon de penser, ils ne pouvaient pas admettre l'État.

Entre l'attitude des Angevins et celle des rois de la dynastie disparue il y a donc une grande différence. Ces derniers avaient étendu leurs « droits » sur la « Cumanie », en qualité de chefs perpétuels de croisade, auxquels s'étaient soumis, passant au christianisme, les barbares de la steppe valaque, tandis que chez les nouveaux maîtres de la Hongrie apparaît le sentiment français des rapports féodaux indispensables entre les États, car eux seuls empêchent le désordre et la guerre et donnent une base sûre aux actions politiques¹.

Pour les Arpadiens, Sănislav avait été un « voevoda Olacorum », un chef des Roumains, considérés comme une masse quelconque; pour les Angevins, le pays sera une *Transalpina*, ce qui est une façon de traduire (du hongrois Havasalföld, dans lequel *alföld* signifie cependant *la plaine*), la *țara*, opposée à la *montagne* et à la *forêt*, dans la dénomination d'Erdély, fût-ce même avec ce *Havas* ajouté, qui a été transformé en roumain en Ouaș (comme s'il s'agissait d'« oeuf »), et la vassalité était proclamée par ce terme de: « nostra », qui s'y ajoute.

A ce nouveau roi au-delà des montagnes, le prince de l'État valaque ne demande pas encore un complément de ses possessions dans les régions de l'Olt supérieur ou bien à l'endroit où la rivière, changeant de direction, descend tout droit vers les Carpathes pour y passer majestueusement; il ne sert pas la nécessité géographique élémentaire qui cherche à trouver la source des rivières ou à les suivre jusqu'à leur confluence; comme les Roumains désirent seulement

¹ En général, pendant le moyen-âge, il faut tenir compte de l'idéologie et des formes qu'elle détermine. Les réalités sont commandées toujours, décidées parfois, par cette idéologie.

un point d'appui dans la défense de leur « Transalpinia » contre la poussée turque qui vient du Sud, ou une place de refuge, le roi angevin, continuant, comme nous l'avons déjà montré, la politique en ce moment inaugurée par son parent français, qui détache des morceaux du patrimoine de la couronne pour les donner à ses fils, avec des titres de duc (Orléans, Berri, Bourgogne), est tout disposé à s'assurer de cette façon un « fidèle » d'avant-garde de cette croisade qu'il a l'obligation d'organiser et de conduire contre les Turcs.

Telle sera l'origine du duché de Făgăraș, auquel on a ajouté Almaș, ou Amlaș, c'est-à-dire les villages près de Sibiiu, sans qu'on puisse décider si ce complément de l'État a été gagné avant le règne de Mircea I-er, ainsi que le croyait M. Minea, ou seulement sous ce règne même.

Dans les luttes que la principauté sera forcée de supporter contre le roi de Hongrie, *jamais elle ne provoque. Le prince n'a rien à demander, ni comme territoires, ni comme droits. Il se suffit avec ce qu'il a et avec ce qu'il peut.* Il y a dans tout cela une conception paysanne, d'ancien propriétaire et, en partie aussi, une autre, impériale, qui se satisfait d'elle-même.

Du reste, le terme d'« indépendance », qui contient aujourd'hui une conception si nécessaire à nos âmes, n'existait pas alors, de même que l'idée même était inexistante ; chez les Français, d'où nous l'avons prise, ainsi que d'autres, c'est une création de la philosophie du XVIII-e siècle, et les Allemands, les Slaves l'ont traduite dans leur langue. Être seigneur ou vassal d'un autre était une nécessité et en même temps une assurance : autrement « l'indépendance » aurait flotté dans l'air.

Mais, encore une fois, *ce rapport devait partir de quelque chose, d'un fait matériel incontestable* : une conquête, un appel au concours du voisin, une donation de terre par laquelle quelqu'un arrive à être vassal, car les rapports n'existent pas entre les hommes, mais entre les territoires dont la situation détermine le rang de ces hommes.

Les Roumains ne combattent donc pas pour l'« indépendance », contre les rois de Hongrie — et, ensuite, par le lien

dynastique entre la Hongrie et la Pologne, de même que par une cession territoriale, contre les rois polonais aussi — et ne cherchent pas l'administration de territoires conquis, car il n'y avait pas de fonctionnaires et on ne pensait même pas à les utiliser. La guerre vient du côté des Roumains par la violation, voulue ou non, d'un point du contrat féodal qui existe partout, dans le sens occidental, même sans avoir été écrit. Aussitôt qu'on revient aux conditions de ce contrat, l'expédition cesse, ou bien le roi a chassé un rebelle opiniâtre pour placer un fidèle qui donne des espérances.

Mais il ne peut pas être question d'une suprématie nationale et surtout culturelle hongroise. *La royauté angevine représente une des formes d'expansion de la civilisation française.* Du reste, à ce moment, l'Empire germanique lui-même a un empereur français, qui rédige en français ses actes: Henri de Luxembourg ¹.

L'influence française, venue par ces gens de Naples, a pénétré donc naturellement en Hongrie. Ainsi, même le nom hongrois de *czimér* vient du français *cimier* ².

Le rapport avec la France, leur patrie d'origine, est conservé par les Angevins aussi par des mariages. Louis, fils de Philippe-le-Bel, épouse Clémence de Hongrie. Charles V demandera en mariage Catherine, fille de Louis de Hongrie, pour Louis d'Orléans ³. Ceci tout en conservant des rapports avec le Luxembourg, car le frère de Louis, Charles, est, en second mariage, le mari de la princesse Marie, qui vient de ce pays. Le frère de Marie, le roi Jean, si fidèle à la France jusqu'à la mort, arrive à être par son mariage roi

¹ « Henri de Luxembourg s'appliqua si peu à comprendre l'idiome de ses nouveaux sujets que tous les diplômes signés de sa main sont rédigés en français »; Alfr. Leroux, *Recherches critiques sur les relations politiques de la France avec l'Allemagne de 1292 à 1378*, dans la *Bibl. des Hautes Études*, I (1882), p. 133. Il veut marier une de ses filles au fils de Robert d'Anjou, avec une grande partie du royaume d'Arles comme dot, et en 1310 il cède au roi de France le comté de Bourgogne comme fief d'empire; *ibid.*, p. 137 (pour Arles, aussi, p. 138). La France réunit Lyon seulement en 1312; p. 143.

² Timon, ouvr. cité, p. 586.

³ Alfred Leroux, ouvr. cité, p. 279.

de Bohême, *ce qui représente une autre avance française vers l'Est*¹.

Donc, en même temps, au commencement du XIV^e siècle, *vers cette île latine perdue des Roumains la latinité occidentale avance par le phénomène même de la francisation politique et dynastique de la Hongrie, de même que par l'italianisation de la Mer Noire et du Bas Danube.*

Est intéressant, du reste, aussi le fait que les princes roumains n'ont demandé à personne la reconnaissance d'un titre supérieur à celui qu'ils avaient la conscience de représenter : le pouvoir intégral.

L'expansion de la principauté se fait sur une région où n'existaient pas sans doute, au-delà de l'Olt, des juges, bien qu'elle eût conservé là même, d'après les cours d'eau (Ialomița, Ilfov), d'après les forêts (Vlășia et Deliorman), des frontières correspondantes à celles des anciennes divisions. Il est certain qu'il y avait beaucoup de terres non habitées et que la prise de possession de la forêt avec ses clairières s'est faite sans difficulté. Avec la même facilité s'est étendue la protection du prince sur la très ancienne route (qui date de l'époque préhistorique) des pâtres mocans, marquée par des noms, ensuite par des croix de pierre, qui correspondent aux points d'arrêt habituels des troupeaux. Mais ce qui faisait qu'elle descende avec la plus grande hâte, au prix de n'importe quel effort, c'était certainement le désir de se trouver enfin une frontière capable d'être défendue, mais surtout l'existence de ces gués que, sans cesse, chercheront les marchands et près desquels se conservaient les antiques têtes de ponts. Ainsi il a dû y avoir, sur la place où s'élève aujourd'hui la ville nouvelle de Călărași (« les courriers à cheval ») et où n'existait, vers 1830, que le village des descendants d'un Lichirie (Glycère), les Licherești, un point en face de Durostorum (Silistrie); à la confluence de l'Argeș, l'Oltenița permanente, rappelant un nom préhistorique, vient des

¹ Le fils de Jean, le célèbre roi de Bohême, Charles, demande à l'empereur Louis de Bavière le Dauphiné français, en fief; *ibid.*, p. 255. Et il accorde à Charles VI le vicariat d'Arles, moins la Savoie; *ibid.*, p. 283.

époques les plus anciennes, ainsi que Zimnicea, d'un autre côté, est le Demnitzikos byzantin. A Rușii-de-Vede, la mention des Russes est en rapport avec une branche slave à l'époque de la grande expansion de cette race, et le nom de cette localité se rencontre dans l'itinéraire de certains Allemands à la fin du XIV-e siècle. On peut fixer assez bien tout le rideau des nouvelles fondations rurales sous les vergers, au-dessus de la forêt et beaucoup plus haut que le « paristrion », du côté roumain.

Il est sûr que, dès le début, la partie orientale, même la route de la Prahova, à plus forte raison celle, voisine, du Teleajen, du côté de Bratocea, avec des colons venus du pays des Szekler, les Secuieni (de là la forme slavone conservée jusque très tard pour le district: *sud Saac*)¹, n'appartenait pas au prince de Valachie.

Quand Louis-le-Grand accorde son privilège aux marchands de Brașov allant à Brăila, qui paraît avoir été pendant quelque temps un port autonome, comme Moncastro-Cetatea-Albă, il ne mentionne sur le chemin aucun autre maître².

On peut difficilement parler d'une politique extérieure de cet État. Le monde au-delà des montagnes conservait les anciens rapports du « pays », vers les sources du Jiu transylvain et vers le cours supérieur de l'Olt, où la royauté hongroise ne semble avoir fondé ses cités, comme pour la Tour Rouge et Bran, qu'uniquelement d'après un système de douane apporté de l'Occident français à l'époque des Angevins. Nous avons déjà remarqué que, jusqu'à nos jours, dans les régions où survit le nom de Bărbat le vaincu (Râul lui Bărbat), à côté de villages se trouvant au dernier degré de la pauvreté et de la misère, on voit, vers Hațeg et Inidra, dans ce que nous avons appelé jadis « le pays de Litovoiu », des maisons solides en pierre, qui ne viennent pas des Saxons, ces derniers n'ayant jamais pénétré dans ces régions.

¹ Pour « Saac », Catherine Zaharescu, dans le *Bul. Soc. Geogr.*, XLI (1922), p. 147.

² Iorga, dans Hurmuzaki, XIV, p. 1, n° 1. Voy. aussi le même, *Ist. Comerțului*, I.

De ce côté, le nouveau roi cherche encore sa frontière et, au-delà de cette frontière, lui suffisent, dans sa conception toute française, le serment de foi et le tribut. Si le serment est violé et le tribut refusé, les Angevins répètent à l'égard des Roumains la politique de Philippe-le-Bel à l'égard des villes de Flandre, c'est-à-dire l'assaut d'une brillante cavalerie. Celle-ci peut mener à une victoire, comme celle de Roosebeke, ou à une défaite, comme celle de Courtrai, les éperons d'or étant recueillis sur le champ de la défaite.

Les rapports avec les Balcaniques sont, en dehors d'un double mariage de filles de princes d'Argeș à Trnovo, — celui de la femme du Tzar Alexandre et celui de la femme de son fils Sichman, — une continuation des rapports entre les Roumains d'Olténie et les habitants de Vidine, de l'autre côté du Danube. C'est de là que viennent des noms comme Mircea (de Marc; voy. Mrkcha, le seigneur d'Avlona), Dan (de Daniel), Vladislav (aussi dans la forme avec le suffixe bulgare *-ko*: Vlaicu, « Layko » chez les Hongrois), Radu.

Pour les Serbes, le nouveau pays est celui de Bășărabă. Le mot se trouve encore dans le traité d'Étienne Douchan avec Raguse, en 1349 (« le pays de Bășărabă »)¹. Dans un acte de 1350, Étienne Douchane parle d'Alexandre, prince de Valachie, comme du « roi de nos voisins, les Tatars noirs »².

Nous avons déjà dit que dans l'information donnée par Nicéphore Grégoras sur le mariage de la fille d'un chef de la Valachie, *Βλαχίας ἄρχων*, avec le roi serbe Milioutine³, il est question seulement d'un seigneur de la Valachie thessalienne, où le caractère politique de la population roumaine était en diminution rapide.

A l'égard des Turcs osmanlis qui, à cette époque, apparaissent à peine comme mercenaires des Byzantins, seulement dans le camp de Tzypé, pour se faufiler ensuite, au moment d'un tremblement de terre, à Gallipolis, l'État roumain aura l'attitude de Venise, les considérant comme une nouvelle

¹ Hasdeu, *Ist. critică*, I¹, p. 64.

² Maïkov, chez Hasdeu, *Ist. critică*, p. 99.

³ I, p. 203.

apparition guerrière sans aucune pensée vers un empire musulman. De même que Mourad et Bajazet seront considérés, dans la cité des lagunes, comme des « begs », comme des « seigneurs », et même des « amis » possibles de la République, de même, sur le Danube roumain, les Ottomans paraîtront comme des chefs de cavaliers pris dans un *raid* de proie et de gloire, et non comme les chefs d'une armée invincible dont la destinée est de s'imposer comme maîtres. De là vient aussi la camaraderie entre le « despote » byzantin des Serbes et le Roumain Mircea, d'un côté, et, de l'autre, les fils de Bajazet, des chevaliers, des « tchélibis », des guerriers, c'est-à-dire des « kirichdchis », pareils à n'importe quels chrétiens de leur âge et de leur situation.

Il en est autrement dans les rapports avec Byzance. Là, quelle que soit la situation de diminution des frontières, de pauvreté et d'humilité, il y a « l'empereur ». Tout signe d'amitié de sa part doit être considéré comme un grand honneur, comme une consolidation plutôt, comme une consécration supérieure à tout ce que peut donner le roi de Hongrie, fût-il même un empereur élu, comme Sigismond, avec tout son Occident. C'est là qu'on cherche surtout les parentés, même collatérales (Étienne épousera une princesse mi-byzantine, mi-génoise de Lesbos), ainsi que le titre de despote et le droit de faire broder en fil d'or sur les genoux et sur les manteaux l'aigle bicéphale. C'est là qu'on peut envoyer, pour leurs études et pour leur éducation, des fils de prince, comme jadis on l'avait fait pour Théodoric le Goth et Siméon le Bulgare. Mais, surtout, il y a là, dans le centre de l'orthodoxie, plus influent que n'importe quel empereur, le patriarche, celui qui, créant des Églises canoniques, reconnaît par cela même l'existence d'un État, et en fixe, par la qualité du chef religieux qu'il a consacré, le rang.

Dans le portrait de l'église de la Vierge à Prizren et dans celui de Detchani, le premier roi des Serbes a la couronne fermée et les longues pendeloques des empereurs byzantins ¹;

¹ Voy. Stanoïévitch, *Sv. Sava*, pp. 33, 47. *Ibid.*, pp. 53, 73 pour Radoslav. Le roi Vladislav seul est représenté accidentellement avec des boucles retombant sur les épaules; p. 96.

ses successeurs ont agi de même¹. Jamais les princes roumains n'ont pris ces attributs impériaux, alors que ces voisins apparaissent comme empereurs et maîtres de pays entiers, de tout un pays². Est intéressant jusqu'au titre de Dabija, l'« énochiaire du Tzar Ouroch de tout le pays serbe, grec et de la maritime ». (КЪСЕ СРЪБЪСКІЕ ЗЕМЉЕ, ГРЪЧЬСКІЕ И ПОМОРСКІЕ)³.

Dans les Balcans, de même qu'en Occident, un sens national et territorial bien déterminé, avec une tendance vers la concentration, se prononce dès la fin du XIII-e siècle. Ainsi Ouroch s'intitule « Tzar de tout le pays serbe, grec et de la Maritime », en « 6370 » (= 6170)⁴. Le despote Étienne se fait appeler cependant ГОСПОДИНЪ СРЪБАИМЪ, « maître des Serbes⁵ ».

Comme ordre intérieur, dans le pays qui s'est maintenant formé d'une façon solide, la distinction entre les classes n'est pas encore établie, d'autant moins peut-elle être profonde. Chez les sujets de même que chez les boïars, les Valaques donnent des noms comme Neagu, Vlaicu, Dan et Staicu.

Comme première organisation dans ce pays, on ne trouve ni les burgraves, ni les chefs de régions.

Mais, de l'État des Sichmanides et des Tertérides de Vidine, de l'ancienne survivance cumane et pas, naturellement, d'une façon directe de Byzance, ni des rapports avec les Bulgares, qui n'ont jamais eu, fût-ce même pendant les jours glorieux d'un Jean Assen, une hiérarchie, un monde de

¹ L'inscription de la reine Hélène, « regina Servie, Dioclie, Albanie, Chilmie et maritime regionis », avec ses fils Ouroch et Etienne, dans Degrand, *Souvenirs de la Haute Albanie*, p. 230. Dans les montagnes de l'Acrocéaunie, l'inscription, de 6877, de Jean Paléologue, comme βασιλεὺς Ρωμαίων; Heuzey-Daumet, ouvr. cité, p. 407. Les monnaies de « D. Gorgi Balsa », avec St. Laurent; Degrand, ouvr. cité, pp. 181—182.

² Heuzey-Daumet, ouvr. cité, p. 321. La pierre de Nicolas δ Τοσόης sous Étienne, p. 321. Pour le Tzar Ouroch et l'Albanie, *Rev. Arch.*, XXVI (1895), p. 134. Pour la monnaie latine de Douchane: « St. I[m]p[er]ator Roma [norum], r[ex] Rasie », dans la *Zeitschrift für Numismatik*, III, 1876, p. 170.

³ *Rev. Arch.*, XXVI (1873), p. 191 (Trescavitza).

⁴ *Iougoslavenski Istoriski Casopis*, I, Zagreb, 1935, p. 480.

⁵ Voy. aussi Balotă, dans la *Rev. Hist. du S.-E. européen*, janvier-mars 1937.

Cour, ces montagnards d'Argeș prendront, par l'héritage ol-ténien que nous avons indiqué, leurs « dregători », *directores*, d'origine latine le seul titre de boïars étant bulgare, mais venant d'un autre héritage, de celui de l'État de la Vlașca, sur les deux rives du Danube.

Là, dans les régions de Vidine, le « logothète » byzantin est devenu un *logofăt*, la finale roumaine venant de l'assimilation avec *făt*, fils, d'où aussi la plaisanterie dans les contes populaires : « les enfants logothètes aux cheveux d'or frisés » (*feți logofeți cu părul de aur creți*), et le *comes* s'est transformé en *comis*, car à Byzance la prononciation de l'η est devenue depuis longtemps un *i*, et le *strator* un *stratornic*. Purement slaves sont, parmi les dignités, celles du *vornic*, mot dans lequel les Roumains ont écarté, — ce qui prouve combien est ancien l'emprunt, — le *d* de *dvornik*, qui a été conservé dans le mot, les *dvere* (portes d'une église), alors que les Hongrois de Transylvanie, l'acceptant des Roumains, mais seulement au XIII-e siècle, lui ont donné une voyelle d'appui dans le terme de *udvornici*. De la même origine est aussi le *stolnic*, qui a le soin des repas princiers, l'échanson, le *păharnic*, étant presque lui seul une création roumaine ¹.

Certaines fonctions viennent des Occidentaux, mais encore par l'influence de cet élément de formation sud-slave. Ainsi *păharnic*, du reste, qui, comme dignité, mais pas comme nom, vient des Allemands ².

Les cités, pour le moment exemptes de burgraves, sont fortifiées d'après l'exemple byzantin : nous trouvons même le mot grec de Pyrgos dans un document valaque ³.

La vie économique a dû être très active dans les échanges avec la Transylvanie, mais primitive encore à l'intérieur. Dans

¹ Voy. Const. C. Giurescu, *Contribuțiuni la studiul marilor dregători în secolele XIV și XV* (dans le *Buletinul Comisiei Istorice*). Voy. aussi, du même, *Noi contribuțiuni la studiul marilor dregători în secolele XIV și XV*, Bucarest, 1925.

² Jireček, *Staat u. Gesellsch.*, I, p. 15, note 4.

³ *Zbornik*, IX, p. 279 (an. 1431). Aussi dans J. Bogdan, *Relațiile*, table des noms propres.

la Valachie du XV-e siècle le prince fait tel achat en échange d'un cheval turc¹. Les contrats sont établis certainement d'après l'ancienne coutume, commune aux Hongrois aussi, en payant l'*adälmaş* ou *aldämaş*².

Le slavon a été pris avec toutes les coutumes de la chancellerie, peut-être dès le XIII-e siècle commençant et, pour une époque encore plus ancienne, dans la Vlaşca silistrodobrogienne. Mais l'emploi littéraire du roumain (ВЛАШКЪИИМЪ ИЕЗИКОМЪ OU ВЛАШКА) est mentionné au commencement du XV-e siècle, comme une chose habituelle, par l'écrivain serbe si remarquable, créateur des nouvelles normes grammaticales, Constantin le Philosophe, qui dit que chez les voisins il y a deux « lettres roumaines » ѱ (*g*) et ó³.

Mais dans les éléments destinés à se confondre dans une nouvelle synthèse, une influence du Sud s'observe, non seulement dans des noms comme Radu (de Radomir), Vlaicu, Dan, Mircea, mais aussi dans les noms princiers doubles, comme Bäsărabă Ivanco (ou Iancu), Nicolae (ou Nicoară), Alexandre. Ces noms doubles se rencontrent aussi chez les maîtres slaves de la rive de l'Adriatique au XI-e siècle et chez les Serbes, des pâtres même ayant des noms pareils: « Basile dit Dragoş », « Georges dit Radoslav »⁴.

Les rapports culturels avec les Serbes sont restés si étroits, non seulement par l'action, sur laquelle, naturellement, nous reviendrons d'une façon plus large, du moine Nicodème, fondateur des premiers couvents lettrés en terre roumaine, mais aussi par les mariages fréquents (la mère de Mircea I-er est une Serbo-Byzantine Kallinikia), et par des emprunts d'art.

¹ *Rev. Archivelor*, IV, pp. 91, 92.

² L'*aldämaş* est un sacrifice, un repas social; Timon, ouvr. cit., p. 51. Des cas chez les Allemands aussi (« potus »). Les Saxons de Transylvanie également ont *aldamasch*, *almasch*; *ibid.*, p. 59, note 49 (aussi d'après Julius Pauler et Al. Szilágyi, *Magyar honfoglalás kútfoi*).

³ D'après les *Starine* de l'Académie yougoslave de Zagreb, I, p. 18, Élie Bărbulescu, dans les *Conv. Lit.*, 1900, p. 876 et note 2.

⁴ Jireček, *Staat u. Gesell.*, III, p. 29.

Ainsi l'inscription sur un tissu du couvent de Putna, fondé par le grand prince moldave Étienne, mentionne la « Césarissa » Euphémie et sa soeur, Euphrasie, qui ne sont que les veuves de Ougliécha et de Vlachine, les chefs des Serbes macédoniens¹.

¹ *Ibid.*, p. 35, note 8. Cf. Laskaris, dans la *Byz. Zeitschr.*, XXVI, p. 423.

CHAPITRE III

LES LUTTES POUR L'INDÉPENDANCE DES ROUMAINS DE VALACHIE

Le premier acte politique de l'État, maintenant définitivement formé, paraît nous être révélé par une source byzantine qui parle des « Masagètes », des « Alains », à l'époque des autres « Scythes », les Tatars, dont ils auraient appris la façon de combattre avec l'arc, coutumière aux vrais Mongols ¹.

Alors que le nom des « Hongro-Valaques », comme puissance politique et militaire, apparaît seulement chez l'historien byzantin, l'empereur Jean Cantacuzène, en 1322, lorsqu'un chef bulgare « Voïsil », en lutte avec les Byzantins, recourt à un secours venu de ces « Hongro-Valaques » *ἐξ Οὐγκροβλάχων*, et même aux « Scythes » tatars ², le contemporain de Cantacuzène, le savant théologien Nicéphore Grégoras, parlera de ces « Tatars chrétiens », confondus avec les Alains, très peu nombreux et de maigre importance.

La fondation, à la même époque, d'un premier Tzarat de Vidine, avec un chef pris parmi les « Mysés et Cumans »³, est en rapport aussi avec les projets de croisade des Angevins et en même temps avec le développement de cet État de Valachie dans les régions olténiennes.

¹ Οἱ ὑπὲρ τὸν Ἰστρον Μασσαγέται . . . Ἀλάνοι, οἱ δὴ, καὶ χριστιανοὶ τυγχάνοντες ἄνωθεν, ἔπειτα τῇ βιαίᾳ χειρὶ τῶν Σκυθῶν ὑπαχθέντες, σώμασι μὲν ἐδοῦλεσαν ἄκοντες, τὴν δὲ γνώμην αὐτονομίας ἀεὶ κατεβέβρωσκεν ἄφροσις καὶ τῶν ἀσεβῶν ἀλλοτριώσις; Nicéphore Grégoras, I, p. 204. Cf. Jean Cantacuzène, I, p. 465: οἱ πέραν Ἰστρον Γέται, οἱ ὁμόσκονοι τοῖς Σκύθαις.

² Jean Cantacuzène, I, p. 175.

³ Pour le Tzarat de Vidin jusqu'en 1323, voy. l'*Annuaire (Godichnik) de l'Université de Sofia*, 1924.



Fig. 21. — Portrait de prince dans l'Église Princière de Curtea-de-Arges.

Deux ans plus tard, un comte Martin est prié par le roi Charles-Robert d'aller négocier avec Băsărabă¹, dont l'État est donc reconnu aussi de cette façon.

La première intervention militaire ouverte de cette nouvelle fondation est celle contre les Serbes, qui étaient partis à la conquête des Balkans, et en faveur de ce Tzar bulgare de décadence, Michel, avec lequel le prince roumain avait des liens de famille qu'on peut entrevoir dans le nom d'Alexandre, tiré du livre des grands guerriers, très lu donc à cette époque, que portent un nouveau Tzar de Trnovo, et, comme on le verra, son presque contemporain d'Argeș, Nicolas ou Nicoară Alexandre, attendant le mariage d'un fils du Bulgare Alexandre, très fier de son pauvre « empire », avec une princesse d'Argeș, fille de ce Nicolas Alexandre.

Les Serbes arrivent à vaincre ces « Bassarabes », de même que les « Tatars », et une mention slavonne² qu'on trouve dans les Annales, de même que dans la préface du *Zakonik* d'Étienne Douchane, indique le nom même du voévode vaincu, « Băsărabă Ivanco ». Nous croyions jadis qu'il fallait sous-entendre: Băsărabă, fils d'Ivanco ou Iancu (diminutif de Jean), nom employé chez les Roumains comme chez les Serbes, mais il paraît qu'il est question d'un nom double, comme celui de Nicolas Alexandre.

La bataille fut livrée à Velboujd-Kustendil, en Macédoine, le 25 juin 1330³.

Dans *l'Histoire des souverains de la Serbie*, publiée par Jagić⁴, il est parlé de la lutte d'Ouroch l'aveugle, fils de Douchane, avec le Tzar bulgare, Michel, aidé par les « Tatars et par Băsărabă »⁵.

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 591—592. Aussi dans un acte de 1377, la Valachie est appelée par le roi de Hongrie: « Bozorabia »; Iorga, dans la *Rev. Ist.*, VI, p. 200.

² Voy. l'édition des Annales par Stoianovitch, dans le *Glasnik*, série I, LIII, et, pour le « zakonik », l'édition Novakovitch. Aussi dans Hasdeu, *Etymologicum Magnum*, sub v. Băsărabă.

³ Jireček, dans les *Arch.-ep. Mitt.*, X, p. 58.

⁴ *Ein Beitrag zur serbischen Annalistik*; de l'*Arch. für slav. Philologie*.

⁵ ГЛАГОЛУ ЖЕ ІАКО И ТАТАРЕ И БАСАРАБЪ ПОИЕТЪ СЪ СОВОЮ; p. 83. Voy. Stanoiévitch,

Pendant la même année, mais *certainement sans aucun rapport avec ces circonstances balcaniques qui ne rentraient pas du tout dans une politique de croisade, comme celle de Charles-Robert*, auquel du reste se serait opposée la force victorieuse, en progrès continuels vers l'Empire, d'Étienne Douchane, se produit cette campagne royale contre Băsărabă qui est racontée et illustrée par des scènes d'une miniature très réussie, dans le *Chronicon pictum* des Hongrois.

Le roi de caractère féodal ne veut pas une conquête. Il a trouvé le souvenir d'un tribut à marcs d'argent dont le paiement lui est refusé par le voévode qui lui semblait être un simple chef de pâtres, « le berger de mes brebis », le barbare barbu que le roi, rasé d'après la mode française, serait capable de faire sortir aussitôt de sa « tannière » de cyclope mythologique. Des déserteurs de l'autorité de Băsărabă l'ont informé et excité; nous connaissons leurs noms: Danciu, fils de Vladislav, Denis, fils de Nicolas, lui-même fils de « Ioanca » ou « Ioancha », portant le même nom que Băsărabă, et autres ¹.

Ils représentent peut-être aussi les héritiers de ces formations olténiennes que Basarab avait supprimées depuis peu, se prévalant de ce qui a dû suivre au-delà de l'Olt, après le malheur de Litovoiu et de Bărbat.

Des conseils du côté cuman s'y ajoutèrent, car les descendants des anciens maîtres de la plaine valaque étaient aussi dans cette armée mal ordonnée.

En ce qui concerne le chemin qui a pu être suivi à l'arrivée des armées hongroises, il est bien difficile d'admettre, bien qu'il n'y ait pas de diplômes royaux entre le mois de septembre et le mois de novembre, un long voyage triomphal, qui devait avoir une si triste fin, que, du reste, avec

Bitva pod Velbujda, Belgrade, 1930. Des Iases y seront mêlés; cf. la conservation du juge de Cumans; Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, p. 645.

¹ Martin, fils de Berend, rappelle par son nom un conseiller de Mircea I-er, par celui de son père les Berindei lithuaniens, qui entrèrent ensuite dans la synthèse moldave.



Fig. 22. — Bataille de 1330 entre Băsărabă, prince de Valachie, et le roi de Hongrie, Charles-Robert; dessin, d'après une miniature.

une loyauté toute française, le roi reconnaît dans plusieurs diplômes de récompense pour les fidèles qui l'ont sauvé, comme Nicolas de Gara et d'autres moins importants. Charles-Robert a dû donc venir par le défilé de Bran vers ce Câmpulung où il connaissait l'existence d'anciens sujets et d'une église de sa confession, et tout a dû se passer dans cette région de chemins étroits qui surmontent les chaînes de collines couvertes de forêts¹.

Mais il est vrai que la chronique hongroise parle de l'arrivée du côté de Severin —, dont la possession par le roi était considérée par Băsărabă comme une usurpation à ses dépens, — d'un passage à travers tout le pays de l'Olténie. C'est de là, — et dans ce cas il faudrait admettre le gué de Râmnic, où flottent encore, avec des noms fantastiques, d'archaïques légendes de luttes entre les Roumains —, qu'on serait allé vers cette Argeș, qui ne peut être, même en tenant compte de la citadelle de Saint-Nicoară, au haut clocher, imitation des églises-châteaux des Saxons de Transylvanie, la Curtea-de-Argeș, mais la forteresse de la montagne, le *castrum Argyas*.

L'expédition n'aurait pas réussi à cause d'un terrible défilé de rochers, de la cime desquels les combattants, portant de longs bonnets pointus, des jaquettes de peau retournées et des sandales, faisaient tomber des fragments de roc ou envoyaient une pluie de flèches, d'après le meilleur système tatar, pour venir, à la fin, travailler de leur massue. La seule route de retraite était coupée par des haies de broussailles². Un tumulte terrible se produisit. Les chevaliers, parmi lesquels ont pu se trouver les nouveaux *militēs* angevins de

¹ L'opinion contraire, plus récemment, chez M. N. A. Constantinescu, dans sa brochure commémorative de la bataille contre Charles-Robert (*Bătăliile mari ale Românilor, I. Bătălia dela Posada, 1330, 9—12 Novembre, Bucarest, 1930*).

² « In quamdam viam . . . , quae erat in circuitu, — ce qui correspond au bassin du Muscel —, et in utraque parte ripis prominentibus circumclusa et ante, unde erat dicta via patentior, indaginibus in pluribus locis fortiter fuerat circumsepta . . . » In fundo depressa via, quae nec via dici potest, sed quasi navis stricta ».

race roumaine de Transylvanie, ces Roumains du roi, portant l'épée accrochée au cou, tels qu'on les voit dans une de leurs églises de la région Sud-Ouest de leur pays, et à Sângiorgiu-pe-Streiu, se dispersent de tous côtés. Beaucoup de têtes furent cassées. Le roi, dont le sceau fut perdu, le vice-chancelier étant tué, est heureux de pouvoir se sauver, grâce au sacrifice de son fidèle Didier, fils de Denis, qui avait revêtu le costume royal, par le défilé de Bran, ou par quelque sentier de montagne (9—12 novembre)¹.

La chronique hongroise, rédigée par un contemporain et un témoin oculaire, auquel il faut attribuer aussi les miniatures, reste donc un témoignage d'une sûreté parfaite. Les scènes, d'une authenticité absolue, présentent l'affolement des troupes hongroises de cavalerie, qui « ressemblent aux enfants qui s'agitent dans les berceaux, ou aux joncs battus par le vent ² », dans le défilé des Carpathes où elles avaient été prises comme dans un traquenard.

Une source polonaise, signalée depuis peu³, la chronique de Duisburg⁴, en Prusse, ajoute un détail que nous retrouvons encore deux fois dans l'histoire des luttes moldaves : le système de scier les arbres d'une forêt pour les laisser retomber sur la lourde armée qui avance vers les horizons transylvains⁵.

La présence, à côté du voévode de Transylvanie, de trois prévôts et d'un moine dominicain, qui périrent, montre que

¹ Des détails et la citation du texte compris dans cette chronique et dans ses formes ultérieures, dans Iorga, *Ist. armatei*, I, 2-e éd., p. 84 et suiv. La chronique est contenue aussi dans le *Chronicon Dubniczense*, et dans le *Chronicon budense*, édité par Podhradczki, ainsi que dans la collection de Florianus.

² Sicut in cunis moventur et agitantur infantés, vel sicut arundines quae vento moventur; *ibid.*

³ Par M. Émile C. Lăzărescu, dans la *Rev. ist.*, 1936, p. 243—244.

⁴ *Chronica terrae Prussiae*, dans les *Scriptores rerum prussicarum*, I, p. 3 et suiv. L'information est ensuite délayée dans des vers allemands par Nicolas de Jeroschin; *ibid.*, pp. 218—219. Les deux passages ont été reproduits par Lăzărescu, *loc. cit.*, pp. 244—245. Cf. Iorga, *Ist. armatei*, I, 2-e éd., pp. 75—79.

⁵ Voy. aussi Lupaş, *Atacul lui Carol-Robert contra lui Basarab cel Mare*, Cluj, 1932 (dans l'*Anuariul Comisiunii Monumentelor Istorice, secția pentru Transilvania*, 1930—1931, Cluj, 1932).

dans cette action il était question aussi de la destruction, qui rentrait dans l'obligation du « roi apostolique », — la Transylvanie étant pleine de Franciscains, de Dominicains, d'Augustins ¹, — de l'opiniâtreté du schisme roumain.

Quoi qu'il en soit, malgré les efforts d'amoindrir l'importance du désastre, comme s'il n'avait été question que « d'une petite partie de nos armées », de « quelques troupes des nôtres », pour qu'ailleurs on finisse par reconnaître l'existence dans la bataille de toute « l'armée royale appelée par un édit du roi », d'une « puissante armée nôtre », et contenant la mention de « nos principaux clercs et barons et nobles et même des habitants de notre pays » ² — sous cette dernière formule sont compris certainement aussi les knèzes des Roumains du Banat, que nous retrouverons après une trentaine d'années dans une autre campagne —, il a été question d'une des plus larges concentrations de forces dans la nouvelle Hongrie et de la première grande campagne, de la première tentative dans une lutte désespérée, de la part de la royauté angevine.

Les *Alpes Pazara* de 1372, dont on a voulu faire *Paserea* (une montagne), puis *Posada* (une auberge de grande route), ou, comme c'est le cas pour *Rösler*, tout un pays, semblent ne signifier que « les montagnes de Bășărabă » ³.

Pour diminuer encore l'importance de la victoire, la chancellerie royale a présenté la prétendue ambassade,

¹ A la fin du XIII-e siècle, ces Dominicains, ces Augustins, ces Franciscains se trouvent dans leurs maisons d'Alba-Julia, de Sibiiu, de Vinț, de Cârța (Candela = Kertz), de Sighișoara; N. Densusianu, *loc. cit.*, I, p. 551, n^o CCCCXL.

² D'un côté, « *quaedam particula gentis nostrae* », « *particularis gens nostra* » (*ibid.*, pp. 623—624, n^{os} CCCCXVI—CCCCXVII); d'un autre: « *cum potioribus regni nostri prelatibus et baronibus ac nobilibus, necnon regnicolis nostris* » (*ibid.*, p. 627, n^o CCCCXCIX), « *valida gens nostra ibidem nobiscum habita* » (*ibid.*, p. 633); « *tota gentis nostre potencia* » (*ibid.*, p. 646); les « *mete mortis* », « les frontières de la mort », sont mentionnées, d'après une « relation litteratoria », par Louis, le fils du vaincu; *ibid.*, I², pp. 14—15, n^o XII. Cf. aussi *ibid.*, pp. 37, 87, et *ibid.*, p. 615, n^o CCCCLXXXIX; puis pp. 616, 625, 633, 638, n^o DX.

³ Voy. Rinaldi, *Annales*, 1372. *Rösler*, *Anfänge des walachischen Fürstentums*, 1868, p. 19, renvoie aussi à Kaprinai, I, p. 361, à Katona, XI, p. 371, à Pray, *Dissertatio*, p. 144.

terminée par une entente — c'est, comme on le verra, le même moyen d'explication et d'allègement que pour l'attaque d'Étienne-le-Grand dans la forêt de Cozmin contre les Polonais — d'un Bakó, frère du prévôt, ensuite vice-chancelier, Tatomir, dont le nom montre un chef des Szekler, à Curtea-de-Argeş elle-même¹.

Cela a été de fait aussi *un grand combat livré par tous les Roumains, bien que sur deux fronts différents*. Car on mentionne, à une époque où, il est vrai, les Tatars subsistaient encore sur la rive gauche du Danube, ainsi qu'on le verra, avec leur « prince », Demètre (Timour), à Cetatea-Albă, qui était cependant trop loin, le concours de certains « Tatars², que les Hongrois avaient tout intérêt à présenter comme des païens venus combattre contre celui qui portait le drapeau de croisade — le roi les aurait vaincu ailleurs —, mais qui ne peuvent être que des Roumains appartenant à la future Moldavie, sur laquelle s'étendait —, « pays tatar » au-delà duquel se trouvaient ces « montagnards » —, plus ou moins l'autorité du Khan, sans que cependant les Tatars eussent habité dans cette région, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs petchénegues et cumans.

Revenant, dans un pareil état, par Temesvár, dans la « cité du Nord » des anciens Moraves, le lointain Visegrad, Charles-Robert ne cherchera qu'après quatre ou cinq ans une expédition de revanche. Ayant perdu en 1330 Severin, il réussit, entre juin 1334 et juin 1335, dans des conditions que nous ne connaissons pas, mais probablement sans une initiative personnelle, à regagner cette place de garde contre les Roumains, et il y installa comme Ban Denis, un des membres de sa Cour³. Mais on ne peut pas parler d'une vraie pacification. Le vainqueur de 1330, qui ne mourut qu'en 1342, resta pour les secrétaires du roi le même « infidèle » roumain ou « transalpin »⁴. Cependant, la fin de ce règne difficile fut paisible. La nomination

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 646.

² *Ibid.*, p. 617.

³ *Ibid.*, pp. 629, 643.

⁴ « Infidelis Olacus noster », « infidelis noster transalpinus », « manifestus et notorius noster infidelis », « Basarab Olacus et filii ejusdem »; *ibid.*, pp.

comme nouvel évêque de Milcov, sujet au siège d'Esztergom, en 1332¹, de Vitus de « Monteferreo » — on pourrait croire qu'il est question d'un Allemand ou d'un Hongrois, mais peut-être aussi d'un Italien, parce que c'était le chapelain même de Charles-Robert — trouve sa place dans la politique hongroise de ce moment, le lendemain de la défaite dans les montagnes de Câmpulung de la grande armée royale². Ce que le roi n'avait pas pu faire chez ces Roumains du Sud, fut donc tenté dans ces autres régions, où il y avait, de Trotuş jusqu'à Bacău, une population de Szekler et de Csangós qui avaient passé de l'autre côté des montagnes, car l'évêché ne pouvait pas être isolé et prétendait nécessairement une garnison et l'administration de la région voisine. Cet acte, qui était naturellement sollicité par l'Angevin

623—625, 627, n^o ccccccxcix; p. 633. — Pour l'expédition de 1330 voy. aussi *Marci Chronica de gestis Hungarorum*, Pest, 1867; *Chronicon Pictum*, ed. Tolaj. La bibliographie complète est donnée par M. Émile Lăzărescu, dans la *Rev. ist.*, 1935, p. 241 et suiv. Cf. surtout Iorga, *Deux conférences en Suisse, Les luttes pour la liberté*, Vălenii-de-Munte, 1929; Élie Minea, dans les *Cercetări Istorice*, V—VIII, Jassy, 1932. Là aussi les documents, reproduits dans N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 623 et suiv.; I², pp. 34—35. M. Lăzărescu observe (*Rev. Ist.*, 1936, p. 242, note 1), d'après M. Minea, *loc. cit.*, p. 331 et note 1, que Maurice Wertner (dans la *Századok*, XXXII (1898), pp. 836—843), déclare faux le document des *Mon. Hung. Hist.* publié par nous dans les *Conv. Lit.*, XXXV (1901), pp. 281—286, par M. Motogna, dans la *Rev. Ist.*, X (1923), pp. 82—85. Il contient de larges détails qu'il faut mettre à côté de ceux de la chronique. — Ajouter aussi Heinrich von Müglin, *Chronik der Hunnen*, chez Kovachich, *Sammlung kleiner noch ungedruckter Stücke*, I, Bude, 1805, p. 92, cité d'abord par Rösler, *Anfänge*, p. 19, note 28. La scène de la lutte de 1330 est rendue complètement dans Hóman, *ouvr. cité*, II, à la page 280, où l'on voit aussi le côté gauche de la bataille, avec le roi qui est à l'abri des pierres jetées par les Roumains, s'enfuyant entre deux soldats, alors que tous les siens sont gisants dans la vallée. Băsarabă lui-même paraît être le guerrier barbu qui, à côté d'un paysan à gros bonnet, jette un fragment de roc. Sur les hauteurs sont représentés des arbres au large feuillage. Voy. enfin aussi Auner, *A Romániai magyar telepek történeti vázlatá*, Timișoara, 1908.

¹ N. Densusianu, *ouvr. cit.*, I, pp. 622—623, n^o ccccccxvi. « Les puissants de ces régions » ne signifient pas une allusion à une domination qui en tout cas ne pouvait pas être celle des Hongrois, mais une simple formule vague.

² Un Hongrois se trouve dans la « terra transalpina » en 1333, dans Nagy Gyula, *Grof Sztaray oklevéltára*, Budapest, 1887, I, p. 80.

en tant que capitaine de croisade ¹, n'est qu'une préparation pour la création du nouveau « voévodat transalpin », celui de Dragoş le Maramorésien, et cette double tentative devait amener, par la force même des choses au cours du développement organique des peuples, l'acte national que sera « l'État roumain de la Moldavie » ².

Dans l'État valaque lui-même, il n'y a pas de doute, ainsi que le prouvera la correspondance avec le patriarche œcuménique ³, que l'orthodoxie traditionnelle, « la loi roumaine », ne rencontrait aucune concurrence. Băşărabă est le fondateur de l'Église, bientôt de caractère métropolitain, d'Argeş ⁴.

Là, l'église de Saint Nicolas, comme nous l'avons déjà noté, possède un clocher correspondant à celui de Câmpulung. Quelle que soit la différence des matériaux employés dans ce clocher, en regard de celui qu'on trouve dans l'église elle-même, il n'y a aucun motif pour admettre une création ultérieure. L'idée d'une église-nécropole, qui a été émise par l'architecte Gabrielescu, n'a pas plus de probabilité : la nécropole était dans l'église princière elle-même ⁵.

On a trouvé à Argeş ⁶, dans la nouvelle église qui s'éleva sur l'ancienne, à la place destinée au fondateur,

¹ Sub favoris praesidio carissimi in Christo filii nostri Caroli, regis ejusdem Hungariae illustris.

² Voy. l'opinion différente d'Auner, *loc. cit.*, p. 65.

³ Iorga, *Documents grecs* (dans la collection Hurmuzaki, XIV).

⁴ Pour une signature supposée sur les vêtements des saints dans l'autel, qui aurait donné une autre date, voy. Tafrali, *Argesh*, aussi *Rev. Arch.*, 1911¹, pp. 72—73; opinion absurde, combattue par Onciul, dans *Bul. Com. Mon. Ist.*

⁵ Voy. Auner, dans la *Rev. Cat.*, III, p. 440 et suiv.

⁶ G. Brătianu, *Les fouilles de Curtea de Argesh* (Roumanie), dans la *Rev. Arch.*, XVI (1921), p. 1 et suiv.; du même, *Les bijoux de Curtea de Argesh* (Roumanie) et leurs éléments italiens, dans la *Rev. Arch.*, XVII (1923), p. 90 et suiv. L'église de Saint Clément au Mont Athos a les mêmes éléments d'architecture que celle d'Argeş; Gelzer, *Vom Heiligen Berge und aus Makedonien*, 1904, p. 167, de même que l'Olympiotissa d'Élassona; 'Επετ. ἐτ. βυζ. σπουδ., IV, pp. 313, 316.

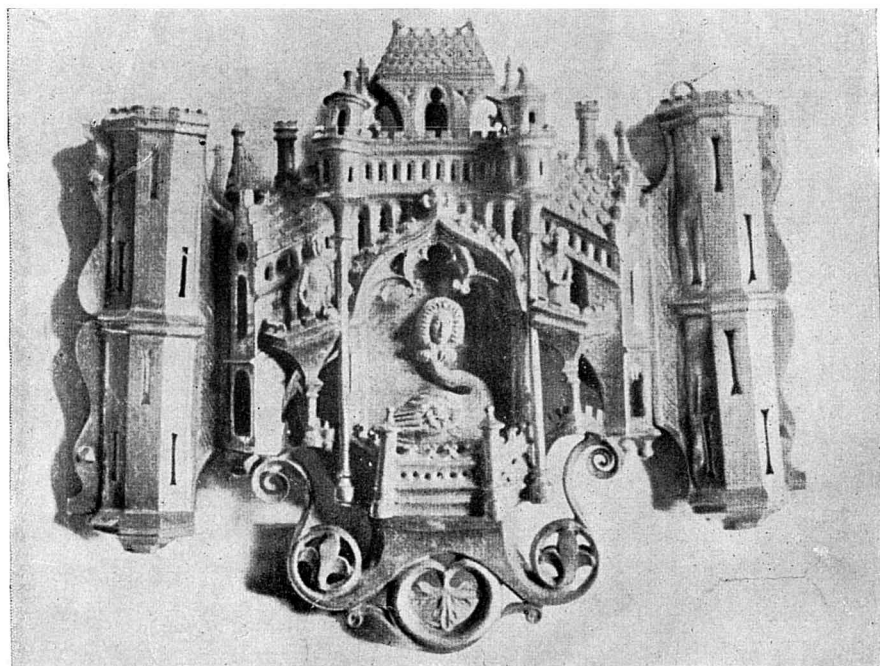


Fig. 23. — Ornement en or de la ceinture de Băsărabă I-er.

dans un tombeau qui est resté inviolé, les restes, extraordinairement bien conservés, d'un guerrier d'âge moyen, au visage menu et rond, très délicat, aux profondes orbites, portant sur la tête un diadème de petites perles, *qui ressemble à celui du portrait de son successeur au XV-e siècle, Vlad Țepeș*, et qui a pu être surmonté, comme dans ce portrait, d'une aigrette de plumes retenue par de grosses perles, et sur le corps un vêtement de pourpre, dans lequel sont tissés les lys des Angevins. Des pieds et de la chaussure, que nous croyons avoir été de pourpre, comme celle des empereurs, rien n'a été conservé. Mais sur les gants il y a les mêmes lignes de perles menues. La taille était prise par une ceinture fermée d'une boucle d'or, qui représente, dans un beau travail de joaillerie occidentale, un chevalier et une dame au-dessus des créneaux d'un château. La bague était encore attachée au doigt, et d'autres bagues ont été trouvées dans les tombeaux voisins, dont l'un portait aussi un reste d'inscription sculptée. Quant à l'inscription sur le tombeau du fondateur, elle a été prise comme modèle pour les tombeaux du pronaos, en une forme peu habituelle de cercueils, par la famille des Brătianu, au commencement du XIX-e siècle.

Nous avons admis et nous le maintenons, que, puisqu'un graphite, sur le mur gauche, mentionne la mort à Câmpulung du prince Băsărabă, le corps a été apporté dans l'ancienne résidence des princes : dans l'église princière de Câmpulung même, la place du fondateur est retenue pour le successeur de Băsărabă, Nicolas Alexandre, qui gisait sous une pierre contemporaine, ainsi que le montre l'inscription creusée dans la pierre (alors que plus tard toutes les inscriptions tombales sont en relief), ainsi que le caractère des lettres et le style.

La pierre tombale d'Argeș, avec un portrait en relief, représentant un prince aux longues boucles, portant un haut bonnet, et en haut de la poitrine un ornement qui ressemble à la pièce de fourrure dans ce beau portrait de Vienne, de Vlad Țepeș, doit être attribuée au même Băsărabă dont la tunique en soie rouge aux fleurs de lys a le même caractère. Le nom de l'artiste, creusé dans la pierre comme pour la pierre

tombale à Câmpulung de Nicolas Alexandre, serait encore une preuve.

Du reste, c'était aussi la tradition que nous a conservée la compilation de l'histoire valaque, employée au XVIII-e siècle par Şincai, lorsqu'il parle, — mais il s'agit du supposé Radu Negru —, de « la statue en pierre, c'est-à-dire le portrait qu'on trouve dans le pronaos de cette église ». Nous n'hésitons pas aujourd'hui à attribuer cette précieuse représentation au fondateur même de l'État valaque¹.

Mais, si Băsărabă, dont la mort est mentionnée sur le graphite de ce mur de gauche, est celui qu'on a enterré à Argeş, à la place du fondateur, — et l'inscription montrerait que l'église était déjà terminée en briques à la fin de ce règne glorieux²—, c'est encore lui qui doit être ce voévode, portant une haute couronne et un vêtement comme celui des empereurs-archiérées de Byzance, qui est représenté dans le portrait, — même si celui-ci a été refait à une époque ultérieure, — qu'on voit aujourd'hui derrière le mur qui sépare le pronaos de la nef dans cette Église Princière. Ceci d'autant plus qu'à côté de lui il y a une princesse dont le voile qui retombe sur les épaules est totalement inaccoutumé, ainsi qu'on peut le constater en le comparant avec ceux des plus anciens portraits de princesses de Valachie: celui de Mara, femme de Mircea I-er, et celui de Catherine, femme de Radu-le-Grand,

¹ Voy. la publication de la Commission des Monuments Historiques, dans le *Bulletin* portant l'année 1935, et l'étude citée de M. Sacerdoţeanu. Cf. Şincai, *Chronica Românilor*, 2-e éd., 1886, I, p. 394. Aussi chez Clain, dans Onciul, *Originile Principatelor*, p. 221. Pour le témoignage du professeur français Stanislas Bellanger, vers 1840, dans *Le Kéroutza*, II, p. 430, voy. G. Brătianu, dans la *Rev. Ist.*, VI, pp. 221—226, ou aussi l'opinion de Tocilescu et celle de Drăghiceanu. Onciul observe même une fleur de lys sculptée qu'on trouve sur de pareilles représentations étrangères, surtout du XIV-e siècle. Voy. aussi le mémoire curieux d'Athanase Marienescu, dans les *Mém. Ac. Roum.*, s. III, XXXI. Il nous semblait autrefois que la forme du bonnet pointu étant la même que celle du prince Jean le Terrible du XVI-e siècle, on pouvait penser à une époque ultérieure, mais tous les autres éléments renvoient au XIV-e siècle.

² Voy. la publication de la Commission historique de Roumanie, *Biserica Domnească din Curtea-de-Argeş*, 1917—1923.

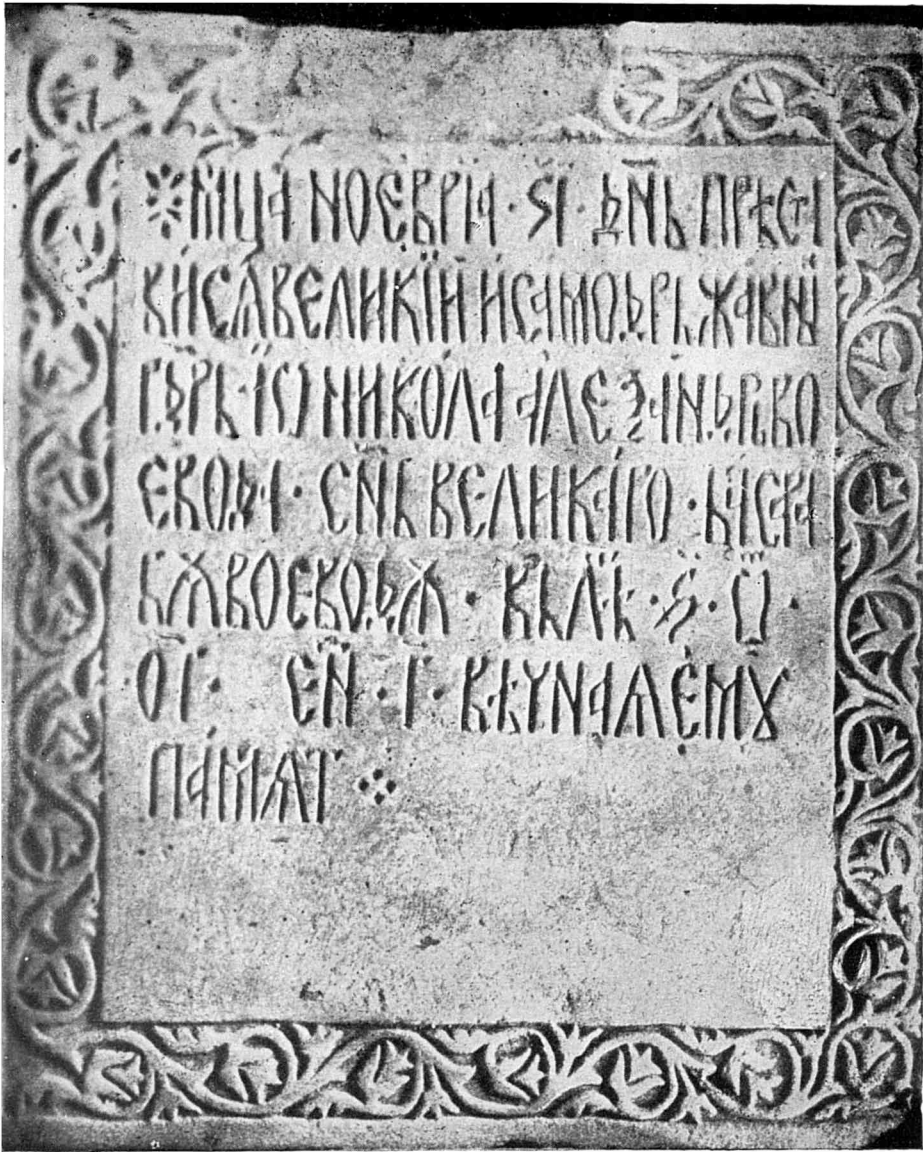


Fig. 25. — Pierre tombale de Nicolas Alexandre, prince de Valachie, dans l'Église Princièere de Câmpulung.

dans l'église du couvent de Govora. Un portrait de guerrier, dont la tête a disparu, est peint sur un des pilastres de la basilique, à gauche aussi, portrait qui désigne le personnage enterré au-dessous.

La tradition populaire a conservé le souvenir de ce tombeau et a essayé des liens généalogiques par lesquels on voit nettement que « Radu-Negru » est de fait « Negru Radul ». Ainsi, dans un document : « dès la construction de l'église du prince Negru.... par Nicolas Alexandre Voévode, fils de feu Băsărabă Voévode, *petit-fils de Negru Radul Voévode, leurs corps étant ensevelis dans ce saint couvent* ». Ou aussi : « Par feu Nicolas Alexandre Voévode, dont les ossements gisent dans le saint couvent, année 6873 »¹.

C'est encore de Băsărabă I-er, dont le souvenir est resté ainsi relié, pour les siens, mais aussi pour les Moldaves et les Hongrois, à sa fondation, que doit venir naturellement la résidence princière à côté de l'église qu'il a fait bâtir. Construite avec deux séries de poutres, au-dessus d'une cave voûtée, qu'entoure à la façon paysanne un socle avancé, employant des pierres prises dans la rivière voisine, cette construction n'est pas dénuée d'ornements; M. Virgile Drăghiceanu en a trouvés en fouillant dans ces ruines. Il y avait aussi des éléments de sculpture autour des fenêtres et de la porte, au cadre gothique, de même que ce bel aigle sur les consoles des voûtes, qui était donc à ce moment l'emblème du pays. Mais surtout on a découvert une céramique polychrome très intéressante, dont la tradition se conserve jusqu'à nos jours chez les potiers de ce qui a été jadis la résidence des princes².

Nous devons nous contenter de ces souvenirs puisqu'il n'y a ni documents ni manuscrits valaques de cette époque³.

¹ M. Protitch a rapproché ce portrait de Băsărabă d'Argeș des Saints Tiron et Stratilate dans le couvent de Krémikovitzi; *Mélanges Kondakov*, pp. 103—104. Cf. Băjan, *Documente Câmpulungene*, pp. 739—741.

² Voy. Drăghiceanu, dans la *Rev. Ist.*, VI, pp. 257—258, et dans la publication citée de la Commission des Monuments historiques.

³ Pour l'Évangéliste bulgare contemporain du Tzar Alexandre, *Byz. Zeitschr.*, XXIX, pp. 464—465.

NICOLAS ALEXANDRE LE PIEUX, PRINCE DE VALACHIE.

Ayant hérité de son père, qu'on pourrait appeler le libérateur, Alexandre, fils de Băsărabă, portant, ainsi que nous l'avons remarqué, le nom du Tzar contemporain de Trnovo, pour lequel on s'était inspiré d'Alexandre-le-Grand lui-même, s'empessa d'offrir au nouveau roi de Hongrie, Louis, de même âge que lui, le serment de fidélité, dès 1343¹. Il n'avait pas réclamé au ban Denis Severin, où la succession de celui-ci fut recueillie, comme dans un règne à titre héréditaire, par son fils, Étienne (c. 1342—1347)², mais, deux ans après, le Pape Innocent VI, qui poursuivait des projets de croisade, pouvait le considérer comme un protecteur de cette foi catholique, ce qui ne pouvait aller sans la dépendance de la Hongrie³. C'était l'époque où, sous le drapeau de l'Église, les chrétiens d'Occident conquéraient Smyrne, occupée jusque-là par l'émir turc Oumour, et que se faisaient les préparatifs pour l'aventure orientale d'Humbert, le dauphin de Viennois.

Mais, du côté du jeune roi, très italien comme esprit et comme tendances, il n'y avait pas le même désir de paix que de la part du Valaque, qui, avec un frère ou plusieurs, que nous ne connaissons pas, avait combattu en 1330 contre les envahisseurs. Louis avait une vraie passion pour les campagnes d'Italie, où il mena aussi le voévode de Transylvanie et tous ces *militēs* dont il disposait, parmi lesquels aussi des Roumains, du Maramurăș jusqu'au Banat, des «braves» de toute espèce, de même que des exilés de Valachie, qui étaient eux aussi acceptés dans cette brillante collection d'aventuriers, étant considérés comme dépendant de la couronne de Hongrie, avec leur voévode transalpin aussi⁴. Cette armée descendra jusqu'à Naples où, bientôt, en 1345, André, frère de Louis, lequel avait épousé la capricieuse héritière

¹ Chronique hongroise.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, I¹, p. 673, n^o DXXXV; I², p. 4, n^o III.

³ *Ibid.*, I¹, pp. 697—698, n^o DLI.

⁴ *Ibid.*, I², p. 38.

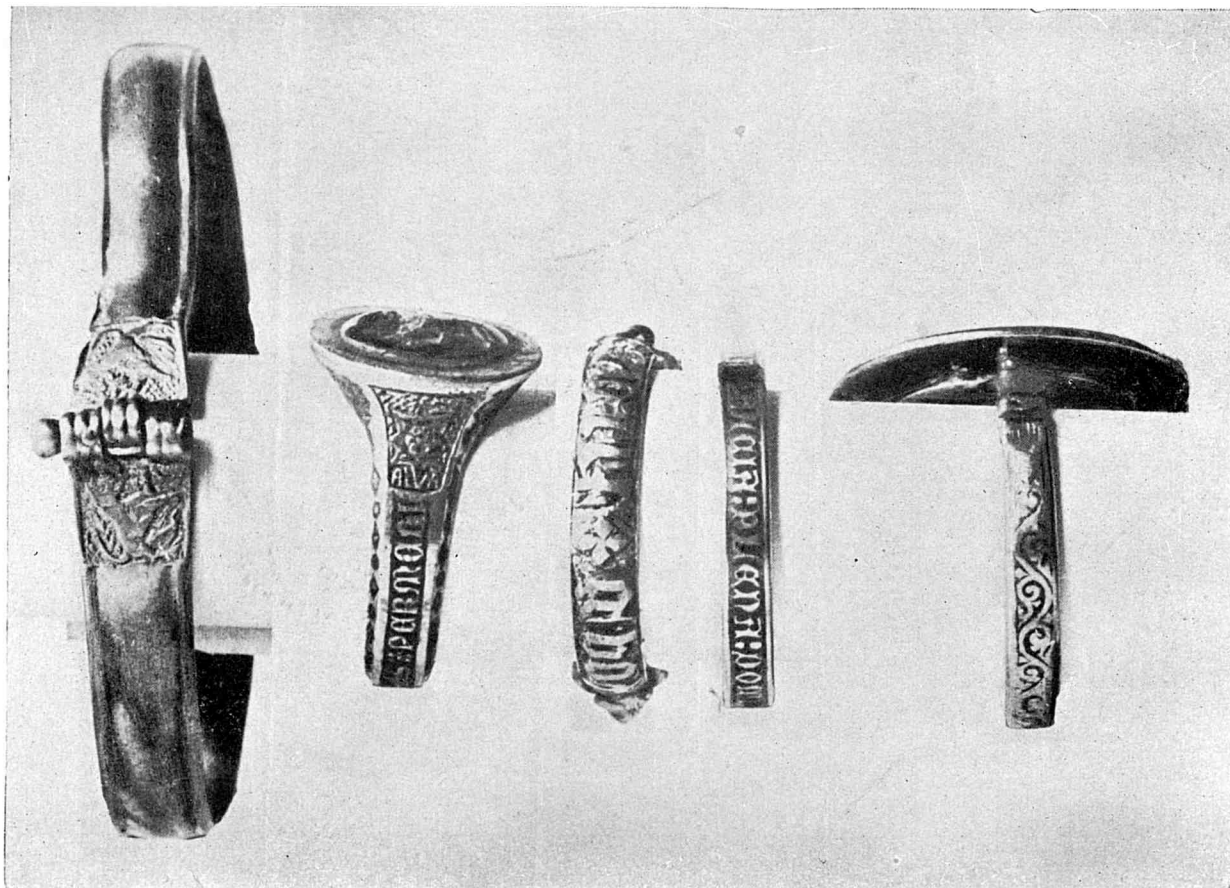


Fig. 27. — Bijoux de l'Église Princièrè de Curtea-de-Arges.

du royaume, Jeanne, devait être tué; et c'est là peut-être que Philippe de Mézières, le futur chancelier de Chypre et le facteur constant des croisades pendant le XIV-e siècle, étant alors un des fidèles d'André, aura appris de ces Roumains le rôle des « deux Ablaquies » dont il parlera dans une de ses oeuvres ultérieures ¹. Ces Roumains auraient participé aussi aux campagnes de Dalmatie du roi Louis, auquel les Vénitiens cherchaient à ravir cette rive de l'Adriatique, qui lui était si chère par les rapports qu'il entretenait avec l'Italie, et où, dès 1346, il était devenu le tuteur du fils posthume d'André. En 1349, une nouvelle expédition italienne entraîna avec elle toute cette *cavalleria rusticana*, dans laquelle les Roumains avaient leur part. Sous le drapeau royal dans ces régions lointaines se dépensa ainsi la vaillance roumaine qui s'était déjà manifestée dans les défilés des Carpathes en 1330.

En 1345, une ambassade pour conclure la paix et établir une bonne entente, celle de Démètre, évêque d'Orade (Nagy-Varád) ², doit être mise en rapport avec le mariage conclu entre le prince Alexandre et Claire de Doboka ³, par lequel un nouveau lien avait été créé avec le catholicisme et donc avec l'État royal du voisinage, ces seigneurs de Doboka, les « Dobâcești », devenant ensuite des boïars de l'État roumain. *Un seul monde de « chevaliers » roumains se trouve donc sur les deux versants des Carpathes.*

Lorsque, pendant la même année 1345 ⁴, le Pape, qui avait essayé de convertir le Tzar de Bulgarie ⁵, fait l'éloge des *Olachi Romani commorantes in partibus Hungarie transylvanis, ultralpinis et sirmiis*, séparant donc les « Transylvains », les « Ultralpins » et ceux de Syrmium, ceci ne représente que la découverte de ces régions par les mêmes Franciscains: il n'est pas question d'éléments isolés à peine arrivés. Ceci

¹ Voy. Iorga, *Acte și fragmente*, I, p. 1, n° 1.

² Iorga, *Documents Trans.* (dans la coll. Hurmuzaki, XV), p. 1, n° 2.

³ La suggestion, dans Auner, *Rev. Cat.*, II, p. 68.

⁴ Theiner, *Mon. Hungariae*, I, 6913; N. Densusianu, *loc. cit.*, I, pp. 697-698, n° DLI.

⁵ *Ibid.*, pp. 647-648, n° DXVI.

signifie encore, avec la conscience, chez les propagandistes italiens, du nom de Roumain, l'intérêt apostolique, qui n'aurait pas pu être attiré au profit d'on ne sait quel groupe de nomades.

Dans ce document sont mentionnés, en même temps qu'Alexandre Băsărabă, les noms d'autres « Valaques Roumains », dont l'un, Nicolas, est intitulé « prince de Remecha » — ce qui pourrait être le Râmnic de Vâlcea, où aurait résidé un homonyme, portant le même nom que Nicolas Alexandre, qui lui-même pourrait être le voévode Nicolas d'« Anginas » interprété comme Argeş —, mais on ne peut pas déterminer d'une façon certaine où étaient établis un Vladislav *de Bivinis*, un Seneslav *de Sypprach* et un « Aprozya » de *Zapus*, le premier devant être, d'après un historien récent de la vie des Roumains dans l'Ouest de la Transylvanie, un simple voévode de la bourgade de Beiuş¹.

En rapport avec ces bonnes dispositions religieuses, les Franciscains, chargés des conversions, reçoivent de nouvelles instructions par deux Italiens du même Ordre, François de Città-di-Pieve et Buonfiglio de Césène. En 1324, on avait créé pour ces Frères Mineurs « la fraternité de ceux qui voyagent au milieu des infidèles pour le Christ ».

La séparation des princes d'Argeş du royaume de Hongrie ne se fera pas d'un seul coup. Mais le nouveau roi Louis emploie largement les autres Roumains de sa Transylvanie à lui. *Il organise ces « milites » comme des éléments militaires de base.*

Ainsi, des knèzes roumains défendent le château d'Ilia². Un nouveau Dărman, Jean, apparaît à Caraş, comme vice-châtelain en 1364³. En 1349, l'évêque d'Orade écrit à un voévode Pierre, fils de Stanislas, qui est knèze à Vintiri⁴.

¹ *Ibid.*, pp. 697—698, n° DLI; C. Pavel, *Şcoalele din Beiuş, 1828—1928*, Beiuş 1928. Cf. *Rev. Ist.*, XIV, pp. 401—402 (on y propose l'identification avec Remete).

² *Castrum Iliad*. Chez N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 79: « kenezii Holahorum ». — Cf. J. Bogdan, *Originea Voevodatului la Români*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXIV.

³ *Ibid.*, p. 88, n° LXIV.

⁴ Meteş, *Istoria Bisericii*, I, pp. 184—185.



Fig. 29. — Fresque de l'Église Princière de Curtea-de-Arges.

L'aspect même de ces *militēs* nous a été conservé par les portraits de cette église, un peu ultérieure, à inscriptions slaves mentionnant l'empereur-roi Sigismond, qui se maintient à Sângiorzul-pe-Streiu, portraits qui représentent, à côté des femmes portant une chemise fleurie et l'ancien pagne, les hommes, des guerriers, ayant au cou l'épée des croisés.

Des éléments roumains pris parmi les exilés combattent aussi jusqu'à Zara (1346), après avoir pris part à l'expédition contre le prince Alexandre: ainsi un Carapciu (Karapath)¹, fils de « Stanislas », ce qui signifierait Sănislav, — mais cela supposerait un homme de grand âge —, un Vlaicu (Wlanuyk; quant à « Negul », il semble être seulement: « necne »), Nicolas et Vladislav, fils de Vladislav, fils de « Zovna », ce qui pourrait signifier Zârna². Louis leur donne la terre de Reçaş (Rykas, qui vient de *rieka*, slav. rivière), près du ruisseau du petit Timiș (*Kis Temes*), en 1359³.

C'est, du reste, l'époque où la chevalerie angevine se trouve sur tous les chemins de l'Europe. Vers 1350 nous rencontrons ainsi la compagnie « hongroise » de Nicolas d'Othim, en Italie méridionale⁴, où le roi si franco-italien dans l'âme lutte pour l'héritage de son frère André. Le voévode de Transylvanie, qui combat contre Venise, a eu certainement avec lui des troupes prises dans toutes les nations du royaume.

A ces combats et plus tard à ceux de Bosnie, en 1363, participent donc ces exilés de Valachie que le roi récompense solennellement. Ainsi au « comte Stanislas », sont donnés en Transylvanie les villages suivants: Satul Lung, Cernat, Bran, Stănești (« Ztanfalva »)⁵. *Un pareil don montre combien a dû être grande la situation de ce boïar dans sa*

¹ Aussi comme nom de localité; Iorga, *Studii și doc.*, VI, p. 343, n° 965.

² Voy. Aurélien Sacerdoțeanu, dans la *Rev. Ist.*, an. 1936.

³ Fejér, IX⁸, ouvr. cité, p. 1, d'où dans N. Densusianu, *loc. cit.*, I² pp. 60, 69, 180—192.

⁴ Iorga, *Philippe de Mézières*, p. 270, note.

⁵ *Die Rechtslage des ehemaligen törzburger dominium*, Braşov, 1882, Annexe, p. 3.

patrie et même quelles conséquences a pu avoir, pour les circonstances roumaines la création d'une si large possession transylvaine où, jusqu'à nos jours, il y a de riches établissements de Roumains.

Après l'intervention du Pape, les projets italiens furent abandonnés en 1352.

En 1355, lorsque Louis est reconnu comme héritier par son oncle maternel Casimir, créateur de la Pologne réunie, Alexandre était considéré par le roi de Hongrie comme un vassal de son royaume, réconcilié, amené à la paix¹, par l'ambassade de cet évêque d'Orade². Mais aussitôt commence une nouvelle attaque contre la Dalmatie, en 1357, province qui est cédée formellement par la République en 1358.

Partout, cette seconde moitié du XIV-e siècle signifie une manifestation de la valeur des Roumains.

Dans l'Ouest des Balkans une nouvelle dynastie, qui n'est ni slave ni albanaise, celle des Balchides, crée un État voévodal, sur les bords de la Zenta, orienté vers l'Italie. Des mercenaires mêlés naturellement à des éléments bulgares fondent, sur l'emplacement de l'ancien despotat byzantin de Smiltzès, tendant vers la situation de celui-ci envers l'Empire, l'usurpation, qui dura un demi-siècle, d'un Balica et d'un Dobrotitch (nom venant de Dobrotă, de même que Laiotă, Calotă, Gerotă, Bașotă, Balotă, Cocotă)³. Les Roumains sont mentionnés, avec la définition de leur façon d'être, aussi dans l'intéressant traité de croisade publié par M. Gôrka⁴.

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 38: « occasione pacis et concordiae inter nos et eundem tractandae ».

² *Ibid.*, pp. 60, 98—100, n^o XXVI, et p. 180 et suiv.

³ Cf. avec la prétention de M. Moutaftchiev, dans la *Revue des études slaves*, de remplacer Dobrotitch par Dobrotitza, ce qui est impossible, sur la base d'une mention dans les textes de comptes génois de « Dobordize », mais à côté il y a (voy. nos *Notes et extraits*, I) aussi la forme « Dobrodicii ». Voy. notre réponse dans la *Revue du Sud-Est européen*, 1928, pp. 133—136. Sur un Vlachota Dobrotitch vol. suivant.

⁴ Voy. plus loin.



Fig. 30. — Fresque de l'Église Princière de Curtea-de-Argheș.

En 1355—1356, apparaît à Severin comme Ban Nicolas de Zech¹ (Széchy). Le prince de Valachie avait donc abandonné pour le moment ses droits sur la forteresse qui était de fait, vers l'Occident, la clef de son pays. Il semble même qu'il ait cédé formellement ses prétentions sur Severin, retirant aussi l'évêque qui, s'étant fixé à Râmnic, donna à cette nouvelle résidence le titre de « Nouvelle Severin ».

A ce moment l'influence de la princesse Claire peut être observée par le mariage d'une de ses filles — ses deux autres filles, de son mariage avec Alexandre, sont : l'une la femme de Sratchimir, Tzar de Vidine, l'autre celle d'Ouroch, Tzar des Serbes, mort en 1372, d'après la chronique serbe², l'une d'entre elles portant le nom d'Anca³; elles étaient d'un autre mariage, étant nées dans la foi orthodoxe et gagnées seulement plus tard, et peut-être uniquement d'apparence, au catholicisme — avec le Palatin de Hongrie, un Piaste, Ladislas d'Opolie (Oppeln). Ce mariage est avéré par l'inscription, sur l'autel de Sainte Élisabeth dans l'église de Nagy-Varád, fondée par l'époux après la mort de sa femme et en souvenir de cette étrangère, la « fille d'Alexandre, prince du pays roumain »⁴.

Cependant ces rapports d'un prince paisible avec un voisin si puissant ne durèrent probablement pas, à cause de ces exilés abrités par le roi jusqu'en 1371, et parmi lesquels se trouvaient peut-être, car les noms sont les mêmes que ceux des membres de la dynastie, quelque prétendant qui, faisant valoir ailleurs ses qualités de guerrier, attendait son heure. En 1359, dans un acte royal, il est

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 42—43, n^o XXXII. Signalé aussi chez Rösler, *Anfänge*, pp. 21—22.

² Chronique serbo-moldave, chez J. Bogdan, *Cronice inedite*, p. 94.

³ N. Densusianu, *loc. cit.*, I² p. 158, n^o CXXII; Martinov dans les *Arch. de l'Orient latin*, II; Iorga, dans les *Mem. Ac. Rom.*, série 3, IV. Dans la lettre de 1370 du Pape, Anca est intitulée Tzarine de Serbie; sur un manuscrit slavon, dans les *Archives de l'Orient latin*, c'est le nom de la Tzarine bulgare. L'erreur est, naturellement, celle de la chancellerie pontificale, et non celle de l'auteur de la notice slavonne.

⁴ Pro anima consortis sue, filie Alexandri (*sic*), Vayvode Transalpine»; d'après une communication du chanoine Káracsónyi, Iorga, dans la *Rev. Ist.*, VI, p. 200 et note 1.

question d'« Alexandre, fils de Bassarab, voévode transalpin », sans la mention habituelle de sa « fidélité »¹. Une pareille situation peu claire dura jusqu'à ce que, le 16 novembre 1364, celui qui est intitulé sur sa pierre tombale, — où il figure, d'après la coutume serbe du nom double, comme *Nicolas Alexandre* — : « Grand Voévode » et « autocrate » (*ce qui signifie une affirmation d'indépendance*² gagnée par la force des choses, sans conflit armé), terminait un règne marqué par des établissements durables.

En effet, cette indépendance s'était affirmée aussi par la création, acceptée par un empereur byzantin qui avait cependant besoin, ainsi qu'on le voit ensuite, de l'appui du roi de Hongrie contre les Turcs, d'un siège métropolitain dans sa résidence d'Argeș.

Mais Nicolas Alexandre, qui a tenu à faire construire, à Sânicosară, son église à lui, avec ce puissant clocher de défense d'un âge plus récent, d'après le style, que les murs de l'Église Princière de Câmpulung, à côté de celle de son père, bien qu'il dût être enseveli à Câmpulung³, où son tombeau se présente comme l'affirmation de la prise de possession de cette ville autonome, probablement protégée aussi par le roi de Hongrie, Nicolas Alexandre s'est inscrit surtout dans l'histoire de sa nation, non pas par la création, mais par le caractère canonique de la métropole d'Argeș, car l'Église ne pouvait être élevée à ce rang métropolitain que par une décision du Patriarche et de son Conseil.

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, I, p. 60.

² La pierre tombale est signalée dans « Michel Cantacuzène », *Ἰστορία τῆς Βλαχίας*, imprimée à Vienne par les frères Tounousli, puis dans la visitation du métropolitain Néophyte (*Biserica ortodoxă*, III, p. 180). Éditions de Hasdeu, dans *l'Etymologicum Magnum*, art. *Basarab*, de Onciul, *Originile Principatelor*, p. 142; en roumain dans Gr. G. Tocilescu, *Istoria Românilor*, éd. de 1900. De nouveau, dans Iorga, *Inscripții*, I, p. 132, n^o 267. La pierre a été reproduite aussi dans la revue *Tinerimea Română* de 1900.

³ Jadis, nous le croyions plus ancien. Mais le travail si soigné de la brique solide et fine s'y oppose. Cf. aussi Onciul, *În chestiunea Bisericii domnești de la Curtea-de-Argeș*, dans le *Bul. Com. Mon. Ist.*, 1916

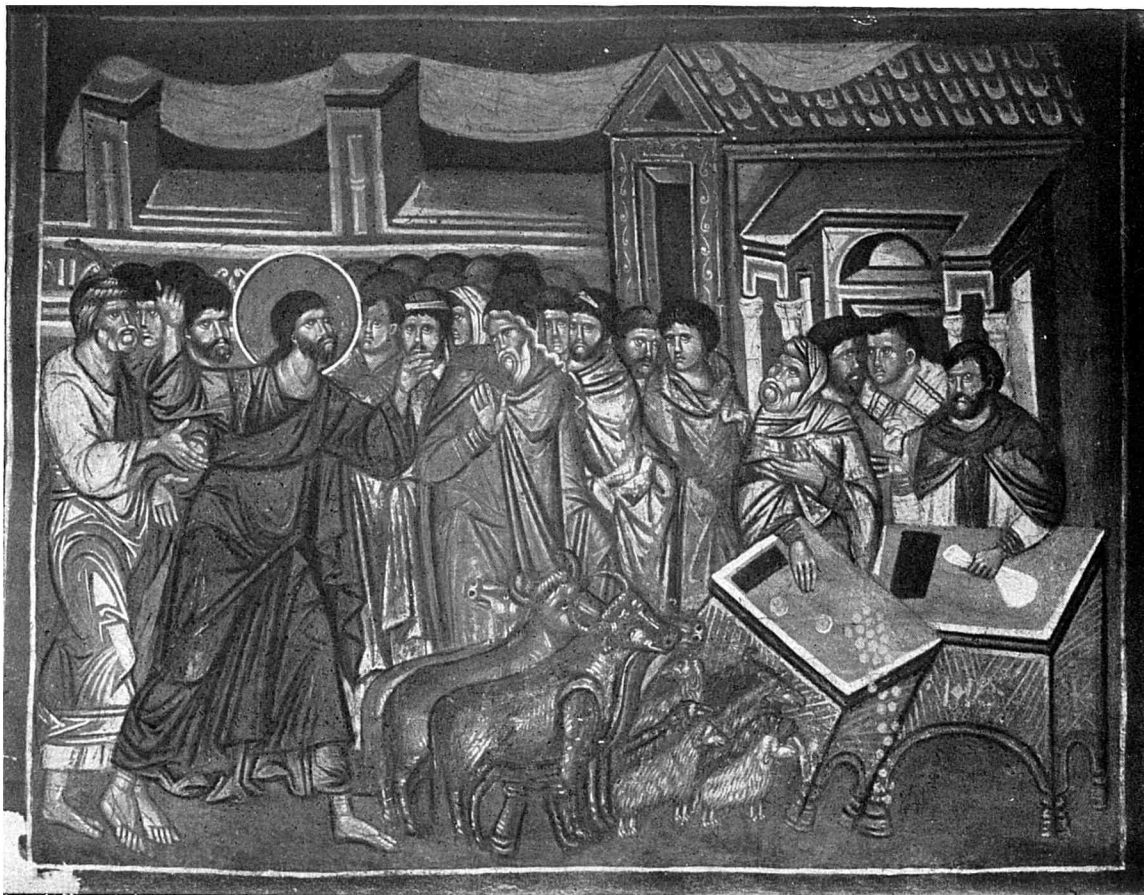


Fig. 31. — Fresque de l'Église Princière de Curtea-de-Arges.

Il est certain que le prince de Valachie aurait désiré que l'évêque qu'il avait à côté de lui soit reconnu comme tel. C'est ce qu'on a essayé en Moldavie, et le Moldave, un rude guerrier conquérant, à une époque où la situation de Byzance était tout à fait mauvaise, y a réussi. Il en était autrement en 1359, sous l'empereur Jean Paléologue restauré après la chute de Jean Cantacuzène, sans qu'eût existé l'ombre d'une menace de la part de la petite bande de l'émir Ourkhan, et lorsque, la Valachie se trouvait dans une phase de dépression, car Severin venait de lui être arraché par le roi de Hongrie.

Dans ces circonstances, le prince veut opposer aux tentatives d'envahissement religieux de la part de celui qu'il ne considérait pas comme son suzerain, une Église orthodoxe solidement organisée, qui ouvrirait, il ne faut pas l'oublier, à l'égard de l'ancien patriarcat et du nouveau patriarcat des Slaves au-delà du Danube, *dont il rejeta l'influence, ne s'adressant pas même à eux*¹, toute une ligne de politique.

Donc, pour que les rapports avec ce patriarcat de Constantinople, plus lointain et ne comportant pas de danger, qui envoya des évêques aussi à Sofia contre le patriarcat slave de Trnovo et devait bientôt arracher à un autre patriarche slave les possessions du despote serbe Ougliécha, dans l'Ouest slave des Balcans², soient le plus étroits possible, il consentit à ce qu'on lui amène un nouveau métropolitain de cette Vicina, sur l'embouchure du Danube, *vers laquelle se dirigeait maintenant la domination politique d'un prince qui avait attiré à lui toute la rive du Danube*³.

Vers 1290, le Génois Roland de Quarto allait à Vicina, alors que deux autres, Guillaume de Berzezis et Jean Musso de Prodis, pénétraient jusqu'à Cetatea-Albă⁴. En 1351, les

¹ Voy. Iorga, *Condițiile de politică generală în care s'au întemeiat Bisericile românești în secolele XIV—XV*, dans les *Mem. Ac. Rom.* 1913; une traduction française intégrale, dans le *Bulletin de l'Ac. Roum.*, II (1913).

² Iorga, *loc. cit.*

³ Pour la situation dans ces régions, voy. *ibid.*

⁴ Sanguineti-Bertolotto, *ouvr. cit.*, pp. 517, 538; Manfroni, *ouvr. cit.*, p. 703.

Génois, en guerre avec les Vénitiens, envoient des ambassadeurs qui devaient s'adresser aussi à Cembalo, à « Mahocastro », à Vicina et à d'autres endroits de la Mer Noire où il y a des Génois ¹.

Un Luc de Vicina y vivait dans des circonstances très gênées, de même aussi que son successeur Hyacinthe ², un évêque disponible. Ceci bien que Vicina continuât à jouer un rôle dans le commerce. Car le fait qu'il était question du *sagium Vicine* à côté d'un *sagium constantinopolitanum* ³, montre l'importance économique de cette cité.

Sans fidèles ⁴, un prédécesseur de ce hiérarque pauvre et menacé, Macarius, avait annoncé depuis longtemps son désir de se transporter ailleurs, ce qui nous fait croire qu'il avait reçu déjà une invitation de la part de Bășarabă lui-même ⁵. Il ne faut pas oublier que le patriarche avait les châteaux danubiens de Varna, Cavarna et Kranéa, et, par Durostorum, vers l'embouchure de Danube, Chilia-Lykostomo ⁶.

L'acte patriarcal du mois de mai 1359 ⁷ parle des demandes répétées de la part de celui qui est intitulé, ainsi que sur sa pierre tombale, dont le *titre a été imposé par lui-même*, « Grand Voévode et seigneur », *αὐθέντης*, ce qui signifie souverain indépendant, « de toute la Hongro-Valachie », terme depuis longtemps admis chez les Byzantins pour la distinguer de la Valachie thessalienne, plus rapprochée de Constantinople et beaucoup mieux connue. En ce qui concerne Hyacinthe, il n'y a qu'une confirmation, mais, en ce qui concerne la métropole elle-même, on ne la considère pas comme existante, pour ne pas indisposer aussi le roi de Hongrie,

¹ *Ibid.*, p. 558.

² Iorga, *Doc. grecs* (dans la coll. Hurmuzaki), I, pp. 1—8.

³ G. Brătianu, *Vicina*, dans le *Bull. de la section hist. de l'Ac. Roum.*, X, p. 41. Cf. le même, *Recherches sur Vicina et Cetatea-Albă*, Bucarest, 1935.

⁴ Voy. G. Brătianu, *Vicina*, citée.

⁵ Iorga, *loc. cit.*, p. 1, n° III; d'après Miklosich et Müller, *ouvr. cité*, I, p. 195, n° LXXXIV.

⁶ Iorga, *loc. cit.*, p. 1; d'après Miklosich et Müller, *ouvr. cité*, p. 528, n° CLXXII.

⁷ Iorga, *loc. cit.*, p. 1 et suiv, n° III; d'après Miklosich et Müller, *ouvr. cité*, pp. 383—386, n° CCLXXI.



Fig. 32. — Fresque de l'Église Princière de Curtea-de-Arges.

chef possible de croisade pour la libération de Constantinople; mais son caractère non canonique est caché par le fait que le métropolitain de Vicina, conservant son rang dans la hiérarchie constantinopolitaine, est transféré à ce qui est appelé dans ce document « l'Église de tout le pays roumain ». Mais il est spécifié aussi que dorénavant les métropolitains, qui auront leur place dans le synode constantinopolitain, reliée en tant que nom à des diocèses asiatiques sans fidèles ou sans résidence seront élus à Byzance et envoyés de là. A une époque où le patriarche cherchait à refaire l'Empire d'Orient entre ses anciennes limites, cet Empire « des Romains » qui avait été fragmenté, il y a dans cet acte *aussi l'acquiescement de la part de l'empereur, et l'État de la « Terre Roumaine »* entrainé par ce fait même dans le système de cette romanité orientale ¹.

Hyacinthe, successeur de Macarius, fut donc appelé par Alexandre à Argeş et on lui confia la direction du diocèse qui s'appuyait seulement sur un si long passé, aussi long que le Voévodat lui-même, datant probablement de l'époque où il n'y avait pas un patriarche orthodoxe à Constantinople, mais seulement en Asie Mineure, et les princes ne voulaient pas que leur Église soit confondue dans la hiérarchie slave.

Était soumis à Hyacinthe tout le clergé valaque, les moines y compris, ce qui prouve l'existence de ces monastères d'où venaient, du reste, les évêques non canoniques jusqu'à ce moment.

La lettre adressée par le patriarche au prince est encore plus pleine de sens. Elle accorde à celui-ci des titres presque royaux, avec des qualificatifs de « très-noble, très-sage et très-digne » et surtout « très-brave » (*ἀνδρικότατος*). Le danger de la propagande catholique est mentionné, lorsqu'on parle des assemblées d'hérétiques, *παρασυγαγαί*, et des « dogmes étrangers et d'ailleurs » (*ἐκφυλα*). On n'oublait pas non plus « la bienveillance pure et la sympathie » envers l'empereur, « autocrate » du patriarche. On demande comme garantie un acte qui s'est perdu, par lequel le prince devait déclarer

¹ Cf. aussi Iorga, *Ist. Bisericii*, I, livre I, partie I, chap. II.

qu'il acceptait toutes les conditions auxquelles était attachée cette création. Sous la menace d'excommunication, on demande à celui qui pouvait être encore considéré comme peu sûr, à cause de la pression et de la tentation continuelles de l'Angevin, de promettre son adhésion immuable au dogme orthodoxe¹.

Les relations avec cette Vicina ecclésiastique ont dû mettre en rapport l'État valaque aussi avec la pénétration italienne en Orient².

Les rapports avec les cités italiennes ne peuvent pas être plus anciens que la création définitive de cet État valaque. Il faut donc écarter les légendes sur l'origine de la ville danubienne de Giurgiu-San Giorgio d'après le saint protecteur de Gênes, et sur Calafat-Calafato, les Génois n'ayant pas d'intérêts dans ces régions et le commerce de Hongrie, comme celui de la Pologne, étant fait par des Florentins.

Cetatea-Albă, à l'embouchure du Dniester, appartenait à la République ligurienne. Cette dernière avait la coutume, comme, dans sa grande colonie de Caffa, de prendre en location, sans terme, des maîtres de la région, quelle que fût leur religion, l'emplacement sur lequel elle voulait élever sa cité. L'existence de sa domination est prouvée par des magistrats comme les consuls et les *massarii*-caissiers, les officiers de police. Donc, si, en 1381—1382, Chilia possède un consul avec son caissier, et, ensuite, aussi avec un secrétaire, Antipa, pour les lettres grecques, cela signifie que sur cette place aussi flottait le drapeau de Saint-Georges³.

¹ Iorga, *Doc. grecs*, pp. 4—6; d'après Miklosich et Müller, ouvr. cité, pp. 386—388, n° II. Voy. aussi C. Marinescu, *Înfiiințarea Mitropoliilor în Țara-Românească și în Moldova*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, série 3, II, et notre réponse dans la *Rev. Ist.*, 1924, p. 148 et suiv.; aussi année 1931, pp. 329—330. Puis, pour les vicissitudes d'une métropole et d'un évêché qui n'étaient pas encore assez bien fixés, Minea, *Urmașii lui Vladislav*, p. 13, note 1.

² Voy. G. Brătianu, *Le commerce génois sur le Danube à la fin du XIII-e siècle*, dans le *Bull. de l'Inst. sud-est européen*, IX, pp. 50—55; C. Andreescu, *Așezări franciscane la Dunăre și Marea Neagră în sec. XIII—XIV*, dans *Cercetări Istorice*, VIII—IX (1931—1933), pp. 151—163.

³ Voy. Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 13 et suiv.; *Chilia et Cetatea-Albă*, pp. 39, 52. Les consuls: Conrado Donato, *Notes et extraits*, I, p. 13; Pierre

Sous l'influence des Génois, fixés à Caffa, et des Allemands, des Arméniens de la Galicie conquise par le roi Casimir, le commerce entre l'Allemagne et l'Orient demandait des garanties militaires et politiques.

Ainsi, par ce vaste commerce, nous trouvons du *boccasin* et du *camocat* en Transylvanie pendant le XV-e siècle ¹.

Et, désormais, de plus en plus, sur cette voie, la « Valachie » arrive à être connue en Occident. Une vague *Brachia* est mentionnée aussi par le chroniqueur florentin du XIV-e siècle, Villani ².

Au même moment où est fondé l'Empire serbe, si peu durable ³, et que des despotes de Vidine se dirigent vers l'Adriatique ⁴, les Serbes aussi cherchent des liens avec l'Occident, par Venise.

Malgré l'entrée solennelle et définitive des princes de Valachie dans l'ordre orthodoxe de l'Orient, la politique des Papes d'Avignon envers cet État qui commence à jouer un rôle dans le monde est déterminée par un double motif.

D'un côté, le Saint-Siège, qui a décidé en ce qui concerne la succession au trône de la Hongrie apostolique, se considère, beaucoup plus que sous les Arpadiens, qui, à un certain moment paraissaient lui échapper, comme le vrai maître de ce royaume où il a fixé un vassal soumis, qu'il veut servir, dans toute l'étendue des droits reconnus par l'inspection minutieuse faite par un légat pontifical.

Mais, d'un autre côté, cette Papauté qui, dans son refuge de France, est plus libre qu'à Rome même, ayant un horizon

Embrone, *ibid.*, p. 17; Niccolò Fieschi, *ibid.*, p. 65 (il avait fonctionné en 1403). Iacopo Bontempo, caissier, *ibid.*, p. 65 (de même); Antipa, le secrétaire, *ibid.*, p. 51. Un « gardien de nuit »; André, *ibid.*, p. 27 et note 5. Le marchand Nicolas de Pasano, *ibid.*, p. 17. Un André, *ibid.*, p. 27.

¹ *Arch. f. sieb. Landesk.*, X³, p. 355 et suiv.

² Voy. Mateescu, dans l'*Ephemeris dacoromana*, I, 1, p. 348.

³ G. Novak, *L'alleanza veneto-serba nel sec. XIV (1300—55)*, dans l'*Arch. veneto-tridentico*, VIII (1925).

⁴ Jireček, *Gesch. der Bulgaren*, p. 288 (d'après Ljubić, *Mon. Slavorum meridionatum*, I, p. 192).

plus large et adoptant les plans ambitieux des rois de France qui, d'anciens ennemis à l'époque de Philippe-le-Bel, lui sont devenus maintenant des voisins et des amis, est dominée sans cesse davantage par l'idée de la nouvelle croisade. Le roi de France devait en être le capitaine, et, au moment même où se consolide l'État d'Argeș, on travaillait à la préparation « du grand passage » et on organisait l'expédition de Smyrne et celle du dauphin de Viennois. Des recherches dans ces régions ont essayé de montrer dans quelle mesure et de quelle façon ce nouveau facteur peut être utilisé, surtout après l'apparition des Turcs, que le Pape considère d'une autre façon que les pratiques Vénitiens. Nous avons vu que même des groupes de Roumains de Transylvanie, avec leurs chefs, sont pris en considération sous ce rapport.

Celui qui était maître à Argeș et aussi à Câmpulung, celui sur la pierre tombale duquel, dans l'église princière fondée par lui dans cette dernière ville, son successeur a fait sculpter cette fière inscription que : là repose Nicolas Alexandre, « Grand Voévode » et « prince autonome »¹, termina ainsi ses jours, laissant une seule unité roumaine au Sud des Carpathes².

En revanche, en Transylvanie, sous beaucoup de rapports encore très peu assurée, *sous ces « oligarques », comme les appelle aujourd'hui l'historiographie hongroise, se fixent et se consolident certaines autonomies locales très anciennes*, qu'ensuite la nouvelle dynastie angevine fera rentrer dans le système de la féodalité chevaleresque de système occidental.

S'il n'est pas certain que les fonctions du knèze roumain Ursul, qu'on trouve dans le pays des Szekler en 1301, avaient

¹ Pour le nom double, aussi *Byz. Zeitschr.*, XXVIII, pp. 205—206. Cf. *Conv. Lit.*, LVI (1924), p. 499 et suiv.

² Il n'est pas admissible que la mention de la « chronologie par les documents », édition Iorga, dans les *Operele lui Constantin Stolnicul Cantacuzino*, p. 19, n^o 3, d'un document venant d'un Băsărabă, qui soumet le village de Bădești au monastère de Câmpulung, se rapporte au père de celui-ci. Il n'est mentionné nulle part ailleurs. Cf., pour d'autres combinaisons, Onciul, *Radu Negru*, dans les *Conv. Lit.*, XXXV.



Fig. 33. — Clocher de l'Église Princière de Câmpulung.

un caractère militaire¹, on trouve entre 1360 et 1390 de pareils Roumains ayant un rôle sur la frontière, à Unguraş, près de Bistriţa², et dans une autre région ancienne, à Salgó, près de Sibiiu, où le knèze est Vladimir, *Fladmerus*, qui préserve les propriétés saxonnes contre l'envahissement par les pâtres transhumants, qui y avaient leurs points d'arrêt, unis à une agriculture maintenant consolidée, à Sălişte, à Tilişca, à Poiana, à Rod (nommée d'après le verbe allemand qui signifie émonder un terrain après avoir coupé les arbres), à Sibiiel et dans d'autres villages de cette région³.

Dans l'ancien pays de Litovoiu⁴, c'est-à-dire dans les régions d'Haşeg et d'Inidoara, où il y a aussi des nobles roumains, les juges-knèzes remplissent leurs fonctions de justice, avec les vieillards et les douze jurés, surveillant aussi la création de terrains d'agriculture au milieu des forêts⁵; nous voyons les Roumains de Râul Alb (Le Ruisseau Blanc) en litige avec ceux de Râşnov, parmi lesquels aussi un « Bă-sărabă ».

La forêt de Cluj est gardée contre les brigands par des Roumains dont on rencontre les successeurs jusqu'à nos jours dans le village de Feleac, près de la capitale de la Transylvanie; ils conservent à côté leurs troupeaux, pour lesquels ils donnent au fisc une brebis sur cinquante⁶, la « quinquagesima », qui se conserve bien après, jusqu'au XVI-e siècle⁷. Nous ne mentionnerons ici que pour mémoire ce que

¹ Voy. Iorga, *Ist. Rom. din Ard. și Ung.*, I, p. 76.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, I^a, p. 142, n^o CIV (« Olachy de Wassarhel, iobagiones domini regis ad castrum Balvanus pertinentes »; an. 1367); p. 227, n^o CLXXVII (« populi olachales de Vassahel ad castrum Balvanus pertinentes »; an. 1375).

³ Zimmermann-Werner Müller, ouvr. cité, II, pp. 565—566, n^o MCLXII.

⁴ Aussi en Moldavie un Ravas Litavor; M. Costăchescu, ouvr. cité, I, p. 47. En Transylvanie, N. Densusianu, *loc. cit.*, I^a, p. 68, n^o L.

⁵ N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 402, n^o CCCXXXVI; cf. *ibid.*, pp. 73—74, n^o LIV (« novae exstirpationis densitatis silvarum capite ») (aussi le « jus kezeziale »), p. 74, n^o LV; p. 397.

⁶ *Ibid.*, p. 51 et suiv., n^o XL.

⁷ *Ibid.*, pp. 142—143, n^o CV (an. 1367); p. 246, n^o CXCV. Voy. l'article de M. Al. Doboși, dans la *Revue de Transylvanie*, 1936, pp. 74—89,

signifiaient près du Danube, dans le Banat, des commandants, comme Bogdan, fils de Micul, dont nous avons déjà signalé l'importance particulière, ou un Radul de Cuiești (Kuvesd = Kövesd, ce qui, aussi, correspond au Cuejdiu moldave et aux Chiojduri valaques) ¹.

Ces knèzes du Banat, qui sont riches, fourniront une contribution en argent pour la lutte contre les Turcs, en 1390 ².

Ce monde roumain était si puissant que dans le district de Bârsău (« Beregzov »), le ban Ladislas de Losoncz de Severin est récompensé par le roi Sigismond parce qu'il avait combattu contre la « grande multitude des Roumains », qui s'était rassemblée autour de « Jean, fils de Pierre », livrant une « terrible bataille » ³, à l'époque où un autre « fils de Pierre », Ladislas, s'était révolté du côté de Timișoara.

Les Roumains des villages de la frontière, les « Mărgineni » près de Sibiiu, en conflit avec les Saxons pour des démêlés sanglants avec les « Transalpins » d'au-delà de la montagne, arrivent, par l'intervention même de l'évêque de Transylvanie, Gobelinus, nom français, à un traité formel avec ceux-là, par lequel ils prennent sur eux la garde de la montagne entre Tâlmăciu et le grand village de Săliște, ayant ainsi la permission de porter l'arc. On leur avait imposé cependant d'accepter que soit brûlé quiconque parmi eux que

¹ Cf. N. Densusianu, *loc. cit.*, I, pp. 697—698; I², pp. 166—167, n^o CXXXIX.

² *Ibid.*, p. 271, n^o LIX. Les noms de localités de cette région ont des correspondances ailleurs. Ainsi Leurda de là (*ibid.*, p. 48, n^o CCCXCVIII), Leordina dans le Maramurăș (Mihályi, *ouvr. cit.*, *passim*; voy. p. 653). Les Leurdeni de la Valachie (près de Bucarest; « ceux qui sont venus de Leurda ») et Leurda (Levărda) dans le district de Dorohoiu. Dans ce Banat aussi un Câmpulung (de même ceux du Maramurăș, de Moldavie, de Valachie et dans les Balcanes); *ibid.*, pp. 612—613, n^o DXVII.

³ Maxima choorte armatorum pro tunc vallatum et gentem grandem olachalem in sui subsidium agregantem in districtu de Beregzov, rigidum et ingens bellicum certamen agrediens et magnam necem ac stragem in ipsis Olachis et aliis ejusdem fautoribus sevissima austeritate bellantibus, committendo»; *ibid.*, p. 303. Un knèze de Mehedia; *ibid.*, pp. 300—301, n^o CCXL. Un autre soldat du Banat; numéro précédent.

sept juges auraient prouvé avoir menacé d'incendier une maison ou qui se serait rendu coupable d'un simple vol. Toute une série de témoignages roumains suit, de la part de la ville: tels le knèze Ludu (cf. le village de Ludești), un Radu Negru, un David, un Drăghici, un Dragomir, aussi de la part du village de Cislădie¹. Au XV-e siècle, les Hongrois se fixent à Săcele seulement après avoir chassé les Roumains².

En effet, depuis longtemps on tentait d'écarter partout l'élément roumain, qui avait été si utile jusque-là. Ailleurs, les Roumains sont accusés d'avoir participé eux-mêmes à l'expulsion des Saxons, auxquels sont restituées leurs possessions³. Les Roumains de Zărnești (dont le nom vient de l'ancêtre Zârna)⁴ et de Tohani (l'ancêtre est ici Toh = Tug)⁵ se trouvent certainement dans une situation analogue. Après un demi-siècle, en 1366, le roi français de la Hongrie permettra que le peuple élise dans la province de Bistrița « les juges et les jurés »⁶.

Piç⁷ a observé que, vers 1300, le Maramurăș et le comté d'Ugoșca étaient entre les mains du comte Nicolas, fils de Maurice. Mais nous savons par les documents qui ont été rassemblés avec tant de zèle par J. Mihályi de Apșa quel monde de voévodes était dessous.

Ce mouvement d'affirmation d'une vitalité roumaine ira si loin que les Roumains du comté de Bereg, en conflit avec le comte qui remplaçait l'ancien voévode, demandaient en 1364 « qu'on leur permette d'élire, eux aussi, d'après leur volonté et selon ce qu'ils croiront être plus utile et plus

¹ La lecture « comitissae » doit être corrigée en « communitatis » (l'original dans l'église de Săliște; une photographie dans les Archives de Sibiu); Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, pp. 565—566, n^o 1170.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, I^a, pp. 69—70, n^o LV.

³ *Ibid.*, pp. 70—71, n^o LVI.

⁴ Voy. Costăchescu, ouvr. cité, p. 119, n^o 40.

⁵ Voy. aussi l'emplacement du village de Tihova, chez le même, p. 241, note 3. Ici encore « l'emplacement du village de Tigomir »; *ibid.*, p. 136.

⁶ Iorga, *Sate și preoți*, p. 98. Voy. plus loin.

⁷ *Kampf*, p. 116, note 46 (aussi pour le dépeuplement et le repeuplement du pays).

honorable, un voévide roumain, ainsi que l'ont aussi d'autres habitants roumains du Maramurăș et d'autres régions du royaume de Hongrie »¹.

Dans ce comté de Bereg (le mot vient de *breg*, en slavon, défilé), il y avait, des knèzes: en 1373 un Stanislas², en 1385 les Roumains Sandrin et Étienne³. Ici même, un comte Dominique, fils de « Furgulan », a comme successeur Nicolas « de Zyrma » (1352)⁴. Même, plus loin, un Jacques Dragul du Zips est *judex curiae* du roi Louis en 1376⁵. Chez les habitants du Maramurăș, il y avait un comte, un *span*, un vice-*span*, et quatre juges, des boïars (*judices nobilium*)⁶, à côté de « knèzes », comme « Aprusa » (voy. Aprozya, dans la lettre, un peu antérieure, du Pape⁷), Stănilav, fils de Stan et père d'un Micu. Telle était aussi la situation des Roumains dans le comté voisin d'Ugocsa.

¹ J. Mihályi de Apșa, *Diplôme maramureșene din secolul XIV și XV*, Maramurăș-Sighet, 1900, pp. 55, 64, n^o 35; p. 77; cf. N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 214, n^o CLXI (« Stanislaus de Kenezy »; an. 1373). Cf. aussi Aurèle Mureșianu, *Temeiurile*, p. 121, note 1.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 214, n^o CLXI.

³ *Ibid.*, p. 280, n^o CCXXI.

⁴ *Ibid.*, pp. 29—30, n^o XXII.

⁵ *Ibid.*, pp. 231—232, n^o CLXXXI.

⁶ *Ibid.*, p. 85, n^o 51. Cf. Mihályi, *loc. cit.*, pp. 6—7, 20, 21, 64, n^o 35; p. 77; Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. XXIII.

⁷ Voy. plus haut.

CHAPITRE IV

LA MOLDAVIE: DEUXIÈME ORGANISATION DE LA LIBERTÉ ROUMAINE

Le Marmoros ou Maramurăș aligne ses villages peuplés, mais sans traces historiques dans leurs petites églises de caractère plutôt moderne, le long des rivières de la Mara et de l'Isa, rapides cours d'eau de montagne. La défense n'est pas possible à chaque endroit, mais dans la totalité de cette citadelle qui s'élève au-dessus de la Transylvanie, qui se détache nettement des régions plus au Nord et se relie seulement par des défilés assez étroits à l'Est, du côté de Borșa, ancien village au nom cuman (cf. Borz, Borcea), et par le couvent de Moiseiu avec la région de Rodna et de Bistrița, de même qu'avec la Bucovine par le défilé de Cârlibaba (qui, nous l'avons dit, est de fait Gârla Babei, le ruisseau de la vieille, prononcé de la façon germanique par les Autrichiens) et à l'Ouest avec les régions du Someș inférieur, du côté de Baia-Mare.

Les établissements de paysans, disposant d'un pays assez fertile, appelant les agriculteurs au sillon, sont en rapport avec les ancêtres fondateurs (villages de Dragomirești, etc.).

On voit combien l'existence de ce seul groupe de Roumains nombreux et énergiques du Maramurăș, si loin des Balkans, propriétaires de terres ancestrales, soldats, est capable de renverser toute la théorie stupide de l'immigration. Le puissant groupe de Roumains du Banat ¹ prouve la même chose.

Des chevaliers occidentaux se sont fixés comme militaires dans les centres du comté, comme Muncaciui, dont le nom peut

¹ Voy. p. ex. N. Densusianu, *loc. cit.*, I^a, pp. 313—314, n^o CCLV; p. 317 et suiv, n^o CCLIX.

être mis en rapport avec celui des collines (*muncele*) chez les Roumains) et celui de Hust, ancien centre slave, nommé ainsi à cause des salines voisines (en slavon, le sel, roum. *huscă*) ; les Hongrois, de leur côté, y fondèrent une « île », un Sighet (*szigéth*) qui deviendra la capitale de la province. Les Roumains ne sont pas allés plus loin comme organisation que leur Câmpulung qui, maintenant, appartient à la « Russie sous-carpathique » des Tchécoslovaques ¹. Le village de Cuhea ², appartenant à la lignée des Bogdan, qui a créé la Moldavie, rappelle le mot slave de « *cuhne* », cuisine, la localité de Vișău, avec une racine qui vient de la même langue (cf. Vișnovăț), est un ancien Vișov, « le village d'en haut », et dans Petrova il y a la dérivation slave correspondant au suffixe roumain *-ești* ; Rona rappelle Rodna, ce qui signifie des mines, et cette localité n'est pas loin des salines d'Ocna, à laquelle la domination magyare a ajouté ensuite la dénomination de Șugatag (qui vient du mot hongrois *só*, sel). En revanche, le nom du village Iapa (La Jument) (cf., dans l'ancien royaume roumain, le double des village qui s'appelle Calul-Iapa, Le Cheval et La Jument), rappelle le monde des pâtres et leurs premiers établissements descendant des hauteurs, ce qui est noté aussi dans des noms comme celui du village de Poiana (clairière sous la montagne).

Une collection soignée de diplômes des rois de Hongrie ³ nous permet de connaître jusqu'au dernier détail cette vie de paysans pour lesquels ont été rédigés des documents en latin et qui, eux-mêmes, employaient, comme vers 1400, le slavon, dû à un double voisinage ⁴, tout en cultivant une belle langue roumaine qui pénètre aussi dans les actes publics vers la fin du XVI-e siècle ⁵.

¹ Un autre champ à Vucicsmező et Körösmező, au-delà de la frontière tchécoslovaque. La création des champs est, ainsi que nous l'avons vu (vol. II, p. 196), une ancienne coutume roumaine.

² En 1411 il y a là un couvent; Mihályi, ouvr. cité, p. 177.

³ Mihályi, *loc. cit.*

⁴ Voy. Iorga, dans les *Mem. Ac. Rom.* 1926: *O mărturie din 1404 a celor mai vechi « Moldoveni »*.

⁵ Iorga, *Documentele Bistriței*, puis dans Hurmuzaki, XV.

La façon de prononcer des habitants du Maramurăș se conserve en Moldavie, fondée par Dragoș et Bogdan, les premiers créateurs d'État à l'Est des Carpathes, également pour le phénomène du rhotacisme: ainsi un Barba-Geamără (« Iamără ») en 1446¹.

La montagne est, même aujourd'hui, pleine de Roumains, au-delà même des limites de ce comté. Des noms de montagne, vers le Maramurăș, présentent, comme aspect: Capul, Gingiile, Ciursa, Prelucile, Păpărlia, et, comme propriétés de chefs des bergers: Budescul, Ledescul, Radescul, Comanul et Ihnăteasa. (Les quatre premiers noms représentent des propriétaires hommes et le dernier une propriétaire femme.) Le journal qui, en rapport avec l'établissement de la nouvelle frontière entre la Roumanie et la Tchécoslovaquie, les mentionne, ajoute que, dans la partie du Maramurăș qui a passé aux Tchécoslovaques, « les montagnes sont la propriété des Roumains, et destinées à leurs troupeaux; pendant sept mois de l'année c'est là que se transporte la vie roumaine² ». Ailleurs on cite aussi des noms comme Acrișor, Ducița, Neaga, Pietrosul³.

Cette vie de pâtres pénètre aussi d'une façon plus profonde au Nord-Est, bien au-dessus du berceau de la future Moldavie.

Des défrichements se succèdent dans une région de collines et d'autres protubérances, les accidents du terrain ayant d'anciens noms roumains, comme *prisloape*, *gorgane*, *preluci* et *răstoace*, et les noms des montagnes sont exclusivement roumains (Tomnatecul, Pietrosul, Brebenescul, Brescul⁴, Cucul, Felișul, Cărbuneștii, Ungureasca, Stărminosul, Corbii, Cerbul, Neagra, Ciungul, Strâmba, Scundul, Stanca,

¹ Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 251. Aussi Fântânele, « les petites fontaines »; *ibid.*, et p. 270.

² *Rev. Ist.*, VI, p. 187.

³ I. Chicea, *Din Polonia*, p. 210. Pour le droit des Valaques en Pologne, d'après le travail en polonais de Mendel en 1913, D. Mototolescu, *Jus valachicum în Polonia*, Bucarest, 1916. Cf. aussi l'ouvrage, tendancieux, sur le droit valaque, de Kadlec.

⁴ Cf. Brețc chez les Szekler.

Gurguiata (Gurguliata), Curmătura, Tâmpa, Secul, Stevioara, Groapa, Limba, Omul, Copilaşul, Sihla, Trestia, Breaza, Arşiţa, Lăpuşul, Malul, Teascul, Gluga, Fusul, Curpenul, Paltenu, Şoimul. Des défrichements s'étendent à leurs pieds (*runcuri*). Les villages eux-mêmes correspondent comme nom à ceux de la Roumanie restée roumaine. Çà et là, il y a des points d'arrêt pour les bergers, dont le nom signifie l'aspect de la localité: Bradul, le Sapin, Runcurile, les Défrichements, Cătunul, le « Katoun », Brustura et Brusturi, d'après le nom de l'herbe bardane, Acrişorii, les Aigrettes, Şesurile, la Plaine, Răpezii, les Rapides, Răchitaşul, Râpa, Moghila, Vâlcana, Arge-luşa¹, Crăsnioara, et des établissements d'agriculture portant les noms des fondateurs, hommes ou femmes: Neagu, Be-reasca. Le rappel des « Vlaques » est partout: même une partie des montagnes bechkides s'appellent les Bechkides valaques².

On y trouve aujourd'hui les Houtzoules, qui portent dans toutes leurs manifestations la marque de leur origine roumaine, les « Bouhari », les « Stoukares », portant le *cheptar*, le *suman*, un capuchon, *gluga*. Comme les autres Roumains, dans leur vie de chaque jour, ils ont des chaumières (*colibi*), des bergeries (*strungi*), des bercails, des foyers (*vetre*), des endroits fermés par des *ocoale*, avec des outils comme les *spătare*, *spete*, *găleţi* (« galettes »), avec des *putine* (tonneaux; aussi avec le rhotacisme: *putire*); ils fabriquent du fromage de différentes formes, la *brânza*,

¹ Ce nom vient de l'*argea* des pâtes.

² Pour les noms roumains des Bechkides, Mara N. Popp, dans le *Bul. soc. regale române de geografie*, LIV (1935), p. 210 et suiv. Il n'y a pas les noms de Bolochów et des « Boločovènes », dont on a fait tant de cas. Les Polonais n'appellent pas les Roumains ainsi. Cf. Onciul, *Originile Principatelor*. Mais un « Bolechow Valachorum dicta » apparaît aussi en 1472; N. Densusianu, *loc. cit.*, II², p. 219, n° cxcvii. Pour des pénétrations venant des Roumains « entre la Hongrie et la Pologne », Drăganu, *Românii în veacurile IX—XIV*, et Théodore Holban, *Răspândirea coloniilor româneşti în Polonia*, dans l'*Archive* de Jassy, XXXVIII (1930) et XLII (1935). M. Holban publiera dans la *Rev. Ist.* une étude sur le « droit des Valaques » en Pologne. Une autre bibliographie chez Mara N. Popp, *loc. cit.* Voy. une étude dans les Mémoires de l'Académie de Cracovie, 1936.

la *jintița*, l'*urda*, les *bulzi*; ils font bouillir la polenta, *culeșa*, se nourrissent de ce qu'on leur apporte sur le champ, les *merinde*; ils jouent de la flûte (*fluier*). D'autres populations, comme les Boïki, appartiennent aussi à ces pénétrations, et au bout se trouvent les Gouralis, avec un art populaire pareil à celui des Roumains, au delà de Cracovie elle-même.

Cette vie roumaine sous des voévodes était puissante vers 1350 et dépassait, ainsi que nous l'avons vu, la frontière entre le comté de Maramurăș et ceux de Ug, de Ugocsa et de Bereg; un nouveau voisinage russe, qui a été exagéré par des falsifications de documents qu'on est arrivé à découvrir¹, ne les empêchait et ne les arrêtait pas².

On y faisait bonne garde, aidée aussi par la nature du terrain, garantissant de cette façon les régions de l'intérieur, alors que, au-delà des montagnes, dans la future Moldavie, la puissance des Tatars était si grande qu'en 1285 une bande se risqua jusqu'à Pest³.

C'est de ce Maramurăș que se produisit le mouvement vers l'Est dont sortira un second pays roumain libre⁴.

¹ Voy. D. Petrov, *Les plus anciens diplômes regardant l'histoire de l'Église et de la hiérarchie carpatho-russe des années 1391—1498*, Prague, 1930 (en russe). Voy. aussi Zsatkovics, Sur les Kariatovitch, dans la *Századok*, 1900. Petrov, ouvr. cité, qui croit aussi que le voévodat est roumain, cite aussi Kotchoubinski, dans *Les actes du VII-e congrès d'archéologie*, II, 1891, p. 37. Pour les Ruthènes du Maramurăș, Pič, ouvr. cité, p. 138 et suiv. A cet endroit il admet un rapport avec Ugocsa (d'après ses prédécesseurs Basilovits et Doulichkovitch). Cf. aussi Onciul, *Dragoș et Bogdan*, dans les *Conv. Lit.*, XVIII (1884).

² Simon de Keza.

³ La bibliographie des travaux plus anciens sur la fondation de la Moldavie chez Onciul, dans les *Conv. Lit.*, XVIII (1884), et E. Minea, *Pol. l. Sigismund*, p. 22, note 3.

⁴ L'évêque de « Chocina », et non « Chocine », mentionné dans les comptes du légat pontifical en Hongrie en 1310, ne peut être, ainsi que nous le disions dans les *Studii și doc.* I—II, p. xxv (d'après *Mon. Vaticana Hungariae*, série I, II, 1885, p. 450) que celui de Kamieniec, qui serait passé, un moment, au-delà du Dniester. Il faut rejeter la proposition d'Abraham (*Powstania organizacyi kosciola lacinsku na Rosi*, Lwów, 1904, pp. 284—285, note), acceptée aussi par Auner (*Rev. cat.*, III, p. 63, note 2), de voir dans ce prélat un évêque de Kujavie.

La première tentative ¹ de faire pénétrer dans les régions qui seront moldaves une influence occidentale était en rapport, en 1317, avec les missions franciscaines de Caffa ². On a parlé aussi d'une influence de l'évêché de Crimée, qui fut créé de fait seulement en 1322, sur l'organisation catholique dans cette future Moldavie, uniquement parce qu'il est question de Varna comme point de départ, fixé d'une façon purement théorique. C'est de là que viendront, créant la vie, dans certains marchés, comme celui de Siretiu ³ et celui de Suceava, qui n'avaient que quelques colons allemands, mentionnés par Alexandre Czołowski ⁴, qui envoient leurs fils pour les études jusqu'à Cracovie ⁵, les Arméniens, qui avaient un grand centre national, sous les Génois, à Caffa.

Quelques renseignements peu certains mentionnent aussi avant l'époque brillante et bruyante, mais aussi riche en créations, du roi de Hongrie Louis une vie roumaine au Nord-Est.

En 1325, Długosz présente les Roumains combattant à côté de Lithuaniens et de Russes dans les régions du Brandebourg: la Moldavie n'existait pas encore dans ces régions ⁶.

En 1334—1335, est mentionné ensuite, dans un acte du prince russo-lithuanien Georges Troïdénovitch, comme témoin,

¹ Eubel, *Die Missionsbistümer im 14. Jahrhundert*; Ehrle, dans *Festschrift zum elfhundertjährigen Jubiläum des Deutschen Camposanto in Rom*, p. 180 et suiv., et Căndea, *Katholicismus*.

² Auner, *loc. cit.*, p. 563. Pour l'église arménienne de Caffa, *Rev. Arch.*, II² (1846), p. 784. Voy. les *Sitzungsberichte de Vienne*, XL (1862), p. 225 et suiv.: *Das alte Recht der Armenier in Lemberg*, par Ferd. Bischoff.

³ Les deux Franciscains qui auraient souffert le martyre à Siretiu en 1344 ne peuvent pas être reconnus comme tels (voy. aussi Auner, *loc. cit.*, p. 66), aussi parce qu'alors nous ne voyons pas qui aurait pu être maître de cette place.

⁴ *Pomniki Lwówa*, 3 vol.

⁵ A. Chonial, *Album studiosorum Universitatis Cracoviensis*, I—II (1400—1551), Cracovie, 1887—1892.

⁶ Długosz, chez G. Nistor, *Die moldauischen Ansprüche auf Pokutien*, dans *l'Arch. f. öst. Gesch.*, CI¹ (Vienne, 1910), p. 22.

à côté du Palatin de Lwów, un certain Alexandre « Moldawicz »; il est curieux que le Palatin lui-même ait un nom qui paraît être roumain: Borisko Cracula¹.

Plus d'une fois vainqueur des Tatars², Louis s'empressa d'élever un barrage militaire contre ces barbares. Il réunit ainsi sous un comte André, fils de Latzko (nom russe, pareil à celui du fils de Bogdan, le prince de Moldavie, donc appartenant à la même aristocratie militaire des Roumains du Maramurăș), la possession de ce Maramurăș, du Sătmar, du comté de Bistrița et la situation de comte des Szekler³. En rapport avec ceci, ou même au-delà, car il n'y avait pas une étendue aussi grande de territoires pour pouvoir faire un nouveau Banat, comme on l'essaiera à Vidine pour la Bulgarie, *une simple délégation, sans aucun titre*, a été accordée à un des nombreux voévodes du Maramurăș, à Dragoș.

En 1344, le roi de Pologne Casimir, successeur de Vladislav le Nain (Lokietek), qui refera l'ancien royaume glorieux en réunissant les Palatinats, avait combattu de son côté contre les Tatars, à Lublin. Trois ans plus tard, le roi Louis pensait à ressusciter l'évêché de Milcov, reprenant une ancienne proposition de 1332: il avait en vue maintenant un prélat distingué, initié aux secrets de la diplomatie, ce Thomas de Nympti que nous trouvons ensuite employé dans une mission à Venise⁴. Il n'est pas exclu que cette tentative de résurrection religieuse eût été en rapport avec la création, dans les régions plus au Sud, de ce fief de Dragoș que nous venons de mentionner.

¹ Voigt, *Codex diplomaticus Prussiae*, II, p. 109; Kotzebue, *Preussens älteste Geschichte*, II, p. 397, chez Nistor, *loc. cit.*

² On ne peut pas fixer de chronologie.

³ Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, p. 73, n° 655 (an. 1349; il donne un acte de Bistrița) et ailleurs.

⁴ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 4 et 8. Auner (*loc. cit.*, p. 69, note 3) croit que, bien que la lettre contenant cette proposition soit adressée à l'archevêque de Kalocsa, il était question d'un rapport direct avec Rome, ainsi qu'il convient pour un évêché missionnaire. Voy. aussi Iorga, dans le *Bull. de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale*, I (1914), p. 147 et suiv. (avec tous les détails).

En 1349, le roi était à Bistrița, où le reçoit ce « marquis » de la frontière orientale, qui avait maintenant sous ses ordres aussi le pays des Szekler et la ville de Brașov¹. Ses combats contre les Tatars, qui apparaissaient encore en petites bandes, car leur domination ne consistait qu'à recueillir la dîme sur les sujets, d'après l'ancienne coutume turque, se continuent en 1350².

Pendant ces années, vers 1350, on trouve, rôdant sur les frontières, se battant contre le roi Casimir³, des Lithuaniens, en roumain « Litfe », en grande partie encore païens, ou retournant au paganisme après un baptême de pure forme, comme sous leurs chefs Olgierd et Keystut, bien que leur grand knèze eût été maître aussi d'une grande partie des Russes occidentaux et qu'il eût donné ses diplômes non pas en lithuanien, mais en russe.

C'est d'entre ces hommes énergiques qui, dans le Maramurăș, pays de frontière, ont tout entre leurs mains, sous leurs voévodes, et auxquels on donne un comte de la même race, conservant même leur orthodoxie, c'est d'entre eux que se détache ainsi ce fidèle Dragoș⁴ —, forme dérivée de Dragu, sous une influence hongroise : Dragus —, auquel Louis accorde ce morceau de territoire au-delà des Carpathes, où se développera la Moldavie⁵.

¹ D'où Auner a-t-il pu trouver (*ibid.*, p. 69) qu'une « armée hongroise composée de Szekler (!) comme troupe de garde-frontières, était restée dans le pays, en conflit avec des hordes tatares pendant les années 1345 et 1346, les chassant au-delà du Pruth » ? De même aussi pour l'entrevue de Nagy-Varád (Orade) du prince de Valachie Alexandre avec le roi

² Mihályi, ouvr. cité, pp. 26—27, n^o 13 (privilege pour Jula de Maramurăș et les fils du voévode, chassés par Étienne, fils de Iuga, neveu du rebelle Bogdan. Des knèzes du Maramurăș sont présents). Pour Étienne, fils de Iuga et son fils Jean, voy. aussi Xénopol, dans la *Rev. p. ist., arch. și fil.* (1885), p. 166 et suiv. Voy. aussi Cziplé, *A maramoros püspökség*, Budapest, 1918. M. Élie Minea croit pouvoir reconnaître deux Bogdan : celui de 1343—1349 serait déjà mort ; *Politica lui Sigismund*, p. 22, note 1. Voy. aussi Iorga, *Sate și preoți*, p. 135.

³ N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 25, 31, 32—33.

⁴ Opposé à « l'infidèle » Bogdan.

⁵ Pour sa légende, voy. Romulus Vuia, dans l'*Anuariul istoric* de Cluj, 1921—1922, pp. 300—309.

Louis, qui avait reçu de son oncle Casimir la couronne de Pologne, avait le devoir de ramener à la foi chrétienne les Lithuaniens rebelles et depuis peu revenus à leur ancien paganisme et de détruire les Tatars païens sur ses frontières, lesquels, certainement, prenaient leur dîme sur les mines de Baia, la cité de Saint-Hubert, à l'époque du roi André III ¹. Il avait à sa disposition, à côté de ces chevaliers de différentes nations, le comte des Szekler, dont le pouvoir s'étendait aussi jusqu'à Bistrița. On avait essayé, ainsi que nous l'avons dit, d'entrer en rapport avec le comte André et avec la province du Maramurăș. Mais le roi a cru qu'il suffisait, pour accomplir cette tâche, d'un voévode de ce même Maramurăș, et ainsi fut fixé au-delà des montagnes ce Dragoș, avec son fils Sas (pour le nom, cf. Cornul-lui-Sas, « le coin de Sas », dans le voisinage de Jassy, capitale de cette Moldavie) ².

Il aura pu avancer jusqu'à cette ville de Siretiu, où se sont fixés des Allemands, descendus des grandes colonies qu'avait amenées le roi Casimir à Cracovie, à Lwów, dans sa récente conquête galicienne, mais surtout, plus bas, jusqu'à ce Champ-de-Dragoș (Câmpul-lui-Dragoș), dans les districts de Neamț et de Bacău, ce qui montre, comme nous aurons l'occasion de le montrer bientôt, quelle était la frontière de cette nouvelle province. Au-delà de cette ligne, ce Champ-de-Dragoș s'est conservé jusqu'au XVIII-e siècle, et peut-être que son souvenir, au milieu de la population locale, n'a pas disparu encore aujourd'hui. On disait, vers 1650, du village de Grozești, qui est en rapport si étroit avec le pays des Szekler, étant placé juste devant le défilé transylvain, vers l'horizon clair du côté du Séreth, qu'il « est situé dans le district de Bacău, dans le Champ-de-Dragoș » ³

¹ Ceci est prouvé par le sceau avec le cerf du saint, ainsi que par l'inscription latine de cette « civitas moldaviensis ». Voy. l'histoire des villes dans notre *Gesch. des rum. Volkes*, I (aussi traduction roumaine de M-me Otilia Enache Ionescu).

² Pour M. Minea, *ibid.*, p. 24, note 2, il y a aussi deux Sas. Pour le nom de personne Sas et le nom de village Săseni, voy. M. Costăchescu, ouvr. cité, II, pp. 93, 105, 125. Voi. aussi Săsești, près de Bârlad; J. Bogdan, *Doc. lui Ștefan-cel-Mare*, I, p. 41.

³ Iorga, dans la *Rev. Ist.*, II, p. 143, n° v.

et aussi que ce village « se trouve dans le Champ-de-Dragoș » (sic) ¹.

Dans ce Champ-de-Dragoș il y avait le contact avec les salines hongroises d'Ocna et avec l'oasis rapprochée de l'ancienne cité de Milcov, résidence de l'évêque des Cumans, sans oublier le groupe d'autonomie locale des Cobâle. On disait aussi, pour donner une explication à ce champ, qu'il était placé entre les « petits gués » (*între Vădurele*) ². Ce « Champ » ne peut pas avoir été la propriété d'un boïar portant ce nom, bien qu'on en rencontre un sous le règne d'Alexandre-le-Bon, vers 1400: cette principauté de caractère militaire n'aurait pas permis un pareil fief, de sorte qu'en tenant compte de cette conception permanente de l'État, il est préférable d'attribuer ce groupe de villages au fondateur de la principauté. Ceci a été conservé du reste par la tradition locale au XVIII-e siècle, ce qui a provoqué un texte comme celui-ci: « le village de Motucani, qui est dans les Champs du *prince Dragoș* ³ ».

La région de ce Champ-de-Dragoș montre aussi qu'il y a eu au commencement une distribution de terres, faite aux compagnons de la conquête, devenus des créateurs de villages. Il n'y a aucun nom plus ancien, sauf celui des Podoleni, « ceux qui sont sous la colline »; il n'y a rien de hongrois ⁴ (sauf peut-être encore le nom de Rediu, « petite forêt ») ou de pastoral, mais partout des noms terminés en *-ești*, qui mentionnent les fondateurs: Grozea, Câdea, Bețea, Berea, Bociu, Pora, Zbiera, Motoc, Durnea. Ces gens ont été ceux qui

¹ *Ibid.*, n° VI. Cf. pour ce « Champ » aussi M. Costăchescu, ouvr. cité, I, pp. 134, 468.

² *Ibid.*, p. 145. On disait aussi d'une façon erronée: les « Champs-de-Dragos »; *ibid.*, p. 146, nos VIII, X—XI. Dans les environs, « la rivière de la Dragova », c'est-à-dire celle de Dragu (génitif slave); *ibid.*, n° X.

³ *Ibid.*, p. 148, n° XVII. Voy. aussi Georges Petrovay, dans la *Szászadok*, XLV (1911), pp. 607—626; Wyrostek, *Ród Dragów-Sasów na Węgrzki Rusi Halickiej*, Cracovie, 1932. Pour l'état de civilisation de la Moldavie après sa fondation, Brücke, dans Weigand, *Jahresberichte*, XXVI—XXIX, pp. 50—51.

⁴ Aussi, comme noms de personne, un Siachil (Székely); Iorga, dans la *Rev Ist.*, II, p. 142, n° II. Voy. aussi Băteș, Banzeș, Salom (le Salomon szekler de Transylvanie); *ibid.*

d'un siècle à l'autre « ont défriché des terrains » pour le labour ou pour les ruches — des terrains qui s'appellent les *pământuri*, — avec leurs « vieillards »¹, au milieu de l'ancienne forêt coupée à la hache² ou en faisant dessécher les marais, ce qu'ils appellent les *secături*³. On disait jusqu'à une époque plus récente que, sur « le cours d'eau de la Cânduasca, devant la friche, « runc », — comme à Dorna, dans les Carpathes, où de pareils défrichements sont mentionnés dans le nom de la localité⁴, — « dans la forêt entière, est descendu le sire Bantăș »⁵. Les habitants restent des *răzeși*, dont le nom, avec une finale hongroise, vient de celui, d'origine latine, de *rază*, région⁶. De leur origine d'au-delà des montagnes est restée non seulement tel nom de personne, mais aussi des formes de langage ayant un suffixe hongrois, comme *vândzaș* pour *vânzător*⁷.

Mais en 1352 une lettre du Pape⁸ constate que la guerre contre les Tatars, que le Saint-Siège voulait soutenir, continuait⁹. Une année après, est fortifié l'ancien château de Várhég, dans le pays des Szekler, à cause, naturellement, de la même menace¹⁰. A ce moment les dignités de comte des Szekler et de comte de Brașov étaient réunies pour le fondateur de cette « marge », André, qui recueillait les dîmes du côté de Ciceu, Unguraș, Leta, Cetatea-de-Baltă, Gherla et Deva¹¹. Il est question aussi d'une autre cité des

¹ *Ibid.*, p. 149, n° XVI.

² *Ibid.*, p. 144, n° VII.

³ *Ibid.*, p. 149, n° XX: « secături într'apă ».

⁴ On disait aussi « curătură », c'est-à-dire un endroit « nettoyé »; *ibid.*; p. 149, n° XVIII.

⁵ *Ibid.*, p. 147, n° XII.

⁶ *Ibid.*, p. 148, n° XVI: on dit, ce qui écarte toute autre étymologie: *răzeșii miei*, dans le sens de « mes voisins » d'une même région. On trouve aussi l'équivalent « răzași și megieși »; *ibid.*, p. 149, n° XIX.

⁷ *Ibid.*, p. 147, n° XI.

⁸ Nous ne comprenons pas d'où a pu être tiré par Auner (*Rev. Cat.*, II, p. 72) « Rodolphe de Bonchydia » comme évêque latin en Valachie, relié au Siège de Transylvanie.

⁹ N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 25, n° XIX.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 32—33, n° XXV.

¹¹ *Ibid.*, p. 59.

Szekler, abandonnée dans la montagne, non loin de la première, et le document parle d'une attaque récente des Tatars, qui en auraient détruit d'une façon définitive les murs¹. En 1356, on nommait un nouvel évêque de Milcov, le Polonais Bernard², qui, mêlé à des complots dans son ancienne patrie, et demandant à être nommé à Plock, en 1357, ne fut pas accepté là-bas et en arriva, à cause de sa mauvaise conduite, à être soumis aux censures du Saint-Siège³.

Les campagnes du roi Louis contre les Tatars en Moldavie soulèvent encore une question. Ces Tatars ne peuvent pas vivre sans l'exploitation d'une population indigène: elle-même est donc une preuve de l'existence d'indigènes assez organisés pour assurer à leurs maîtres la dîme et les présents. Les chefs de cette population étaient répartis par vallées et par groupes de villages; à côté de ces seigneuries, dont la base venait des Russes voisins, il y a les anciennes formations populaires: à Câmpulung, dans le Champ-de-Dragoș, aux Cobâle, dans la Vrancea et dans le Tigheciu (dont le nom vient du verbe *a tivi, a tighi*, ourler; cf. *tighel*, ourlet). Des juges d'une qualité inférieure administraient les villages (et les documents portent la mention: «sur la place où il y a un tel comme juge»)⁴ et naturellement aussi la région environnante. Il n'y avait cependant encore aucune place fortifiée, à part celles d'origine lithuanienne sur la frontière: Hotin, Țițina (Țețina)⁵, Techin (Tighine) et les anciennes cités byzantino-génoises de Licostomo et Moncastro. Mais, avec les colonies où il y avait des mines d'argent, comme à Baia, avec ces Șalgăi ou Ceangăi (le terme hongrois est Csangó), pour les salines d'Ocna, la domination hongroise était ancienne: pour Baia, nous avons vu que l'ancienneté de cette

¹ Nuperissimoque Tartarorum impetu concussatum extiterit; *ibid.*, p. 32.

² J. C. Filitti, dans la *Rev. catolică*, II, p. 355.

³ Auner, *loc. cit.*, pp. 40—41, d'après N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 45—46, 64—67, 80—81; cf. Auner, *ibid.*, p. 71, nota 1.

⁴ Par ex. chez M. Costăchescu, *Arderea Târgului de Floci*, p. 205.

⁵ Des starostes aussi sous Étienne-le-Grand; J. Bogdan, *Documentele lui Ștefan-cel-Mare*, II, p. 231.

localité est montrée par le sceau au cerf de Saint-Hubert; est-ce que de là ne viendrait pas aussi la légende de chasse de la fondation de la Moldavie? Plus bas, des pénétrations de Szekler avaient donné un village à nom de saint, celui d'Agjud (St. Aegidius; Egyedhalma, en hongrois, c'est-à-dire le *holm*, la colline, d'Aegidius) et, pour un «Sas» qui n'était pas un Allemand de Transylvanie, mais le successeur même de Dragoș: Sas-Cut, c'est-à-dire «la fontaine de Sas»¹, puis le village d'Asău venant du nom de la Vierge, de la «Grande-Dame» chez les Hongrois: Nagy-Aszony.

La Moldavie de Dragoș n'était cependant qu'une espèce de *fief militaire royal*. Mais Louis, faisant appel à un voévode du Maramurăș, ne le faisait pas seulement parce que la nouvelle royauté de caractère français s'appuyait, partout, sur de pareils *milites*, des chevaliers, mais parce *qu'il reconnaissait de cette façon même le caractère roumain de la province conquise*.

En ce qui concerne les éléments étrangers, la présence des nombreux Hongrois dans le village de Fărăoni (village de Forró) et dans d'autres villages de ce district de Roman présente une colonisation, peut-être par Dragoș lui-même, peut-être par son successeur, Bogdan, peut-être par le prince Romain, créateur de la cité de la Moldavie du Sud, colonisation pareille à celle que les Teutons avaient créée dans le pays des Szekler.

Plus bas, nous avons dit qu'il y avait l'évêché cuman de Milcov, datant du XIII-e siècle et servi, avec ou sans la présence d'un vrai chef religieux de la province, par les Franciscains du Ciuc, dans le pays des Szekler, et enfin venait la bande de communication de la Hongrie avec le Danube, ce qu'on pourrait appeler «le couloir hongrois».

Plus tard, ces territoires détachés de l'administration directe hongroise ont été soumis à un régime particulier, à côté du gardien de la frontière du côté de la Valachie, le «staroste» de même que, pour d'autres motifs, on conservait une autonomie de la Vrancea. En effet, au XVII-e siècle, alors que

¹ Pessiacov, *Notițe*, p. 78.

depuis longtemps avait disparu le staroste de Şipinţ au Nord il y avait, à côté de ce staroste de Putna, un « capitaine de Trotuş », devant la frontière hongroise ¹. Plus tard, on trouve aussi un burgrave de Trotuş, ainsi qu'un « capitaine de Cour » ². Le village voisin, qui s'appelle « Faurii », c'est-à-dire Les Forgerons, est sans doute en rapport avec ce caractère militaire de la place ³. A côté, les villages continuaient à avoir leurs juges ⁴.

Quoi qu'il en soit, le roi pouvait se croire maintenant en sécurité par la garde des salines d'Ocna, avec ses Csangó et Szekler, par l'existence, près de ce Tatros (voy. aussi les montagnes de Tatra; le terme n'est pas slave) de ce Tătruş, d'où vient Trotuş, de Caşin (de Kaszóny hongrois) et des villages à noms hongrois, ainsi que par ce qu'il a pu y avoir, à côté de cette Vrancea restée libre, dans le district qui avait appartenu à l'évêque des Cumans, avec cette cité de Milcov détruite par les Tatars, mais certainement refaite sur les hauteurs d'Odobesti, à Crăciuna, de même que par ce qu'étaient un peu plus loin, au-delà de la rivière de Buzău, dont nous avons montré l'origine peu claire, le groupe de villages qui s'appellent le Chioajde (du hongrois Kövesd, rocailleux).

Mais il dut avoir bientôt la conviction qu'il suffisait que ce barrage soit brisé pour que les forces nationales qui sont derrière lui se projettent d'une façon torrentielle.

Dragoş paraît être revenu avant 1350 dans sa province du Maramurăş, où le roi récompensa ses services ⁵. Son successeur, en vertu du lien de famille avec le premier fondateur, ne fut pas un Sas, ainsi que le présente, d'après la tradition, l'ancien catalogue des princes de Moldavie, des

¹ Iorga, dans la *Rev. Ist.*, II, p. 143, n^o VI.

² *Ibid.*, p. 144, n^o VII.

³ *Ibid.*, n^o VIII. Aussi un *dărăban*, un soldat d'après le modèle transylvain, un « trabant ».

⁴ *Ibid.*, p. 145, n^o IX. Pour la frontière de la Moldavie avec la Transylvanie, Iorga, *Rev. Ist.*, V, p. 140.

⁵ Mihályi, ouvr. cité, p. 56 et suiv., n^o 29; pp. 65—66, n^o 36; pp. 68—69, n^o 37, et les numéros suivants; pp. 82—84, n^o 50 (lutte avec les Lithuaniens),

deux dynasties, mais un Balica (« Balk »), fils de ce Sas qui n'était peut-être jamais sorti de son Maramurăș. Ce Balica dut combattre contre un nouvel occupant, venu d'une façon violente travailler pour son propre compte, Bogdan, originaire du village de Cuhea ¹, et le souvenir de cette Cuhea a été si durable qu'on le rencontre aussi au XVII-e siècle dans le poème polonais du logothète moldave Miron Costin ².

Un homme du Maramurăș, un ancien rebelle, ce Bogdan, détruisit donc tous ces calculs si prudents. Partant de son village ancestral, celui qui a pu avoir aussi là-bas, dès le commencement, une ancienne querelle avec la lignée de Dragoș, se glisse en cette Moldavie et, chassant le maître légitime de la « marche », s'installe de façon à ne pouvoir pas être expulsé, malgré les efforts répétés du roi ³.

En 1343 encore, il était considéré tout de même comme rebelle ⁴, et, comme le roi ne pouvait pas le soumettre, car il apparaît avec ce même caractère jusqu'en 1360, il n'est pas admissible qu'il fût resté dans le pays où on ne saurait dire quelle est la place qu'il aurait pu se créer. *Il aura déjà passé les montagnes à l'Est, dans ce que le roi Louis appelait « son pays moldave »*; il doit être compris donc parmi ces

¹ Voy. N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 94, n^o LXX.

² Hasdeu, *Arch. ist.*, I¹, p. 165.

³ Hujus etiam tempore, Bogdan, Woyvoda Olachorum de Maramorosio, coadunatis sibi Olachis ejusdem districtus, in terram Moldaviae, coronae regni Hungariae subjectam, sed a multo tempore, propter vicinitatem Tartarorum, habitatoribus destitutam, clandestine recessit, et, quamvis per exercitum ipsius regis saepius impugnatus exitisset, tamen, crescente magna numerositate Olachorum inhabitantium istam terram, in regnum est dilatata. Woyvodae vero, qui per Olachos ipsius regni eliguntur, si esse vasallos regis Hungariae profitentur, ad homagium praestandum obligantur cum censu persolvere consueto; Jean de Küküllö, ch. 49, chez Schwandtner, *Scriptores*, p. 196. Cf. Aurélien Sacerdoțeanu, dans la *Rev. Ist.*, 1935, pp. 316—317. Le passage est en rapport avec le remplacement de Balica par Bogdan, pas avec la succession dans les deux branches voévodales. En effet, les gens du Maramurăș, de même que les autres Roumains, se conduisaient dans la vie de l'État, qui ne s'était pas assez distingué chez eux de la vie familiale, d'après la coutume pour l'hérédité des terres ancestrales.

⁴ Mikályi, *loc. cit.*, p. 17, n^o 7; *Történelmi Tár*, 1887, p. 406. Cf. Onciul, *Originile Principatelor române*, pp. 243—244.

« Valaques insoumis » que, venant de son établissement vers le Sud de cette même région, combattait un autre Dragoș.

En 1360, Dragoș, fils de Jula, était récompensé pour avoir « regagné le pays moldave » (*in restauratione terrae nostrae moldavanae*), où il avait soumis jadis « beaucoup de Valaques révoltés » (*plures Olachos rebellantes, a via debitae fidelitatis deviantes*), mais le roi le considérait, non pas comme prince, ni comme voévode, mais comme son « fidèle Valaque du Maramurăș » (*fidelis Olahi nostri de Maramarussio*). Louis lui donne, à lui et à ses fils, Jula et Vladislav, à côté de ces terres héréditaires, les villages de Julești et de Nireș, d'autres villages roumains du Maramurăș: Slatina, Arpătac, Copacii ou Copăcenii, Desești (« Deszifalva »), Hernicești, (« Hermezghaza ») et Șugătag¹. A la même époque, dans ce Maramurăș, il y avait aussi un kénéziat à « Ozon » (Ouzoun, ce qui signifie, en turc: long), qui passa, d'un Stan, fils de Fierea (Herea, d'où vient le nom de Herescu; dans le document en hongrois: Feyr, pas *fehér*, qui signifie « blanc »), à un « Locolloy », qui n'est que « Lotouoy », c'est-à-dire Litovoïu².

C'est, du reste, l'époque des rebelles roumains. On voit le roi intervenir, par l'intermédiaire du primat, du chancelier de la Hongrie, même par trois fois, pour ramener à la sujétion le voévode Bogdan, fils de Micu, dans le Banat³.

Un combat contre l'autre Bogdan pour la possession de la Moldavie supérieure, dans le sens géographique du mot, n'a pas eu lieu probablement, et rien ne le prouve: il est beaucoup plus admissible qu'il y eût eu *une double infiltration, dont l'une commandée et sujette de la Hongrie, l'autre spontanée et libre*; plus tard seulement, ceux de la seconde pénétration sont arrivés là où s'étaient établis les premiers.

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 61—62, n° XLIV.

² *Ibid.*, pp. 68—69, n° L. Un autre aussi chez Mihályi, ouvr. cité, p. 50.

³ N. Densusianu, *loc. cit.*, I, pp. 637—638, n° 509; J. Mihályi, ouvr. cité, pp. 11—13, n° 5 (1336). Cf. J. Bogdan, *Voevodatul*, p. 196; Iorga, *Sate și preoți*, p. 134, note (essai de les rapprocher du Moldave homonyme; *Ist. Rom. din Ardeal și Ungaria*, I: nous proposons l'explication qu'il aurait été un exilé valaque).

Il est certain que les difficultés dans la Valachie et dans la Bulgarie de Vidine ont été les motifs pour lesquels Bogdan a échappé à la revanche du roi dont l'attention avait été attirée ailleurs, car Louis avait été retenu dans ces régions jusqu'à la fin d'un règne plein de grandes aspirations, mais aussi de troubles et de difficultés. Les affaires d'Italie suivirent celles du Danube inférieur et ainsi, jusqu'à la mort du roi, pendant presque vingt ans, le nouveau pays put se développer librement, réunissant au point de descente sur la vallée de la Moldova tous les autres territoires que nous avons déjà énumérés: les mines de Baia, les régions colonisées par les Hongrois, où s'élèvera plus tard, sous un futur prince de Moldavie, la cité du prince Romain, puis le « Champ-de-Dragoș », les salines d'Ocna, avec le chemin ouvert vers la Vrancea autonome et vers ces possessions où n'avaient pas pu être établis les deux évêques nommés pour l'ancienne Milcovie.

Bogdan avait été le voévode même du Maramurăș, et, par l'acte de confiscation de ses possessions, comme traître, on voit quel était son domaine patrimonial: cette Cuhea, qui était cédée en 1353 aux fils de Iuga, frère de Bogdan, Étienne et Jean ou Ivan¹, puis les villages d'Ieud, Bacicău ou Bațcov (« Bachkou »; une autre Bațcov se rencontre dans le district d'Argeș, près du couvent de Cotmeana), enfin les deux gros villages du nom de Vișău (« Kethvissou »), celui de Moisăiu, où *existait donc dès lors le très ancien monastère de fondation roumaine dans leur famille*, puis la double Siliștea (« Kekethzeleste ») et le village de Borșa, par lequel, de la région de la Bistrița, dont faisait partie aussi le village de Ieud, on passait dans les vallées du Maramurăș².

Enfin, contre Bogdan, le roi fit une *expédition personnelle*. En effet, un document de 1365 dit que Balica a été blessé, beaucoup des siens étant morts, alors qu'il « restait fidèle auprès du roi », « appuyant le roi », et « suivant

¹ Mihályi, ouvr. cité, pp. 56—57, n° 29; N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 94, n° LXIX.

² Voy. *ibid.*, p. 94, n° LXIX.

le roi en Hongrie »¹. C'est pourquoi on lui donne, à lui et à ses demi-frères du côté maternel, Dragu, Dragomir et Étienne, le voévodat du Maramurăș, avec toutes les possessions de Bogdan, lequel, avec « ses fils », a occupé « le pays moldave du roi », — *mais non la partie inférieure* —, et a l'intention de les détenir « d'une façon illégale », « l'offensant »².

De ces deux fils de Iuga, frère de Bogdan, l'un, Jean, fut créé donc par le roi voévode à la place de son oncle, alors que l'autre, Étienne, intitulé lui aussi voévode, en 1360³, s'était déclaré pour le rebelle, qui avait gagné aussi Crăciun, le chef des Roumains du comté voisin de Bereg, homme puissant et riche, possédant des villages, des serfs et qui avait quatre fils : Sărăcin (cf. le village de Sărăcinești), Nicolas, Balint (Valentin) et Lucaci⁴. Un Jula (jusqu'en 1368), fils de Dragoș, apparaît lui aussi avec ses fils, Tatar, nommé ainsi d'après les Tatars, Costea, Dragomir, Étienne et un Miroslav, qui se fit ordonner prêtre⁵. Il reste au service du roi, de même que les frères de Balica, le « magister », qui avait été expulsé⁶ : Dragu, Jean, Dragomir et Étienne⁷.

Une trentaine d'années plus tard, Balica fut à côté de son frère Dragu, comte de Maramurăș, ayant les possessions de

¹ Quo idem adhuc in terra moldovana regi fideliter adhaeserit . . . Pro rege sustinendo . . . Regem in Hungariam secutus fuerit; N. Densusianu, *loc. cit.*, F. 94, n^o LXX.

² Terram regis moldovanam occupantes, clandestine in contumeliam regis moliantur conservare; *ibid.*

³ Mihályi, *loc. cit.*, p. 45 et suiv. Les possessions de Bogdan, *ibid.*, pp. 30—32.

⁴ *Ibid.*, pp. 17—18, n^o 33; pp. 26—27, n^o 13; pp. 53, 61, 62—63, n^o 33; p. 81.

⁵ *Ibid.*, pp. 29—30, n^o 15; pp. 52, 54, 75, 76, 78, 185 și urm. Cf. la table des noms.

⁶ Mihályi, *loc. cit.*, an. 1365. Le beau-frère par la sœur, qui laisse un fils, Jean, tombe dans les luttes pour la possession de Vidine; *ibid.*, pp. 87—88, n^o 52 (aussi un frère, Tatomir).

⁷ L'acte de 1365 présente Balica, Dragu, Dragomir et Étienne, fils du voévode Sas et qui avaient combattu en Moldavie (*ibid.*); un document de 1373 cite Balica, ancien voévode du Maramurăș, Dragu et Jean; *ibid.*, p. 65, n^o 36. Cf. *ibid.*, pp. 68, 82 et suiv. (ici il est question seulement du « Roumain Sas »).

Hust, de Sighet, et même celle du district de Chior (Kövár) et de Rodna, et il noua des relations avec le patriarche œcuménique, en tant que fondateur d'un vrai évêché stauro-pygial, qui exerçait des droits sur toute la région Nord-Est de la Transylvanie¹. Car il avait créé, sur la base de ce voévodat du Maramurăș, dans cette même région, encore un pays roumain, de vassalité envers le roi.

C'est un acte de la plus haute valeur pour le passé roumain. Successeur dans ce rôle aux frontières, mais maintenant non plus contre les Tatars, mais contre la dynastie de son ancien ennemi mortel, Bogdan, ce Balica (qu'on a interprété aussi comme Baliță, d'après la forme hongroise, Balk, mais voyez peu auparavant le Balica des Balcans; aussi le boïar Balica à la fin du XVI-e siècle en Moldavie; le nom apparaît du reste jusque chez des Tziganes contemporains) et son frère Dragu ont hérité de la possession d'un monastère de Saint-Michel dans la localité de Peri (Les Poiriers, en hongrois Körtvelyes), non loin de Sighet, dont l'hegoumène avait l'attribution de chorévêque, de chef religieux à l'ancienne façon. A une époque où Constantinople était journellement menacée par les Turcs ottomans, il fait un pèlerinage à Constantinople, pour « adorer les reliques ». Sous l'impression de ce qu'il avait eu devant les yeux et apprenant beaucoup de choses qu'il ne connaissait pas auparavant, conseillé probablement aussi par des moines qui se seront intéressés à son pays si lointain, à un moment où, comme on le verra, on cherchait une forme canonique pour cette nouvelle Moldavie, il demande un évêché à lui, opposé à celui de la Moldavie, de même que son pays fidèle se trouvait en face du

¹ *Arhiva Românească*, I, 2-e éd., pp. 11—13; Basilovits, *Breviis notitia fundationis Theodori Koriathovics*, Cassovie, 1799—1804, 5 parties; Doulichkovitch, *Istoritcheskiiia tcherti ougro-rousskich*, Ungvár, 1874, 3 vol.; Miklosich et Müller, ouvr. cité, II, pp. 156—157; *Magasinul istoric*, III, p. 173; Mihályi, ouvr. cité, pp. 109—110; Hasdeu, *Columna lui Traian*, 1874, p. 126; cf. Iorga, *Studii și doc.*, XII, p. xxxvii și urm.; *Sate și preoți*, pp. 137—138. Cf. Picot, dans la *Columna lui Traian*, 1883, et *Rev. p. ist., arch. și fil.*, V, p. 310 et suiv. — Pour les « successeurs de Dragoș » voy. aussi Victor Motogna, dans la *Rev. Ist.*, XI (1920), pp. 201—204. Cf. Onciul, ouvr. cité, p. 247 et suiv.

pays rebelle. Byzance, prudente comme toujours, qui avait travaillé avec tant de ménagement lorsqu'il avait été question de satisfaire le désir d'Alexandre le Valaque, lui accorda, avec l'arrière-pensée, ici encore, de ne pas blesser le roi de Hongrie, seulement la formation « stauropygiale », soumise uniquement au Siège oecuménique, donc sans aucune immixtion d'un autre évêque. C'était aussi la reconnaissance du quasi-État que le successeur de Sas avait fondé dans le pays des trois frontières.

La stauropygie unissait cependant maintenant d'une façon canonique sous son autorité plusieurs pays : naturellement le Maramurăș, avec la vallée de la Bistrița, mais aussi les comtés de Ugocsa, de Bereg, d'Arva, de Sălagiu, à l'Ouest de la région, de Ciceu, au Nord-Est, et, dans le voisinage, les régions d'une autre cité, Unguraș. *Exactement à la même année, en 1391, le Patriarche envoya, ainsi qu'on le verra, un délégué pour amener en rapport avec lui l'Église en formation de la Moldavie.* Un état de choses qui montre la vigueur de la race roumaine dans ces régions ; mais la fondation maramurésienne ne pourra pas se maintenir aussitôt que, tout espoir de regagner la Moldavie ayant été perdu, la mission de ce « marquisat » disparut : la Couronne elle-même comprenait autrement que comme une présidence et un commandement militaire suprême ces rapports ¹.

Bien différent devait être l'avenir de l'oeuvre de Bogdan. Il avait créé la Moldavie et avait transformé une partie des Roumains en ses Moldaves à lui.

Car ces Moldaves étaient, aussi bien que ceux qu'on appelait les Montagnards (*Munteni*), — *ce qui fait supposer des rapports entre les deux pays avant le moment où les « montagnards » quitteront la région des collines et avanceront*

¹ Le diplôme pour Pacôme de Peri est du mois d'août 6899, indiction XIV. La présentation de cette nouvelle phase et la discussion entre la forme grecque authentique et une forme latine transformée plus tard, dans Iorga, *Studii și doc.*, XII, p. xxxvii et suiv. Plus tard se sont ajoutées les études approfondies, avec des conclusions favorables aux Roumains, du professeur russe Petrov, ouvr. cité.

vers l'Est, — des Roumains. Cette forme, à côté de l'autre, valaque, de « Rumâni », se rencontre dans un acte de 1681, certainement non influencé par une littérature qui commençait à peine dans cette direction: « ma femme *Românca* et sa soeur, *Urâta* »¹.

Continuant la domination *patronée* de Dragoș, la domination libre de Bogdan et de son fils au nom ruthène, Lațcu, en rapport avec Saint Ladislas cependant, a le devoir impérieux de continuer la croisade, chassant les Tatars, retenant en l'esclavage non seulement les Tziganes, que la Valachie avait hérités de ces Tatars, mais aussi les « cours » (*dvor*) ou *sălașe* (« séjours »), les établissements des Tatars, et arrivant jusqu'à Hotin et à Tighinea, avec la tendance de s'annexer Cetatea-Albă.

Autrement on ne sait rien sur ce règne de conquête et de prise de possession purement militaire. Pas un document et pas une monnaie². Nous n'avons que cette liste de princes pour la commémoration dans les églises, qui distribue des années de règne issues de calculs ultérieurs et qui, du reste, comprend aussi Dragoș et Sas, cueillis dans un autre mémorial pour des prières d'églises dans quelque skite.

Lațcu³ avait succédé à son père; on ne connaît pas sa mère; nous n'avons aucun acte venant de lui. Ce règne est intéressant plutôt sous le rapport des tentatives de l'Église catholique, pour gagner une nouvelle province⁴.

¹ Iorga, dans la *Rev. Ist.*, V, p. 139.

² D. A. Sturza admettait une monnaie venant de Bogdan I-er et de Pierre I-er, alors que de fait il faut considérer comme les premières celles d'Alexandre-le-Bon. Cependant une difficulté restait: celle de l'existence des trois barres sur l'envers. Cf. cependant Docan, *Moldavische Münzen*, 1902. Voy. aussi *Rom. Rev.*, VI, pp. 650—651. Il ne faut pas admettre non plus une monnaie de Pierre le Boiteux; *ibid.*, pp. 650—651. Aurait été curieuse une monnaie portant l'inscription de « Dimietri Woiwod » et sur le revers « Si Moldaviensis »; *Rom. Rev.*, VI, p. 652, mais, de fait, il s'agit de « Si. M. Petri », c'est-à-dire du prince Pierre. Voy. aussi *ibid.*, VII, p. 191, note 7.

³ Comme nom chez M. Costăchescu, ouvr. cité, I, p. 31, n^o 15.

⁴ En 1372, le Voévodat de Moldavie est mentionné dans Döbner, *Mon.*

L'évêché de Milcov n'était pour le Saint-Siège, c'est-à-dire pour ses informateurs, *qu'une formation en dehors des limites de la principauté d'Argeş*. Pour « la partie de la nombreuse nation roumaine qui habite aux frontières du royaume de Hongrie, du côté des Tatars », — or, ceci est la Moldavie —, on essaya en 1374 de la nomination d'un évêque pris dans les rangs des Franciscains, qui, certainement, auraient dû s'établir à Siretiu, la nouvelle capitale. Pour remplir ces fonctions, fut choisi un Dalmate, Antoine de Spolète (Split), probablement aussi parce qu'il connaissait le slavon ¹.

Mais, alors que, au Sud, pénétraient les moines mendiants, qui se trouvaient depuis plus longtemps à Vidine, en même temps descendaient du Nord, de la Pologne, les moines prédicateurs, les Dominicains. La prédication des premiers était italienne, celle des seconds allemande. Ceci amena la création d'un évêché de Siretiu, mais d'après la prédication encore franciscaine, sans doute parmi les Saxons et les Allemands venus de Galicie en Moldavie, celle de Nicolas de Mehlsack ², et la nomination de ce premier évêque de Siretiu, le Polonais André. Les Dominicains jouissaient aussi de l'appui de la fille de Laţcu, la princesse Muşata, qui se faisait appeler comme catholique Marguerite ³. La hiérarchie polonaise répondait ainsi aux tendances d'expansion de la hiérarchie hongroise.

Les évêques de Milcov, de caractère purement nominal, se suivent, sans que l'un d'eux eût cherché au moins à connaître son diocèse. Ainsi Albert d'Usk en 1364, Nicolas de Bude, en 1371 ⁴. De ce côté, on ne trouve aucun rapport avec la Valachie plus ancienne ⁵.

hist. Bohem., II, pp. 355—357. Signalé par J. Nistor, *Die mold. Ansprüche auf Pokutien*, dans l'*Arch. f. öst. Gesch.*, C¹, Vienne 1910.

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 224.

² La mission de la part du Pape (1380), *ibid.*, p. 163, n^o CXXVI.

³ Iorga, *Studii şi doc.*, I—II, p. XXIX, n^o. III.

⁴ J. C. Filitti, dans la *Rev. Cat.*, II, p. 357.

⁵ Les Moldaves appelleront: « Muntenia » la région des montagnes, cette première principauté. C'est, du reste, un ancien terme roman. Le Tyrol du Nord, chez Venantius Fortunatus, s'appelle lui aussi « Montana ».

A la fin de ce court règne, nous avons maintenant, non pas une étroite province hongroise, reliée strictement et timidement à la montagne, mais un vrai pays, avec ses habitants et avec leurs coutumes, ayant des formes différentes de celles de la Valachie¹, formes imposées par les conquérants de même nation.

Les successeurs de ces premiers boïars guerriers, semblables aux Normands en Angleterre², sont appelés dès le commencement les lignées, *seminșenii*, et quelqu'un déclare appartenir à la « lignée » d'un ancêtre³.

Les paysans, *țeranii*, qu'on avait trouvés dans les clairières des forêts — on dit aussi *hlizele codrului*⁴, — sont « les hommes de la terre », opposés aux nobles, aux boïars. Ce dernier terme paraît avoir été employé seulement dans l'ancienne Moldavie, qui a, elle seule, son origine dans la conquête. La distinction est faite d'une façon nette par un acte du XVII-e siècle: les successeurs du hatman Dinga se sont appauvris, dit le document « par la fatalité du temps, et, étant arrivés à la décadence dans la pauvreté, ils sont aussi des « țerani », et le mot est répété aussi plus bas —, de sorte que, ayant perdu leur héritage, ils en sont réduits « à contempler la façon dont d'autres possèdent leur héritage ancestral »⁵.

Pendant, cette Moldavie maramorésienne des voévodés-duc⁶, portant l'emblème du bison avec l'étoile entre les cornes, emblème que connaissent aussi les cités de la Hongrie septentrionale⁷, était encore assez étroite et peu

¹ Pour la dîme des brebis, la Valachie a la forme roumaine de *oierit*, alors que la Moldavie emploie le terme slavon de *goștină*.

² The english occupation was the settlement of an army; Cuningham, ouvr. cité, pp. 106—107.

³ Iorga, dans la *Rev. Ist.*, II, p. 150, n^o XXI.

⁴ *Ibid.*, II, p. 159.

⁵ *Ibid.*

⁶ Timon admet lui aussi que les ducs hongrois, et les ducs dynastiques aussi (Étienne, frère du roi Louis), sont « zweifellos unter dem Einflusse des deutschen und italienischen Staatsrechts »; *ibid.*, p. 506. De même le duc de Spalato, Chrvoé, en 1408, ou Kende, probablement roumain, duc de Muncaciu; *ibid.*, p. 566.

⁷ Le taureau taurobolique de l'antiquité est de la même façon que dans les armes de la Moldavie, ainsi que le cerf a un rôle dans le culte mitriaque. Voy. Cozzo, ouvr. cité, p. 159 et suiv.

assurée, sans frontières définitives. A l'Ouest du Séreth, l'État se heurtait au Champ-de-Dragoș, aux Cobâle, à la Vrancea de domination hongroise, puis, dans l'évêché de Milcov, à Agiud, à Sascut, à Ocna, probablement aussi à Bacău. A l'Est de la rivière on peut tracer la prise de possession des villages allant jusqu'au Pruth et au-delà de cette rivière.

Il en fut autrement du côté du Dniester, dont le cours se trouvait encore aux mains des Tatars, ou sous la menace de leurs flèches. A Cetatea-Albă, les Hongrois avaient reconnu ce « prince Démétrius », ce Timour percevant la douane des marchands qui venaient aussi de Trébizonde, comme ce Jean, dont les tortures, auxquelles il avait été soumis par ces païens, ont fait un saint, et ses os sont encore aujourd'hui vénérés à Suceava, où ils ont été transportés ¹.

Malgré la rapide expansion du pays, le caractère de la région d'origine persistera cependant. Des Maramorésiens nouveaux et anciens ont hérité d'une quantité de noms qui se trouvent à côté des anciens noms roumains correspondants : ainsi Matieș, à côté de Matei, Andrieș à côté de Andrei, Miclăuș à côté de Neculai, puis Balș (Balázs), Ianăș à côté de Ioan (d'où le village des Ienășești) (cf., chez les Valaques, Ghiure, Giure, pour Georges).

Entre ces premiers boïars de la Moldavie et leurs successeurs jusqu'à l'époque d'Étienne-le-Grand, qui est moins maramorésien, certains portent des noms populaires, de véritables sobriquets, comme : Gangur, Le Lorient, Buftea, Le Ventru, Ciocârlie, L'Alouette, Gotcă (La Poule à la crête rouge), Arbure, L'Arbre, Zbiera (Celui qui crie), Vulpaș, Le petit renard, Negrilaş, Le petit noir, Pântece, Le Ventru, Cautేశ (Celui qui cherche), Porcul, Le Porc, Pulpea, Le Mollet, Ureche, L'Oreille, à côté d'autres noms, d'origine russe, comme

¹ Zimmermann-Werner-Müller, II, p. 315, n° 917. Cf. Iorga, *Ist. Com.*, 1-ère éd., I, p. 50; 2-ème éd., p. 48. M. Minea (*Urmașii lui Vladislav*, p. 26, note 1) signale, pour Cetatea-Albă, un passage des *Mon. Hung. Hist. Dipl.*, XIII, p. 469. Voy. aussi, C. Andriescu, *Așezări franciscane la Dunăre și la Marea Neagră în sec. XIII-XIV*, dans les *Cercetări Istorice* de Jassy, 1933 (déjà cité); le même, *Din legăturile moldo-tatare în mijlocul sec. XV*, dans la *Arhiva* de Jassy, 1934.

Hrinco ou Dajbog. Des noms de caractère général reçoivent une finale ruthène: Ivașcu, Petrașcu, Romașcu, Bâlcu, Vascu. De la tradition de la première patrie maramorésienne vient un nom comme Iuga (qui n'est que Ignat, Ignace). Tăutul rappelle le hongrois Tóth, qui signifie Slovaque. On rencontre des formes roumaines avec le suffixe *-ea*: Ilea, Borcea, Ponea, Bodea, Julea, Mânjea¹. *Un rapport avec la région inférieure de cette Moldavie* est prouvé par le nom Vrânceanu (de Vrancea), boïar d'Étienne-le-Grand.

Les noms des premiers boïars présentent donc, dans leur variété infinie, une large synthèse. Quelques-uns appartiennent à l'ancien fonds slavo-roumain, avec une forme slavonne arrondie, abrégée, harmonisée, d'autres sont, ainsi que nous l'avons dit, de simples sobriquets. Les noms d'emprunt ne manquent pas en Moldavie, étant pris chez les Russes du Maramurăș et aussi chez d'autres Russes, au-delà du Dniester.

Çà et là restent des groupes de Tatars encore païens². Par les Tziganes se sont conservés jusqu'à une époque tardive des noms mongols, comme Hulubei, qui n'a rien à voir avec le nom de Hulub (colombe, du slave *goloub*), mais avec Olobey, chef tatar qu'on trouve en Crimée génoise au XV-e siècle³.

¹ Entre les anciens habitants, un Ciorsac (du verbe a *ciorsăi*), un Bucur, un Vladimir, un Mareș, un Șerban, un Dobrin; M. Costăchescu, ouvr. cité, p. 7, n^o 3.

² Pour les Tatars esclaves, aussi sous Étienne-le-Grand, voy. *ibid.*, pp. 140—143.

³ Pour les Tziganes, Barbu Constantinescu, *Probe din limba și literatura Țiganilor din România*, Bucarest, 1878. P. 5: chez les monteurs d'ours on trouve ș et j au lieu de *ci* et *gi*, habituels chez les paysans établis, ce qui montre chez les premiers une origine moldave ancienne. Des *avli* de Tziganes, d'après le grec *αῦλαι*; p. 6. Comme noms de peuple chez les Tziganes: *gaggio*, le Roumain, *horahanó* (de la *χώρα*), le Turc. Le Slave est *das* (p. 7). Des Grecs ils ont pris les noms des jours de la semaine: *Tetraghi* (la quatrième), *Parastivi* (*παρασκευή*, vendredi), *Savato* et *Kurko* (*κυριακὸ*, dimanche). Des Roumains viennent: *Luni*, *Marți* et *Țoi*. D'après le grec aussi le terme de *louloudi* (la fleur; cf. le mac.-roum.: *lilice*). *Vardin* (italien *guarda*) vient aussi par les Grecs. Les Roumains ont transmis aussi *cătună*; et ce sont les Tziganes qui ont donné *șiră* (morceau), *benga* (le diable; d'où le nom de la famille des Bengești).

Parlant d'un village, tel document dit: à cette place a été la « cité » d'un tel, ajoutant aussi un autre nom¹, dont nous n'avons aucune traduction.

La nouvelle organisation est précise. On n'admet les places vides, sans maîtres, que seulement comme *une disponibilité du prince*, qui peut ou bien les distribuer aux boïars ou bien créer des *libertés*. Dès le commencement, on calcule avec des « pas » et on coupe des « cordes »². On continue, de cette façon, des coutumes hongroises, qui ont été imitées des Occidentaux, peut-être non sans une influence de l'habitude des conquérants turco-finnois de distribuer la proie, dans laquelle était comprise aussi la terre.

Si on ajoute dans les documents pour marquer une localité: « où ont été des knèzes » — et aussi deux knèzes³ —, ceci vient de l'ancien passé de liberté. Il est conservé quelquefois⁴. Parfois on mentionne la Cour, comme en Lorraine: la Cour de Mandrea⁵. Mais on voit en Moldavie, au début, des cas aussi où le village a un nom et par-dessus ce nom est ajouté celui de la personne qui « a eu sa maison là »: ainsi Cobâlia-de-sus, d'après le nom slavon de la jument, s'appelle aussi « le village de Babeș », parce que là se trouvait la maison de Stan Babeș⁶.

On observe dans ces documents aussi des groupes de villageois sous des *vătămâni* (de *Hauptmann*, par le canal slavon), comme Ostapco de Turia⁷.

Dans l'organisation et dans l'administration, on sent toujours le point de départ, qui est celui du royaume voisin.

¹ Voy. J. Bogdan, *Doc. lui Ștefan*, II, 79—81: « où a été un village bulgare »; *ibid.*, pp. 129—132.

² Iorga, dans la *Rev. ist.*, II, p. 149, n° XXI, et ailleurs.

³ Mais rarement.

⁴ M. Costăchescu, *Doc. Mold.*, II, p. 323 et suiv.: une quantité de juges, Dragoș, Drăgan, etc. Des cas où il est dit: « à la place où a été un tel »; aussi chez M. Costăchescu, *Arderea Târgului de Floci*, p. 205.

⁵ Bogdan, *Doc. lui Ștefan*, I, p. 119.

⁶ *Ibid.*, pp. 44—47.

⁷ *Ibid.*, pp. 178—180. Ostapco est encore une forme maramorésienne, de caractère ruthène, venant de *Ostafie*, Eustache.

Il n'est pas probable que le prince de Valachie eût été jamais obligé de traverser le pays pour rendre justice. Mais le prince de Moldavie le fait, d'après la coutume hongroise ¹.

Les fonctionnaires qui reçoivent le tribut d'après les fumées (*fumuri*) des maisons, le *fumărit*, — qui correspond à l'impôt sur les cheminées dans l'ancienne France, — les *fumari*, se retrouvent aussi chez les Hongrois ².

Les Hongrois aussi ont le travail gratuit, la *clacă* (le nom est slave), et en Hongrie ce devoir s'appelle les *gratuiti labores* ³. Le système des amendes est slavo-magyar, avec l'amende, *gloabă*, et celle pour les bestiaux, *pripas* ⁴. On reçoit aussi le paiement en nature: la *marturina* hongroise rappelle la « peau du prêtre » *pielea popii*, chez les Roumains, c'est-à-dire la peau que l'on donnait au prêtre après avoir tué un animal ⁵.

Pour garder l'ordre à la Cour du Prince, Cour qui est pour le moment très pauvre, un simple groupe de soldats, les *aprozi*, de *apró* (en hongrois, petit), des pages, sont introduits dès le commencement en Moldavie, qui est le seul pays roumain à les avoir ⁶. Une chancellerie existe, employant un certain nombre de secrétaires.

Le marché de Jassy, le « bazar », apparaît encore dès la fin du siècle dans les mémoires du croisé bavarois, pris à Nicopolis par les Turcs, Schiltberger, ainsi que d'autres marchés, celui de Suceava, de Siretiu, où nous avons vu qu'au XV-e siècle se trouvaient des Allemands descendus de la Galicie du roi Casimir: ils appartiennent aussi à une organisation commerciale qui existait avant la fondation de

¹ Timon, ouvr. cité, p. 180.

² *Ibid.*, p. 270.

³ *Ibid.*, pp. 270—271.

⁴ *Ibid.*, p. 269. Amendes, confiscations, « compositions »; *ibid.* Pour la capitation, le *birşag*; p. 417.

⁵ *Ibid.*, pp. 258, 266—267.

⁶ *Ibid.*, p. 547 et note 19. Mais on les rencontre chez les Hongrois seulement à partir de 1333 (*aprodiones*).

l'État. Ainsi que l'avaient fait les rois de Hongrie, imitant l'organisation de *burg* des Carolingiens, agiront aussi ces Moldaves avec leur *cetate* et la région qui se forme autour d'elle.

Non loin de ces braves, « chevaliers », les éléments saxons, habitués au travail des mines, avaient passé de Rodna à Baia. Les marchés supposent un privilège; celui de Baia, ressemblant à celui de Caffa, ne peut venir (à cause aussi de la date et des lettres latines du sceau) que des Tatars (à Câmpulung de Valachie les Cumans ont dû accorder une permission d'un autre caractère). Enfin, dès lors, le commerce de la Galicie se cherchait un prolongement de route, avec l'acquiescement des mêmes Tatars, sur la ligne Séreth—Suceava—Jassy—Țuțora.

Un lien s'imposait donc entre ces centres de vie. De là résultera le caractère distinct de la Moldavie.

Dans la fondation de la Moldavie, aucune suggestion ne vient de l'État appartenant à ceux que les Moldaves appelleront *Munteni*, « montagnards », ce nom lui-même représentant une prétention des Roumains de Moldavie sur tout le territoire de plaine, sur la base des idées politiques de la royauté hongroise. Le nom de *Băsărăbeni* commence à être employé à partir du prince de Moldavie Étienne I-er¹; les chroniques ont plus souvent cette forme de « Munteni »².

La création de la Moldavie signifie la satisfaction du besoin de défense contre les Tatars³. Mais elle contient aussi l'idée de l'État roumain vassal, opposé à celui qui, avec des origines indépendantes, voulait rester dans cette qualité, de même que plus tard, à une Serbie, à une Rascie, indépendantes, la Hongrie opposera un Banat de la Bosnie et un duché de Saint-Sabbas ou de la Herzégovine.

¹ Costăchescu, *Arderea Târgului de Floci*, pp. 161—162.

² *Ibid.*, p. 163, note 1. Le terme de « Bessarabie » passe aussi chez les Valaques; *ibid.*, p. 165, note 5 (*Bassarabitate*, en face de *Moldwani*, dans une lettre du prince lithuanien Vitold; *ibid.*).

³ Voy. aussi Isidor Szaraniewicz, *Kritische Blicke in der Gesch. der Karpaten-Völker im Alterthum und im Mittelalter*, Lwów, 1871. Cf. Gutschmid, *Kl. Schr.*, V, p. 371 et suiv.



Fig. 34. — Forteresse de Neamț (Moldavie).

En effet, tout est différent entre les deux pays roumains qui, au commencement, n'ont pas même de contact: les fonctions, les formes de droit, le style slavon des documents ¹ et, avant tout, le *système* militaire des cités et des *ținuturi* (sing. *ținut*), l'inféodation des chevaliers, la reconnaissance que les villages ont été jadis la propriété de l'ancêtre fondateur, avec la formule slavonne «gdé byl», «où a été», — *c'est-à-dire dans sa liberté primitive*, — l'ancêtre, dont le droit populaire est remplacé par le droit de donation accordé au boïar-*miles*. Comme rapport avec l'élément roumain resté en Hongrie, le rôle de ces «chevaliers» de Moldavie est tout autre que celui des Dobâcești catholiques en Valachie.

Le rapprochement entre les deux pays, qui est arrivé jusqu'à un changement partiel du style de la chancellerie moldave, avec un *Io*, c'est-à-dire «Jean», à la place de *mi* (moi), n'est pas venu de ces «Munteni» ou «Bassarabiens», qui, depuis longtemps consolidés, n'avaient pas d'intérêts vers le Nord, mais des Moldaves eux-mêmes, et précisément à cause du problème qui s'est ouvert en Hongrie par la mort de Louis-le-Grand. La révolte contre Sigismond, son gendre, l'emprisonnement des deux reines, la veuve et la fille du roi défunt, l'assassinat de la première, pourront causer des soucis au prince de Valachie, Mircea (troisième successeur de Băsărabă), lequel désirait avoir un appui contre la poussée des Turcs. C'est pour cette raison qu'il acceptera l'offre de l'autre gendre du dernier Angevin, le Polonais, offre venue par la Moldavie, et consolidera par un mariage leur alliance.

Mais ces choses devront être présentées à un autre moment d'une façon plus large.

¹ D'une partie, au Sud, des Serbes; de l'autre, au Nord, des Ruthènes.

CHAPITRE V

LA POLITIQUE ROUMAINE ET L'ÉTAT CATHOLIQUE DE LOUIS-LE-GRAND

LE PRINCE VLADISLAV ET SES SUCCESEURS: LA LIGNÉE MOLDAVE DE LA PRINCESSE MUȘATA

La consolidation — et non la fondation — de ce qu'on a appelé, d'une façon erronée et avec quelque chose d'humiliant, les Principautés, n'a pas rompu le lien avec les éléments roumains restés directement sous la puissance du roi angevin. Il n'est pas question seulement du double échange religieux: les Roumains du Sud, ayant maintenant une organisation canonique, avec l'évêque d'Argeș et celui de la Nouvelle Severin, envoyant des prêtres en Transylvanie, et celle-ci donnant des agents de la foi catholique à Argeș, où sera reconnu un évêché catholique ¹, et, dans le région de Bacău, des Franciscains, qui sont solidement établis dans le Ciuc. On arrive même à des assimilations dans les institutions et dans les formes de la chancellerie. On n'a pas pu conserver en Moldavie, car la Valachie n'a jamais eu une chancellerie latine, la forme occidentale des documents, sinon dans le style, tout en changeant la langue, mais, en échange, on voit des chevaliers d'Inidoara qui posent des inscriptions slavonnes dans leurs églises et adoptent une façon de les orner de fresques qui, fût-ce même avec un mélange de saints catholiques et avec une technique étrangère, s'étend au Nord jusqu'à Ribîța et près de Brad ², alors que les Maramorésiens,

¹ Voy. Iorga, *Studii și doc.* I—II, p. xxiv; Căndea, ouvr. cité et suiv.

² Voy. Iorga, *Cea mai veche ctitorie de nemeși români din Ardeal (1408-1409)*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, série III, VI (1926).



Fig. 25. — Sceau slavon de Vladislav I-er, prince de Moldavie.
D'après le dr. Severeanu, dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor
Istorice*, 1933, p. 35.

qui s'intitulent « boïars » et demandent que leurs fils soient traités de « cocons » (fils de nobles), emploient dès 1400 le même slavon qu'en Moldavie, mais non sous l'influence, ruthène, des Koriatovitchs de chez eux¹.

La monnaie des princes de Valachie, comparée à celle des Balcaniques, n'a rien de byzantin ou de sous-byzantin. On ne trouve ni le Christ, ni le saint patron à l'aspect impérial assis sur le trône, comme on le voit par exemple chez le Serbe Vlachine, ou chez le despote Étienne, qui présente son portrait, de même que dans la monnaie du despote Olivier. Les fleurs de lys apparaissent une seule fois dans les Balcans; en Bosnie, on trouve le portrait royal avec l'épée et la croix et chez le despote Georges Brankovitch apparaît le lion de Saint-Marc, en même temps que la tête de loup.

En Moldavie, au contraire, le type monétaire, s'inspirant de la Pologne, est tout autre.

Continuant cette recherche sous le rapport religieux, des liens avec ce monde du Sud danubien, surtout pour la Moldavie, à peine fondée, pour le Patriarcat oecuménique, la Moldavie est une « Russo-Vlachie ». Le titre ne peut venir que de la correspondance des métropolitains d'Halicz avec Constantinople: d'anciens rapports d'Église avec l'État galicien sont donc à l'origine. Pour la Valachie, l'origine et le développement ont été différents.

Mais, en Moldavie aussi, il y a un « pays », et pas un simple diocèse.

Le premier évêque de Rădăuți a dû être un simple chorévêque, devenu nécessaire, plus tard, d'après le modèle de celui de Peri, pour la consécration des princes et les cérémonies de la Cour. *Une « Domnie » qui n'était pas encore reconnue ne pouvait pas avoir un évêché canonique.* Celui-ci ne pouvait pas être recherché par le simple rebelle contre le roi Louis, dans les deux pays du royaume de celui-ci, dont l'un seul, la Pologne, avait une Église orthodoxe; quant à Dragoș, il

¹ Voy., d'après le document trouvé par l'historien russe Petrov, Iorga, dans les *Mem. Ac. Rom.*, s. III, IV (1926): *O mărturie din 1404 a celor mai vechi « Moldoveni ».*

aura eu avec lui, dès le commencement, quelque moine comme confesseur.

Alors que la propagande catholique en Moldavie travaillait ainsi sans rencontrer aucune opposition et aucune rivalité, Lațcu, fils de Bogdan, qui avait épousé probablement une femme russe et se montrait peu assuré sous le rapport religieux, pouvait accepter cette propagande d'autant plus que, offrant d'accueillir un évêque, ceci signifiait une reconnaissance politique. A savoir une reconnaissance polonaise, dès le règne de Louis, de ce nouvel établissement¹.

De fait, les rapports de la Moldavie avec la Hongrie viennent seulement de la situation de roi qui ne gouverne pas, qu'a gagnée Louis dans toute la Pologne et donc aussi dans les régions russes, à peine gagnées par Casimir. A l'époque de son règne, les peintres de la Chapelle des Jagellons viennent de Wilno et ils avaient travaillé pour le palais aussi: c'est à eux que sont dûes les peintures de Rohatyn, de Sainte Parascève de Lwów et de Rozdol, qu'on a considérées comme pareilles à celles de Torcello près de Venise. Ces Moldaves visent, du reste, continuellement à entrer en rapports étroits avec l'élément orthodoxe du royaume de Pologne².

La Moldavie est si peu définie qu'en 1368, le prince Pierre conserve³ le titre de staroste pour les régions depuis peu attachées à la Moldavie, dans ce qui a été appelé « le pays de Șipinț », qui contenait certainement cette Țițina (Țețina), près de la ville actuelle de Cernăuți, qui est « le marché d'un Cernea », et peut-être Hotin, mais probablement aussi descendait-il le long du Pruth jusque dans les régions de Dorohoiu, où le village actuel de Șerpenița n'est que l'ancienne Șipinț; seule la bourgade de « Chmielow », dans

¹ Voy. aussi J. Jireček, *Einiges über die culturellen Beziehungen der Ungarn mit Böhmen im XIV. und XV. Jahrhundert und über die ungarischen Hussiten*, dans les *Sitzungsberichte der kön. böhm. Gesellsch. der Wissenschaften*, Prague, 1885.

² Voy. Marin Sokolowski, *Malarstwo ruskie*, Lwów, 1886.

³ Oulianitzki, *Materiali*, p. 2. Cf. G. Popovici, *Starostia sepenicensă*, dans *Omagiul Maiorescu*, et dans les *Conv. Lit.*, 1900, p. 432.

ces régions, signifiant le village de Chmiel, n'a pas laissé de traces dans la nomenclature actuelle ¹.

On n'a pas observé deux choses importantes: que *Bogdan aurait voulu conserver aussi la province du Maramurş et que Louis-le-Grand a pu trouver un motif pour épargner cette Moldavie, à cause de ses rapports avec la Pologne*. Et on n'a pas noté l'importance des châteaux de frontière en Transylvanie: Varhégy, le Şimlău hongrois et Breţ.

Malgré la « rébellion » de Bogdan, continuée par son fils Laţcu, les rapports avec la Hongrie n'étaient pas considérés comme rompus par le roi; en 1372 encore, dans le traité avec l'empereur Charles IV, Louis introduira la clause suivant laquelle il est dit que l'empereur n'attaquera pas « son royaume et le voévodat de Moldavie ».

Mais, en 1366, après une longue lutte contre les Lithuaniens de Lubart et de Kyestut, fils de Gedymin, le roi Casimir avait conclu une paix par laquelle il donnait la Podlachie en échange de la Galicie, la Podolie et la Wolhynie ². *Ainsi, par ses prétentions, la royauté polonaise devenait voisine au Nord et à l'Est des districts moldaves*.

Mais, si la politique du roi Louis envers la Moldavie est mal assurée, elle se prononce d'une façon décidée et conséquente envers la Valachie.

Pendant les premières années du règne de ce prince, il y avait eu un conflit avec la Serbie, dont la couronne impériale nouvelle, arrachée par la lutte contre Byzance à l'empereur Jean Cantacuzène, ne pouvait pas être tolérée par le fier Angevin. Étienne Douchane sut échapper en 1354 et en 1356, coquetant avec le Siège romain et ensuite concluant une alliance avec Venise, dont il devint le citoyen d'honneur. Le capitaine de croisade qu'était le roi de Hongrie envoya contre lui le ban Oslo, mais nous avons vu comment, dès 1356, il fut attiré davantage par des possibilités de conquête en

¹ J. C. Băcilă, *Hotarul de Apus al Moldovei*, dans le *Bul. Soc. Geogr.* XLI (1922), pp. 43—44.

² Hauréau, *ouvr. cité*, p. 82.

Italie, à laquelle il se sentait si intimement lié, et il préféra reprendre la guerre contre les Vénitiens pour la Dalmatie. Le conflit de cet homme tirailé de tant de côtés avec les hérétiques de Bosnie (1363), où il a mené aussi les exilés de Valachie, s'ajouta à ses difficultés, de même que le danger d'une querelle avec l'empereur Charles IV. Puis, aussitôt, le nouveau Pape, Urbain V, chaleureux patron de l'idée de croisade, chercha à le jeter, en même temps que le chevaleresque roi de Chypre et de Jérusalem, Pierre I-er, contre les Infidèles de l'Orient asiatique.

Du reste, les Roumains aussi, au moins individuellement, sinon comme État, prennent part à ce moment, en 1366—1367, à l'expédition en Orient d'Amédée VI, comte de Savoie, dit le « Comte Vert », car « Jean Vallaca », qui resta au service de l'empereur, passant donc dans l'armée byzantine, ne peut être qu'un Roumain ¹.

En 1365, dès le commencement de l'année, le 5 janvier, le roi proclama son expédition contre Vladislav. Il parlait d'une usurpation, de « mauvaises coutumes », héritées d'un père qui, lui-même, avait été insoumis pendant les dernières années de sa vie, et d'un rétablissement de droit ².

Le signal de la rupture avec la Hongrie est donné de cette façon par le roi lui-même, qui menace d'envahir la Valachie, et l'expédition vient du fait que le nouveau prince n'avait pas demandé sa confirmation par le suzerain, surtout pour Severin. Il n'est pas nécessaire de chercher un autre motif. Il était donc question des normes féodales selon lesquelles vivaient ces Angevins, et auxquelles ils devaient être si attachés.

Mais l'ambition de Vladislav était plus grande: il se croyait appelé à donner aux Balcons une autre hégémonie.

¹ Voy. Iorga, *Studii și doc.* III, p. 1, n° 1, ou éd. Bollati de Saint-Pierre des comptes d'Amédée. Cf., pour l'expédition, Datta, *Spedizione in Oriente di Amedeo VI*; aussi les sources florentines, dans Muratori, XIII—XV. Cf. Victor de Saint-Genis, *Histoire de Savoie d'après les documents originaux*, Chambéry, 1884, p. 369.

² *Tört. Tár*, II, pp. 186—187; Hurmuzaki, I², pp. 92—93, n° LXXIX.

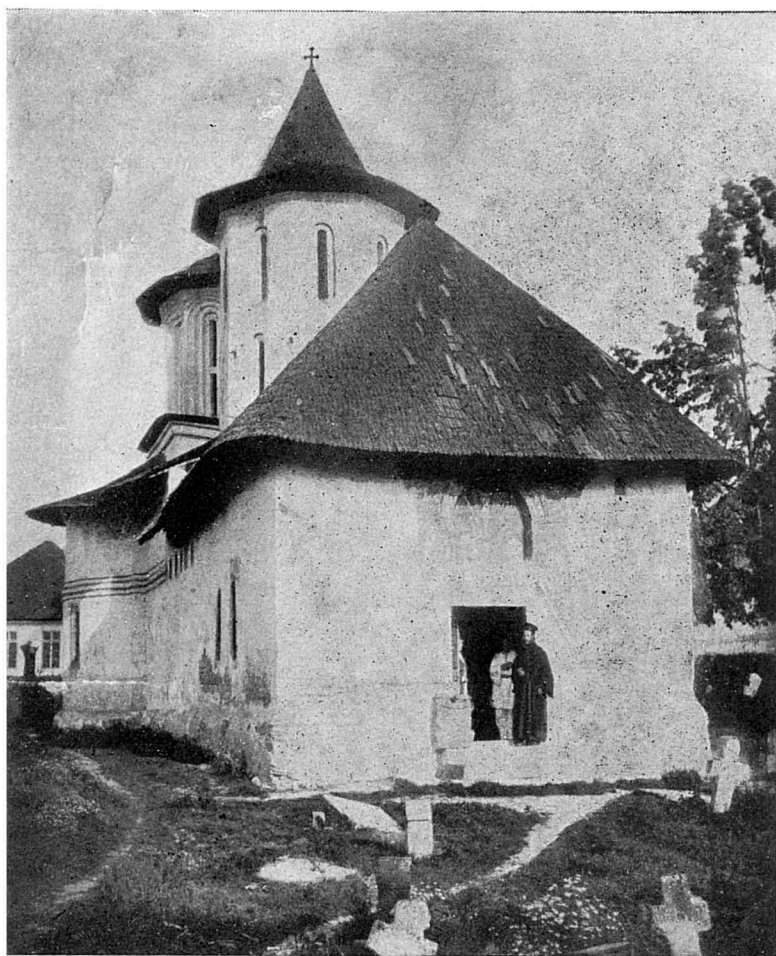


Fig. 36. — Ancienne église de Câmpulung (aujourd'hui démolie).



Fig. 37. — Vue de l'Église Princièere de Câmpulung,
d'après un dessin de Begenu (1852).

Vladislav, dans le nom duquel, d'origine bosniaque, montrant peut-être que sa mère était originaire de ce pays gouverné par des voévodes et par de grands voévodes, de fait indépendants, les Hongrois voulaient reconnaître celui de Saint Vladislav, l'appelant couramment Layko, d'où la forme roumaine habituelle, mais hypothétique, de « Vlaicu-Vodă », n'avait donc pas accompli son devoir de se présenter à son avènement devant son suzerain.

L'expédition avait dû partir le 24 février de Timișoara. Il était question d'un coup porté contre ces régions de Severin, que peut-être, ajoutant à sa première culpabilité, le prince valaque, percevant les difficultés du roi avec la Bosnie, avait déjà occupées.

Bien que des troupes eussent brûlé le monastère catholique de Saint-Nicolas de Tâlmăciu, qui aura rempli un rôle de forteresse au passage de l'Olt, où bientôt les Hongrois élèveront la couronne du pays, la Landskrone¹, avec un commandant allemand, Jean de Scharfeneck (jusqu'en 1378), la guerre qui avait été annoncée se transporta ailleurs.

Car Urbain V, qui continuait à être le protecteur enthousiaste de l'idée d'une croisade tardive, exhortait, aussi sous la pression du roi de Chypre, chevalier de la Croix, et même du roi de France, le bon chevalier Jean, le roi de Hongrie, considéré comme champion tout indiqué de la guerre sainte, du « passage » vers les Lieux Saints, à son devoir.

Donc, Vladislav reçut des offres de réconciliation. Louis, inséparable de sa conception féodale, se trouvait tout prêt à payer à n'importe quel prix l'hommage du prince de Valachie. De même que le roi Jean, dans son ancienne patrie, avait morcelé le territoire du royaume pour satisfaire ses fils mécontents, de même le roi de Hongrie agit-il envers Vladislav, qui put conserver aussi Severin, avec tout ce qui était autour. Il lui accorde un « pays », « le pays de l'Olt » au-delà

¹ Voy. Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, p. 206—207, n° 803; pp. 454—455, n° 1061. Pour la date, Onciul, *Titlul lui Mircea-cel-Bătrân și posesiunile lui*, dans les *Conv. Lit.*, XXXVII (1903), p. 16 et suiv., et Iorga, *Lupta pentru stăpânirea Vidinului*, p. 980, note 1.

des montagnes ¹, avec la forteresse des forêts de hêtres de Făgăraș, création royale qui peut avoir été très ancienne, et il permit que dans ces villages, peu nombreux, certains d'origine roumaine très nette (Vadul: Le Gué, Recea: La Froide), d'autres contenant des souvenirs slaves (Lisa, Glâmboca, Șinca, Șercaia) ou hongrois (Arpaș, du nom hongrois pour l'orge), traces de plusieurs colonisations, bien que le roi parle d'un désert qui ne pouvait l'être que par la misère fiscale de ces endroits, le prince de Valachie puisse amener ses boïars avec leurs esclaves tziganes.

Ainsi fut créé un district purement militaire, toujours prêt à combattre, avec la réunion annuelle des groupes de cavaliers, dont restèrent, avec leur chef (*vătaf*) et les bonnets

¹ Zimmermann-Werner-Müller, II, p. 306, n° 908. On a présenté l'hypothèse qu'on aurait ajouté aussi les villages près de Sibiiu, autour de celui, fortifié, ayant des maisons en pierre, d'Amlaș: cette opinion est celle d'Onciul et de M. Minea. Voy. Iorga, *Lupta pentru stăpânirea Vidinului*, p. 981, note 1. De fait, le 10 octobre 1366 on procédait à une délimitation des possessions de quelques nobles hongrois qui étaient sur la frontière, avec le pays de Vladislav, le pays « sous lui », *sub Vajvodatu Ladislai Vajvodae Transalpini existentibus*; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 136, n° xcvi. C'est de là qu'on a tiré toute la théorie de la domination de Vladislav sur l'héritage de ces habitants roumains de la frontière, de « cet Amlaș » qui aurait été ajouté à Făgăraș. Le document est conservé seulement (en regeste) par Fejér. Voy. Onciul, *Tițurile lui Mircea cel Bătrân*, dans les *Conv. Lit.* XXXVI (1902), pp. 51, 531 et suiv.; notre opinion, contraire, dans *Sate și preoți*, pp. 130—131, (voy. aussi *Conv. Lit.* XXXIV, p. 980, note 1), était connue cependant d'Onciul, (p. 732, note 1). Dans le document il est question aussi d'un « comte des Montagnes », Jean Tompa, un Roumain, ce qui montre qu'on continuait à garder la frontière contre Vladislav. Mais comment peut-on admettre que le roi eût donné un ordre de délimitation dans un territoire cédé, et que le prince prétendu bénéficiaire aurait pu admettre de si larges droits d'héritage de la part de nobles hongrois? Amlaș est ensuite autre chose que les villages qui sont à l'Ouest de Sibiiu, comme Tilișca, ou dans son voisinage immédiat, comme Orlat, Sibiel et Aciliu (et non « Acilău »). La donation ultérieure de la reine Marie, femme de Sigismond, fait une distinction entre les villages valaques (ici: Săliște, Galeș, Cacova), en dehors de Sibiel, et le village saxon d'Amlaș. Elle les donne, du reste, à l'évêque de Transylvanie, sans mentionner aucune inféodation ultérieure du prince roumain. Un autre Amlaș se trouve aussi sur la rivière de Târnave. N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 332, n° CCLXXII.



Fig. 38. — Autre vue de l'Église Princièrè de Câmpulung, d'après un dessin de Begenau (1852).

à poil des soldats, pareils aux guerriers peints dans la miniature représentant le combat de 1330, les « jeunes » (*junii*) de Braşov, ancienne institution populaire, qui se continue chaque année par des défilés à travers les rues de la grande cité saxonne ¹.

Mais, plus tard, d'autres rapports se sont noués avec le même suzerain. Le mariage d'Élisabeth ², fille d'Alexandre et de la catholique Claire, la Transylvaine, parente des Dobâceşti, avec le Piaste Ladislas d'Oppeln, Palatin de Hongrie, est un acte d'une grande importance. Cette princesse a été enterrée à Nagy-Varád (Orade) sous une inscription qui nous a été conservée ³.

Après que, pour gagner le voisin qu'il ne pouvait plus écarter, pour le rendre favorable à la propagande catholique, le détachant dès lors de ses buts balcaniques, Louis eût employé lorsque la menace solennelle lancée quelques mois auparavant contre Ladislas fut restée sans effet, le système de son lointain parent français, qui avait transformé la France royale, si difficilement formée, en une collection de fiefs, il se cherche une porte de pénétration dans les Balkans, attaquant, le lendemain de la mort de l'empereur de tous les Bulgares, Alexandre, le faible Tzar séparatiste de Vidine, Sratchimir.

Mais le roi trouvera dorénavant devant lui ce prince de Valachie, avec lequel il était réconcilié, dans cette nouvelle qualité de rival pour la pénétration dans les Balkans, vers la couronne de l'Empire latin d'Orient. Vladislav entrera, dans des circonstances qui n'ont pas été éclaircies, et qui venaient naturellement de cette avance turque dont il sera parlé séparément, à Nicopolis (il ne semble pas qu'il soit question de sa Petite Nicopolis à lui); il surgira à Vidine, défendant les droits de sa sœur mariée à Sratchimir, ou poursuivant ses propres projets ambitieux. Mais le roi voulait

¹ Voy. Iorga, *Sate şi preoţi*, p. 38 et suiv.

² Claire revêt dans la légende tour à tour les noms de Anne, de Catherine, de Marguerite; Auner, dans la *Rev. cat.* III, pp. 78—79. Pour Marguerite, voy. Al. Lapedatu, dans les *Conv. Lit.* XXXVI (1902), p. 1112 et suiv.

³ Iorga, dans la *Rev. ist.* VI, p. 200.

pour lui cette Vidine, dont il fera la capitale du nouveau Banat, au moment où la trompette de croisade sonnait dans l'Avignon du Pape Urbain V et lorsque la conduite de la guerre sainte paraissait devoir passer entre les mains de ce petit prince oriental qu'était le roi de Chypre.

La Bulgarie s'était séparée en trois, avec trois capitales, chacune représentant une autre tradition et une autre nécessité géographique; entre elles, il n'y eut jamais de paix, les trois chefs préférant appeler les étrangers plutôt que de s'entendre entre eux, — Dobrotitch, dont le fils et successeur s'appelle, à la bulgare, Ivanko ¹, Sratchimir à Vidin, Sichmane à Trnovo, dans l'ancienne capitale —; c'est pourquoi il est impossible d'admettre que Sichmane de Trnovo, dans la situation malheureuse où il se trouvait, aurait pu commencer une lutte contre un prince valaque comme Dan, le second successeur de Vladislav, que nous verrons si gêné par la conquête du Banat, et que celui-ci eût pensé à poursuivre dans les Balcans la pénétration roumaine qui avait commencé sous Vladislav ². Ce qui est certain, c'est que la Bulgarie centrale se mourait, que Vidine était une ombre projetée par la nouvelle puissance valaque, que la Bulgarie maritime ne pouvait avoir, malgré son rapport avec les Génois, qui achetaient du blé à la Mer Noire et sur le Danube, en concurrence avec les Vénitiens ³, une plus longue durée.

Nous ne connaissons pas les rapports de Louis avec Sichmane, et la Dobrogea de Dobrotitch était pour lui trop lointaine. En effet, ce troisième État bulgare, relié à l'ancien fief

¹ Pour le traité d'Ivanko avec les Génois par le moyen d'un Ciolpan, Iholpanus, à nom roumain (si cela ne signifie pas joupán), voy. Sylvestre de Sacy, dans les *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, VIII (1824), pp. 319—326.

² La proposition a été faite par M. Minea.

³ Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 49 (*Libri Commemorativi* de Venise, d'après Thomas, *Diplomatarium Veneto-Levanticum*, p. 57 et suiv., n° 31; *Notes et extraits*, I: les Comptes de Péra et de Caffa). Voy. aussi l'ouvrage, cité, de M. G. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea-Albă, Contributions à l'histoire de la domination byzantine et tatare et du commerce génois sur le littoral de la Mer Noire*, 1935.

byzantino-bulgare de Mytzès (pour les Bulgares un Smiltzès), n'était qu'une usurpation de cette partie du rivage du Pont par un aventurier, jadis mercenaire au service de Byzance, que son nom de Dobrotitch, de même que celui de Balica (qui vient de Balea), son frère, montre avoir été de race roumaine. Sans pouvoir se saisir de Varna, Dobrotitch veillait du haut des rochers blancs de Caliacra, tirant ses revenus plutôt de ses relations d'amitié et de ses excursions de proie que d'entreprises guerrières¹. Sa situation était cependant assez haute pour que le Paléologue Michel lui fît épouser sa fille, et Dobrotitch était assez fort pour pouvoir l'établir comme empereur à Trébizonde². A cause de ces rapports, il devint despote « byzantin », en même temps que son alliance était désirée par les Génois et par les Vénitiens au cours de la guerre pour l'île de Ténédos, et le dynaste de Kalliakra se décida pour les Vénitiens, qui ne poursuivaient pas la création de fondations coloniales sur son territoire. La guerre durait encore en 1375, au moment où le prince de Valachie était en conflit avec les Hongrois pour Severin.

Dans ces circonstances, Vidine était la seule partie attaquable de cet « Empire » en déliquescence.

Le roi expliqua son attaque contre Sratchimir, prétendant que toute la Bulgarie lui appartenait à titre d'héritage (*jure geniture*), — certainement en rapport avec les Arpadiens, et, donc, quiconque se fixe comme maître à Vidine, mais aussi à Trnovo et sur le rivage de la mer, n'est pour lui qu'un usurpateur. Il put exécuter son projet sans aucune résistance³.

¹ Voy. Iorga, *Veneția în Marea Neagră*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1912; de même, *Dobrotitch (Dobrotic, Dobrotici)*, *quelques observations*, dans la *Revue Hist. du Sud-Est européen*, 1928, pp. 133—139, réponse à Moutaftchiev, dans la *Revue des études slaves*, 1927, qui, s'appuyant sur la forme « Dobordize » des documents génois, qui en ont aussi d'autres, aurait voulu un Dobrotitza, de sang bulgare.

² Cf. Iorga, *Veneția în Marea Neagră et Dardanelele*, du même (*Mem. Ac. Rom.*, 1935), p. 8.

³ Nagy, Páur, Ráth et Véghely, *Codex diplomaticus patrius*, I, pp. 248—249, et *Tört. Tár*, 1895, pp. 357—358.

On occupa d'abord les cités voisines, Bélogradchik, sur une hauteur, défendue par ces Iasses ou « Philistins » — c'est pourquoi on appellera plus tard la ville moldave de Jassy : *Forum Filistinorum* — que nous avons déjà trouvés dans les Balcans en 1330¹, et « Lagan »; le roi avec son Palatin Nicolas Kont, assiégeant ensuite Vidine elle-même, à la fin du mois de mai. Aussitôt les portes de la forteresse s'ouvrirent, de sorte qu'il pouvait donner un diplôme de cette ville, le 2 juin². Pourtant, sans tarder, car le 23 il était « près de Severin », bien qu'encore « en Bulgarie », il laissa sa récente conquête entre les mains des frères Hemfy, Denis, voévode de Transylvanie, et le Ban Emeric³.

Un retour du roi vers Vidine, par les centres roumains de Lipova et d'Orşova, dans son Banat, avait pour but l'organisation de la conquête, pour laquelle il employa des Franciscains et tel primicère indigène dont il fit un officier, lui donnant, « dans notre royaume de Bulgarie », les villages de Garbovitza et de Dinga⁴, sans compter les guerriers hongrois qu'il avait amenés de sa Transylvanie.

Vers la fin de l'année, Denis, revenant dans cette province, laissa la place à un ban de Vidine, auquel furent reliées aussi certaines parties du Banat, comme Jidova, Mehedia, Caransebeş et même Timișoara : le premier Ban, qui sera aussi le dernier, est Pierre⁵, mais au cours de l'année 1367, il

¹ Les Iasses sont donc ceux du combat de Velboujd. Il y avait peut-être aussi des Cumans, avec leur juge, le Palatin Étienne; Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, p. 645. Voy. Alexius Csetneky, *Die Ismaeliten in Ungarn*, dans la *Ungarische Revue*, I, pp. 658—675.

² D'après *Tört. Tár*, 1898, pp. 358—60, n° IV; p. 366, n° XII; p. 96, n° LXII; p. 97, n° LXXIV; Hurmuzaki, I², p. 38, n° XXIX; pp. 94—95, n° LXXI; p. 98, n° LXXV; *Codex dipl. patrius*, I, pp. 248—249, dans Iorga, *Lupta pentru stăpânirea Vidinului*, *Conv. Lit.*, 1900, pp. 967—970.

³ *Szászadok*, 1900, pp. 608—610, n° VIII. Cf. *ibid.*, 1880, p. 740.

⁴ N. Densúsiánu, *loc. cit.*, I², p. 143, n° CVI; *Tört. Tár*, *loc. cit.*, p. 363, n° VIII.

⁵ Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, p. 273, n° 875; *Tört. Tár*, *loc. cit.*, pp. 351—352, n° IV; p. 362, n° VII; Densúsiánu, *loc. cit.*, I², p. 110, n° LXXIX; p. 118, n° LXXXII; p. 122.

fut remplacé par un Ladislas, fils de Philippe, auquel succéda Benoît Hemfy ¹.

Mais voilà que dans ces combats pour l'Orient, d'héritage byzantin, latin et bulgare, on rencontre une vénérable figure de fantôme grandiose.

L'empereur byzantin apparaît sur le Danube pour la première fois en 1366, lorsque ce Jean V, latin par sa mère, Anne de Savoie, qui avait été pendant quelque temps régente à Byzance, alla à Bude, non par la Valachie, mais bien par le Banat hongrois, étant festoyé, ainsi que le montre un document hongrois ², signalé par M. Minea ³, dans les régions de Sebeş, donc du Căvărănebeş, par l'organisation militaire de cette région, formée et consolidée, après l'abandon de Severin, par « les knèzes et autres Roumains », qui, par conséquent, ayant un privilège royal, menaient une existence politique presque autonome, leur contrée devant mériter le nom de « Valachia Citerior » que nous trouvons chez un Italien du XV^e siècle, Gromo. L'arrestation de l'empereur byzantin à son retour de Bude par les Bulgares — Sichmane ou Dobrotitch —, incident moins intéressant pour l'histoire des Roumains, doit être mise en rapport avec quelques dettes non payées de celui-ci.

Entre Louis et l'empereur byzantin, qui, il ne faut pas l'oublier, était prêt à s'entendre avec le Siège de Rome, pour éviter le danger venant d'une croisade, il y avait maintenant une entente secrète. Pour se mettre en rapport avec celui qui ne pouvait pas être cherché chez lui, pour être aidé contre les Turcs, maintenant fixés à Gallipolis, par le roi de Hongrie, ni par son parent d'Occident,

¹ D'après le *Tört. Tár*, p. 363, n^o VIII; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 76 et suiv.; Zimmermann-Werner-Müller, *ouvr. cité*, II, p. 234, n^o 837; Iorga, *loc. cit.*, pp. 973—975. Appel de la noblesse pour la guerre; N. Densusianu, *ouvr. cité*, I², p. 139, n^o CI. Un Nicolas Hymfy, en 1465, parmi les nobles roumains du Banat; Nic. Densusianu, *loc. cit.*, II², pp. 164—166, n^o CXLIII.

² *Századok*, 1900, pp. 608—610.

³ *Urmaşii lui Vladislav*, p. 7, note 2.

Amédée VI de Savoie, qui était venu lui-même à Bude, l'Angevin avait tenté le coup de force de Vidine. Nous avons vu qu'il avait pris, pour entrer dans cette Bulgarie de Sratchimir, le chemin de Trajan par Severin¹, qui a pu donc être arrachée à ce moment à Vladislav.

Bientôt furent prises partout des mesures pour la grande expédition croisée de 1366, la ligue chrétienne devant réunir Byzance, la Couronne de Hongrie, le chevalier savoyard et le Chypriote qui avait montré qu'il pouvait prendre même une cité de la grande importance d'Alexandrie d'Égypte. Mais la proclamation du 1-er juillet fut faite dans une atmosphère de méfiance réciproque, à un moment où le Pape voulait imiter celui dont il avait pris le nom, Urbain II. Au milieu de l'hiver, Louis, qui intervenait aussi à Venise, négociait cependant à Raguse pour être aidé « à aller à Constantinople » dans sa mission de croisé².

Sratchimir le vaincu était fils du Tzar Alexandre avec une princesse peut-être valaque et non byzantine, Théodora³. Sa femme était, comme nous l'avons vu, la soeur de Vladislav, celle qui nous a laissé un manuscrit slavon de belle calligraphie, contenant des vues de saints, Anca⁴. Cet « empire » de Vidine était pour le prince valaque une garantie sur la rive droite du Danube et en tout cas il ne pouvait pas tolérer pendant longtemps cette « hongarisation » et cette « catholicisation » de la puissante cité voisine.

Donc, des négociations pour Vidine⁵, dont la possession ne paraissait plus être assurée à Louis, commencèrent en 1368, quand le roi avait déjà demandé à Vladislav, par le

¹ Voy. la Chronique des Franciscains de Hongrie, dans les *Starine* d'Agram, XXII, p. 11.

² *Libri reformationum reipublicae ragusinae*, IV, p. 75.

³ Cf. avec Chalkokondylas, p. 37, Jireček, *Gesch. der Bulgaren*, pp. 312, 320.

⁴ *Archives de l'Orient Latin*, II, p. 389—90, et Iorga, *Domnița Anca și patronagiul ei literar* (1360), dans les *Mem. Ac. Roum.*, série III, IV (1925). Voy. plus haut.

⁵ L'acte de Louis, daté « 1356 » « ante civitatem budinensem in Bulgaria », N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 38, n^o XXIX, est certainement de 1366.

« chevalier Démètre, dit Leps », un Leps, probablement *miles* roumain du royaume de Hongrie, d'accorder aux bourgeois de Braşov un privilège, qui fut, en effet, donné le 20 janvier, en dépit du mécontentement que devaient produire au prince de Valachie des boïars comme Stanislav et Dragu, qui étaient abrités par le roi près de la frontière, dans les villages de Cernat, Crâştian et Tohani ¹, et il admet qu'on le présente comme un « prince transalpin par la grâce de Dieu et de Sa Majesté » et Ban de Severin; et l'importance de cet acte dans le développement économique du pays et de tout le Sud-Est européen fut grand.

Soutenant son beau-frère Sratchimir, un parent plus rapproché, contre Sichmane, avec lequel les relations de famille n'étaient pas si étroites, et allant jusqu'à une lutte contre celui-ci, soutenu par les Turcs ², Vladislav montra qu'il entendait décider *sur les deux rives du Danube*, où continuait la guerre civile des Bulgares, et la voie fut ouverte aux Turcs, qui ont été ainsi *appelés* dans cette région.

Du côté de Louis, qui sentait de plus en plus sa récente conquête lui échapper, son attitude encore conciliante envers le vassal valaque était déterminée, dans une certaine mesure, par les luttes contre son sujet révolté en Moldavie, Bogdan. Seulement lorsque l'idée de chasser celui-ci au profit de la famille de l'ancien « capitaine » royal Dragoş fut abandonnée, les armes purent résonner dans les défilés des Carpathes de Valachie.

Mentionnant Louis comme « son suzerain naturel et gracieux », — ceci étant la formule qu'il se vit imposer par la chancellerie royale, et comprenant ou non tout le sens qu'elle contenait, il l'admit —, Vladislav, qui montre posséder Severin et qui est duc de Făgăraş, fit sceller volontiers cet acte qui ouvrait aux Saxons, par Câmpulung, le chemin de Brăila ³.

¹ Voy. *Die Rechtslage*, cité plus haut.

² N. Densuşianu, *loc. cit.* I², pp. 198—200.

³ Voy. plus haut.

Une nouvelle ambassade suivit au mois de mars. Louis demandait, en échange pour tant de bonne volonté, un secours du côté de Vidine, qui paraissait de plus en plus menacée ¹. On trouve au mois de juillet, comme envoyé royal, un Nicolas, fils du comte de Hevesujvár, qui obtient la promesse que le prince de Valachie approvisionnera la forteresse qui paraissait de plus en plus assiégée. Le Ban Benoît et son frère, qui le remplaçait, intervenaient avec désespoir pour qu'on leur envoie des secours, car déjà la famine forçait les marchands ragusains établis dans la ville à partir. Sichmane avait envoyé en effet sept drapeaux pour la reconquête de Vidine, et les siens excitaient les paysans contre l'usurpateur étranger catholique. Bélogradchik résistait difficilement. On demanda donc à Vladislav — ceci paraissait prédire les relations russo-roumaines en 1877, cinq cents ans après, presque à la même place, — d'envoyer au moins « trois ou quatre drapeaux des siens » ².

Comme de ce côté ne venaient pas de troupes, le roi se décida à réapparaître lui-même sur le Danube. Le 1-er novembre, il était de nouveau là, « en Bulgarie, près du château de Sokol » ³, « dans sa descente armée en Bulgarie près du Danube, devant le château », et, le 12 du mois, il se trouvait sur le chemin du retour dans son royaume, à Severin ⁴. Cette fois, le prince de Valachie avait envoyé ses guerriers, mais sous le commandement d'un Hongrois, le *magister* Nicolas, fils de Nicolas, auquel Louis fait une donation, mentionnant qu'il s'agit d'un « capitaine de l'armée du prince Ladislav » ⁵. Un autre *magister*, un chevalier, Ladislav de Doboka, « Dobâcescul », comme on l'appelait en Valachie, participe à la lutte contre un ennemi qui est défini ainsi dans un privilège de son maître : « les Turcs infidèles et le

¹ *Századok*, loc. cit., pp. 603—604, n° 1; p. 604, n° 11.

² *Ibid.*, n° 4. Cf. *Tört. Tár.*, loc. cit., pp. 365—366, n° XI.

³ *Századok*, 1869, pp. 127—128: « in Bulgaria, prope castrum Zokol ».

⁴ Nagy Gyula, *A nagymihályi es sztaray család okleveltára* (Budapest, 1887), pp. 354—355, n° CCLVIII. L'acte, daté de Timișoara (11 novembre), doit être placé à une date ultérieure. Voy. Iorga, loc. cit., p. 984.

⁵ Capitaneus exercitus domini Ladizlai; *ibid.*

Tzar de Trnovo en Bulgarie »¹. C'est la seule fois où, contre Sichmane en décadence, se levait ce voisin, en plein développement de sa puissance.

Avec cet appui roumain et avant l'arrivée de Benoît Hemfy, qui accourut aussitôt à la place périlclitée, on pouvait croire, vers la fin de l'année, que la situation de Vidine était assurée.² Les Franciscains commençaient à travailler, accomplissant des conversions en masse, par milliers, et on demandait à la hâte de nouveaux collaborateurs pour sauver les âmes³.

Alors les orthodoxes et le parti de Sratchimir, qui avait été enfermé en Croatie avec sa femme roumaine, trouvèrent une solution pour cette question du gué de Vidine vers les Balcans, qui avait provoqué jusque-là tant de conflits. Malgré la présence des troupes hongroises, aidées aussi par les Roumains du Banat, de Caransebeş, qui parlent avec dégoût de ces « infidèles transalpins » du roi, et qui durent ensuite monter la garde dans les Carpathes d'Orşova et de Vârciovea, les Bulgares, mécontents de la violence hongroise dans le domaine des corps et dans celui des âmes, se préparant à se jeter sur les moines catholiques⁴, firent entrer à Vidine un groupe de guerriers du prince valaque⁵. Ceux-ci remplacèrent les soldats hongrois de Hemfy, probablement sans déclarer qu'ils n'avaient aucun rapport avec l'action royale, et *ils restèrent là*.

¹ Fejér, ouvr. cité, IX⁴, p. 174; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 198—200, n^o CXLVIII; *ibid.*, pp. 136—137, n^o XCVII; pp. 222—223, n^o CLXXI. Nous avons cité, dans notre étude *Lupta pentru stăpânirea Vidinului*, p. 984, aussi un homonyme, dans Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, p. 378, n^o 982.

² *Századok*, *loc. cit.*, pp. 606—607; n^o v; *Tört. Tár*, *loc. cit.*, p. 366, n^o XII.

³ La chronique des Franciscains est rapportée, avec une lettre pontificale, dans N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 132—133, n^o XCI; pp. 145—146, n^o CLX; *Századok*, *loc. cit.*, n^o IV.

⁴ Pour cette action vengeresse, qui aurait eu lieu le 12 février 1369, voy. la Chronique des Franciscains.

⁵ Ceci eut lieu « proditorie », « consencientibus eidem nonnullis civibus »; source citée; voy. Iorga, *loc. cit.*, p. 985.

La lutte entre le roi et « son fidèle » éclata donc pour la possession de Vidine¹. L'ancienne cité était, ainsi que nous l'avons déjà dit, comme une porte de pénétration dans les Balcans. Chacun des deux princes cherchait à entrer dans la péninsule. Pour le Roumain, c'était, à côté de ce qu'avait créé ses rapports de famille avec Sratchimir, de même qu'avec la dynastie serbe, la possibilité de s'étendre le long du Danube, ainsi qu'il l'avait fait ou qu'il le fera à Nicopolis, la « Grande Nicopolis » des siens; pour l'Angevin de Bude, successeur d'un père qui avait fondé la cité de Timișoara précisément pour avoir les Balcans sous les yeux, c'était le premier acte de la croisade catholique qu'on lui demandait depuis longtemps, croisade qui, sous l'impulsion de Pierre de Chypre, avait été proclamée à Avignon et avait fait ensuite l'objet de l'entente entre trois rois à Cracovie, pour la préparation de la guerre, — les Franciscains étant installés à Vidine².

La guerre entre ce « rebelle » et son roi était donc inévitable, et c'est la troisième guerre connue entre Roumains et Hongrois.

Louis lui-même vint au printemps au milieu de ses fidèles du Banat, qui lui donnèrent aussi une nouvelle garde de 500 guerriers, et on le voit pénétrer jusqu'à Mehedia, sans pouvoir se saisir cependant de Vidine³, probablement même sans avoir passé le Danube, Severin restant encore en la possession du prince valaque⁴.

En même temps, le voévode de Transylvanie, Nicolas et le vice-voévode, Pierre, descendaient par le défilé de Cheia et le long de la rivière du Teleajen, pour arriver sur la Ialomița et, probablement, suivant le cours de cette rivière d'abord, jusqu'à Târgoviște et de là sur la rivière de la Dâmbovița, vers la nouvelle cité qui avait commencé à s'élever, avec ses maisons de verges et d'argile, au-dessus du modeste village riverain de Bucarest (București).

¹ Voy. aussi Motogna, dans la *Rev. Ist.* IX (1923), pp. 12—20.

² Pour Louis et Vidine, voy. Thallóczy, *Nagy Lajos és a Bulgár Banság*, dans la même *Századok*, pp. 610—611.

³ Rapport cité des gens de Caransebeș.

⁴ Pour M. Motogna, il y a eu une reconquête de Severin aussi et, pour le moment, même de Vidine; *loc. cit.*, p. 19.,

La Transylvanie seule fut employée pour cette tentative, cette Transylvanie qui sera confiée, conformément au caractère international de la domination angevine, à un Polonais, Stibor de Stiborycze. Il n'y eut donc pas dans cette campagne la brillante Cour du roi, qui avait fixé son quartier d'observation des Balcans à Timișoara. Il est question seulement de quelques *banderia* de Transylvanie, peut-être aussi de quelques *milités* roumains.

Là, on rencontra cependant l'opposition du burgrave Dragomir, qui, aidé aussi par les paysans du voisinage, repoussa les envahisseurs, le voévode transylvain, Nicolas, lui-même restant sur le champ de bataille ¹.

La paix fut conclue par suite de cette double défaite, Vladislav rappelant les siens de Vidine, mais les Hongrois, sous le commandement du chef des balistaires italiens, Bernabò, entrèrent, avant le 1-er juillet, seulement pour rétablir Sratchimir ². Voici dans quels termes répondait le roi à Pierre Hemfy, qui ne savait où se diriger: « Nous avons rendu la liberté au Tzar de Vidine, sous la garantie du prince Laïko et de Dobrotitch, et nous avons décidé de lui restituer son pays, à condition qu'il nous confie comme otages deux de ses filles » ³. De forme, c'était un abandon volontaire, et il se fit sous les yeux de l'archevêque de Kalócsa lui-même, qui devait procéder à la liquidation de ce passager Banat de Bulgarie, étant délégué par le pauvre « Tzar ». De tout ce qu'avait été ce Banat provisoire, ne restait que le comté de Timișoara, pour Benoît ⁴.

¹ Voy. la chronique hongroise et les mentions documentaires dans Fejér, ouvr. cité, IX⁴, p. 180; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 150, n^o CXIV; p. 222, n^o CLXXII; Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, p. 317, n^o 919. Cf. aussi Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 148—149, ou Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, p. 334. Pour la chronologie (avant le 7 juin 1369), Motogna, *loc. cit.*, d'après *Századok*, 1880, p. 740; 1900, p. 505. Stibor à Presbourg, Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, n^o 1247.

² Cf. aussi Fejér, ouvr. cité, IX⁴, pp. 172—174, n^o XCV (privilege pour les frères d'Hemfy).

³ *Századok*, 1900, p. 607, n^o VI.

⁴ *Ibid.*, p. 608, n^o VII; *Tört. Tár*, *loc. cit.*, pp. 366—367, n^o XIII, et, pour les frères d'Hemfy, les passages cités dans Iorga, *loc. cit.*, p. 98, note 4.

De fait, il semble que c'était ce résultat, et non pas la prise de possession pour lui-même qu'avait eu en vue Vladislav dès le commencement. Le gué balcanique, qu'il avait perdu à Vidine, il le retrouvera contre le même Sichman à Nicopolis, et les rapports étroits avec Dobrotitch, le seigneur du rivage de la Mer, lui faciliteront, à lui et aux Saxons de Transylvanie, les rapports économiques avec les Balcons.

De son côté, Louis n'avait plus besoin d'un nouveau Banat, qu'il n'aurait pas pu défendre contre les Turcs en continuel progrès. L'empereur byzantin dut aller lui-même en Occident pour demander désespérément du secours. L'idée de croisade était tombée au surplus à la suite de l'assassinat de Pierre de Chypre par les siens, barons dont les privilèges avaient été violés et qui était rassasiés de ces entreprises risquées en Orient.

Vladislav aurait pu donc s'intituler, dans toutes ses possessions anciennes et nouvelles, « par la grâce de Dieu et du roi de Hongrie », dans un document peut-être suspect et, en tout cas, venant d'ailleurs que de sa propre chancellerie ¹. Il est question d'un privilège accordé à l'évêque de Transylvanie, auquel il aurait relié au point de vue ecclésiastique sa principauté, demandant même qu'un suffragant lui soit envoyé, ce qui signifiait chez celui qui a rédigé cet acte perfide, arraché à la bonne foi du prince, la renonciation à l'existence indépendante du pays. Il est vrai que plus tard ce suffragant sera transformé en un évêque exempt « de Severin et de la Transalpine » ².

Cet acte est d'autant moins possible qu'il aurait été rédigé le lendemain d'une victoire et que l'évêché de Valachie, tel qu'on le trouve à Severin et à Argeș, n'était pas conçu par l'Église romaine comme étant seulement pour les étrangers catholiques y habitant, mais pour le pays entier ³.

Le manque d'authenticité de cet acte de 1369, conclu le jour de Sainte Catherine (25 novembre), par lequel Vladislav,

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 148—149, n° CXII.

² *Ibid.*, p. 276, n° CCXVI.

³ Ce manque de logique est observé aussi par Auner, *loc. cit.*, p. 69, qui parle d'un « rival ».

« voévode transalpin, ban de Severin, duc de Făgăraş ¹ » recommande à tous les latins de son pays d'obéir au suffragant qui sera nommé, d'après la coutume de ses prédécesseurs et celle de « son très-aimé père, feu Alexandre », par Démètre, évêque de Transylvanie, dont devrait dépendre cet évêque sans nom et sans résidence. Ce manque d'authenticité est visible aussi par des erreurs de forme. Il est conservé du reste seulement dans une copie que Batthyányi aurait trouvée au Chapitre d'Albe, et le même Chapitre ordonnait, la même année, une enquête sur l'incendie du monastère de Saint-Nicolas de Tâlmăciu par celui qu'il nommait seulement « Layk Vojvoda Transalpinus » ².

Il semble que tout cela ait été fait aussi par l'influence de cette marâtre de Vladislav, Claire, car le Pape Grégoire XI lui en témoignait sa reconnaissance en 1370, ajoutant qu'elle avait ramené à la vraie foi la reine de Serbie, sa fille ³, lui recommandant de chercher à gagner aussi le prince.

Dans ce désordre du catholicisme, qui tâtait le terrain, l'église de Câmpulung restait cependant traditionnelle, loyale, saxonne, sans rapport avec les Sièges de Severin ou d'Argeş, car elle était partie d'une autre initiative et avait eu d'autres liens. Jusqu'en 1760 on conservait la pierre tombale d'un chef de cette église en 1373 ⁴. En 1427 les

¹ Pas aussi d'Amlaş. Voy. plus haut. L'opinion que Vladislav aurait eu aussi cet Amlaş — mais pourquoi n'en aurait-il pas pris le titre? — se trouve aussi chez M. Jean Moga, *Problema țării Loviștei și ducatul Amlășului*. S'appuyant sur un acte dans l'*Urkundenbuch*, II, pp. 274—276, n° 877, il croit que, en rapport avec la forteresse disparue de Salgó, qui serait sur la place de la Săliște d'aujourd'hui, Vladislav aurait eu la région que nous pouvons appeler Săliște, présentant encore une unité roumaine de caractère pastoral, aussi avec les villages de Galeş, Cacova, Sibiel et Valea; *ibid.*, p. 9. Cf. aussi Élie Minea, *Urmașii lui Vladislav*, p. 5, n° 2.

² A temporibus praedecessorum nostrorum ac bonae memoriae condam Alexandri, patris nostri charissimi; N. Densusianu, *loc. cit.* I², p. 149, n° CXII. Jure dioecetano dinoscitur fore subjecta; *ibid.*, p. 149, n° CXII.

³ *Ibid.*, pp. 158—159, 199. Aussi des félicitations au prince pour ses victoires, déjà restées assez en arrière, contre les Turcs; *ibid.*, p. 158, n° CXXII p. 159, n° CXXIII,

⁴ Del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia*, 1-ère éd. (Venise,

Dominicains prétendaient que c'était une fondation de leur Ordre ¹. Dès 1385 deux pèlerins allemands constataient que sous la garde de ces moines de leur race se conservaient les reliques de Saint André ².

La façon dont Vladislav se considérait lui-même, et non celle que préféreraient d'autres, peut-être avec la complicité de quelques boïars de son Conseil, est celle qui est contenue dans son privilège solennel pour le couvent de Vodița: « Moi, en Christ Dieu le très fidèle voévode Vladislav, et par la grâce de Dieu, prince de toute la Hongro-Valachie » ³. Ce titre est, en ce qui regarde la première partie, copié sur celui des empereurs byzantins.

A l'époque de l'occupation de Vidine, cet État roumain avait sous la main le métropolite de cette ville, qui l'aura aidé aussi pour la conquête ⁴. Ainsi s'était formé un lien par lequel l'oecuménique, dominé par la politique, reliée à la Hongrie, de son empereur, n'avait pas la faculté d'im-mixtion qu'il aurait désiré.

Jusqu'en 1369, l'autorité du métropolite d'Argeș sur le Banat et sur Severin aura été empêchée par le désir du roi de conserver le Siège catholique de cette dernière ville, que plus tard il cherchera à transformer en une espèce d'archevêché

1718), p. 17. Nous en avons donné une seconde. L'acte de 1382 d'un « Gregorius, Dei et apostolice Sedis gracia episcopus Severinii, necnon parcium transalpinarum », crée un sous-diacre hongrois à Câmpulung d'après la recommandation du gardien du couvent (N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 276, n^o CCXVI), mais le document paraît suspect. Il se trouvait dans la collection de Kemény, toute pleine de faux, et l'original, qui était en 1776 à Târgul Murășului, dans la collection Cornides, a disparu. Auner relève que « les gardiens » n'existent que chez les Franciscains, qui n'ont jamais été à Câmpulung; *loc. cit.*, p. 79.

¹ Iorga, *Acte și fragm.*, III, pp. 81—82. Cf. aussi Auner, dans la *Rev. Cat.*, *loc. cit.*, p. 79.

² Pierre Sparnau et Ulrich von Tennstädt. Le passage employé par Auner, d'après l'édition de Röhricht, dans la *Zeitschrift der Gesellsch. f. Erdkunde*, XXVI, p. 490, avait été depuis longtemps reproduit par nous, dans *Acte și fragm.* III, pp. 1—2, n^o III.

³ Vénéline, *Vlacho-Blgarskaia gramata*, p. 5; facsimilé chez Hasdeu, *Negru-Vodă*. Le titre, plus riche, du prétendu « Radu Negru », dans la chronique de Ludescu, est dû à la contamination de plusieurs documents.

⁴ Voy. aussi C. Marinescu, dans les *Mem. Ac. Rom.*, an. 1924.

pour tout le pays. Mais Vladislav avait tout intérêt à englober ce Banat aussi, qu'il considérait comme définitivement annexé, dans son organisation d'Église. Maître de deux pays, il devait avoir deux métropolitains, dont l'un aussi dans cette nouvelle conquête. Quand la paix avec la Hongrie fut conclue, on trouve, d'après le désir des boïars, qui avaient encore un rôle spécial, et non d'après la volonté du prince, — ce qui signifie une mesure antérieure à la pacification —, le dikaiophylaque de l'église de Constantinople, Daniel Kritopoulos, qui déclara immédiatement qu'il se soumettait à Hyacinthe¹. Vladislav, qui aura eu ses motifs de mécontentement à l'égard du métropolitain vieilli et malade, qui avait hérité de son père et qui, plus tard, *voulait certainement faire disparaître la métropole séparatiste d'« une partie du pays roumain »*², fit que, au cours de la même année, Daniel, qui avait été jusque-là un simple prêtre et dignitaire de Patriarcat, soit consacré comme Anthime, métropolitain de toute son Église.

Les bons rapports avec le Siège œcuménique avaient été, du reste, attaqués dès le début. Le Patriarche désirait que Hyacinthe vienne à Constantinople pour un acte de soumission. Mais le prince n'avait pas voulu aller plus loin dans cette direction et, sous prétexte que la route est longue et que la peste avait éclaté, il l'arrêta.

D'un autre côté, pour ajouter à ces difficultés religieuses, en 1379 Vladislav faisait rédiger sa donation au couvent de Koutloumuz³, le grand couvent de l'Athos qui restera en rapport avec la principauté valaque, les édifices étant reconstruits par elle. Ceci montre combien peu était attiré vers la Rome Pontificale celui qui attendait de son orthodoxie, entrée depuis peu dans l'œcuménicité, un grand rôle au cours des changements

¹ Iorga, *Doc. Grecs*, pp. 7—8, n° VI; d'après Miklosich et Müller, *loc. cit.*, pp. 532—533, n° CCLXXIX.

² *Ibid.*, p. 7, n° VI; d'après Miklosich et Müller, *loc. cit.*, pp. 533—534, n° CCLXXIX.

³ Lemerle, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1934, I, p. 229; signalé par M. Aurélien Sacerdoțeanu, dans la *Rev. Istorică* de 1936, p. 240.

paraissant imminents dans les provinces jadis byzantines. *Il faut mettre sur le compte des tentatives de croisades latines dans les Balkans son absence, déterminée par le même manque de dispositions pour ce qui concerne une autre direction confessionnelle.*

Mais, en même temps, en 1372, après la disparition des premiers métropolitites et l'éclipse momentanée du second, qui devint hermite, mais réapparut en 1381¹, la réunion dans la personne de Chariton de la métropole valaque avec la qualité de protos, de président de la communauté du Mont Athos, a un double caractère. Les relations des Athonites avec le Siège œcuménique n'étaient pas toujours bonnes, l'ancienne rivalité s'étant conservée; la dépendance de la Montagne Sainte était plus commode pour la Valachie; de là on ne pouvait pas imposer d'autres évêques. D'un autre côté, Anthime préférerait avoir un supérieur ne résidant pas dans le pays. Chariton assiste donc au synode de l'orthodoxie générale, mais ne montre par rien qu'il se soit transporté en Valachie.

De fait, Chariton, continuant à être protos dans ses fonctions au Mont Athos, entre les « deux de Hongro-Valachie », ainsi que les nomme un acte patriarcal, — parmi ceux qui mentionnent aussi Anthime comme présent au synode de Constantinople —, le gouvernement du diocèse de Hongro-Valachie était resté entier aux soins de celui qui se trouvait dans le pays, le Siège de Severin ne devant être transporté que seulement après la conquête turque de cette cité du Danube dans la nouvelle Severin de Râmnic, entrant ainsi dans l'organisation définitive par évêchés de l'Église valaque².

En même temps, Vladislav, un si bon orthodoxe, donne au couvent de Vodița un certain nombre de vêtements et d'objets de culte, des provisions, le droit de pêcher dans le

¹ Voy. Migne, *Patr. Graeca*, CLX, pp. 99—100, et N. Dobrescu, *Contribuțiuni la istoria Bisericii române*, dans les *Conv. Lit.*, 1907, p. 15, note 3; Iorga, *Ist. Bis.*, I. Nos opinions exprimées alors ont été souvent modifiées dans cet ouvrage. Cf. aussi Gr. Nandriș, *Un document privitor la împărțirea Mitropoliei Țării-Românești, 1372 (1373)*, Cluj, 1931; Aurélien Sacerdoțeanu dans la *Biserica Ortodoxă*, 1936, pp. 52—60.

² Les actes dans Iorga, *Doc. Grecs* cités.

Danube du côté de Rouchava (Orsova) et quelques villages, parmi lesquels Costeni. Tismana¹, autre fondation du moine Nicodème, d'origine macédonienne, jouit de la façon la plus large de la protection du nouveau prince Radu, qui donne à cette autre maison un certain nombre de villages pour son entretien².

Mais ce que le prince de Valachie avait voulu dans sa longue lutte, terminée par une victoire, contre le roi Louis, c'était nécessairement le point d'appui de la forteresse de Severin. Vladislav pouvait s'intituler en 1370 Ban de Severin.

Mais ceci signifiait deux choses : d'abord que son immixtion dans le problème de Vidine lui avait assuré au moins cette annexion et, deuxièmement, qu'occupant Severin avec toute la contrée, il n'entendait pas sortir, pour ces régions, du cadre du royaume apostolique de croisade³.

Mais le grand souci du prince de Valachie était maintenant celui des rapports avec les Turcs de « Mourad-beg », qui avançaient vers le Danube, plutôt comme des bandes pillardes détruisant la sécurité des routes de commerce, que comme une véritable armée appartenant à un État définitivement formé.

Une lutte vers 1370, dans la région de Vidine, contre les Turcs, qui auraient été aidés par les Bulgares de Trnovo, lutte pendant laquelle se distingua le parent princier Ladislav Dobâcescul, est mentionnée, ainsi que nous l'avons dit, dans le diplôme accordé à celui-ci, de même que dans Orbini, *Regno degli Slavi*, oeuvre du commencement du XVII^e siècle, pleine de légendes et de fables, mais appuyée sur des sources que nous ne connaissons pas⁴.

Ce Ladislav était, malgré son nom, qui renvoie au comté hongrois de Doboka, un homme de Făgăraș, un boïar de ces contrées; un document mentionne Pierre le knèze (*Chenezi*), fils

¹ Édition chez Vénéline et chez Ștefulescu, *Tismana*; fac-simile chez Hasdeu, *Negru-Vodă*. Cf. Iorga, *Istoria Bisericii*, I, 2^e éd., p. 42.

² Voy. Ștefulescu, *Tismana*, Bucarest 1903, p. 147 et suiv.

³ N. Densusianu, *loc. cit.*, I^a, pp. 198—200.

⁴ Voy. Élie Minea, *Urmașii lui Vladislav*, p. 5 et note 2.

de Jean du village de Vineția, dans le pays de l'Olt, avec son frère, Ladislas de Doboka¹. Un diplôme de 1372 accordé par Vladislav montre le caractère de ce précieux auxiliaire de l'État valaque qui, dans cette lutte contre les Turcs, « jamais n'a retiré sa tête par crainte »², et c'est pourqu'on lui donne, en même temps que ce village de Vineția, origine de sa famille, celui de Cuciulata, et le marché de Șercaia. Le *magister* Vladislav, catholique, peut-être frère de Claire et parent (*consanguineus*) du prince, un grand chevalier (*strenuus miles*), est le fils d'un autre *magister* (*meister*), János, mais celui-ci est lui-même le petit-fils du Ban « Miked », dont le caractère roumain, en tant que Micul, est ainsi prouvé. Rédigé dans un latin à travers lequel on sent le texte roumain, cet acte, que « Ladislas » lui-même s'est fait rédiger, contient la confirmation sous anathème de la part des rois protecteurs de Hongrie, Étienne, Ladislas et Eméric.

Nous avons vu que le prince Vladislav était parent d'Ouroch, successeur du Tzar Douchane. Ceci ne contribua cependant pas à le pousser à s'allier aux autres Serbes, ceux de Vlka-chine, d'Ougliécha, les Macédoniens, l'un roi, l'autre despote byzantin, dans la bataille qu'ils offriront sur la rivière de la Maritza, à l'endroit qui s'appela ensuite « la défaite des Serbes » (Sirf Sindougui), au Sultan Mourad. Les Roumains qui y combattirent, d'après des sources documentaires occidentales et turques³, sont — aujourd'hui il n'y a plus de doute à ce sujet — ceux de la « Grande Valachie » thessalienne, sous des chefs qui étaient des Byzantins. Toutes les mesures qui sont prises ensuite sous l'égide du Siège de Rome regardent ces régions⁴.

Louis demandait au Pape, en 1374, des subsides pour la croisade, et Grégoire XI, tant de fois trompé, demanda

¹ Voy. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 222—223, n^o CCLXXI.

² « Caput suum, causa timoris declinando, retrorsius nunquam movebatur »; *ibid.*, pp. 198—200, n^o CXLVIII. Un Demètre Dobâcescul; St. Nicolaescu, *Alexandru-Aldea*, p. 2, note.

³ Schwandtner, *Scriptores*, III, p. 659; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 194—195, n^o CXLIII; Thúry, *Török történetirók*, I, p. 108, note.

⁴ Iorga, *Lupta pentru stăpânirea Vidinului*, pp. 990—992.

des garanties ¹; Vladislav s'entendit donc avec les Turcs et la Rome Pontificale dut défendre qu'on vende des armes aux Roumains eux-mêmes, qui pourraient les faire passer aux Infidèles ². S'il a conclu ce pacte, c'était pour écarter Sichman, l'ancien ennemi, et pour se partager son héritage. De son côté, le représentant royal de la croisade, Louis, défendit aussitôt en, 1373, l'achat du sel chez les Roumains et ordonna qu'Orsova soit fortifiée ³.

Dans cette rupture avec le roi de Hongrie, il était question probablement aussi d'une tentative de la part de Louis, ou plutôt du voévode transylvain, resté un rival, ayant des prétentions de suprématie, du prince valaque, de donner une interprétation d'un caractère plus matériel, plus « moderne » aux liens de vassalité et aux intérêts économiques antagonistes en rapport avec le Danube.

Vladislav a pu employer, pour cette tentative de libération, qui lui a permis de placer ses douaniers à Bran, — ce qui ouvrait une seconde ligne de communication à côté de celle, plus ancienne, par la vallée de Teleajen, du côté de Bratocea, Slon (colonne de douane) et Drajna, où il y a eu une ancienne douane —, le fait que le roi, qui avait eu affaire aussi avec le duc d'Autriche, jusqu'en 1368, était devenu maintenant, comme nous l'avons vu, l'héritier de la Pologne par la mort de son oncle Casimir-le-Grand. Le couronnement eut lieu le 17 novembre 1370, et Louis dut faire toute une série d'efforts pour assurer la succession de sa fille Marie, qui avait épousé Sigismond de Luxembourg. Ses efforts durèrent jusqu'en 1374, et en 1376 encore la Pologne, qui cherchait un autre roi, lui donnait du fil à retordre.

De l'autre côté, le souverain qui avait tant de liens et tant de projets du côté de l'Italie se mêla à la guerre de Venise contre les seigneurs de Padoue, ce qui devait le retenir en Italie, où le Ban de Severin, Nicolas Szécs, a dû amener aussi des Roumains du Banat, ce que nous constatons dans toute

¹ *Ibid.*, pp. 992—993.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 207, n^o CLII.

³ *Századok*, 1900, p. 614, n^o XIII. Cf. *ibid.*, pp. 610—612, n^o X.

une série de documents employés au cours des campagnes royales, jusqu'aux régions les plus lointaines, qui furent récompensés pour leur bravoure.

Seulement après que ces problèmes eurent été résolus, Louis a pu prendre sa revanche sur le Danube, par l'occupation de Severin, *dans la lutte où mourut Pierre Hemfy, châtelain d'Orșova*¹, ce qui prouve une résistance énergique des Roumains.

De là vient aussi la protection accordée par le roi aux exilés valaques. Des fortifications sont commencées par les Hongrois à Landskrone, dans le défilé de l'Olt², et, comme nous l'avons dit, à Orșova³, de même, du reste, qu'à Bran, où furent employés aussi des archers anglais⁴. En 1376, à Severin on trouve ainsi, par droit de conquête⁵ un Ban hongrois, mais qui était Roumain d'origine, Jean Trentul⁶. Pendant tout ce temps, Vladislav reste ennemi du roi de Hongrie.

En 1374, Louis écrit ceci : « il y a beaucoup de bruits concernant le voévode Layko et sur des Turcs, qu'on

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 243, 248—249.

² Pour le travail des Saxons là-bas, N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 154—155, n^o cxviii; Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, pp. 154—155, n^o 1061.

³ D'après Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, pp. 358—360. Voy. *Századok*, an. 1900, pp. 610 et 614, et N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 213; Minea, *Urmașii lui Vladislav*, p. 11.

⁴ Cf. Iorga, *Ist. comerțului românesc*, I, 1-e éd., p. 55, et Minea, ouvr. cité, p. 12, note 2.

⁵ Iorga, *Studii și documente*, XII, pp. 275—276.

⁶ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 236. Cf. Minea, ouvr. cité, p. 13, et *Din trecutul stăpânirii românești asupra Ardealului*, p. 13. Le Pape avait présenté Vladislav, nous l'avons vu, comme allié des Turcs; N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 275. En 1382, Vladislav recevait cependant à Argeș un évêque catholique. C'était l'époque où la Papauté était double, et le prince de Valachie reconnaît celui des rivaux qui était admis en Hongrie. Voy. aussi plus haut. Cf. pour les conflits après 1370 aussi Germanus, dans *Századok*, 1910, p. 41 et suiv., et Minea, *Urmașii lui Vladislav*, I (1906), p. 4 et note 2. Mention de quelqu'un tombé dans la lutte contre Vladislav en 1385; N. Densusianu, *loc. cit.*, I, pp. 288—290, n^o ccxxx. Aussi *ibid.*, pp. 150—151, n^o cxv.



Fig. 39. — Monnaie de Vlad I-er, prince de Valachie.
D'après le dr. G. Severeanu, dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, 1933, p. 35.

dit être confédérés, et nous en sommes avertis. On dit encore que ce voévode Layko s'est établi à Nicopolis ¹.» Le roi avait chez lui un certain nombre de ces exilés valaques, qu'il entretenait à Zolyom et il les énumère: Stoica, fils de Dragomir, certainement celui de 1369, qui était lui-même fils d'un prince Laiotă, Danciul, frère du « comte Neagu », Voicu, fils de Radoslav, et « Selibor, le conseiller intime du prince Layko » ², mais il demandait à Benoît Hemfy s'il devait les employer pour ses buts politiques.

On en arriva cependant au combat qui vit la défaite des troupes hongroises, dans ce conflit disparaissant non seulement Alexis de Thoroczkó, initié aux affaires de Transylvanie — on voit le roi récompenser ses frères ³—, mais aussi Pierre Hemfy, qui avait joué un rôle si important dans le conflit pour Vidine ⁴. Severin étant prise, malgré la défense de Jean Trentul ⁵, en 1377, on faisait de grands préparatifs pour chasser les Roumains, qui avaient envahi le Banat. Le roi croyait que toute la Valachie pourrait être soumise ⁶.

Non seulement ce conflit se produisit sans aucun avantage pour le roi de Hongrie, mais l'indépendance gagnée par Vladislav se conserva jusqu'au bout. Il n'y a aucune preuve sûre de vassalité pendant les dernières années de ce règne. Le prince, fier de sa force et prêt à toute initiative, mourut dans sa capitale.

¹ *Századok*, 1900, pp. 614—615, n° XIV.

² Videlicet Stoykan, filius Dragmerii, filii vayvode Laysta, Danchul, germanus quondam comitis Neg, Woyk, filius Raduzli et Selibor, familiaris specialis Laykonis Voyvode; *ibid.*

³ N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 288 et suiv.; Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, p. 590 et suiv. Pour la famille, Iorga, *loc. cit.*, p. 997, note 1.

⁴ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 248—249, n° CXCVII (cf. aussi, p. 166, n° CXXIX); p. 275, n° CCXIV (pour la date, Iorga, *loc. cit.*, p. 997, note 2).

⁵ Densusianu, *loc. cit.*, pp. 235—236, n° CLXXXIII. Pour lui Iorga, *loc. cit.*, p. 998, note 1.

⁶ Si, Deo volente, terra transalpina, ut speramus, ad manus nostras deveniret . . . Medio autem tempore, quo ipsa terra transalpina ad manus nostras deveniret; *ibid.*, pp. 242—243, n° CLXXXIX. Pour les luttes « in terra Bazarabi » avant 1377, *ibid.*, p. 243, n° CXC; cf. *ibid.*, pp. 221—222, n° CLXX. Pour la date, Iorga, *loc. cit.*, p. 998, note 2.

En ce qui concerne les armes du pays, qui ne sont pas toujours les mêmes, tantôt avec un « champ vide », tantôt avec un « champ plein », tantôt avec une fleur de lys, tantôt sans elle, sur les monnaies des premiers princes de Valachie, de même que sur les boutons du vêtement du mort d'Argeș, on ne peut pas tirer de conclusion dans le sens que ces emblèmes représenteraient un « signe de vassalité »— sur des boutons. . .— ou des armes spéciales pour ce qu'on appelle les « Bassarabes ». De même aussi pour les lys des Angevins sur les vêtements de Bășărabă ou sur le type de « chevalier », pareil à celui de Mircea I-er à Cozia, qu'on voit, ainsi que nous l'avons dit, sur la colonne de gauche devant l'autel de l'Église Princière d'Argeș.

On a fait aussi un rapprochement avec les anciennes monnaies moldaves, qui présentent quelques caractères pareils à ceux de la monnaie valaque. Il faut admettre l'opinion exprimée, non sans certains doutes, par M. Georges Brătianu, qu'il est question d'une simple imitation de la monnaie hongroise¹. Nous ajoutons qu'il était bien naturel que les ouvriers hongrois de la fabrique de monnaie eussent introduit l'élément auquel ils étaient habitués, et contre l'introduction duquel les princes roumains n'avaient aucun motif de protester. Mais il y a aussi un autre motif. C'est que cette monnaie d'argent ou de cuivre était certainement *une affirmation de l'existence, sous Vladislav, qui commence la série, de l'État indépendant, et un moyen de gain. Ces monnaies ne devaient donc pas innover, mais ressembler le plus possible à celles qui étaient courantes dans ces régions.* C'est pourquoi n'ont aucun sens ni le chevalier à l'écusson, qu'on a considéré comme un portrait de Radu I-er, ni l'aigle sur le roc, dans la monnaie de Vladislav, dont est dérivé le corbeau d'une époque ultérieure².

¹ *Rev. Ist.*, VII, pp. 120—128. M. Brătianu observait que les Grands Ducs lithuaniens copiaient sans aucune justification la monnaie de la Caffa génoise, parce qu'elle était reçue partout avec confiance; *ibid.*, p. 125.

² *Ibid.*, p. 127. Cf. aussi C. Moisil, *Monetăria Țării-Românești în timpul dinastiei Basarabilor*, dans l'*Anuarul de istorie* de Cluj, III (1924—1925), p. 107 et suiv.

Ce qui a contribué essentiellement à amener un apaisement dans ce Sud-Est européen a été, pendant les dernières années du règne de Vladislav, l'interruption, pour deux dizaines d'années entières, du mouvement de croisade. En effet, en 1378, lorsque la Papauté fut brisée en deux, par l'élection double de Rome et d'Avignon, le roi Louis ne resta pas lié au Pape français, mais à celui de Rome, qu'il croyait pouvoir employer pour de nouveaux projets italiens, alors qu'il protégeait contre le nouvel héritier de la reine Jeanne de Naples, Louis d'Anjou de France, le premier, Charles de Durazzo, qui fut même envoyé à Naples par son parent de Bude, en 1381. Sans la mort de Louis, au cours de l'année suivante, les circonstances d'Italie auraient absorbé encore davantage les forces de la Hongrie.

Dans ces conditions, l'État du Pays Roumain pouvait se compléter et se consolider.

Le fait qu'en 1385 ces deux voyageurs allemands, Pierre de Sparnau et Ulrich von Tennstädt, venant de la Trnovo bulgare, par Svichtov, sur le Danube, et par un « second Svichtov », Zimnicea, qui appartient au « voévode », arrivent à un « Reussenart », qui est Rușii (Rușii-de-Vede)¹, montre, de même que l'occupation, à la même époque, de Nicopolis, que la prise de possession de la plaine valaque était terminée, les habitants étant plutôt des Mocans transylvains, auxquels on aura distribué des terres.

On a cru que le tombeau qui se trouve au milieu de l'église princière d'Argeș, près de cette colonne où figure le portrait du mort, alors que sur celui de Băsărabă il y avait, comme l'avons montré, sa figure en relief, offrirait, par les quelques lettres conservées, ce qu'il faudrait pour deviner le nom du prince Vladislav². Il est difficile de l'admettre sur une base si faible, alors que certains témoignages, il est vrai étrangers et modernes, mentionnent au couvent de Tismana une pierre tombale avec la fleur de lys³. Puis, Vladislav n'eut aucun

¹ Iorga, *Acte și fragm.*, III, pp. 1—3, n° 2.

² *Com. Mon. Ist.*, *Biserica Domnească de la Curtea-de-Argeș*, p. 44

³ Voy. Iorga, dans la *Rev. ist.*, VIII (1922), pp. 125—127. D'autres ont

rapport étroit avec Argeş, alors qu'il apparaît comme premier fondateur de Vodiţa ¹.

Les Roumains de Transylvanie ont été, ainsi que nous l'avons vu, plus d'une fois intéressés à ces changements politiques.

On a signalé, sans montrer la source, une révolte des gens de Haţeg, en 1366. Une conscience locale commençait à se prononcer chez ces Roumains du roi. M. Élie Minea a trouvé une mention qui dit que des nobles Roumains de Transylvanie ajoutaient des notes en slavon — ne serait-ce pas en roumain, en lettres cyrilliques ? — sur le verso de documents latins accordés par le roi ².

Dans ces conditions, les éléments de base même de ces Roumains de Transylvanie progressent. En 1383 encore, les bourgeois de Sibiiu sont en conflit avec les pâtres roumains, et l'évêque Goblin dû intervenir pour leur faire pardonner leurs erreurs ³. Le rôle que jouaient ces villages suffirait à détruire la légende des prétendus pâtres roumains venant, la flûte entre les lèvres, d'on ne sait quel coin des Balkans ⁴.

En mai 1377, le roi Louis était à Vaşarheiu, dans le pays des Szekler ⁵. De là il passe à Cluj au mois de juin ⁶, pour remonter vers Cassovie.

Deux chroniques italiennes parlent d'une lutte en 1377 de Louis contre un « Radome » ou « Rodano », transformé

voulu y reconnaître le tombeau de Radu I-er; St. Nicolaescu, *Alexandru Aldea*, p. 3, note.

¹ Ştefulescu, ouvr. cité.

² *Loc. cit.*, p. 6.

³ Dans la *Hunyadmegei történelmi és régészeti társulat évkönyve*, 1900, fasc. 3.

⁴ Eder, *Observationes criticae*, p. 97. Cité déjà par Rösler, *Anfänge*, p. 23, note 34. Voy. aussi Gustave Wenzel, *Arpadkőri újokmánytár*, V, p. 202.

⁵ Une « villa Ruockert » en Transylvanie (Ruckersdorf), dans Zimmermann-Werner-Müller, II, p. 609, n^o 1213, doit être mise à côté de Rucăr. Une « villa Zactat », dans un document de 1387, présente probablement une « cetate »; *ibid.*, p. 608, n^o 1212.

⁶ *Ibid.*, pp. 463—471, n^{os} 1073, 1075. Cf. *ibid.*, pp. 472—473, n^o 1078. Aussi en 1375 le roi est à Cluj; *ibid.*, ouvr. cité, II, p. 438, n^o 1045.



Fig. 40.— Fresques de l'église de Streiu (Transylvanie).

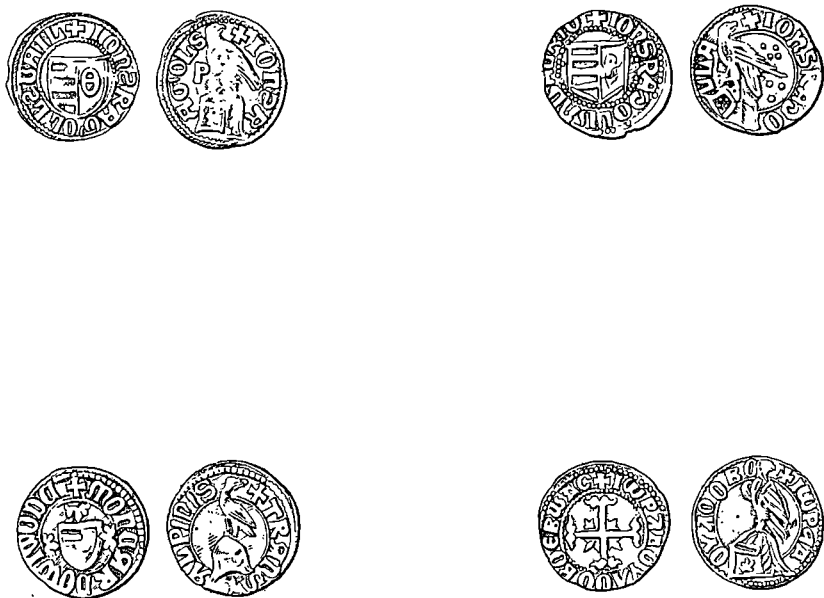


Fig. 41. — Monnaies de Radu I-er, prince de Valachie.
 D'après C. Moisi, dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*,
 X-XXVI, p. 122 et suiv. (l'une avec un revers au nom de Vladislav I-er).

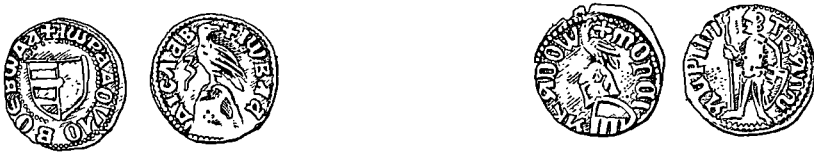


Fig. 42. — Monnaies de Radu I-er, prince de Valachie.
D'après C. Moisil, dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*,
X-XVI, p. 122 et suiv. (l'une avec un revers au nom de Vladislav I-er).



Fig. 43. — Monnaies de Radu I-er, prince de Valachie.
 D'après C. Moisil, dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*,
 X-XVI, p. 122 et suiv. (l'une avec un revers au nom de Vladislav I-er).

en « roi de Bulgarie » et en « Turc » dans l'une, en « prince des Bulgares infidèles » dans l'autre, lutte dont le succès a été communiqué aussitôt aux seigneurs de Padoue ¹.

M. Georges Brătianu a identifié ce bizarre potentat danubien vaincu avec le prince Radu, successeur de Vladislav, et, d'un autre côté, nous l'avons montré comme correspondant à ce « Godon » (lisez « Radon ») dans un document hongrois qui le présente comme ennemi de Louis ². Il s'en suivrait qu'à cette date Vladislav n'était plus vivant.

Il avait garanti son pays contre toutes les formes d'intrusion hongroise, tout en paraissant accepter des interventions religieuses dont l'effet restait nul. Alors que l'autorité de l'évêque de Severin s'étendait aussi sur la Valachie (*episcopus Severini necnon partium transalpinarum*), le 9 mai 1380 Argeş (dans la « Grande Valachie ») — donc on savait à ce moment à Rome qu'il y avait aussi une Petite Valachie, c'est-à-dire la Moldavie, qui est reconnue, elle aussi, en dehors de la Hongrie — était constituée, au sens ecclésiastique, comme une cité avec une église cathédrale, ayant comme évêque le Dominicain Nicolas Anthonii, probablement un Italien, mais cette création n'était pas pour le successeur de Vladislav, mais *pour le roi de Hongrie lui-même*. Louis se berçait donc à ce moment de *l'illusion d'une domination réelle sur la Valachie* — il est question de *son intervention* et non de celle du prince voisin —, le nouvel évêché étant relié à celui de Kalocsa ³. Il

¹ La Chronique de Gataro et l'appendice de la Chronique des Chartreux, dans Muratori, 1-e éd., XVII, p. 231, et XII, p. 984; 2-e éd., XVII¹, p. 145 (cités par M. Georges Brătianu); voy. Karácsonyi, dans la *Századok*, LXIV (1910), p. 181; Iorga, dans la *Rev. Ist.*, VI (1926), p. 179.

² *Rev. Hist. du Sud-Est eur.*, II, pp. 73—81. Pour Radu et ses monnaies, Moisil, *Bul. Com. Mon. Ist.*, X—XVI (1923), p. 122 et suiv.

³ Argensis. In codice antiquo habebatur sic (pas: sibi): Urbanus VI, septimo idus maii pontificatus sui anno 4-0 erexit locum de Arges in civitatem in Valachia Majori et, ad instantiam Ludovici, regis Hungariae, constituit ibi ecclesiam cathedralem, cui praefecit episcopum fratrem Nicolaum, Ordinis Praedicatorum, et vocatur ecclesia argensis in provincia colocensi; Kaprinay, *Hungaria diplomatica temporibus Matthiae de Hunyad, regis*

existe aussi une autre forme, où il n'est pas question de cette intervention royale ¹, mais, du moment que, dans cette nouvelle forme aussi, il est question de la subordination envers l'archevêque hongrois, le sens reste le même.

L'évêché d'Argeș ² n'a pas été, certainement, demandé par le prince de Valachie et il n'a pas pu lui être imposé. Il ne paraît pas venir non plus des efforts catholiques de Claire, mais il avait été créé peut-être pour les possessions de Transylvanie depuis peu acquises ³. Comme évêque des Cumans, de caractère purement nominal, nous trouvons en 1376—1386, un Goblin ⁴.

Hungarine, d'où chez Karacsónyi, *A. Argyasi (Argesi, Ardsisi) püspökség*, dans les publications de la Société St.-Étienne, Budapest, 1905, p. 5.

¹ Dominus noster d. Urbanus Papa VI, VII idus maii erexit locum de Argos (*sic*) in Valachia Majori in civitatem et constituit ibi ecclesiam cathedralem, cui praefecit in episcopum fr. Nicolaum Antonii Ordinis Praedicatorum et vocatur ecclesia argensis in provincia colocensi; Bunea, *Ierarchia Românilor din Ardeal și Ungaria*, p. 305 (d'après Erlér, *Liber cancellariae vom Jahre 1380*, p. 26), cité aussi par Karacsónyi, *loc. cit.*, p. 4. Une information de 1382 (Szabó, *Székely Oklevéltár*, I, p. 78; cf. *ibid.*, p. 306). Voy. aussi notre notice dans les *Conv. Lit.*, 1904. Auner, *loc. cit.*, p. 7—8, donne aussi la série des évêques d'Argeș: en 1390 un Carme, 1394 (un Augustin), en 1399 et 1402 (d'après *Mon. Vaticana*, série I, IV, 410), sous Mircea, en 1418 (un Bénédictin, et, à une époque où l'Église n'était qu'une simple forme, ceux de 1421, 1451, 1453, 1458 et 1466, 1502—1511, 1514—1519, avec des évêques allemands. Notre liste dans *Ist. Bisericii* est exacte et quelquefois plus riche. — Pour ces circonstances, Karácsonvi citait les publications hongroises suivantes: *Zalamegyei oklevéltár*, II, pp. 1—7; Kobinyi, *Hontmegyei oklevéltár*, II, p. 308; *Sopronmegyei Oklevéltár*, I, p. 476 (en même temps que Pesty, ouvr. cité; Fejér, ouvr. cité, IX⁵, pp. 85, 101, 259; aussi dans Densusianu, *loc. cit.*

² Voy. J. Karácsny, *loc. cit.*

³ Voy. Căndea, ouvr. cité, p. 22.

⁴ *Ibid.*, p. 13, note 7. Deux évêques à cause du schisme; *ibid.*, pp. 18—19. Mais en Hongrie on ne connaissait qu'un seul Pape. Un évêque Grégoire jusqu'en 1468. En 1525 il était le doyen de la ville de Brașov; *ibid.*, p. 15.

CHAPITRE VI

L'ARRÊT DE L'AVANCE ROUMAINE APRÈS LE PRINCE VLADISLAV

L'avance hongroise était donc d'autant plus facile que maintenant le royaume n'avait plus affaire à l'énergie tant de fois heureuse de Vladislav, mais avec la mentalité molle du nouveau prince, éphémère, Radu, le frère, probablement d'un certain âge, de celui-ci ¹. Mais lorsqu'en 1382, l'année même de la mort de Louis, l'évêque latin est établi à Argeș, *ceci ne signifie par une cession de la part des Roumains, mais la reconnaissance, par le Pape aussi, d'un État indépendant.*

En octobre 1381, le roi se trouve à « Harsan », Hărșani, dans le pays de Făgăraș. Ceci montre un intérêt particulier pour ce qui se passe au-delà des montagnes et que nous ne pourrions pas définir ². Radu, ce prince dont le tombeau pourrait être cherché dans le couvent de Tismana, venant à mourir, son fils, Dan, dut continuer, après la mort de Louis, la lutte pour Severin, qui l'amena dans le district de Mehedia, défendu énergiquement contre lui par les knèzes roumains locaux, restés fidèles, comme d'habitude, au roi. Pour consolider la résistance, fut placée à Severin une puissante lignée de nobles, celle d'Étienne de Losoncz, qui, avec son fils, Ladislas, avait sous ses ordres aussi les Banats de Dalmatie et de Croatie ³. Parmi

¹ Pour une co-régence appuyée sur les deux signes princiers sur les monnaies, voy. Moisil, dans le *Bul. Soc. Numismatique*, 1916, n^o 23. Cf. Minea, *Urmașii lui Vladislav*, p. 17, note 1.

² Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, pp. 547—548, n^o 115.

³ Une explication de sa part, *ibid.*, p. 331; cf. *ibid.*, pp. 301—302, n^{os} CCXL, CCXLII; p. 308, n^o CCXLVI. Pour les services de la famille sous Sigismond, Iorga, *Doc. Transylvains* (Hurmuzaki, XV¹), pp. 33—34, u^o LVI.

ceux qui aidèrent Dan contre la nouveau roi, pour se retirer ensuite en Valachie, il y a aussi un Vlad de Bizere, du Banat ¹.

Désormais, pendant plusieurs années, jusqu'après la mort de sa femme, héritière du royaume de Hongrie, Sigismond s'imposant comme roi par lui-même, toute la situation et l'action de cet État valaque s'orienteront, — sous ce nouveau prince Dan, qui devra finir à Trnovo, y étant tué le 23 septembre 1393, sans doute pas sur les instances du frère, qui l'avait remplacé (vers 1387) ², Mircea, et sous Mircea lui-même —, *d'après la situation changeante en Hongrie*.

Maintenant cette Valachie de Băsărabă est partout connue.

Les Hongrois ont transmis au Siège Pontifical ce terme de « Basarath » en 1372 ³. Une vingtaine d'années plus tard, le propagandiste de croisade, Philippe de Mézières, faisait la connaissance du pays d'« Alexandre de Balgerath », — double erreur paléographique, *th* pour *b*, *lg* pour *ss* ⁴. La forme de « Hongrovalachie » se conserve comme équivalant à cette Basarabie, dans un acte slavon de Sigismond ⁵.

C'est surtout une époque de fondations religieuses. Le monastère de Strugalea ⁶ — le vrai nom pourrait être Galea, avec la préposition byzantine, et ce serait alors la création

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 582—584, nos CCCCLXXXIV—CCCCLXXXV pp. 448—449, n°. CCCXC.

² Bogdan, *Ein Beitrag, Arch. für slav. Phil.*, XIII; Jireček, *ibid.*, p. 255 et suiv. = Moxa, chez Hasdeu, *Cuvente den bătrâni*, p. 102. Bizarre l'identité du témoignage sur la mort de Dan dans les anciennes Annales valaques compilées par Stoica Ludescu, *Mag. ist.*, IV, p. 233. Une autre source chez le Byzantin Chalkokondylas; cf. Litzica, *De cine a fost ucis Dan, fratele lui Mircea?*, dans *Omagiul Maiorescu*, p. 54 et suiv. M. Minea, qui n'accepte pas cette opinion (*loc. cit.*, p. 20, note 2), observe que le récit de la lutte entre les frères chez le chroniqueur grec correspond à celui de la lutte entre les successeurs immédiats de Mircea I-er dans la chronique hongroise. Mais nous ne voyons pas de quelle façon le Byzantin se serait laissé influencer par cette source.

³ N. Densusianu, à la même date.

⁴ Iorga, *Acte și fragmente*, I, p. 1.

⁵ Ștefulescu, *Tismana*, pp. 178—179.

⁶ Voy. aussi le nom de Trivalea.



Fig. 44. — Ruines du couvent de Vodița.



Fig. 45. — Couvent de Tismana, d'après un ancien dessin.

d'un boïar Galea, qui lui aurait donné son nom — existait déjà en 1399. Il doit avoir été sur la rive du Danube — le privilège princier qui la mentionne est daté de Giurgiu, parce qu'on lui épargne le devoir de pêcher des esturgeons pour la table du prince, en même temps que l'on accorde aux moines un secours en blé et vin ¹.

A cette époque, depuis longtemps l'Athos était en rapport avec les Roumains par l'oeuvre même de ce moine Nicodème de Prilep, qui a fait toute sa préparation dans ce monde si vivant après les combats des hésychastes contre l'orthodoxie, et si rehaussé par la littérature autour de cette divergence et par le refuge, dans une de ces cellules, de l'ancien empereur Jean Cantacuzène.

Nicodème était l'adversaire de la hiérarchie patriarcale, comme représentant de l'Église serbe, dont Étienne Douchane avait fait un patriarcat, donnant probablement aussi un nouvel essor à la vie monacale. A l'époque où les Serbes des Balcans, battus à Tchnomène, se préparaient à une nouvelle résistance contre les Turcs, à Plotchnik et à Kossovo, il remplace par sa prédication la puissance politique en décadence de la race à laquelle il appartenait ou qu'il représentait par une partie de son sang.

Dès l'époque où régnait le grand roi Louis, il se trouvait maintenant en-deçà du Danube, et, à une époque où les Hongrois étaient encore à Severin, il travaille près du ruisseau de Vodița à élever un monastère de lettrés de slavon. Lorsque cette région fut ajoutée à la Valachie, il commença à faire bâtir à Tismana, dans les montagnes du Gorj, à Cozia, au-dessus de la rivière de l'Olt, enfin à Cotmeana, au-delà de la rivière.

Mais pour lui il n'y a pas de frontière : elles existent seulement pour son adversaire puissant, mais moins influent, qu'est le Patriarche œcuménique. C'est pour cela que Nicodème construit en Transylvanie, sous les montagnes qui contenaient les restes de Sarmizégétousa, la toute petite église de Prislop,

¹ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 97 (l'original slavon chez Vénéline, ouvr. cité, pp. 18—19).

et il dirige ses élèves vers la Moldavie, de fondation récente, où, dans la profondeur des forêts de Neamț, près du cours d'eau de ce nom, dans le même cadre de montagnes et de forêts, il fait surgir les murs du couvent de ce nom.

Dès le 23 novembre 1406, Nicodème reçoit une donation ¹. Une nouvelle fondation ecclésiastique, qu'on a mise en rapport avec Nicodème, a été trouvée depuis peu dans le district de Mehedinți, à Motru.

En 1385, la Hongrie a un nouveau roi, proclamé et couronné dans les districts du Sud du royaume, Charles de Naples, qui est cependant attaqué et blessé à mort quelques mois après; la veuve du roi Louis, Élisabeth, et sa fille, la reine héritière Marie, considérées comme responsables de l'attentat, sont prises et retenues en prison pendant longtemps, Élisabeth devant y être tuée.

Les Roumains de Valachie, de même que ceux du Banat, qui avaient, en cette année 1385 ², Severin, attaquant, avec leurs knèzes ou kénèzes ³, Mehedia, s'étaient déclarés pour le Napolitain, qui fut aidé de toutes ses forces par l'ambitieux roi de Bosnie, Tvrtko. Mais on ne peut pas dire que ce jeune prince insignifiant aurait délivré son pays de la suzeraineté des Angevins ⁴.

On a cru que, pendant ce temps, la Moldavie de Lațcu, qui avait laissé une fille, cette Mușata, Marguerite ⁵, mariée

¹ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 98 (l'original dans Vénéline, ouvr. cité, pp. 22—23). Voy. aussi la cloche de 1384—1385, sous le règne de Dan, aussi chez Hasdeu, *Ist. critică*, p. 128.

² Onciul, dans les *Conv. Lit.*, XXXVI, p. 29; Minea, *Urmașii lui Vladislav*, p. 12 (où aussi les circonstances d'histoire universelle). Une révolte du côté de l'Amlaș, qui aurait été détaché de la Valachie pour ce motif, nous paraît impossible. M. Minea croyait pouvoir appuyer son opinion (page citée) sur la source contenue dans N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 28 et suiv.

³ N. Densusianu, *loc. cit.*, I, pp. 331—332.

⁴ Minea, ouvr. cité, p. 20. Et encore moins aurait-il fait disparaître un évêché latin, dont, étant donnée la population germano-hongroise de Câmpulung, il avait lui-même besoin.— Pour tout cela aussi Iorga, *Câteva note despre cronicile și tradiția noastră istorică*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXII (1910).

⁵ Pour Mușata et aussi les discussions dans Élie Minea, *Pol. lui*



Fig. 46. — Épitaphe de Nicodème, donné à Tismana.

à un boïar, qui aurait été, d'après une interprétation moderne un prince Costea¹, mentionné seulement dans un obituaire slave de Bistrița, aurait passé par une éphémère domination titulaire de quelques années, dont l'impossibilité a été aujourd'hui totalement prouvée.

De fait, l'acte du 3 juin 1374², daté de Bârlad, de Iourg Koryatovitch est impossible, non seulement à cause des conditions où il aurait été trouvé —, car nous avons cherché en vain l'original que prétendait avoir découvert, à une époque de mystification, Alexandre Hasdeu, — mais aussi à cause du titre même de ce seigneur. *Un prince de Moldavie ne pouvait pas mentionner un titre antérieur*, et Iourg place en première ligne celui de « kniaz litovskiy », prince lithuanien; il n'aurait pas ajouté son nom de famille; quant au titre de « gospodar du pays de Moldavie », il apparaît seulement plus tard, à la fin du XIV-e siècle seulement quand Romain était « souverain du pays moldave »³, ajoutant avec fierté l'étendue de sa principauté: de la montagne jusqu'à la mer (cf. le titre contemporain du Valaque Mircea). En concurrence avec ces princes valaques, Romain s'intitule « Grand Voévode » et « indépendant (самодержавный) »⁴ en dépit du serment fait à Vladislav, le roi de Pologne, et Iuga, son successeur, s'appelle « gospodine ». Avec Iuga⁵, il y a « gospodine », et non « gospodar »⁶; puis d'autres titres apparaissent avec Alexandre-le-Bon⁷.

Sigismund, p. 31 et suiv. Voy. aussi Iorga, dans le *Bulletin de l'Institut S.-E. or.*, I (1914), p. 146.

¹ Il est beaucoup plus naturel de penser à un boïar de ce nom, sur lequel voy. Costăchescu, ouvr. cité, II, p. 623.

² *Ibid.*, n° 1.

³ *Ibid.*, nos. 3—4.

⁴ *Ibid.* p. 7, n° 3.

⁵ Iuga aurait pu être voévode chez les Roumains de Pologne. Pour les sources polonaises qui le mentionnent, Minea, *Politica lui Sigismund*, p. 30, n° 4. Cf. les observations dans Iorga, *Studii și doc.*, V, p. 597 et suiv.

⁶ Costăchescu, *loc. cit.*, n° 9.

⁷ *Ibid.*, n° 11. On ne peut pas invoquer le manque de tradition dans la chancellerie (*ibid.*, pp. 2—3). On a relevé le fait que le secrétaire Iațco apparaît seulement sous les princes Iuga et Alexandre.

Iacșa « Litavor », auquel est faite la donation, pourrait être un « Litovoïu », mais nullement un « namesnik de Ceta-tea-Albă », c'est-à-dire un lieutenant dans ce port, qui à cette époque, était encore génois. Un combat contre les Tatars, à Vlădiciu sur le Dniester, gué inexistant, ne peut pas être admis, car l'oeuvre de nettoyage de la Moldavie de cette domination tatarre était depuis longtemps finie. La route vers le Dniester par la bourgade de Bârlad, dont est daté le document, ne se trouve nulle part ¹.

Il y a pour cet autre État roumain toute une période obscure, qui cesse seulement lorsque le prince Pierre et les autres rejetons de Mușata sont solidement établis comme maîtres du pays.

A cette époque, aussi la vie transylvaine des Roumains et autour des Roumains est particulièrement vivante et partout transparait l'élément roumain.

Sous Louis s'organisent en Transylvanie aussi les corporations, les « fraternisations », des « mécaniciens » ². Des foires sont organisées par l'autorité royale ³.

La ville de Cluj apparait, dans une délimitation, entre la montagne de Feleac, le village de Giurgiu (Gyurgfalva), le village de Pața et celui du Someș (Zamusfalwa) ⁴. En 1377, on donne à la ville ce village de Feleac, avec ses vingt gardiens roumains et leur « quinguagesima » ⁵.

En 1383 la reine Marie accorde un privilège aux bourgeois de Sibiiu (Hermannstadt), parmi lesquels il y a aussi un joaillier, et en 1387 Sigismond confirme cet acte. Leur privilège

¹ Voy. J. Bogdan, *Documentul Răzenilor*, *Mem. Ac. Rom.*, 2-e série, XXX (1908), p. 390, note 22. G. Popovici, dans le *Prinos Sturdza*, pp. 361—365; *Conv. Lit.*, XXXIX (1905), p. 201; Iorga, dans les *Studii și doc.*, VI, pp. 597—601; J. Bogdan, dans le *Bul. Com. Ist.*, I (1915), p. 104; Radu Rosetti, *Sucesiunea Domnilor Moldovei dintre Lațcu și Alexandru-cel-Bun*, Jassy, 1923, p. 7; P. P. Panaitescu, *Hommage Hruševskij* (Kiev, 1927); Iorga, dans la *Rev. Ist.*, XIV (1928), p. 320.

² Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, p. 449—452, n° 1057. On défend le commerce des peaux avec l'étranger.

³ *Ibid.*, pp. 452—453, n° 1058.

⁴ *Ibid.*, pp. 466—467.

⁵ *Ibid.*, p. 478, n° 1083.

était si large que non seulement aucun marchand étranger n'avait le droit de vendre quelque chose sur cette place, mais pas même, sous peine de confiscation, de passer ses ballots en Valachie ¹. On ordonne aussi aux Brassoviens d'empêcher ces intrus ², ce qui prouve un grand afflux de marchands vers le pays gouverné maintenant par Mircea, frère de Dan. Ces marchands peuvent acheter, dans des conditions de bon marché, des chevaux pour leurs voyages « à l'étranger » ³. Ils apparaissent en rapport aussi avec Cassovie, dans la Hongrie Supérieure, avec le pays voisin du Zips ⁴, avec Bude ⁵.

Pendant les années où la royauté n'apparaît plus en Transylvanie, qui est gouvernée par un vice-voévode, Jean, Marie accorde un privilège à l'évêque Goblin, en tant que personne : il obtient Amlaş et les quatre « villages roumains » (« Grozdorf, alio nomine Galidorph ac Graphyndorf, Budynbah et Cripzbah ») ⁶.

L'écrivain hongrois Bunyitay mentionne une attaque contre Nagy-Várad (Orade), le couvent de Palos ayant été brûlé

¹ *Ibid.*, p. 590, n° 1191; p. 612, n° 1216. En 1387 sont confirmés aussi les droits intérieurs des bourgeois de Braşov (*ibid.*, pp. 614—615, n° 1218; pp. 633—634, n° 1235) et on permet à ceux de Sebeş d'élever des murs (*ibid.*, pp. 615—616, n° 1219; pp. 630—632, n° 1233). Aussi pour la ville de Cluj, contre les prétentions de l'évêque de Transylvanie; *ibid.*, pp. 617—618, n° 1221. Autre privilège; *ibid.*, p. 632, n° 1234. Pour des routes dans l'Ouest de la Transylvanie, *ibid.*, pp. 644—646, n° 1247. Cf. aussi, *ibid.*, pp. 455—456, n° 1063; pp. 460—461, n° 1070.

² *Ibid.*, pp. 641—642, n° 1244. *Le privilège venait du règne du roi Louis; ibid.*

³ *Ibid.*, pp. 629—630. Autre intervention en leur faveur; *ibid.*, pp. 639—640, n° 1242.

⁴ *Ibid.*, pp. 640—641, n° 1243.

⁵ *Ibid.*, pp. 438—439, n° 1042.

⁶ *Ibid.*, pp. 578—579, n° 1180. Voy. aussi les numéros suivants. Parmi les noms estropiés, celui de Cernavoda (*ibid.*, p. 583, n° 1183; aussi « cirvod »; *ibid.*) qu'on appelle, en « traduction hongroise, « Feketviz ». L'équivalence « fossatum bovm » = « Tysgrab ». Marie prend sous sa protection ces Brassoviens contre le comte des Szekler, qu'elle ne nomme pas; *ibid.*, pp. 601—602, *ibid.*, n° 1205. Pour les grandes foires en 1378, *ibid.*, pp. 491—492, n° 1095. Pour celle de Feldioara, 1379, *ibid.*, pp. 509—510, n° 1114; pp. 528—529, n° 1130. Pour Agnita, *ibid.*, pp. 510—511, n° 1115.

par des envahisseurs, en 1393, ce que rien ne vient confirmer ou expliquer. En 1386, de Bude, Charles II, le prétendant lui-même, cherche à exercer son autorité en Transylvanie¹. Il a près de lui un Ban, Jean²

Enfin, en 1388, l'importance accordée à Severin était si grande que ce Ban, Jean, était un ancien voévode de Transylvanie³.

Un jeune Jean, intitulé « magister », arrive à la Cour de la reine Marie. Il était en même temps *magister agazonum*⁴, dignité importante. Il a été identifié avec le fils de Dragomir, neveu par sa mère de Balica et de Dragul⁵.

Sigismond apparaît comme l'homme contre lequel, parce qu'il voulait reprendre la politique d'immixtion suzeraine du roi Louis, la Valachie combattrait longtemps. Il a quelque chose à faire dans toute la Transylvanie et sa Hongrie à lui.

Avant de terminer son expédition de croisade en Serbie, qui était arrivée à être envahie par les Turcs, surtout après la mort du puissant roi de Bosnie, Tvrtko, il avait montré un intérêt spécial pour les choses roumaines.

Ainsi on le voit, de son camp même, confirmer aux Maramorésiens Balica et Dragu non moins de huit villages roumains, parmi lesquels Ormeniș et Cămin, dans le district d'Erdős, *jusqu'ou s'étendait donc l'essaim des Roumains.*

¹ *Ibid.*, p. 603. Mais, au cours de cette même année, Marie intervient, de Gran, pour les gens de Sibiu; *ibid.*, pp. 605—606, n° 1208.

² *Akadémiai Ertesitő*, XII, n° 6, folio, 4, cité par Étienne Roszvan, dans la *Rev. ist.*, IV, p. 190.

³ Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, p. 631: « Johanne quondam vaivoda zeuriniensi ». Il n'est plus parmi les témoins à la fin de l'année; *ibid.*, p. 634, n° 1235.

⁴ N. Densusianu, *loc. cit.* p. 313, n° CCLIV: « *fideli aulae nostrae juveni, magistro Johanni Olacho* ». Sigismond aussi l'appelle « *fidelis dilectus Johannes Olachus* »; *ibid.*, n° précédent.

⁵ *Ibid.*, p. 312, n° CCLII et note 1. Cf. *ibid.*, p. 299, n° CCXXXVIII. Aussi *ibid.*, p. 345, n° CCLXXXVI, pp. 345—346, n° CCLXXXVIII. Pour la famille de Șandru Balica, *ibid.*, pp. 591—592, n° CCCXCv. Șandru aussi, *ibid.*, pp. 558—561, n° CCCCLXVII; pp. 569—570, n° CCCCLXXV; p. 571, n° CCCCLXXVII. Le roi Sigismond accorde un privilège pour Brașov en 1391; *ibid.*, pp. 336—337, n° 277. Pour Cluj, *ibid.*, n° précédent.

Les deux voévodes, qui avaient leur Cour dans le village de Apșa-de-jos ¹, étaient maintenant comtes de Maramurăș et d'Ugocea, après avoir été, en 1389, aussi comtes des Szekler ², comtes de Sătmar (en même temps que leur frère Jean), avec des droits sur Baia-Mare ³, et on leur avait confié la forteresse de Chior, qui dominait le comté de Szolnok ⁴.

¹ *Ibid.*, pp. 324—326, n^o CCLXIV.

² *Ibid.*, pp. 314, n^o CCLVII. Voy aussi, *ibid.*, p. 299: «inter alios honores».

³ *Ibid.*, p. 279, 285, n^o CCXXVII. Cf. aussi *ibid.*, p. 264, n^o CCII. Établissement à Cuhea de ces fils de Sas; *ibid.*, pp. 211—212, n^o CLVII. Voy. aussi, *ibid.*, p. 94, n^o LXX.

⁴ *Ibid.*, p. 327, n^o CCLXV; p. 344, n^o CCLXXXV. Aussi *ibid.*, p. 339, n^o CCLXXXVIII.

CHAPITRE VII

LA MOLDAVIE ET LES JAGELLONS

Il est certain que l'acte de 1387 de Pierre ou Petrașcu, prince de Moldavie, par lequel il accepte comme suzerain Vladislav, roi de Pologne, sans mentionner Hedvige, sa femme, l'héritière, n'a pas autant en vue la qualité que celui-ci avait obtenue par son mariage ou bien le souvenir de Halicz, conquis sur les Polonais, que ce droit sur la Hongrie que jusque très tard s'est arrogé ce roi. Tout au plus peut-il être question, comme intérêt, de garantir les possessions au Nord de la Moldavie, ce pays de Șipinț, où il y avait ces trois cités : Hotin, Țețina et Chmielow ¹.

L'hommage absolu que Pierre a prêté à Lwów, ce prince baisant la croix entre les mains du métropolite de Kiev, Cyprien, est complété par la garantie, ajoutée dans un acte séparé, du « capitaine » Jula, de Bârlea, de Drăgoiu, intitulé *marescalcus*, de Stanciu (« Stancel ») et de Stanislas Rotompan ².

La « samedi avant la mi-carême » 1388, Vladislav, « roi polonais, lithuanien, héritier russe et prince de plusieurs autres pays » montre que messire (пань) Pierre Voévode de Moldavie, notre gendre (зартъ) — il n'y a donc aucun lien de vassalité, — lui a prêté 4.000 roubles d'argent « francs », donc des ducats de Gênes, pour trois ans, « sur sa foi et celle de son frère Romain et de ses successeurs, mettant en gage,

¹ Dans une belle conférence donnée à Bucarest (voy. *Rev. Hist. du Sud-Est européen*, 1936), M. Halecki a cherché, plaçant la Moldavie sur la même ligne que la Lithuanie, à expliquer cette situation par « la constellation » dont parle Ranke, chaque pays restant libre.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 295—297, nos CCXXXV—CCXXXVI.

avec l'obligation de la défendre, notre cité de Halicz et son district ¹ ».

De son côté, Pierre, dans un acte rédigé un peu plus tard, « le premier samedi du Carême », d'après les mêmes normes, mais écrit à Suceava, prend une obligation semblable, montrant que la somme qu'il a reçue est de 3.000 pièces d'argent ².

Certainement, ainsi qu'on l'a observé, la Pologne n'était pas un pays d'ordre féodal, et de pareils actes sont rares, mais sur elle s'était étendue l'influence du nouveau système de la Hongrie, où le roi Louis avait donné un fief à Vladislav le Valaque, et nous pourrions dire que ce système avait été adopté aussi par les Byzantins, créant des despotes, de Kustendil à Chilia, l'ayant transmis aussi aux « chevaliers » turcs de l'espèce de Bajazet et d'un de ses fils.

Que nous ayons raison dans notre hypothèse concernant les liens avec la Hongrie, ceci est prouvé par le fait que Mircea, à ce moment incertain sur le sort de la Hongrie après la mort, en 1382, du roi Louis et à cause de la succession de sa fille, encore non mariée (jusqu'à l'alliance avec ce Sigismond de Luxembourg, marquis dans son Brandebourg, en 1386, et nous avons vu que des troubles eurent lieu, avec l'arrestation de Marie et l'assassinat d'Élisabeth, sa mère), s'est rallié, comme voisin et parent du Moldave, à l'alliance avec la Pologne. Ce qui en est résulté, on le verra, lorsqu'il sera question de poursuivre la situation créée aussitôt après la grande bataille des Balcans, à Kossovo (1389) ³.

Cette nouvelle Moldavie, s'étant alliée à la Pologne, où Jagellon-Vladislav avait épousé la princesse Hedwige, héritière de la Hongrie, prend, dès 1387, la conduite d'une politique qu'on pourrait appeler pour quelques années celle du « bloc roumain ⁴ ».

¹ Ivan Ohienko, dans la revue *Slavia*, XIII, pp. 672—673; résumé, d'après les *Akti zapadnoi Rossii*, dans Hasdeu, ouvr. cité, I¹, p. 177, n^o 263.

² Ohienko, *loc. cit.*, pp. 678—679.

³ Voy. plus haut.

⁴ Cf. aussi Niemczewski, *Untersuchung des polnischen Oberhoheitsrechtes über die Moldau*, thèse de Leipzig, 1877.

Marguerite-Muşata ¹, la mère du prince Pierre, alla même plus loin : elle fit élever à Siretiu le couvent de la Vierge et de Saint-Jean-Baptiste pour les moines dominicains, lui donnant le revenu de la balance du marché ; elle ordonna d'y être enterrée. Dans l'acte de confirmation, Pierre lui-même s'intitule : « Dei gratia dux terrae Moldaviae », mais on pourrait croire avoir affaire à une traduction modifiée ², si sur la copie d'environ 1600 il n'y avait pas la mention du sceau, suspendu à une ficelle de soie de deux couleurs. Muşata vivait encore en 1398, étant mentionnée par le prince Romain avant ses fils ³ dans la liste des témoins.

Mais, si Nicolas de Mehlsack apparaît en 1387 comme « custos moldaviensis », ceci ne peut que s'appliquer seulement à l'église de Baia ⁴. Le second évêque de Siretiu ⁵ a été à cette époque un Dominicain de Cracovie, Jean ⁶, qui s'intitule aussi « suffragant de Cracovie, vicaire sur tout Jérusalem et sur la vallée de Josaphat, confesseur du Pape, du roi et de la reine de Pologne » ⁷.

Le secrétaire même de Pierre est un catholique, et celui de son successeur, Étienne, un Ruthène, que le prince

¹ Un Muşat dans le Banat à la même époque ; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 72—74.

² Sadok Barącz, *Ryz dziejow zakonu kaznodziejskiego w Polsce*, II, Lwów, 1861, p. 49 ; d'où aussi dans Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. XLIX, n^o III ; en entier dans Costăchescu, ouvr. cité, I, p. 4 et suiv. C'est une traduction, prouvée aussi par la forme estropiée : « in villa horleganoio ».

³ Costăchescu, ouvr. cité, I, p. 14.

⁴ D'après Abraham, *Powestanie organisacyi kosciola łacinskiego na Rusi*, I, Lwów, 1904, p. 380 et suiv., Auner, dans la *Rev. Cat.*, III, p. 567. Il y aurait eu aussi un couvent à Hotin (« Cotchan ») ; *ibid.*, p. 568.

⁵ D'après le même, *ibid.*, p. 570, note 2, il n'y aurait pas eu dans la liste un Étienne Rutheni ou Martini, mentionné par Schmidt, *Romano-catholici per Moldaviam episcopatus et rei romano-catholicae res gestae*, Budapest, 1887.

⁶ Le nom de Sertorius (voy., *ibid.*, p. 569) signifie seulement : fils du tailleur.

⁷ Iorga, *Studii și doc.*, I—II, pp. xxx, XLVII. Chilia et Cetatea-Albă avaient, elles aussi, des couvents franciscains ; d'après Eubel, *Bullarium franciscanum*, V, Rome, 1898, p. 602, qui cite aussi un Pisan, Barthélemy ; Auner, dans la *Rev. Catholică*, II, p. 568.

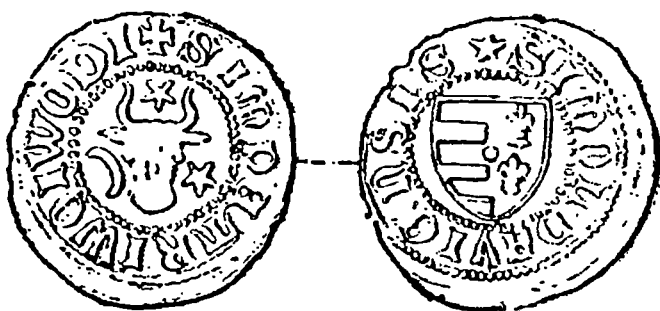


Fig. 47. — Monnaie moldave de Pierre I-er,
d'après la *Gazeta Bucovinenilor*.

condamna à mort et qui échappa par miracle ¹. Une Anastasie, femme de Pierre Conrad, se trouve parmi les catholiques de Siretiu ².

Comme organisation moldave, en dehors de Drăgoiu, déjà mentionné, nous trouvons autour du prince Pierre, en 1384, un « poruczno », « capitaine » ³, un Bârlea (« Borla ») et un Jula. Plus tard, sous le prince Romain, frère de Pierre, les boïars sont plus nombreux : Iuga, fils de Giurgiu, Stețcu, Bratul, fils de Neatedul, Stanislav, Drăgoiu, Andreiaș, Giurgiu, tous des Maramorésiens, puis des chevaliers, comme Dragoș, Costea et Ioanăș, d'autres conseillers, comme Stoica, Vlad, Gâdea, Grozea, Orăș ⁴. Six ans après, réapparaissent Bratul, Drăgoiu, Iuga, Andreiaș, avec son frère, le stolnic Iurie, le vornic Vlad, un Balișă, fils du vieux Bârlea, et son frère Sâncu. Pour Stănilav est donnée aussi sa propriété, accordée par le prince, et le qualificatif de « Elovski » signifie que cette propriété était sise sur la rivière de l'Élan ⁵. On l'appellera plus tard, sous le prince Iuga : Rotompan, d'après son surnom ⁶. Par contre, Bârlea de Hârlău est le burgrave de cette localité ⁷.

Évidemment ce pays se consolide. On cherche à y introduire un ordre dynastique par la même voie que chez les Valaques ⁸. En 1392, Romain, frère de Pierre, donne un

¹ Czołowski, *Sprawy woloskie w Polsce do r. 1412*, Lwów, 1891, p. 28 et suiv.; Iorga, *Studii și doc.*, I—II, p. XLVII.

² Czołowski, *loc. cit.*, pp. 30—32.

³ Minea, *Principatele române și politica orientală a Împăratului Sigismund*, déjà cité, p. 40, note 3.

⁴ Costăchescu, *loc. cit.*, p. 8.

⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁶ *Itid.*, p. 27.

⁷ On trouve aussi un Romain, un Brae (voy. les Brăești) et un Petrică.

⁸ Voy. G. Popovici, *Stărostia sepenicensă*, dans l'Homage Maiorescu, Bucarest, 1900, pp. 476—482, et ce qu'il a ajouté dans les *Conv. Lit.*, XXXIV, p. 432. Pour la succession des princes, la lutte entre Étienne et Pierre ne peut être chez Długosz, d'après une tradition conservée dans la famille de l'évêque Oleśnicki, que pour la rivalité entre les fils de Mușata; J. Bogdan, dans les *Conv. Lit.*, XXIV (1890), p. 538 et suiv. Sur ce « voévodat du pays de Șipinț », où un voévode Étienne cherche à renverser son frère Pierre (le père des deux serait un autre Étienne) et aurait appelé au

diplôme aussi au nom de ses fils Alexandre, — nom balcanique, — et Bogdan, — nom maramorésien ¹.

Ces gens du Maramurăș, ces « milites », des chevaliers, restent fidèles autour des trois fils de Mușata, de même que leurs parents et eux-mêmes avaient défendu le trône de Lațcu et de son père, Bogdan.

Et, maintenant, par-dessus la forme ruthène d'emprunt, de même que chez les Valaques par-dessus l'imitation des Serbes, apparaît le fond roumain. Un acte du prince Romain a le mot roumain de *val*. Mais le secrétaire ruthène, probablement celui auquel on avait pardonné, transforme le nom des villages Ciorsăcești, Vladimirești, București dans des formes slavonnes avec *-ăuți* ².

En ce qui concerne les rapports avec l'étranger, en 1390 les Polonais font une expédition en Galicie, allant jusqu'à Lwów, Przemyśl et Halicz et attaquant en Silésie Ladislas d'Oppeln, qui avait épousé la fille du prince valaque Alexandre; nous en avons une donation de 1378 encore, pour un Roumain fixé sur la rivière de la Tarnova, dans cette Galicie, d'après les normes du « droit roumain » ³. Car, à cette époque, le passage vers l'Est des Roumains continuait ⁴.

secours les Polonais, qui, avec un concours hongrois, auraient été écrasés par les arbres coupés à moitié de la forêt, voy. Długosz, II, p. 277, et, comme explication, J. Bogdan, *loc. cit.*, p. 538 et suiv.; Onciul, *Din trecutul Bucovinei*, dans les *Conv. Lit.*, XLIX (1915), p. 603; Czołowski, dans le *Kwartalnik historyczny*, IV (1890). Nous maintenons donc notre opinion exprimée dans la *Gesch. der rum. Volkes*, I, p. 285; *Bulletin de l'Institut*, I (1914), p. 163; *Rev. Ist.*, I (1915), pp. 181-182.

¹ Costăchescu, ouvr. cité, I, p. 7, n^o. 3.

² *Ibid.*, n^o 3.

³ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 153, n^o. 240.— D'autres privilèges, pareils; *ibid.*, n^o. 242. Cf. aussi *ibid.*, p. 104, n^o 143 (an. 1390, à Stupnicza « Woywoda Walachorum »). D'autres privilèges, *ibid.*, IV.

⁴ En Hongrie, un privilège de la reine Marie pour un juge roumain en 1385; *ibid.*, p. 153, n^o 241.

CHAPITRE VIII

UN MONDE POLITIQUE STABILISÉ: L'ÉTAT DU PAYS ROUMAIN (VALACHIE)

La situation du prince roumain de Valachie vers la fin du XIV-e siècle est parfaitement définie par quelqu'un qui n'a pas été l'ami de la nation, Rösler: « A ce moment la principauté valaque (*das walachische Fürstenthum*) était de nouveau sur la cime vers laquelle elle avait tendu inlassablement: son étoile était au zénith. Elle se trouvait dans une situation de fait qui équivalait à une indépendance reconnue et garantie par le royaume voisin, par la Hongrie, qui, à ce moment, n'était pas en état de faire valoir ses anciens droits. On ne pouvait pas arriver à un autre résultat. Toute crise sérieuse dans laquelle tombait la Hongrie devait être très utile à la Valachie, qui n'avait aucun intérêt au bien de ce royaume, *car, dès le commencement, les rapports avaient été très vagues (überaus locker)*. La confession grecque seule suffisait pour l'éloigner dès le commencement de l'État strictement catholique qui avait sa capitale à Bude. Au XIV-e siècle, ne restait que le devoir de tribut envers celui que le prince appelle « son seigneur naturel », mais duquel il n'accepte jamais d'ordres. On n'a jamais vu de princes aux diètes ou aux couronnements, jamais ils ne signent un acte royal, ainsi que le fait toujours le Voévode transylvain, le Ban de Macsó; rarement les voit-on aller au-delà des frontières pour accepter des fiefs. Ils envoient le tribut, et l'État suzerain, qui vit et se développe dans de pareilles conditions, est content. Mais il ne peut empêcher que de temps en temps on ne lui demande pas son avis, qu'on lui tourne le dos et qu'on ne lui envoie pas le cens. Car l'État hongrois apparaît

d'une force colossale aux moments heureux, et faible comme un enfant quand la chance vient à manquer. Au fond (*wesentlich*), le fisc hongrois est le seul avec lequel la Valachie ait été liée¹. Car c'est l'époque où l'empereur Sigismond demandera que le roi d'Angleterre lui paye le tribut.

Déjà vers 1386, — car nous avons un document de lui, qu'on a cru pouvoir dater de 1387², — Mircea³ avait succédé à son frère Dan⁴. Quelques mois à peine se passaient, et Sigismond de Luxembourg, le fils, élevé dans les traditions impériales, de Charles IV, roi de Bohême et empereur, épousait l'héritière de la Hongrie, Marie. Les liens imposés par les circonstances entre ces deux princes domineront pendant presque trente ans la vie danubienne, exerçant une grande influence sur tout le Sud-Est européen.

Le premier acte à date certaine de Mircea, pour le village de Jiblea, dédié au monastère de la Trinité, — il s'agit donc de Cozia —, le 4 septembre 1390, présente comme témoins : naturellement Nicodème et ses moines, le « pope », donc l'hieromonaque Gabriel et Sarapion, le vornic Vladislav, qui n'est que le futur prince Vlad de 1396, un Bars, un Romain, dont le nom rappelle les emprunts faits par la Moldavie aux

¹ *Anfänge*, p. 25 Il considère lui aussi cette seule somme dont il est question, non pas comme un tribut, mais comme un dédommagement de guerre; *ibid.* Il donne la citation, si intéressante, de Henri de Müglin (Kovachich, *Unge-druckte Stücke*, p. 92): « darumb fur eyr Arbeit wil euch geben sibem tausend Mark und wil mich Tzerung und Allez dass dartzu gehort lieplich vertzeihen und will auch ewrn Tzins geben all Jars, als vor ».

² Pour la date de 1387, voy. Élie Minea, *Din trecutul stăpânirii românești asupra Ardealului*, Bucarest, 1914, p. 16. note 3; le même, *Pol. lui Sigismund*, p. 9, note 5. L'état de choses trouble en 1387 est avéré, ainsi que l'observe M. Élie Minea, aussi par l'absence du métropolitain de Valachie et de celui de Varna au concile de Constantinople; *ibid.*, p. 16; aussi chez Stoica Nicolaescu, dans le *Bul. Museului Municipal București*, p. 315. Voy. Onciul, *Titlul lui Mircea-cel-Bătrân și posesiunile lui*, dans les *Conv. Lit.*, XXXVI, pp. 51 et suiv., 731 et suiv. Cf. le même, *Mircea-cel-Bătrân*, *Mem. Ac. Rom.*, XLI (1920—1921).

³ Un « Milcius censor » en Dalmatie; Jireček, *Bedeutung von Ragusa*.

⁴ Voy. Chalkokondylas, I, p. 73. On croyait que Dan aurait été tué par les *bcîars*: *συνελόντες Δάων, τὸν πρόσθεν τυραννέοντα αὐτῶν*, mais il faut préférer le sens classique d'« écarter ». Voy. plus haut.



Fig. 48.—Sceau latin de Mircea I-er, prince de Valachie.
D'après le dr. G. Severeanu, dans le *Buletinul Comisiunii
Monumentelor Istorice*, 1933, p. 35.



Fig. 49.—Ruines de la première église du couvent de Cozia.

Russes, ainsi que le contemporain prince de Moldavie, puis Modricica (dont le nom vient de Medru, c'est-à-dire Démètre), un Truță, un Vlad, un Dan, Danciul (noms princiers), un Oancea, un Mogoș et un Christian¹; il n'y a pas de logothète.

Le nouveau prince apparaît, pendant ces années de calme, employées en Hongrie pour établir la nouvelle domination de Sigismond, avant tout comme un organisateur qui rassemble autour de lui une Cour et donne une forme définitive à la principauté, à une époque où, dans toute l'Europe, des normes nouvelles s'imposaient. Mais rien dans les coutumes valaques ne rappelle celles, si précises, que le Serbe Étienne Douchane avait empruntées en grande partie aux Byzantins².

Donc, dès le commencement, il s'agit d'un prince *entouré*.

Dans le document pour les fils de Batea, du village de Micu-râte, avec des noms comme Negotin, Coman, Nan, apparaissent comme témoins: Vlad, Bosian, Stoica, Zorza le stolnic, Aga, Voicu, Stan, Radu Berivoiescu³. Mais il n'y a pas d'«aga», d'après la nouvelle coutume turque: c'est le nom d'un boïar, un stolnic. Le nom de Zorza pourrait désigner un étranger, un Italien.

Dans l'acte de Mircea pour Tismana, à laquelle il confirme les donations de Radu et de Dan (1392), donnant aux moines du fromage, aussi dans des outres, des tapis, des draps, des nasses, mentionnant sa mère Calinichia, il est question d'un Saxon que le roi s'était gagné et qu'il employait: «Cip Hanoș», qui donne à son maître des «maisons» dans un village: «les maisons de Cip Hanoș qu'il nous a faites à Brătıla». Des étrangers comme ce Ianoș, Cip (Csip),

¹ St. Nicolaescu, *loc. cit.*, p. 303.

² Le logothète se rencontre aussi dans le Monténégro; Jireček, dans l'*Arch. f. slav. Philol.*, XXII (1902), p. 198, note Cf. aussi C. C. Giurescu, dans *Contribuțiuni la studiul marilor dregători în secolele XIV și XV*, *Buletinul Comisiei Istorice a României* (excellent travail de doctorat, très minutieux); *Noi contribuțiuni la studiul marilor dregători în secolele XIV și XV* (de fait aussi plus tard: enseignes, costume, revenus, conditions pour la nomination et la révocation des boïars, etc.), Bucarest, 1925.

³ Stoica Nicolaescu, *Bul. Com. Mun., Buc.*, I², pp. 324—325.

étaient attirés pour le travail aux mines de Baia-de-Aramă, en rapport avec la monnaie qu'on faisait frapper ¹. Là aussi on rencontre un autre étranger que le roi avait gagné et dont nous avons parlé plus longuement dans un chapitre précédent : Démètre Dăbâcescu, de Doboka, qui fonde aussi un village à son nom.

Pendant la même année, dans un acte de donation pour le couvent de Cozia, auquel est attribué le village de Călimănești et beaucoup d'autres (8 janvier) ², Mircea apparaît maintenant avec une vraie Cour : deux évêques, Anthime le métropolitain et « le métropolitain » de Severin (северинскии), de l'autre pays, Athanase, puis l'hégoumène Gradislav, Stănilă, Dan, et, à côté de ce Vladislav qui se lèvera contre lui ³, un Manea, un Alăman, l'étranger Bars, Danciul, Milco, Vancea, Aldea, un Dănișor, qui est protovestiaire, un vestiaire Popșor, un stolnic Serban, un Brateș, un Costea l'échanson, un Ghinea, le Pitar, qui prend soin du pain pour la Cour, un spathaire Eni, un Lubaș, qui est *pivnicer*, c'est-à-dire auquel est confié la cave, et un logothète au nom grec de Philos ⁴.

Le chef de l'armée, le *stratornic*, n'apparaît pas encore : dignité empruntée aux voisins d'outre-Danube ⁵. Il faut signaler la participation des étrangers attirés de tous côtés : à côté de ce Dăbâcescu, hérité de Vladislav par le mariage de son père Alexandre avec Claire, Bars ⁶, Lubaș et Philos le Byzantin. Puis nous aurons un complément de la Cour, avec un Ban, avec un grand vestiaire et un petit vestiaire, avec un

¹ Aussi dans la *Cron. numismatică și archeologică*, XI, pp. 103—104, 154—155; P. P. Panaitescu, d'après deux inédits : « Les maisons de Ciop Hanoș de Brătîla, dîme de l'airain » en 1392.

² Cf. Fessler, *Gesch. von Ungarn*, II, pp. 278, 384.

³ *Ibid.*, pp. 306—307.

⁴ St. Nicolaescu, *loc. cit.*, pp. 301—302.

⁵ Des noms comme celui du village de Pulcouți, de *pulc*, *polc*, montrent une ancienne organisation militaire de ces groupes; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 97, n° 133 : l'original chez Vénéline, ouvr. cité, pp. 18—19.

⁶ Un comte Bors en Hongrie (1222); Marczali, ouvr. cité, p. 395 (son sceau). Le nom est cuman : Borch. Voy. plus haut.



Fig. 55. — Mircea I-er, prince de Valachie, et la princesse Mara, d'après la fresque de l'église de Brădet.

logothète qui n'est, paraît-il, pour le moment, que le rédacteur de l'acte, avec ce pitar, ce spathaire et avec cet échanson.

On peut voir dans le nom du protovestiaire ¹ et dans celui du *picearnic* (*pincerna*), pris directement dans le vocabulaire latin, la synthèse entre l'influence byzantine, qui est décisive, et celle d'une Hongrie de laquelle la principauté ne s'était pas détachée, puisqu'elle était obligée de lui emprunter tout le système des dignitaires. Mais dans la forme diplomatique des actes de Mircea il n'y a rien qui montre l'adoption du type latin d'au-delà des montagnes, bien que, jusqu'au bout, Mircea aura des catholiques de Transylvanie auprès de lui, comme Martin, en 1415, des Russes, comme Stoica Rusul, des gens d'au-delà du Danube, venant de régions où il y avait un mélange avec les Latins, comme ce Baldovin dont le nom est celui, resté chez les Bulgares, de l'empereur latin de Constantinople, qui avait été pris, emprisonné et tué par ceux-ci. On peut ajouter aussi le nom d'un Vasia, qui vient de Basile, mais dans la forme transylvaine, d'où aussi le nom de famille Vasu, dans le pays de Făgăraş, et de nobles magyars, comme les Vass de Țega ². Le nom de Micul aussi, boïar de l'an 1451, doit être mis en rapport avec la forme magyarisée si fréquente, de Mikó. Il n'est pas difficile de reconnaître dans le nom d'Utmeş, de la même année, un *utás*, en hongrois: voyageur ³. Le nom de Cârstian ⁴, si fréquent chez les Saxons, n'appartient pas à la coutume du pays.

En 1399 nous trouvons le Ban Radu, ce logothète Baldovin, le vestiaire Manciu et l'aide-vestiaire Şerban, ainsi qu'un certain nombre de boïars sans titre, comme Dragotă, Ştanciu, fils d'un Barbu, ce dernier un nom vénitien venu par les Serbes, un Gostean (du slave *gost*), qu'on appelle aussi le Noir, et un Bealotă (dont le nom vient de *béal*, sl. blanc) ⁵.

¹ Voy. aussi *ibid.*, pp. 320—321.

² *Ibid.*, pp. 301—302, 322.

³ *Ibid.*, pp. 320—321.

⁴ *Ibid.*, p. 303.

⁵ *Ibid.*, I¹, p. 88, n^o. 133 (l'original chez Vénéline, ouvr. cité, pp. 18—19).

Les boïars cités comme témoins sont *vraiment présents*. Mais, lorsque le prince est en voyage, même si ses conseillers l'accompagnent, il n'y a pas de jugement, et cette évocation de leur nom manque ¹.

Nous avons donc une Cour déjà formée et fermée avant l'année 1400. Plus tard, sera ajouté seulement, pour la garde des chevaux, le *comis*, qui est un *comes* latin ayant passé par Byzance. Le nom du *pincearnic* sera transformé en celui roumain de *păharnic* ². Une dizaine d'années après la mort de Mircea, Dan II aura, avec un logothète grec, Sarandino (ce qui vient de Saranta, Santi Quaranta), un *vornic* du pays, Badea, un *păharnic*, un Spac, un *stolnic* et ce *comis* ³.

Pour des délimitations, pour des bâtiments, pour rassembler des provisions, le prince peut charger cependant n'importe qui: c'est l'administration par délégation.

Du passé séculaire se conservent les *juges*. Un juge de Jiu apparaît en 1406 ⁴.

La conception fondamentale dans le domaine du fisc est celle de la vie ancestrale des chefs de villages ⁵.

Comme les Roumains de Transylvanie ont la coutume de donner au roi de Hongrie une brebis sur cinquante, et, naturellement, là où il y a des agriculteurs, une dîme des produits du champ, ailleurs une fourrure, une peau, comme surplus du présent ⁶, le prince de Valachie recueille la dîme sur les brebis, les porcs, les abeilles, sur le grain (*găletărit*), sur le vin (*vinăriciu*: le suffixe *-iciu* au lieu de *-it*, comme dans *albinărit*, etc., est hongrois), sur le fromage, sur le foin. Des amendes s'ajoutent, non pas en argent, mais en chevaux

¹ Ainsi pour Mircea en 1406; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 98 (l'original chez Vénéline, ouvr. cité, pp. 22—23).

² St. Nicolaescu, *loc. cit.*, p. 322.

³ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I, p. 73.

⁴ *Ibid.*, I, p. 98, n^o. 134 (l'original chez Vénéline, ouvr. cité, pp. 22—23). Un juge de Jiu pour une délimitation; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 98 (l'original chez Vénéline, ouvr. cité, pp. 22—23).

⁵ Cf. C. C. Giurescu, *Organisarea financiară a Țării-Românești în epoca lui Mircea-cel-Bătrân*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1927 (travail clair et bien ordonné).

⁶ Voy. la situation à Orade, plus haut.

(d'où est résulté le double sens du mot *gloabă*, signifiant aujourd'hui un cheval de la dernière espèce). Chacun a enfin le devoir de faciliter les tournées des officiers du prince, leur donnant les chevaux qui ont été appelés plus tard, sous l'influence turque: « de olac », « les boeufs de transport »—, reste, ainsi que le montre ce terme même d'« olac », de l'ancien ordre cumano-tatare ¹—, et les besoins de la Cour.

La capitation, le *bir*, ne peut être qu'en rapport avec le *kharadch* pour les Turcs (de 1418).

Tous ces revenus sont recueillis par les juges, par les *globnics* (à partir de 1418). La perception est confiée aux juges, aux *globnici* (ceux qui sont chargés des amendes) et aux *birari* (qui prennent le « bir ») ².

Les villes conservent leur administration coutumière, avec leurs juges et leurs échevins, *pârgari*. Ces échevins étaient passés aussi chez les Serbes: ainsi les *purgari* de Novobrdó ³; on peut se demander même si ce terme n'est pas venu chez les Roumains par cette voie.

Des noms comme Mădrîcica et Tuță, comme Oancea ⁴ montrent le caractère encore populaire de cet État qui s'appuie sur les anciennes juridictions paysannes.

Mais, de même qu'en Moldavie, le principal rôle est joué par le boïar ayant une propriété ou venant d'une propriété, comme le Moldave Ceartorovschi, qui vient de sa propriété de Ceartoroaia, on trouve en Valachie un Dragomir qui est de Șegarcea ⁵.

Ainsi que les boïars, tout le pays, jusqu'à ces villages dont le nom s'accroît sans cesse, est disposé à accueillir des hôtes.

La synthèse valaque se présente aussi dans les noms de villages de l'époque de Mircea. On rencontre le suffixe serbe

¹ Privilège de Mircea vers 1399, chez Hasdeu, *Arch. ist.*, I¹, p. 97, n^o 133 (chez Vénéline, ouvr. cité, pp. 18—19).

² Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 73.

³ Jireček, dans l'*Arch. f. slav. Philol.*, XXII (1910), pp. 193, 195, 198—199.

⁴ St. Nicolaescu, *loc. cit.*, p. 303.

⁵ *Ibid.*, p. 322.

-*vatz* ou -*vetz* (Miclusevaț, Gârdanoveț), le suffixe : *ilo* (Curilo, comme dans le nom du Tzar bulgare Ivaïlo), la racine même étant quelquefois serbe, comme dans Gârdan, quelquefois hongroise, comme dans Micloș¹. On trouve aussi des villages d'origine slave évidemment très ancienne, comme Hârsova, Ploștina, Leurda (voyez celle du district de Dorohoiu), Sagovăț, Iarcovăț, Țerovăț, Jidovștița, Varovnic, Ploștina, alors que Ceaur a un nom touranien. Au contraire une origine pastorale se trouve pour Sălcișoara (Le Petit Saule), pour Cireșelul (Le Petit Cerisier). Enfin, d'autres villages montrent l'ancêtre qui est au début : ainsi le village des descendants de Turcin, celui des descendants de Pesticu². Si un village s'appelle les Podeni, cela signifie qu'ils ont le soin du pont (en slavon « pod »). Ça et là, on trouve aussi des villages dont il est dit qu'ils sont nouveaux³.

Les paysans sont restés libres, et on ne demande pas de sacrifices aux boïars. Le revenu principal vient à Mircea par les douanes : le gué des Cumans, de « Genunea », qui peut être la Tour Rouge⁴.

Il y a déjà des séparations par classes ; ainsi dans l'acte pour l'hégoumène Sophronius de Cozia. On distingue, dans les donations qui reviendraient au monastère, entre le boïar, « serviteur de Ma Majesté », et l'ancien propriétaire libre, le *knèze*⁵. Sous le paysan qui n'est pas libre apparaît, très rarement, le Tzigane⁶.

Ainsi, après le passage sur le trône valaque de Radu, qui se présente d'une façon douteuse, comme nous l'avons vu, dans certaines informations occidentales⁷ et qui, pour

¹ *Ibid.*, pp. 331—332.

² Aussi Pătești, sur la rivière de Taslăul Sărat; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 116, No. 164.

³ *Ibid.*, pp. 19—20.

⁴ St. Nicolaescu, *loc. cit.*, pp. 320—321.

⁵ *Ibid.*, p. 327.

⁶ Quarante familles (ЧУЖАКЪИ) de Tziganes dans le privilège de Dan pour Tismana; Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 20.

⁷ Voy. plus haut. Une parenté entre Radu et la dynastie de Serbie est

le pays, est surtout le fondateur du couvent de Tismana, *le règne de Mircea signifie la réalisation d'une nouvelle synthèse roumaine.*

Elle comprend aussi des éléments balkaniques. Le nom de sa mère, Calinichia, est grec; serbe, celui de la femme de ce prince, Mara¹, qu'un document de Michel, son fils, montrera revenant de Hongrie, où elle s'était retirée, peut-être son époux étant encore vivant². Mircea lui-même est un Mrkcha: de Marc, patron de Venise, nom qu'avait déjà porté le dominateur d'Avlona (Valona), sur la côte de l'Adriatique. Les aigles byzantins seront cousus sur les knémides du grand prince dans la fresque d'Argeş. Mais les formes compliquées et les hautes ambitions d'un pays à peine formé étonnent. A l'époque de Mircea, son homonyme de Valona signait seulement en apposant le signe de la croix³.

Martin, Bors, les Dăbâceşti, Cip Hanoş, avec ses mines de cuivre, représentent des rapports avec la Hongrie, avec ce roi Sigismond qui, en ce moment, n'avait d'autre souci que ce qui regardait la Hongrie et d'autre devoir que la défense contre les Turcs, pour laquelle il fera venir au secours la chevalerie française, à laquelle il a été si lié pendant toute sa vie, comme héritage de son père, Charles IV, et cette chevalerie magnifique était accourue vers lui avant Nicopolis, par l'équipée brillante du comte d'Eu.

Même parmi les combattants de Nicopolis venant de différentes provinces de langue française, il y a aussi le bâtard de Savoie, fils du comte Amédée VII, qui menait un groupe

mentionnée dans les chroniques serbes. La fille de Lazare de Serbie, Hélène, épouse Sandali, « potens vir, dominus Sandalius, voievoda Bosne »; Dümmler, *Die älteste Geschichte*, p. 165. Pour « le chant d'amour » d'Étienne Lazarévitch, Stanoïévitch, *La civilisation du peuple serbe au moyen-âge*, p. 21. Voy. aussi F. Lenormant, *Turcs et Monténégrins*, Paris, 1866, p. 283: Catherine, fille de Georges III Tchrnoïévitch, comme femme de « Radoul de Valachie ».

¹ Pour Calinichia, aussi Stoica Nicolaescu, *loc. cit.*, pp. 334, 335, 338-339. Une Mara en Moldavie, Bogdan, *Doc. lui Ştefan-cel-Mare*, I, p. 449.

² St. Nicolaescu, *Alexandru-Aldea*, p. 7, note 2: « lorsque la mère de Ma Majesté est venue au mois de juin, le 22, année 6926, indiction 11 ».

³ Jireček, *Staat u. Ges.*, III, p. 64.

d'une centaine de chevaliers. Il fut parmi les prisonniers, et Amédée VIII chercha à le racheter ¹.

Comme il parle, dans le document pour Tismana, « de son évêque de Severin », ceci signifie que Mircea avait, au lendemain de la défaite des chrétiens, mais aussi de la mort du Sultan dans le Champ des Merles (1389), le Banat.

« La grande armée » et la « petite armée » de ce prince n'ont pas leur correspondant à Byzance, mais elles paraissent correspondre aux « banderia », aux bannières introduites par les Angevins en Hongrie, avec le grand ban et le petit ban de France, mais il est vrai que le *bandos* se rencontre dès le VI-e siècle sur la rive droite du Danube.

Pour garder ce Danube de surprises, il a été formé de fait un commencement d'armée permanente qui est la « petite ». Une fois il est question d'une convocation pour la seconde : « ils doivent faire une seule armée pour Ma Majesté » ².

Mais Mircea ne suit pas l'exemple d'Étienne Douchane, se créant une garde étrangère. *La défense par les seuls fils du pays est un principe de base chez les Roumains*, et le seul utile. C'est seulement à partir de Dan II, chez les Valaques, et de Pierre Rareș en Moldavie qu'on a essayé d'y ajouter des mercenaires.

Mais la région de Severin est la place où se rencontrent trois pays : Lazare de Serbie, puis son fils Étienne font des donations aux couvents de Vodița et de Tismana en 1391, sans mentionner même le nom de Mircea. Le ban Lucaciu, qui en fait une à Tismana, est un Hongrois ³.

Enfin la présence de Mircea à Giurgiu en mai 1399 est certainement en rapport avec la fortification de cette ville comme base de la défense contre une nouvelle attaque de la part des Turcs ⁴. S'intitulant « autocrate », en même temps que

¹ Victor de Saint-Genis, ouvr. cité, I, p. 385 et note 1.

² St. Nicolescu, *loc. cit.*, pp. 324—325. Voy. aussi *ibid.*, p. 318. Cf. J. Bogdan, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1900.

³ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 17.

⁴ *Ibid.*, p. 20.

« grand voévode » et seigneur, il se présente comme « dominant » et seulement « par la grâce de Dieu », à côté de sa Hongro-Valachie, qu'il nomme ainsi à la façon byzantine, aussi « les régions d'au-delà de la montagne », et, sur l'autre rive du Danube, tout le territoire « jusqu'à l'Océan », — donc aussi Vicina et Chilia, ce qu'on appellera « Bessarabie », ajoutant enfin d'une façon particulière la présence de ses officiers à Silistrie ¹.

¹ *Ibid.* p. 97 (l'original slavon chez Vénéline, ouvr. cité, pp. 18—19). Voy. aussi C. Moisil, *Dobrotici*, dans le volume commémoratif *Dobrogea*.

CHAPITRE IX

LES LUTTES POUR LA DOMINATION DU DANUBE

Mircea dut donc affronter ainsi le nouveau danger turc ¹. D'après une rectification de M. Babinger, le Sultan Ourkhan meurt en 1357, et non en 1362; Andrinople est prise, après l'éclipse, en 1361 ². Par des glissements en 1350—1380, les princes osmanlis en sont arrivés à devenir *des citoyens des Balcans* ³.

Les nouveaux venus acceptent la mode serbe qui, elle-même, est un emprunt à la vie chevaleresque du Sud de l'Italie. Alors qu'en Hongrie la domination angevine crée tout un monde de *milités*, de chevaliers, dont le nom est porté avec fierté par les fondateurs de la Moldavie également, les Turcs, à l'époque de Bajazet, — qui aime à être intitulé « la Foudre » (Ildérim), en même temps qu'il apprend le grec chez son impérial vassal de Constantinople —, sont très flattés d'être considérés comme des *tchélébis* et des *kirichdchis* (combattants) ⁴.

Les premiers chocs des Turcs avec Mircea sont donc comparables à ceux entre chevaliers français et anglais pendant la seconde période de la guerre de Cent Ans en Occident.

¹ Voy. Babinger, *Byz.-osm. Grenzstudien*, et *Byz. Zeitschr.*, XXX, p. 411 et suiv. (surtout, p. 413, note 13). Voy., du même, *Aus Südslaviens Türkenzeit*, Berlin, 1927.

² J. Draeseke, *Der Uebergang der Osmanen nach Europa*, dans les *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, XXXI (1913).

³ Pour la prise de Philippopolis par les Turcs, voy. aussi le *Bulletin* de la ville pour 1929, p. 22.

⁴ Des lettres grecques de Bajazet, dans le *Νέος Ἑλληνομνημων*, V, p. 155 et suiv. Chez Kałużniaki, dans l'*Arch. f. sl. Phil.*, XVI, pp. 62—63, est mentionné un combat des Turcs contre les Hongro-Valaques sous le règne de Mircea.

Mircea ne sera ni après le combat de Nicopolis (1396), ni à la suite de la croisade, ce chevalier de la Croix qu'on a souvent présenté. De fait la croisade n'était qu'une oeuvre catholique, mal vue par l'orthodoxie. On est allé en Occident jusqu'à croire que l'évêque de Zéitoun, Sabbas, et celui de Salone, Séraphin, auraient appelé Bajazet contre les Francs ¹.

Cependant Mircea est avant tout un prince chrétien, un orthodoxe dévoué, sous lequel on ne voit plus l'évêque catholique d'Argeș ², et on ne prête plus de serment aux saints protecteurs de la Hongrie. Comme Charlemagne allant à Rome pour les fêtes de Noël et de Pâques, le souverain orthodoxe se fait pardonner ses péchés en priant à cette occasion devant l'autel des couvents de sa fondation. Ainsi, le 28 mars 1415, on le trouvera entre les vieux murs de Cozia contemplant les aigles de Serbie, d'un sens impérial, sur ces murs d'un si bel arrangement et d'une ornementation si riche ³. Mircea lui-même raconte de cette façon son chemin chez l'empereur, au cours duquel il s'arrêta à ce couvent: « Ma Majesté, partant, l'an 6915 (1406), le 15 novembre, pour me rencontrer avec le roi à Severin, je suis arrivé à ce couvent (Tismana), avec tous les hégoumènes et avec tous les boïars de Ma Majesté ⁴ ».

Alors, sept ans après l'acte de 1399, le titre de Mircea a le même contenu en fait de possessions, mais il précise: à côté de la rive gauche du Danube, il y a maintenant « les régions tatares » (rappelons les Tatars de Cetatea-Albă, de même que Démètre-Timour, « prince des Tatars »); l'Amlaş et le Făgăraș y figurent et, enfin, il prend aussi le titre de seigneur, « gospodine », du Banat de Severin ⁵.

¹ *Σύλλογος Πατριάρχου*, X² (1914), p. 310.

² Georges, évêque « ergen. », mentionné en 1394, à la place d'un Nicolas qu'on ne constate pas à Argeș, ne peut pas être mis en rapport avec ce Siège (cf. J. C. Filitti, dans la *Rev. Cat.*, II, p. 363 et suiv., et Auner, *ibid.*, p. 443).

³ St. Nicolaescu, *loc. cit.*, pp. 320—321.

⁴ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 98, no. 134 (l'original chez Vénéline, ouvr. cité, pp. 22—23).

⁵ *Ibid.*

Mais les rapports avec les Turcs peuvent être pour lui une alliance, une amitié, jamais un rapport de famille, alors que la femme de Lazare de Kossovo, Militza, avait déjà donné à Bajazet comme épouse sa fille Olivéra ¹. Une pareille alliance ne s'est jamais vue chez les Roumains jusqu'au XVI-e siècle, sauf dans un seul cas : celui de la fille de la princesse Chiajna.

Nous avons déjà dit, dans le chapitre précédent, que, certainement par l'intervention de Pierre le Moldave, Mircea, qui porte à cette date les titres de Făgăraș et d'Amlaș, de Severin, où le rédacteur polonais du document dont il est question le présente comme un simple comte, alors qu'il s'intitule « Banus de Czwrino », à côté du despotat de Dobrotitch et de la domination de cette Silistrie-Durostorum dont il transforme le nom en Tristrum, pareil à celui du village transylvain de Dârste près de Brașov, comme s'il avait été question d'une simple fabrique paysanne de draps, devint l'allié de Vladislav, mais *comme roi de Hongrie et non de Pologne*, contre n'importe qui, ce roi ayant le devoir de lui fournir le même secours spécialement contre le roi de Hongrie. L'engagement est conclu par ses envoyés à Lublin ².

Donc, au moment où se livrait dans les Balcons la lutte de Kossovo, sur laquelle nous reviendrons sous d'autres rapports, les boïars de Mircea, Manea et Roman Hereșcu (« Heritzky »), étaient conduits par Drăgoiu, le « maréchal » de Pierre, à Radom, à la Cour de Vladislav, et concluaient ce traité par lequel le prince de Valachie, de son côté, s'obligeait, sans aucune réserve, à aider le roi de Pologne contre son beau-frère Sigismond et contre d'autres ennemis du souverain lithuanien-polonais, Mircea restant libre d'accomplir, de la façon qu'il jugera, son devoir d'« ami ». Il ne manquait que l'échange des engagements réciproques au milieu du Carême ou une semaine plus tard. Les deux princes sont intitulés *principes* et *domini*, à côté de leurs qualités

¹ Jagič, *Ein Beitrag*, p. 89.

² N. Densușianu, *loc. cit.*, I², p. 322; Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, pp. 642—643, n^o 1245.

de voévodes, l'un, transalpin, l'autre moldave. *Rien ne montre pour l'un ou pour l'autre une dépendance féodale* ¹.

Pendant cette même année, on trouve la soeur d'Hedwige, Marie de Hongrie, à Timișoara ². Mais son mari était si gêné par les difficultés au milieu desquels il se débattait, que, dénué d'argent, il avait dû, quelques mois auparavant, engager envers son neveu, Jobst, la Marche du Brandebourg.

Dès 1389, cependant, Mircea cherche à regagner sa liberté d'action. Roman Herescu revient cette fois avec un Radu « Gadky » (Gotcă?), et, se joignant, à Suceava, à deux délégués polonais, il introduit dans la confirmation du traité la clause, désagréable pour le roi ami, que, dans le cas d'une guerre de Vladislav contre Sigismond, il faut qu'on montre à Mircea et à ses boïars le motif, qui doit être approuvé aussi par le Conseil du royaume. Mircea aurait le droit de chercher à réconcilier le roi polonais et lithuanien avec son beau-frère, *sans l'avoir même consulté*. Celle des parties contractantes qui se serait éloignée de ces obligations pourrait être ramenée de force à les remplir. Une ratification était prévue ³.

Le document provient cependant des seuls envoyés valaques, qui ont compris cette alliance ainsi ⁴. Il n'y a aucune preuve d'une acceptation, *qui aurait été impossible de l'autre côté*.

En revanche, dans l'acte de septembre « 1387 », que nous avons dit ne pas être de cette date ⁵, Mircea apparaissait comme seigneur d'Amlaş; il est question d'une donation tout à fait nouvelle, qui semble avoir été plutôt un domaine

¹ D'après les éditions de Dogiel, Fejér (ouvr. cité, X^e, p. 297), Laurian et Bălcescu, *Magazinul istoric*, I, pp. 329—331 (résumé dans les « Matériaux » d'Oulianitzki, p. 3), dans N. Densusianu, *loc. cit.*, I^e, pp. 315—316, n^o CCLVIII.

² *Ibid.*, p. 316, n^o CCLIX.

³ *Ibid.*, pp. 323—324, n^o CCLXIV (15 novembre).

⁴ Mircea est pour eux « dominus noster graciosus ».

⁵ Cf. encore Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 61, note 4. Tentative d'explication, *ibid.*, p. 64. Cf. Onciul, *Mircea-cel-Bătrân*, 1918, p. 17, note 3. Nous ne comprenons pas par quelle hérédité Mircea aurait pu avoir dès le début les « pays tatars », les deux rives du Danube jusqu'à la Grande Mer et la Silistrie. La possibilité de le dater de 1390 est dûe aux circonstances, que nous expliquerons bientôt, en poursuivant les rapports avec les Turcs.

personnel en cas de malheur, lorsqu'il aurait été contraint de se retirer en Transylvanie; nulle part n'est définie l'étendue de ce district. Bien entendu, il ne peut pas être question d'un duché « d'Amlaş et Făgăraş », et il est plus que douteux qu'il ait eu de fait ces beaux villages roumains sur la montagne autour de Sălişte. Les Saxons de Sibiiu que, sans doute, Mircea considérait comme précieux, ne l'auraient jamais admis à leur porte. Alors qu'à Făgăraş il y avait une forteresse construite dès le commencement par Vladislav, et que là-bas résidait un burgrave, alors qu'on y avait colonisé des boïars, que passe en revue le commandant de Făgăraş et que des églises ont dû être construites, sur l'emplacement de celles d'aujourd'hui, pour la région de l'Amlaş, — et Onciul lui-même croyait qu'il ne pouvait pas être question de la cession du village même, si puissant et si riche ¹, — nous n'avons rien de tout cela.

Lorsqu'en 1388, un armistice est conclu entre les deux gendres de Louis, *Mircea devait être encore plus attentif à l'égard de ce qui pouvait se préparer au-delà des Carpathes* ².

A ce moment, en 1390, Sigismond avait encore son burgrave à Severin et il donnait des diplômes de Timișoara ³.

Il fait nommer par le Pape un évêque d'Argeș, Siège dépendant de celui de Kalócsa, en la personne d'un Carme, François de St.-Léonard ⁴.

Mircea avait encore en ce moment d'autres soucis à cette frontière hongroise. Car vers 1390 nous trouvons la révolte

¹ *Conv. Lit.*, XXXVI (1902), p. 743. Cf. un document de Mircea du 1388, 20 mai, pour Cozia, dans la *Foia soc. Románismul*, II (1871), pp. 29—30; Hasdeu, *Ist. critică*, 2-e éd., pp. 129—131, et la donation de Mircea au couvent de Tismana, St. Nicolaescu, *Doc. slavo-române*, pp. 13—14.

² Cf. Huber, *Die Gefangennehmung der Königinnen Elisabeth und Marie von Ungarn und die Kämpfe König Sigmunds gegen die neapolitanische Partei und die übrigen Reichesfeinde in den Jahren 1386—1395*, dans l'*Arch. für österr. Gesch.*, LXVI, p. 507 et suiv.; Onciul, *Titlurile lui Mircea cel Bătrân*, dans les *Conv. lit.*, XXXVII (1903), p. 221.

³ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 327—329, nos CCLXVI—CCLXVII; p. 330, n^o CCLXVIII. La reine Marie dans la même ville; *ibid.*, p. 332, n^o CCLXXI. Sigismond y était attendu; *ibid.*, pp. 333—334, n^o CCLXXIV.

⁴ *Ibid.*, p. 330, n^o CCLXIX.

dans le Banat de Ladislas, le fils de Dan, évidemment des Roumains ¹.

Alors que les regards de Sigismond sont dirigés vers les Carpathes valaques, des engagements comme ceux demandés par les envoyés de Mircea ne pouvaient pas être pris par le roi de Pologne. Donc, le jour des Saints Pierre et Paul de l'année 1391, à Lwów est renouvelé seulement l'ancien document d'alliance, auquel on ajoute que Mircea devra écarter de son Conseil quiconque sera contre le roi. Romain et Radu, peut-être désavoués, ne sont donc plus ceux qui apposent le sceau de leur pays, mais l'ancien Manea et un Vâlcu (*Volculus*). Le prince de Valachie prend pour cette *seule confirmation solennelle* tous ses titres: « Par la grâce de Dieu voévode transalpin, duc de Făgăraș et d'Amlaș, ban (« comte ») de Severin, seigneur de Silistrie et despote des terres de Dobrotitch etc. ² ».

Dans un acte de donation pour des boïars de Făgăraș, il prend un titre grandiose, qui passe par-dessus l'existence d'une Moldavie séparée: « Nous, Jean Mircea, par la grâce de Dieu, prince et voévode de tout le pays roumain, de la Montagne jusqu'aux frontières des Tatars et maître permanent du pays ³ ». Nous verrons qu'à ce moment le prince de Moldavie ne s'occupe pas du Bas-Danube et croyait s'être assuré la possession de la Pocutie. Cette Pocutie, avec ses

¹ *Ibid.*, p. 458.

² Myrcius, Dei gracia Woyewoda transalpinus, Fogaras et Omlas dux, Severini comes, Trestri dominus, ac terrarum Dobrodicii despotus, etc. »; *ibid.*, pp. 334—335, n° CCLXXV. Sur le sceau, seulement « Waivoda transalpinarum, Banu de Czwrinio ». Donc, la lettre de Nicolas Perényi, Ban de Severin, par laquelle il demande impérieusement au roi Sigismond de payer au moins par des distributions de sel les nobles qui se trouvent dans ces régions (*ibid.*, p. 339, n° CCLXXIX) ne peut pas être de 1391, mais d'une date antérieure.

³ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 98 (l'original chez Vénéline, ouvr. cité, pp. 22—23). Cf. « Nos, Joannes Mircea, Dei gratia princeps et vajvoda totius regni Vallachiae, incipiendo ab Alpibus usque ad confinia Tartariae totiusque terrae Fogaras perpetuus dominus »; N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 341—342, n° CCLXXXII. Le nom des boïars correspond: nous trouvons un Vlad, un Aga, un Aldea. En plus, un Drăgan, un « Grozea le Moldave » et un logothète « Holdovics ».

quinze villes, représentait par ses foires, fréquentées par tout le monde des environs, une des provinces les plus riches du royaume de Pologne ¹.

Nous avons vu qu'en 1382, le roi pensait à fortifier Orșova ². Une invasion de Dan, « avec une armée puissante », à Mehedia, mentionnée dans un diplôme de Sigismond de 1390, pour le knèze Pierre de Timișel, dont les documents avaient été perdus à cette occasion, explique cette fortification ³.

Jusque là, pour Mircea, qui poursuivait d'une façon constante les mêmes buts, les Turcs ottomans n'entraient en ligne de compte qu'au même titre que les autres Puissances au-delà du Danube.

Cette politique peu amicale envers les Hongrois s'explique non seulement par l'héritage de Dan, mais aussi par les actes d'inimitié de Sigismond, qui arrachera à la Valachie Făgăraș où, cependant, le prince, avec son fils, Michel, fait, en 1391, une donation à un hégoumène ⁴. Le roi en faisait une aussi à un kénèze roumain, comme Bogdan de Mutnic ⁵. On avait donné à cette région une organisation qui contenait aussi les districts de Sebeș, de Lugoj, de Caransebeș et de Comiat ⁶, avec leurs nobles et leurs *magistri* ⁷.

¹ Voy. J. Nistor, *Die moldawischen Ansprüche auf Pokutien* (déjà cité), dans *l'Arch. f. öst. Gesch.*, CI¹, Vienne, 1910, travail d'une grande richesse de détail dans un cadre d'histoire universelle.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 275, n^o CCXIV.

³ *Ibid.*, p. 331.

⁴ *Ibid.*, pp. 341—342, n^o CCLXXXII (Argeș, 27 décembre). Des donations de Mircea dans ce pays de Făgăraș; J. Pușcariu, *Fragmente istorice*, IV, pp. 43—45, 45—49. A Severin, dès 1387, Ladislas et Étienne de Losoncz, dans une forme curieuse, reliée à la Dalmatie et à la Croatie; *ibid.*, p. 308, n^o CCXLVI. En 1388, on trouve même un « Jean, ancien *voévode* de Severin »; *ibid.*, p. 311, n^o CCL.

⁵ *Ibid.*, p. 347, n^o CCXC. Des gens de Caraș, avec leurs propriétés et leurs brebis, sous un vice-span et des juges des nobles; *ibid.*, pp. 346—347, n^o CCLXXXIX. Cf. aussi *ibid.*, p. 343, n^o CCLXXXIII. Voy. aussi *ibid.*, p. 304 (Jidova, Orșova). Un Ban Étienne, comte de Caraș; *ibid.*, p. 285, n^o CCXXVI. Des jurés assesseurs au nombre de douze; *ibid.*, p. 137, n^o XCVIII.

⁶ *Ibid.*, p. 339, n^o CCLXXIX; pp. 340—341, n^o CCLXXXI.

⁷ *Ibid.*, pp. 333—334, n^o CCLXXIV. Pour Sebeș, Lugoj et Mehedia, *ibid.*, p. 331. Le château de Cuești et ses Roumains; *ibid.*, p. 330, n^o CCLXVIII.

En 1392, également en rapport avec une expédition chez les Serbes, «in regno Rasciae», considérée comme sa province à lui¹, Sigismond, récompensant ceux qui s'étaient distingués dans les combats sous la forteresse de «Borych», comme Nicolas Perényi², prenant aussi des drapeaux, se trouve entre les nobles de Căvâran³, nommant aussi un nouveau Ban, «Zemerre de Gebenth»⁴, puis un Dietrich Bubech⁵, parent d'Éméric, voévode de Transylvanie⁶. Il se présente comme organe de la croisade. En 1394, on le trouvera à Turda⁷.

En 1392, Mircea; de son côté, écrit aux Génois de Péra pour leur donner «de bonnes nouvelles de Hongrie»: donc il avait fixé sa nouvelle attitude, et ces Génois envoient de leur côté un ambassadeur payé de perpères de Valachie, «*perperi de Velachia*», pour prendre des informations⁸. Un Ragusain, Pascale de' Resti, pouvait passer à travers le pays de Mircea pour arriver chez le roi Sigismond⁹.

Mais, avant de montrer comment s'est produite une autre offensive de croisade, déterminée par l'alliance de Mircea avec Sigismond, il faut nous arrêter sur la disparition du «front roumain», qui, depuis plusieurs années n'avait des rapports aussi étroits qu'à l'époque du prince Pierre de Moldavie.

De fait, depuis longtemps l'alliance avec la Moldavie, avec ses conséquences en ce qui concerne la Pologne, avait été abandonnée. Pierre était mort et son successeur, son frère, Romain, «Voévode moldave et héritier de tout le pays roumain (ДѢДИЧЬ ОУСЕН ЗЕМЛѢ КОЛОШЬСКОЈ), des Montagnes jusqu'au

¹ *Ibid.*, p. 344, n° CCLXXXV.

² *Ibid.*, p. 348. Cf. *ibid.*, pp. 327—329, n°s CCLXVI—CCLVII; p. 348.

³ *Ibid.*, p. 347, n° CCXC.

⁴ *Ibid.*, p. 350, n° CCXCII.

⁵ *Ibid.*, p. 351, n°s CCXCIII.

⁶ Voy. le numéro suivant.

⁷ *Ibid.*, p. 354, n° CCXCVIII. Seulement en 1394, la dignité de Ban sera considérée comme vacante; *ibid.*, p. 359, n° CCCI.

⁸ Iorga, *Acte și fragmente*, III, pp. 3—4. Un Giuliano de Finario, un Giannotto Besaccia faisaient en ce moment le commerce avec ce pays; *ibid.*

⁹ *Ibid.*

rivage de la Mer», se liait de la façon la plus étroite à Vladislav et à Hedwige, le jour de l'Épiphanie (5 janvier) de l'année 1393¹. Sont exceptées, pour le secours militaire, la Prusse, la Lithuanie et ce qui est « au-delà de Cracovie ». Seulement dans l'acte, semblable, de la part de son successeur, Étienne (6 janvier 1395), la Moldavie est prête à combattre aussi au-delà de Cracovie et de « la Grande Pologne », ceci sous la garantie des boïars, Bratul, Stanislav, Michel et Şandru. Le prince se défend d'invoquer des droits sur la Pocutie et, quant à Țețina et à Chmielow, on discutera au moment de l'entrevue avec le roi².

L'abandon de Mircea par les Moldaves était dû aux nouveaux liens de Romain avec les Polonais. Dans cet acte, il ne parle plus de cette indépendance qu'il reprendra, — si on compte les années du style byzantino-valaque, cela ne donne pas la date de 1392, — dans un acte intérieur de novembre. Il n'est plus le « Grand Voévode », mais seulement le « Voévode moldave » ajoutant, *comme légitimation*, qu'il est « l'héritier » de son pays, — titre qu'il donne pour la Pologne et la Lithuanie au roi lui-même —, sur un *pays roumain* qui porte ici encore la mention : « entre les Montagnes et le rivage de la Mer », mais la rédaction de cet acte, avec la formule « tout notre pays *valaque* », est dûe à un *secrétaire polonais*. Nous avons vu qu'il est prêt à aider le roi de tous côtés, mais pas contre les Teutons et les Lithuaniens : ces derniers devaient cependant causer sa perte. Le document porte la garantie de tous les boïars que nous connaissons et en plus un Radu, Valaque³.

Romain avait eu dans son Conseil, à côté des chevaliers Ioanăș et Dragoș, d'autres Maramorésiens, comme Iuga, fils de Jurj, Stețco et son frère Bratul, fils de Netedul, Stanislav (Rotompan) et Drăgoiu, celui que Pierre avait envoyé en Pologne, Andrieș (d'après le hongrois András) et encore un

¹ Katužniacki, dans Hurmuzaki, I³, pp. 815—816, n^o DCXLVI; aussi chez Costăchescu, *loc. cit.* ouvr. cité, II, pp. 607—608.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 817—818, n^o DCXLVII; Costăchescu, *loc. cit.*, pp. 609—613, nos 166—167 (facsimilé dans l'Album Bogdan).

³ Voy. plus haut, note 1.

Jurj, un Stravitch (fils de Stroe), un Vlad, un Gâdea (d'où le village de Gâdinți) un Grozea, un Costea¹ —, ce Costea, Dragoș, Grozea et Bratul venant de l'héritage de Pierre². Parmi ceux qui s'orientèrent vers son successeur Étienne on trouve: Ioanăș, qui avait reçu des dons de Romain³, et aussi beaucoup d'autres. Nous rencontrerons ensuite après une période de désordres, — on n'a pas la preuve que le prince était entouré d'une Cour comme celle de 1392—1393, — la plupart de ceux-ci sous le nouveau prince Iuga, qui devait être, comme fils de Romain, le continuateur de l'ancienne politique : on ne peut pas admettre comme étant un autre fils de Romain celui qui est constaté dans un document de la compilation du logothète Étienne⁴, un Michel, qui n'est que ce « frère de la princesse », qui figure dans l'acte d'hommage fait par Étienne au roi de Pologne⁵.

Le 18 novembre 1393, Romain était encore dans sa résidence de Suceava, portant le même fier titre d'indépendance et de large domination, et autour de lui se trouvait un stolnic au nom russe, Iurie, frère d'Andrieș, un Baliță, fils de Bârlea⁶. Il présentait comme témoins non seulement ses deux fils, mais aussi sa mère, la « knéguina » Mușata, qui, en sa qualité de dépositaire des droits de la dynastie, passait avant tous les autres et, pour consolider encore le caractère de ce règne, son neveu par sa sœur, Étienne, qui le trahira et le remplacera, et les boïars de 1392⁷.

Le prince moldave, avec lequel Mircea n'avait donc plus les liens étroits qu'il avait noués avec son frère, Pierre, avait disparu dans des circonstances obscures et humiliantes

¹ Costăchescu, ouvr. cité, p. 8.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 297. Le titre de « chevalier » est donné à la plupart d'entre eux dans un acte de son successeur, Iuga; Costăchescu, ouvr. cité, p. 23.

³ *Ibid.*, pp. 7—8, no. 3.

⁴ *Trompeta Carpaților*, 18 mars 1871.

⁵ N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 817.

⁶ *Ibid.*, pp. 13—14. Donation aux fils de Dragomir Albul.

⁷ Autre acte du 2 juillet 1398. L'évêque Joseph y serait aussi mentionné. Voy. aussi Costăchescu, ouvr. cité, p. 17.

pour un homme d'une si haute ambition, qui avait étendu son pays, au Sud, jusqu'à Roman et jusqu'à l'embouchure du Dniester. Pendant les combats pour la Podolie, entre l'ambitieux grand prince lithuanien, le cousin du roi, Vladislav Jagello, et un rejeton des Koryatovitch, ce duc Fédor qui est mentionné dans une liste des princes moldaves dûe au métropolitaine Dosithée, au XVII^e siècle, il commit l'erreur de croire que la force appartenait à ce dernier. Passant le Dniester par le gué de Hotin, à Kameniec Podolski, qui est en face, appartenant aux Lithuaniens, il avança jusque très loin, à Braclaw, et fut vaincu. Une partie des boïars détrôna celui qui s'était présenté comme fondateur de dynastie avec les fils qu'il avait fait baptiser : l'un Alexandre, d'après le héros macédonien, et l'autre Bogdan, d'après le premier prince moldave ; et son parent Étienne recueillit l'héritage ¹.

Bientôt cependant, exilé en Pologne, Romain est enfermé dans un château, où il se trouvait encore en 1400, lorsque son neveu, Ivancu, fils de Pierre, qui se considérait comme le vrai héritier, ayant à ses côtés comme tuteur, un boïar Vâlcea, le prend sous sa garantie, pour qu'il soit libéré, mais seulement s'il s'engage à ne pas se diriger vers ce Lithuanien Svidrigaïlo (« Chvitrigaïlo »), ennemi de la Pologne, auquel cas il devra reprendre sa place en prison ².

Il n'était pas question cependant d'une restauration du prince détrôné, car cet Ivaşcu, qui se trouvait à « Beresti » en Pologne, prenait envers le roi et envers Vitold l'obligation qu'il leur sera fidèle s'il arrive à regagner son héritage, ajoutant qu'il renoncera à la dette polonaise contractée envers Pierre ³.

¹ Onciul, *Titlul lui Mircea-cel-Bătrân*, dans les *Conv. Lit.*, XXXVII (1903), p. 215, d'après « Sprawi wołoskie w Polsce » de M. Alexandre Czołowski, Lvów, 1891, p. 12, et d'après l'étude sur la Podolie de M. Prochaska (*Podola lennem korony, 1353—1430*), dans les *Mém. de l'Académie de Cracovie*, VII (1895), p. 256 (ce travail m'a été inaccessible).

² Kałuźniacki, dans Hurmuzaki, I², p. 819, n^o DCXLVIII.

³ *Ibid.*, pp. 820—821, n^o DCXLIX. Il y aurait eu deux Romains, et l'un serait celui que mentionnent les Polonais en 1394 (*Mon. Pol.*, XV, p. 197). Cf., avec un renvoi à Georges Popovici, dans les *Conv. Lit.*: voy. aussi *Anul*

Établi, plus probablement, par Vitold, Étienne aidera celui-ci contre les Tatars et sera un des vaincus de Worskla ¹. Aussitôt d'autres boïars, des chevaliers et des conseillers, s'en vont vers le nouveau prince, qui gagne aussi un Michel Ivaniș (ou Ioanăș), un Romain, fils de Costea ².

Dès cette année 1394, tout rapport politique entre les deux pays roumains avait cessé. Romain, mêlé au conflit entre Polonais et Russes, avait été laissé de côté dans les calculs de Mircea, et son successeur Étienne sera attaqué cette même année par Sigismond, l'allié du prince de Valachie.

Ce qui manquera comme action politique et guerrière pourra être cependant suppléé par tout ce qui reliait, par-dessus les dispositions des princes, dans le domaine culturel et économique, les deux formes de la vie d'État des Roumains.

On connaît seulement par des documents cette expédition qui alla jusqu'à la capitale d'Étienne, où le roi subit une défaite que la chronique slavonne du pays place à un « Hindău », localité inexistante ³, alors qu'il ne peut être question que de Hârlău, qu'on appelait aussi le marché du Bahluui, d'après la rivière voisine, place d'où, de la Cour de sa mère, « in curia matris nostre carissime », le prince Pierre avait donné un acte en 1384 ⁴.

Sigismond était venu en Transylvanie pour prévenir une nouvelle attaque de la part de son rival polonais, Vladislav

de la Martie, Élie Minea, *Pol. lui Sigismund*, p. 50, note 1 (renvoi aussi à la *Rev. p. ist. arch. și fil.*, IV, p. 714 et suiv.: article de Xénopol). Aussi *Monumenta Poloniae*, XV, p. 199, signalé par M. Minea, *loc. cit.*, pp. 47—48. Des ambassadeurs venant de Moldavie en 1393; *ibid.*, p. 157 et suiv.

¹ D'après la *Chronique russe*, ed. Danilowicz (1827), p. 217, et la *Chronique lithuanienne*, ed. Narbutt (1846), p. 35, de même que d'après les *Monumenta Poloniae*, VI, p. 43, aussi Theiner, *Mon. vetera Poloniae*, I, p. 769 et suiv., Onciul, *Datele*, p. 10, note 4; cf. Élie Minea, *Pol. lui Sigismund*, p. 94. Les boïars Vlad, Lucaciu le Ban et « Giuzo », auxquels Vitold envoie un émissaire en 1400 seraient des conseillers de Mircea, d'après M. Minea, *loc. cit.*, pp. 107—108. Les relations de Vitold avec la Moldavie au cours de cette même année; Prochaska, *Codex Vitoldi*, p. 64.

² Kałużniacki, dans Hurmuzaki, I², pp. 817—818, n^o DCXLVII.

³ Jean Bogdan pense à un village de Ghindăuani, dans le district de Neamț.

⁴ Costăchescu, *ouvr. cité*, I, pp. 4—5.

Jagello, et le nouveau prince de Moldavie paraît être venu de Pologne, où le roi lui avait fait don d'un casque et d'une cuirasse, en juillet 1394.

Donc le roi de Pologne avait gagné, sinon imposé même, le voisin moldave, qui lui prêle hommage le 6 janvier 1395 — à un moment où, comme nous le verrons, Mircea combattait encore contre les Turcs et contre l'usurpateur Vlad, qui le poursuivait dans la montagne —, promettant « à son gracieux seigneur », adjectif qui manque dans l'acte similaire de Romain, son aide contre le roi de Hongrie, de même que contre les Russes et les Teutons, mais aussi contre le « voévode de Bessarabie », considéré comme ennemi du royaume et, pour que rien ne manque, bien que cela signifiait une autre politique, contre les Turcs et les Tatars. L'acte ne contient aucun autre titre pour Étienne que celui de « voévode du pays moldave ». Et maintenant il n'y a aucune limitation du secours militaire, qui serait accordé également contre les « Allemands »¹. Les boïars confirment de la façon la plus décidée cet engagement, promettant de maintenir leur prince dans cette alliance ou même de le renverser, s'il essayait une autre politique².

Sigismond ne pouvait pas permettre aux flancs de la Transylvanie ce prince qui appartenait à son beau-frère rival.

Dans plusieurs diplômes, le roi décrit son expédition contre Étienne. Elle avait été entreprise avec des forces importantes, ayant la participation du comte des Szekler et même de l'archevêque de Gran. Dans les Carpathes fut livré un combat difficile et cependant on put pénétrer dans le pays. Le 2 février, Sigismond donne un diplôme devant la cité de Neamț³. L'invasion arrive jusqu'à la « maison » (*lares*), du prince ennemi, qui est forcé de violer sa parole

¹ Kałużniacki, dans Hurmuzaki, I², pp. 817—8, n^o DCXLVII.

² Voy. aussi Beckmann, *Der Kampf Kaiser Sigmunds gegen die werdende Weltmacht der Osmanen*, Gotha, 1902; aussi Herre, *Die Beziehungen König Sigmunds zu Italien*.

³ Schönherr, *Az Anjouház örökösei* (« Documents angevins »), p. 422, chez Élie Minea, *Pol. lui Sigismund*, p. 54.

envers les Polonais et de prêter serment aux Hongrois ¹. Comme, alors, on trouve un acte de Hârlău, où il y a un burgrave, c'est cette « cité du Bahluu » que la résidence appelle dans l'obituaire des princes Гиндовъ ².

Mais les circonstances de Valachie réclamèrent le roi et, après son départ, la Moldavie s'organisera, fortifiant ses premières cités. Le 3 janvier 1397, le prince donne un document où on trouve, comme témoin aussi le burgrave de Hotin, Étienne ³.

Nous avons dit que, sans connaître l'histoire de Sigismond, celle de Mircea reste incompréhensible. La première crise hongroise avait mené le prince roumain dans le camp polonais du concurrent au trône de Hongrie. Seulement, lorsqu'en 1401, Sigismond sera de nouveau en lutte avec le Napolitain qui portait le nom vénéré de Saint Ladislas et que, revenu d'Italie, il est pris et que sa déposition est prononcée, Mircea n'aura autre chose à faire que d'accepter, la Pologne comme telle ne pouvant pas être un appui, de payer le tribut à Bajazet et d'envoyer son contingent dans les luttes de celui-ci.

Mais jusque-là il avait accompli son dernier devoir envers cette croisade que Sigismond avait inscrite sur son drapeau.

En fait d'Église, l'oeuvre du Macédonien Nicodème, qui s'était fixé en terre royale de Hongrie à Vodița et à Tismana, qui avait passé en Transylvanie, à Prislop, et qui avait pénétré aussi en Moldavie, à Neamț, par l'oeuvre de ses disciples, fondant en chemin Cotmeana, certainement, puis Snagov et Tânganul, représente instinctivement une oeuvre roumaine au-dessus de la distinction des régions d'unité. Et ceci à une époque où était certainement Roumain, en Hongrie, le

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 364 et suiv., 382 et suiv. 412 et suiv.; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 4—5; voy. aussi Túrocz, à la même date. Cf. Iorga, *Studii și doc.*, VI, p. 624; Élie Minea, *Pol. lui Sigismund*, p. 54, note 4.

² J. Bogdan, *Cronicile moldovenesti*, *loc. cit.*

³ *Codex epistolaris Vitoldi*, dans *Monumenta medii aevi res historica gestas Poloniae illustrantia*, VI, 1882, p. 43. Son beau-frère Michel apparaît seulement dans l'acte du 6 janvier 1395, à côté de fils dont les noms ne sont pas donnés.

magister Jean, fils de Simon, jadis Ban lui même, qui a des « serfs et des Roumains » (*Olachi*) du côté de Mediaș, en 1385¹.

Avec ce qu'on trouve aussi au-delà des Carpathes, les deux États roumains du XIV-e siècle représentent la manifestation extérieure d'une énergie populaire jusque-là cachée. Nous avons déjà vu que, à côté de l'alliance vlacho-cumane du XIII-e siècle, il y a, dans ces domaines, tout ce qui se passe de l'Adriatique à la seigneurie albano-vlacho-serbe de la Zenta jusqu'à cette Cavarna des pâtres mocans qui continuellement descendent de leurs montagnes et où s'étaient élevés Balica et le fils de Dobrotă; aussi, sur cette carte du Sud-Est européen, dans les villages transylvains de *milités* des Angevins, et, ailleurs, de Nicopolis et de Silistrie jusqu'aux montagnes de l'Argeș, dans le Maramurăș presque autonome sous ses voévodes et en Moldavie, où sont descendus les fondateurs: c'est la même éclosion d'énergie romane, roumaine. Cinq siècles après, au moment de la Renaissance danubienne, correspondant à des phénomènes analogues en Transylvanie comme en Macédoine, il y aura dans le domaine national la même manifestation de solidarité vitale.

Mais en même temps on peut observer la capacité de cette nation de comprendre, de retenir et de s'assimiler les éléments devenus volatiles par les grandes destructions autour de leurs frontières. Ainsi les Arméniens de la Petite Arménie de Cilicie sont venus d'abord à Caffa, d'où, par la grande route de commerce tatar, ils sont descendus en Galicie, surtout à Lwów, comme nous l'avons signalé, pour passer de là à Suceava, puis à Botoșani, à Jassy et à Roman. Ils construisent des églises en pierre, de style moldave, où ils déposent les manuscrits qu'ils ont emportés de leur ancienne patrie. Conservant leur religion et leur langue, ils reçoivent des sobriquets roumains comme « Pruncul », « l'Enfant », « Bol-fosul », le Scrofuleux, « Vărzarul » (le Marchand de choux),

¹ Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, II, p. 598, no. 1200. Vers 1390 Turdaș, Gioagiu, Bințiți sont mentionnés dans des actes royaux; *ibid.*, I, pp. 621—623, nos 1225—1226. Aussi Oláherkes; *ibid.*, pp. 436—437, no 1038—1039.

Patru Bani (Quatre Sous), Șapte-Lici (Sept Enfants), Chi-comban (Tombe-un-sous; c'est-à-dire petit marchand), Lapte acru (Lait caillé), etc., à côté de leurs anciens noms comme Măgârdici (le nom arménien de Saint-Jean Baptiste), Goilav (Goliath), etc.

Cette unité s'observe donc, surtout dans le domaine économique, par les nouvelles routes: de l'Allemagne, par les établissements saxons de Transylvanie, éléments de villages et de villes fortifiées, vers le monde balcanique, et de Galicie, conquise par le roi de Pologne, Casimir, vers la Dobrogea, d'un côté, vers la Crimée, de l'autre.

Les pays sont deux, mais ce qui les relie, en dehors des mariages et des intérêts communs, c'est aussi *le fond, la base de la vie rurale, d'une très ancienne civilisation*. C'est de là, plus que des emprunts faits chez les Hongrois ou chez les Byzantins, que vient la similitude des principes et des formes de droit.

Une pareille orientation est d'autant plus nécessaire que la mort d'Hedwige, suivant celle de Marie, mettait en discussion la situation des deux veufs, devenus seulement des princes consorts, dont la situation dépendait de la bonne volonté de leur noblesse et, ainsi, nous aurons, à côté de cette très puissante révolte, en Hongrie, de ceux qui voulaient amener Ladislas de Naples, comme « vrai héritier », à l'Est, les progrès de plus en plus grands de la Lithuanie, jusqu'à la puissante personnalité de Vitold. Puis, après la croisade dont nous nous occuperons bientôt, la descente en Italie de l'empereur de sang allemand pur, Ruprecht du Palatinat (1401), paraissait couper le chemin aux appétits de couronne impériale de Sigismond.

Dans ces circonstances, c'est avec raison qu'on peut écrire ¹: « La Transylvanie, la Moldavie et la Valachie ont formé toujours un lot organique et elles se sont influencées l'une l'autre, et même, pour une époque ancienne, à un degré beaucoup plus élevé qu'à l'époque contemporaine ».

¹ Aurel A. Mureșianu, *Temeiurile istorice ale politiceii noastre naționale*, Brașov, 1928—1930, p. 19.

CHAPITRE X

MIRCEA ET LA POLITIQUE DU SUD-EST EUROPÉEN

La Valachie avait été occupée jusque-là par ce que nous pourrions appeler le détachement de la Hongrie féodale et la création de nouveaux rapports avec elle, au moment où le royaume se dirigeait vers des formes de monarchie moderne ; elle s'oriente maintenant vers l'autre rôle qui s'impose à tout État roumain : celui de coordonner la vie, à ce moment divisée sous plusieurs dominations, avec des nations de langue différente, de ce Sud-Est européen, jadis l'archaïque patrie thraco-illyre, après la faillite des deux Empires de traditions slaves en Orient, ce qui aida et provoqua même une intervention roumaine plus puissante que celle de Vladislav.

C'est à cette époque que les Serbes avaient tenté leur fortune dans le Champ des Merles, à Kossovo, où tombèrent, dans la grande et dure bataille, le knèze Lazare et le Sultan Mourad (15 juin 1389). Ajoutons que la légende d'Obilitch, à laquelle on a cherché une explication en rapport avec celle de Marc Kraliévitich, est arrivée à recouvrir et à détruire l'histoire de ce combat que les recherches critiques d'aujourd'hui ont essayé vainement de reconstituer : peut-être la source la plus sûre est-elle la lettre de Coluccio Salutato, chancelier de Florence, au roi de Bosnie, Tvrtko, pour glorifier les martyrs de la Croix. Dans cette lettre, on parle aussi des douze braves Serbes qui ont attaqué le camp turc, arrivant jusqu'au front des chameaux liés par des chaînes et à la tente de Mourad, qui devait être sacrifié ¹.

¹ Aussi, d'après le manuscrit, dans Iorga, *Acte și fragmente*, III, pp. 2—3.



Fig. 51. — Document de Mircea I-er, prince de Valachie.

Nous rappelons ce combat, qui nous est étranger, pour dire que rien ne prouve un secours de la part de Mircea, qui, du reste, avait été à peine établi sur son trône. Il semble, au contraire, qu'il eût obtenu la domination de la rive droite du Danube et de Silistrie précisément par ses rapports avec le nouveau jeune Sultan Bajazet ¹.

Mais l'attitude de Sigismond lui-même, en 1389, à l'égard des Serbes avait été d'inimitié ². Cependant une fille de Lazare avait épousé un des soutiens du nouveau prince, l'influent Nicolas de Gara, une autre, — si ce n'est pas la même — étant, d'après une autre mention des annales serbes, la femme, que d'autres font entrer dans la généalogie des Tchernoiévitch du Monténégro, de « Radu le Voévode de chez les Hongrois » ³.

L'annexion des « pays tatars » par Mircea reste cependant un problème. Elle est avérée en 1390 ⁴. Nous avons dit qu'elle semble avoir été en rapport avec le titre si glorieux du Moldave Romain, qui est prince « jusqu'au bord de la mer » en 1392. Il semble que les deux princes s'entendirent pour que l'un d'eux prenne le Boudchak et l'autre avance sur le Dniester vers Cetatea-Albă, où les Génois l'auront reconnu comme seigneur territorial, ainsi qu'ils avaient reconnu jusque-là ce « prince Démètre » - Timour.

Cette entente avec les Turcs pouvait s'imposer au jeune prince pour plus d'un motif.

En effet, l'ancienne opinion que les Turcs osmanlis sont apparus en Europe comme des fanatiques représentants de la foi musulmane, comme une puissante armée prête à

¹ Cf. Onciul, *Titlurile lui Mircea*, dans les *Conv. Lit.*, XXXVII (1903), p. 214, qui l'admet.

² Pour cette attitude, d'après des travaux hongrois (Wertner, dans *Századok*, 1905, pp. 448—449; Pesty-Ortvay, *Oklévelek Temesvármegye és Temesvár város*, I, Presbourg, 1896; Ráth, *A magyar királyok hadjáratai*; Millerker, *A töröknek első betörései Dél-Magyarországba*, Timișoara, 1914), Élie Minea, *Pol. lui Sigismund*, pp. 11—12). Pour la campagne en Serbie, *ibid.*, pp. 12—13. Voy. aussi, *ibid.*, p. 13, note 1—2.

³ Voy. Iorga, *Studii și doc.*, III, p. 3, n^o III.

⁴ Des doutes sur la date du document de décembre 1392 ou 1391; Élie Minea, ouvr. cité, p. 158, note 2.

combattre, à la disposition de Sultans ambitieux, — alors que pour le moment il était question seulement de quelques « begs », de quelques « princes », pareils à ceux de Smyrne, de Kastémouni, de Caraman et de Kermian, — que leur intention aurait été de conquérir, de supprimer les États, se servant pour cela de tous les moyens, d'une cruauté raffinée, cette opinion est depuis longtemps abandonnée par tous ceux qui remontent eux-mêmes jusqu'aux sources et qui sont en état de comprendre ce qui ressort de leur analyse impartiale.

Venus comme des mercenaires, les gens d'Ourkhan et de Mourad ont été pendant quelque temps seulement les maîtres des chemins, des « dromocrates », qui rançonnaient les marchands d'un bout de la Péninsule des Balcans à l'autre, occupant seulement les points d'où pouvait s'exercer leur surveillance. Plus tard, entrant en contact avec les Serbes et les Albanais, les premiers étant profondément influencés par la chevalerie française, ils sont devenus, eux aussi, de parfaits chevaliers. Les Turcs n'étaient, par principe, les ennemis de personne et se montraient prêts à conclure des accords qui leur auraient épargné la guerre avec tous ses dangers, comme la mort du Sultan Mourad, au milieu même d'une grande victoire et à côté de son ennemi vaincu. Les Turcs offraient donc une alliance, un lien d'amitié et, d'après la coutume patriarcale de l'Asie une « fraternisation ».

Tout le monde s'est empressé d'accepter cette offre, pensant qu'il y avait même une vraie chance d'avoir ainsi à sa disposition de pareils gens, braves, sûrs, se contentant de peu, qu'on pourrait employer à peu de frais contre les adversaires. La République de Venise envoyait des ambassades, avec des compliments et avec des dons, à ces begs « amis », à ces « seigneurs » turcs qu'ont été Mourad et Bajazet. Les empereurs constantinopolitains, qui détenaient la plus haute autorité et l'héritage le plus sacré de l'Orient, étaient tout disposés à leur donner en mariage leurs filles : tels le Paléologue, de même que son rival le Cantacuzène, qui ont marié leur héritière avec tel prince guerrier qui, du reste, ne confondait pas une pareille descendante impériale avec les femmes,

pas trop nombreuses, de leur harem. Le fils de Lazare qui était tombé dans la lutte trouva que ce n'était ni un péché, ni une humiliation d'être le vassal de Bajazet, et cette image même de la vaillance chez les Serbes, Marc Kraliévitich, s'était senti honoré, comme nous l'avons vu, de combattre dans les rangs de cette armée de spahis et de janissaires. Des membres de la dynastie de Constantinople se présentaient sans dégoût et sans révolte, sans se sentir offensés dans leur conscience chrétienne, au camp du même puissant protecteur. Envoyer le tribut et des dons à la Porte était un moyen que tous employaient pour éviter certains déplaisirs et même recevoir une aide précieuse.

Mircea était par sa mère, Calinichia, étroitement lié à ces dominateurs des Balkans qui cherchaient à défendre, de la manière dont ils le pouvaient, leur intérêt de se maintenir. Nous avons déjà signalé sa femme serbe, Mara. A l'égard des Bulgares, chez lesquels périra son frère, d'après ce témoignage d'annales qu'on ne peut pas rejeter ¹, il n'avait que les mêmes sentiments d'inimitié de son prédécesseur, de son grand-père Vladislav, qui avait appuyé Sratchimir, encore vivant, contre Sichman de Trnovo, dont « l'Empire » était en pleine décomposition. Il se montra disposé à arracher à Dobrotitch, l'allié des Génois, cette domination du Bas-Danube vers laquelle tendait naturellement son pays, maintenant complètement consolidé. Il n'y avait donc rien qui eût pu empêché Mircea de se lier au puissant jeune prince turc qui avançait vers le Danube.

En ce qui concerne les territoires d'au-delà du Danube, depuis longtemps Mircea avait pris Silistrie, qui était restée en l'air et aussi « les pays de Dobrotitch » qui lui étaient revenus en même temps que le titre de despote de celui-ci. Lui-même, qui marque ceci dans son titre pour montrer la qualité du territoire, et non la sienne, porte sur son vêtement l'aigle byzantine (de même que le despote Constantin de Velboujd-Kustendil), dont nous avons le portrait,

¹ Annales publiées par I. Bogdan, *loc. cit.* Voy. Onciul, *Mircea-cel-Bătrân*, 1918, p. 18, note 10, et ici, plus haut.

et probablement Étienne de Serbie, despote lui-même. Il aura dû ce rang, qui en était réellement un, et pas seulement un titre territorial, à l'origine, que nous maintenons à cause de la ressemblance de son nom avec celui du seigneur d'Avlona, qui le reliait aux familles byzantines des Balcons.

Nous avons vu le titre complet de Mircea¹, mais pas celui de 1387, car on a constaté que le document qui le contenait n'était pas daté: ce titre comportait à une certaine date « toute la Hongro-Valachie et les versants des Carpathes, les *plaiuri* — donc un emprunt à celui du métropolitain appelé ainsi par les Byzantins, — « les régions tatares », où, dans le Boudchak, il avait hérité du « princeps Demetrius » — et nous avons déjà suggéré que pendant quelque temps il a eu aussi des prétentions sur toute la Moldavie, jadis tatare², puis le duché d'au-delà des montagnes, avec le Banat de Severin, mais aussi le Danube « sur les deux rives jusqu'à la Grande Mer », titre occidental, *Mare Majus*, que Byzance n'avait pas connu — et son « autocratie » sur Silistrie.

De pareils titres sont pris après que Mircea eût passé le Danube, comme héritier du fils de Dobrotitch³, Ivanko

¹ Pour des inféodations de boïars de Mircea et d'après Mircea dans le pays de l'Olt, Minea, *Din trecutul*. . . , pp. 18—19.

² Cipariu, *Arhivou*, pp. 77—78; *Sbornik* bulgare, IX (1893), pp. 327—328; Hasdeu, *Magnum Etym.* Cf. Minea, *Din trecutul*. . . , p. 17, note, et pp. suiv. Évidemment l'acte ne peut être que de l'époque où le Sultan Mousa avait donné à Mircea les cités de la rive droite.

³ *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Royale*, XI¹. Cf. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres*, VII (1842), p. 292 et suiv.; *Atti della società ligure di storia patria*, XIII, pp. 145—146, no. 29.

³ Pour la forme Dobritza, aussi Ichircov, dans *La Dobroudja*, 1918. Pour Dobrotitch voir aussi Moutaftchiev, dans la *Revue des études slaves*, 1927, et Romanski, dans le *Makédonski Pregled*, III (1927), pp. 111—114; Iorga, dans la *Rev. Hist. du S.-E. européen*, V., pp. 133—137. Voy. aussi Moïsil, *Dobrotici*, 1906. Voir aussi le traité du Tzar Alexandre (1352), par le moyen du consul vénitien de Varna, avec Venise. Cf. Zlatarski, *La Dobroudja*, p. 55. C'est de là que vient l'idée que Mircea aurait été « presque Bulgare », chez Milétitch, *La Dobroudja*, p. 93. Les rapports entre Licostomo et Vâlcov ont été proposés aussi par Jireček. Voy. aussi les *Atti della soc. ligure*, XIII, p. 152. Zlatarski admet aussi l'établissement d'un Sari-Saltouk dans la

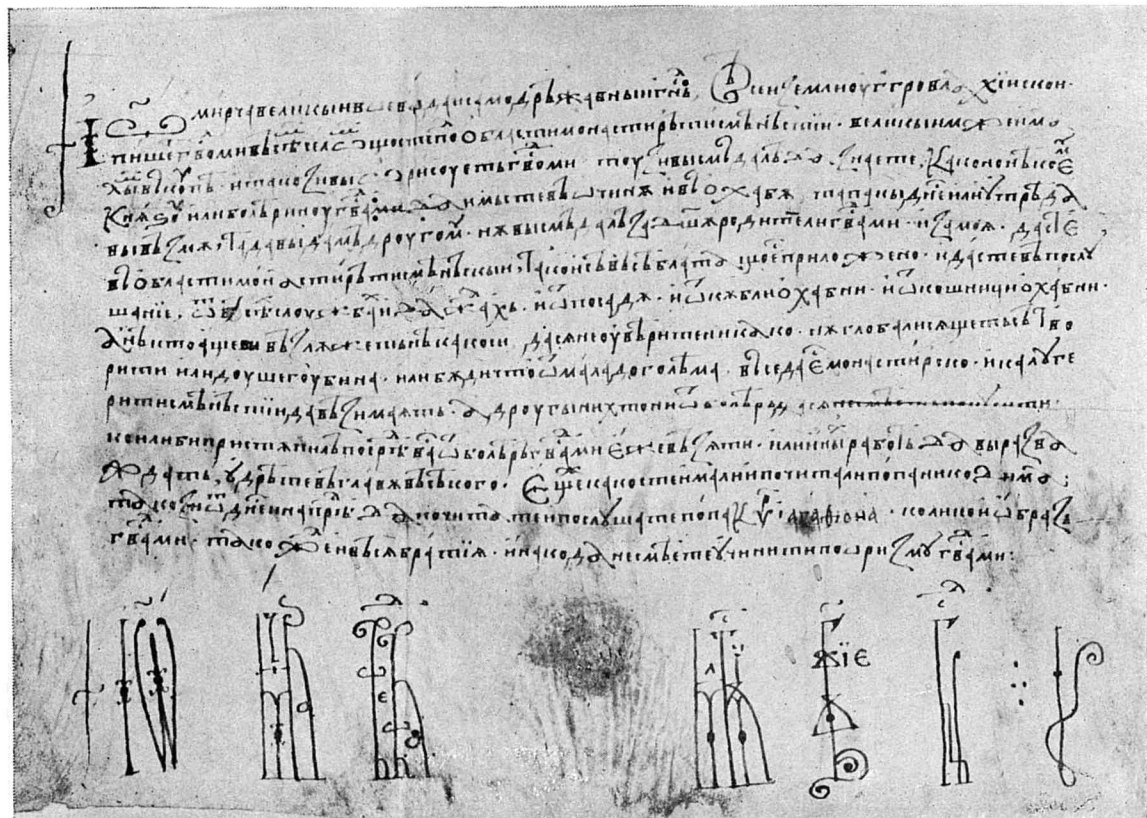


Fig. 52. — Document de Mircea I-er, prince de Valachie.

qui avait cherché un appui aussi les Génois de Licostomo et avait conclu un traité avec eux, par l'intermédiaire du boïar bulgare Ciolpan (*Iholpanus*; les Génois écrivent aussi *Ihuihavia* pour Suceava).

Les « capitaines » que Mircea y placera, sont des burgraves, d'après la coutume hongroise. *Ceci nous amène à admettre de pareils commandements par des burgraves aussi pour les autres places fortes de l'État.*

C'est alors, que, pour avoir aussi un titre de droit sur ce territoire, Mircea, qui avait épousé la Serbe Mara, dont on voit le portrait dans la petite église de Brădet, emploiera aussi ses rapports avec le successeur du knèze-roi Lazare, tué à Kossovo, Étienne, qui avait été créé despote byzantin, de même que son ami le seigneur de Lesbos (Mitylène), François Gattilusio, et réussira ainsi à se faire créer despote byzantin, *étant agréé de cette façon par la Maison impériale des Paléologues.*

A cette époque, l'empereur Manuel était serré de près par les Turcs à Constantinople et, par suite de ce fait même, il entra dans un système chrétien opposé à Bajazet. Mircea adopta aussi pour la monnaie qu'il faisait frapper en Hongrie le type byzantin, et c'est pourquoi on parle des « perpères de Valachie »¹. Du reste *cette monnaie même des princes de Valachie est une affirmation d'indépendance.*

Le fait qu'il apparaît avec une couronne et la chlamide sur les monnaies est encore une affirmation de cette indépendance².

Le trésor de monnaies de Niculițel montre que la domination de Mircea allait jusque dans cette région de la

Dobrogea, avec mille familles turcomanes, en 1263, du côté de Babadag, mais il se serait retiré en 1265, les Tatars y restant jusque sous le règne de Théodore Sviatoslav (1299—1321); *La Dobrodja*, p. 53. Mais plus tard cette région serait devenue « un centre national cuman, sous la suzeraineté bulgare ». Pour les Gagaouzes grecs en Asie-Mineure, voy. aussi Amantos, *Oi βορραιοι γελτροες*, p. 92.

¹ *Perperi de Valachia*; Iorga, *Notes et extraits*, I, p. 54.

² C. Moșil, *Monetăria*, p. 45. Cf. Moșil, *Studii și cercetări numismatice*, I. *Considerațiuni asupra monetelor lui Mircea-cel-Bătrân*, dans le *Buletinul societății numismatice române*, 1913. Aussi *Conv. Lit.*, XLII, p. 588.

Dobrogea, et, comme il est question de « plusieurs milliers de pièces toutes en argent », il y avait donc là un centre de commerce ¹.

Si, dès le commencement, on arrive à des conflits entre la Valachie et les Turcs, ce choc n'est pas provoqué par Mircea, mais dérive naturellement de la pénétration des troupes du beg osmanli jusqu'au Danube, où, d'après cette coutume chevaleresque, adoptée par les Sultans, on place dans ces fiefs nouvellement créés comme dominateur quelque descendant de grande famille avec un groupe de spahis sous ses ordres. De même, à cause des rapports de parenté dans les Balkans, d'après une source bulgare, Sratchimir, un parent, se serait réfugié, avant 1396, chez Mircea, avec sa mère ².

Dès 1387—1388, les Turcs avaient pénétré dans les deux Bulgaries de l'Est, et les Génois n'étaient pas en état d'aider leurs clients aux embouchures du fleuve. Des combats se livrent dans cette région qui a conservé par les Turcs, habitués à nommer les pays d'après leurs maîtres, le souvenir de Dobrotitch ³: la Dobroudcha, pour les Roumains: la Dobrogea. Il poursuivait la prise de possession de Varna et de Vicina; la première de ces places semble avoir été conquise et annexée.

Sichman n'osa pas résister. On lui demanda Silistrie, « la plus importante de leurs cités et de leurs villes, comme proportions et aussi comme autres qualités, ainsi que comme beauté des édifices, multitude des habitants et même puissance de fortifications », l'ancienne Durostorum qui avait

¹ Moasil, *loc. cit.* M. Moasil les attribuait d'abord à Tihomir; *ibid.*, p. 591. Cf. *Studii și cercetări*, p. 12, note 3.

² St. Nicolaescu, dans le *Bul. Mus. Mun. Buc.*, I², p. 317 d'après Iordan Ivanov, *Blgarski starini iz Makédonia*, Sofia, 1908, p. 171. A cette occasion, Mircea aurait occupé, — ce qui nous semble impossible, — Vidine, Oréchovo, Sichtov et Nicopolis. Pour les relations avec les Turcs, voy. du reste Diakovitch, *Recueil de Feridoune-beg*, Sofia, 1924 (chez le même). Ces lettres de Feridoune-beg sont un « épistolaire » modèle, étant abrégées et transformées.

³ Un Dobrotitch aussi en Moldavie, mentionné vers 1415; Costăchescu, *ouvr. cité*, p. 121, n^o 41.

conservé le long des siècles son importance. Venant à Yambol, le Tzar bulgare s'inclina simplement devant le commandant de frontières des Turcs¹.

Les bonnes relations avec cet empereur bulgare ne durèrent pas cependant. L'élan d'aventures, une fois déclenché, ne pouvait pas être arrêté par cet acte de soumission hypocrite. Ainsi, d'après d'autres sources turques, on arriva, toujours sous la conduite d'Ali, à l'occupation de Provadia et de Choumla et même, — la date de 1393 étant admise ordinairement, — de la cité des Assénides, la puissante Trnovo.

Dans sa fuite, Sichman, qui voyait bien que son heure était arrivée, accourut vers le Danube, cherchant, à ce qu'il paraît, chez Mircea, un appui qu'il n'obtiendra pas. Dans « cette ville du Danube la plus forte », il fut cherché par le lieutenant du Sultan qui continuait cette œuvre d'annexion sur le front du Nord, pour ce qui commençait à devenir un État, en attendant les grandes ambitions d'empire, pareil à celui d'Alexandre-le-Grand. La résistance du Bulgare semble avoir été honorable, et elle ressemble à celle de Tatos dans la même Silistrie, dont la capitulation avait été exigée, et qu'il avait retardée.

Après un « raid » en Serbie, où il eut peut-être affaire avec les deux despotes de Velboujd, qui deviendra bientôt pour les Turcs une Kustendil, l'endroit même où s'était livrée la bataille de 1330, des seigneurs qui se revêtaient eux-mêmes « impérialement » du même aigle sur leur knémide de pourpre, Ali reparait sur le Danube, et, cette fois, Nicopolis se livre à lui sous les yeux des commandants de Mircea, qui se trouvaient dans la forteresse d'en face, leur Petite Nicopolis (en roumain : Nicopoia). Sichman est amené devant le Sultan, qui lui accorde une pension, mais annexe son pays.

Le moment était venu pour que Mircea lui-même se soumette ou périsse. Après que Svichtov eût eu le même sort que Silistrie et Nicopolis, les Turcs prennent, en même temps que ces « tours », parmi lesquelles celle de Măgurele, la

¹ D'après Nechri, trad. Nöldeke, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, XV.

seconde Nicopolis, « les châteaux et les cités qu'autrefois, passant le Danube, avaient occupé les Valaques en pays bulgare ». Sont mentionnés d'une façon spéciale les « clefs de la forteresse qui s'appelle Yourkova », c'est-à-dire Giurgiu, que les nouveaux maîtres ¹ ont nommée ensuite Yerkeuki.

Nous avons cru jadis que les événements guerriers qui suivirent faisaient partie des rapports turco-bulgares ². Mais il est question de la nouvelle attitude envers Mircea qui, cependant, payait le tribut, comme, d'ailleurs, tous les potentats chrétiens qui étaient restés encore debout ³.

A l'égard de sa Nicopolis et de sa Silistrie, le Sultan permet aux Turcs, « à cause de la paix, d'entrer journallement pour acheter ce dont ils auraient besoin », de même que le faisaient les vieux Petchénègues dans la forteresse de Tatul, au XI-e siècle. Mais plus tard, pendant l'absence du Sultan, occupé par ses campagnes en Asie, les commandants du Danube reprennent Nicopolis, de même que le faisaient alors ⁴ un Nestor, un Léon Nikérites. Silistrie résiste, mais, lorsque la garnison ne peut plus trouver de quoi se nourrir, elle capitule et, malgré les conditions qu'elle avait obtenues, est taillée en pièces ⁵.

Dès lors déjà, Bajazet aura eu à sa disposition cet instrument de sa politique qu'il pouvait établir à la place d'un « ami » considéré comme peu sûr. Il est possible même que Vlad, membre du Conseil valaque ⁶, qui paraît, d'après

¹ Seadeddin, traduction de Bratutti, I, p. 136 et suiv.; traduction latine des anciens chroniqueurs, dans Leunclavius (Löwenklau), *Historiae*, c. 269—270, 272—273, 275—276. Cf. la traduction hongroise de Thúry, *Török történetirók*, Budapest, 1893, 2 parties.

² Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 65.

³ Il est inutile de répéter que son « traité » avec le Sultan, qui a été présenté vers 1770 par le boïar et écrivain Ienăchiță Văcărescu, pour appuyer les prétentions de son pays, est faux. Le Sultan n'accordait que des actes de grâce et des privilèges et ne considérait même pas le doge de Venise comme étant au même rang que lui, l'héritier des prétentions de Dchinguiz-Khan.

⁴ Voy. plus haut, livre II, ch. I.

⁵ Voy. la note pénultième.

⁶ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 312.

son nom, avoir été un bâtard de Vladislav et un certain nombre de boïars mécontents eussent provoqué la rupture des bonnes relations avec le Sultan. Lorsque Mircea, perdant patience, passa le Danube et pilla jusqu'à cette Karinova ou Kadinova, ce qui signifie la plaine de Karine ou Cadine, ce nouveau Vlad reçut le drapeau d'inféodation, et le Sultan lui-même, qui appréciait les moyens de défense du pays, se crut obligé de venir l'installer.

Il avait nommé d'abord comme « marquis » de ce Paristrion qui se refaisait ainsi pour les Turcs : Yakchi, fils du célèbre Timourtach, mais il semble n'avoir eu ni troupes, ni moyens de défense à sa disposition. D'un autre côté, alors que la domination byzantine s'était maintenue par la flotte du Danube, du temps se passa avant que les Turcs pussent avoir aussi des vaisseaux de garde. Il fallait donc chercher un autre moyen de sécurité pour une conquête si lointaine, Andrinople ayant été occupée depuis moins de deux dizaines d'années, Constantinople étant encore byzantine et la Mer Noire propriété des Génois.

Mircea put donc voir ce qui l'attendait, si, n'étant pas appuyé par une Hongrie encore mal assurée, il tentait une politique de croisade qui était de fait totalement impossible. Se soumettant aux Turcs, comme « ami », par un faible lien féodal, comme celui de presque tous les princes des Balcans, lui, qui avait reçu de Byzance, à cause de l'origine de sa mère, le titre de despote qu'on croyait indispensable pour pouvoir dominer l'héritage, de droit byzantin, de Dobrotitch et d'Ivanko¹, pouvait s'intituler, en 1390—1391, mais non plus tard², seigneur de Silistrie. Il aurait voulu avoir, dès lors, dans sa tendance à être le maître de tout le Bas-

¹ Nous maintenons l'opinion qu'Ivanko devait être vivant beaucoup plus tard encore, parce que dans la copie du traité avec Gênes on ne dit pas *quondam* ; voy. *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 55, et Élie Minea, *Principatele Române și politica orientală a Împăratului Sigismund*, p. 9.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 322, 334—335. Nous avons cité dans *Chilia și Cetatea-Albă*, où nous avons réuni d'abord ces informations, le document de. « 1387 », dans Hasdeu, *Arch. Ist.*, III, pp. 190—193 ; d'où le titre danubien manque. Voy. plus haut.

Danube, les autres cités, mais il n'a pu les obtenir à cette période de sa politique.

Il put voir cependant bientôt combien il avait travaillé pour son profit et celui de son pays. En 1391, Bajazet et Fériz-beg, arrachent à Sratchimir vieilli, et que personne n'osait défendre, Vidine ¹.

A la fin de décembre 1391, Mircea se trouve dans sa capitale d'Argeș, ce qui semble montrer un mouvement de retrait devant le danger turc. Le document du 8 janvier 1392 et deux autres n'ont pas l'indication de la localité ². En 1392 encore ³, il se faisait appeler seulement « prince des pays roumains, des Montagnes jusqu'aux frontières du pays tatar, et maître héréditaire de Făgăraș ⁴ ».

Ceci prouve que la situation sur le Danube s'était liquidée. D'un autre côté, le prince Romain de Moldavie, que nous voyons le 30 mars accorder un diplôme à l'un de ses chevaliers, Ianăș, datant de sa cité de Roman ⁵, aura manifesté les buts plus lointains de sa politique, et, de cette façon, s'ouvrait cette rivalité pour le district de Putna, pour la ville de Chilia et la région de la Bessarabie, qui continua jusqu'au règne d'Alexandre-le-Bon et d'Étienne-le-Grand. C'est de là, comme nous le disions, que vient la définition donnée par Romain de sa situation comme prince indépendant vis-à-vis de la Pologne (самодержавенъи) et, « par la grâce de Dieu, maître du pays moldave, des Montagnes jusqu'à la Mer », et la définition opposée de Mircea pour les possessions valaques,

¹ Mêmes sources: Nechri, p. 383; Leunclavius, *loc. cit.*, col. 306 et suiv.: *Annales*, p. 15; Thury, ouvr. cité, II, p. 48. Voy. *Vie de Ste Parascève* par Tzambulak, Melchisédec, dans la *Rev. p. ist., arch. și fil.*, II, et Kałużniacki, *Zur älteren Paraskeva-Litteratur*, dans les *Sitzungsber.* de Vienne, 1899, p. 81. Cf. aussi Onciul, *Mircea-cel-Bătrân*, p. 20, note 18.

² St. Nicolaescu, *loc. cit.*, pp. 305—309, 309—313, 337—341. Cf. Hasdeu, *Ist. Critică*, I, 2-ème éd., p. 30, an. 1393.

³ Les luttes de Sigismond en Serbie pendant l'année 1392, Élie Minea, *Pol. lui Sigismund*, pp. 45—46. Voy. ici, plus haut.

⁴ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 341—342 (= *Transilvania*, V, p. 151).

⁵ Costăchescu, *Doc. mold.*, p. 7-8.

qui vont seulement « jusqu'aux frontières » de ce pays tatar qui n'était que la Moldavie.

A travers toutes ces vicissitudes, le prince de Valachie ne pouvait recourir à un autre qu'à Sigismond, contre lequel il avait travaillé jusque-là, se fondant sur une alliance moldavo-polonaise qui, maintenant, avait cessé d'exister.

Le premier passage du Danube par Bajazet se produisit donc, certainement d'après l'incitation de Fériz-beg, le gouverneur de Vidine, qui se serait cru menacé. Le Sultan oblige le nouveau front macédonien de l'État osmanli, qui commençait à s'organiser, à le soutenir. C'est de cette façon qu'arriva à fouler en ennemi cette terre chrétienne de Valachie le héros des Serbes macédoniens, dont les uns font un roi, un kral, ainsi que l'avait été son père, Vlkachine, l'un des combattants sur la rivière de la Maritza, — et c'est de là que vient le surnom de « Kraliévitich » —, ce Marc qui portait en raison de sa naissance dans le même Occident des Balkans, le même nom que Mircea, avec lequel il a pu être aussi parent. Constantin, fils de Dragoch (Dragasès ou Dragachévitch), beau-frère de l'empereur Manuel et un des dominateurs féodaux, ayant rang de despote et portant l'aigle byzantine sur les knémides, est mené lui aussi par force dans cette armée d'invasion. Mais cette chevalerie sera complètement battue par l'armée de Mircea : « le fils du roi » se trouve lui aussi parmi les morts de la défaite que peut-être son âme chrétienne aurait désirée¹. Le combat a dû avoir été livré dans le voisinage immédiat de Craiova, dans une localité, aujourd'hui inexistante, qui s'appelle Rovine (« les ruines »).

L'attaque de Bajazet avec les troupes serbes du fils du roi Marc, destiné à mourir sur le champ de bataille, est la seule tentative de solidarisation des Balkans chrétiens contre la Valachie. Marc apparaît aussi dans une dédicace d'église

¹ Un chroniqueur serbe dit pertinemment que Marc Kraliévitich désirait la victoire des Roumains; *La Yougoslavie*, 1925. Voy. aussi Abicht, *De Stephani Despoti quae feruntur scriptis*, Leipzig, 1900. Aussi Litzika, dans les *Conv. Lit.*, 1891; Iorga, *ibid.*, p. 473 et suiv. La bataille de Rovine aurait été à Rovinari (Gorj), d'après Zlatarski, *La Dobrodja*, p. 58.

dans le couvent qu'il avait fait élever dans le style de l'église d'Argeş, comme « le très-pieux et aimant le Christ, kral Marc »¹.

Mircea avait essayé de résister, offrant, comme jadis le roi et le despote macédonien Vlkachine et Ougliécha, sur les rives de la Maritza, puis comme les princes balcaniques réunis à Plotchnik et enfin comme les alliés « yougoslaves », Lazare le Serbe et le Bosniaque Tvrtko, dans le Champ des Merles, la bataille. Il était seul pendant cette année 1394 de la grande épreuve.

Les Annales serbes, mentionnant la mort de Marc, donnent la date du 10 octobre 1394, ce qui ne concorde pas avec une mention d'obituaire pour les deux autres chefs serbes qui finirent leur vie en Valachie : 17 mai 1395, ce qui a fait admettre deux rencontres avec les Turcs, les deux aux dépens des alliés chrétiens du Sultan, alors qu'une étude récente, basée sur un acte grec d'un monastère constantinopolitain, a cru pouvoir retenir seule la seconde date. On ne sait plus rien d'autre sur cette bataille².

Entre les morts, ces mêmes Annales serbes mentionnent « Constantin Jerligovatz, André, Dragoch et Comène » : un Comène d'Avlona³.

¹ Voy. Lazare Mircovitch et Iarco Tatitch, *Марков Монастир*, Novisad, 1925, p. 2. Pour la légende de Marc, M. Budimir, *Digenis und Marko Kraljevič*, dans les *Actes du IV-e congrès international des études byzantines*, pp. 16—18.

² Les Annales serbes, chez Stoianovitch, dans le *Glasnik* de Belgrade, série I, LIII (1883), et dans le *Spoménik* de Belgrade, III (1890); dans l'*Arhiv za povjestniku jugoslavensku*, Agram, 1854, p. 16; un écho dans les Annales bulgares, chez J. Bogdan, dans l'*Arch. f. slav. Phil.*, XIII, p. 530, ou, en roumain, dans Moxa, chez Hasdeu, *Cuv. din bătrâni*, I, p. 102. Cf. Litzice, Onciul, *loc. cit.*, p. 215, note 2; *Mircea-cel-Bătrân*, p. 21, note 19; G. Radojicié, dans la *Rev. Hist. ou S.-E. eur.*, V, pp. 136—138.

³ Les Annales de Cétinié, dans l'*Arch. f. sl. Phil.*, II (1876), p. 94, remaniement dans Luccari, *Copioso ristretto degli annali di Ragusa*, Venise 1605, p. 72, et Mauro Orbini, *Il regno degli Slavi*, Pesaro, 1601, p. 279. Cf. Iorga, *Studii și documente*, III, p. III; *Spoménik*, XXXVI, p. 7 et suiv. Voy. aussi la note chez Constantin le Philosophe, dans le *Glasnik*, XLII, p. 269. Pour la bataille de Rovine, les chroniques turques, Nechri, pp. 338—339; Leunclavius, *Hist.*, pp. 310—311, 315, 319—320; la chronique bulgare, chez J. Bogdan, *loc. cit.* Cf. Jireček, *Zur Würdigung der neuentdeckten bulgarischen Chronik*, dans

La description du chroniqueur byzantin, Laonikos Chalkokondylas, qui aura eu sans doute une source contemporaine, présente une guerre de vieux type roumain, qui se répétera tant de fois. Mircea avait retiré sur le chemin de l'ennemi les femmes et les enfants, les abritant dans les montagnes, alors qu'il suivait à travers les forêts les envahisseurs, préparant partout des pièges au Sultan et se jetant à l'improviste sur les bandes parties pour piller. Le bey Evrénos, qui fit ensuite une si grande carrière, recommanda à son maître une retraite le plus vite possible.

C'est par ces combats qu'on arriva à connaître mieux les deux pays et cette nation « apte à la guerre, mais pas trop soumise à ses propres lois, qui habitait dans des villages et à laquelle on attribuait un penchant à la vie nomade; elle parle une langue pareille à l'italien, et ressemble comme mœurs aux gens d'Italie »¹.

De même que Michel-le-Brave, après le foudroyant succès de Călugăreni, Mircea, n'ayant pas de forces capables de résister au Sultan, auquel il avait tué quelques-uns des collaborateurs chrétiens, dut cependant se retirer vers la montagne: il passa ensuite par le défilé de Bran pour s'abriter², décidé cependant à regagner son héritage contre le client des Turcs, à Braşov, ville à laquelle il accordera plus

l'Arch. f. slav. Phil., XIV, pp. 267—268. Une présentation abondante de ces faits dans Minea, *Pol. lui Sigismund*, p. 58 et suiv. (qui cite aussi les sources).

¹ Chalkokondylas, éd. citée: "Αλκιμόν τε τὰ ἐς πόλεμον καὶ οὐ πάνυ τι εἰνομώμενον, κατὰ κόμας οἰκοῦν, πρὸς τὸ νομαδικώτερον τετραμμένον. Le passage, qui contient des répétitions, doit avoir été interpolé; *ibid.*, pp. 72—73. Voy. aussi la Chronique de Stoica Ludescu, dans le *Mag. Ist.*, IV. Mention d'un conflit avec les Turcs dans le district d'Ilfov, chez Michel Cantacuzène, *Genealogia Cantacuzinilor*, éd. Iorga, pp. 495—499.

Une notice chez Phrantzès, éd. de Bonn, pp. 82—83 (d'où la notice passe aussi dans la chronique roumaine, compilée au XVII^e siècle, de Constantin le Capitaine, édition Iorga, p. 12—13. M. Élie Minea (*Pol. lui Sigismund*, p. 62) croit avoir découvert des éléments empruntés à la campagne de 1462 contre Vlad l'Empaleur. Cf., pour la campagne de 1394, Iorga, dans les *Conv. Lit.*, *loc. cit.* Voy. le même, *ibidem*, 1900, p. 427.

² Pour la domination valaque à Bran, Hasdeu, *Castelul Törzburg în stăpânirea Basarabilor*; *Col. lui Traian*, VI (1875), p. 15 et suiv.; J. Clinciu, dans la *Transilvania*, 1910; Iorga, *Ist. com.*, I; Élie Minea, ouvr. cité, p. 136.

tard un large privilège de commerce, peut-être aussi comme récompense pour ce bon accueil.

La défaite n'empêcha pas le Sultan de pénétrer plus loin dans le pays où il aura amené dès lors comme prince Vlad, l'ancien boïar de sang princier, conseiller de Mircea. C'est pour cela qu'au commencement de l'année 1395, au mois de mars, le prince légitime était un exilé à Braşov.

Et, comme la menace se rapprochait de la frontière hongroise, Sigismond dut oublier l'alliance conclue par Mircea en 1391, — à cause de ses liens de famille avec le prince de Moldavie, Pierre —, avec l'autre « roi » de Hongrie, Vladislav Jagellon, le mari à peine baptisé d'Hedwige, l'autre fille de Louis. Le roi accourt donc à Braşov et conclut avec cet exilé, qui avait cependant probablement autour de lui un reste d'armée, l'acte du 7 mars 1395, dans lequel le prince de Valachie est traité comme un allié, et non comme un vassal. Une expédition sur le Danube est préparée, et elle arrivera jusque devant Nicopolis, mais la mort de la reine Marie rappellera celui qui, de ce fait, n'aurait plus eu de droit à la couronne. De l'autre côté, il est bien naturel que Vlad eût demandé l'appui de Jagellon (1396).

Il faut suivre de plus près ce développement d'alliances et de combats.

Sigismond était donc accouru à Braşov, appelé aussi par le danger turc, qu'il devait nécessairement faire disparaître à temps, après l'avoir affronté en Serbie dès 1392¹.

Pour lui, le prince, chassé par les Turcs, qui avait osé s'opposer au Sultan redouté, était naturellement un auxiliaire précieux, mais dans la façon dont il accueillit celui qui était seulement un voisin et non un vassal, à qui, à une heure de malheur, il eût eu la possibilité d'imposer son droit, hérité, de suzerain, on voit non seulement une disposition politique absolument différente de la disposition féodale d'un Louis, mais une conception moderne, qui tient compte de la seule valeur réelle d'un facteur politique.

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 346, n^o CCLXXXVIII.

Ce jour de 7 mars 1395, Mircea prend, comme « voévode transalpin, duc de Făgăraș et ban de Severin », à l'égard du « très-illustre prince et seigneur Messire Sigismond, par la grâce de Dieu magnifique roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, etc., et marquis de Brandebourg, etc. », les engagements suivants :

En compagnie de ses boïars, il promet de combattre sans cesse contre les Turcs, les fils du péché (*iniquitatis*), les ennemis de l'union et nos ennemis tout particuliers (*nostros specialissimos hostes*), et aussi contre d'autres ennemis de Sigismond, et dans ce but il emploiera toutes ses forces, mais n'envoyant que ses troupes seules, sans son commandement, si le roi ne partira pas personnellement en guerre. Naturellement, il donnera aux guerriers du royaume le passage libre et les provisions, qui seront payées; dans le cas où l'on suit le cours du Danube, lesdites provisions seront envoyées par barques. Les blessés et les malades de cette armée peuvent rester autant qu'ils le voudront dans son pays. Le document, scellé du petit sceau, car le grand était resté dans le pays, est, évidemment, avec ses nombreuses redites et répétitions, dicté par le prince lui-même ¹.

Pour Sigismond, le séjour à Brașov, relié aussi à sa campagne de Moldavie ², est le commencement de toute une politique de jeunesse entreprenante, qu'il continuera pendant deux ans jusqu'à la catastrophe de Nicopolis.

Il reste pendant deux mois dans cette ville choisie comme point central pour ses entreprises. On le voit récompenser ses auxiliaires dans cette campagne moldave, accorder des privilèges aux Brassoviens, confirmer aux citoyens de la grande ville de commerce la domination sur des villages roumains comme Zârnești et Tohan, chercher à faciliter les rapports économiques avec la Valachie, renouveler le privilège du roi Louis pour la voie de commerce de Brăila, bien que les circonstances eussent été tout autres ³.

¹ *Ibid.*, pp. 359—361, n^o CCCII. L'original n'a pas été trouvé.

² Voy. plus haut, pp. 340—341. Pour la Chronique moldave de Putna aussi dans J. Bogdan, *Cron. Mold.*, il aurait été vaincu.

³ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 362 et suiv.

Son expédition pour rétablir Mircea dut être donc en quelque sorte retardée. Les points d'arrêt du roi, au cours de cette expédition, nous sont connus. Le 11 mars, il était encore à Codlea, en Transylvanie, le 15 jusqu'au 16, à Sibiiu, d'où il remonte vers Cluj¹. Étienne de Losoncz, l'ancien Ban de Severin, Emeric Bubek, Nicolas de Gara, Étienne de Kanisza, leur frère, Jean, archevêque de Gran, Jean de Maróth, ban de Macsó, et autres principaux nobles du royaume participèrent à cette guerre au-delà des Carpathes. Il y a eu aussi les contingents transylvains d'un voévode Frank, qui paraît avoir été un Allemand. En avril, l'armée était prête à partir². Mais le 21 juin, on rencontre le roi de nouveau à Braşov, prêt à partir³. Il était près de Câmpulung seulement le 6 du mois suivant⁴.

Peu après, la Petite Nicopolis, occupée par les troupes du Sultan, était reprise. Le plan de cette croisade de récupération pouvait être ou bien un acte contre la Nicopolis turque ou bien un passage vers l'Est, pour trouver Vlad, qui s'était habilement caché dans la montagne du côté d'Argeş. Mais, le 17 mai, la reine Marie venait de mourir, et ceci pouvait ébranler la situation du prince consort, menacé de rester de nouveau un simple marquis du Brandebourg sans héritage⁵. Donc, ici encore, sans avoir atteint son but, l'armée dut se retirer.

Pour recommencer cette petite croisade, le roi apparaît du côté d'Orşova, de Severin, sur le Danube. Il était de nouveau en Transylvanie vers la fin du mois, sans qu'on puisse savoir où s'abritait alors Mircea. Il était à Sibiiu du 14 au 17 septembre, à Mediaş, le 26⁶. Mais la nouvelle expédition sera interrompue.

¹ Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, III, p. 142 et suiv.

² Iorga, *Doc. Trans.*, II, pp. 1821—2; Chez Élie Minea (*Pol. lui Sigismund*, p. 66), aussi *Zichy-Okmánytár*, IV, pp. 596, 612, 611.

³ Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, III, pp. 151—2, n^{os} 1362—1363.

⁴ *Ibid.*, p. 153, n^o 1364.

⁵ M. Minea observe cependant avec raison : « La mort de la reine n'a pas interrompu, mais à retardé l'expédition et peut-être plutôt la participation personnelle de Sigismond »; *Pol. lui Sigismund*, p. 67.

⁶ Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, III, pp. 156—158, 1^o 1368—1369.

Après le départ du roi, Vlad, qui aura eu autour de lui une partie des boïars, rassembla ses fidèles et, se rappelant le succès de son ancêtre Băsărabă, il attendit dans les montagnes l'armée hongroise en retraite. Elle souffrit des pertes importantes, comme on le voit par les récompenses accordées à ceux qui se distinguèrent dans l'action, entre autres le noble si influent qu'était Nicolas de Gara. Comme nous l'avons déjà dit, les montagnes de « Pozata », ou « Pazata », « Pazzara », où eut lieu la rencontre, ne paraissent désigner cependant que les montagnes de ce pays de Băsărabă¹.

Le roi offensé avait préparé une revanche sans résultat, ainsi que nous l'avons vu. A Caransebeș, il récompense les comtes de Blagay, qui avaient combattu contre les « Turcs et autres schismatiques infidèles »².

Le printemps de l'année 1396 n'amena pas les croisés qu'on attendait et dont les préparatifs se poursuivaient avec la plus grande hâte, employant la propagande des grands idéologues chrétiens de l'époque, comme Philippe de Mézières, l'ancien chancelier de Chypre, qui aura à déplorer bientôt une nouvelle défaite, en raison du manque de discipline.

¹ Fejér, ouvr. cité, X¹, p. 438; X², p. 277; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 383—384, 395—396, 414—415, 340 et suiv., 456, 460, 476. Ces deux documents présentent l'un, celui pour Nicolas de Gara, d'une façon plus claire (« conclusa et obdurata multitudo Wlachorum per ipsum Merche Waiwodam in pristinae infidelitatis ingratitude viam relapsam »), celui pour Pierre Perényi d'une façon plus couverte (« nescientes ipsorum Wlachorum instabilitatem et infidelitatis recidivam inconstantiam ») Mircea comme auteur de cette embuscade, imitant celle de 1330. Il faut observer qu'à ce moment les relations avec lui étaient de nouveau mauvaises: le premier de ces documents montre le Banat de Severin comme n'étant pas occupé, mais pas donné aux Valaques. Voy. ensuite Nagy, Paur, Rath et Véghely, *Codex diplomaticus patrius*, Raab-Budapest, VII, 1865 et suiv., pp. 437—439; *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXXIII, p. 11. En fait de chroniques: Túrocz, I, p. 219, 251, d'où aussi Bonfini, col. 268—269. Cf. Engel, *Gesch. der Wallachey*, p. 159, note x. — En aucun cas on ne peut maintenir la date de mai, admise par Onciul d'après les observations de Litzica, pour une nouvelle bataille où seraient tombés les despotes de Kustendil. Cf. aussi la note de M. Minea, ouvr. cité, p. 70, note 1, et ici, plus haut, p. 358, note 3.

² Thallóczy, *Mantovai követjárás Budai 1395-ben*, p. 35, et *Mon. Hung. Hist., Dipl.*, XXVIII, pp. 196—197, chez Élie Minea, *loc. cit.* p. 67.

Mais Vlad s'attendait à une nouvelle attaque, car, de sa résidence d'Argeș, devenue pour lui plutôt une capitale de refuge, il prêtait hommage devant les ambassadeurs polonais du roi Vladislav. Il s'intitule « voévode de la Bessarabie », et le rédacteur du document ose ajouter aussi « comte (*sic*) de Severin », ce qui signifie non pas un titre vain, ni l'occupation de la forteresse après la défaite du roi, — ce qui dans ce cas aurait eu un caractère plus sérieux, et cependant est ajouté à ce titre un prétentieux « etc. », — mais la donation plénière des fiefs d'au-delà des Carpathes, non pas de la part du roi, mais de celle d'Hedwige, qui est présentée comme « héritière de la Hongrie ». Le rédacteur polonais de cet acte insiste sur cet héritage exclusif. Du reste, les obligations envers ceux auxquels est soumis l'État de Valachie ont un caractère général assez vague ¹.

Pour la croisade qui devait se mettre en mouvement, Jean de Maróth, le ban de Macsó, alla jusque vers Trnovo, où se trouvait Bajazet, pour prendre des informations ².

La grande expédition chrétienne de 1396 commença, comprenant des chevaliers de toutes les nations, en première ligne des Français, dont certains, quelques années auparavant, sous le comte d'Eu, avaient risqué une « cavalcade » en Hongrie et avaient cherché les « Infidèles », sous le commandement du duc de Bourbon, à Ménédia, sur la côte septentrionale de l'Afrique ³.

Il y avait aussi des Bourguignons, comme Jean de Nevers, le futur tragique duc de Bourgogne, des Savoyards, parmi lesquels le bâtard d'Amédée VIII, dont il a été déjà question, des Allemands, comme Frédéric de Hohenzollern. En somme, une multitude de chevaliers sans expérience, sans ordre, et surtout n'étant pas d'accord entre eux.

Sigismond les réunit autour de lui et, conduit par Mircea, il se dirige vers Vidine, qui était devenue turque depuis cinq ans.

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 374—375, n^o CCXVI.

² *Ibid.*, p. 431.

³ Voy. L. Mirot, *Une expédition française en Tunisie au XIV-e siècle. Le siège de Mahdia*, Paris, 1929.

A ce moment, le prince légitime de la Valachie était probablement, avec son fils, Michel, encore un exilé. Mais, en même temps que se déclanchait le grand assaut de croisade sur le Danube, le voévode de Transylvanie, Stibor de Stiboricze, entrait en Valachie, probablement par la route qu'avait prise son prédécesseur en 1368. Un combat en règle fut livré à Vlad, qui semble avoir eu auprès de lui aussi un certain nombre de Turcs. L'usurpateur est « grièvement blessé », bien qu'il semble être resté libre. Mais Stibor fut appelé en toute hâte pour la grande expédition, qui, ayant des accointances avec l'empereur byzantin Manuel, lequel croyait proche la libération du long siège par les Turcs, et avec les Vénitiens, qui avaient rompu avec leur vieil ami « Basaït » (de la familiarisation avec ce nom vient celui du peintre Marco Basaiti), devait arriver, après avoir passé les Balcans, dans un raid de cette brillante chevalerie, jusqu'à la cité impériale sur le Bosphore.

C'est dans cette situation modeste, n'ayant que quelques amis autour de lui, que Mircea, qui vit Sratchimir, maintenant âgé, rétabli dans sa capitale « impériale », participera à la grande bataille, héroïque et folle, sous Nicopolis, au-delà du fleuve qui le séparait de sa patrie perdue.

Les conseils qu'il a dû prodiguer n'ont pas plus contribué, pour un bon plan de bataille, que ceux du roi de Hongrie lui-même, d'une moindre expérience, à cette « milice du Christ » qui prenait les choses si légèrement et qui se trouva devant le front de fer des janissaires, contre les lances desquels, après la tempête des flèches asiatiques, devaient être attirés et serrés jusqu'à la mort les admirables chevaliers imprudents.

La bataille est présentée aussi par les mémoires d'un camarade du célèbre Boucicaut¹. Il connaît Vidine, « une grosse ville fermée que on nommoit Bauduis » (Baudins), et « le seigneur du pays, lequel estoit chrestien grec », Oréchovo (« Reco »), la région voisine aux beaux arbres et Nicopolis. Il ne reconnaît pas l'état désordonné de ceux qui sont présentés tels qu'ils « furent et allèrent comme bestes sans ordonnance,

¹ *Livre des faits du bon messire J. le Maingre dit Bouciquaut*, éd. Buchon.

puis dix, puis deux, puis vingt, et que par ce furent occis par troupeaux au feu que ils venoient, que ce n'est mie vray»¹. En dehors de cette pluie, de cette « grêle » de flèches, il accuse les Hongrois « laches et faillis », qui ne sont pas « gens arrêtés en batailles et ne savent grever leurs ennemis, si n'est à cheval traire de l'arc devant et derrière, toujours en fuyant ». Il ne fait une distinction que pour Nicolas de Gara Pour lui Bajazet lui-même est étonné par ce grand succès inattendu².

Les chroniques allemandes de la ville parlent de cette même manière de la bataille de Nicopolis³.

Mircea échappa au sort des prisonniers et au massacre, qui dura des heures entières, sous les yeux du Sultan assailli, de ceux qui semblaient ne pouvoir pas fournir un prix de rachat et qui, comme plus tard les Français captifs chez les Anglais après la bataille d'Azincourt, étaient beaucoup trop nombreux pour pouvoir être retenus vivants.

Le roi partit sur le Danube avec Stibor, blessé par une pierre, avec Jean de Gara et avec quelques fidèles, qu'il

¹ Il dit que cela vient « de la grâce des diseurs qui ont dict et rapporté du fait de la bataille ». Quant à lui, il répète ce qu'il a appris « des plus notables en vaillance et chevaliers qui y fussent et qui sont dignes de croire sans faille ».

² Pour Nicopolis aussi, en dehors des sourcées indiquées largement par Delaville-le-Roulx, *La France en Orient au XIV^e siècle* (cf. notre *Philippe de Mézières*), E. Jarry, *Louis I, duc d'Orléans*, Paris-Orléans, 1889, p. 184 et suiv.; Atiya, *The crusade of Nicopolis*, Londres, 1934; Iorga, dans la *Rev. hist. du S.-E. eur.*, XI, pp. 276—278; le général R. Rosetti, dans la *Slavonic Review*, avril 1906 (bibliographie complète, avec les nouveaux travaux, de Šišić, Kling, Bárczay, Wertner).

³ *Chroniken der Deutschen Städte, Augslurg*, I, p. 115. Cf. *Braunschweig*, I. Celle de Nuremberg, IV, p. 200 et suiv., mentionne seulement la prise de Constantinople et y ajoute la fausse lettre de Oumour de Smyrne: « Menpey Maybassamus Heberey Yessy ». Pour la politique de Mircea, Silberschmidt, *Der orientalische Problem*. Pour Schiltberger, prisonnier fait à Nicopolis et narrateur du combat, *Petermann's Mitteilungen*, LX² (1914), pp. 263—265. Du reste, les Occidentaux connaissaient d'une bizarre façon Sigismond. Monstrelet (III, pp. 43—44) l'intitule: roy de Hongrie, de Behaigne, de Grenade et de Damas, prince moult vaillant en armes et bon catholique ». Ailleurs (VI, p. 161 et suiv.): « Saigemont de Behaigne, roy de Hongrie, de Tromache et de Damas ». L'intention d'Henri d'Angleterre de conquérir Jérusalem après le rétablissement de la paix; *ibid.*, p. 112.

renvoya aux embouchures du fleuve ¹. Il avait traversé par Chilia les Bouches du Danube pour naviguer ensuite sur la Mer Noire, où les Turcs n'avaient pas de flotte; il fera une misérable figure à Byzance, et contournant la Péninsule des Balcans, il se présentera, revêtu de la sympathie que pouvait provoquer son malheur, à Raguse, pour s'en retourner par la Dalmatie.

Mircea, en dépit des rapports qu'il avait eus jusque-là avec le royaume de Hongrie ², comprenait ce qu'il pouvait attendre de pareilles entreprises et d'un roi capable de s'appuyer sur elles. L'épisode plein de vicissitudes et de grandes épreuves de la croisade générale était révolu pour lui.

Ce qui lui restait à faire, c'était de regagner son siège et adopter une prudente politique défensive en vue de la revanche ottomane qui devait nécessairement le chercher.

La première partie de ce programme réussit aussitôt que Stibor fut venu de nouveau chez lui. Un document hongrois présente le second chapitre de ses exploits dans cette Valachie alliée aux Infidèles. Il ne parle pas, naturellement, de Mircea. Le Polonais au service de Sigismond apparaît seul comme le guerrier heureux qui descend par le défilé de Bran, suit le cours de la Dâmbovița et assiège ce Vlad dans l'ainsi-dite « cité de la Dâmbovița », qui peut être Bucarest. L'usurpateur résiste quelque temps, mais finit par capituler pour sauver sa vie, et il fut présenté, « avec sa femme, ses enfants et toute la famille », au roi, qui pensa qu'il valait mieux le conserver comme une réserve pour les circonstances qui pouvaient survenir ³.

¹ Fejér, ouvr. cité, X², pp. 667—668 et Długosz, 2-ème éd., XII, pp. 512—514.

² M. Élie Minea (ouvr. cité, p. 108, note 1) a trouvé la mention d'une propriété Tolmad ou Tolmaj, dans le comté de Zala, qui aurait appartenu en 1400 à la femme de Mircea (Csanki, *Magyarország történelmi földrajza a Hunyadiak korában*, III, Budapest, 1897, p. 14).

³ Gustave Wenzel, *Sztibor Vajda*, dans « les Dissertations » de l'Académie de Budapest, 1874, p. 36 et suiv. — Pour la bataille de Nicopolis, à côté du souvenir du Bavaois Schiltberger, l'un des prisonniers qui s'en revinrent après des années par les pays roumains (éd. K. Fr. Neumann, Munich,

A la fin de cette année 1397, nous voyons du reste Sigismond, de nouveau à Timișoara, en octobre, puis en Transylvanie, où continuait à gouverner Stibor¹, à Apold (fin novembre), en décembre à Sibiiu, puis à Făgăraș, à Brașov (21 décembre, 9 janvier), passant aussi par l'ancien couvent cistercien de Cârța, d'où il donne un ordre aux deux comtes des Szekler qu'il avait choisis dans une heure de danger parmi les grands nobles du royaume, l'expérimenté Pierre Perényi et Jean de Maróth².

Dès 1399, pour assurer la dynastie, le fils de Mircea, Michel, est associé à son père³.

La revanche de la part de Bajazet, qui avait repris Vidine, traînant dans une nouvelle captivité Sratchimir, et qui avait jeté des troupes d'avant-garde au-delà de la rivière de la Save, pour dévaster le pays de Sigismond, arriva, pour la Valachie aussi, encore au cours de cette année 1397. Ceci est avéré par les chroniques ottomanes, sans trop préciser toutefois⁴. Il semble qu'il s'agisse de cette campagne dans les régions de la Ialomița, où Alexandre-le-Grand avait fait une tentative, et elle amena une retraite difficile à travers les marécages de la Borcea, dont parlent les chroniques plus anciennes.

A ce moment, les Annales serbes, d'après un interprète latin de leur texte, parlent de la retraite en « Sarmatie », sur le Danube roumain, du despote serbe Étienne, qui avait été retenu à Constantinople, par son rival opiniâtre, Georges

1859; Langmantel, Nuremberg 1885; cf. Brunn, *Geographische Bemerkungen zu Schiltbergers Reisen*, dans *Sitzungsber.* de l'Académie de Munich, 1869), aussi les mentions documentaires dans N. Densusianu, *loc. cit.*, Iorga, *Gesch. des osmanischen Reiches*, I.

¹ Ordre de Stibor aux « nobles hongrois et roumains, aux châtelains, vice-châtelains et aussi aux châtelains d'Hațeg et d'Inidoara »; Zimmermann-Werner-Müller, *ouvr. cité*, III, p. 229, n° 1424.

² *Ibid.*, p. 184 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 97, n° 133.

⁴ Cf. dans Iorga, *Chilia și Cetatea-Albă* (nous avons fixé ces détails donnés par les Byzantins en 1394; voy. les observations judicieuses de M. Minea, *Pol. lui Sigismund*, pp. 75—77).

Vlkovitch ¹: Étienne avait témoigné une piété spéciale pour les monastères olténiens de Vodița et de Tismana ².

Sigismond pensait encore à faire de Chilia et même de Kalliakra, qui certainement n'appartenait plus depuis longtemps à Mircea ³, de même que de Constantinople, les bases de la croisade qu'il devait entreprendre ⁴. L'offre qu'il fit au Grand Maître de l'Ordre Teutonique, qui n'avait pas oublié sa domination transylvaine de jadis, mais montrait ne rien savoir de ce qui s'était passé ensuite dans ces régions ⁵, fut acceptée avec froideur, ce qui n'empêchera pas le roi de Hongrie, lorsqu'il sera empereur, de revenir, après tant d'années, deux fois même sur ces mêmes propositions. La réponse était venue de Prusse le 21 octobre 1397. Quant aux Vénitiens, ils avaient refusé le rôle qu'on leur offrait dès le mois de janvier. Deux ans après, Mircea annonçait enfin à son ancien allié que les Turcs étaient sur le point d'entrer dans son pays ⁶.

De fait, en 1400, des bandes autonomes avaient paru sur le Danube valaque, venant certainement du côté de Severin, après un grand raid d'akindchis rôdeurs, fait, sans avoir rencontré de résistance, en Hongrie. Un rapport d'un marin grec d'Énos, que le duc de Crète transmet au doge de Venise, parle de la défaite d'une grande armée de « 60.000 » hommes, dont seraient restés vivants seulement 3.000 ⁷. « Milço Vlacho » était donc devenu une connaissance pour les Occidentaux,

¹ Iorga, *Studii și doc.*, III, p. 1 (version latine des Annales serbes, par Pejačević).

² Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 17. Aussi en 1398 était vacante la place de ban de Severin; N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 401. Cf. aussi Iorga, *Veneția în Marea Neagră*, extrait des *Mem. Ac. Rom.*, I, p. 15.

³ Mais Schiltberger y a trouvé un seigneur chrétien; ed. Langmantel, p. 52.

⁴ Ljubić, *Mon. Slav. Merid.*, IV, pp. 398—400.

⁵ Voigt, *Codex diplomaticus Prussiae*, XI, pp. 49—52; chez Élie Minea, ouvr. cité, pp. 84—85.

⁶ Schönherr, ouvr. cité, p. 443, chez Élie Minea, ouvr. cité, p. 86.

⁷ Iorga, *Notes et extraits*, II, p. 81 et note 2; *Acte și fragmente*, III, pp. 4—5; *Rev. Ist.*, 1937, nos 4—6.

mais, pour Sigismond, pris par d'autres intérêts, ce qui se passait sur le Danube, où il savait très bien que le Sultan n'avait pas de plans d'annexion et que le prince de Valachie était en état de défendre ses frontières, de pareilles victoires, auxquelles il n'avait pas participé, bien que sa vanité en eût été flattée, étaient indifférentes, et c'est pourquoi il ne les enregistre pas même.

Dans cette situation, le prince de Valachie devait tenter un autre front politique.

Depuis longtemps, la Moldavie lui avait échappé. Le prince Étienne avait été l'allié des Polonais, au moment où Mircea était du côté des Hongrois. Lorsque le Moldave disparut, dans des circonstances qu'on ne connaît pas assez, Iuga, fils de Romain, que les Annales appellent « Ologul », c'est-à-dire peut-être le cul-de-jatte, parce qu'il aurait souffert des pieds, ne pouvait pas être un voisin roumain capable de l'appuyer ¹.

Iuga mentionne comme témoins dans ses documents ses frères Alexandre et Bogdan. Il était certainement un bâtard de Romain, et naturellement il cherchait à assurer sa situation en invoquant ce témoignage ². La coutume de mentionner le père dans le titre princier n'avait pas encore été introduite en Moldavie. La mention d'Étienne lui-même après Pierre et Romain ³, de même que la présence de celui-ci avec ses fils comme témoins dans un acte solennel de 1400 ⁴, montre que l'ancien protégé polonais s'était retiré de son propre gré.

¹ Une autre hypothèse sur ce surnom dans Iorga, *Alexandru-cel-Bun* (des *Mem. Ac. Rom.*, 1933), aussi dans la collection de la *Biblioteca pentru toți*.

² Costăchescu, ouvr. cité, pp. 21—22.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 27. Cf. du même, *Observări cu privire la uricele lui Iuga-Vodă*, dans la revue *Ion Neculce*, V (1926), pp. 334—338. Les différences de forme viennent d'un copiste du XVIII-e siècle. Cf. aussi Onciul, dans les *Conv. lit.*, XXI, XXIII, et Xénopol, *Istoria Românilor*, 2-ème éd., III, pp. 147 et suiv., 158 et suiv.

Cependant, la Moldavie, qui avait été pendant longtemps tout à fait isolée de l'intérêt général, se consolide ¹. On continue à y fonder des cités, avec leurs burgraves. C'est dans ce sens qu'on trouve en 1399 un Romain de Siretiu ² et en 1400 un Bârlea de Hârlău ³.

Mais le prince de Valachie entreprit une campagne inattendue en Moldavie et « prenant avec lui » (οφθαλ)⁴ le prince, mettant fin au règne de cet incapable, il le remplaça par le jeune Alexandre, fils de Romain, ce dernier continuant peut-être à être prisonnier en Pologne, et, à côté de lui, pour tenir compte des deux rejetons de la seule branche légitime, il installa aussi son frère Bogdan.

Il est certain que ceci signifiait *un rapprochement de Mircea lui-même de la Pologne* ⁵, de laquelle on ne pouvait pas complètement détacher cette Moldavie, reliée au pays voisin aussi par l'annexion du pays de Șipinț et par les aspirations à la possession de la Pocutie ⁶.

Donc le protégé encore très jeune de Mircea se dirigea vers Vladislav avec les mêmes dispositions que son père, tradition qu'il tâchait de conserver de la façon la plus complète. D'autant plus que chez le roi étaient encore abrités, non seulement le cousin Ivașcu, mais aussi un « Moldave » Costea, parent de la dynastie, — probablement celui qui est mentionné dans l'obituaire de Bistrița, et dont on a voulu faire le mari de Mușata —, qui promettait, du village de Chtékarev,

¹ De là vient la mention chez le chroniqueur d'une époque ultérieure (XVII-e siècle), Ureche, de ces régions autour des villes, les « ocoale », dont s'est occupé, dans les *Conv. Lit.*, G. Popovici.

² Costăchescu, *loc. cit.*, p. 23.

³ *Ibid.*, p. 27.

⁴ Toutes les versions dans les deux collections de J. Bogdan, dans les *Mem. Ac. Rom.* XXII, p. 201 et suiv. Οφθαλ a le sens d'« écarter »; Costăchescu, *loc. cit.*, p. 92.

⁵ Le mariage de la soeur de Vitold, dont parle une lettre du Grand Maître des Teutons, est mise en rapport par M. Minea, ouvr. cité, p. 109, note 1, avec un lien de famille conclu avec Mircea.

⁶ Mais la lettre, d'un caractère si amical, adressée à Vladislav, avec la mention de ses titres transdanubiens, ne peut avoir été écrite qu'après la catastrophe de Bajazet en 1402; Kałuźniacki, *loc. cit.*, p. 825, n^o DCLIII.

soutenu par les « frères » qu'il trouvera, d'empêcher le prince de Moldavie de se lever jamais contre le roi ¹.

Mircea devait recommander lui-même cette politique, parce que, dès 1401, s'était levé en Hongrie contre Sigismond, qui fut arrêté et retenu enfermé, ce candidat napolitain, le roi Ladislas ².

¹ *Ibid.*, p. 822. L'acte d'Ivaşcu aussi chez Costăchescu, ouvr. cité, II, pp. 617—618, n^o 169; p. 610.

² Gelcich-Thallóczy, *Diplomatarium Ragusanum*, p. 133. Aussi Élie Minea, ouvr. cité, p. 92.

CHAPITRE XI

LES NOUVEAUX LIENS ENTRE LES DEUX PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

En elle-même, la nomination d'un prince moldave par son voisin valaque était une chose nouvelle, et elle en est une de la plus grande importance. La ligue entre « Valaques » et Moldaves, qui s'était formée jusque-là seulement autour de la reine de Pologne, considérée comme héritière de la Hongrie, simple entente diplomatique passagère, se transforma en un patronage, de la part d'un prince arrivé à la maturité et jouissant d'un grand prestige, sur ces deux enfants que Mircea, probablement, avait amenés avec lui, ayant été cachés par leur mère, dont le nom nous est inconnu, ou par leur grand-mère, Muşata, au moment où s'était produite, sous l'influence de Vitold, la chute de Romain ¹.

Dorénavant, et pendant longtemps, une influence de Mircea peut s'exercer sur l'autre principauté roumaine. Et il nous semble qu'on peut la reconnaître dans deux domaines.

D'abord, dans l'établissement d'une hiérarchie qui, jusque-là, manquait en Moldavie. Ces boïars moldaves, auxquels les documents ne montrent pas qu'on eût attribué ce titre, représentaient, avec leur orgueil de chevaliers, une classe de guerriers tels que la Valachie n'en avait pas. Mais le pays était sous leur influence, et le prince dépendait des dispositions changeantes de cette noblesse, qui ne voulait pas accepter un maître permanent, alors que chez les Valaques, au moins à partir du règne de Băsărabă, s'é-

¹ Pour l'autre, Marguerite, femme d'Alexandre-le-Bon, Élie Minea, *Pol. lui Sigismund*, p. 32, note 1.

taient succédé sur le trône le fils après le père, le frère ne pouvant avoir de prétentions que, ainsi que le cas s'était présenté à la disparition de Dan, lorsqu'il n'y avait pas de fils en âge de régner du prince disparu; l'association par Mircea de son enfant, Michel, qu'il fit peindre sur les murs de Cozia, dans des vêtements pareils aux siens et portant la même couronne, montre encore davantage le sentiment que l'hérédité du trône était hors de discussion.

Dans le premier acte délivré par Alexandre, nous trouvons les vieux conseillers qui avaient soutenu le premier Bogdan et Lațcu: Dragoș, maintenant entouré de ses fils, Micu Horaiț (qui pourrait être considéré comme le fondateur du petit couvent de Horaița), avec ses fils, Bratul Stroici et son frère Andrieș, avec leur descendance, Ioaniș (de Johannes), et son frère. D'autres s'ajoutent, appartenant à la même génération: Duma, avec ses fils, Țiban (d'où le nom du village de Țibănești), avec ses fils, le vornic Duma, le vestiaire Horaiț, le Stolnic Tămaș représentent des places dans le Conseil du prince, alors que des situations de burgraves ont Șandru de Hotin, Micu de Molnița (Le Moulin)¹. Dans un second document apparaissent, avec leurs fils également, Stanislav Rotompan, Drăgoiu et Bârlea de Hâr-lău, Șandru de Tudora; et, à côté de deux commandants de cité, deux vornics: avec Duma, un Vlad². On n'a pas de document jusqu'au commencement de l'année 1403, mais alors même on trouve le même groupe de boïars, qui passent à leurs fils leurs droits de régenter et de garantir le prince: à côté de Bârlea, son fils, Sâu Bârlici (on dirait aujourd'hui Bârlescul). Vlad est ancien vornic, et il y a encore un dvornic, Negru, un vornic de ville, pour la forteresse de Roman: Vlad, fils de Turcea. Le nombre des burgraves et des gens qui apparaissent enracinés dans la propriété de leurs terres s'accroît: Jean «le vieux», de Vorona, Badea, de Suceava, Giurgiu, de Volovăț, Horaeț

¹ Costăchescu, ouvr. cité, pp. 31—2. Les mêmes au 4 août; *ibid.*, pp. 4c—41.

² *Ibid.*, pp. 36—367, n^o 12.

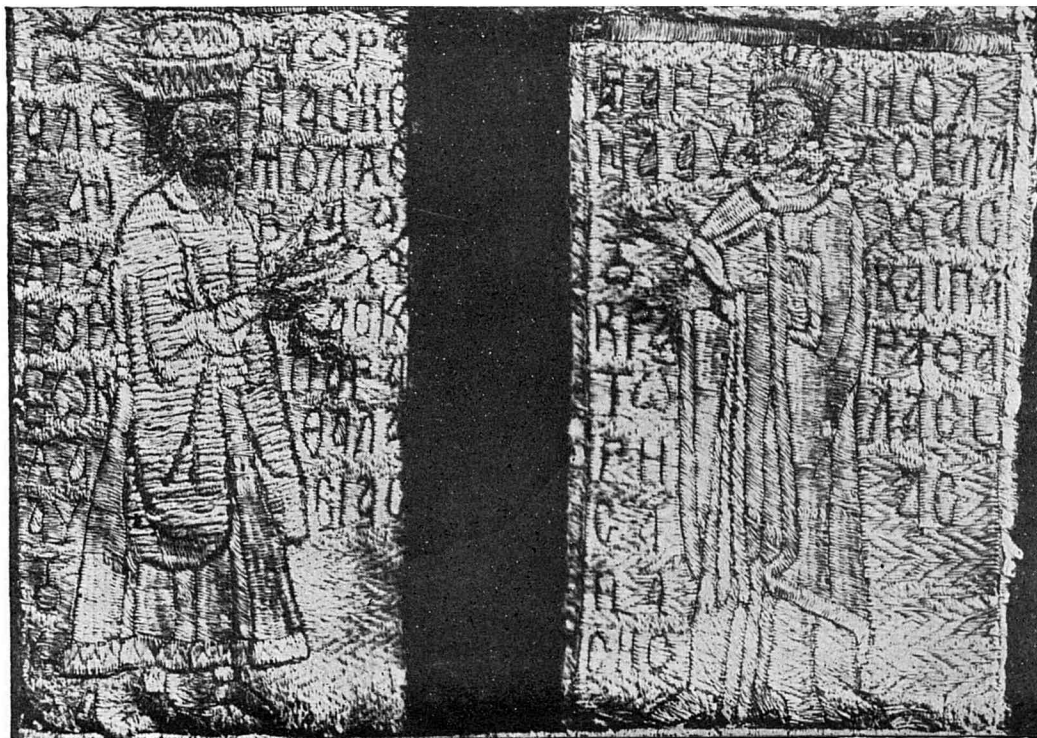


Fig. 54. — Alexandre-le-Bon, prince de Moldavie, et la princesse Marine, sur un épitachyle.

de Hotin, Şandru de Neamţ¹. Là, à Neamţ, on voit en 1407 *deux* burgraves: Dragoş et Şandru, et il y a aussi un Vlad de Siretiu, un vornic de Suceava, à côté d'Ivaşcu, fils de Manea, lui même vornic; *on trouve aussi un postelnic, le premier, Stan, et un procelnic, Stoian*². A côté des deux vornics, Vlad et Negru, et un autre *de Suceava, Oană, un ccaşnic, Iliaş, à côté d'un procelnic, Stan*³. En 1409, *Stan est en même temps postelnic et trésorier*⁴, et il conserve cette situation double. Voilà aussis trois vornics pendant la même année⁵. Le « logothète » est seulement le rédacteur du document slavon, comme Brăteiu après un prédécesseur Iaţcu, qui s'était élevé au rang de boïar⁶. Ça et là apparaît encore le staroste pour la bourgade de Cernăuţi, aussi en 1411⁷. Le nom même de *burgrave* se rencontre pour la première fois après 1410⁸.

Il en sera ainsi aussi désormais, *alors que chez Mircea le nombre des boïars est borné et on voit bien qu'ils sont à la disposition du prince*. Certaines des dignités moldaves, dont celles de burgrave, de « procelnic », ne trouvent pas leurs pareilles dans le pays roumain du Sud, mais les stolnics, les vistiaires, les « ccaşnics » viennent certainement de l'influence valaque. De même aussi pour certains des conseillers du début, comme le vornic Vlad; le douanier Dan⁹ paraît avoir été établi sous l'influence du prince valaque protecteur, qui avait peut-être aussi de l'argent à encaisser pour l'expédition à laquelle Alexandre devait son trône. On

¹ *Ibid.*, p. 48.

² *Ibid.*, pp. 56—57.

³ *Ibid.*, p. 61.

⁴ *Ibid.*, p. 65.

⁵ *Ibid.*, p. 70.

⁶ *Ibid.*; aussi pp. 82, 85. Les noms maramorésiens, Domăncuş et ses frères, Blaj et Jacob, fils de Ghelebi Miclouş (Geréby Miklos); *ibid.*, p. 77, n^o 27. Un Vearis (Veress, le Rouge), un Stanislav; p. 103, n^o 36.

⁷ *Ibid.*, p. 80, n^o 30.

⁸ *Ibid.*, p. 85. Un Negru de Bârlad, *ibid.*

⁹ *Ibid.*, p. 31, n^o 11. Un Dragomir Brănişteanul, le gardien de la *branişte* princière, du large district conservé par le prince pour ses chasses; *ibid.*, p. 41.

trouve, du reste, aussi des Valaques « scutași », c'est-à-dire jouissant d'immunités, sur l'emplacement où ils avaient été colonisés¹.

A côté, *dans ce pays qui crée, par une large synthèse, une nouvelle classe dominante et établit les rangs des fonctionnaires*, apparaît comme vestiaire d'Alexandre, à côté du Maramorésien Jurj, l'Allemand Ulrich Bergauer, qui écrit une lettre dans sa langue aux Saxons de Bistrița².

Mais une influence venant de Mircea peut être observée aussi dans le nouvel ordonnement canonique de l'Église.

Jusque-là, à côté des « popes », des hiéromonaques, exerçant aussi les fonctions d'évêques, d'après le type créé par Nicodème, comme ces trois moines venus de Valachie, Sophronius, Pimène et Sylvain, il n'y avait que l'évêque consacré par le métropolitain d'Halicz, qui s'attribuait des droits sur toute la région, non organisée encore d'une façon canonique, de cette Moldavie: Joseph, Moldave, consanguin des princes, fondateur du couvent de Neamț et de Bistrița, grands couvents de moines lettrés, à côté des fondations plus modestes, comme celles, dont il sera question dans le chapitre final, de Pobrata, de Nemțișor³, de Humor, création du vornic Ivan⁴. L'exemple — peut-être aussi les conseils — de Mircea amena une légalisation.

Comme, en Russie même, la situation n'était pas nette, deux bons connaisseurs des canons, les évêques de Mitylène et de Béthléem, y furent envoyés par le Patriarche œcuménique pour voir ce qui se passait aussi dans cet autre pays encore rebelle. Ils levèrent l'excommunication qui avait été lancée par un premier envoyé du même Siège constantinopolitain, Jérémie, et reconnurent que Joseph a été légalement consacré par le métropolitain de Halicz.

En effet, pour cette Église si indécise encore comme situation, le Patriarche Antoine, créateur de la stauropygie

¹ *Ibid.*, p. 108.

² Zimmermann-Werner-Müller, *loc. cit.*, p. 330, n° 1518.

³ Costăchescu, ouvr. cité, p. 71, n° 24.

⁴ *Ibid.*, p. 116 (an. 1415). Pour les anciennes bâtisses voir le même chapitre final du vol. IV.

de Balica et de Dragu, avait envoyé, non comme informateur, mais comme un vrai métropolite, un Théodose, que le prince Pierre avait refusé d'accepter¹. Mais l'oecuménique ne se lassa pas et essaya, en 1392, avec ce Jérémie, encore un Grec, et le nomma directement métropolite de Moldavie, sans la qualité d'exarque comme on l'avait fait pour la Valachie. Le successeur de Pierre, Romain, ne voulut pas le reconnaître, si grande était l'influence de l'évêque de formation serbe, Joseph, et de son compagnon de même origine, Mélétius. La politique d'Étienne envers l'Église fut la même. Relié à Vitold, il penchait, ainsi que l'avait fait, du reste, aussi Pierre, non pas vers le Siège d'Halicz qui n'était plus occupé à partir de 1391, mais vers celui de Kiev.

Pour le moment, en Moldavie, comme il y avait plusieurs « popes » du type Nicodème, c'est-à-dire des « hégoumènes », à rang d'hiéromonaque, un Pierre, auquel Joseph doit avoir accordé le titre de « protopope », qui a cependant un son grec, s'en va à Constantinople tenter une réconciliation. Le patriarche en fit un « dikaios », un vicaire, ayant situation d'exarque.

Ici nous supposons que dut se produire l'intervention, décisive, de Mircea, despote byzantin, ayant une mère grecque et protecteur d'une Église qui était depuis longtemps déjà canonique. Une grande ambassade moldave alla à Constantinople demander les lettres oecuméniques pour Joseph. Après quelques semaines de négociations, ces lettres étaient rédigées, le 26 juillet, l'hégoumène du Pantokrator, Grégoire, probablement Tzamlak, venant avec le diacre Manuel pour faire les dernières vérifications.

Suivit le voyage à Cetatea-Albă d'un « boïar avec assez de soldats », pour y prendre les reliques de Saint Jean le Nouveau, ce marchand de Trébizonde qui avait souffert le martyre par les Tatars, et les transférer à Suceava, où le prince, qui sortit devant le cortège, à l'endroit appelé Poiana

¹ Nous avons montré dans l'*Ist. Bis. Rom.* que ce n'était pas le métropolite de « Maurovlachie » qui se trouvait à Constantinople en 1393—1395, parce que cette place était occupée par Jérémie. Voy. plus loin.

Vlădicăi, « la clairière de l'évêque », éleva la première église en pierre, dans l'ancien village d'un Mirea, Mirăuți. Tzambulak, grand prédicateur en langue slavonne, disciple, malgré son origine grecque, car il s'appelait de fait Samplakon, du Patriarche lettré de Trnovo, Euthyme, resta comme directeur de cette nouvelle Église jusqu'à ce qu'il eût été nommé métropolitain de Kiev. Ensuite on s'occupa de régler la situation des couvents de Neamț et de Bistrița, qui furent réunis sous une même administration ¹.

Mais Alexandre fit élever dans le coin Nord-Ouest du pays, et non sans des buts militaires, un troisième couvent, à Moldovița, auquel il fit de larges dons de propriétés, de montagnes, de revenus, de douane, d'esclaves tatars ².

Mentionnant dans ces documents son fils Romain et sa fille, au nom d'impériale signification, Vassilissa, « impératrice » ³, Alexandre montrait le même sens dynastique qu'il consolidera, s'étant associé après la mort de Romain, son second fils, Élie ou Hélias ⁴.

Ce sens dynastique venait certainement aussi de ces propriétaires terriens, très sûrs en fait de transmission de droits héréditaires, tels qu'ils s'étaient formés dans le Maramurș, mais aussi de l'influence de la Valachie, où la succession au trône était réglée. *Alexandre se sentait « autocrate », de même que Mircea. L'hommage prêté au roi de Pologne concernait seulement les terres qui lui avaient été données par le roi, et non son héritage à lui.*

Cet hommage d'Alexandre fut prêté comme celui de tous les successeurs de Pierre I-er, qui était allé en Galicie, mais lui-même n'avait pas accompli la vraie cérémonie hommagnale, s'étant contenté de prêter serment sur la croix devant un métropolitain russe, celui de Kiev, et ceci uniquement parce que chez lui il n'y avait pas d'évêque canonique et parce

¹ Les documents, dans Iorga, *Doc. Grecs*, à ces dates.

² Wickenhauser, *Moldaviczsa*, Vienne, 1862, p. 55 et suiv.

³ Costăchescu, ouvr. cité.

⁴ *Ibid.*

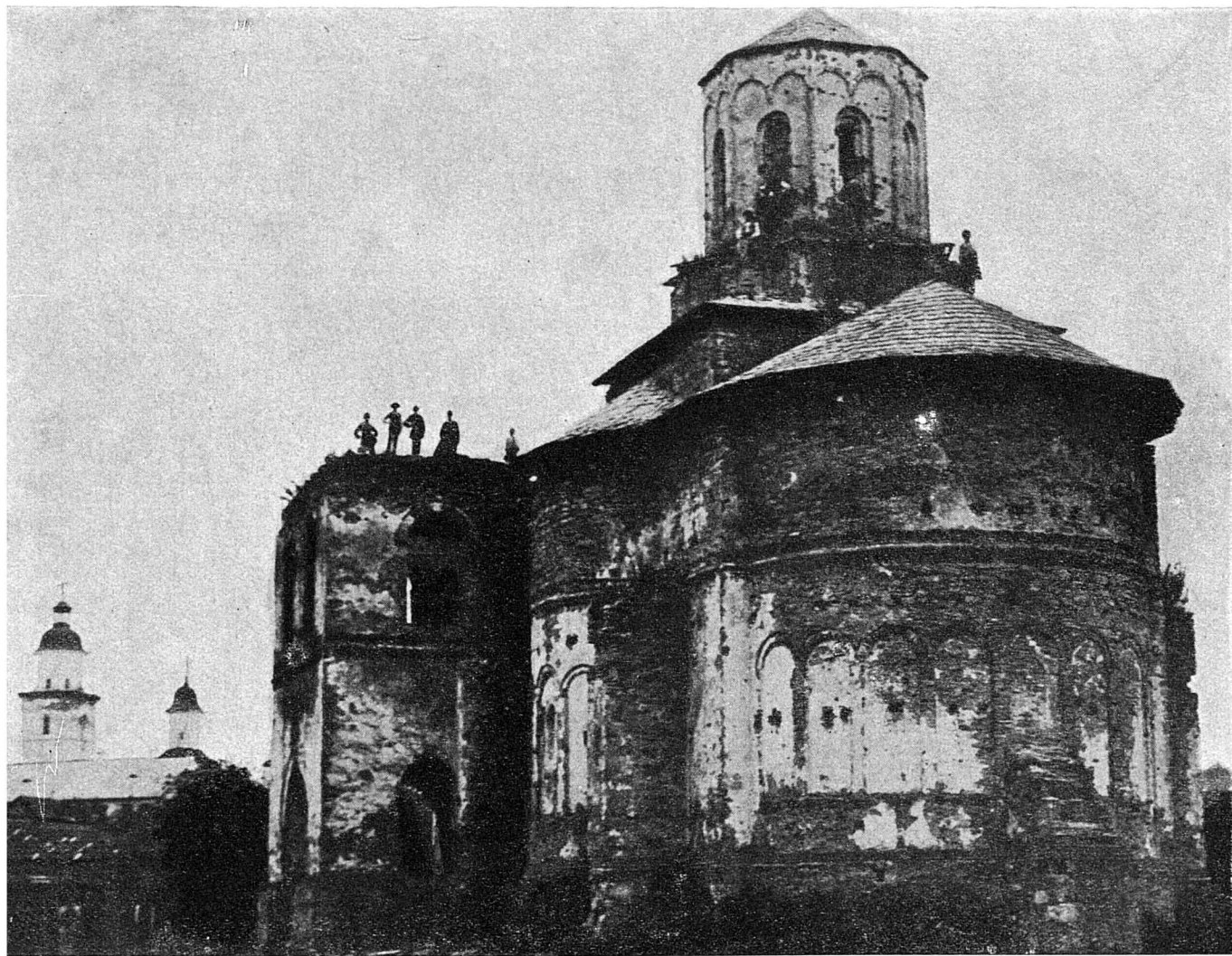


Fig. 55. — Église de Mirăuți, avant la restauration.



Fig. 56. — Citadelle de Neamț.

que Cyprien ne pouvait pas venir dans son pays. Mais l'acte d'Alexandre s'en distingue aussi par sa grande simplicité. Reconnaisant à l'égard du roi pour « la grâce » qu'il lui fait, — de fait le terme slavon et roumain représente plus que cela, la charité, — il invoque l'exemple de ce Pierre et de Romain pour promettre le secours armé contre n'importe quel ennemi, sans spécification et sans réserve ¹.

Ce n'est qu'en 1404 qu'il dut aller à Kameniec, avec ses principaux boïars, pour accomplir cette même cérémonie du serment en baisant la croix ². Le 6 octobre 1407, il ira cependant à Lwów pour la confirmation, étant entouré par la même suite ³.

Une grande difficulté surgissait devant la consolidation de la synthèse roumaine en marche, pour les Valaques, menacés directement et pendant longtemps, mais pour les Moldaves aussi, par *le problème lui-même de l'existence de l'État ottoman, par l'apparition du Turc authentique, non influencé par Byzance, ni par les Slaves, ni par la chevalerie occidentale : Timour-Lenk, nouvelle incarnation de Dchinguiz-Khan*. Le départ pour un long voyage de mendiant chez les catholiques d'Occident de l'empereur Manuel paraissait laisser, malgré la régence confiée à son neveu, jadis rebelle, Jean, un vide dans cette Byzance avec laquelle, sous le rapport religieux, les Roumains étaient arrivés à être si étroitement liés.

Ainsi, alors qu'Alexandre s'orientait encore vers le roi Vladislav, Mircea a les yeux fixés sur les grands changements en Orient.

C'est l'époque où il pourra s'imposer comme un allié précieux dans les luttes entre les fils de Bajazet. N'oublions pas que seulement avec Mahomet I-er l'État ottoman pourra être considéré comme définitivement organisé.

¹ Kałuźniacki, *loc. cit.*, p. 823 (23 mars 1402), aussi chez Costăchescu, ouvr. cité, p. 621, no. 171.

² Kałuźniacki, *loc. cit.*, p. 826, n° DCLIV.

³ *Ibid.*, pp. 827—828, n° DCLV. Cf. p. 816, n° DCLIV. Aussi les actes suivants sur les rapports avec Pologne, dans Costăchescu, *loc. cit.*, p. 628 et suiv.

Même alors, les conquérants restent comme guerriers, les sujets pouvant racheter le droit de conserver leur religion en payant le tribut. Toute l'organisation est faite dans des cadres religieux. Ce n'est pas encore une politique, ainsi qu'on l'a du reste remarqué, mais plutôt un ensemble ¹.

Toute autre est la situation de Mircea, qui arrive à conclure en 1403² la triple alliance entre les deux pays roumains et la Pologne, par un acte comme celui qui avait été conclu jadis, sur une base d'égalité, avec Sigismond. Il confirme l'ancienne alliance, que du reste il avait oubliée depuis longtemps, et intitule le roi de Pologne son « grand et cher ami » ³.

Mais de l'époque où il était encore dépouillé par Bajazet de ses possessions au-delà du Danube date le privilège pour les marchands polonais de Lwów (Lew) et du « pays du frère de Ma Majesté, le Grand Knèze Vitold », intitulé « père », dans lequel il se fait appeler, comme dans l'acte d'amitié avec le roi de Pologne en 1403, seulement « Grand Voévode et seigneur de tout le pays de la Hongro-Valachie » (le document est écrit par un secrétaire valaque, alors que, comme, dans celui de Giurgiu, il est question du « pays bessarabien », on doit soupçonner un Moldave), y ajoutant aussi « les régions d'au-delà de la Montagne ». D'une façon naïve, il y est dit que les marchands de Lwów peuvent venir « dans des proportions innombrables, par milliers ». Le privilège établit, ainsi qu'on le fera, par la suite, en Moldavie aussi, un dépôt central, et à savoir dans la capitale même, à Târgoviște, avec le droit de préemption. Tous les défilés de la montagne, tous les ports du Danube — *Mircea conservait donc le Danube, resté roumain* — leur sont ouverts, ayant leur droit

¹ « Sie (die grundsätzlich überall verfolgte Politik der Türken) bestand eigentlich darin, das christliche Volk mit hohen Tributen zu belasten und zu tyrannisieren, den Klerus dagegen mit einigen Privilegien zu versehen, ihn weniger zu besteuern und mit Konfiskationen zu schädigen, vor allem aber in seiner Religionsübung unbehelligt zu lassen und nach dieser Richtung ihn glimpflich zu behandeln »; Bées, *Jahrbücher*, III, pp. 378—379.

² Pour la date (1402) Onciul, *Titul lui Mircea*, p. 219, note 2.

³ Kałużniacki, *loc. cit.*, p. 824.

de passer aussi par les gués, chez les Turcs, « des Portes de Fer jusqu'à Brăila ». Une seule perception de douane, à Târ-goviște et, ailleurs, rien; les fermiers de ces revenus, là où ils existent, devant passer cette somme au compte du prince. *C'est le privilège de commerce le plus large et le plus riche en sacrifices qu'on puisse imaginer* ¹.

Nous avons déjà dit que Mircea devait cette nouvelle situation, d'un si grand prestige, à la lutte de Sigismond contre Ladislas de Naples ², *mais aussi à la défaite, à la captivité de Bajazet à Angora, en 1402, par le grand Khan Timour, ce qui changeait toute la situation dans ce Sud-Est de l'Europe.*

On a cru pouvoir parler, avec raison, de l'« hégémonie de Mircea dans cette Europe du Sud-Est, de son caractère représentatif » au point de vue culturel et ecclésiastique — nous ajoutons: par sa situation de patron de la Moldavie et par sa mission de défendre aussi la Transylvanie au point de vue militaire et politique même —, de « l'unité des Roumains du Danube et des Carpathes ³ ». Ou plutôt, il arrivera, par son habileté, et grâce aussi à un concours heureux de circonstances autour de ses frontières, à ce résultat.

A la bataille d'Angora, les Roumains n'ont pas pu participer, comme nous l'avions cru quelque temps auparavant ⁴. Dans la belle mention de la bravoure des auxiliaires chrétiens de l'armée de Bajazet, qui persévèrent jusqu'au bout à leur place, résistant aux formidables assauts des Turcs non influencés par les Byzantins de « Roum », et donc séparés des autres et méprisés par eux, à cause de leur corruption et de leur lâcheté, bien qu'ils eussent été de beaucoup supérieurs aux armées européennes, il est question des Serbes du despote Étienne, habitués depuis longtemps à aider militairement le fils de Mourad de Kossovo. Les rapports où se trouvait

¹ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 3 et suiv., n^o 1, d'après l'original, à Lwów.

² Jean de Maróth est mentionné comme Ban de Severin en 1404, mais ceci doit être considéré comme une erreur; Pesty, *Krassó*, III, n^o 156.

³ Minea, ouvr. cité, p. 99.

⁴ Voy. la chronique turque publiée par Giese, que nous avons reproduite dans les *Mem. Ac. Rom.*, année 1935.

Mircea à l'égard de celui-ci étaient restés certainement ceux d'après 1396: le prince roumain ne réclame pas ses possessions au-delà du Danube, et le Sultan, de son côté, voit dans la Valachie un État qui doit rester et auquel il ne veut pas même chercher, parmi les mécontents et les ambitieux, un autre Vlad, pour l'imposer en prince d'après sa volonté, en lieutenant chrétien soumis à ses ordres et étroitement lié aux begs des cités danubiennes.

Après la bataille d'Angora, Bajazet étant maintenant un prisonnier que Timour mène après lui dans cette « cage », qu'il faut comprendre seulement comme une voiture à grilles, pareille à celle dans laquelle se faisaient, jusqu' hier, les voyages des harems, son règne peut être considéré comme terminé. Ses fils, de très jeunes seigneurs, d'après la mode chevaleresque, prennent ce que chacun d'eux peut prendre. Dans la lutte qui commence pour le moment entre Soliman, qui se saisit de l'Europe, et Mahomet et Isa, qui se disputent les provinces d'au-delà des Détroits, on voit bien que, pour la race elle-même et pour ses chefs, la base était encore l'Asie des ancêtres. La domination de ce jeune Sultan d'esprit léger et adonné à la boisson, Soliman, ne menace et n'incommode personne.

Mircea emploie cette époque de calme assuré, dont il ne pouvait pas prévoir la fin, non pas pour essayer une nouvelle extension au-delà du fleuve, mais pour se consolider sur la rive gauche. Il possède, là, la forteresse de Severin et ses dépendances, et dépensera, ainsi que le dira plus tard son successeur, Vlad Dracul ¹, beaucoup du produit de ses salines pour élever ces fortifications de Giurgiu, qui devraient être recherchées sous la couche turque ultérieure et comparées aux murs, de la même époque, de Făgăraș, en Transylvanie. C'est de cette forteresse de Giurgiu qu'il concluait, ainsi que nous l'avons vu, sa nouvelle alliance avec son « ami » de Pologne, et dans le Moldave Alexandre, qui, lui aussi,

¹ J. Wavrin, *Enchiennes cronicques*, éd. M-lle Dupont ou Hardy; reproduit par nous dans le *Bul. Comisiei istorice*, VI, p. 132. Cf. N. A. Constantinescu *Cetatea Giurgiu*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXXVIII (1916).

mais beaucoup plus tard, aura affaire avec les Turcs, il voyait un allié naturel contre eux. Mais Soliman ne donnait aucune occasion de poursuivre l'oeuvre de défense du Danube, qui était resté frontière.

En même temps, Sigismond, qui, de son côté, ne pouvait pas oublier, mais sans mentionner les Occidentaux, et encore moins Mircea, sa défaite de la part « des Turcs très-cruels, ennemis mortels de nous et de notre royaume et même de toute la chrétienté, persécuteurs et blasphémateurs du nom du Christ »¹, cherche à se défaire des grosses difficultés que lui avait provoquées l'apparition de Ladislas, comme vrai héritier de sa parente, la reine Marie l'Angevine.

En 1403 encore, le Pape Boniface IX donnait tout son appui au Napolitain, envoyant un légat avec une mission non seulement en Hongrie et dans les royaumes réunis de fait avec elle, mais aussi dans les pays prétendus vassaux du royaume; « Serbie, Bosnie, Valachie et Bulgarie », pouvant passer aussi en Bohême et en Pologne, avec le même but d'écarter l'usurpateur, évidemment sans aucun droit réel, qu'était Sigismond². A ce moment même, celui-ci était à Knin, en Dalmatie³.

En 1404, Sigismond aussi, fort préoccupé de sa domination en Transylvanie et dans le Banat⁴, pouvait écrire en Occident, au duc de Bourgogne, zélé pour la croisade, qu'il avait conclu la paix avec Ostoïa, roi de Bosnie, successeur de Tvrtko, et que le pauvre Étienne Lazarévitch, qui est

¹ Turcorum, saevissimorum nostrorum videlicet et regni nostri capitulum inimicorum, imo totius christinitatis et nominis Christi persecutorum et blasphematorum; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 387.

² *Ibid.*, p. 422 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 428, n^o CCCL.

⁴ Un privilège pour les gens de Sibiiu, en 1404, de la part de Guillaume, duc d'Autriche; Zimmermann-Werner-Müller, o. c., III, pp. 329-330, n^o 1517. Correspondance avec Vienne, 1407; *ibid.*, p. 435, n^o 1589. En 1405 grand privilège de Sigismond pour la ville de Cluj; *ibid.*, pp. 346-350, n^o 1531. Aussi les numéros suivants. Pour Sibiiu (1406), *ibid.*, pp. 388-390, n^o 1552; p. 399 et suiv. Des comtes de Timișoara unis au Voévodat transylvain et au comté de Szolnok en 1402; *ibid.*, p. 268. En 1404, deux voévodes; *ibid.*, p. 307, n-os 1500-1501. Aussi deux vice-voévodes; *ibid.*, p. 313.

pour lui un simple *dux*, s'est soumis, et qu'il « est parti contre les Turcs avec de grandes forces » et que « l'empereur de Constantinople et le voévode de Valachie font de beaux exploits contre les mêmes Turcs et qu'il leur a envoyé de grands secours »¹. Choses exagérées et d'ailleurs inconnues.

Pendant cette même année, nous voyons ce roi, si harcelé, du côté de Tyrnau, du côté de Presbourg, en Moravie même, avec son armée². Les régions danubiennes sont donc confiées à Mircea, dont le voisin à l'Ouest est un Philippe de Korogh, qui porte le titre de « comte de Timișoara et de Sebeș », et emploie comme soldats des knèzes roumains, tels que les quatre fils d'un Bogdan de Mutnuc, ou un Apruzia, qu'il faudrait interpréter plutôt comme Oprișă (« Apprișă »), un fils de Iuga, un Mogoș, un Paul et un Șenchea (« Sinkay »), fils de Romain, bizarre mélange de noms maramorésiens d'origine ruthène chez ces guerriers du Danube, mais aussi une preuve des influences qu'exercent les Roumains les uns sur les autres³.

Car, à la même époque, nous voyons dans ce Maramurăș délivrer un diplôme, à Sighet, dans ce slavon de caractère russe occidental qu'on employait aussi en Moldavie, le vice-span Radu — le nom est valaque —, puis ces autres nobles : Bancu, Toader et Șendrea, nom dérivé de Șandru, qu'on trouve aussi en Moldavie, lesquels sont intitulés « nobles de Sarvasău », puis un Ivanciu, à côté d'un Dragomir, dont le frère porte le nom valaque de Dan, un Levko (Léon), comme en Galicie, un « Belcovitch », c'est-à-dire fils d'un Balica, un Costea, un fils de Dragoș, un autre Costea, fils de « pope », donc Popescul, un Nan de Săpânța, dont le nom correspond au Șipinț moldave. Il est question de villages donnés par Balica et le « magister » Dragu au

¹ Constantinopolitanum imperatorem ac Vaivodam Valachiae contra eosdem Turcos pulchra facinora gerere nosque illis magna misisse auxilia; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 429, n^o CCCLIII. Cf. la mention, déjà notée, de sa victoire sur les Turcs revenus de Hongrie; Iorga, *Acte și fragm.*, III, pp. 2—3. Cf. *Rev. Ist.*, 1937, avril-juin.

² N. Densusianu, *l. c.*, I², à la même année.

³ *Ibid.*



Fig. 57. — Église de Streiu.

couvent de Saint-Michel, avec la mention de la région du Câmpulung. Ces grands fondateurs ne sont plus vivants, mais il est question de leurs héritiers, le voévode Démètre et le « magister » qui porte le même nom d'Alexandre que le prince de Moldavie ¹.

Il faut ajouter que le même vieux savant russe émigré en Bohême, qui a trouvé cet acte si précieux, a montré dans une longue étude approfondie le caractère non authentique des documents par lesquels on a cherché à prouver l'ancienneté, dès le XI-e siècle, des Ruthènes dans ces régions, alors que les Roumains n'auraient été qu'une légère couche superposée de date plus récente ². Des Roumains, désignés comme tels, sont aussi Nicolas et Jean, fils de « Drugeth » (de Dragu, Drăghici) « de Homonna », famille d'avenir, qui habitent dans le district de Gepel » (d'après les *gyepü, indagines*). A côté, dans des endroits où il y a des champs de labour et des terrains de pacage pour les brebis, les voévodes Étienne et Stan. « Descendent » par là, comme à Kourumla, des Roumains portant des noms aussi caractéristiques que Stroe, Căliman, Bunea, Călin, Stanislav, fils de Balica (Balk), le knèze Negru, le knèze Cuciulat, Vancea, le knèze de Kozterna, en 1409 ³. De pareils éléments libres et « turbulents » se retrouvent dans le comté de Trenczin et ailleurs, peut-être même à Sáros, d'après les mêmes recherches.

Sous Sigismond encore, les Roumains nobles, les « vitèzes », de Sângiorzul Streiului, construisaient leur église d'un style particulier, qui s'étend dans toute la région et, comme nous l'avons déjà dit, se font représenter comme fondateurs dans

¹ Petrov, *Les plus anciens diplômes concernant l'histoire de l'Église et de l'hérarchie karpatho-russe de 1391—1498* (en russe) et notre reproduction dans les *Mem. Ac. Rom. 1926: Un témoignage de 1404 des plus anciens « Moldaves »*. Nous employons le résumé fait par M-Ile Chișcă. Aujourd'hui encore, dans tel article de M. Camille Krofta, réapparaît la légende détruite par Petrov. Sont mentionnés aussi les neuf villages roumains sous la forteresse de Muncaciui et « le voévodat de Kraïna », sous un « Wayvoda Walachorum », élu par son groupe et par les knèzes des villages.

² *Ibid.*, ouvr. cité, an 1337.

³ *Ibid.* Voy. aussi Kadlec, *Valasi*, où est citée la fusion avec les pères russes qui portent aussi le nom de Valaques (« Rutheni alio nomine Valachi »).

des vêtements de soldats, ayant l'épée d'honneur suspendue au cou, à côté de leurs femmes vêtues à la paysanne, et ils sont mentionnés dans une inscription slavonne, qui cite aussi le roi et le voévode de Transylvanie ¹.

En 1405, Sigismond, qui prend les titres périmés de « Rascie, de Serbie, de Galicie, de Lodomérie, de Cumanie et de Bulgarie », mais considère le Banat de Severin comme vacant, bien qu'il ne fût pas revenu dans ces régions, donne l'ordre de fortifier en Hongrie et en Transylvanie les cités pour qu'elles puissent résister elles-mêmes à une éventuelle invasion des Turcs ². La ville de Cluj reçoit en particulier ce droit ³. En même temps il donne comme successeur à Jean, fils de Grégoire, venu, après Philippe de Korogh, comme comte de Timișoara et de Sebeș, quelqu'un qui, comme auxiliaire, mais aussi comme rival de Mircea, auquel il n'entendait pas laisser une trop large place d'activité et d'initiative, jouera un grand rôle de combattant pour la Croix dans ces régions, ce Florentin, Philippe de Scolari, que les siens, qui en ont conservé la figure dans un tableau d'un peintre distingué, appelleront, d'après cette situation de « span » dans les parties roumaines sujettes à la couronne de Hongrie: Pippo Spano. En 1405 encore il prenait des mesures dans le Banat, retenant aussi les « magistri » roumains, qui se trouvaient à la tête d'une population exclusivement de leur nation; il porte seulement le titre de span de Timișoara, mais donne des ordres aux châtelains de Caraș, (« crassoföiensibus ».) On avait donné à celui qui remplaçait les Chevaliers Teutons, lesquels n'avaient pas voulu venir, aussi le revenu de « la Chambre du sel royal » en Transylvanie ⁴, et nous le voyons traiter avec des rouliers de Dej pour le transport de son sel jusqu'à Tokaj ⁵. Sous

¹ Voy. Iorga, *Cea mai veche ctitorie de nemeși români în Ardeal (1408—1409)*, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1926.

² N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 427—428, n^o CCCLXI.

³ *Ibid.*, pp. 439—440, n^o CCLXII (la même mention pour Severin). Un privilège pour Cluj, *ibid.*, 442—444, n^o CCCLXVI.

⁴ *Ibid.*, p. 441, n^o CCCLXIV.

⁵ Zimmermann-Werner-Müller, *ouvr. cité*, III, p. 414, n^o 1572. Son représentant, Mathias Baldi, de Sibiiu, est intitulé « camerarius »; *ibid.*, pp. 460—461, n^o 1613.

lui se trouvaient des Hongrois, comme Paul de « Chiapy » et Valentin de « Ihul », vicomtes de Caraş, ayant à côté aussi, comme de coutume, les « juges des nobles » : ils correspondent directement avec Sigismond¹. Les nobles roumains de ces régions, ces kénézes, combattaient aussi en Bosnie, comme l'avait fait un Denis Ciuca, et ils en obtenaient des privilèges de la part du roi².

Dans ces circonstances se place le voyage triomphal de Mircea à Severin pour rencontrer Sigismond, qui, dès le mois d'octobre, était déjà à Nagy-Varád (Orade)³.

Il s'était entendu maintenant avec les Turcs. Le jeune fils de Bajazet lui avait donné aussi les « régions tatares » et « les deux rives du Danube jusqu'à l'Océan » et Silistrie. Il les détenait de cet « ami » d'une autre religion comme un fief, d'après l'ancienne conception asiatique de l'inféodation par le drapeau, mais aussi d'après la nouvelle conception que les Turcs avaient trouvée dans les Balcons slaves, d'imitation occidentale; ne manquait pas même une certaine influence venant de cette attitude byzantine de « l'amitié » que l'Empire chrétien avait adoptée jadis envers les Bulgares du premier État.

Il semble que, du côté de Sigismond aussi, un don lui soit venu pour le maintenir dans les anciens liens d'alliance, car c'est maintenant qu'il peut s'intituler pour la première fois « duc d'Amlaş et de Făgăraş ». Alors que Sigismond, sous l'influence de ses conseillers, continuait la formule de la « vacance » du Banat de Severin, Mircea étant considéré seulement comme le maître de fait de cette forteresse, — ce qui, il ne faut pas l'oublier, représentait tout un district —, il s'intitule fièrement « seigneur du Banat de Severin », *gospodine*. Il tient en même temps à affirmer que lui, le Grand

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 441—442, n^o CCCLXIV. Cf. le document du « magister » Paul, fils de Laurent, vice-comte de Caraş; *ibid.*, p. 454, n^o CCCLXXII.

² *Ibid.*, pp. 445—446, n^o CCCLXVII. Pour d'autres guerriers du Banat, *ibid.*, pp. 448—450, n^o CCCLXX.

³ Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, p. 416, n^o 1574.

Voévode, est un prince autocrate de son héritage de la « Hongro-Valachie », de même qu'« autocrate » il est aussi sur la rive droite du Danube et en Silistrie. Et, en ce qui concerne Sigismond, il est seulement le « roi », et nullement son suzerain. On ne pouvait pas affirmer avec plus de décision une situation plus solide et plus honorable ¹.

Mircea venait certainement à cette rencontre avec un voisin dont il n'était plus le vassal pour faire décider le procès concernant Severin, voulant qu'on lui reconnaisse la forteresse et le district à titre de partie permanente de ses États. Comme cependant s'ajoutaient les intérêts, nouvellement créés, de Pippo et l'orgueil d'un vicaire d'empire, car Sigismond avait été élu dans cette qualité contre le faible roi des Romains, retenu par la situation italienne, Ruprecht du Palatinat, cette demande a dû être refusée.

Alors, de nouveau, le lien avec la Pologne s'impose. C'est de là que part l'acte, non daté et mal placé par les historiens ², par lequel Mircea, portant le même titre que dans le document précédent pour le couvent de Tismana, c'est-à-dire : « Grand Voévode et autocrate » (*samodržavni gospodine*) — le sceau porte « par la grâce de Dieu » —, dans le pays qu'il intitule ici, par égard pour les Polonais, « bessarabien », et mentionnant Amlaş et Făgăraş, qui ne nous intéressent pas sous ce rapport, comme « les régions d'au-delà de la Montagne », affirme sa domination de « gospodine » sur « beaucoup de cités turques ». Du reste, cet acte est daté de Giurgiu (10 août, donc 1409). Le vieux Vladislav, l'ancien « ami » est pour le prince de Valachie, encore jeune, seulement son « père », vers lequel il accourt avec des sentiments filiaux, lui envoyant non seulement son hommage, mais aussi l'assurance de sa « vraie amitié et, de son don d'amour ». Mircea dit avoir été accusé par des lettres royales à cause de ses rapports avec la Hongrie, et d'une façon plus précise,

¹ L'original chez Vénéline, ouvr. cité, p. 22—23; en roumain, chez Hasdeu, *Arch. Ist.*, II, p. 98, n° 134.

² Voy. aussi Onciul, *Mircea-cel-Bătrân*, loc. cit.

d'avoir « confié des secrets aux boïars de Hongrie » — comme à un prince étranger — « et ils ont dit au roi de Hongrie que tu as envoyé des lettres et des ambassadeurs et tu t'es uni d'amitié avec les Turcs, pour commencer une guerre contre les chrétiens et la Couronne de Hongrie ». Mais Mircea pardonne cette accusation, conscient d'être resté « vrai ami du commencement et jusqu'à ce moment ». Il ne sait rien de ce que l'on met sur son compte. « Je suis tien, et tiens sont aussi les enfants que j'ai, car ce sont tes neveux et tes fils, de même qu'ils sont les miens », — ce qui montre peut-être un nouveau mariage passager de Mircea avec quelque princesse russe, si Mara elle-même n'était pas une Marie russo-lithuanienne. Et il poursuit : peut-être ces accusations viennent-elles de l'imagination des ambassadeurs du roi lui-même, qui sont allés en Hongrie, — ce qui signifie que Mircea accuse Vladislav lui-même d'avoir des rapports cachés —, « mais, de mon côté, pas une lettre n'est allée chez les Hongrois et je n'ai envoyé aucune missive. Si tu ne crois pas ce que je te déclare, va-t'en demander en Hongrie si je leur ai envoyé des lettres, et ils te montreront qu'il n'en est pas ainsi, comme je viens de le confirmer ».

De fait, Mircea avait rompu totalement avec Sigismond, qui se trouvait dans les pires relations avec Vladislav. Celui-ci était revenu aux projets de croisade recommandés aussi par le Pape ¹, alors que le roi de Hongrie se mêlait des affaires de Bosnie, disputée entre Ostoïa et Étienne Tvrtkovitch et où s'était levé un nouvel ami des Hongrois, Chrvoïé, Grand Voévode, qui prend, en même temps contre Venise et contre les droits de la Hongrie elle-même, le titre de duc de Spalato, porte ouverte pour lui sur la mer ². En même temps il envoie à Venise, avec laquelle il partageait les possessions balcaniques de son ancien rival Vladislav, l'Italien Guillaume de Prata, chargé en première ligne de discuter les

¹ *Ibid.*, pp. 452—454, n° CCCLXXIV.

² Voy. Klaić-Bojnicic, *Geschichte Bosniens* ; Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, I et (d'après les ouvrages hongrois), Élie Minea, *loc. cit.*, pp. 113—114.

questions de l'Église occidentale, coupée en deux par le schisme, dont le vicaire impérial avait le devoir de s'occuper, mais de proposer en même temps, comme en 1397, la ligue contre les Turcs.

Le fait que en 1403 sont mentionnés à Péra un « ancien consul » et un « ancien caissier » de Licostomo (Chilia) ¹ montrerait que maintenant les Valaques y étaient maîtres.

Considérant à ce moment Licostomo-Chilia comme un point qui lui appartient à lui, et non à Mircea, il voulait partir de là, sur des vaisseaux vénitiens, en même temps qu'avec des contingents d'autres princes, pour descendre à Gallipolis, où avait été jadis le comte Amédée de Savoie. La réponse a été, naturellement, que la République attendait la création de cette alliance entre les princes chrétiens ². Mais, en juillet 1409, un archevêque de Sultanieh, envoyé de Timour, se trouvait à Braşov, après avoir traversé la Valachie ³.

Or, en 1409, un autre fils de Bajazet, Mousa, surgit, et Mircea en fera un instrument de sa politique, fortifiant ainsi sa situation sur l'autre rive du Danube, d'autant plus que, s'étant détaché, lui aussi, de la Hongrie, le Serbe Étienne Lazarévitch entrera pour le moment dans cette triple alliance, on peut dire : cette « entente balcanique », qui devait durer quelques années. Du reste Étienne, que Mousa avait commencé par attaquer, allant jusqu'au siège de Semendrie, était le frère de la femme serbe de Bajazet ⁴, et cependant Mousa, pour les Serbes un « Mousia », lui faisait la guerre ⁵.

Dés 1409, le jeune Sultan passait par la Valachie pour commencer la lutte contre son frère qu'il croyait pouvoir remplacer,

¹ Iorga, *Acte și Fragm.*, III, pp. 5—6. La souvenir des « Francs » aux vaisseaux; G. Cucu, *200 Colinde populare*, p. 111, n° 87.

² Ljubić, ouvr. cité, VI, pp. 136—138; cf. aussi pp. 99—100 et 160 (le document aussi dans Theiner, *Vetera monumenta hist. Hungariae sacram illustrantia*, II, pp. 179—180). Le 29 décembre 1408, le roi accorde le privilège le plus large aux Brassoviens, qui auront aussi le droit de vendre à l'aune toute espèce de drap ou de toile; Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, III, pp. 470—471, n° 1625.

³ *Ibid.*, p. 481, n° 1635.

⁴ Laonikos Chalkokondylas, I, pp. 165—166.

⁵ Chronique serbo-moldave, dans J. Bogdan, *Cron. Inédite*, p. 95.

facilement ¹. Au commencement de l'année 1410, à Yambol, ville prise par les Turcs contre les Bulgares au commencement du règne de Mircea, le jeune prétendant, qui avait peut-être un contingent roumain et serbe avec lui, gagne la victoire pendant l'absence de son frère, qui se trouvait en Asie. Mircea négocie en sa faveur avec l'empereur byzantin, avec lequel il se trouvait dans les meilleures relations ². Mais, après quelques mois, le 15 juin, trahi par les Serbes, Mousa perdait la bataille de Kosmidion, et une nouvelle tentative, le 11 juillet, ne fut pas plus heureuse. Byzance s'obstinait à soutenir Soliman.

Enfin, au commencement de l'année suivante, le vaincu, s'étant refait une armée, gagne une victoire décisive sur Soliman, qui est tué le 17 février. Mousa assiégea aussitôt Constantinople, cité ennemie.

Ainsi, de la grande puissance de Mourad et de Bajazet, on en était arrivé au point que Mircea pouvait créer un Sultan, et Byzance, jadis assiégée et réduite aux extrémités, se montrait capable d'en soutenir un autre ³.

¹ Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, I, pp. 349, 351.

² Ljubić, ouvr. cité, VI, p. 105; chronique, dans Papadopoulo-Kérameus, *Ἱεροσωλομυτικὴ βιβλιοθήκη*, à côté de la chronologie dans Gelcich-Thalóczy, *loc. cit.* Cf. Iorga, ouvr. cité, p. 193 et suiv.

³ Sur les premiers rapports de Mircea avec Mousa, voy. aussi Phrantzès, p. 86 et suiv.; Dukas, p. 87 et suiv.; Chalkokondylas, éd. citée, p. 160, qui mentionne la promesse du jeune Sultan envers son protecteur: *αὐτῷ τε διαλέχθη τά τε ἄλλα, καὶ ὥς, ἦν ἐπὶ τὴν βασιλείαν συνεπιλέβηται δοῦναι αὐτῷ πρόσδορον ἐν τῇ Εὐρώπῃ καὶ χώραν οὐκ ὀλίγην*. On parle cependant d'un fils de Mircea, retenu par l'empereur comme prétendant, et du commandement d'un prince valaque dans le contingent roumain qui aidait Mousa; *ibid.*, pp. 160—161. Dans tout cela il y a une grande confusion (voy. aussi, pour la retraite de Mousa, vaincu dans le second combat: *συγγενόμενος Μόρξεω Δάνῳ τῷ Δακίας ἡγεμόνι*; p. 163). Il se serait retiré dans les Balkans, chez Dan, fils de Mircea, qui serait resté donc là, ce qui est impossible. Une seule chose est certaine: que l'empereur considérait Soliman comme le Sultan légitime et l'aidait de toutes ses forces, ainsi que l'a fait jusqu'à la fin le despote serbe. Soliman, apparenté à Byzance par son mariage avec la fille de Giannino Doria; *ibid.*, p. 161. Les passages concernant les luttes entre les Sultans, dans une traduction roumaine, chez Iorga, *Studii și doc.*, III, p. 10 et suiv.

Au mois de mai 1410, on voit les efforts de Mircea pour gagner l'empereur en faveur de Mousa; son ambassadeur revient par Avlona, avec laquelle donc, avec ce pays conduit par son homonyme, le prince de Valachie conservait des rapports ¹.

Pendant tout ce temps, alors que Mousa s'appuie sur une alliance avec deux des princes du Sud-Est européen, Sigismond reste sans lien avec les chrétiens dans son expédition à Srébrnitza de Bosnie, pendant cette année 1410, en automne ².

La mort de Ruprecht, le 18 mai, préparait l'élection comme empereur du roi de Hongrie, ce qui fut accompli en juillet de l'année suivante. *L'élu inaugurerà maintenant dans le Sud-Est européen une politique impériale qui cherchera le remplacement de l'hégémonie de Mircea et même, si c'était possible, la destruction de ce dangereux voisin.*

C'est cependant le moment où la politique du prince de Valachie triomphe de la façon la plus complète. Sigismond ne gagna rien par ce titre impérial, qui le forçait à être toujours par les chemins, jusqu'à Paris et à Londres même, pour des pompes vaines, sans pouvoir réconcilier le roi de France, le malheureux Charles VI, avec celui d'Angleterre, et le liera d'une façon indissoluble, pour des scènes solennelles quelquefois, d'autres fois ridicules, au problème si difficile du retour à l'unité de l'Église occidentale, par le concile général de Constance, puis de Bâle.

C'est alors que Mircea a pu prendre les plus larges titres sud-danubiens, dont la réalité ne doit pas être cependant trop exagérée.

Au même moment, le Moldave Alexandre conservait son alliance avec la Pologne, qui n'utilisa pas son concours militaire dans la lutte contre l'Ordre Teutonique, battu à Tannenberg, en 1410, mais un autre contingent moldave figurera au siège de Marienburg ³. En 1411, au milieu des difficultés sans cesse provoquées par la question de la Prusse, qui ne

¹ Ljubić, ouvr. cité, VI, p. 105; Gelcich-Thallóczy, p. 193 et suiv.

² Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, III, p. 439, n° 1648.

³ Długosz, à cette année.

pouvait pas être résolue par une victoire, et devant l'inimitié permanente de Sigismond, Vladislav cède de fait au prince voisin Sniatyn et Kolomia, avec toute la Pocutie, sous la forme, commune à cette époque,— comme pour le cas de l'achat du Brandebourg, que Sigismond céda à Frédéric de Hohenzollern,— de l'ancien emprunt de mille ducats de Gênes, qualifiés de « roubles francs », qui *ne devaient* pas être payés, de cette façon ou en argent lithuanien, en argent massif, au terme fixé de deux ans. Sous la forme d'un simple gage jusqu'à d'autres possibilités de paiement sans terme, il s'agissait d'une vraie mise en possession.

Un envoyé spécial, le staroste de Trębowla, était venu à Suceava avec cette mission. Il apportait le document tout fait, dans lequel la situation d'Alexandre est définie autrement que pour le passé : il est maintenant un « hospodar », un maître de son pays, et est considéré comme « notre ami ¹ ».

L'explication de ces changements d'une si grande importance, *qui contenaient de fait la reconnaissance solennelle de l'indépendance de cet autre État roumain*, se trouve dans l'acte suivant, conclu à Roman, le 25 mai. Alexandre « par la grâce de Dieu, prince du pays moldave », mentionnant par pure forme le maintien des liens de vassalité affirmés au commencement encore débile d'un règne qui était maintenant solidement fortifié et soutenu par une amitié aussi utile que celle de Mircea, s'engage, au cas d'une attaque hongroise contre la Pologne, à entrer en Hongrie pour conquérir, au profit de son grand ami, mais, si lui-même est attaqué, Vladislav, en tant que « suzerain », se jettera sur les possessions de Sigismond ². A la fin il y a une clause prudente, par laquelle Alexandre s'assurait que le roi ne passerait pas ses frontières et ne pénétrerait pas dans son héritage paternel, dans lequel il pouvait comprendre aussi cette Pocutie sur laquelle il se croyait déjà maître. Il faut ajouter qu'ici on ne voit pas les sceaux des boïars comme garantie : c'est le prince qui décide.

¹ Kałuźniacki, *loc. cit.*, p. 829.

² *Ibid.*, pp. 830—831, n^o DCLVII; cf. éd. Costăchescu, *loc. cit.*

Sur la base de cette bonne entente avec le royaume voisin, on demande en septembre aux marchands de Lwów, par une ambassade spéciale¹, un privilège de commerce plus favorable, qui est accordé le 1-ier octobre. S'appuyant sur une ancienne coutume, sur l'exemple des Tatars, resté comme base, et employant les termes mêmes des anciens maîtres (*tarhat, tarhan, tamga*), et avec l'intention de favoriser la capitale de Suceava, dont Alexandre voulait faire la principale place de vente, sans supprimer les douanes de Baia, de Jassy, de Neamț, de Roman, de Bârlad, de Tighinea, de Cetatea-Albă, des places de douane resteront à Moldovița, à Trotuș, à Bacău, à Dorohoiu, à Cernăuți, à Siretiu, qui est une *Stapelplatz*. D'après le principe du calcul *ad valorem* mais parfois aussi d'après le poids, on fixe des taxes, différentes d'après l'origine de chaque marchandise. Beaucoup de ces marchandises viennent de la Crimée génoise, étant d'origine d'outremer: des soiries, de la *camha* (en italien: *camoccato*), du poivre, de l'encens², de même que le vin de Malvoisie. L'exportation comprend: du bétail, de la laine, des porcs, des brebis, même des chevaux, mais pas de bons chevaux, des peaux d'écureuil, des fourrures de renard. Sont défendus les articles suivants: les peaux de lynx, qu'on achetait aussi en Hongrie, l'argent et la cire, admettant que des « pierres » de cire soient achetées chez les Valaques et chez les Brassoviens, d'où arrive aussi le fer-blanc³. Le privilège est valable aussi pour les Hongrois et pour les Valaques, qui sont appelés « Bessarabiens », pour éviter le mot de « Roumains », jusqu'à Brăila. Les comptes sont faits, comme poids et comme argent, d'après la coutume galicienne, russe, en *tovars*, *grivnes* et *gros*, en *cantares* et en roubles. Mais Alexandre ne permet pas d'établissements comme ceux des marchands étrangers chez les Tatars ou dans les États francs des Lieux Saints: avec des brasseries, des

¹ Czołowski, *Pomniki dziejowe Lwówa*, II, p. 48; Iorga, *Studii și doc.*, XXII, pp. 293—294.

² C'est le *témiape* = *témiane*, que ne pouvait pas comprendre Hasdeu.

³ жинот à côté de серео signifie fer-blanc, venu de Hongrie.

cabarets, des fours à pain et des étals de boucherie. Il ne peut pas admettre l'idée que l'on puisse éviter de quelle façon que ce soit son autorité ¹.

Les chapeaux, les pantalons, les armes (arcs, épées), sont d'origine allemande, Nous voyons des Génois de Caffa qui achètent en Valachie trois cloches ².

La politique de Mircea reste au cours de cette année celle d'Alexandre aussi, et même il est évident que c'est lui qui a conseillé à ce dernier de prendre une décision aussi hardie à l'égard de la Hongrie. En effet, quelques jours auparavant, de Giurgiu, où il était occupé à prendre possession des territoires qui lui revenaient sur la base des anciennes cessions, d'après la convention avec Mousa, maintenant maître incontesté des provinces turques d'Europe, le prince de Valachie s'engageait à défendre Vladislav contre toute invasion de Sigismond, à laquelle il aurait répondu par une invasion « entre les frontières du royaume de Hongrie..., incendiant et faisant tout le mal possible ». En échange, lui-même jouira du même concours. Évidemment, les rapports sont seulement ceux de parents ou d'alliés (*consanguinitatis fraternitas*), « comme un frère avec son frère » (*tamquam amicus et frater fratri*). Et, si quelqu'un d'entre les nôtres (*siquis ex nostris*, — ce qui est une allusion à Alexandre, — faisait quelque mouvement contre lui, Mircea, ou contre le roi, il cherchera « à le détruire, jusqu'au dernier sou » ³.

La tendance vers les aventures de Sigismond, son ancienne prétention sur le Danube, dès 1395, l'idée qu'il lui fallait comme point de départ Chilia, la haine contre les princes roumains

¹ En slavon dans les *Acta zapadnoi Rossii*, I, pp. 30—32, en roumain chez Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, pp. 130—132; cf. Iorga, *Ist. Com.*, I, 2-e éd., pp. 85—87; Iorga, dans la *Revue de l'Orient latin*, IV, pp. 78—79. Cf. aussi de même *Chilia și Cetatea-Albă*, p. 58.

² Comptes de Caffa.

³ *Coërcere ac omnino funditus destruere usque ad ultimum quadrantem*; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 472—473, n^o CCCXVI. Que Mircea ne porte pas d'autre titre que celui de « Vaivoda Transalpinus », ceci ne prouve rien (cf. Onciul, *Mircea-cel-Bătrân*, p. 22, note 26), car un « etc. », est ajouté.

qui s'étaient détachés de son influence, de même que l'esprit satanique de Vitold, qui, ayant perdu l'appui du seul prince moldave patronné par lui, Étienne, et conservant son inimitié envers la lignée de ce Romain qu'il avait contribué à faire disparaître, enfin le regret de n'être entré, à partir du privilège de commerce de Mircea, son beau-frère, en 1403, dans aucun des actes conclus par le prince de Moldavie, fils de Romain, avec ses voisins de l'Est, toutes ces tendances, partant de motifs si différents, ont amené l'infâme acte secret pour le partage de cette Moldavie si fidèle, en 1412.

A l'instigation du Lithuanien, qui poursuivait une couronne royale que Sigismond pouvait lui donner, on avait préparé une entrevue entre les deux gendres ennemis de Louis-le-Grand. Ils se virent à Lublau, près de la frontière hongroise.

Sigismond propose, commençant par un préambule harmonieux, un texte de « fraternité » et d'alliance contre les Turcs, dont l'action ne se dirigeait nullement vers les Polonais. Reconnu comme vassal de la Pologne, Alexandre devra donc aider, au premier ordre de la part de son suzerain, à la première demande, le seul qui était en danger, c'est-à-dire le roi de Hongrie, lorsque celui-ci commencera une grande expédition employant « un millier de lances » Autrement, la Moldavie sera partagée.

Le roi-empereur, qui croyait pouvoir créer une seule unité de croisade en Orient, comptait que de ce pays condamné on lui donnerait une moitié dans « la grande forêt » des Carpathes, qu'il connaissait du reste par l'expérience pleine d'enseignements de sa campagne pendant l'hiver de 1395, et aussi « de la petite forêt », les deux étant qualifiées de Bucovines (forêts de hêtres) ¹. *Puis la bande au dessus*

¹ Décivant la façon dont on a traité avec « les Turcs et leur empereur Bajazet », ouvertement et à plusieurs reprises (*alternata vicissitudine*), Sigismond parle aussi d'un secours polonais que nous ne connaissons pas par ailleurs; N. Densusianu, *loc. cit.*, I^a, p. 388. Quant aux rapports de la Moldavie avec les

du Danube, dont Sigismond poursuit, en ce moment aussi, la domination, au Sud, de Bârlad, région qui forme une unité tendant à se séparer, à ce qu'il paraît, dans l'organisation de la Moldavie et qui, à l'époque des luttes entre les membres de la dynastie, pourra former un apanage des cadets, étant un État séparé. La ligne passera au-dessus de cette Chilia, si longtemps désirée, qu'après une trentaine d'années les Hongrois arriveront de fait à garder par leur garnison et leurs canons, et s'arrêtera au rivage de la mer. Le reste du pays, avec Suceava, avec Jassy, avec Cetatea-Albă, qui, en effet, était réservée aux Polonais, alors que les Génois la considéraient encore en 1410 comme leur appartenant ¹, passera aux possessions de Vladislav. Il semble qu'à ce moment Alexandre avait déjà construit une Chilia sur terre ferme, celle qui s'est continuée jusqu'aujourd'hui, en face de Licostomo dans l'île, mais, même si Mircea avait été le maître dans une seule Chilia, Sigismond n'aurait eu aucun motif de s'arrêter au droit du prince de Valachie qui s'était détaché de lui ².

Comme pour le cas des propositions faites par Romain Herescu et Radu Gotcă, les ambassadeurs de jadis, envoyés par Mircea à Vladislav, il ne s'ensuit pas que de pareilles offres dussent être ratifiées par Vladislav, alors que nous a été conservée la forme de la ratification par Vitold. En

« Infidèles », Alexandre donne à un Sultan, « şoldan », Pierre, qui dépendait de lui, en 1411, le village de Timirtaşăuți, ancien établissement de Timourtasch, où il y a des « cours » de Tatares qui pouvaient être donnés comme esclaves des couvents; Costăchescu, ouvr. cité, p. 92. Voy. aussi *ibid.*, p. 95. Les Tamirtachintzes aussi chez Kaluzniacki, *loc. cit.*, p. 839.

¹ Nicolas de Porta, notaire génois, dans le *Recueil des Historiens des croisades*, V (1895), col. 239 A. La découverte récente d'une monnaie de Cetatea-Albă, avec le bison moldave et l'inscription *Ασπροκάστρου* (voy. Vlad Şah-Nazarov, dans la revue *Cetatea-Albă*, IV, p. 9 et suiv., et notre planche) montre que, au début, on a conservé une certaine autonomie et le droit de frapper monnaie; cf. aussi l'étude de M. Paul Nicorescu, *Monete moldoveneşti bătute la Cetatea-Albă*, Jassy 1937, et N. Iorga, dans les *Mem. Ac. Rom.*, 1937.

² D'après Długosz et Dogiel, *Codex diplomaticus Poloniae*, d'après Katona, *Hist. critica*, et Fejér, *loc. cit.*, éditions modernes de Oulianitzki, *Materiali, Caro, Liber Cancellariae*; Prochaska, *Codex epistolaris Vitoldi*, pp. 229—230; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 483—487, n^o ccccc1; le serment de Sigismond, *ibid.*, pp. 493—494, n^o cccccvi.

effet, le roi de Pologne n'avait aucun intérêt à ce que son adversaire pendant une vingtaine d'années devienne son voisin aussi ailleurs que dans ces régions de Galicie, alors que pour Sigismond il y avait un grand avantage à prolonger le long de la Moldavie méridionale sa frontière au-dessus de la Valachie de Mircea.

Donc, si, jusqu'au dernier moment, Alexandre, qui était peut-être le mari d'une catholique de Hongrie, Marguerite, pour laquelle il aurait fait élever un monastère de rite latin, accru à l'occasion d'un mariage plus illustre, à Baia¹, était aussi favorable à la foi catholique, l'acte était encore plus répréhensible.

Ni Alexandre², ni Mircea n'ont connu ce document de trahison grossière, d'avidité démesurée et d'illusion aventureuse, qui ressemble à ce qu'on dit avoir été arrangé pendant la grande guerre entre les Allemands et le Ministère russe de Stürmer, pour le partage de la Roumanie alliée. Même Stibor s'occupait pendant cette année des taxes qui seront payées à l'importation et à l'exportation dans les rapports avec la Moldavie, présentant la même liste coutumière des articles de commerce que nous trouvons aussi dans les privilèges accordés aux Brassoiviens par les princes de Valachie³.

La preuve que les Moldaves ignoraient complètement ce pacte se retrouve aussi dans le fait qu'en 1413 il était question de fonder un évêché catholique à Baia, où, selon le roi de Pologne, qui l'écrivait au Pape, il y avait une pauvre église de la Trinité, l'évêque étant « grec »: il était question d'y nommer un Jean Riza, dominicain, et des recherches furent faites par l'évêque de Kamieneç⁴. Mais, pour cela, il fallut attendre le nouveau mariage d'Alexandre avec une catholique⁵.

¹ *Ibid.*, p. 470, n° CCCLXXXVIII.

² Qui donne un document de Suceava, le 5 avril; Kałużniacki, *loc. cit.*, p. 832.

³ *Ibid.*, pp. 491—493, n° CCCCv.

⁴ Auner, *Episcopia de Baia*, dans la *Rev. Cat.*, 1915, p. 89 et suiv. Aussi nos observations dans la *Rev. Ist.*, I, pp. 183—184.

⁵ Cf. Długosz et Cromer; Élie Minea, ouvr. cité, pp. 133—134, 139. La date est bonne: ceci est prouvé par la mention des combats de Mircea contre les Turcs.

La mort de la princesse Anne et ce mariage d'Alexandre avec la Lithuanienne Ryngalla, parente de Vladislav et de Vitold, ouvrira une nouvelle ère, et nous trouverons le prince de Moldavie en chemin vers Sniatyn¹, oubliant ses droits sur la Pocutie. En même temps, la visite de Sigismond Koributh chez les Valaques en 1414 était destinée à rapprocher Mircea de la nouvelle politique lithuanienne¹.

A ce moment, et *précisément en vue de la réalisation de son grand projet danubien*, Sigismond, qui avait appelé sur le Danube Filippo, le brave Florentin, devenu comte de Timișoara et seigneur d'Ozora, accroît, en avril 1412, le rôle de cet auxiliaire.

On voit Pippo donner un document à Nagy-Varád (Orade), qui se rapporte à des draps pris aux Brassoviens par les burgraves de Tâlmăciu, qu'on croit avoir été conseillés par les gens de Sibiiu. Il porte maintenant ce titre de Ozora, d'après une localité de cette Bosnie où il avait accompagné le roi pendant l'année précédente². On le voit ensuite à Bude, décidant dans une querelle concernant non seulement le sel, mais aussi le drap, entre les habitants de Dej et ses vice-*camerarii* de Sătmar³. Il s'intitule maintenant «span des chambres des sels royaux». C'est lui qui agit comme rapporteur permanent auprès de son maître⁴. Mais, en 1413, Pippo d'Ozora est seulement comte de Timișoara, de Csanad, de Caraș, de Cubin et d'Orade⁵. Il était chargé aussi, du reste, d'une mission auprès du Pape⁶.

¹ Iorga, *Studii și doc.*, XXIII, p. 293.

² Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, III, pp. 521—522, n^o 1673. Il y avait un *camerarius* à Turda.

³ *Ibid.*, p. 537, n^o 1686. Pero, le vice-*camerarius* turdain, paraît avoir été un Italien.

⁴ *Ibid.*, p. 548. Des mesures royales, d'après la demande des Saxons, concernant le sel d'Ocna Sibiiului; *ibid.*, p. 565, n^o 1709.

⁵ Pesty-Ortvay, ouvr. cité, p. 357; chez Minea, ouvr. cité, p. 106. Pour Ladislav de Losoncz, qui commandait à Orșova, à Mehedia, à Caransebeș et à Lugoș, voy. Prochaska, *Codex Vitoldi*, pp. 100—101. Un Étienne de Losoncz avait été Ban de Severin en 1347; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 4, n^o III.

⁶ Minea, ouvr. cité, p. 129. Pour Pippo, Wenzel, dans le Bulletin de l'Académie de Budapest, 1859, aussi dans le *Tört. Társ.*, 1884. En 1413,

La Transylvanie était confiée à l'ancien ami et collaborateur Stibor, qui se fait appeler, en juillet 1412, voévode de Trenczin, de Bistritz (autre que celle de Transylvanie), de Nyitra et de Szolnok¹, et pour les Szekler le comte est toujours Michel, fils de Salomon de Nadasd².

Pendant cette année 1413, Mircea avait perdu son ami turc, Mousa. Son frère, Mahomet, venant d'Asie, avait vaincu celui qui par ses actes de violence s'était aliéné rapidement les sympathies; ainsi, il avait fait aveugler le fils de Prélioub, le seigneur serbe de Thessalie, pour prendre son pays³. L'inconstant Étienne avait passé, lui aussi, du côté de Mahomet, et il commanda une des ailes de l'armée de ce rival⁴.

Dans la lutte décisive, ayant eu le bras coupé au moment où son tempérament violent bien connu l'avait amené à se jeter sur les traîtres qui venaient de l'abandonner, Mousa s'enfuyait vers le pays de Mircea: pris dans des marais, il fut amené devant son frère, qui ordonna de l'étrangler⁵.

Sigismond était dans le Frioul, avec son armée, et il alla jusqu'à Udine; Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, III, p. 563 et suiv. La reine Barbara était restée comme régente; voy. *ibid.*, pp. 573—574, n° 1717. En 1414 il est à Crémone; *ibid.*, pp. 591—592, n° 1730. Puis, pendant cette même année, il revient à Bude. En 1414, en été, il est à Spire; *ibid.*, p. 612 et suiv. *On dirait l'ancien empereur romain Adrien.*

¹ Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, III, p. 527. En septembre 1412 il est à Braşov; *ibid.*, pp. 538—539 et suiv., n° 1688 et suiv. Il confirme aussi le privilège de commerce avec la Valachie, contenant la douane en « poissons de Brăila » (*Breill*); *ibid.*, p. 546. Il est appelé seulement span de Szolnok; *ibid.*, p. 551. Mais bientôt il ajoute aux anciens titres, moins Bistritz, Borsod; *ibid.*, p. 552 (il y eut un conflit de commerce, aussi pour du miel, de la cire pris dans les pays roumains) entre Braşov et les Szekler des Sept Sièges.

² Le comte avait été jadis un Roumain, Dragu, comte des Szekler, ce qui renvoie au voévodat maramorésien de ce nom; *ibid.*, p. 531.

³ Laonikos Chalkokondylas, I, p. 199.

⁴ *Ibid.*, p. 170.

⁵ *Ibid.*, p. 172. Pour la mort de Mousa, voy. Iorga, *Gesch. des osm. Reiches*, I, pp. 353—360.

Pendant la même année de la catastrophe de Mousa, Mircea, dont la politique se dirigeait maintenant vers la Hongrie, accorde un privilège solennel aux gens de Braşov¹.

Les relations commerciales de la Transylvanie avec la Moldavie continuent à ce moment, en 1412, et Stibor apparaît avec toute une suite à Bistriţa, le 21 juillet, et il décide en ce qui concerne les droits de douane de Rodna, augmentés par un certain Procope, qui en était le fermier. Il trouve que Rodna était « totalement désolée » (*penitus desolatum*) et Bistriţa elle-même abandonnée². L'ancien guerrier reste à Bistriţa, prenant différentes mesures jusqu'à la fin du mois. Il satisfait aussi les prétentions des villageois, en partie des Roumains, — s'il n'est pas question précisément de ces *populi et iobagiones* contre lesquels portent plainte les trois nobles saxons délégués, — du village de Ieud, contre les nobles³. Parmi ceux qui l'entourent, il y a un Jean de Doboka⁴. Un peu plus tard, on voit Alexandre présenter des doléances du fait que les gens du comte des Szekler exigent à Braşov une douane non prévue de ces marchands, et aussitôt Stibor prend des mesures énergiques pour remédier à cette violation des coutumes⁵.

Après la chute de Mousa, les places d'au-delà du Danube furent reprises par les Turcs ou abandonnées par Mircea lui-même, qui n'avait plus, après la perte de son « frère » païen, qualité pour les dominer.

¹ J. Bogdan, *Documente privitoare la relațiile Țării-Românești cu Braşovul și cu Țara-Ungurească*, în sec. XV și XVI, I, 1905, pp. 3 et suiv., 36 et suiv.; Iorga, *Doc. Trans.*, I, pp. 8—9.

² Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, III, pp. 527—529, n° 2679. Les articles de commerce sont ceux que nous connaissons. Voy. aussi le numéro suivant, pour le droit de pêche des gens de Bistriţa, que le même Procope avait réduit (confirmation par Sigismond; *ibid.*, pp. 612—614, n° 1742). Cf. aussi *ibid.*, les pages suivantes, puis p. 625 et suiv. Le numéro 1681 comprend une délimitation après la même date.

³ *Ibid.*, pp. 535—536, n° 1684.

⁴ *Ibid.*, p. 534. Confirmation par Sigismond; *ibid.*, pp. 612—614, n° 1742. Cf. aussi les pages suivantes, puis p. 625 et suiv.

⁵ *Ibid.*, pp. 554—555, n° 1697.

Mais il ne renonça pas à son immixtion dans les Balcans et chercha aussi plus loin de jeunes clients parmi les descendants, vrais ou imaginaires, d'Osman. Les rechercher, les découvrir, les envoyer, pour qu'ils tombent les uns après les autres, occupera le reste d'une vie qui était réduite maintenant à un modeste rôle de défensive.

D'un autre côté, Sigismond est au concile de Constance (mois de janvier) comme grand ordonnateur, bien que sans aucun résultat, pour l'Église. La Valachie n'est pas représentée, alors que de Moldavie vient, de la seule ville catholique de Baia, un délégué, qu'une note contemporaine appelle Kiryla¹, mais qui doit appartenir à ces familles saxonnnes qu'on y trouve gouvernées par les leurs et écrivant des lettres en allemand, à cette époque et plus tard aussi, pour aller ensuite reposer sous les pierres tombales, ornées du portrait de St. François et d'inscriptions, dans leur langue et en latin, dans l'église élevée par le prince Alexandre pour faire plaisir à sa première femme catholique supposée.

Pendant tout ce temps, on n'observe aucun mouvement de la part des Turcs. Entre l'empereur absent, le Sultan pacifique et le prince moldave, qui conservait ses anciens sentiments, Mircea pouvait continuer, avec les boïars qu'il déclarait, dans son nouveau traité avec la Pologne, partager sa ligne de conduite, une domination calme certainement, mais l'époque de la grande politique, quand il en avait en quelque sorte les fils entre les mains, était passée.

Dès 1415, se lève Moustapha, fils de Bajazet, qui s'offre aux Vénitiens. Ceux-ci le renvoient à Mircea².

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 497, n^o CCCIX, où il était question de « députés des villes », mais il ne peut pas être question de la Moldavie, et Chilia, à laquelle nous avons pensé autrefois, n'était pas un centre catholique. (mais il y avait des Franciscains). Pour les Roumains à Constance, voy. aussi D. A. Sturdza (d'après la chronique d'Ulrich de Richental), dans les *Mem. Ac. Rom.*, série II, XVI, et C. Karadja, *ibid.* Cf. Finke, *Quellen und Forschungen zur Geschichte der Konstanzer Konzils*, Paderborn, 1889, et Hans Belée, *Polen und die römische Kurie in den Jahren 1414—1424 (Osteuropäische Forschungen, cahier 2)*, Berlin, 1914.

² Iorga, *Acte și fragmente*, III, pp. 6—7.

Arrivé en Valachie, ce Turc envahit immédiatement la Bulgarie ¹.

Le 2 avril, le Sénat vénitien, envoyant au Sultan, qu'il appelle encore Kirischdchi (*soldanus* correspond à l'expression, dans le roumain d'Alexandre-le-Bon: *şoldan*), prévoit le cas où la paix n'aurait pas pu être conclue, et où on essaierait des alliances contre lui avec le Caraman, avec « le Roumain » (*Vlachus*) et avec ce Moustapha ². Dans un acte de Raguse, il est question des « armées des Turcs et des Roumains », auxquelles la petite République envoie un ambassadeur ³.

Du reste, Pierre Loredano, le commandant vénitien dans les eaux de Gallipolis, destiné à remporter bientôt une brillante victoire sur la flotte ottomane, qui se formait avec des contingents asiatiques, montrait que le Sultan pensait à envoyer sur le Danube ses vaisseaux contre ce concurrent qui, ainsi que le dit un avis de Raguse ⁴, avait avec lui non seulement « quelques Turcs », mais aussi « quelques Roumains de Mircea le Voévode » ⁵. De fait, c'était une guerre du prince de Valachie contre les Turcs. Mais le protégé de Mircea osa aller plus loin, avançant, certainement avec le concours des Vénitiens, qui n'avaient pas pu s'entendre avec Mahomet vers Salonique, et il fut bientôt immobilisé ⁶.

La présence de Moustapha dans le pays de Mircea est mentionnée aussi dans un acte de celui-ci, donné le 10 juin 1415 ⁷. Inféodé par lui avec ses anciennes possessions d'au-delà du Danube, le prince roumain pouvait de nouveau se faire appeler : « Grand Voévode et prince, par la grâce de Dieu dominant et régissant tout le pays de la Hongro-Valachie et les régions

¹ Gelcich et Thallóczy, ouvr. cité, p. 254.

² Ljubić, ouvr. cité, XII, p. 218; N. Densusianu, *loc. cit.*, I², pp. 500—501, n^o CCCXIII: Iorga, *Notes et extraits*, I, à cette date.

³ Pucić, *Spomenitzki srbski*, Belgrade, 1859, p. XV; chez Minea, ouvr. cité, pp. 141—142.

⁴ Sanudo, dans Muratori, XXII, col. 902 E.

⁵ Gelcich-Thallóczy, ouvr. cité, p. 261.

⁶ *Ibid.*, p. 265 (on dit de lui que c'était celui qui avait été en Valachie).

⁷ J. Bogdan, dans les *Mem. Ac. Rom.*, XXIV (1903). Cf. St. Nicolaescu, dans le *Buletinul Mus. Com. Bucureşti*, 1936, à cette date.

au-delà des montagnes et les régions tatares, et les deux rives du Danube, jusqu'à la grande Mer, et seigneur de la cité de Drstr »¹.

Les chroniques turques parlent avec des détails divergents de la façon dont se vengea Mahomet, réduit aux extrêmes. Le Sultan, qui n'a plus de danger devant lui, rassemble une puissante armée, aussi de son ancienne Asie, avec Isfendiar, bey de Kastémouni, ainsi qu'avec un contingent envoyé par le puissant Caraman, chez lequel il avait cherché jadis un abri². Il envoie au-delà du Danube des akindchis pillards, qui dévastèrent la région méridionale du pays. Puis il entreprit méthodiquement, sans livrer bataille, la prise de possession de la rive gauche, assiégeant ainsi d'une façon permanente Mircea dans son propre héritage. Alors que la Dobrogea était fortifiée par les murs élevés à Isaccea (« Sagzim ») et à Yeni-Salé, les anciennes « salines » italiennes, d'où on a fait Sulina, il prend Giurgiu, et, malgré la présence dans les environs de Pippo, dont l'attention était dirigée de plusieurs côtés et dont l'esprit florentin se préoccupait du gain de ses salines de Transylvanie et d'autres choses à côté, Severin elle-même fut occupé pour le moment.

« Les chefs des chrétiens de là-bas », qui se soumettent, offrant des otages, ne peuvent pas être des boïars roumains, mais les défenseurs roumains, sous le commandement de Pippo, de la région militaire de Caransebeș et de Lugoj, place dont le nom, certainement d'ancienne origine, est mentionnée une seule fois avant cette date.

Il ne restait à Mircea que la ressource d'entrer dans le système militaire des Turcs. Pour gagner le Sultan, qui, de son côté, continuait la politique de Bajazet, sans penser à une annexion de la Valachie elle-même, il envoya, avec des présents et des offres de tribut, — ce qui resta dans le souvenir du pays jusqu'au XVIII-e siècle, quand on parlait de la somme

¹ *Ibid.*

² Laonikos Chalkokondylas, I, p. 168. Voy. aussi Iorga, *Dardanelele*, pp. 12—13.

en « monnaie rouge », c'est-à-dire en ducats, de ce tribut ¹, —, un de ces patrons turcs de Mousa qui étaient restés chez lui, Izet-beg.

Il ne peut pas être question d'un traité, pas même d'un privilège écrit, comme celui qu'on avait accordé aux Vénitiens, qui avaient exigé un document en toute forme. Accomplir le devoir du tribut, considéré par le prince peut-être comme un simple *pechkech* (présent) et par le Sultan comme un « kharadch, » suffisait ².

Du reste, il suffit de voir dans quelles conditions la Moldavie, sous le règne de Pierre Aaron, a accepté de payer le tribut et la façon dont le Sultan a décidé cela par un seul firman ³, pour comprendre que la même chose a dû se passer aussi avec Mircea.

Le « traité » était seulement un moyen d'arrêter la continuation de la campagne du Sultan Mohammed. Il ne représentait ni pour Mircea, ni pour les boïars qui conduiront son fils Michel, une vraie obligation. Ceci est prouvé par la continuation des titres de Mircea sous son successeur ⁴.

¹ Des « zlots rouges hongrois » se trouvent cependant aussi dans l'acte concernant la pension de Ryngalla, l'ancienne femme d'Alexandre-le-Bon. Voy. Kałużniacki, *loc. cit.*, p. 833, n° DCLIX.

² Voy. Leunclavius, *Hist.*, col. 463—464; *Annales*, pp. 22—23; Seadeddin, pp. 343—345; Thúry, *ouvr. cité*, I, pp. 50—51, 122—123. Une indication chez les Saxons de Sibiiu, *Arch. f. sieb. Landeskunde, A. F.*, IV¹, p. 115; IV², p. 112. Voy. Laonikos Chalkokondylas, p. 172: *Μετὰ δὲ ταῦτα σφοδρὲν ἐπιπέμψας ἐπὶ τὴν Δακίαν χώραν, ταύτην τε ἐδήλον ἐς ὃν δὴ πρόβοις πέμψας ὁ τῶν Δακῶν ἡγεμῶν, σπονδὰς τε ἐποιήσατο, ἐφ' ᾧ ἀπάγειν φόρον, ὅτινα ἐτάξατο αὐτῷ Μεχμέτης βασιλεὺς.* Voy. aussi Phrantzès, p. 86 et suiv.; Dukas, pp. 121 et les *Chroniques serbes (Spoménik, III, p. 140; Iorga, Studii și doc., III, p. 2)*. Une autre tentative d'explication par la « contamination » avec ce qui s'est passé en 1420, chez Minea, *ouvr. cité*, p. 137 et suiv. Pour la situation générale dans l'Empire ottoman, *ibid.*, pp. 135—139. M. Minea cite aussi l'inscription, douteuse, sur un combat à Giurgiu, chez Ovide Musceleanu, *Monumentele străbunilor*, Bucarest, 1873, pp. 74—75.

³ Voy. plus loin, et tout dernièrement, Babinger, dans l'*Omagiul Lapedatu*, p. 29 et suiv.

⁴ Hasdeu, *Negru-Vodă*, p. CLXXI (facsimilé). L'observation, d'une grande importance, chez Minea, *ouvr. cité*, p. 146.

Une seule tentative fut faite ensuite pour ébranler la puissance de Mahomet, solidement assise, en dépit des prétendants, qui se levaient encore : la pénétration par le Déliorman dobrogien, par la « forêt sans limite », du derviche anarchiste Bedreddin. Mais, comme il est question aussi d'un siège contre Salonique, qui avait passé d'un Despote byzantin à la domination vénitienne, il semble que Mircea n'était plus vivant¹.

Dans ces circonstances difficiles, la Cour du prince de Valachie est tout aussi fréquentée et brillante.

En mars 1415, il est entouré du Ban Radu, du proto-vestiaire Coïco, du logothète Popşa, de Baldovin, du Ban Aga, d'Utmeş, du Russe Stoica, d'Albul, de Cârstea, de Michel le logothète². Dans l'acte donné le 10 juin de la même année à Argeş, à l'époque où il y avait dans le pays le prétendant turc Moustapha, la donation pour un Vlad au village de Beala et de Prislop, en y ajoutant un cheval et une coupe, présente, à côté du fils Michel, le Ban Radu, comme vornic, Martin, le Ban Aga, le Russe Stoica, Dragomir de Segarcea, le logothète Baldovin, le vestiaire Michel, le comis Stanciul, un Vasea, comme spathaire, un stolnic Manea, un Gherghina, comme échanson, et un Michel, comme logothète³.

Les Annales serbes, qui avaient connu la dévastation de la Valachie par le nouveau Sultan⁴, placent au 31 janvier 1418 la mort du voévode Mircea.

Nous ne connaissons pas les circonstances dans lesquelles finit cet homme de grande création, qui ne pouvait pas avoir eu un âge supérieur à soixante ans⁵. Il laissait un pays

¹ Seadeddin, *loc. cit.* Sur Bedreddin, voy. Babinger, dans *Der Islam*, II, 1924.

² St. Nicolaescu, dans le *Bul. Mus. Com. Bucureşti*, cité, pp. 320—321.

³ *Ibid.*

⁴ Cf. Minea, *ouvr. cité*, p. 165. Voy. aussi les versions souvent citées. Comme certaines d'entre elles donnent la date du 4 février, M. Al. Vasilescu (*Urmaşii lui Mircea-cel-Bătrân până la Vlad Ţepeş*, I, Bucarest, 1915) admettrait que la seconde date est celle de la sépulture (pp. 5—6). Là aussi toute la bibliographie serbe.

⁵ Mais, lorsque Michel fait une donation au couvent de Cozia et de Cotmeana, « avec l'acquiescement de son père » (Hasdeu, *Ist. critică*, I, p. 132),

complètement pacifié, riche, ayant sa monnaie, qui circulait aussi en Transylvanie, dans le Banat ¹, une succession assurée, et beaucoup de larmes furent versées lorsqu'on le porta au couvent de Cozia, sa belle fondation de style serbe, aux aigles bicéphales sur l'encadrement des fenêtres, aux nobles peintures, sur un fond bleu dans le pronaos, d'où, récemment, de dessous la pierre qui ne portait aucune inscription on a retiré les fragments de ses os, mêlés, sous la même voûte en forme de cercueil, aux restes de la femme qui, sur la même ligne politique, a donné à la fin du XVI-e siècle aux Roumains Michel-le-Brave ².

Les quatre fondateurs de cet État de Valachie, Băsărabă, Nicolas Alexandre, Vladislav et Mircea, avaient accompli, dans le court délai de presque un siècle, une des oeuvres les plus importantes dans tout le cours de l'histoire.

Le premier, venant au trône à une époque où tout changeait en Hongrie, à l'avènement d'une nouvelle dynastie et lorsque se livrait dans les Balcons la lutte entre les trois « Empires Romains » : celui des Byzantins, celui des Bulgares et celui des Serbes, avait su imposer les armes à la main le respect de son territoire, qui, dès lors, avait conquis les collines de l'Est et avait trouvé le chemin vers le Danube, avec toutes les perspectives qui se laissaient entrevoir à l'horizon.

Le second non seulement avait donné les formes de la vie religieuse et culturelle, mais, reliant cette vie religieuse de son pays à celle de la Constantinople impériale, avait fait entrer son pays dans un complexe de droit et par ce fait même dans la conscience politique du monde.

Au troisième revient le mérite, si grand, d'avoir étendu les frontières de la Valachie proprement dite, occupant, sur le cours supérieur de l'Olt, l'autre versant des montagnes, et d'avoir pénétré ainsi dans ce monde hongrois que son grand-

nous pouvons supposer que celui-ci était déjà malade. Le document n'a pas de date.

¹ N. Densusianu, *loc. cit.*, I², p. 513.

² Son fils Michel fait des donations à Cozia, parce que là est enterré son père; Târgoviște, 22 juin. Chez Miletič et Agura, dans le *Sbornik* bulgare, pp. 331—332.

père avait empêché de s'installer en dominateur au Sud des Carpathes et, étendant son ambition sur la rive droite du Danube, d'avoir voulu comprendre le grand fleuve entre les frontières de son pays, ouvrant ainsi un chemin vers les régions des Balcans. Il ne s'était pas contenté de Severin et de Nicopolis, mais avait voulu imposer sa domination sur un troisième gué, celui de Vidine, laissant à son successeur la charge de pénétrer dans le Banat.

Mircea est, lui, le premier qui soit entré en rapport avec la Moldavie, créant ainsi une seule ligne politique pour les deux États. Il imposa même à Sigismond le respect d'une autonomie dont il n'a jamais voulu s'écarter, il a agrandi sa province au-delà des montagnes et, exploitant les malheurs qui tombèrent sur l'État commençant des Osmanlis, il prit tour à tour l'héritage des Bulgares de la Mer, de ceux du Danube, et pénétra jusque loin dans les Balcans.

Les rapports avec les Moldaves ont été fréquents, variés et féconds. A ces Roumains du Nord ou moldaves, venus avec des coutumes purement hongroises que nous sentons dans la forme même des documents et dans l'institution, fortifiante, mais pleine de danger, des « vitèzes », la Valachie avait apporté, avec d'autres formes de style dans les documents, ce sentiment dynastique différent de celui des anciens *magistri*, cette hiérarchie de boïars qui était en train de se former, et l'organisation canonique de la vie de l'Église. L'État le plus ancien a été ainsi le disciplinateur de la nouvelle formation.

Les relations avec la Transylvanie étaient journalières. A Sibiiu, Mircea commandait au maître Hans la cloche de Cozia, et c'est sans doute des mêmes grands artistes dans le travail des métaux, toute une grande école d'inspiration allemande¹, que viennent aussi les beaux objets du culte, les encensoirs, portant des tours gothiques, que ce prince pieux donne à ses couvents².

¹ Voy. Victor Roth, *Kunstdenkmäler aus den sächsischen Kirchen Siebenbürgens*, Sibiiu, 1922, 2 vol.

² Voy. Iorga, *Arts mineurs*, I, p. 35 et suiv. L'inscription slavonne mentionnant Hans, chez Hasdeu, *Ist. critică*, 2-e éd., p. 132.



Fig. 58. — Saint de style byzantin dans l'église de la Vierge à Orleá (maintenant réformée).

Le rayon d'action du commerce transylvain s'étend, au profit des Roumains même. Timișoara aussi, la nouvelle fondation des Angevins, commence à participer à ce commerce avec les villes du pays voisin ¹. Au commencement de l'année 1415, Sigismond, qui se trouvait à Constance, s'occupait des gardiens de la route de Cluj, les paysans roumains de Feleac ².

Mais, à mesure que l'importance de la Valachie augmente, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'accroît également l'importance des Roumains vivant sous la Couronne de Hongrie.

En 1413, on voit les « juges » du pays de Făgăraș, soumis à Mircea, Vlad, Costea et « Pierre, dit Stan », avec leurs jurés, — pour les Saxons, leurs voisins, les *jurati consules*, — et les vieillards, *praefatae terrae seniores* —, qui, à côté du span János Niger, juge du district royal de Șinca (Schenk) et un autre span, János de « la Vallée de Marie », ainsi que les autres juges et anciens de ce district — nous avons donc la frontière entre la terre du roi et celle du prince roumain —, se réunissant pour juger les habitants du Marienthal saxon et ceux des villages dont les noms sont donnés, dans une orthographe allemande: « Stanendorf », « Oelendorf » et « Gassendorf »: Dobre, Mare, fils de Stănilav, Bratul, Vlad et Bucur, David (« Taytte »). Six femmes de Roumains avaient été tuées, et les leurs acceptent une modeste somme de dédommagement. Pour confirmer le document, on appose avec des cordons blancs le sceau du district saxon et celui du « pays de Făgăraș »: entre les témoins il y a aussi un Pierre dit Căliman (« Cleyman »), de la ville même de Făgăraș ³.

Il faut ranger parmi les Roumains, à ce qu'il paraît, aussi ce Ladislas de Șuncuta, auquel on confirme en 1412 ses droits sur cette localité; en effet, il est le fils d'un Micu (« Mykom ») ⁴. A côté, à Tălmăciu, il y avait un châtelain qu'on voit aussi en conflit avec les villageois de Șelimbăr; il est prêt à arrêter

¹ Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, III, pp. 638—639, n° 1759.

² *Ibid.*, p. 642, n° 1762.

³ *Ibid.*, pp. 577—578, n° 1722; N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 495, n° ccccviii. Dans l'original, qui se trouve aux Archives de Budapest, le sceau roumain manque.

⁴ Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, III, p. 525, n° 1676.

aussi des marchandises appartenant aux gens de Braşov: son nom de Conrad paraît désigner un Allemand ¹.

Mais parmi les Roumains il faut placer aussi ces *strenui milites* et ces *magistri*, Jean de Doboka, Michel de Sombor, Michel dit « Cheh », de « Rewd », Michel de « Kalyan », qui ont un procès avec les moines catholiques de Mănăştur en 1413 ². Le prêtre catholique de Braşov et son associé continuaient à avoir les villages roumains de Zărneşti et de Tohan ³.

Les Roumains et les Szekler de Breţc, sous un knèze roumain, avaient la mission de garder la frontière du côté de la Moldavie et de recueillir des informations d'au-delà de la montagne ⁴.

Le rôle des Roumains s'affirme de plus en plus dans les documents latins de la Transylvanie. Datant un document de Bistriţa, le voévode Stibor, un Polonais, mais qui emploie des secrétaires hongrois, dit: « cabellas vel equos », ce qui serait une énigme pour quiconque ne connaîtrait pas le nom roumain de « cobâle » — voy. le groupe de villages de Cobâle, au-delà de la montagne, toute une région, — qui signifie: les juments ⁵.

Sigismond lui-même aimait à se souvenir des privilèges qu'il avait accordés en Transylvanie, pays de « nations et de langues mêlées », « aux nobles hongrois, aux Saxons et aux Szekler, et même aux Valaques et à d'autres habitants schismatiques de là » ⁶.

L'existence des deux pays roumains, avec tout ce qu'ils mettaient à la disposition d'un commerce international qui commence à préférer cette voie vers l'Orient à celle qui coupe

¹ *Ibid.*, p. 555, n^o 1698 (an. 1412). Voy. aussi le numéro suivant (an. 1412).

² *Ibid.*, pp. 569—570, n^o 1714; pp. 595—596, n^o 1733; pp. 611—612, n^o 1741; pp. 630—631, n^o 1752.

³ *Ibid.*, pp. 559—560, n^o 1703. Cf. aussi *ibid.*, p. 561, n^o 1705.

⁴ N. Densusianu, *loc. cit.*, pp. 535—536, n^o cccclviii (an. 1426), Tilişca, abandonnée, est refaite (1419); *ibid.*, pp. 505—506, n^o ccccxviii.

⁵ Zimmermann-Werner-Müller, *ouvr. cité*, III, p. 535, n^o 1683.

⁶ Partes transilvanas, que promiscuarum gencium et linguarum, nobilium videlicet hungarorum, Saxonum et Sicularum et eciam cohabitancium Valachorum ac aliorum scismaticorum; N. Densusianu, *loc. cit.*, p. 491, n^o cccxiv.

en diagonale la Péninsule des Balkans, a dû exercer une puissante influence sur ces Roumains d'au-delà des frontières, qui, eux aussi, après avoir donné tant de chevaliers aux Angevins et avoir fait passer des membres de cette classe de combattants non seulement, en si grand nombre, chez les Moldaves, mais quelques-uns même dans les régions « bessarabiennes », valaques, arrivent aussi à participer à une vie de Cour, et dans le pays de Făgăraș, colonisé avec des boïars, il se crée une synthèse roumaine sur les deux versants de la montagne qui n'a pas encore trouvé une appréciation correspondante.

Jusqu'ici, parce qu'il est question de fondations, ce qui préside à la vie roumaine est avant tout le souci de rassembler, de compléter et de consolider le territoire. Des préoccupations d'idéologie ne peuvent être découvertes dans aucune des rares déclarations qui sont arrivées jusqu'à nous de la part de princes dont on ignore aussi bien la chronologie exacte que parfois l'aspect physique, les détails de leur vie et même quelquefois aussi le tombeau. Ils se servent de ce qu'ils peuvent et se défendent par tout ce qui leur est possible. Les alliances ne les préoccupent qu'au moment où elles sont nécessaires, et ils ne se sentent pas obligés, du reste plus que d'autres princes de l'époque, même ceux qui se rapportent aux principes les plus sacrés, à les conserver au prix de n'importe quel risque. Malgré le respect envers le serment, que toute cette race conserve, il ne leur est pas difficile d'accepter une dépendance féodale, telle qu'elle leur est offerte par le nouveau régime de caractère occidental qui s'est introduit dans les deux royaumes voisins entre lesquels s'est brisée la grande domination catholique, de croisade, du roi Louis. D'autant moins que, dominés par les idées traditionnelles de leur race, ils ne peuvent pas en saisir le sens idéologique, qui demande une autre mentalité, une autre préparation que celle de leur simplicité sage et pratique. Aussi l'acceptation de quelques évêques catholiques, qui avaient pour eux l'avantage de les faire entrer dans la société légale contemporaine aussi sur une autre ligne que celle de l'orthodoxie byzantine, ne leur

coûtait pas trop, car ils savaient bien que le nouveau venu se convaincrail rapidement de la vanité de ses efforts, dans un monde habitué pour ce domaine à ce qu'il avait hérité des prédécesseurs.

Mais voici qu'au milieu de tous ces dangers, au cours de ces âpres combats et devant une situation qui change si rapidement à toutes les frontières, une nouvelle génération apparaît et se développe, ayant une autre mentalité. Ces nouveaux veulent tenter, s'agiter, poursuivre de grands buts, et en même temps, ils suivent une ligne droite dans laquelle se reflète une conscience déjà évoluée. C'est le moment où, en France, est reprise, après une longue période d'assoupissement, la guerre de Cent Ans, et Henri IV, Henri V d'Angleterre, qui se sentent sous la protection des saints patrons du royaume, qui les poussent à poursuivre leurs droits, se jettent sur cette chevalerie française dont la témérité imprudente avait amené le désastre de Nicopolis, si profondément pénétrée par un sang si noble, et au bout se profile l'apparition providentielle, mystique et sacrée, de Jeanne d'Arc, tout en attendant l'époque où, par-dessus les calculs tristes, mais profitables, de Louis XI, l'Occident sera séduit par les rêves italiens, byzantins, par l'ancien mirage de la Jérusalem des croisades. Il faudra du temps pour que la prose matérialiste des monarchies modernes vainque cet élan vers les cimes qu'on ne peut pas atteindre même au prix des plus grands efforts. Les Roumains aussi entreront dans ce mouvement frénétique d'une nouvelle époque et ils sacrifieront souvent les réalités les plus utiles aux illusions les plus brillantes. Un christianisme exalté sera une seule fois dans le développement de leur histoire leur guide.

Malgré l'âge maintenant mûr d'Alexandre le Moldave, qui, cependant, après la mort de la princesse Anne, une indigène, sera rajeuni par son mariage lithuano-polonais de 1418, qui est l'année même de la mort de Mircea, nous entrons dans une nouvelle époque: *celle des chevaliers* ¹.

¹ Voy. Iorga, *Inscriptii*, I, p. 38, n^o 86 (2 novembre). Cf. Costăchescu, ouvr. cité, I, pp. 119—120, n^o 40.

Ce caractère chevaleresque commençait à être connu pour les régions roumaines, avec lesquelles en Occident on confondait parfois les restes des Bulgares. Ainsi, au commencement du XV^e siècle, Gilles le Bouvier, dit Berry ¹, héraut du roi Charles VII, qui connaît « le païs de Bouguerie et de Valaquie », de même que le « païs du Despot de Rasie du côté de la Valaquie » ², et critique les Hongrois « petitement armés et légèrement et ne descendant point volontiers à pié pour combattre » ³, les représente comme ayant des blés, du bétail, de bons chevaux et combattant sans cesse avec les Turcs, d'une victoire à une défaite ⁴.

Mais, avant de connaître cette nouvelle époque, un coup d'oeil vers les institutions de base nous paraît nécessaire.

¹ *Le livre de la description des pays*, éd. E. T. Hamy, Paris, 1908, p. 75. L'auteur, né en 1386, commence à voyager en 1402.

² P. 96.

³ Et en est Valaquie et Bourguerie et font ces gens continuellement guerre aux Turcs, qui tiennent la Grèce et aucunes fois gagnent pais sur eux et pour ce ont iceulx Turcs (*sic*) et aultres gens tous jours guerre contre les mescreans. Ces gens sont armés et esbastonnés comme les Grecs et ont bon pais, s'ils estoient en pais, et ont moult de bons chevaux et de bestial gros et assez blez et vins; pp. 97—98.

⁴ *Ibid.*, pp. 99—100.

CHAPITRE XII

LA CRÉATION POLITIQUE ROUMAINE

A ce commencement du XV-e siècle, en dehors de l'organisation d'une Cour à peine ébauchée et d'une large oeuvre de distribution des terres comme récompenses, créant une propriété de *donation* à caractère occidental, bien distincte de celle de caractère ancestral, la *baștina*, la *ocina*, termes slavons, empruntés à la chancellerie des Balcons, *on conserve comme la base même de cette société et comme l'élément le plus solide, qui rassemble tout, le trésor des anciennes coutumes, qui s'était lentement accumulé le long des siècles et représente une grandiose oeuvre de création, populaire et nationale.*

Cette oeuvre ne concerne pas les villes, sur lesquelles s'étend d'un pays roumain à l'autre une influence d'au-delà des frontières tracées par l'étranger, avec le juge pareil au *richter* saxon ou, en Moldavie, avec le *voit*, d'origine polonaise (*vojt*; en allemand: *Vogt*), venu de Galicie, et avec les *pârgari*, des *Bürger*, qui ont conservé leur ancien nom allemand; mais *le village* ancestral et original.

A côté la coutume fixe *les rapports entre les hommes, au point de vue civil, de même que pénal*, réalisés dans un code criminel complet, non écrit, mais correspondant aux besoins de l'époque.

Enfin, elles fixent dès le début *les rapports de l'État d'expansion nouvelle avec ce monde villageois.*

Le village est un organisme archaïque, plusieurs fois séculaire, qui peut vivre en lui-même, de lui-même et par lui-même.

Ses habitants, des parents qui descendent du même ancêtre, étant du même sang, «*fiind sânge*», appartenant à une même



Fig. 59. — Mircea I-er et son fils Michel, d'après un dessin, sur la fresque de Cozia.

nemetie (d'après le hongrois, de même que *neam*: race; cf. *nemeşug*, parenté) ou *cemetie*, d'où vient la forme moderne *cimotie*, sont gouvernés par les « hommes bons et anciens », qui se rassemblent dans leur conseil, *adunare*. Ils jugent, ils fixent la quote-part (*cisla*; terme slave, venu probablement du polonais) pour ce que le prince demande au groupe villageois, en dehors des dîmes qui lui reviennent et des services auxquels il a droit. Ils élisent aussi ceux qui doivent aller eux armées sous la conduite d'un *vătămă*, dont le nom avint du *hauptmann* allemand par un canal slave, mais pas celui des Russes, qui transforment le *h* en *g*.

Il y a, à un endroit, dont il a créé par son travail le caractère productif, l'ancêtre, le *moş*, auquel est dûe la friche, le *runc* (voy. *Runcul Dornei*¹; le mot, d'archaïque origine latine, semble venir de *arunc*, comme dans le verbe *arunca*, dont le sens est devenu plus tard: jeter, verbe qui vient du latin *averruncare*, dans le sens primitif agricole, qui est précisément celui d'arracher les racines des arbres) ou la *curătură*, le terrain nettoyé, la *răsătură*², le terrain où on a arraché ces mêmes racines, la *săcătură*, le terrain desséché, la *destupare*, le terrain « débouché », dans le sens premier (qui vient de *stupa* latin, français: étoupe). Ce qui est sorti de ce travail, pour lequel, dans les endroits « déserts », tout homme a le droit de s'établir et d'« occuper » (*a cuprinde*, du latin *comprehendere*, d'où le français *comprendre*), ainsi que le dit, dans une vraie définition théorique, un document du XVII-e siècle³, forme la *moşie*, la *strămoşie*, l'héritage ancestral, qui est parfois délimité par ce fossé (*fossatum*), d'où vient l'origine même du nom du village, le *sat*; plus tard, il y a même une « porte du terrain villageois » (*poarta țarinei*), gardée par un *jitar*, nom d'ancienne origine, qui n'a naturellement rien à voir avec le terme slavon de *jitie* (vie), mais doit être le gardien du bétail,

¹ Dorna peut être un nom du défricheur. Le nom de *Șarul Dornei* a été mis en rapport par M. N. A. Constantinescu (*Rev. Ist.*, 1937, n^{os} 4—6) avec le balcanique *char* (du Chardagh).

² Ghibănescu, *Surete și izvoade*, V, pp. 188—189, n^o CXXXIII. Cf. Iorga, *Anciens documents de droit roumain*, I, Paris-Bucarest, 1930, pp. 3—4 et les notes.

³ Iorga, *Studii și doc.*, VI, p. III, n^o 186.

pour qu'il ne se disperse pas, le *vitariu*, de *vită*, bétail, prononcé à la façon moldave, avec un son qui est entre le *f* et le *j*. Le fossé s'appelle aussi, d'une façon traditionnelle, *troian*.

En dehors du village, il y a les voisins, *vecini* (on dit aussi les « bons voisins », *bunii vecini*, mais alors il est question des descendants de l'ancêtre, des gens de la *moșie*, des *moșneni*), ces *vecini*, dont le nom en Moldavie, mis aussi en rapport avec les nouveaux venus d'au-delà de la frontière, où il y a des régions de servage ¹, en est arrivé à représenter des villageois de nouvelle colonisation, d'une autre race, et, en tout cas, pas de la même lignée que dans le village de parents, de « frères », qui sont aussi des « frères de l'héritage ancestral », *frați de moșie*. Quiconque aura ensuite une partie (*parte*, ou, d'après le slavon : *delniță*), qui pourra être séparée de l'héritage commun pour être vendue, est un *răzeș*, mot qui vient de *rază* (région), et non de *haeres* ou de tel terme slavon, un *megieș* (du mot slave *mejdo*, place), un *hotăraș* (de *hotar*, en hongrois, frontière), un *lăturaș* (de *lature*, côté), un *împregiuraș* ou *împregiurean* (« quelqu'un qui habite dans les environs »), une distinction étant faite entre les voisins de l'Est et ceux de l'Ouest. Parmi ces descendants de l'ancêtre, il y a aussi des *frunțași*, c'est-à-dire ceux qui sont « sur le front », en première ligne.

La terre, comme chez les vieux Germains et comme chez les premiers Slaves, est exploitée en commun : *de-avalma* (terme slave de chancellerie, venant de la racine *val*) ou, avec un ancien terme roumain, conservé seulement en Olténie et consigné dans un seul document ², *locurește* (adverbe dérivé de *locuri*, pluriel de *loc*, place, emplacement).

Chaque villageois a son *cămin*, le même que le français « cheminée », mais dans le sens d'habitation personnelle (terme

¹ Iorga, *Constatări*, etc., dans la même collection.

² Iorga, *Studii și Doc.*, VI, p. 505, n° 256. Pour le district de la Vrancea, où se conserve tant de la vie avant la fondation de l'État, voy. C. D. Constantinescu-Mircești et H. H. Stahl, *Documente vrâncene*, 2 vol., et Aurèle Sava, *Documente putnene*, 2 vol. Pour Tigheciu et Câmpulung de Bucovine, les études manquent. Quelques actes roumains de l'ancienne Transylvanie dans Iorga, *Studii și doc.*, IV, p. 15 et suiv.

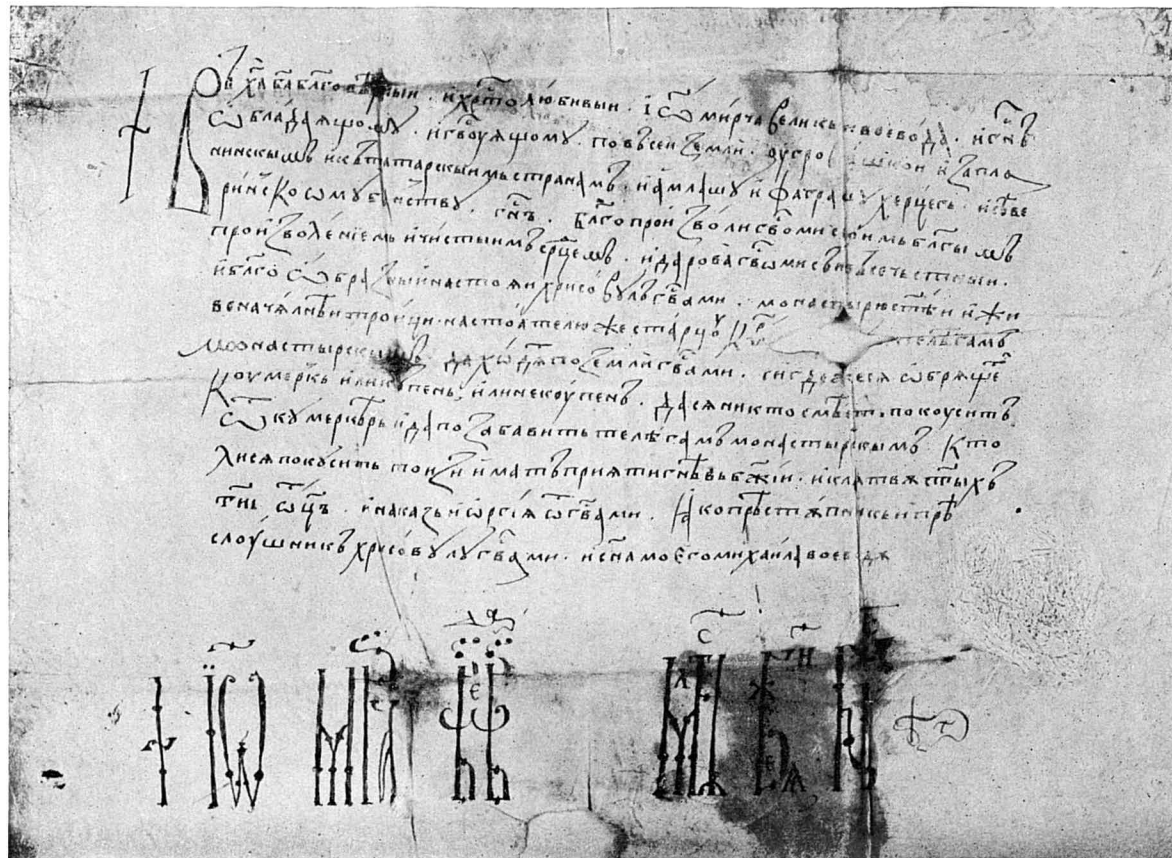


Fig. 60. — Document de Mircea I-er, prince de Valachie.

latin), et toutes ces habitations réunies forment la *vatră* (le français *âtre*, ici dans le sens de place) du village, la *săliște* ou *siliște* (avec un suffixe slavon, qui signifie ordinairement: pas ce qui est, mais ce qui a été, comme dans *miriște*, *iniște*, *porumbiște*, dont les noms représentent la façon de la culture qui a été déjà récoltée). Mais chacun travaille selon ses forces et celles de sa famille, et ce n'est qu'au moment du partage (*împărțire*), lorsqu'on délimite, *se trage moșia* (on « tire » le terrain), lorsque se détachent des *funii* (latin, *funis*) cordes ou ficelles (terme emprunté à l'instrument qui sert à la mensuration, *măsurare*), qu'on taille le long du terrain, quelle que soit la forme, parfois très étroite, de cette partie détachée, d'après le degré de descendance de l'ancêtre. Cette division peut être appelée, selon la région, des *cuturi* (singulier *cut*, d'après le slavon; cf. le nom de la province Pocuție), des *racle* ou *lacre* (le terme est arrivé à signifier plus tard seulement caisse ou cercueil) ou des *chingi* (des courroies), mais aussi des *grămezi* (de fait: des monceaux) et des *hlize* (même origine slave), des *proniți* (peut-être byzantin; voy. *πρόνοια*), des *ploșteci* (origine slave, de *ploscă*: gourde). Des étrangers ont donné le nom à certaines des unités de mesure, à côté de ceux déjà mentionnés, d'origine latine (*palme*, *degete*, *pași*), ainsi que le *stânjen* russe, le *șogon*, qui vient des Grecs; les Saxons paraissent avoir donné les *firte*, qui viennent de *viertel*.

L'ancien *agru* (du latin *ager*), qui est conservé en Macédoine, se trouve au-delà du Danube seulement pour les vignobles.

Tout ce qu'on trouve ensuite est en rapport avec ce régime de la monnaie qui commence à peine.

Car sous le règne de Dan II, héritier de Mircea, on conclut une vente pour des chevaux, des verres, des cuillers et des ceintures¹. C'est alors qu'on fait la vente de ces « parties », aux étrangers, conservant cependant le droit pour les parents, qu'on doit même consulter, comme dans le *retrait lignager* de

¹ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, p. 20.

l'Occident, de rendre l'argent: *a întoarce banii*. C'est à ce moment que se présentent les faux héritiers, les *acolisitori*, c'est-à-dire ceux qui prétendent être de là (*de acolo*) et dont les titres sont vérifiés avec soin. Dans ce cas, le prince, avant de juger dans son Conseil, délègue un certain nombre de boïars pour faire l'enquête, pour élire, *a alege*. Ainsi jouent un rôle considérable les « jureurs », *jurători*, de très ancienne origine, ressemblant à ceux des Germains, lesquels se portent comme témoins (*mărturisesc*), mais seulement pour la valeur personnelle de l'une ou l'autre des parties, pas pour l'état de l'affaire elle-même. Alors, celui qui interjette appel peut amener un nombre plus grand de jureurs, jusqu'à ce que la décision du prince, qui peut être du reste attaquée aussitôt que le Souverain change, d'un règne à l'autre, appose le sceau.

Les serfs, qui sont nommés ainsi en Transylvanie, *șerbi*, alors que, pour la Valachie, ce sont des Roumains, *Rumâni*, c'est-à-dire des gens du commun, qui ne sont pas des nobles ou des bourgeois ayant leur statut, et, pour la Moldavie, ainsi que nous l'avons dit, les « voisins », *vecini*, ne se rencontrent pas avant le milieu du XVI-e siècle.

Alors, le nouveau régime de boïars, qui emprunte aussi des coutumes venant d'au-delà du Danube, totalement différentes comme sens de la tradition ancestrale, introduira une série de règlementations, qui constitueront le nouveau droit en plein progrès, vis-à-vis de celui qui a été, jusqu'à l'apparition de cet intrus, dans les villages et sur les champs. On peut dire que le nouvel état de choses n'est mûr qu'au XVII-e siècle, où nous nous occuperons largement de ce qui en a résulté dans une nouvelle synthèse.

Pour les siècles que nous avons examinés jusqu'ici, le prince n'a donné aucune interprétation, aucune adjonction ou création de droit. Il ne fait, en Moldavie, de même que dans la Valachie, plus ancienne, que confirmer ou distribuer ses donations. Il n'est donc pas un législateur, ni même un juge, mêlé aux procès, qui ne peuvent pas encore avoir lieu, à cause des conditions, restées si patriarcales, des deux pays. Il recueille des dîmes, ordonne énergiquement qu'on lui rende



Fig. 61. — Église du couvent de Cozia.

les services auxquels il a droit, il conserve les terres réservées pour ses chasses, les *braniști* (la forteresse de Bran elle-même ne représente autre chose qu'une pareille exemption, et, comme il ne peut pas être question, en raison du terme, qui est d'origine slave, d'une mesure prise par le voévode de Transylvanie, il en résulte qu'au commencement cette forteresse a appartenu à l'État valaque). Lorsqu'il fait une de ses donations aux couvents, auxquels il accorde un certain nombre de Tziganes, les « Petits-Tatars », les « Tătărăși », ou de vrais Tatars, anciens guerriers, conservés parfois encore sous les armes, il ne fait, pour les pêcheries dans les lacs et pour les dîmes, que céder ses droits. Il paraît, du reste, que, pendant longtemps, autant qu'on peut admettre des actes écrits pour la propriété, le simple document villageois était considéré comme ayant sa valeur propre, sans passer par la chancellerie du prince.

En matière d'ententes pour ainsi dire « commerciales » les villageois confirment leurs écritures (*zapis* en slavon), leurs chartes (en roumain *carte*) par l'autorité qui vient des *aldă-mășari* (terme qui vient de l'*aldamás* hongrois), qui ont trinqué publiquement quelques verres de vin, au moment où a été conclue l'affaire. La garantie d'une amende, la *herâie*, paraît être, malgré le caractère ancien du terme, ultérieur.

Les punitions avant le régime princier ont dû être prononcées, dans les villages, par les « hommes bons et anciens ». De son côté, le prince, qui se considère comme l'héritier des empereurs de Rome et de Byzance, a, dans ses droits sans limites, tous pouvoirs sur l'avoir et sur la vie, sur l'intégrité corporelle de chacun. Nous n'avons aucune preuve qu'à cette époque il aurait pu déléguer ce droit à ses fonctionnaires. Mais les boïars, et surtout les hégoumènes des couvents, avaient, comme en Occident et comme dans la Transylvanie voisine, la qualité de juges, bien que seulement jusqu'à un certain degré, au-delà duquel le prince pouvait décider seul. A la base on conservait le principe, sacré chez tous les barbares, le *wehrgeld* des Allemands, qu' on peut payer le délit ou le crime : « on peut se payer la tête » (*a-și plăti*

capul) ; à côté, l'ancienne locution *a-și face de cap*, c'est-à-dire « mériter qu'on lui coupe la tête », ce qui signifie mener une vie déréglée, commettre des excès. A cette ancienne époque, l'argent étant rare, de pareils cas ne pouvaient pas se présenter cependant.

Le prince s'occupe donc, dans cette société qui demande si peu son immixtion, de ses guerres et de ses fondations pieuses.

Nous les avons déjà observées plus d'une fois pendant le cours de ces siècles, mais seulement vers 1400 on arrive à établir ces normes que nous trouverons enrichies, dans une nouvelle synthèse, pour le commencement du XVI-e siècle, à la fin du volume suivant.

Entre 1406 et 1418, le Despote Étienne faisait construire, à la fin d'un développement glorieux, fortement influencé par l'Italie, plus que par Byzance, de l'architecture serbe, l'église où il devait être enterré, cette belle construction de Manassia ou de Résava, ce dernier étant le nom le plus ancien, qui se conserve jusqu'aujourd'hui, avec le pronaos soutenant deux tourelles et une solide église couronnée de trois autres, comme plus tard, chez les Roumains, dans l'Église Épiscopale d'Argeș, au milieu d'une enceinte de murs, comme dans la Pobrata moldave du XV-e siècle ¹.

De même, la Cozia de Mircea a la forme en croix, venant du Mont Athos, et à l'extrémité les trois absides de l'autel ; la tour a dû avoir au commencement le même caractère. Les transformations faites par ordre du prince Neagoe, au commencement du XVI-e siècle, et celles, si innovatrices, du prince Constantin Brâncoveanu, à la fin du XVII-e, en ont changé l'aspect surtout pour le pronaos, qui a maintenant un autre caractère, et pour la peinture de la nef, alors que celle du naos se conserve, dans ses petits cadres sur fond bleu, comme au commencement. Avec un encadrement d'aigles impériaux,

¹ Stanoïevitch, Laz. Mircovitch, G. Boscovitch, *Monastir Manasia*, Belgrade, 1928. Voy. aussi Vlad R. Petcovitch, *Likovi despota Stevana Lazareviča*, dans la revue *Bogoslovlié*, II (1927). Aussi ici, plus haut.



Fig. 62. — Fresque de l'Église Princière de Curtea-de-Arges.

l'aspect des fenêtres sculptées avec des bordures en zig-zag, ressemble à la bâtisse serbe correspondante. On avait donc abandonné le type nicodémien, si modeste à Vodița, et plus large, en proportions que permettent d'entrevoir seulement les dernières recherches, à Tismana ¹.

La peinture seule a un autre caractère. A Manassia-Résava, et ce serait de même à Kalénitch ², elle est plus archaïque, bien qu'empreinte de cet esprit italien qui a été signalé pour l'art serbe dans les églises du XIII-e siècle, alors que les petites figures de ce pronaos de Cozia ont, dans leur précision, quelque chose qui nous ferait admettre plutôt un peintre saxon de Transylvanie ³.

En échange, la Moldavie a la même peinture que la Galicie et que la Lithuanie orthodoxes. Les fresques byzantines de Lublin sont dûes à un indigène, Andruszko, en 1418 ⁴.

Ici l'influence de Byzance ne se montre pas directement. Le raccord a dû être fait par Tzablak, le Grec constantinopolitain slavisé, qui passe par la Bulgarie de la nouvelle école littéraire, régente l'Église moldave débutante et s'établit dans la Russie soumise au roi de Pologne, non sans chercher des rapports avec l'Occident.

Des rapports étroits ont dû exister aussi entre Tzablak et ce Joseph qui s'intitule, en janvier 1407, brièvement: « le Métropolitte kyr Joseph de Moldovalachie », et qui qualifie le prince Alexandre, « fils de sa Sainteté », « Voévode du pays de Moldavie ». Il apparaît comme le promoteur des couvents

¹ Voy. Drăghiceanu, dans le *Bull. Com. Hist.*, 1934.

² *Manasia*, p. 57.

³ Osieczkowska, dans le *Byzantion*, VII, p. 241 et suiv.

⁴ Pour Cozia et l'autre création contemporaine, de Cotmeana, au-delà de la rivière de l'Argeș (comme sur les murs de Cozia il y a le portrait du jeune Michel, ceci montre une époque plus récente), voir Stoica Nicolaescu, *Bull.* cité de la ville de Bucarest, p. 329. De la même époque, avec la mention du même Michel, le document qui donne à Cozia treize villages; *ibid.*, pp. 331—332. Un autre, pour l'hégoumène Sophronius de Cozia; *ibid.*, p. 327, peut être antérieur. Voy. aussi un document pour Tismana, *ibid.*, pp. 334—335, et encore un sans année; *ibid.*, pp. 338—339. Cf. l'église de Mésembrie, toute byzantine avec ses voûtes et ses arcades doubles; *Mesembria, Tableaux peints par Oberbauer*, Sofia, 1924.

de Neamț et de Bistrița, et, comme il parle de ce que Pierre I-er, qu'il entoure de vénération, a donné à Neamț, il faut admettre que, dès le règne de ce prince, Joseph était le chef religieux du pays. Un grand rôle a dû être joué aussi par Domentien, ce « pope », — dont le titre montre un disciple de Nicodème, — auquel est confiée Bistrița, avec le droit, contre les canons, de choisir son successeur ¹.

Le 15 novembre 1415, Tzamlak est élu, à Novogrodek, pour le siège de Kiev, et, excommunié à Constantinople, il apparaîtra, le 25 février 1418, au concile de Constance ².

Ici l'influence de Byzance ne s'exerce pas directement. La couronne d'Alexandre-le-Bon a un caractère royal, le vêtement seul présente la coupe impériale byzantine, alors que le Despote serbe est représenté non seulement couronné, mais encore auréolé, — ce qui montrerait qu'il était déjà mort ³, — et ayant sur son manteau, dans un encadrement de petits cercles, l'aigle bicéphale; Mircea porte lui aussi une couronne, mais naturellement sans auréole, et a le même aigle sur ses genoux.

¹ Hasdeu, *Arch. Ist.*, I¹, pp. 140—141, n^o 33.

² Halecki, dans le *Byzantion*, VII, p. 55 (qui cite J. Pfitzner, *Grossfürst Witold von Litauen als Staatsmann*, Brno, 1930).

³ *Manassia*, pl. xx. Cf., *ibid.*, pp. 49—50.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

LES COLLABORATEURS

	<u>Page</u>
Chapitre I. — Les Roumains et l'État macédonien	7
Chapitre II. — Les Roumains et la Couronne de Hongrie	16
Chapitre III.— Premiers rapports de culture et de langue avec les Hongrois	25
Chapitre IV.— Symbiose roumano-turque au XI-e siècle	34
Chapitre V. — Contact des Roumains avec les Hongrois en Transyl- vanie	45
Chapitre VI.— La symbiose roumano-cumane	68

LIVRE II

FONDATION DANUBIENNE ET BALCANIQUE

Chapitre I. — La « Vlașca » de Durostorum	77
Chapitre II. — Les Roumains de Transylvanie et les nouvelles coloni- sation royales: les Saxons	93
Chapitre III.— Nouvelle création roumaine dans les Balcans du XIII-e siècle: Les Assénides	104
Chapitre IV. — Mise en valeur des Roumains sur la rive gauche du Danube	122
Les Roumains et l'invasion des Tatars	145
La France de croisade des Hospitaliers et les Roumains	150
Chapitre V. — Circonstances transylvaines au XIII-e siècle	156

LIVRE III

LA CRÉATION INDÉPENDANTE

PREMIÈRE SYNTHÈSE AU XIV-e SIÈCLE

Chapitre I. — Les conditions transylvaines pour la consolidation d'un État du Pays Roumain	173
Chapitre II. — Les premiers « Domni » roumains: Băsărabă (Bassaraba)	186

	<u>Page</u>
Chapitre III.— Les luttes pour l'indépendance des Roumains de Valachie	212
Nicolas Alexandre-le-Pieux, prince de Valachie . . .	224
Chapitre IV.— La Moldavie: Deuxième organisation de la liberté roumaine	241
Chapitre V.— La politique roumaine et l'État catholique de Louis-le-Grand: le prince Vladislav et ses successeurs. La lignée moldave de la princesse Mușata	270
Chapitre VI.— L'arrêt de l'avance roumaine après le prince Vladislav	303
Chapitre VII.— La Moldavie et les Jagellons	312
Chapitre VIII.— Un monde politique stabilisé: l'État du Pays Roumain (Valachie)	317
Chapitre IX.— Les luttes pour la domination du Danube	328
Chapitre X.— Mircea et la politique du Sud-Est européen	344
Chapitre XI.— Les nouveaux liens entre les deux principautés roumaines	371
Chapitre XII.— La création politique roumaine	412

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Page
Fig. 1.— Monnaie de l'empereur byzantin Constantin le Monomaque	12—13
Fig. 2.— Monnaie d'argent de l'empereur byzantin Romain IV	12—13
Fig. 3.— Ancienne vue des ruines de Hârşova	70—71
Fig. 4.— Fresques de l'église des Szekler à Dârjiu, près d'Odorheiu	72—73
Fig. 5.— Perpère d'or d'Alexis Comnène I	88—89
Fig. 6.— Perpère d'or de Manuel Comnène	88—89
Fig. 7.— Église saxonne de Sas-Sebeş (Mühlbach)	94—95
Fig. 8, 9, 10.— Monnaies d'Assène II (1218—41).	112—113
Fig. 11.— Terres-cuites de Curtea-de-Argheş	128—129
Fig. 12.— Église des Szekler de Dârjiu, près d'Odorheiu	132—133
Fig. 13.— Terres-cuites de Curtea-de-Argheş	144—145
Fig. 14.— Fragment d'inscription de l'église ruinée de la cité de Severin	150—151
Fig. 15.— Inscription d'église conventuelle de Coşuştea (Motru)	150—151
Fig. 16.— Terres-cuites de Curtea-de-Argheş	174—175
Fig. 17.— Restes de Băsărabă I-er, prince de Valachie	186—187
Fig. 18.— Forteresse de Poienari, dans le district d'Argheş	192—193
Fig. 19.— Pierre tombale du « comte » saxon Laurent du Câmpulung	194—195
Fig. 20.— Terres-cuites de Curtea-de-Argheş	198—199
Fig. 21.— Portrait de prince dans l'Église Princièrè de Curtea-de-Argheş	212—213
Fig. 22.— Bataille de 1330 entre Băsărabă, prince de Valachie, et le roi de Hongrie, Charles-Robert	214—215
Fig. 23.— Ornement en or de la ceinture de Băsărabă I-er	220—221
Fig. 24.— Pierre tombale de Băsărabă I-er à Curtea-de-Argheş	220—221
Fig. 25.— Pierre tombale de Nicolas Alexandre, prince de Valachie, dans l'Église Princièrè de Câmpulung	222—223
Fig. 26.— Bagues trouvées dans les tombeaux de Curtea-de-Argheş	222—223
Fig. 27.— Bijoux de l'Église Princièrè de Curtea-de-Argheş	224—225
Fig. 28.— Clocher de l'église de St. Nicolas à Curtea-de-Argheş	224—225
Fig. 29.— Fresque de l'Église Princièrè de Curtea-de-Argheş	226—227
Fig. 30.— Fresque de l'Église Princièrè de Curtea-de-Argheş	228—229
Fig. 31.— Fresque de l'Église Princièrè de Curtea-de-Argheş	230—231

	Page
Fig. 32.— Fresque de l'Église Princièrè de Curtea-de-Arges . . .	232—233
Fig. 33.— Clocher de l'Église Princièrè de Câmpulung	236—237
Fig. 34.— Forteresse de Neamţ (Moldavie)	268—269
Fig. 35.— Sceau slavons de Vladislav I-er, prince de Moldavie.	270—271
Fig. 36.— Ancienne église de Câmpulung (aujourd'hui démolie) . .	274—275
Fig. 37.— Vue de l'Église Princièrè de Câmpulung	274—275
Fig. 38.— Autre vue de l'Église Princièrè de Câmpulung	276—277
Fig. 39.— Monnaie de Vlad I-er, prince de Valachie	296—297
Fig. 40.— Fresques de l'Église de Streiu (Transylvanie)	300—301
Fig. 41.— Monnaies de Radu I-er, prince de Valachie	300—301
Fig. 42.— Monnaies de Radu I-er, prince de Valachie	300—301
Fig. 43.— Monnaies de Radu I-er, prince de Valachie	300—301
Fig. 44.— Ruines du couvent de Vodiţa	304—305
Fig. 45.— Couvent de Tismana	304—305
Fig. 46.— Épitaphe de Nicodème, donné à Tismana	306—307
Fig. 47.— Monnaie moldave de Pierre I-er, prince de Moldavie .	314—315
Fig. 48.— Sceau latin de Mircea I-er, prince de Valachie	318—319
Fig. 49.— Ruines de la première église du couvent de Cozia . . .	318—319
Fig. 50.— Mircea I-er, prince de Valachie, et la princesse Mara	320—321
Fig. 51.— Document de Mircea I-er, prince de Valachie	344—345
Fig. 52.— Document de Mircea I-er, prince de Valachie	348—349
Fig. 53.— Document de Mircea I-er, prince de Valachie	350—351
Fig. 54.— Alexandre-le-Bon, prince de Moldavie, et la princesse Marine, sur un épitrachyle	372—373
Fig. 55.— Église de Mirăuţi, avant la restauration	376—377
Fig. 56.— Citadelle de Neamţ	376—377
Fig. 57.— Église de Streiu	382—383
Fig. 58.— Saint de style byzantin dans l'église de la Vierge à Orlea	406—407
Fig. 59.— Mircea I-er et son fils Michel, sur la fresque de Cozia	412—413
Fig. 60.— Document de Mircea I-er, prince de Valachie	414—415
Fig. 61.— Église du couvent de Cozia	416—417
Fig. 62.— Fresque de l'Église Princièrè de Curtea-de-Arges	418—419